

Falaise des fous

Grainville, Patrick

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Patrick Grainville

Falaise des fous



ROMAN
SEUIL

PATRICK GRAINVILLE

FALAISE DES FOUS

roman

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Du même auteur

La Toison

Gallimard, 1972

La Lisière

Gallimard, 1973

et « Folio », no 2124

L'Abîme

Gallimard, 1974

Les Flamboyants

prix Goncourt

Seuil, 1976

et « Points », no P195

La Diane rousse

Seuil, 1978

et « Points », no P838

Bernard Louedin

La Bibliothèque des Arts, 1980

Le Dernier Viking

Seuil, 1980

et « Points », no P1210

L'Ombre de la bête

Balland, 1981

Les Forteresses noires

Seuil, 1982
et « Points », no P839

La Caverne céleste
Seuil, 1984
et « Points », no P246

Le Paradis des orages
Seuil, 1986
et « Points », no P24

L'Atelier du peintre
Seuil, 1988
et « Points », no P420

L'Orgie, la Neige
Seuil, 1990
et « Points », no P421

Colère
Seuil, 1992
et « Points », no P615

Egon Schiele
Éditions Flohic, 1992
rééd. sous le titre L'Ardent Désir, Éditions Flohic, 1996

Georges Mathieu
(en collaboration)
Nouvelles Éditions françaises, 1993

L'Arbre-Piège
Seuil, 1993
et « Petit Point », no PPT57

Les Anges et les Faucons
Seuil, 1994
et « Points », no P203

Richard Texier
La Différence, 1995
rééd. revue et augmentée, 1999

Le Secret de la pierre noire
Nathan, 1995

Le Lien
Seuil, 1996
et « Points », no P338

Le Tyran éternel
Seuil, 1998
et « Points », no P620

Les Singes voleurs
Fleurus, 2000

Le Rire du géant
Fleurus, 2000

Le jour de la fin du monde,
une femme me cache
Seuil, 2000
et « Points », no P837

New York 11206
(en collaboration avec Jean-Yves Le Dorlot et Tony Soulié)
Éditions du Garde-Temps, 2001

L'Atlantique et les Amants
Seuil, 2002
et « Points », no P1064

La Joie d'Aurélie
Seuil, 2004
et « Points », no P1311

Le Nu foudroyé

(en collaboration avec Lucien Clergue et Gérard Simoën)

Actes Sud, 2004

La Main blessée

Seuil, 2006

et « Points », no P1847

Tony Soulié : l'anagramme du monde

Art In Progress, 2006

Petites parousies et grandes épiphanies de la chair

(en collaboration avec Erró)

CNAC – hors commerce, bibliophilie, 2007

Lumière du rat

Seuil, 2008

Atelier

(en collaboration avec François Rousseau

et Mikael Railsson)

Maison européenne de la photographie

Éditions Galerie Pierre-Alain Challier, 2009

Les Flamboyants

Le Paradis des orages

L'Orgie, la Neige

Seuil, « Opus », 2010

Le Baiser de la pieuvre

Seuil, 2010

et « Points », no P2685

Le Corps immense du Président Mao

Seuil, 2011

Tony Soulié : la cavale des totems

Gourcuff Gradenigo, 2012

Bison

Seuil, 2014
et « Points », no P4026

Le Démon de la vie
Seuil, 2016
et « Points », no P4485

ISBN 978-2-02-137538-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2018

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Sommaire

Titre

Du même auteur

Copyright

Table des matières

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Jadis, j'ai embarqué sur la mer un jeune homme qui devint éternel.

J'ai dû d'abord apercevoir Claude Monet aux extrémités de la grève, au pied de la falaise d'Aval. Mais ce n'était pas le premier peintre que je voyais hanter Étretat. Pour les pêcheurs affrontés au violent labeur de la mer, ces artistes étaient des originaux, bohèmes ou rentiers, qu'ils considéraient avec un léger dédain. Emportés dans le cycle tumultueux des marées, des courses et des combats du large, ils ne prêtaient guère attention aux tableaux. Ce qui peut-être a attiré notre curiosité dans le cas de Monet, en cet hiver 1868, c'est son acharnement quotidien, quel que fût le temps. Il passait des heures et des jours devant son chevalet, tôt le matin, tard le soir, aux prises avec cette activité que beaucoup trouvaient superflue. Les hommes partaient en mer, il était là. Ils déchargeaient le poisson, entourés d'essaims de femmes et de gosses, il était encore là. Éloigné, au pied des escarpements grandioses, l'œil rivé sur la pierre ou sur la mer, têtu, obsédé, absurde.

Mais je ne le regardai vraiment que le jour où il m'aborda. Il avait sans doute observé que mes habitudes ne concordaient pas avec les contraintes et les horaires des authentiques travailleurs de la mer. Mon cas était particulier...

Les pêcheurs m'avaient aidé à faire dévaler mon bateau jusqu'aux vagues. Me voyant dresser le mât et hisser la voile, Monet me demanda de l'emmener. Un petit orage, couleur de bronze comme un gong, naissait au-dessus du cap d'Antifer. Je prévins Monet du risque d'un coup de vent et de grêle. Il était emmitouflé dans deux paletots et portait un cache-nez. Il me fit signe qu'on y allait. Il voulait avoir une vision globale de la côte, embrasser la fresque des falaises. Je suis parti sur *La Petite-Julie* avec un des plus grands bonshommes du siècle sans le savoir, sans m'intéresser à la peinture, en mécréant blessé que

j'étais, revenu de tous les idéaux. Le soleil s'était levé. Vent d'ouest, je tirai sur les écoutes, les réglai, le foc frémit, la grand-voile gonfla, claqua. Monet enfonça un peu son chapeau contre le froid. Je maniais la barre, attentif. Je virai vers la falaise d'Amont. Le vent arrière nous poussait maintenant. Monet voulut se déplacer pour mieux voir et il faillit prendre toute la bôme dans la figure... L'assommer eût été un prélude lourd de conséquences. Le coup aurait pu le faire régresser aussitôt vers la bonne vieille peinture académique ou franchir un pas de géant et se changer en Picasso incompris, car beaucoup trop prématuré. Je ne devais entendre parler de l'Espagnol que quarante ans plus tard et surtout pendant la féroce année de 1916. Comment l'oublierais-je ?

La vie est vaste... quoique assez courte, désormais.

Le contrejour assombrissait la côte d'Amont, la tête d'éléphant à la trompe coupée. Pourtant, ce long saillant irrégulier, bosselé, évoquait davantage à mes yeux quelque rhinocéros bas et bizarre, dont le pied nain fermait la petite arche de sa note saugrenue. Au-delà, mon passager mesurait la fuite des éminences de craie vers le nord, et l'aiguille de Belval qu'on distinguait au loin. Je laissai dériver un peu le bateau pour favoriser la contemplation. Au bout d'un moment, je pris le cap inverse. L'étrave coupant un bon souffle d'ouest dont Monet respirait le parfum iodé tandis que je tirais des bords et louvoyais dans les éclats du clapotis. La falaise d'Aval s'allumait. Le Trou à l'Homme perforait la masse crayeuse de sa grosse caverne noire. Nous contournâmes la porte d'Aval colossale dont l'architecture glissa lentement avec sa trompe, élancée celle-là, plongée dans la mer calme, lumineuse. L'Aiguille se dressa de ses soixante-dix mètres, feuilletée de linéaments réguliers de craie et de silex. Monet suivait des yeux le pivotement du menhir majestueux. Les têtes des Trois Demoiselles pointaient, agglutinées de curiosité devant ce divin phallus. L'éventail abrupt de la valleeuse verte de Jambourg s'ouvrait entre deux espèces de poternes. Nous devions, un beau jour, Monet et moi, descendre dans ce gouffre par un à-pic et un escalier de vertige. Quelle ivresse ! Mais Monet aurait pu se tuer. Il frôla l'anéantissement, une autre fois, quand la déferlante marée le surprit. Mourir sur le motif, comme Molière !

L'orage montait, encore délimité dans le ciel clair. Mais soudain il se diffusa en nuée plus large. Une bourrasque brutale éclata, mon

voilier fit un bond sur la vague hérissée. Monet d'un mouvement véloce rattrapa son chapeau de justesse. Je lui demandai si ça allait. D'une voix forte, il me répondit :

– J'ai passé mon enfance au Havre, j'aime la mer et les bateaux !

Le parfum du flot agité était tout avivé de muscs salins, poissonneux. Nous naviguions. La large et robuste Manneporte, moins fuselée que celle d'Aval, ne haussait nulle ogive de cathédrale esthétique mais embrassait de son porche puissant une échappée de ciel et de mer. Quinze ans allaient s'écouler avant que Monet, acharné, belliqueux, ne revienne en découdre avec cette masse ouverte. En aval et plus loin saillait la muraille horizontale de la pointe de la Courtine, percée d'un trou timide sans commune mesure avec le légendaire Trou à l'Homme, nomination à laquelle nous étions habitués à Étretat mais qui surprenait les étrangers ou bien leur inspirait des plaisanteries faciles à deviner. Monet n'était pas une de ces natures souples et rieuses. À vrai dire, moi non plus, à l'époque... Précédant la Courtine, les cataractes des Grandes Pisseuses giclaient sur des fonds de mousse, de calcaire aux innombrables nuances, ocre roux, blond. Ce terme de « Pisseuses » amusait le même public bon enfant. Enfin, au-delà, la perspective des parois claires s'étirait vers Antifer dont, cette fois, le nom tranchant et apocalyptique coupait le sifflet aux humoristes. Des mouettes criaient, étincelaient, comme aspirées dans un tourbillon de vent et de lumière mouillée. Au cœur de cette volée furieuse, Monet, ébloui, ne parlait toujours pas, moi non plus.

Soudain, une nouvelle rafale précipita un paquet d'écume sur le peintre surpris. Il examina ses mains criblées de cristaux de mer et un sourire s'esquissa sur son visage sérieux tandis qu'il s'essuyait les doigts dans ses paletots. C'était un homme robuste, de moins de 30 ans, dont la barbe noire et drue, les cheveux abondants avaient tendance à boucler. Je gagnai le large. Sur le déploiement de toute la falaise, de ses trois arches à perte de vue, Monet dardait son regard noir, aigu, de corsaire de la couleur.

Le vent forcit, la vision se brouilla, le coup de grêle nous prit de plein fouet. Le grain glacé crépitait, criblait le bateau de sa mitraille immaculée. Mais l'averse s'arrêta. La barbe de Monet avait un peu blanchi et ses manteaux semblaient ceux d'un trappeur sous la neige de l'Alaska. Il écarquilla le regard dans l'étonnement de cette brève phosphorescence qui nous transfigurait. Étions-nous, déjà, les

vieillards de la fin du voyage ? Alors, le blanc de la cornée donna à ses yeux une expression légèrement anxieuse qui le rendit émouvant et beau. Cette angoisse, j'ignorais encore que ce serait le trait de sa vitalité créatrice.

Un éclair large fulgura sur le cap d'Antifer. J'entendis mon passager s'exclamer : « Ah ! que c'est grand ! » C'était une banalité. Mais cette extase me frappa. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'une illusion rétrospective, non, le jeune Monet avait un regard magnifique. Il voyait quelque chose que je ne voyais pas. L'enchaînement rythmé de la falaise, son interminable théâtre découpé sur la mer tranchée de promontoires successifs remplissaient tout son être, y déclenchaient une émotion de la lumière et de ses variations, qui fut sa vocation, sa mission sur la terre. Mais aussi sa guerre à lui. Aucune goutte de sang ne fut jamais versée, malgré la plus grande hécatombe de l'Histoire. Mais que de peine, que de lutte, que d'acharnement, quelle folie pour atteindre la seule grâce qui comptait pour lui : saisir la matière dans la splendeur des instants et des jours !

Ce que j'avance est grandiloquent. Je m'égare. Que puis-je affirmer à la place de celui qui vient de mourir ? Moi, arrivé au bout, désormais... Au pied de cette falaise où l'anéantissement de la villa Gosselin a laissé un trou gigantesque et des éboulis que submerge la fanfare de la marée montante. Cette orgie d'écume toujours gaie, toujours fraîche.

J'étais revenu d'Algérie en 1867, à 20 ans, après quelques mois de mission avortée. Je m'étais engagé par esprit d'aventure. Malgré la pacification théorique de la Kabylie, les révoltes, la résistance, les guets-apens persistaient. La famine sévissait, j'étais confronté à une réalité étrangère à tout exotisme, à tout romantisme. Lors d'une énième opération des rebelles, j'avais fini par être blessé d'une balle me brisant le fémur. Le coup était parti d'une déchirure montagnaise. Ultime embuscade de l'ennemi, mais leurs troupes devaient se soulever encore et encore. Chaque guerre était résolue par une mémorable boucherie. La trêve serait de nouveau rompue par ces guerriers d'une ténacité terrible qui, après tout, défendaient l'intégrité de leur territoire et de leurs coutumes. Ma fameuse aventure d'Algérie ne m'avait laissé en héritage que le fracas, la fumée, le cri des blessés, les hurlements des torturés, les plaintes, les convulsions des femmes violées, d'horribles regards d'enfants morts. Mon corps juvénile et mutilé. Les belles couleurs des fleurs, les suaves odeurs du pays avaient du mal à percer cet écran de sang.

Monet, comme je l'appris plus tard, avait choisi, lui aussi, l'Algérie pour faire son bref service militaire, en 1861, dans le régiment des chasseurs, les « chass d'Af », culottes bouffantes rouges et calot. Il en garda, comme il le révéla, une impression d'enchantement. Il était passé entre les mailles des rébellions et des atrocités. Là où je n'avais vu qu'un carnage, il s'était grisé d'impressions de couleurs. Puis on avait réussi à le faire revenir. Il avait tiré au sort sept ans de service militaire mais il avait été racheté par sa bonne tante. Incapable de continuer de jouer un rôle dans l'armée, j'étais rentré à Rouen, où mon oncle Armand Guillemet se chargea de ma convalescence.

J'avais 3 ans quand Julie, ma mère, mourut d'une pneumonie. Elle menait à Paris une vie de bohème. Lorsque je fus assez grand pour

l'entendre, mon oncle suggéra qu'elle avait dû poser pour des peintres, vivre d'expédients. Il n'avait jamais eu de prise sur la personnalité de sa jeune sœur vagabonde et secrète. Ses souvenirs étaient rares car Julie avait surtout été élevée par sa grand-mère paternelle, qui n'habitait pas à Rouen mais à Évreux. Il m'informa encore que mon père, un certain Guy Aubert, était un bourgeois marié dont elle avait été la maîtresse. Il avait emmené sa famille en Argentine pour arrondir sa fortune. Nous étions restés sur le carreau. Il ne m'avait pas reconnu. Mon oncle Armand m'éleva à Rouen, dans un appartement modeste. Il occupa d'abord des fonctions subalternes dans le commerce import-export de la ville. Une femme de chambre veillait sur moi. L'oncle Armand gardait, à cette époque, une apparence assez froide, contrôlée. Mais je sais aujourd'hui que derrière ce rempart de neutralité il avait un réel souci de moi et se sentait responsable vis-à-vis de sa sœur. Peut-être coupable... Il était célibataire et ses maîtresses se succédaient au rythme d'une tous les deux ou trois ans. Je ne réussissais pas dans mes études. Un jour que nous étions à Honfleur, nous fîmes connaissance avec un pêcheur qui m'offrit de l'aider dans son travail. J'avais 14 ans. Mon oncle me mit en garde contre l'âpreté du métier. Il avait essayé de me trouver une place de factotum dans ses affaires, mais j'étais totalement allergique à la vie de bureau. Les expéditions de pêche sur *Le Colvert* me convinrent jusqu'au jour où mon patron embaucha un nouveau matelot avec lequel je me battis. Je décidai de partir. Deux années de petits boulots suivirent. Et c'est là que je me résolus à tenter l'aventure en Afrique qui tourna court. Mon oncle s'était enrichi pendant ce temps. Il avait acheté un grand appartement luxueux où je ne me sentais pas à l'aise. La dernière maîtresse d'Armand m'agaçait, je l'exaspérais. Mon oncle avait acquis encore une maison entre Étretat et Fécamp ainsi que deux fermes et d'autres biens. Quand je fus rétabli, il comprit que je me plaisais au bord de la mer. Il me confia l'entretien de la maison et la responsabilité des deux fermes. Mon travail consistait en gardiennage, en visites, prises de décision de travaux, agrandissements, réparations. Et vérifications de comptes. Au début, j'étais rétif à cet exercice de police. Mon oncle m'invita à y mettre des formes et de l'humanité. Puis il m'acheta un voilier, à défaut d'un bateau de pêche qui aurait été d'un maniement trop lourd pour l'homme blessé que j'étais et aurait exigé la collaboration d'un matelot. Mon oncle vint de moins en

moins souvent sur la falaise. Il s'y ennuyait rapidement et rejoignait Rouen. Voilà comment Armand, d'abord distant et sans pathos, même chez lui, avec ses belles maîtresses, ne me faillit jamais.

Mon existence acheva de prendre forme quand je rencontrai Mathilde.

Louis et Mathilde Gosselin avaient acheté le Clos de l'Étoile, leur grande maison de la falaise, quelques mois avant que je ne devienne l'amant de l'épouse. En 1868... L'apparition de Monet et le début de ma passion pour Mathilde coïncident étrangement dans mon souvenir. La villa de style anglo-normand érigeait sa stature sur un chemin de crêtes isolé mais proche de la route de Fécamp. Le corps de bâtiment principal, composé de pierres meulières de silex, était égayé de frises de briques et de faïence dans sa partie supérieure. De grosses mansardes bossues pointaient vers le large. Plusieurs balcons donnaient aussi sur la mer, ainsi qu'une vaste terrasse en bois. Une tour flanquait la bâtisse, puissante, quadrangulaire, construite en briques, avec des pierres de taille sur les côtés. Elle aussi était ornée de frises colorées sous le toit. L'ensemble était plutôt compliqué et colossal mais, vu de la mer, le Clos de l'Étoile n'était qu'une verrue tarabiscotée, sans éclat, égarée sur un abrupt dont le pied était battu par le flot vert. Moi, j'habitais de l'autre côté d'une rangée de peupliers, dans mon chalet.

J'avais vu arriver Mathilde, Louis, son mari, et Anna, la toute petite fille née d'un premier mariage éphémère de Gosselin. L'épouse avait été emportée par un empoisonnement soudain du sang. Gosselin s'était bientôt remarié avec Mathilde. Proche de la quarantaine, c'était une femme d'une beauté aiguë, envoûtante, cheveux d'un blond vénitien, yeux bleu pâle, pervenche, avec un air de fragilité perpétuellement contrebalancé par des à-coups de volonté impérieuse, de caprice, d'imagination trouble.

Gosselin était un collaborateur d'Hausmann, d'une intelligence mobile, enthousiaste, effervescente. Il concevait toutes sortes de projets architecturaux, de machines, participait à la vaste entreprise de transformation de Paris. Ces gens-là étaient d'un optimisme infatigable. Ils balayaient le vieux monde sans une once de nostalgie. Je les enviais, moi qui avais été sapé par la mitraille de la résistance kabyle et qui me retrouvais rentier à 21 ans, à demi éclopé, une jambe

raide, à la traîne de celle restée vierge. Si j'ose dire. Ce genre d'expression était de Mathilde. Toujours attirée par mes contrastes, ma jeunesse intacte et mes cicatrices qu'elle aimait caresser du bout des doigts, tentée, avec une sorte de frémissement voluptueux.

Gosselin bâtit beaucoup, et donc disparaissait la plupart du temps. Mathilde restait avec la petite durant les vacances. Bientôt elle vint seule, quand la reprirent les accès d'une fatigue nerveuse dont elle se plaignait. Deux servantes et un garçon d'écurie qui faisait aussi office de cocher veillaient sur elle. Le dimanche Gosselin déboulait, vif et gai, aiguillonné par ses intuitions, ses fulgurances, ses rires. Il était assez petit, presque chauve, l'œil bleuté et le visage poupin et rose. Ainsi sont les vrais génies. Les artistes romantiques avec leurs airs d'efflanqués tragiques n'ont souvent que des bouffées de chimères. Évidemment, Mathilde me trouvait attirant, fragilisé. Ma tendance à la solitude, mes escapades sur mon voilier éveillaient en elle une certaine possessivité.

Notre vraie rencontre eut un caractère romanesque à souhait. C'était à la fin de l'été, Gosselin avait filé à Paris. Une tempête s'éleva en mer, un gros temps d'ouest comme Monet devrait le peindre bientôt sur la plage d'Étretat. Le ciel se chargea de nuées sombres et le vent souffla fort sans m'inquiéter. Je ne détestais pas les coups de tabac, les fûts des peupliers courbés, l'odeur brutale des embruns. La nuit ne calmait pas la bourrasque. Tout à coup, j'entendis appeler et frapper à ma porte. Son garçon d'écurie amenait ma voisine, ainsi que les deux servantes qui ne paraissaient pas apeurées, plutôt habituées aux rafales. Mais personne n'avait pu rassurer Mathilde, qui tenait Anna par la main. La petite me regardait avec un air étonné, sans frayeur, curieuse. Mathilde avait entendu la maison craquer, bouger. Un balcon s'était un peu déglingué et la terrasse en bois grinçait, menaçait de se désosser. Je lui dis que l'Étoile était un véritable château, costaud, coriace. Que toutes les maisons en surplomb au-dessus du flot donnaient cette impression de fléchir sous la tempête. Mais qu'elles tenaient toujours. Certes, je savais qu'une fissure craquelait la falaise, à deux cents mètres. On ne la distinguait que de la mer. Des effondrements s'étaient produits non loin de Fécamp. La falaise était travaillée par des sources. L'une d'elles, nommée la Pisseuse comme celles d'Étretat, jaillissait à quatre cents mètres. Tout cela vivait, tanguait un peu... Mais l'Étoile, comme ma maison, était

édifiée sur du calcaire dur.

Mathilde voulut rester chez moi. Je leur offris à elle et à sa fille une des trois chambres. Tout en lui déclarant qu'elle était d'une sobriété spartiate. Elle me jeta un regard pour voir si j'étais gêné de ne pas disposer d'un luxe plus adéquat. La servante cauchoise qui était à mon service se proposa de faire un minimum de ménage. Je souris. Mathilde mesura à quel point je me fichais de ces convenances. Mon salon trahissait un certain désordre, pêle-mêle d'objets achetés sur un coup de tête. L'ordre trop net, le vide d'une propreté maniaque, m'angoissait. Les deux bonnes décidèrent de retourner se coucher dans la maison et le garçon d'écurie à côté des chevaux. Je servis un petit remontant à Mathilde, et nous parlâmes un moment tandis que le vent hurlait, sifflait dans les peupliers.

– J'aime bien ça ! dis-je à ma convive. Cela renforce le sentiment d'être à l'abri.

La petite était montée avec la domestique, amusée par le tintouin et le déménagement. Je ne sais plus quels propos de la plus grande banalité nous avons échangés.

Le lendemain matin, à son grand étonnement, elle avait bien dormi. Le sommeil massif avait gommé les méfaits du mauvais temps et de la peur. Elle était fraîche et d'une belle douceur, comme le ciel apaisé. Sa chevelure défaite ruisselait de tons chauds de palissandre. Sa gorge était ronde. Ses chevilles légères. Je ne suis pas un grand portraitiste. Enfin, elle me plaisait. Je la raccompagnai chez elle, où il y avait peu de dégâts. Des tas de ramilles tombées des peupliers, et des amas de feuilles encore vertes. Deux tuiles s'étaient retrouvées par terre, une jardinière était ravagée. Mathilde me quitta non sans m'observer avec intérêt, il me sembla que je ne lui déplaisais guère.

Un autre jour, il y eut une promenade sur la plage avec la petite Anna qui ramassait des coquillages. La mer était lavée de vert et de bleu. Des souches tourmentées avaient échoué sur les galets. Je les trouvais belles. Mathilde se désintéressa de ces ruines.

Nous devînmes amants, un soir, après qu'Anna fut bordée dans son lit. Mathilde faisait de son mieux avec une enfant qui n'était pas sa fille. Elle était d'une gentillesse intermittente, distraite, énervée. Elle m'expliqua alors que l'air marin lui faisait du bien. Son expression suggérait qu'elle souffrait d'un malaise, des pics brefs, exaltés, qui alternaient avec des creux plus stables...

Mathilde se montra moins mélancolique dans le plaisir. Une belle fringale l'animait, des assauts, des initiatives, des boulimies de toutes sortes. Un certain excès de mobilité, rare chez les quelques femmes que j'avais connues et qui avaient plutôt jusqu'ici montré du goût pour l'approfondissement de la même sensation régulière. Toutefois, dans les dédales de l'amour, elle pouvait marquer soudain une sorte de recherche tranquille, pour ainsi dire savante. La vive intelligence de Gosselin, son espèce d'épopée métallurgique à Paris ne suffisaient pas à son épouse. Mais elle était globalement agitée comme lui. En tout cas, au début de notre relation, cette turbulence, ces volte-face intempestives m'excitaient. D'abord le rituel lent ou plus hâtif de dénouer sa chevelure dont les enroulements compliqués lui faisaient un chignon qui surplombait sa tête. Épinglé par épinglé, torsade après torsade. Les pans glissaient, s'écroulaient, soyeux. L'avalanche sauvage l'enveloppait de reflets. Elle s'attaquait plus vivement à ses jupons baleinés, ses brides, ses dentelles éthérées, baissait son ultime pantalon de coton blanc et bouffant. J'adorais sa toison d'un brun doré, généreux, qui allait jusqu'à tapisser d'une frange animale l'intérieur des aines. Ce contraste entre son allure raffinée, délicate, et ce bouquet bachique me bouleversait.

Monet revenait peindre sur la plage. Toujours soucieux, concentré, sous un large chapeau. Botté, encore vêtu de ses paletots de velours et d'un cache-nez. Il avançait vers l'arche d'Aval, la mesurait, dessinait des esquisses sur ses carnets, reculait, partait dans l'autre sens. Les pêcheurs ne lui prêtaient pas attention. Il ne regardait pas non plus beaucoup leurs travaux. Il était pris par son idée, il en était tracassé, travaillé. Ses conceptions bougeaient tout le temps. Il pestait. Je me permis d'aller le retrouver dans les rochers. Je le saluai et discrètement le regardai faire. Il multipliait les ébauches qu'il annulait, chiffonnait. Je m'enfuis.

Un soir de mauvais temps, le vent tourmentait les vagues, secouait les bateaux. Monet était aimanté. Il peignit assez rapidement en longues couches fluides une mer soufrée, vert amande, tout empanachée d'écume livide, nuancée de jaune-rose. Avec la falaise sombre, schématique, balafrée de coups de brosse noirs, sur un fond

uniformément crépusculaire. Le trou de la porte d'Aval était submergé par l'assaut du flot en barbouillis blanchis que moi-même, alors, je trouvais presque grossiers. Des silhouettes apparaissaient sur le rivage, noires, imprécises. Les robes étaient fouettées par les tourbillons. Des hommes semblaient abriter leurs yeux de leurs mains en auvent pour scruter l'horizon bouleversé où luttait la tache ténébreuse, minuscule, d'un bateau orphelin.

C'était étonnant mais je n'y connaissais pas grand-chose. Je n'avais pas d'éléments de comparaison. Mathilde avait commencé pourtant mon éducation, c'était une lectrice curieuse. Elle m'avait lu des passages de *Madame Bovary*, surtout les plus licencieux, ceux que le juge avait voulu condamner, censurer. Il s'agissait toujours d'Emma, de ses ardeurs, dans les bras de Rodolphe et, plus loin, dans ceux de Léon, à Rouen. La scène où le lacet de son corset siffle, ondule comme une couleuvre alors qu'elle se jette avide sur Léon. Mathilde me demanda la page que je préférais. Je lui dis que c'était celle où, parfumée de rosée, douchée d'air frais, après avoir piétiné l'herbe à vaches de ses bottines, la belle femme débarque dans le lit ouvert de Rodolphe. Mathilde m'observa avec la plus grande attention et me murmura :

– Moi aussi.

Elle me lut encore la longue scène du fiacre éperdu dans les rues de Rouen, fouette, cocher ! pendant que les amants s'affairent à l'intérieur. Tout à coup, elle me regarda, facétieuse, prise d'une folie de rire, et me lança que, pour faire enrager le juge, Flaubert aurait dû raconter comment valsaient pantalon de dentelle, corset, suave lingerie, jetés par les fenêtres de la diligence lors de la chevauchée du diable.

Elle se tut longuement, après sa lecture, songeuse. Elle me sonda soudain avec un enjouement furieux, délaça son corset, libéra ses seins drus.

– Emma, c'est moi !

Un autre jour, par temps beau, calme, je vis Monet peindre la porte d'Amont, derrière laquelle il avait dressé son chevalet, prenant l'arche en enfilade. C'étaient, au ras des flots, de grandes masses horizontales et noires, que perçait le dédale des eaux tachetées de clair jusqu'à la porte d'Aval qui se profilait au loin, petite et d'un gris bleuté. Ce bloc net d'Amont, cette noirceur contrastée allaient

disparaître de son œuvre, mais je n'en savais rien encore. Un bourgeois vint à passer, jeta un coup d'œil, recula et me souffla :

– Moi, je préfère Eugène Isabey !

J'ignorais tout du bonhomme mais Mathilde éclaira ma lanterne. Elle convint qu'il s'agissait d'un bon peintre réaliste, doué pour les paysages, les marines dramatiques, les détails de la vie, mais un peu trop pathétique, à son goût.

Un matin, comme je le faisais souvent, j'assistais à l'arrivée des bateaux. Une trentaine de caïques aux voiles brun-rouge qui recouvraient la mer. Le foc frétilant, la grand-voile et le tape-cul en poupe. Les barques s'échouaient. Les marins les démâtaient, déchargeaient les filets, les casiers, les enchevêtrements de cordages, tout un fatras où des restes d'écailles brillaient. Les femmes, bonnet blanc, foulard noué dans le cou, tablier, les attendaient avec leurs paniers qu'elles chargeaient de harengs, de maquereaux, de merluches, de raies écarquillées, de limandes et de carrelets mouchetés de rouge... Les amas de poissons glissaient, frissonnaient. Une grosse nuée de mouettes criardes tentaient de chaparder du frai. C'est cela que Monet aurait dû peindre. Toutes ces nuances d'étain, de bronze, ces moirures argentées. Dans la rue, des chevaux attelés à des charrettes bâchées embarquaient d'autres monceaux gluants pour les vendre en ville et plus loin dans la campagne. Ensuite les pêcheurs et les femmes avisaient les rangées de gros cabestans qui s'échelonnaient sur la plage. Les engins étaient constitués d'un pied solide auquel une énorme barre de bois était ajustée. Les hommes, trois par trois, et surtout les femmes, en brigades laborieuses, poussaient ces grands bras lourds qui tournaient lentement et enroulaient les câbles attachés aux bateaux. Ces derniers étaient ainsi halés sur les galets avec force ahans coupés de trêves essoufflées. La manœuvre se multipliait tout au long de la grève autour des lignes de cabestans. On entendait les grincements, les appels, les encouragements que se donnaient les pêcheurs. C'était un travail de galériens de dix à douze personnes, auxquelles parfois je me joignais si un ami était en peine. La bataille battait son plein quand Monet apparut, chargé de son attirail. Des gosses trottaient autour de lui. Ils portaient les ustensiles les moins fragiles. Ils riaient, s'exclamaient, amusaient le peintre. Il s'arrêta un moment pour observer les bateaux et les hommes en plein effort. Puis il reprit son chemin vers cet Aval qui l'obsédait, l'arche, sa caverne

lumineuse et l'arc-boutant colossal enjambant la mer mousseuse. Cette figure gothique le happait. Plus tard, trente ans après peut-être, j'ai découvert le dessin que le jeune Victor Hugo avait fait de la falaise, dès 1835, je crois, la transformant en silhouette difforme, monstrueuse. Arcade de cathédrale de Quasimodo, architecture biscornue embrassant le flot amer. Hugo avait trouvé là un spectacle à sa mesure dont il accentua l'énorme grimace céleste.

Monet n'a guère peint de cabestans en gros plan, à la différence du fameux Isabey que j'appris à connaître et de Boudin qui a consacré un tableau entier aux cabestans d'Étretat. Monet se détachait déjà du réel pittoresque, de la peinture de genre ou de mœurs. La plupart du temps, il ne scrutait que des volées de bateaux sur les vagues, ou les rapports de la mer, du ciel et de la falaise, de ses strates de calcaire et de silex vacillant dans le poudrolement des eaux criblées de rayons. Son œuvre serait aux prises avec les épousailles de la matière et de la lumière. Il ne figurerait des hommes et des femmes que pour saisir leurs métamorphoses dans les jeux du soleil. Mais à l'époque j'étais très éloigné de toute compréhension. Et encore, ai-je jamais percé l'œuvre du maître qui enjamba les deux siècles jusqu'à cette apothéose à laquelle je viens d'assister, à Paris, et qui balaie mes ultimes préventions ? Maintenant, je suis plongé dans un grand rêve où la mer devient, dans mon délire de vieil homme, un océan de fleurs éternelles.

Il neigea et Monet disparut en carriole dans la campagne. Étretat blanc argent. Mathilde me manquait, j'ignorais quelle vie elle menait à Paris. Je n'étais jamais allé alors dans la capitale et je ne le désirais guère. Trompait-elle là-bas encore Louis Gosselin ? Dans ses lettres, les allusions aux obligations de la vie mondaine étaient négatives et sans doute mensongères. Car je n'ignorais pas que cette belle femme ne devait pas détester se montrer, parader dans des toilettes de bal, drapés de soie, rubans, dentelles, tournures à cage protubérante, enrubannée, traînes glissant sur les parquets miroitants. Au Clos de l'Étoile, elle se limitait à des tissus plus simples, clairs et pratiques pour les chevauchées et les promenades au bord de la mer. Elle changeait d'identité en troquant sa tenue de ville pour des vêtements

de plage. J'étais son amant marin ! Je ne savais pas mesurer la taille de mon influence, le champ de mon empreinte. Parlait-elle de moi à ses amies mondaines comme d'un passe-temps de vacances ? Je n'étais pas vraiment jaloux. Moi-même, bientôt, je la remplaçai, pendant ses absences, par des amours plus ou moins éphémères. Ainsi échappions-nous pour un temps aux habituelles transes. Ses lettres s'étudiaient toujours à allumer chez moi un désir mental par le piment de ses mots et de ses évocations. Il y avait, chaque fois, un passage érotique, plus poussé que dans les romans en vogue. Elle me caressait agilement, m'offrait toutes ses courbes et ses creux d'odeurs, dans les positions que je pouvais souhaiter. Mais – et c'était le paradoxe – tout cela restait cependant voilé par une abstraction diffuse. C'était pour moi une excitation nouvelle, inconnue, qui montait du choix des images et du rapport des sonorités. Je relisais ces morceaux avec passion car ils surprenaient mes désirs. Je devais deviner jusqu'où allaient les suggestions de telle ou telle tournure. Le langage ne saurait être exhaustif en cette matière sensuelle, si bien que mon imagination poursuivait des figures libres, presque infinies.

Un jour, j'accompagnais l'épouse d'un pêcheur qui livrait deux bars, d'un blanc éclatant, à Monet. Une femme et un petit garçon sortirent de la maison. Je devais apprendre qu'il s'agissait de Camille, la compagne du peintre, et de son fils Jean. Je vis un tableau qui représentait la scène intime d'un repas, une grande nappe blanche, chargée de pain, de fruits, de plats, le visage éclairé de la jeune mère attentive à son enfant. Et je ne sais pourquoi cette vision me laissa une tracée d'angoisse. Est-ce une reconstruction de ma mémoire ? Tant le Monet que j'ai connu ensuite renia ce genre de réalité familiale qui m'effrayait, pour se tourner exclusivement vers l'univers, l'air, la lumière sans limites.

Alors, comme jaillie de l'ombre, une vision m'enchantait soudain. Une odeur de neige. Son souvenir n'a jamais cessé de me hanter, depuis, comme un sortilège de mes enfances normandes. Une délivrance. C'était un paysage qu'il était allé saisir dans ses cavales au gré des chemins. Les arbres étendaient leurs ramures gainées de neige tendre que le soleil rendait phosphorescente. D'étranges reflets bleus ou roses qui me parurent merveilleux baignaient cette vue pleine de blancheur et de lumière. Une pie noire au ventre plus clair était posée

sur une barrière. La femme du pêcheur regardait, elle aussi, l'oiseau familier et vigilant. Du coup, ce bizarre M. Monet qu'elle voyait errer sur la grève lui parut plus humain. Elle émit un petit rire pudique mais complice. Autant dire, aujourd'hui, ce que je sais : *La Pie* fut refusée au Salon.

Mathilde revint et précéda son mari dès le début juillet. Nous fûmes tranquilles. L'été apporta à nos plaisirs des inflexions nouvelles. Les toilettes de mon amante étaient blanches et légères.

Je l'emmenai sur la mer. Elle plongeait la main dans l'eau avec délice. La voile de *La Petite-Julie*, délicatement tendue, nous propulsait en amont vers l'aiguille de Belval, trapue, étranglée à sa base, très différente de celle de la porte d'Aval. Le flot était lisse, d'un vert léger, odorant, rehaussé par les crocs de l'écume. Nous croisions des bateaux de pêcheurs, au foc de toile brun-rouge, qui oscillaient dans la brise. Mathilde protégeait son visage du soleil avec une ombrelle fleurie. Des nuages de mouettes suivaient le sillage des filets drainés par toutes les barques. C'était un caquet d'oiseaux excités, gloutons. J'abordai dans une crique au pied de la falaise coupée d'une valleeuse dont le gazon vert était criblé de boutons-d'or. Mathilde me suivit dans le sentier solitaire. Nous trouvâmes une niche abritée sous un bel arbre fourni de feuilles. Mathilde se déshabilla en hâte, mais, par prudence, elle garda un jupon sous lequel elle délaça son pantalon de dentelle. Une grive s'égosillait dans les églantiers. Voilà que je fais des trilles et des gammes comme Chateaubriand...

Le retour en bateau fut doux. Le vent debout nous ralentissait, j'appris à Mathilde le louvoiement en jouant de l'écoute. Elle tenait la barre de la même main dont elle m'avait freiné ou lâché dans notre échauffourée. Ses doigts étaient longs et fins, ses ongles taillés, nacrés. Puis nous nous laissâmes aller au gré du courant et du vent tiède. Un banc de maquereaux aux zébrures vertes et violettes monta, fusa sous nos yeux en un vaste faisceau d'éclairs et de frétillements qui laissaient paraître le haut des nageoires fulgurantes. Mathilde voulut les attraper de sa main avide. Elle s'imaginait la sensation, le musc de cet essaim fourmillant. Mais les poissons disparurent d'un coup. Les deux arches d'Étretat se dévoilèrent dans l'air doré.

Monet avait disparu. Alors je fis la connaissance d'un peintre bien différent avec lequel naquit une affinité rapide. Lui aussi, décidément, en pinçait pour notre falaise !

Un matin de grand soleil, je me promenais sur la plage un peu au-delà des dernières maisons. Sur la mer, à deux ou trois cents mètres, j'aperçus un gros remous bosselé, précédé d'une tête. La masse difforme se rapprocha. La tête fumait une pipe ! Quelle ne fut pas ma surprise, un moment plus tard, en voyant sortir de l'eau l'ogre dépoitraillé, en caleçon trempé. Alors j'identifiai Eugène Diaz, le fils du paysagiste, qui était descendu du dos de l'hercule. Victime d'un essoufflement, il avait été secouru par notre gracieuse sirène. Hilare de félicité, le héros propulsait des panaches de locomotive. Un bourgeois qui prenait l'air me déclara avec une moue qu'il s'agissait de Gustave Courbet. Monet cessa d'exister.

Mathilde m'apprit que Courbet était célèbre et sulfureux, un enragé qui avait peint de grosses baigneuses laides et défendait des idées socialistes !

Bientôt des pêcheurs qui le virent encore nager à grand raffut le surnommèrent « le Phoque ». Courbet était un fanatique de la natation comme l'athlétique Maupassant qui, lui aussi, avait sauvé de la noyade un imprudent, une année plus tôt. L'histoire avait fait le tour d'Étretat. En fait, Maupassant avait concouru avec plusieurs marins d'Yport au sauvetage d'un poète anglais, un certain visionnaire, Charles Algernon Swinburne, égaré par les courants sous les ailes alchimiques de l'arche d'Aval. J'avais vu ce Swinburne se promener sur les galets en compagnie de son ami Powel. Tous deux faisaient la paire. L'un, nabot rondet, et Swinburne, fluët, doté d'une tête démesurée, grotesque. Arborant un décolleté bravache. Sa loquacité intempérante, ricanieuse, faisait jaser les pêcheurs qui s'embarquaient pour le hareng et qui, en matière de monstres, en avaient vu d'autres dans les brouillards marins et les tourbillons. On racontait que Maupassant, par gratitude, avait été invité dans le cottage de Powel et de Swinburne. La maison s'appelait la Chaumière de Dolmancé. Elle était décorée d'ossements exquis, de fouets, de licous, d'une main d'écorché, de parchemins cabalistiques, et de toutes sortes de bibelots macabres et pervers. On y

sirotait des breuvages insolites, des philtres. Les compères possédaient une intéressante collection d'images pornographiques d'hommes nus. Ils passaient pour des pédérastes. Cela, je l'ai peut-être appris plus tard par les médisances amusées de Gosselin en vacances, le mari de Mathilde. Une guenon adipeuse et déguisée d'une robe à volants, le cou orné d'un collier de turquoises, exerçait son pouvoir tyrannique. Elle était surnommée « Nip », ou quelque chose comme ça. On a beaucoup écrit depuis, là-dessus. Un serviteur jaloux finit par occire la guenon en la pendant à un arbre pour lui apprendre les bonnes manières. Tels étaient les sieurs Swinburne et Powel, des occultistes à tout crin, friands de rites, de cercueils crépusculaires, de léchées sur le museau boucané des singes. Les falaises gothiques attirent ainsi des originaux, des détraqués facétieux. Un paysage d'une beauté si singulière, si hugolienne, ne fait pas le tri. C'est une glu pour les oiseaux migrants les plus bizarres, un ou deux adeptes des supplices stimulés par ces murailles de Colisée. Une nasse à attraper des calamars géants, des gargouilles à tête de homard, des guillemots bancals sur les corniches que fusillent en mai des chasseurs sanguinaires, des cantatrices de lupanar flanquées de leurs mécènes à cigares, et quelques artistes rares.

Par où commencer ? Mes souvenirs s'entremêlent. Courbet peignait lui aussi l'Aval obsédant. C'était un gaillard de 50 ans, puissant, au visage sensuel et encore beau quoique un peu enlisé. Ses yeux noirs, profonds, passionnés, perçaient une chevelure abondante et blanchie. Ses jambes étaient larges, il avait un gros ventre, une barbe drue. Il me plut, ses manières directes, brutales, exubérantes, avec les uns et les autres. C'est Courbet qui dressa devant moi la peinture. J'étais encore un novice en matière de jugement esthétique. Je sais que mon discours ultérieur et la connaissance de l'art que je devais acquérir influent sur ma transcription du passé. La falaise qu'il peignait était comme lui, rien ne la bouffait, ne la faisait céder. On ne voyait qu'elle, son personnage énorme. Sans le coup de mou des reflets que Monet lui donnerait.

Dans tous les cas, le monument de la falaise est bâti en une masse compacte, les flancs et les pans s'articulent par des jointures marquées de noir. Un vaste bloc solidaire se déploie dont l'arche jaillit tel un arc-boutant. Au sommet, le long dôme de verdure crue est enfermé dans un modelé précis. La mer a moins d'importance que la pierre. Les

barques de la plage sont parfois mêlées aux rochers dans des colorations et des formes voisines, mais le génie de Courbet consiste plutôt à isoler leurs coques solides et noires sur fond de sable blond. L'une des falaises est éclairée de belle lumière, la mer est légère, le ciel bleu pommelé de nuages blancs. Une autre falaise, plus sensuelle, semble peinte à contre-jour sur une mer bleu-noir. Le calcaire prend des tons variant du violet au mauve, nuancés de fauve, et l'herbe de la cime l'ourle de sa voluptueuse toison. Courbet a aussi, je le sais à présent, le génie de la chair. La rumeur colporte là-dessus des détails assez précis. Courbet n'a reculé devant rien, surtout pas devant l'ancre de la Loue, cette source de son pays natal, ni devant l'arche ouvrant la cuisse d'Aval. Alors il aura sondé, cerné le ventre d'une amante complice. Je ne devais jamais voir cet Étretat fendu.

Courbet était bavard et volontiers sociable, à la différence du jeune Monet qui ronchonnait souvent. Courbet, de sa voix grasseyante qui traînait sur la finale des mots, aimait parler des femmes et parfois de ses aventures. Je l'ai mieux connu comme cela au café. Il buvait volontiers du vin et de la bière. Il pouvait engloutir un, deux litres. Il s'esclaffait, bougeait, bousculait amicalement ses voisins. Une nature !

Ce jour-là, l'atmosphère était chaude. Une belle fille servait les bocks. Courbet régala la compagnie. Il était assez riche à cette époque. Monet était toujours fauché. Courbet respirait la volonté, le toupet, la prodigalité.

Nous sortîmes tous deux sur la plage vers la porte d'Aval où une foule de lavandières nettoyaient le linge, le tapaient, le lissaient. Agenouillées sur plus de deux cents mètres. Une vaste marqueterie de tissus éclatants. Aussitôt, il décida d'aller les voir. Je lui fis remarquer qu'en fait ces femmes opéraient grâce aux sources d'eau douce qu'elles allaient dénicher sous la couche de galets.

– Mais je ne vois pas de rivière dans le coin, me dit-il.

Je lui répondis que, selon les dires de mon oncle Armand, ces fontaines d'eau douce venaient d'un ancien cours d'eau, la rivière du Grand Val, qui traversait la ville et qui prenait source à Grainville-Ymauville, là où Maupassant avait passé une part de sa petite enfance avant de venir à Étretat avec sa mère. Une légende racontait qu'une fée blessée par le refus d'un meunier de lui offrir l'hospitalité avait escamoté la rivière en la faisant circuler sous la terre.

– Il faut toujours accueillir les fées ! s'exclama Courbet.

Il encouragea les lavandières, plaisanta, les fit rire. Il me souffla :

– Charles, regarde la grande rousse, sous son bonnet blanc dont toutes ses mèches s'échappent. Elle me rappelle un amour... Tu connais son nom ?

– Elle s'appelle Olive, mais on la dit sauvage.

– Superbe femme ! Ce sont de tels modèles vigoureux qu'il nous faut, pas des mauviettes imberbes d'idéalistes.

J'ignorais encore qu'on s'était moqué de ses baigneuses au Salon, surtout de celle vue de dos, lumineuse, dont la croupe émerge d'un linge – rajouté *in extremis* – et s'enfle, avec cette espèce de cœur imprimé dans le galbe des reins. Quatre magnifiques bosselures se superposent, poinçonnées de fossettes, pour bâtir ce dos enraciné qui se creuse, élance sa flexure sombre dans la masse musculaire de la chair rayonnante. Théophile Gautier avait taxé la grande baigneuse de « Vénus hottentote ». D'autres avaient raillé cette chair « dindonneuse ». Mérimée avait lardé de son trait « cette vilaine femme avec sa bonne qui prennent dans une mare un bain ». L'impératrice Eugénie avait cru voir une percheronne... Comme je l'ai appris par la suite, le plus impardonnable fut Proudhon, le prétendu ami de Courbet qui s'était complètement toqué de ce mentor. Le philosophe ne vit, hélas, dans *Les Baigneuses* que la satire d'une bourgeoise : « charnue et cossue, prédestinée à mourir de poltronnerie, quand ce n'est pas de gras-fondu ; la voilà telle que sa sottise, son égoïsme et sa cuisine nous la font ». Quand je lus *Du principe de l'art et de sa destination sociale*, je devais mesurer que Proudhon, le socialiste libertaire, qui aurait dû plaire au jeune homme blessé que j'étais, était aussi bête en matière d'art que ses ennemis les plus académiques, aussi moralisateur et dogmatique que les politiques bornés de l'autre bord.

Courbet avait la fibre sociale. Il critiquait les mareyeurs, les patrons, les armateurs du Havre et de Fécamp et dévotement s'exclamait : « Ah ! vous ne connaissez donc pas Proudhon ? » Il trouvait qu'Étretat eût fait une république libertaire, un petit phalanstère concret, lança-t-il à un grand matelot qui avait l'air de comprendre. Et cela me séduisait... Un après-midi, il me demanda ce que pêchaient les femmes là-bas, au loin dans les rochers de marée basse, je lui répondis en riant :

– Des chatrouilles ! C'est un nom d'ici pour désigner des petits

poissons de roche qui servent d'appâts.

Il m'emmena dans son atelier. Une petite maison dressée au bord de l'eau. L'intérieur était chaotique. Il nous servit du cidre. Une pluie légère se mit à frapper les carreaux. Il regardait la falaise par la fenêtre. Nullement gêné par ma présence, il piochait les couleurs à cru dans des espèces de vessies, puis, du plat de son grand couteau, il portait la matière sur la toile en gestes larges. Parfois, il y allait directement de son pouce. Un homme entra, il s'agissait d'Eugène Lepoittevin, le propriétaire de l'atelier, il était très amical avec Courbet. Ce fut l'occasion de nouvelles rasades, de vin cette fois. Je verrais ce Lepoittevin peindre, peu de jours après, des pêcheurs sur la plage, avec un réalisme truffé de détails locaux. Courbet et Monet rejetaient, souvent, les anecdotes humaines du labeur. Ils osaient la falaise brute, en gros plan, chez Courbet précise, tangible, dans sa belle matière, sa noblesse de forteresse de calcaire. Bientôt, la découpeure serait plus maniérée chez Monet, dans la perspective de la mer, l'Aval pris dans le vaste brasier de reflets. Ils inventaient leur regard.

Courbet et Lepoittevin s'étaient lancés dans une conversation tonitruante sur les peintres académiques du Salon officiel.

– Des artisteries ! Des léchotteries ! s'exclama Courbet d'une voix de stentor. Qui coucherait avec un nu de Cabanel sans poils, sans musc, enveloppé d'une guirlande d'angelots en pâte d'amande ? Et avec les baigneuses d'Hugues Merle ! Ah ah ! Ce Merle, il n'a pas peint le nid !

Lepoittevin repartit avec malice :

– Mais dans *La Femme au perroquet* au Salon, ainsi que dans *Vénus poursuivant Psyché*, tu n'as pas non plus exhibé la pelisse !

Courbet fixa des yeux son ami avec une exubérance fanfaronne.

– Les poils ! Je les ai peints, c'est moi qui te le dis. Et les aisselles fauves de ma femme à la vague ! Hein ! J'ai fait plus fort, plus franc, crois-le. Mes tableaux n'ont rien à voir avec le crémeux Cabanel, Merle, Bouguereau, et Gérôme dit « le Marché d'esclaves ». Bégueules et consorts, tu le sais bien. Ils font des culs qui n'ont jamais pété ! Moi, je fabrique de la chair pour de bon, farouche et puissante, avec du sang dedans. Zola ne se trompe pas quand il proclame que je suis un « faiseur de chair » ! C'est le plus difficile, la chair, ses coussinets friands, ses niches de satins douillets, ses potelés, ses grands modelés

rebondis et dynamiques comme chez Rubens. C'est là qu'on juge le véritable artiste. Le plus inoubliable de tous sera celui qui, au sommet de son art, fera écarter l'artifice de sa main cachottière à la Vénus de Titien, ainsi qu'à l'Olympia de Manet, qui, entre nous, est plate comme une carte à jouer ! Et moi, je n'imité ni Vélasquez, ni Titien, ni Goya, je n'imité que moi devant la nature. Fi des saintes-nitoucheries ! L'avenir sera libertaire et on osera peindre à égalité la beauté de tous les corps visibles.

Habitué à ces prophéties et à ces vantardises, Lepoittevin acquiesça. Une femme de pêcheur, avec laquelle Courbet avait pris rendez-vous, nous apporta une « caudraie » du pays, une sorte de pot-au-feu tout chaud, assortie de grillades. Courbet piochait déjà dans la viande, avalait le jus. De temps en temps, il se levait, nous regardait, nous provoquait, et de son couteau il projetait quelques amas de peinture sur une toile en gestation qui représentait la falaise d'Amont. Les pierres tombaient juste, naissant là devant nous. Des rochers de Saturne.

Je sortis à la nuit. La marée était haute. Les pêcheurs bottés rejoignaient leurs bateaux. Ils avaient enfilé leur caban ou leur suroît. Chacun portait sa lanterne ballottée contre sa cuisse et son litre d'eau-de-vie. Certains des pots de beurre et du pain. L'ambiance nocturne était mystérieuse. Une connivence extraordinaire avec la mer émanait de la troupe résolue dont les exclamations en patois retentissaient. Je me retournai. Courbet collé à sa fenêtre nous regardait. J'étais pris entre la vigilance enthousiaste du géant Courbet et les enjambées des gaillards qui affrontaient le travail, s'y engouffraient, se coulaient dans la nuit remplie de la rumeur marine. Cela formait un tout, un bloc de mer bouillonnante et sombre et d'hommes complices. Une arche, dont la respiration montait, descendait, une espèce de Manneporte profonde. M'envahit un sentiment d'émerveillement. Mon ravissement d'Étretat.

Le lendemain, je ne parlais que de Courbet à Mathilde pendant que nous chevauchions sur le rivage, en direction de Fécamp. Les deux montures lui appartenaient, moi je ne possédais qu'un canasson pour tirer ma carriole. C'était une bonne cavalière dont l'amazone était d'une coupe fluide. Son genou relevé donnait à sa silhouette un essor élégant. Elle voulut galoper sur une étendue de plage envahie

d'algues. Les chevaux, en écrasant de leurs sabots les cloques des goémons, exaltaient leur odeur que le soleil chauffait, mûrissait à souhait. Des moules échouées projetèrent alors des relents plus musqués, suffocants. Mais Mathilde s'en amusait. Elle voulut qu'on entre dans la mer. Les chevaux n'hésitèrent pas. Ils étaient habitués et appréciaient la fraîcheur des vaguelettes. L'entier de Mathilde banda. Elle me sourit en caressant l'encolure de sa monture.

On revint à Étretat. Nous avions envie de flâner le long de la plage. Des touristes étaient arrivés dans les hôtels. Des bourgeoises en robe et chapeau clairs. Le temps était éclatant, la mer s'épandait d'un vert bleui, tranquille, avec de larges coulées de jade. Il y avait beaucoup de promeneurs, des femmes en simple jupe et chemise de chaleur, comme on dit, et des élégantes arborant des dentelles et des tournures qui retroussaient leur croupe. Avec des chapeaux rehaussés de fleurs. Un flot d'ombrelles palpitait dans la brise. Les couleurs rivalisaient de jaune, de rouge mais le blanc dominait. Le long de la terrasse du casino le rituel des salutations amicales et des courbettes battait son plein de rengorgements et de parades. Mathilde me désigna discrètement Offenbach et la cantatrice Hortense Schneider qui, à l'abri, dégustaient un verre avec des amis du Théâtre des Variétés. Des curieux les regardaient de loin. Offenbach habitait la Villa Orphée au sommet de la ville. Mathilde avait été invitée une fois à l'un des spectacles qu'il donnait, chez lui. Une vraie sarabande.

Les cabines de bain étaient plantées sur les galets. Une roulotte guidée par des chevaux déposait les baigneuses directement au bord de l'eau. Des bateaux de bain équipés de marchepied remplissaient le même office. Les femmes en bonnet barbotaient dans des jupes et des camisoles. À la sortie du bain, elles disparaissaient dans les cabines et en surgissaient emmitouflées dans une espèce de blouse longue et blanche et toujours un bonnet pour protéger les cheveux.

Plus loin, une jetée sur roues avait été tractée au bord de l'eau. Des hommes, en maillot de corps et caleçon coupé au genou, étendaient les bras au bout du tremplin pour plonger à la façon des athlètes. Des femmes nageaient alentour, faisaient la planche. Une belle bourgeoise, tenant son petit chien en laisse, fit mine d'avancer sur le plongeoir comme sur un lieu de promenade. Je vis osciller sa vaste robe à tournure, étagée, son haut de couleur violette et cintré dont jaillissaient les plis inférieurs et bleus qui caressaient le bois fruste de

la jetée...

Des paysannes, venues avec leurs maris et leurs enfants dans des carrioles, descendaient en robe de coton, au bras de leur homme en blouse et casquette.

Du côté du Perrey, où régnaient les bataillons de cabestans, les pêcheurs triaient le poisson, l'embarquaient dans des paniers, des mannes. Aidés par leurs épouses en tablier et bonnet blancs, ils trimballaient de lourds cordages qu'ils allaient fourrer dans la coque d'une de ces « caloges », caïques hors d'usage coiffés d'un amas de chaume... Trois femmes ramendaient les filets en jetant un regard aux bourgeois. Plus haut, au-delà de la plage, se dressaient trois villas cossues à pignons, balcons et vérandas où jouaient au volant de ravissantes petites filles en robe de mousseline à rubans.

Je vis Courbet filer à travers les cohortes bourgeoises pour rejoindre directement les pêcheurs qu'il héla gaiement. Il papota avec eux. Un bateau arriva chargé de poisson frais. Il se saisit d'une énorme raie écarquillée, trépidante, qu'il rapporta à bout de bras, comme ça. Quand il traversa la promenade pour gagner son domicile, les petits enfants tournaient la tête, houspillaient leurs parents pour qu'ils leur disent comment s'appelait ce monstre au ventre opalescent, déployé, écorché de rouge et poisseux, dont les ouïes saignaient, accrochées aux gros doigts de l'ogre.

Courbet attaqua sa fameuse série des *Vagues*. Il profita d'un temps sombre et nuageux, d'un vent tempétueux qui précipitait la mer sur les galets. Il travailla derrière sa fenêtre face au flot démonté. Il peignait toujours au couteau, taillait la vague, tranchait dans la matière, en dégageait des agglomérats prégnants. De temps en temps, il sortait pour mieux voir le détail de la machinerie marine. Calé sur les galets, les poings sur les hanches. Moi, je quittais le café et je le regardais de loin ou m'approchais brièvement. Il prenait la peine de m'adresser un mot aimable. Il appréciait mon goût des éléments déchaînés. Un jour, il me lança :

– La vague, c'est un tigre qui rit !

Il ajouta, fier, tout émoustillé :

– Il y a quelques années, j'ai écrit ça à Victor Hugo !

Ses *Vagues* me subjuguèrent. Monet n'aurait pu ou voulu peindre un monde d'une puissance si violente, si noire. Courbet ne cherchait

pas les mille déclinaisons, les féeries changeantes et contradictoires de son confrère. C'est la même tempête immémoriale qui charrie et propulse ses marbrures brisées et ses arceaux crochus de bestialité. La mer houleuse ou, comment dirais-je ?... bouleuse, le ciel charriant de lourdes nuées d'un violet sombre jusqu'à la couleur des ténèbres. On était en 1869, Courbet sentait-il accourir les périls de la guerre et de la révolution qui devait la suivre ? Ses vagues roulent du minéral broyé. Nulle transparence, nulle fluidité, mais la précipitation sur nous d'un vacarme de la matière hérissée, plissée, recourbée. Tonnerre de la vague dans ses différentes versions. Même grondement tellurique. L'écume n'est pas la mousse heureuse de Monet mais un gravier grenu, une rage de crinières caillouteuses. Un Cerbère dont la bave bouillonne en bouquets de mufles. Les barques sur le rivage sont des chaudrons noirs de Charon.

Courbet énorme, effervescent, le couteau de peinture au poing, rit d'avoir équilibré la vague comme Rembrandt son bœuf.

Désormais, je puis embrasser toutes les périodes de ma vie ainsi que celles de Monet et de Courbet. Les *Vagues* me semblent incarner tous les démons de l'époque, annoncer l'imminent ravage de l'Histoire. Monet, lui aussi, au moment même où il dressera son sublime monument que je viens de découvrir dans le parc des Tuileries, oui, ses « grandes décorations » aquatiques, le vieux Monet couvert de gloire, aura été confronté à un carnage sans précédent. Il bâtira sa « chapelle Sixtine » pendant les années féroces. Mais j'anticipe, comme si me tenaillait l'angoisse de ne pas finir mon récit.

Un jour, je crus voir Maupassant sortir de la Chaufferette, la maison que Lepoittevin possédait derrière son atelier marin. Mais est-ce une illusion rétrospective ? Il filait à grands pas dans le vent. On racontait qu'il lui arrivait de coucher dans la caloge qui ornait le fond du jardin de Lepoittevin. Ces vieux caïques rafistolés avaient été habités, jadis, directement sur la plage par les plus pauvres. Désormais on y remisait le matériel, mais je n'ai jamais pu m'empêcher de penser qu'ils auraient pu servir à la galanterie dans des cas d'escapade nocturne d'un mari, d'un fils, d'une audacieuse acculée par le désir.

Dans une des chroniques de Maupassant, intitulée « La vie d'un paysagiste », il sera question de la peinture de Monet et de Courbet. Maupassant évoque ce dernier peignant *La Vague* dans l'atelier d'Étretat : « Un gros homme grasseux et sale collait avec un couteau

de cuisine des plaques de couleur (...). Et Courbet aussi parlait, lourd et gai, farceur et brutal, (...) plein de bon sens paysan caché sous de grosses blagues. » Quel portrait ! Maupassant ne peut pourtant pas faire la fine bouche, car quelques années plus tard je devais le rencontrer, par hasard, dans un lieu plus compromettant...

Maupassant le boulimique, le plus grand amant de son siècle, et Courbet, le peintre le plus audacieux du corps féminin, ont-ils eu un échange sur le sujet ? Ni l'un ni l'autre n'étaient avares de mots. Courbet de sa voix paysanne du Dauphiné, dont il forçait exprès le ton, a-t-il fait une confidence sur ses chefs-d'œuvre secrets à l'écrivain obsédé ? Maupassant reste muet là-dessus.

Nous passâmes, un après-midi, devant la terrasse du casino où de fort belles femmes se prélassaient. Courbet les enveloppa de son regard boulimique.

– Nous sommes faits pour aimer toutes les femmes et vice versa.

Un soir, je découvre la Vague, dans son avatar extrême ; seule, ciblée en son centre, encore plus rapprochée, privée quasiment de rivage, sur des fonds très sombres. Elle gonfle sa crinière de Méduse, livide, sulfureuse, ailée de sa voussure de caillots jaunâtres. Le ciel bouillonne comme des mottes de glèbe. La vague culmine dans une vision de vautour grumeleux et de Léviathan. On voit les yeux noirs du monstre, ses groins et son bec de pieuvre. L'horizon toujours fixe et plus clair trace la lame du couperet darwinien de la fatalité.

J'observais donc, je contemplais, je naviguais, je pêchais des bars. J'aidais à transporter les appelets, ces filets pour la pêche au hareng du côté de Dieppe. Puis c'était celle du maquereau en août. Mathilde était là, chaude, fine, inventive. Nous sommes allés à Yport. Mon amante toute à moi sur les chemins fleuris dans un claquement clair de cheval ferré. Je voudrais entendre encore l'éclat chantant des sabots. Voir voltiger les cheveux d'or roux dans le merveilleux cimetière marin de Varengeville où nous passâmes tout un jour et une nuit à l'auberge donnant sur l'infinie falaise et la mer d'un turquoise qu'il me semble ne plus jamais avoir contemplé depuis.

Soyons donc nostalgique ! La dernière fois que Courbet m'est apparu, il partait à jamais dans une calèche par un beau ciel vif. Le vent échevelait sa tignasse blanchie. Je remontais de la plage en portant les deux paniers de poissons frais d'une femme. Il m'aperçut et

me fit un grand signe de la main. Je suivis du regard son énorme dos trapu. J'écoutais encore son cheval alors qu'il avait disparu. Adieu, monsieur Courbet.

Oui, les *Vagues* de Courbet à mes yeux ont annoncé la catastrophe qui allait nous tomber dessus. Cette guerre de juillet 1870 qui bouleversa nos vies. Quand Napoléon Nain, coq blessé par une dépêche ennemie, se piqua de plagier l'Aigle corse. Hélas, ce galant d'opérette n'avait pas le génie flamboyant de l'ogre d'Austerlitz. Mathilde m'apprit que Manet et Degas s'étaient engagés dans l'artillerie. Aux canons ! Degas n'y voyait que d'un œil. Manet dut obéir au célébrisissime Meissonier, le plus ronflant des peintres académiques, qui avait été élevé au grade de colonel. Renoir, lui, dans les chasseurs. Zola, myope, fut renvoyé chez lui et rejoignit Cézanne en Provence. Monet, qui n'était pas mobilisable, se trouvait à Trouville. Il partit ensuite à Londres avec Pissarro. Manet, efflanqué, fourbu, au terme de la bataille, en voudrait à Zola et à Monet d'avoir fui comme des lâches ! Maupassant rallia la garde mobile et Flaubert, malgré son scepticisme, prit la tête de la garde nationale de Croisset et fit défiler ses hommes. J'aurais voulu voir ça. *Salammbô* version cidre qui lâche la bonde ! Le « vieux baudruchard » était monté épique ! Le problème de toujours avec la garde nationale, à Rouen comme à Paris, c'est que la troupe est hétéroclite. Les braves gens s'enrôlent, les grands échalas, les petits rondouillards sanguins, les ventrus, les trapus, les ossus, les bourgeois et les bourgerons. Et tout cela part de travers, à hue et à dia. Et finit chez le marchand de vin ! Un certain Clemenceau, maire du XVIII^e, ne l'entendait pas de cette oreille. Il dressait la garde nationale de son arrondissement contre toute perspective d'armistice, flanqué du révolutionnaire Blanqui dont il ne partageait pas les idées.

Le général Mac-Mahon fut blessé et Napoléon III, cerné à Sedan, tomba entre les mains des vainqueurs : prisonnier ! Le coq capitula. C'était la fin des poulaillers de l'Empire. Badinguet fut déchu. Gambetta décréta la République début septembre. Le 5, Hugo revint d'un exil marin de dix-neuf ans. À la gare du Nord, la foule acclama le mythe : « Vive Hugo ! Vive la République ! » Louis Blanc, Gambetta,

Ferry défilèrent chez lui. On dit qu'il refusa le pouvoir. Bazaine, acculé à Metz, capitula. Les Prussiens déboulèrent sur Paris. Hugo claironna : « La victoire est pour les Prussiens mais la gloire est pour la France. » Cela nous faisait une belle jambe ! Le peintre Bazille fut tué. Engagé volontaire chez les zouaves, à 28 ans. Son grand corps vertical que l'on voit dans le tableau de Fantin-Latour, *Un atelier aux Batignolles*, avec Manet en train de peindre, le juvénile Renoir coiffé d'un chapeau, Zola en gros plan, tandis que Monet, tout petit, se rencogne dans l'ombre, tout au fond. Bazille qui avait toujours aidé Monet désargenté, chez nous, à Étretat. Je n'en savais rien, à l'époque. Dans *L'Atelier* de la rue La Condamine, Bazille a peint les mêmes amis, dans un espace libre où se déploie une magnifique lumière. L'œuvre est beaucoup plus éparse et moins dans la pose que celle de Fantin-Latour. Zola est appuyé sur la rampe de l'escalier et bavarde avec Renoir assis plus bas. Un comparse joue du piano. Manet et Monet contemplent le tableau que Bazille est en train de faire. Corps de Renoir et de Monet. Corps de Zola et de Manet... Ils furent là. Au cœur de leur vie. Ils vécurent si passionnément. Et Monet si longtemps, dans son anxiété luxuriante.

Nous allions fuir devant l'invasion prussienne tandis que Monet découvrirait Turner et Constable à la National Gallery. Nous ne sommes pas impliqués dans les mêmes durées. En Normandie, Gournay tomba d'abord, puis Gisors, Vernon... Le pays de Caux fut envahi. Monet voit Turner. C'est une catastrophe de lumière. Une pulvérisation inouïe de la couleur sans dessin. L'avalanche apocalyptique d'un soleil noyé dans la brume du monde. Une tempête apothéosée, comme aurait résumé Baudelaire.

À la mi-novembre, les réservistes d'Étretat quittèrent la ville pour aller au combat. Bientôt ce fut le tour des pères de famille de se réunir sur la place de la mairie, ils n'étaient armés que de fusils à pierre comme les trappeurs d'Amérique. Ils rejoignirent Criquetot où ils s'enivrèrent et revinrent à Étretat. Telle fut l'épopée des papas. Des nouvelles circulèrent sur le massacre des réservistes. Il n'en était rien. On exfiltra par prudence les vieux fusils à pierre pour ne pas froisser les envahisseurs. La diligence de Fécamp annonça le 9 décembre que les Prussiens étaient à Dieppe. Une grande peur se répandit. La nuit fut terrible. Des Prussiens barbares traversaient les cauchemars dans des lueurs d'incendie, avec des sabres d'ogres. Le lendemain matin :

rien. Les petits allèrent à l'école.

La marée accomplissait son cycle tranquillement, peu soucieuse de nos charivaris belliqueux. Pour les mouettes, c'était pareil, elles flânaient apatrides dans un ciel tournant à la neige. Mais l'après-midi un homme déboula à cheval en s'écriant : « Les Prussiens arrivent ! » À l'école des filles, un envahisseur indiscipliné cassa le carreau de la cuisine pour dérober quelque nourriture. Ce fut la panique. Une mère surgit en pleine classe en clamant : « Ma sœur, v'là les Prussiens ! » Les bonnes sœurs, qui sont tout intérieures, n'aiment pas la soldatesque piaffante. Elles prièrent la Vierge Marie et il n'y eut aucune violence. C'est pourquoi mon récit rétrospectif est porté à une coupable légèreté. Le soldat violeur de vitre fut même tancé par son officier distingué. Les badauds regardaient passer les cavaliers teutoniques. Certains les suivaient comme s'ils étaient des êtres exotiques tombés d'une autre planète. Ces messieurs les ennemis prirent pour se requinquer un petit déjeuner à l'Hôtel Blanquet qui fut celui des peintres. L'air marin caressait leurs narines martiales. Ils contemplèrent les falaises d'Aval et d'Amont qui flattaient leur faiblesse pour un romantisme accentué. Ils demandèrent au maire qu'on leur livre les armes. Le maire les rassura. Ces vainqueurs courtois repartirent au bout de trois heures faute de pouvoir valser au casino avec des vaincues de bonne volonté. Ils n'avaient même pas daigné tremper leurs chevaux dans la mer comme ils le firent à Dieppe en poussant des clameurs fanfaronnes provoquées par la rafale du large. Cette griserie de Vikings avait glacé le sang et rappelé les hordes de Ragnar en Normandie, au VIII^e siècle. À Fécamp, ils avaient fait vulgairement bombance de trois cents bouteilles de champagne pillées dans les villas estivales. Après tout...

De temps en temps, à Étretat, étant donné la beauté exceptionnelle du site, un officier allemand plus littéraire, « von » quelque chose, von Kleist, von Bülow, von Stauffenberg, comme vous voulez – on avait droit aux meilleurs –, revenait, flânait, grimpait au sommet de la falaise d'Aval, contemplait son image dans le miroir de la mer que tout homme libre chérira toujours... Le guerrier descendait sans essoufflement, saluait les vieillards, humait les plus belles ramendeuses de filets qui baissaient les yeux de concert, admirait l'alignement charmant des reins des lavandières agenouillées dans les sources entre les galets. Le « von » jouait de sa canne à pommeau d'or

ciselé d'un crâne ou de quelque fétiche comique de ce genre, puis repartait non sans regret, jusqu'au prochain touriste ennemi encore plus sentimental et plus lugubre que le jeune Werther. Tout le monde n'est pas fabriqué pour la tuerie, quoi qu'il faille aussi se méfier des grands mélancoliques travaillés par la *Sehnsucht*, qui est un sentiment si délicat qu'il confine à l'abîme.

Mais pendant ce temps-là, fuyant Étretat que je ne savais pas épargné, je vivais des heures autrement plus cruelles. La vie est à ce rythme d'oppositions souvent tranchées, d'alternances brutales, d'aléas vifs, colorés et de rafales noires. Ainsi, dans ces Mémoires, je changerai souvent de ton presque sans transition. Selon un penchant de mon tempérament mais aussi de la vie générale.

Gosselin, sa femme et sa fille quittèrent Paris avant le siège et rejoignirent Le Havre, qui était une place forte redoutablement bien défendue. Mathilde me conjura de les suivre. Mais, une douzaine de jours avant que ne tombe Étretat, mon oncle Armand m'avait rappelé à Rouen auprès de lui. Ce que j'ai raconté plus haut ne me fut détaillé qu'à mon retour sur la falaise. La ville de Rouen était dirigée par le général Briand et par le commandant Mouchez, qui était venu du Havre. Coiffé d'un feutre empanaché, je m'engageai dans la guérilla rouennaise, au grand dam de mon oncle qui me croyait inapte à l'épopée depuis la Kabylie. Mais, soudain, je voulais épater Mathilde. Je découvrais l'âme des Kabyles que nous avions envahis. Désormais, c'était notre tour. Gambetta, qui avait quitté Paris en ballon, passa à Rouen. Il nous adressa un de ces discours pleins de fougue qui masquent la retraite et la défaite : « Si nous ne pouvons pas faire un pacte avec la victoire, faisons un pacte avec la mort ! » Cela va de soi...

Pendant cette harangue, nous avons aperçu Maupassant en train d'écouter, légèrement dubitatif. Armand et moi sommes allés à la rencontre du voisin d'Étretat. Engagé comme garde mobile, il avait été versé dans l'intendance. Je n'eus guère le loisir de l'entretenir de Courbet. Il avait l'air un peu taciturne mais il se ravisa pour clairoonner qu'il ne doutait pas de la victoire finale. On lui demanda des nouvelles de Flaubert.

– Il est fou de rage contre les Prussiens et contre tous les pignoufs sanglants qui ont donné tête la première dans cette déclaration de

guerre. Croisset est occupé par des dizaines de Prussiens. Il est venu se réfugier ici, dans son appartement rouennais, pour le moment... Il a préféré ne pas venir écouter Gambetta ! Il dit que personne ne se battra. Il n'a pas voulu entendre la harangue mensongère ! Il a une crise... Il est à bout de nerfs, il clame qu'il va en crever !

On voyait arriver, dans Rouen, les centaines de chars à bancs qui avaient servi à trimballer, jadis, les paysans invités à la noce d'Emma Bovary. Mais c'était moins gai. Toutefois, agrippant la ridelle, une petite vieille édentée, sous son bonnet, riait tout le temps en envoyant des baisers. Elle avait perdu ses esprits dans la débandade. Autour d'elle, les autres vieillards au regard vide ou peureux, les gosses ahuris, les baluchons débordants. Les poules ficelées s'égosillaient. Les chiens qui suivaient trottaient, vaillants, sans aboyer, une ou deux vaches bousaient. Un âne boitillait. Maupassant regardait.

– Les pauvres bougres, les pauvres bougres... C'est noir, tout ça.

Mais le gaillard, peut-être pour se désintoxiquer de son désespoir, désigna une jeune bourgeoise au chapeau enrubanné, flanquée d'un mari, il railla :

– C'est Emma qui passe... Gageons que, cette fois, elle tombera amoureuse d'un officier prussien et trouvera enfin le bonheur !

Ma guerre fut brève. J'errai dans Forêt-la-Folie en flammes. J'entendis, dans ma fuite, les rafales prussiennes fusillant des paysans en représailles des embuscades. J'avais jeté mon feutre emplumé. Le Vexin était pillé. Fin novembre, le général Briand, à la tête des douze mille gardes mobiles du camp de Grainville, près d'Écouis, voulut tenter une offensive sur Gisors qui n'aboutit pas, car les violents combats d'Étrépany le retinrent. Je me réfugiai de nouveau dans Rouen. La nuit du 4 au 5 décembre fut confuse et fatale. L'avenue de la République grouillait de gardes nationaux et de soldats affamés qui remontaient jusqu'à la place de l'Hôtel-de-Ville où nous étions rassemblés. La mairie de Rouen renonça à faire sonner le tocsin et la générale. Le général Briand, ne voyant pas comment il pouvait défendre une ville de cent mille habitants insuffisamment déterminée à la résistance, donna l'ordre de la retraite à ses vingt mille soldats. Il voulait aussi éviter le bombardement de la vieille cité et de ses trésors. Nous nous sommes enfuis. La ville, en proie à l'émeute, fut encerclée. Les uhlans entrèrent dans Rouen, un peu plus tard, mais l'atmosphère

n'eut rien à voir avec l'incursion touristique des vainqueurs d'Étretat. L'événement se déroula dans l'ombre enneigée d'un de ces jours si brefs de l'année qu'ils meurent aussitôt nés. Bataillons, musique, enseignes impériales et tambours battants. Huit mille hommes. Les habitants les virent de derrière leurs rideaux, dans la pâleur des lampes. Une colonne de spectres casqués. Beaucoup sanglotaient, navrés par cette hallucination sinistre de capotes et de bottes martelées. Quand mon oncle l'apprit, pour la première fois de ma vie je le vis pleurer. Nous étions alors à Honfleur, pour nous embarquer vers Le Havre en suivant l'armée de Briand. Nous n'avions pas revu Maupassant dans la pagaille. La température glacée était descendue de sept degrés au-dessous de zéro. Nous fûmes témoins, dans notre fuite, de scènes d'exode pitoyables. Soldats débandés, misérables, épuisés, gelés. De grands feux allumés à la hâte avec n'importe quoi – branches et meubles – jalonnaient le parcours, éclairant par intermittences les chasseurs, les gardes mobiles, les francs-tireurs, les hordes de l'infanterie... Fourgons, pièces d'artillerie et caissons passaient au train de quatre à six chevaux. Une de ces montures à l'agonie venait d'être éventrée dans un foisonnement de boyaux fumants. Deux hommes buvaient le sang de la carotide tranchée. Pendant que les familles brinquebalaient toujours leurs fourbis dans toutes sortes de voitures attelées, biscornues, de plus en plus embouteillées. Banneaux à fumier, charrettes. Des fiacres zigzaguaient dans la mêlée afin d'assurer la sauvegarde du personnel de la préfecture de Rouen et de nous-mêmes. Chaos, panique. C'est ainsi depuis toujours. On se rue vers le salut, coûte que coûte, en abandonnant sa terre. L'exil, toujours, jusqu'à la fin des temps.

Nous avons appris qu'un épicier de Rouen avait refusé que les uhlands occupent sa maison. Le brave homme leur tira dessus. Lui seul résista, il mourut. Les uhlands s'installèrent et les bourgeois reprirent leur négoce avec cette nouvelle clientèle.

La jetée de Honfleur était encombrée de bataillons embarqués dans des chalands, des remorqueurs, d'autres vapeurs plus grands, plus adaptés. L'éclat des sabres giclait dans les lueurs des torches, des lanternes et des fourneaux ardents. On se hélait, on criait, on se pressait dans une cohue d'uniformes souillés... Nous étions entassés avec quelques habitants de Rouen sur un bateau que je connaissais, *Le Colvert*. Mon oncle avait retrouvé le patron de pêche avec lequel je

m'étais embarqué comme marin pendant mon adolescence. Il fut heureux de me revoir plus mûr et, lui sembla-t-il, plus sage. Quelques lanternes nous éclairaient encore dans cette aube sinistre. Le phare du port était allumé et on voyait l'hospice. Pour nous changer les idées, Armand me dit :

– Ton Monet a peint le phare et l'hospice ainsi que l'embouchure de la Seine.

– C'était quand ?

– Il y a quatre ou cinq ans.

– Je travaillais sur ce même bateau de Honfleur mais j'ignorais le nom de Monet... Peut-être que je l'ai vu peindre sans y faire attention.

Il se mit à neiger sur la mer gris-noir. Nous étions transis de froid. Puis l'aurore répandit dans l'estuaire son rayonnement obstrué. Les flocons rougis se fondaient lentement dans le mouvement de l'eau. C'était ce paysage fait pour lui qu'avait déserté Monet, qui aimait les brumes, les soleils noyés et les rives fantômes. Des vols d'oiseaux fuyaient dans le vent : vanneaux, pluviers dorés, oies, canards. Leurs cris nous remplissaient de la même détresse que perçait une lointaine nostalgie remontée de l'enfance. Une fois, j'avais passé une longue nuit, à l'affût, dans un gabion, vers les marais de Pennedepie, avec Armand qui tenait le fusil. Avais-je définitivement perdu cette griserie du petit garçon envoûté par le mystère de l'univers, aux aguets de quelle présence sauvage, de quelles apparitions ailées, surnaturelles ? Armand et moi étions des rêveurs. Maupassant, dans les mêmes lieux, et Courbet, dans les forêts de Franche-Comté, étaient des chasseurs autrement plus tenaces. Désormais, ce n'étaient plus les oiseaux oniriques que nous attendions, ils avaient été remplacés par l'assaut tragique des vainqueurs.

Les passagers emmitouflés, inquiets, le visage violacé, les yeux rougis, serraient autour d'eux leurs bagages et leurs enfants grelottants que la neige n'amusait pas. La France était blessée, rompue, ce n'était plus notre sol. Les falaises de Courbet, de Monet, de Delacroix étaient tombées sous la coupe de l'envahisseur. La neige redoublait d'intensité par vagues entre lesquelles le capitaine retrouvait sa route crevée de leurs mobiles. C'était une neige de uhlans.

Nous avons rejoint Mathilde, Anna et Gosselin, qui habitaient une grande villa sur les pentes de Sainte-Adresse. J'entrai dans la défense du fort juché encore plus haut que la villa. J'avais ainsi le sentiment

de défendre directement ma maîtresse. Le Havre disposait de quarante canons braqués à partir de ses fortifications robustes. Le commandant Mouchez, avant de venir à Rouen, avait préparé la défense. Des steamers étaient arrivés de Londres et d'Amérique pour livrer des fusils, des balles, du matériel. J'aimais le nom de l'*Ontario* qui avait apporté des carabines Remington. Ces bijoux n'avaient surtout servi jusque-là qu'à tuer les Sioux et les bisons. Ils s'ennobliraient donc en trouant les casques à pointe. Quarante mille soldats étaient sur le qui-vive : la garde nationale, les francs-tireurs, les chasseurs en culottes rouges armés de chassepots, les vengeurs de la mort, les éclaireurs, les canonniers... C'était plus décisif que Trochu menant sa sortie ratée de Paris contre les Prussiens, à Buzenval. Le prix de Rome Henri Regnault, peintre de carton-pâte mauresque, engagé dans l'offensive, décéderait d'une balle dans le crâne, sans fioritures d'Orient. Mourir au pays de la Grenouillère et des impressionnistes : Buzenval, c'était tout ce qu'il avait inventé pour se hisser au niveau de Bazille.

Gosselin partit à Tours pour informations, puis il prit des responsabilités dans l'administration commerciale du port et les relations avec le gouvernement, qui devant l'avancée allemande sur la Loire était descendu à Bordeaux.

Des nouvelles macabres du siège de Paris nous parvinrent bientôt. Des détails féroces. On fabriquait du pain avec de la sciure et de l'avoine qu'on disputait aux chevaux. On dévorait ces derniers par milliers, dans des marchés spéciaux, même les pur-sang offerts par le tsar à Napoléon III. Ils finissaient en « saucissons chevaleresques ». C'était un avantage que ces écuries débordantes, car aujourd'hui, en 1927, on ne pourrait pas dévorer les voitures ! Les vaches et les moutons lâchés dans les abattis du bois de Boulogne avaient déjà tous été boulotés. Les gens affamés demeuraient pendant des heures dans le froid devant les boucheries municipales dans l'espoir d'acquérir un morceau de sang gelé ou une livre de chien pour moins d'un franc. Un fuyard nous raconta qu'il était passé devant la Maison Chevet, rempli de la nostalgie des langoustes écarquillées, des poulardes du Mans perlées de graisse, des perdrix et des gélinottes de Russie, des cuissots de chevreuils odorants, des foies gras potelés. Hélas, il n'y avait plus qu'un vil entassement de boîtes de conserve, une cervelle de panthère avariée et des rognons de rhinocéros rassis. Les restaurants chic proposaient des salmis de rats arrosés de mouton-rothschild. Chez

Peter's, les soupeuses efflanquées ne levaient plus le client à la sortie, elles rabattaient sur le trottoir sans avoir mangé. La passe contre un quignon. Mais les riches se pourvoyaient en douce. On nous raconta encore que Castor et Pollux, les deux éléphants du Jardin des Plantes, étaient passés à la casserole. Cette viande se payait très cher à la boucherie anglaise du boulevard Haussmann. On dégustait – si ma mémoire ne m'égare et si on ne m'a pas raconté des histoires – quelque chose comme de la trompe d'éléphant sauce mousseline, des papillotes de calao, des toucans à la rémoulade, de la fricassée d'autruche, du steak de kangourou et d'antilope, des rondelles de boa au chèvrefeuille, du rata de crocodile. Un marché aux rats était établi devant l'Hôtel de Ville. Huit sous le gaspard. Les dames les palpaient comme on le faisait, jadis, d'un petit poulet. C'étaient de fort beaux rats du temps de l'Empire. Des rats modernes qui avaient circulé et s'étaient reproduits dans les égouts dernier cri d'Eugène Belgrand et dans un des chapitres les plus hallucinants des *Misérables*. Des rats progressistes et littéraires, en somme, et patriotes par-dessus tout.

Les belles dames efflanquées, en proie aux borborygmes de la fringale, cajolaient leur toutou de compagnie et commençaient à le fixer des yeux. Elles le tâtaient drôlement. Le chien, alerté par l'instinct, gémissait, ululait lugubre sous ces doigts qui le soupesaient sans l'habituelle tendresse. Affolé, il tentait de s'échapper. La belle dame retroussait ses jupons et le courait, couteau à la main. Elle et ses consœurs finissaient par dévorer Ulysse, Hector, Napoléon, Hugo, leur bichon qu'elles préféraient souvent à leur mari. Mais manger le mari ne se faisait pas encore. Pendant ces agapes, les obus pleuvaient, le plus grand froid sévissait. Edmond de Goncourt raconterait que, consumé de douleur par le deuil de son frère et armé de son sabre japonais, il décapitait mélancoliquement ses petites poules qu'il adorait. Victor Hugo fut obligé de manger du cheval qu'il digérait fort mal, ce qui nous valut cette blague en alexandrins :

*Mon dîner m'inquiète et même me harcèle
J'ai mangé du cheval et je songe à la selle*

Le général Briand fut appelé hors du Havre pour remplir une autre mission. Mouchez veillait. Les habitants le connaissaient, l'aimaient. À Rouen, il avait fui comme Briand, mais quand les soldats sont une

idole...

Je vis Mathilde en secret, deux fois, entre les allées et venues de son mari et à la faveur des permissions qui m'étaient accordées. Je crois que depuis un certain temps, dès Étretat, Gosselin avait été informé de mon rôle, de l'entreprise amoureuse de son voisin. Évidemment, on nous avait vus, Mathilde et moi, nous promener au pied de la falaise. Mathilde était si désinvolte qu'elle n'avait jamais pris la peine de se cacher.

Gosselin débarqua dans la maison où j'habitais avec Armand quand je n'effectuais pas mon service au fort. Il était rose et frais, l'œil plus bleu, plus lumineux que jamais.

– Vous êtes un fier soldat aux dernières nouvelles !

Il m'évaluait, pince-sans-rire. Je maugréai je ne sais quoi. Il railla :

– Les femmes adorent les héros, même retranchés.

Je me taisais, j'attendais, c'était après tout moins pire que l'embuscade kabyle et l'invasion.

– Moi, je suis moche, je le sais. Eh bien, je n'en ai vraiment jamais souffert, toujours occupé à autre chose. Et puis je fais rire les femmes, je les surprends. Et je m'occupe ! J'aime les responsabilités en temps de crise.

Il s'interrompit, l'air rêveur.

– Au fait, on m'a dit que vous vous intéressiez à la peinture, à ce Courbet... Il a travaillé au Havre, lui aussi ! Mais c'est un révolté invétéré ! Bon, si les artistes ne le sont pas, qui le sera ? Cependant, je sais qu'il est issu d'une famille fort confortable et qu'il vend ses tableaux très cher : plus de 10 000 francs, une récente *Falaise d'Étretat* ! Le grand Hugues Merle, qui a une villa à Étretat, me l'a dit. Il trouve Courbet brutal. Il manque d'humanité, de spiritualité !

J'aurais dû répondre sur Courbet mais quoi dire ? Mon silence n'avait pas l'air de le gêner du tout. C'était un bavard qui se gargarisait de ses couplets fourbis.

– Dès que la paix sera revenue, il faudra que vous m'emmeniez sur votre vaisseau, moi aussi !

Il me testait, je doutais que Mathilde lui eût raconté quelque chose, même avec le ton de la plus parfaite innocence, pour anticiper les rumeurs.

– Tiens ! J'ai des nouvelles de ma villa, elle n'est pas encore

occupée par les uhlands. La vôtre doit être indemne, elle aussi. Les uhlands entrent dans Étretat, en sortent. Même chose à Dieppe. À Fécamp, les dragons ont d'abord surgi pour annoncer l'arrivée de leurs troupes prussiennes qui se sont installées pour de bon, à charge pour la mairie de pourvoir à leur entretien. Énorme tribut. Ce qu'ils bouffent et boivent, ces gaillards ! Ils profitent ! Maupassant, en armes, a paraît-il résisté, puis il s'est replié comme nous tous. Flaubert a dû se sauver de Croisset occupé.

– Oui, nous avons vu Maupassant à Rouen.

Il se tut, regarda la mer.

– Un papetier m'a dit que Boudin et Monet ont travaillé ici. Boudin, c'est gris ! Moi, je préfère un beau chien, un beau bœuf de Troyon, ça m'apaise... Il paraît que certains collectionneurs enfermés à Paris admirent en salivant les belles vaches de Troyon... Que de rôtis ! Il faut bien sourire un peu.

Il marqua une pause, finit son cidre, fit quelques pas, revint.

– Vous savez, avec ma femme on s'arrangera toujours. Elle aime le luxe.

Il me quitta avec un grand sourire non sans m'avoir administré une taloche amicale sur l'épaule. Je dus le fixer des yeux avec une expression noire.

– Tout passe ! Les passions passent, la paix suit la guerre, les affaires reprennent de plus belle, le progrès fait encore un bond en avant malgré les monarchistes, les révolutionnaires fanatiques. Vous verrez qu'on finira par voler dans le ciel comme les petits oiseaux républicains. Il suffira de mettre au point la machine adéquate. L'amour dans tout ça est un divertissement, n'est-ce pas ?

Je ne lui répondis pas, il disparut.

Je mesurais, même si ce n'était pas nouveau, à quel point je ne faisais pas le poids devant ce pétilllement de malignité. Dès que je le pus, je révélai la visite à Mathilde, qui était au courant.

– Tu sais, c'est un joueur, il est beau joueur. À Paris, il a sa petite cour et il n'est pas en reste.

– Alors, la vie est belle !

Elle saisit mon agacement, elle comprit pourquoi. Elle m'enlaça, me caressa, m'entraîna.

Le général Peletingeas débarqua sur les quais, en soutien de Mouchez. Il harangua ses troupes et la foule : « Vaincre ou mourir ! »

Les résistants applaudirent ce vieux cliché épique. N'empêche que Le Havre tenait la dragée haute aux Prussiens. Le Havre n'était pas Metz, on ne ferait pas Bazaine. Mais le gouvernement de Bordeaux avait décidé le blocus des ports de Normandie pour éviter que l'ennemi n'intercepte des provisions. On manqua de café, de sucre...

Mi-janvier. L'Empire allemand a été proclamé dans la galerie des Glaces. Le Kaiser plastronne sous les portraits de Lebrun. L'armistice est signé. Les comités se forment en vue des élections législatives. Dans le même comité des radicaux républicains de Paris, on compte Garibaldi, Gambetta, Louis Blanc, Edgar Quinet, Littré... et pour couronner le chef-d'œuvre : Clemenceau, Victor Hugo et Gustave Courbet. Le siècle est là. Mais fin février le traité de paix est ratifié par une majorité de monarchistes huppés : Mortemart, Uzès, de Broglie... des tapées de ducs, alliés aux grands bourgeois capitulards. L'Alsace et la Lorraine seront cédées à la Prusse. Thiers vendra la France. Mieux vaut la Prusse que le Peuple. Les Prussiens défilent, début mars, sur la place de la Concorde aux statues voilées de noir. En bas des Champs-Élysées, la courtisane la plus riche de France, « une morte fardée » (comme la qualifient les frères Goncourt), entrouvre le rideau pourpre de son hôtel particulier pour voir les vainqueurs. La fameuse Païva est la maîtresse d'un comte prussien, un cousin de Bismarck qui deviendra gouverneur de Lorraine. L'histoire est une bacchanale de soudards et de cocottes.

Un certain Henri Rochefort démissionne de l'Assemblée, on reparlera du bougre fameux. Hugo démissionne, lui aussi, non sans prophétiser la chute de Guillaume Ier, l'« empereur gothique », qui sera le dernier du genre. « Ma vengeance, c'est la fraternité ! Plus de frontières ! Le Rhin à tous ! Soyons les États-Unis d'Europe ! » Bientôt, Flaubert écrit à George Sand : « on ne va penser qu'à cela, à se venger de l'Allemagne. Le gouvernement quel qu'il soit ne pourra se maintenir qu'en spéculant sur cette passion. Le meurtre en grand va être le but de tous nos efforts, l'idéal de la France ».

Entre Hugo le philanthrope qui brasse les siècles radieux et le Normand misanthrope qui broie du noir, c'est Flaubert qui anticipe la vérité féroce. Il a écrit *Bovary*, *Bouvard*, il devine *Barrès*.

Aujourd'hui, en cet octobre doré, 1927, où j'écris, les revanches et les carnages ont succédé aux carnages avec la promesse de nouvelles vengeances et de nouveaux carnages. L'humanité aime le roulement

de tambour et le ruissellement du sang. On donne son sang à la France quand Hugo voulait qu'on le réserve pour la République du monde.

On rejoignit Étretat. La falaise, en effet, n'avait pas bougé, comme me l'avait prédit mon oncle. Et ma maison n'avait pas été souillée par les Prussiens.

Pendant le printemps de la Commune, Gosselin fit une pause sur la côte. Il tomba sur moi un jour qu'il se promenait le long du littoral. J'étais en train de ramasser des coquillages. Il s'intéressa à mon panier, toucha un gros crabe, le saisit et le dirigea vers moi en riant.

– Il pince fort celui-là, c'est un vrai méchant, un communard ! J'ai observé une chose remarquable, c'est que le petit peuple se bat beaucoup plus contre les versaillais que contre les Prussiens. Savez-vous pourquoi ?

Je ne répondis pas.

– C'est parce qu'il se bat pour lui-même et pas pour l'empereur et les caprices de l'impératrice. Tiens ! je parie que vous avez de la curiosité pour l'émeute. Vous êtes un hybride peu viable, car vous êtes un rentier mélancolique, du côté du peuple, de votre Courbet qui n'a jamais manqué d'un sou, lui non plus. Il prêche la révolution mais à Deauville on l'a vu...

– Ce n'est pas Courbet qui a déclaré la guerre, il est contre les guerres, comme Victor Hugo !

– C'est une girouette tonitruante ! Quand il a peint, à Deauville, chez mon ami le comte de Choiseul, il était transi d'être chez un aristo, tout épaté du pou-de-soie lamé du salon et des six domestiques qui servaient !

– Comment vous savez ça ?

– Mais lui-même le pérorait ! Il se vantait d'être chez Choiseul, de vendre très cher trente-six tableaux aux plus belles femmes des bains de mer. Il pense tout haut, il proclame ses sentiments contradictoires, il débagoule à tous les vents. À Paris, au Théâtre de l'Athénée, votre hâbleur de la paix, avant la proclamation de la Commune, a conspué les Tudesques de la façon la plus moutonnaire et la plus cocardière. Cette rhétorique de tribune ne l'avait pas empêché, avant la guerre, de se vanter partout d'être décoré de la croix prussienne !

– Vous vous abaissez à ces choses !

– Si ! Il arborait dans les tavernes, pour être précis, sa croix

d'officier du mérite de Saint-Michel de Bavière. D'accord, la Bavière était encore indépendante... Mais il a toujours été germanophile. Certes, moi aussi j'étais pour la paix à tout prix. Il fréquentait moult Prussiens à la Brasserie Andler, les tenanciers et les filles vous le diront. Alors ce n'était pas la peine de proclamer, ensuite, le contraire et de ressortir les vieilles lunes. Il allait se saouler de bière et danser à Darmstadt et à Munich chez ses amis tudesques et faire des tueries tyroliennes de cerfs plus énormes les uns que les autres ! Ces tableaux de cerfs fameux ! Combattants, forcés, blessés, sanguinolents, râlant au bord de l'eau, l'hallali pour prendre l'air et se divertir un brin. Entre deux curées, le sang de ses mains à peine sec, il peignait le derrière d'une servante prussienne qu'on lui avait refilée. Le fort beau derrière de la Dame de Munich ! Par anticipation tactique, il aurait mieux fait d'intituler le tableau : *Le Cul de l'ennemie*.

Je me tus sous l'avalanche odieuse.

– Allons bon ! Si ça tourne mal, Durand-Ruel, un royaliste, protégera ses tableaux, même s'il est horrifié par la Commune... Oui, tout ce joli monde sauvera ses meubles. Les fameux Manet qui ont tant scandalisé seraient enfouis dans la cave de Théodore Duret, à l'abri des méchants de tous bords. L'*Olympia* gardée par les rats. Un petit malin m'a dit que Duret aurait pu sortir l'« ogresse » sur le trottoir pour faire fuir les uhlans, en cas d'invasion de Paris... Cela ne vous fait pas rire ?

Fin mai, il passa devant chez moi. J'avais le râteau à la main dans le jardin. Il se pencha, entra, l'air conciliant. Il médita sur les moineaux, écouta longuement le couinement d'une musaraigne. Farceur, fit des petits cris de souris et soudain :

– Hugo a échoué à Bruxelles, il bredouille, il ne sait plus où il est ! Il ne sait plus faire tourniquer les tables comme à Jersey. Il déclare qu'il croit toujours à la présence des morts. Le prophète vieilli reste pantois entre deux chaises hagardes comme lui.

– Et que pense-t-il de la Commune ?

– Hugo serait prêt à comprendre l'idée égalitaire mais il renâcle devant le fait, les excès. Il condamne la violence, l'incendie des Tuileries, les tueries de curés. Tout le monde sait qu'il est devenu républicain, mais pas un révolutionnaire à la sauce moutarde. Vous comprenez : « À bas les chefs ! » C'est un peu court, il y en aura

toujours. C'est un chef qui leur a manqué. La France rurale, majoritaire, ne comprend pas la Commune, le bourgeois non plus. Ils ont voulu l'ordre de M. Thiers, les Prussiens aussi, aux aguets ! Les grands écrivains haïssent le chaos de l'émeute : Flaubert, Sand, Hugo, Zola, Leconte de Lisle, Théophile Gautier... Mon ami Tiburce Morisot est versaillais. Le grand et pur paysan Millet condamne la Commune, tout comme le bon Puvis de Chavannes, qui est une connaissance de Mathilde et l'ami de tous les peintres...

– Je me fous de Puvis et de Tiburce !

– Ignorant ! Il est très grand, Puvis de Chavannes, très moderne ! Mais, au moins, vous connaissez Gustave ! Le Normand abomine tout le monde : d'abord les internationalistes et ensuite les curés ! Edmond Laporte, avec qui je suis en affaires à Rouen, m'a tout raconté. Un proche ami de Flaubert quoique franc républicain. Eh bien, le gaillard de nos lettres fulmine ! Il enrage à la cantonade contre Napoléon vaincu, la vanité française, son incurie devant l'organisation prussienne. Il hurle contre Gambetta qui aurait accouché de la Commune, ce qui est faux ! Il trouve cette dernière plus bête et plus féroce que le Dahomey ! C'est vous dire !

Je n'entendrais vraiment parler de ce Dahomey barbare que lors de la résistance du roi Béhanzin, vingt ans plus tard, devant nos troupes coloniales maniant le fusil Lebel avec tant de galanterie contre deux mille amazones en jupe de guerre.

– Oui, Flaubert vomit la France, il veut devenir russe ! Il vitupère contre les histrions de l'« étronnerie universelle », tel quel ! Laporte, qui est un homme de progrès raisonnable et gère tout en finesse ses manufactures, me l'a répété mot pour mot. Notre voisin abomine par-dessus tout la démocratie et son fléau : le suffrage universel de masse. Il veut un gouvernement des grands artistes et des grands savants. Je ne le suivrai pas jusque-là, moi qui suis un honnête républicain comme mon ami Gambetta et comme Manet qui l'admire tant. Comme tout le monde moderne, sinon Louis Veuillot, ce bateau ivre d'eau bénite, qui rage dans *L'Univers* et en appelle au comte de Chambord : Henri V ! La république légale est toujours menacée, mon ami, par l'anarchie, la dictature rouge ou la restauration du Bourbon et du goupillon.

Gosselin se tut un moment en me fixant des yeux puis il s'exclama :

– D'accord, Flaubert hait toutes les Églises, il n'aime que le style. Mais avec ça ?

Je ne répondis pas sur le style. J'avais une certaine fascination pour la Commune, même si je me sentais délié de l'Histoire militante depuis ma guerre kabyle avortée, mon héroïsme flingué et ma fuite dans Forêt-la-Folie en flammes.

Gosselin déclara soudain avec une expression de sincérité :

– Cette défaite nous blesse, nous écrase, nous ampute de nos provinces, de nos villes, on n'en a pas fini. Une guerre entraîne la revanche ! Alors qu'il faudrait construire, oui, une alliance nouvelle, durable, moderne, avec nos voisins.

– Avec Krupp ? Avec le Kaiser ? Avec l'Empire militaire ?

– Hélas, ce ne sont pas eux les leviers du mal originel. Lisez Schopenhauer, et Flaubert ! Flaubert ! Les pessimistes, les nauséeux. Leurs définitions amères de l'homme. Vouloir le progrès ne m'empêche pas d'être lucide !

La Commune fut réprimée dans une boucherie inexpiable. Le petit Thiers se révélait un tueur parfait. Un tiers d'homme, deux tiers de crime. J'appris que Courbet était accusé devant le Conseil de guerre, réuni à Versailles, d'avoir décidé la destruction de la colonne Vendôme. On lui reprochait ses harangues, son « Appel aux artistes » dans le *Journal officiel de la Commune*. La tirade sur la résistance de Paris prend des accents plus universels quand on la considère avec le recul que j'ai : « La revanche est prise, Paris a sauvé la France (...). Ah ! Paris ! Paris a compris ! (...) Aujourd'hui, Paris est libre (...). Ah ! Paris. Paris la grande ville (...). Les Prussiens les plus cruels, les exploiters du pauvre, étaient à Versailles. Sa révolution est d'autant plus équitable qu'elle part du peuple. Ses apôtres sont ouvriers, son Christ a été Proudhon (...) le peuple héroïque de Paris. » On sent que cette ode à Paris libéré a été et devra être encore beaucoup imitée... J'ai entendu monter le même chant, en 1914, quand Gallieni, parmi d'autres, a sauvé Paris en lançant les taxis de la ville contre les Allemands. Cette affaire n'est jamais finie... Courbet, le général des artistes de la Commune, était pris, hélas, dans la tourmente des représailles qui finiraient par avoir sa peau. Je revoyais sa silhouette prométhéenne aux prises avec la falaise, Courbet érigeant ses *Vagues*, leurs rouleaux de ténèbres archaïques, peignant leur vert tranchant,

opaque, carnassier. Courbet, le libertaire, arrêté, puis condamné, en prison. Devant le Conseil, il prétendit n'avoir voulu que déboulonner, déplacer la colonne qui posait, rue de la Paix, des problèmes moraux et esthétiques : « C'était de la sculpture comme en ferait un enfant. » J'ai su bien plus tard qu'il n'avait même pas signé le décret de démolition, adopté avant qu'il ne soit élu membre de la Commune, et que Jules Ferry avait lui-même songé, dès le siège, à fondre la colonne pour faire des canons. C'était donc une manie... Rien ne pouvait plus empêcher que ne fût scié le pilastre où trônait la statue belliqueuse de Bicorné Premier, l'Arès meurtrier. L'Empereur pris de vertige dégringola illico dans un lit de paille crottée tandis que les républicains applaudissaient, béats. *Le Cri du peuple* de Vallès s'exclama : « Elle est tombée, cette colonne faite de canons achetés par tant de chair de cadavres (...) monument de la dictature du sabre. » Courbet tomba, aussi, en même temps que l'étron de la napoléonnerie.

Mathilde, avant de retourner à Paris, me communiqua un papier que Gosselin, déjà sur place, avait lu et découpé dans *Le Bien public* et qu'il lui avait envoyé, tout alléché. Alexandre Dumas fils faisait un tendre portrait de Courbet vaincu : « De quel accouplement fabuleux d'une limace et d'un paon, de quelles antithèses génésiaques, de quel suintement sébacé peut avoir été générée cette chose qu'on appelle Gustave Courbet ? Sous quelle cloche, à l'aide de quel fumier, par suite de quelle mixture de vin, de bière, de mucus corrosif et d'œdème flatulent a pu pousser cette courge sonore et poilue (...) ? »

– Tu sais, me dit Mathilde, ce genre d'excès, d'insultes ordurières emboîtées comme des poupées gigognes sont d'un usage fréquent dans la critique parisienne !

Certes, ce Dumas le petit démontre quelque faconde dans la morve. Mais, aujourd'hui, Courbet a déjà triomphé de cet égout fleuri. Des deux, qui est la limace ? Qui le paon magnifique ? Qui désormais hésiterait à choisir entre *Le Régent Mustel*, *Antonine*, les trémolos asthmatiques de la Mère Camélias sur lesquels l'immense Verdi s'est assis, et de l'autre côté *L'Atelier du peintre*, *Les Baigneuses*, *Les Demoiselles des bords de la Seine*, toutes les *Vagues*, *La Falaise d'Étretat après l'orage* et quelques chefs-d'œuvre secrets dont la rumeur de vigueur est de plus en plus sensible ? Courbet étonnera sur les cimaises légendaires, rejoignant *Le Déjeuner sur l'herbe* et l'*Olympia* de Manet, quand le spectre fumeux du fils Dumas, son falbala de fleur

poitrinaire seront relégués au rang de vaudeville sénile.

Les nouvelles de plus en plus précises des représailles sanglantes contre les communards vaincus nous parvenaient enfin. Des milliers et des milliers de morts. Le général, marquis de Galliffet, sarcastique et désinvolte, faisait exécuter au petit bonheur tout ce qui lui passait sous la main. Le marquis des supplices conquiert ainsi son titre de « fusilleur de Mai ». Il s'était déjà illustré au Mexique, dans la guerre absurde de Napoléon Nain le Énième, où un boulet lui avait arraché le ventre : « Quand je revins à moi, mes boyaux sortaient... Je mis mes tripes dans mon képi ! » On lui boucha le trou avec une plaque de métal et il fut surnommé « Ventre d'Argent ». On le reverrait, ce vaniteux de ses crimes, mais à contre-emploi. Gosselin me déclara :

– Dans ces affaires de révolution et de contre-révolution, c'est toujours la surenchère des bains de sang, des comités de salut public et des lois d'exception. Un Napoléon finit par rafler le sabre et rétablit l'ordre avec le consentement de la masse. Un Cavaignac, un Galliffet, un Mac-Mahon. Le césarisme, c'est le résultat. Moi je reste républicain. Et je n'approuve pas la rage de carnage. Votre Courbet a rameuté ses amis, Grévy, Ferry, Simon, Choiseul... Il sauvera sa peau. Et aujourd'hui Hugo a un sursaut, il condamne la tuerie de Thiers et réclame la clémence. Son amie Louise Michel, la fameuse Louve rouge qui a fait le coup de feu sur l'Hôtel de Ville, va-t-elle s'en sortir, elle ? Vous avez lu le poème de Victor Hugo qui vole à son secours : « Viro Major » ?

– Oui, je viens de le lire, c'est grand.

– Mathilde vous l'a lu. Très bien... Et vous êtes baba !

– L'hommage à Louise Michel est net : « Tu es haute... Ayant vu (...) le peuple sur sa croix... Ta parole semblable aux flammes des apôtres. »

– Je suis agnostique, ce ne sont pas des idées mais du rata religieux. Hugo est effroyablement fumeux ! On ne sera pas sauvés par les apôtres et autres esprits frappeurs, pas par les djinns, mais par les machines. On n'est plus au temps bigot des *Misérables*. Ce n'est plus un pittoresque voleur de pain qu'on va envoyer au bagne mais des anarchistes méthodiques brandissant les dogmes de Blanqui, de Proudhon, insurgés contre l'élémentaire droit de propriété gravé depuis la Révolution française dans la Déclaration des droits de

l'homme.

– Vous êtes pour l'industrie ! Le progrès, vous l'avez, et les ouvriers avec !

Mathilde allait retrouver enfin son Paris. Moi aussi j'avais envie qu'ils foutent le camp. J'étais soulagé de sortir de ce jeu du chat et de la souris avec Gosselin. Avant son départ, l'épouse et moi, nous fîmes assez violemment l'amour. Elle avait commencé par m'exciter savamment en serrant entre ses cuisses la cravache de son cocher.

Gosselin avait eu un luxueux, un scientifique caprice. Il avait décidé de rejoindre Rouen en ballon. Puis de gagner Paris par le train. Gambetta avait fui la ville en ballon, le mois d'octobre de l'année précédente. Gosselin y revenait.

Je suivis de loin les opérations, à travers ma palissade. Une énorme masse de toile, une grosse corbeille carrée, des cordes partout, les types postés autour de la flaque d'étoffe, le gaz lancé dans la poche béante. Cette vessie immense qui se mit à frémir, à se gondoler, à enfler dans le souffle grondant du feu. Les curieux regardaient de la route. Bientôt la coupole oscilla, dilatée, se campa à la verticale, lisse et magnifique. Gosselin embarqua le premier et aida Mathilde à grimper dans la haute nacelle. Elle avait insisté pour tenter elle aussi l'expérience. Le pilote était concentré sur la manœuvre. Les brûleurs tonnèrent. Ils quittèrent le sol où je demeurai. Curieux, un peu hébété. Oui, épaté, frustré. Gosselin triomphait, s'élevait au-dessus des miasmes des villages rustauds, des effluves de varech et de crottin. Auprès de ce nouveau Jupiter, Mathilde était ravie dans les airs. Sans doute m'apercevait-elle caché comme un misérable.

Vinrent d'autres étés. Cela faisait cinq ans que nous nous connaissions. Les longues séparations fortifiaient le plaisir de se revoir. Un jour, Gosselin m'invita à dîner en famille à La Belle Ernestine, une auberge prisée par les artistes : Offenbach, Maupassant, jadis Courbet, Monet, toute la bande qui trinquait et débordait fort. Je déclinai sa proposition. Il n'aurait pas manqué de manipuler la conversation, d'être fort drôle, d'affirmer sur moi sa domination. Le pire, c'est qu'il serait arrivé à faire rire sa femme.

Mais Mathilde ne voulut pas être en reste. Profitant, un soir, d'une absence de son mari, elle nous fit conduire par son cocher à Saint-Jouin-Bruneval où se trouvait l'adresse de la fameuse Ernestine. Un perroquet pornographique l'accueillit :

– Bonjour, cochonne !

– N'y faites pas attention, c'est machinal ! nous dit Ernestine, qui l'entendit.

C'était une grande fille allègre, plantureuse, avec un zeste de mélancolie secrète. Elle avait le parler de chez nous et disait « la mé » pour « la mer » et « le ka » pour « le chat ». Et « ber » pour « boire ». Maupassant ne devait pas rester indifférent...

Elle nous installa à une table écartée pour que nous soyons tranquilles. Elle avait des airs de nous mitonner notre place comme si elle nous eût bordés dans un lit. Créant par ses gestes zélés, précis, délicats, un halo d'intimité, mille petites affinités expertes, gourmandes. Le menu d'Ernestine était monolithique : des tripes de mouton et des crevettes. Une merveille de mélange et de saveur musquée. Mathilde, surprise et friande, lança une louange enthousiaste en avalant une grosse bouchée. Ses lèvres en dégoulinèrent un peu comme celles d'une fillette avide.

– Cochonne, soufflai-je, parodiant l'oiseau exotique.

Nous plaisions à Ernestine, qui ne fut pas avare de révélations. Elle avait accueilli chez elle Courbet, Monet et Dumas père à grand fracas. C'était juste quelques années plus tôt. Autant dire du temps d'Homère ou de Rabelais. Courbet et Dumas, qui avaient fait connaissance l'un de l'autre au Havre, échangeaient des recettes. Ils rivalisaient de faconde et d'énormité. Ils braillaient, ils chantaient, ils tapageaient, ils juraient de joie. Ernestine nous montra un autographe d'Alexandre Dumas :

Belle Ernestine

À vos yeux je devine

Que vous voulez un autographe

Le voilaphe !

Monet était plus taiseux. Il regardait ces dieux de la nature s'exalter. Courbet, qui se vantait avec une si franche gaillardise qu'on ne lui en voulait pas. Ernestine racontait cette rumeur que devant un

Raphaël du Louvre il avait lancé ce défi : « Mōssieu Raphaël n'a qu'à bien se tenir ! » Gustave était l'as des rodomontades mirobolantes. Il s'exclamait : « Ernestine, si je fais ton portrait, tout ce qu'il y a au Louvre foutra le camp ! »

Courbet était maintenant contraint de s'exiler en Suisse, ruiné, malade, sorti de l'Éden parce qu'il aurait concouru à la destruction de la colonne, la babiole des victoires du tyran. L'arrivée de Mac-Mahon, royaliste et bonapartiste, au pouvoir aggravait le cas du peintre et activait les représailles. Un nouveau jugement tomba : Courbet était condamné à payer la modique somme de 300 000 francs, soit 10 000 francs pendant trente ans, pour la reconstruction de la courge des carnages. C'est déjà un homme vieilli, épuisé par une kyrielle de maux. Et voilà qu'on l'étouffe, qu'on le terrasse ! L'obélisque du crime brise le pinceau du démiurge. Je veille à marteler des phrases dignes de Jean Jaurès. C'est l'âge !

Mathilde vint très tôt cette année-là, début mars. Pas de Gosselin. C'était en 1874. Nous avions décidé d'assister au départ des terre-neuvas et des pêcheurs d'Islande, à Fécamp. Mathilde en avait entendu parler dans les journaux mais arrivait toujours trop tard sur la côte. Là, c'était l'occasion. Sa calèche nous emporta au trot de ses deux chevaux noirs et lustrés, crinière nattée. Sous son chapeau truffé de fleurs, je voyais son regard étinceler. Sa gorge s'offrait au soleil. Dans le dos du cocher, toujours libertine, elle glissait la main le long de mes cuisses, remontait discrètement en ne me lâchant plus des yeux. La mer rutilait en contrebas, au-delà des champs où perçait le blé.

Nous étions libres. Anna, elle aussi, était restée à Paris avec son père. J'avais été témoin, l'été précédent, de leur complicité dans le jardin. Elle le faisait courir partout. Il écoutait sa voix claire entonner des couplets chantants. Il l'embrassait tout le temps. Elle savait le cajoler, elle aussi. Il m'avait semblé que Mathilde était un peu agacée de cet attachement grandissant. Elle ne pouvait pas avoir d'enfant. Gosselin et sa fille constituaient une forteresse passionnée. Parfois Mathilde se sentait leur invitée. La petite était très rieuse et jolie. Elle avait appris à nager, c'était une torpille qui perforait la vague. Gosselin la suppliait de rester près du rivage. Quand il faisait de l'humour avec elle, il était d'une gentillesse charmante, spontanée. J'étais jaloux de son esprit. Par-dessus la clôture j'entendais ses

délicieuses trouvailles, ses galanteries drôles.

Nous arrivâmes à Fécamp. La falaise colossale surplombait la ville de son aplomb brutal. Un cap qui ressemblait à la tête de Moby Dick. En léger retrait, l'église Notre-Dame-du-Salut cherchait à sanctifier l'abrupt sauvage. Rien n'aguichait le regard, nulle arche pittoresque comme à Étretat. Âpre Fécamp. Le cocher s'occupa de l'attelage. Nous nous sommes avancés en direction des quais. Une foule immense était déjà rassemblée et nous empêchait de voir. Il fallut jouer des coudes et se frayer un chemin vers le bassin de Bérigny. Mathilde n'était pas habituée à la foule, la vraie, son foisonnement populaire, son parler, son patois. Les fichus, les bonnets blancs, les foulards noués sur la tête, les blouses, les vestes grossières, les bourgerons, les bérêts, les casquettes, les coiffes arrondies des marins descendant sur les oreilles. De nombreux chapeaux de bourgeois et de bourgeoises étaient éparpillés dans la masse qui moutonnait, serrée, amalgamée vers la mer. Mathilde un peu guindée, gênée. Une chose m'avait stupéfait dans son cas, c'était son ignorance absolue du peuple. Elle n'en parlait jamais, elle ne le voyait pas, ne le pensait pas. Il n'existait pas. Elle n'avait même pas besoin de discourir pour justifier son indifférence. Elle ne méprisait pas, elle ne profanait pas. Il n'y avait rien. Son intelligence brillante, par rapport à moi, ne lui avait pas ouvert les yeux sur la foule. Les communards, elle n'en avait rien dit. Elle n'avait eu rien à en dire. Seul Gosselin avait prononcé des jugements sur l'émeute. Moi, je la désirais et ce qui aurait pu me choquer, me révolter, ne parvenait pas à me dresser contre elle. Dans cette foule, elle était perdue. Elle se calait contre mon épaule. Mes airs de marin local protégeaient son bibi fleuri, saisi dans le serpentement humain, son brouhaha énorme.

On réussit tout de même à gagner les premières rangées. Et la cohue occupait non seulement notre quai mais l'autre bord dans un même souffle, une même intensité. C'était une communion noire et ardente. Ils étaient là, les vaisseaux de la grande aventure. Une trentaine de navires qui ne partiraient pas le même jour même si on attendait, ce matin-là, l'appareillage d'une douzaine d'entre eux. Les cargaisons avaient été embarquées, les vivres, les tonneaux, le sel, l'eau-de-vie, le vin, les biscuits, les patates, le lard, la viande, le beurre, la graisse. On distinguait sur les ponts les empilements des grosses chaloupes qui permettraient de rejoindre les bancs de morues.

Les doris, plus agiles, plus légers, ne seraient utilisés que quelques années plus tard. Une trentaine d'hommes par voilier, soit, en tout, un millier de marins qui allaient s'évanouir en quelques jours dans l'immensité océane. C'était une forêt de goélettes à deux mâts et de trois-mâts dont les gréements se mêlaient, se brouillaient d'une rive à l'autre. Des prêtres bénissaient les voiliers, le « Je vous salue Marie » s'élevait, repris par toutes les mères, les épouses, les fiancées, les sœurs, les cousines, les pères, les frères, les oncles... Le prêtre qui était le plus proche de nous lança d'une voix forte à l'adresse des matelots, tête nue, sur le pont : « Souvenez-vous que vous avez aussi une Mère là-haut ! » Comment l'oublierais-je ?

Mathilde découvrait des centaines de familles pauvres, pathétiques. Les jeunes types qui tentaient l'exploit de Terre-Neuve et de l'Islande étaient des matelots miséreux ou des paysans recrutés pour la circonstance. Les visages de leurs proches étaient tendus, exaspérés d'une inquiétude religieuse. Les belles têtes ravinées des vieux qui en avaient vu, des départs comme celui-là, et parfois sans retour. L'inimaginable engloutissement dans quelle tempête du Nord ? Quelles brumes ? Parfois l'on sombrait à portée des jetées. Ce n'était pas une foule en liesse, carnavalesque, que Mathilde aurait pu connaître, c'était de l'humanité brute et nue. Des visages qui s'efforcent à se déplier, qui en deviennent encore plus bouleversants de fixité. Les larmes déjà qui percent les nids de rides. Tous les enfants des marins, éberlués de naïveté, de fierté, d'effroi. Partout des têtes, de vraies têtes d'hommes comme Mathilde n'en avait jamais vu. Elle n'avait partagé que le chagrin de ses bonnes, quand elle avait eu le caprice de s'attacher à elles.

On entendit la fanfare, des hymnes. Et la grande forêt frémit. Les équipages s'affairaient sur les ponts, les pères, les frères, les fils chéris, les amants fous. On les voyait là, tout près. Un vent vif soufflait dans la bonne direction, comme s'il avait voulu précipiter les héros vers le large. Pour déhaler les navires, les matelots tiraient sur les filins accrochés aux pieux d'arrimage et actionnaient les cabestans. Et cela commença, des bruits de vergues au vent, de haubans, de drisses. Les goélettes et les bricks allèrent se ranger contre le Grand Quai.

L'équipage redescendit sur le port. D'ultimes disputes éclataient entre les armateurs, les capitaines, les maîtres-de-bord, les pilotes qui arrivaient les derniers. Des mères serraient des mousses de 12 ans

dans leurs bras. Leurs grand-mères étaient là, toute la famille. Des fiancées, des épouses embrassaient leur amant, leur mari. Avec fougue ou en silence. On se bousculait, on se séparait, on se regardait, on se reprenait. Les gosses étaient nichés entre les couples, s'agrippaient aux robes ou restaient bras ballants pendant les étreintes. Bientôt leur père les brandissait pour un dernier baiser. Les mains se lâchaient pour six mois de séparation.

Les sirènes retentirent. « Largue devant ! Largue derrière ! »

Les remorqueurs dégagèrent lentement les bateaux de la terre des hommes sédentaires. Ils se détachaient. L'eau vert-noir surgissait entre la coque et la pierre des bords. Des failles d'eau luisante que les gosses fixaient des yeux. Dans un écarquillement extraordinaire de l'attention, de l'émoi. Déjà des petits éclataient en pleurs dans les silences soudains qui crevaient la vaste rumeur. Les bricks et les goélettes craquaient, bougeaient, vivaient. Dans le chenal, les voiles furent déferlées à grand renfort d'appels et de chants. On largua le petit hunier, le petit perroquet, la misaine, le grand foc, le petit foc, puis la grand-voile... Se composèrent des fresques de toiles gigantesques, carrées, auriques. Les focs se gonflaient en proue et les brigantines bientôt tressaillirent en poupe. La fanfare éclata de plus belle, les curés bénissaient...

Des marins restés sur les quais crièrent d'ultimes plaisanteries conjuratoires à leurs camarades. Certaines femmes lancèrent des adieux à pleins poumons, les belles amoureuses des marins précoces. On entendait des prénoms exclamés. D'autres parents restaient muets, comme pétrifiés. Mathilde était toute pâle. Chétive et serrée dans les rangs, subjuguée par les mouvements en avant, les bras, les mains tendues, les voix, l'immense explosion des voix déchirantes au milieu des autres visages silencieux. À l'issue des jetées, ce n'était plus qu'une luxuriance de voiles claires qui pivotaient, viraient, flottaient, se bombaient, cinglées par la risée printanière. Une floraison gigantesque, un champ de lys, de nymphéas qui dérivait, se mouvaient. Les cris des adieux auxquels les marins à la tâche ne répondaient presque plus. Les clochers carillonnaient. Les visages devenaient indicibles. Les bouches béantes, les traits galvanisés, crispés. Tous les marins se tournèrent vers le sommet de la falaise et Notre-Dame-du-Salut pour louer la Sainte Vierge, une dernière fois. Alors le même appel impérieux retentit sur les naves : « Cap au

Nord ! » Et ce « Nord » débrida soudain, lâcha les flots de larmes. Les rides se défaisaient, ruisselaient. Les fiancées les plus jeunes poussèrent des petits cris de chiens assoiffés.

Pourtant les esquifs homériques portaient des noms de dieux, de madones, de fées, d'amantes... Le *À la grâce de Dieu*, la *Marie*, la *Reine-des-Anges*, le *Trois-Frères*, la *Clémence*, le *Bois-Rosé*, le *Rubens*. J'avais reconnu avec émoi le *Charles*, oui, un lougre qui s'appelait comme moi-même et qui partait pour les côtes de Norvège, et une goélette gracieuse du nom de *Julie*, comme ma mère. Ce printemps 1874, on s'était donc donné rendez-vous, enfin, pour larguer les amarres et recevoir l'adieu de Mathilde, des prêtres, de la foule sacrée de Fécamp. Ma mère et moi, sur notre beau navire vers l'infini bleu... Ces noms des trois-mâts, des bricks, des goélettes de Fécamp que je vis s'égrener au cours de tant d'années ! La *Clémence* et le *À la grâce de Dieu* ne revinrent pas ! Que d'autres noms si beaux : le *Trois-Sœurs* englouti, le *Bois-Violette*, le *Lys-de-Mer*, le *Victor-Hugo* qui fut armé par un hardi républicain sous Napoléon III pendant l'exil d'Hugo à Guernesey... Voilà de l'inoubliable. Et cet *Hippolyte* commandé par le capitaine Amour. Quel couple sur la mer ! Je rêve à la *Reine-des-Anges* qui allait sombrer dans la terrible tempête de 1876. Que de veuves, d'orphelins, de deuils sur Fécamp ! Pour un seul navire perdu en mer il pouvait y avoir quarante, cinquante orphelins... Enfin, ce cadeau des cieus : *La Petite-Anna*, tel un signe du destin. Nous étions donc tous des vaisseaux moissonnés par la mer.

Quinze jours de traversée, des mois de pêche à la morue en Islande, à Saint-Pierre, sur la côte de Norvège ou sur les bancs de Terre-Neuve. On entendait cela partout dans les bistrots, des quais de Fécamp à Paimpol : « le Grand Banc de Terre-Neuve » ! Très tôt les enfants étaient frappés par cette expression exotique, fantastique, porteuse de peur, de gloire, d'une vision de désert marin. Avant même de savoir ce qu'elle signifiait. Terre-Neuve : ce beau nom de découverte et d'épopée était devenu terre de ténèbres, de menace, de solitude, de deuil, de labeur effrayant. Calvaire. Lande aveugle sur la mer polaire.

On s'imaginait avec peine les grosses chaloupes descendues des navires, avec leurs hordes de forçats armés de lignes, d'hameçons innombrables pour accrocher les morues. Oui, ces Jason étaient de frustes pêcheurs.

Au bout des jetées, les mouchoirs avaient jailli, dans un mugissement, des milliers de mouchoirs blancs agités le long des quais par les tribus qui vivaient, mouraient de la mer. C'était l'adieu final. Les navires s'échelonnaient déjà sur le flot. La foule s'était déplacée au fur et à mesure. Certains couraient pour rattraper un vide, tous basculaient, se pressaient vers l'extrémité des môles. Mathilde à mon bras était emportée par la meute unanime qui désirait voir, apercevoir jusqu'à la fin du monde humain, sur l'immensité libre et bleue, les fleurs des voiles. La toile avait mangé la coque des navires qui s'éloignaient. Seule, elle survivait comme poussée directement du flot inventif, de sa fécondité. Des centaines, des cascades de fleurs graduées, étagées, qui se séparaient, cinglées par le vent du large.

Ce ne furent plus que de minuscules, d'improbables jardins esseulés, mouchetés, des éclats effilés sur l'horizon braisillant. Les yeux cherchaient toujours. Les visages à cran, inondés, les pauvres mouchoirs dont la houle faiblissait, retombait. Il n'y avait plus rien sur la mer depuis longtemps. La foule restait là, stupide, comme affaissée. Immense et faible dans son reflux de deuil.

Mathilde était muette et pensive sur le chemin du retour. Parfois, bêtement, ses yeux se portaient des sommets de la falaise sur le large que la voiture attelée dominait. Mais la mer avait avalé l'immense flottille. Une mer de Monet chatoyante et légère.

Quel peintre aurait pu rendre ce départ de Fécamp ? Monet ? Non... bientôt éloigné du cœur noir des vies humaines. On devait me montrer, un jour, un tableau frappant de Boudin : *Retour du terre-neuvier*, qu'il peignit justement à l'époque de cette visite à Fécamp que nous fîmes, Mathilde et moi. Un énorme bateau est amarré sur le sable, flanqué d'une cohue de femmes qui déchargent sa cargaison : fresque agitée de chevaux, charrette, fichus, bonnets et coiffes blanches, paniers, fatras échelonnés sur le rivage. Ciel confus, fouetté d'éclaircie bleutée. La sympathie bouleversante de Boudin éclate.

Boudin a peint l'effervescence extraordinaire du port de Bordeaux où les terre-neuviers de Fécamp pouvaient débarquer, à la belle époque, soixante mille morues par bateau. Oui, Boudin était fait pour saisir les quais de Fécamp saturés de foule et d'adieux. Il a peint encore ces extraordinaires régates du Havre grouillantes de cohues, de vent, de voiles, de mouvement marin. Ou le futur Pissarro des ports et des foules urbaines ? Boudin et Pissarro, dans sa dernière manière,

possédaient le génie du charbonnement métaphysique de la création, de son grain rude que Monet allait volatiliser dans la lumière hallucinée. Mais l'âme de Fécamp est une secrète fulmination de ténèbres. Pour Monet, le dieu de la peinture était le soleil. Et la brume légère qu'il n'en finissait pas de percer. Pour Boudin, c'était Jupiter transformé en nuage. Les baigneurs et les baigneuses, les crinolines de Trouville et de Deauville étaient Io sous la caresse du divin, du précieux nuage.

Leurs voix éclataient dans l'air d'été. Leurs voix de filles, de sœurs. Je fus troublé immédiatement. Le timbre de Mathilde par comparaison révélait soudain quelque chose de mondain, de truqué. C'était elle et Gosselin qui recevaient les deux sœurs. Je montai directement au grenier. Par la mansarde, une échancrure propice entre les feuillages des peupliers me révéla la scène. Je découvris la petite fille cachée qui cueillait des fleurs du jardin en silence. Je n'apercevais pas encore les sœurs, décalées, masquées par la plénitude des arbres. Puis Anna entra dans mon champ de vision. Elle avait l'air subjuguée par le forfait de la petite fille qui vandalisait les plates-bandes. Mais elle n'alla rien dire à sa belle-mère et à son père. Heureusement, la table avait été dressée au centre de la terrasse sous des parasols, face à la mer. Alors, je pus embrasser toute la vue.

Les sœurs délicieuses étaient vêtues de robes cintrées aux nuances claires malgré leur deuil récent dont m'avait informé Mathilde : elles avaient perdu leur père au début de l'année. Elles ôtèrent leurs chapeaux de paille, qui étaient ceints de grands foulards verts et flottants. Gosselin était plus rose, plus rond, plus effervescent que jamais. Mathilde gainée dans une robe-fourreau d'un bleu nacré dont l'extrémité s'évasait en bouffants plus bleus encore. L'aplomb de son cul rehaussé par un discret panier. C'était l'été. La petite fille rejoignit la table avec le bouquet volé. L'une des sœurs la réprimanda avec amour. Aussitôt Gosselin s'empressa, plus fulgurant que les deux servantes. Il rapporta un long vase où il planta l'effusion des glaïeuls flamboyants. Anna, éblouie, applaudit. Tout le monde en fit autant. J'aurais dû m'y mettre moi aussi. De ma mansarde, comme au dernier balcon des pouilleux à l'opéra.

Oui, ce fut comme si d'abord j'avais ignoré le nom des sœurs. Elles m'apparurent comme deux Grâces sans désignation autre que leur

féminité, leur fraîcheur, leur naturel merveilleux, élyséen, si j'ose dire... Mathilde m'avait bien sûr éclairé sur ses invitées. Les sœurs Morisot. Berthe et Edma, la mère de la petite voleuse. Gosselin dans ses affaires parisiennes avait noué des relations avec Tiburce Morisot, un haut fonctionnaire assez mondain. Les sœurs avaient coutume de passer une partie de l'été à Fécamp dans la villa de leur tante, Marie Boursier. Ce n'était pas le Fécamp des minuscules maisons de silex mais celui des villas estivales sur les hauteurs. Les sœurs fréquentaient les frères Manet, eux aussi adeptes de Fécamp, à la même période. Hélas, Édouard Manet, dont Mathilde m'avait tracé plusieurs portraits saisissants, n'était pas là. L'homme des nus frontaux ! J'aurais été curieux de le voir. Il n'y a pas de sexe chez l'autre, oui, Monet... Mystère de ce manque immense. Une voyelle change et tout devient chaste. Pourtant le O me paraît plus obscène que le A. Exemple : Otero ! Quand Mathilde me révéla que Berthe était l'élève et le modèle de Manet, aussitôt j'en déduisis qu'ils étaient amants. N'est-ce pas la plus naturelle coutume entre peintre et modèle que leurs affinités, les longues séances de pose finissent par jeter dans les bras l'un de l'autre ? Mathilde déclara que je m'échauffais bien vite et que rien de charnel, de sexuel, n'avait eu lieu entre le maître et la studieuse novice. Je m'étonnai qu'elle fût à ce point renseignée sur des faits caractérisés par le secret. Ce à quoi elle répondit : « On le sait ! »

Oui, j'étais assez excité par les sœurs Morisot, en raison de l'été, de l'air marin ensoleillé... Moi, le banni, les impossibles sœurs me happèrent comme des déesses surprises. J'étais Actéon. Quoique je ne sois pas sûr qu'à l'époque je connaissais le nom de ce chasseur voyeur, même si Mathilde – et je ne l'en ai jamais vraiment remerciée – m'abreuva, tout au long de ces années, de multiples connaissances littéraires et artistiques.

Tout à coup Gosselin aborda ce grand sujet :

– Je repense à votre exposition d'avril, Berthe, Edma ! Là, vous les avez tous pris à rebrousse-poil... avec votre manière de Commune des impressionnistes – ou des impressionnistes ? Un fat a écrit dans le journal qu'il était trop commode d'appeler l'attention en faisant plus mauvais que personne n'osa jamais faire !

Berthe le toisa du regard et haussa les épaules. Mathilde s'exclama :

– Grand moment ! La première exposition des impressionnistes.

Moi j'ai aimé tout ! Quel spontanéisme ! Et cette phrase sur vous dans *Le Siècle* : « Quel fin sentiment artistique ! Mademoiselle Berthe Morisot a de l'esprit jusqu'au bout des ongles ! » J'ai découpé l'article.

– Merci ! dit Berthe avec gratitude et fierté.

Elle ajouta :

– Mais le soufflé est vite retombé. Outre les lazzis, on est à peine rentrés dans nos frais. Heureusement que M. Nadar nous avait prêté son atelier !

Gosselin commit alors une bourde, à moins que cette provocation ne fût volontaire. Mathilde me précisa ensuite les termes d'un dialogue dont je n'avais pu tout entendre – ma mansarde avait des limites acoustiques... Son mari si fin, si versé dans le ballet social, émit quelques réserves :

– Ce Monet, tout de même, son *Impression, soleil levant*, quel fouillis ! Il est bigleux ?

Évidemment, le ton de Gosselin était un peu taquin.

Berthe laissa tomber sa fourchette en un tintement si pimpant que la petite fille l'imita illico.

– *Impression, soleil levant* est un chef-d'œuvre génial ! Avec rien, Monet donne tout ! Le mystère, la magie de la naissance du monde. Vous n'allez pas nous faire le coup de copier la satire du *Charivari* troussée par Louis Leroy, l'impressionné, comme il dit !... Je préfère, quant à moi, rester impressionnée par l'hommage dans *Le Siècle* du grand Castagnary, qui, hier, défendit Courbet. Il a déclaré que nous naissions sur les cendres de Cabanel et de Gérôme. J'en rougirais...

– Oui ! Désormais : deux cadavres fardés... lança Gosselin. Pour exister, il faut tuer sans rougir ! Toutefois, permettez-moi de préférer un peu à Monet votre ami Manet qui, certes, a tort de faire cavalier seul ! J'aime ce qui est net. Il est tranchant et frontal. Ah, le portrait qu'il a fait de vous l'an dernier ! Voilà le chef-d'œuvre, et vous n'y êtes pas pour rien ! Adossée, mais frontale comme Manet ! Votre visage direct et superbe, votre regard noir et loyal. Vous êtes entièrement là, exactement là, votre être, votre présence... C'est éclatant.

Je ne connus le tableau que plus tard. Belle bouche charnue de Berthe, à demi couchée, nonchalance et franchise. Manet la tourne vers lui comme il tourne vers nous le visage de la femme nue du *Déjeuner sur l'herbe*. On parle surtout du fameux portrait au bouquet de violettes. Moi, c'est *Berthe Morisot étendue* que je préfère, irrésistible...

On devine, le long du canapé, sous le vêtement noir, l'amorce de la ligne de ses reins creusés dans la braise. Le dessein de son âme épousant le mouvement de son corps sinueux. Odalisque en diable. Une amoureuse au regard mordoré dirigé droit sur Manet. Ce que j'appris, bien après la mort du peintre, confirma mon impression. Ce dernier avait, en fait, peint Berthe allongée en entier, jusqu'aux pieds posés sur le canapé. Il avait ensuite coupé haut le tableau qui risquait de prêter à la jeune femme un air d'actrice trop complice et voluptueuse. Mon Olympia, c'est Berthe restaurée, complètement étendue, c'est elle que je voudrais voir nue.

Gosselin avait beau préférer Manet, Mathilde me dira que ce fut peut-être plus nuancé pour le défunt Morisot. En tout cas, un ami mit en garde le papa contre Manet et sa bande : « Des fous ! Ils sont fous ! Ils perdront votre fille ! »

– La merveille c'est tout de même votre *Berceau*, Berthe.

Et toute la table se retourna vers la petite fille d'Edma qui, deux ans plus tôt, posait, sans le savoir, dans le sortilège du berceau réconciliateur. On n'oublia évidemment pas de féliciter Edma, à son tour, qui avait exposé avec sa sœur.

L'après-midi, Berthe et l'enfant firent une partie de cache-cache à laquelle Anna, qui se jugeait peut-être trop grande, refusa de participer. J'eus le loisir de voir évoluer le beau, le souple corps de Mlle Morisot. Ce nom seul me troublerait encore... Deux O ! Demi allongée, c'est la belle Morisot comme la Maja nue, oui, l'Olympia, mais plus coulée et moins à l'encan.

Elle courait dans le jardin, feignait de ne pas trouver la petite fille dissimulée derrière un arbre. J'avais beau être déjà bien endurci par la vie, voir cette petite si mal se cacher, comme le font tous les jeunes enfants, me ravissait. Berthe par-dessus tout, enjouée, allègre. Elle se saisit soudain de la gamine, qu'elle brandit, et entama alors avec elle un tour de valse sur l'herbe. Sa robe de mousseline tournoyait. On sentait la flexibilité de sa taille. Une grande liberté se dégageait de Berthe. On devinait qu'elle aurait pu troquer cette robe pour un jupon plus lâche. Belle, en cheveux, ensorcelée, voilà comme je la voyais. Solitaire comme moi. J'aurais aimé Berthe. Mais qu'étais-je ? Un bellâtre attardé quoique un peu plus sauvage... Hélas, c'est Eugène Manet qui rafla la mise. Rien de dionysiaque dans ce dénouement d'enterrement. L'œuvre de Berthe allait en partie sombrer dans des

représentations de Julie, la fille adorée qu'elle aurait d'Eugène. Elle peindrait quand même *Le Cerisier*. Cueillir des cerises avec Berthe ! Faire comme le timide Rousseau des *Confessions* qui, pourtant, lançait des cerises dans les décolletés charnus de Mlles Galley et Graffenried : « Que mes lèvres ne sont-elles ces cerises ! » Tout récemment, on m'a révélé que Juliette Drouet écrivait, jadis, à son « Toto » Hugo son désir de le dévorer, tout entier, comme une cerise ! Elle ajoutait en minaudant : « Mais il y a la queue ! » Quel siècle plus espiègle que ne le dira Léon Daudet ! Est-il si loin, le temps des cerises amoureuses ?

Mathilde apparut soudain au milieu du jeu. Ce fut un coup. Mathilde, en comparaison de Berthe qui avait pourtant déjà la trentaine, semblait beaucoup plus vieille. Mon Dieu ! Mais quel âge avait-elle à l'époque ? 44, 45 ans... Je surpris cette horreur : non pas tant les stigmates du temps qu'une façon vieillotte de vouloir jouer à cache-cache, elle aussi.

Le soir, Mlle Morisot, qui avait apporté son matériel de peinture, s'installa sur la terrasse. Et cela, sans façons. Nul rôle. Pour le plaisir instantané. Anna fut subjuguée, alors absolument baba. Folle de Berthe.

Elle peignit la mer et le soleil, un coin de falaise, et y ajouta un portrait de sa sœur sempiternelle assise dans l'herbe. Ou quelque chose comme cela.

Mathilde m'apprit que Gosselin, mesurant la nouvelle passion d'Anna, lui achetait bientôt tout un arsenal de peintre. La petite ajoutait à son goût fervent de la nage celui du dessin et de la couleur.

Mathilde était là devant moi et par bonheur l'image de mon amante jouant à cache-cache de façon vieillotte n'était pas réapparue. Bien au contraire, le climat des sœurs Morisot persistait en échos. Les courses, la danse de Berthe. Mathilde elle aussi avait envie de danser. Elle se défit. Je vis se lever le soleil de sa toison odorante. Un Courbet ? Un Manet ? Comme alors je m'en foutais !

Mathilde m'a envoyé un compte rendu drôle et féroce du critique Albert Wolff du *Figaro* sur une nouvelle exposition des impressionnistes, chez Durand-Ruel. Wolff évoque le « spectacle cruel » qu'offrent « cinq ou six aliénés dont une femme (...). Effroyable

spectacle de la vanité humaine s'égarant jusqu'à la démence. Faites donc comprendre à M. Pissarro que les arbres ne sont pas violets (...). Autant perdre votre temps à vouloir faire comprendre à un pensionnaire du docteur Blanche, se croyant le Pape, qu'il habite les Batignolles et non le Vatican. (...) Essayez donc d'expliquer à M. Renoir que le torse d'une femme n'est pas un amas de chairs en décomposition avec des taches vertes violacées (...) Elle s'appelle Berthe Morisot (...). Chez elle, la grâce féminine se maintient au milieu des débordements d'un esprit en délire. (...) Hier, on a arrêté rue Le Peletier un pauvre homme qui, en sortant de cette exposition, mordait les passants. (...) Ce spectacle est affligeant comme la vue de ce pauvre fou que j'ai contemplé à Bicêtre ».

Mathilde me révélera le mot de Degas sur Wolff, qui était laid comme un singe : « Il est arrivé d'Allemagne par les arbres ! » Elle m'apprendra aussi que Huysmans, dans son style inimitable, à la même époque, partageait le jugement de Wolff. Il taxait les premières œuvres des impressionnistes d'amas « d'ophtalmies et de névroses » relevant des compétences psychiatriques du docteur Charcot. La rétine des impressionnistes ne percevait plus le vert, ce qui signifiait l'atrophie des fibres nerveuses de l'œil. Ces égarés voyaient tout en bleu ! Huysmans brocardait cette monomanie, cette hystérie du bleu – quand il ne s'agissait pas d'« indigomanie ». C'était toujours les mêmes qualificatifs martelés à satiété : des fous, des fous, des fous !

L'art sera fou ou ne sera pas. Zola, dès le Salon de 1866 – je ne m'intéressais pas, alors, à la peinture –, clamait : « Qu'on nous donne des fous, nous en ferons quelque chose. Les fous pensent. » C'était déjà Rimbaud résumant son aventure : « Voici l'histoire d'une de mes folies. » Après tout, Nerval promenait un homard en laisse. Car nous le savons bien aujourd'hui, en ce ^{xx}e siècle commencé d'où j'écris, que les arbres sont violets, que les souris viriles dansent en maillot de bain bleu, que les meules fument comme des tas d'obus, que les couleuvres que nous avalons sont des tigres, que la tour Eiffel a des canines d'acier comme des culasses et que son sexe de chèvre est tourné vers la Grosse Bertha, que les cathédrales bombardées de foudres sont bleues, rousses et volcaniques, que les fesses des dames ne sont plus rose Boucher mais absolument vertes comme les prairies normandes et que leurs têtes découpent des triangles scalpés de rouge et des losanges crus. Désormais, nous adorons la folie orange, les crinières

cubistes du délire, les falaises d'Étretat, transformées en lionnes coiffées de bijoux, dardant leur beau regard de Gizeh sur les avions. Le pape porte une tiare de homard.

Hélas, nous connaissons aussi d'autres folies mortelles.

J'appris la mort de Courbet, seulement huit ans après son séjour à Étretat. Il s'était écroulé sous les multiples coups qui lui avaient été portés. Frappé d'hydropisie, jusqu'à vingt litres d'eau... Noyé sous la Vague, en somme !

Ils étaient morts, les paradis de la Brasserie Andler où le prodigue Courbet s'enivrait de bière, régalaient ses amis, s'endettait en lançant des tirades astronomiques. Morts, Trouville, Deauville, chez le comte de Choiseul, parmi tant de femmes éclatantes, surtout Jo, la belle Irlandaise, qui leur chantait, le soir, des airs de son pays... Il peignait vite, se baignait tout le temps, entre deux plats de crevettes au beurre frais. L'air marin, le succès l'exaltaient. « Je suis à Trouville dans une position ravissante. Le casino m'a offert un appartement sur la mer et je fais le portrait d'une princesse hongroise... Il est venu quatre cents dames pour le voir et il y en a une dizaine des plus belles qui ont envie du leur... Le temps est splendide. » Toujours la lumière finit par s'ouvrir à Trouville et à Deauville, avec le vent, la marée montante. Les nuages s'écartent. C'est une scène tout éclaircie de fraîcheur. Six ans après : la prison, le noir de la vie déchu.

Et j'ai revu ses vagues monstrueuses, dévoratrices comme la destinée cosmique. Oui, la Vague a terrassé le maître de la chair. Le voile n'est pas encore entièrement levé sur ses œuvres les plus vives que la mâchoire de l'Histoire l'a brisé. Je revois ce signe de la main qu'il m'a fait de sa carriole en disparaissant. Qu'il était magnétique, puissant, invincible, trempé du suc des sexes de la femme, des ferments chaotiques de l'élément marin, des tanins de la révolte et de la transgression ! Mort... Retourné à la grande matrice torrentielle et noire. Chassé de la divine chair. Si le divin était non pas l'éternité abstraite mais les révélations fugitives de nos vies uniques ?

Le temps, bien sûr, amena des changements. Ce fut graduel. Insensible d'abord, puis plus net. Mathilde venait moins souvent au

Clos de l'Étoile. Elle sautait parfois Noël, Pâques, et l'été mon amante ne restait que trois semaines. Elle se justifiait sans insister, avec légèreté. Le temps était trop froid, il pleuvait trop, elle ne pouvait absolument pas refuser l'invitation d'une amie à Biarritz ou à Nice, elle voyageait en Italie. Mais elle continuait de m'écrire avec une certaine régularité. Elle parsemait toujours sa prose précise de suggestions plus sournaises. Le mélange me séduisait, me troublait. Le côté factuel et frontal et cette nuée de sous-entendus dans les interstices entre les mots, la chute des phrases. C'était coupant et indéfinissable. J'admirais sa maîtrise. Moi, je répondais des choses crues. Je ne savais pas encore louvoyer comme elle dans le langage, en jouer, en faire valoir le miroitement, les reflets, sous le galbe musclé des verbes. C'était une cavalière. Elle montait la phrase, l'accélérait, la stoppait, la bridait, la lâchait. J'étais fasciné. Elle me parlait de certains livres qu'elle lisait, m'en conseillait, et souvent m'en envoyait. Un jour, je fus surpris de recevoir les quinze cents pages des *Misérables* que je n'avais pas encore lus. Mathilde, m'envoyer Hugo ! Elle reconnaissait qu'elle n'avait pas tout avalé mais supposait que cela pouvait me passionner, quoique ce fût fort long... La lecture des *Misérables*, je dois l'avouer, remplit ma vie pendant des semaines. Car je lisais toujours à petites doses, en enregistrant chaque mot. Que de phrases ! Que d'images ! Que de mouvement, de pullulement de génie ! J'étais perpétuellement nourri, ébloui. Peu m'importaient les invraisemblances que les petits romanciers réalistes lui reprochaient, voire les clichés larmoyants de l'histoire de Cosette. Ce qui m'envoûtait était la force du mythe, de l'épopée, la puissance d'ensemble du tableau et l'extraordinaire invention du style.

J'allais à la pêche, je naviguais, je me promenais sur la grève, j'allais voir une amante à Fécamp, je réglais des affaires de fermage, de location. Je travaillais au jardin, je plantais, je marchais en forêt. Et jamais Hugo ne me quittait. Il me maintenait dans un état d'exaltation continue. Étretat allait si bien avec lui. La falaise gothique que tout jeune il avait dessinée. Et quand je serrais la femme de Fécamp – cette brune au musc tenace dont l'effluve imprégnait mon corps que je me gardais de laver pendant quelques jours –, il me semblait que notre étreinte était pour ainsi dire hugolisée, élargie, montée au paroxysme. Je crois que, dans l'enthousiasme, je devins plus lyriquement vicieux à cause de lui. À cause de l'âge ? À cause de la liberté intrinsèque de

Germaine. À cause de son mari, un pêcheur ombrageux qui faisait peser sur notre liaison la menace d'une tuerie.

Trois ans passèrent ainsi peut-être. Un nouvel été revint, ramena temporairement Mathilde. Elle s'arrangeait pour séjourner sans son mari ni Anna, avec laquelle je compris qu'elle s'entendait moins bien. La gamine entrait dans la puberté et révélait une nature critique, rebelle, qui ne gênait nullement Gosselin, même quand lui-même se faisait engueuler avec une rare insolence. Mathilde, elle, détestait ces assauts intempestifs.

Exceptionnellement, ces jours-là, Mathilde était arrivée accompagnée d'Anna. Gosselin était parti en Amérique ! Rien que ça ! Américain pour parfaire son portrait de pionnier du progrès tous azimuts. Mathilde avait failli le suivre, puis décidé d'aller en Grèce. Et finalement elle se retrouvait à Étretat, à cause d'un lumbago coriace. Ai-je besoin de dire que ce mal de reins se dissipait par miracle dans l'échauffement musculaire de nos fougues encore vives ? Ensuite, elle était à nouveau coincée. Je devais parfois user de délicatesses d'acrobate quand la crise rôdait. Notre intimité en devenait plus fine, plus périlleuse, plus mystérieuse. C'étaient souvent d'impondérables jouissances où je contenais la ruée finale et sa fanfare un peu bestiale pour ne pas lui bloquer définitivement le nerf.

Je naviguais au près, par un après-midi d'août et de vent vigoureux, quand j'aperçus quelque chose sur la mer, une forme... Marsouin improbable. Une figure humaine et preste dans la vague. Je virai, je filai vers ce naufragé véloce. Quelle ne fut pas ma stupeur lorsque, arrivé tout proche, je finis par reconnaître Anna, qui avait échappé à Mathilde et aux domestiques.

La naïade me rembarra vertement en me sommant de ficher le camp. C'est vrai qu'elle n'avait nullement l'air essoufflée ou en perdition. Mais cela me chiffonnait de laisser l'alerte gamine prendre des risques. Le vent soufflait plus fort, le courant devait l'écarter du rivage. En prenait-elle la mesure avec lucidité ? Je m'arrangeai pour louvoyer dans les parages pendant qu'elle continuait sa traversée. Je revins à la charge et lui ordonnai avec un ton de commandement

formidable de monter à bord. L'alarme de mon clairon la saisit tout de même. Je voyais assez maintenant qu'elle était en difficulté. Je lui tendis le bras, qu'elle consentit à attraper. Ruisselante, elle se retrouva sur le pont. L'audacieuse portait un maillot d'homme de cette époque, une espèce de caleçon marin doublé d'un haut de même texture galbante. Les camisoles, les jupettes et les pantalons légers dont les femmes avaient encore coutume de se revêtir pour le bain, quand il ne s'agissait pas toujours de robe, ne convenaient guère à la trempe de la jeune sportive.

J'évitai toute remarque, toute velléité de gourmander la fanfaronne. Elle me lorgnait avec un air impudent, dans le déni de son erreur.

– Vous êtes notre fameux voisin, lança-t-elle au bout d'un moment, un ami de belle-maman !

Ce « belle-maman » me fit un drôle d'effet. Quel sens donnait-elle à ce terme d'« ami » ? Elle nous avait vus depuis longtemps... Les enfants devinent tout sans le penser encore. Il fallait être vigilants. Elle pouvait avoir une quinzaine d'années maintenant. Précoce et presque faite. Une musculature fuselée.

– Vous alliez vous noyer sans problème, croyez-en mes connaissances de marin. On meurt jeune, très jeune, au médian du parcours ou tout à la fin. Au fond, avec le recul, quand tout le monde a disparu, qu'est-ce que cela change ?

J'avais marqué le bon coup, je la vis prise à revers.

– Alors il fallait me laisser !

– C'eût été dommage. On ne sait jamais, peut-être que votre vie future vaut d'être vécue.

Je la vis traversée d'un songe : sa vie future...

– Qu'est-ce qu'on ressent quand on se noie ?

– Je n'en ai pas d'expérience directe... Mais un jour à Deauville où il y a des creux sur la plage, j'ai assisté deux baigneuses en train d'y passer. L'une sombrait avec une expression de stupeur mais sans horreur, comme si c'était inimaginable. Nulle transe, elle serait morte dans l'étonnement suprême.

Anna ne me lâchait plus du regard.

– Mais l'autre ?

– L'autre était tout l'inverse. Je l'ai vue carrément couler. Le tourbillon de ses cheveux noirs engloutis. J'ai allongé le bras, l'ai

saisie. La quasi-noyée était l'expression la plus véridique de l'effroi, de la terreur. Mais je connaissais un peu le phénomène depuis que j'avais vu mourir quelques camarades à la guerre.

Elle se tut puis reprit au bout d'un long silence où elle contemplait la mer :

– Vous ne vous ennuyez pas dans ce patelin ? Moi j'aime par intervalles.

– Non, pas vraiment.

– Moi, quand je m'ennuie, je peins !

– C'est de circonstance ici. Monet, Courbet sont venus peindre, l'un après l'autre, la falaise. J'étais là, je les ai vus, je leur ai parlé.

– Ah ! Comme j'aurais aimé les connaître comme vous, à ce moment-là !

– Vos parents auraient pu vous arranger une entrevue. Dans la position qui est la leur, rien ne me semble impossible.

– Mon père est un génie mais il aime le joli ! Il a acheté il y a quelques années à Hugues Merle, un peintre d'ici, *Laveuse d'Étretat* ! C'est totalement truqué et pleurnichard. Le célèbre Charles Landelle, lui aussi, a sa villa : la Casa Landelle. Il a peint *Femme Fellah* ! C'est à se tordre de rire. Il a déguisé une jolie marchande de crevettes d'Étretat pour faire son tableau oriental, rigide et archifaux ! Voilà pourquoi c'est Courbet que j'aurais voulu connaître ! J'ai entendu parler de lui deux ou trois fois dans le salon des parents. Il leur foutait un peu la trouille. Il a peint de grands nus, n'est-ce pas ?

– Oui, mais je n'ai pas vu les plus crus dont on jase.

Elle devint très perplexe.

– Oui, il faut oser.

– Vous êtes très jeune, qu'est-ce qui vous a donné des goûts si rebelles ?

– Un prof de dessin et une connaissance des parents, Berthe Morisot, qui venait peindre à Fécamp quand j'étais enfant.

– Moi, si j'étais peintre, je peindrais mon désir.

Elle éclata de rire, à peine gênée. Puis noya son regard dans la mer étincelante.

Mathilde était en pleine forme. Revenue en coup de vent à Étretat,

fin juin. Elle avait voyagé à travers l'Orient et frémissait de mille souvenirs aussi sensuels les uns que les autres. Elle évoqua la soirée qu'elle avait passée, la veille, au château des Aygues, sur les hauteurs d'Étretat, chez le prince Joseph Lubomirski qui avait été page du tsar, Nicolas I^{er}. La reine exilée d'Espagne, Isabelle II, était présente. Ainsi qu'Offenbach et Hortense Schneider, la cantatrice, qui avait bien perdu de son lustre, depuis la guerre, me dit Mathilde d'un ton désinvolte.

– La mer l'enrhume, la retraite va sonner ! Elle n'a plus à ses trousses les tsars, les empereurs de l'Europe, les grands ducs, les rois, les princes. Désormais elle couche avec Gambetta ! Ah ah ! On est loin de ses frasques avec son pacha d'Égypte. À cause de ce dernier, tu sais, à Paris on l'a surnommée « la Vénus qu'Ali pige »...

Mathilde me jeta un coup d'œil fripon.

Je souris, mais rien ne me liait à ces gens. Toutefois, par le déclin de l'analogie, je pétris doucement, à travers sa robe, ses fesses dans ses pantalons de dentelle, dont j'étais le pacha d'Étretat...

Mathilde savait cloisonner ses différentes existences mondaines, haussmanniennes, estivales, érotiques. Je ne l'interrogeais jamais sur la zone aveugle de la classe sociale à laquelle elle appartenait. Sans ambition, je m'en excluais tranquillement. J'en recevais ainsi des messages isolés, suspendus, coupés de mon monde et comme parvenus d'une planète inconnue, d'une dimension autre, de la même nature que certains contes. La comparaison est inexacte, car une légende nous touche et habite notre imaginaire profond. Au contraire, les allusions de Mathilde à son autre vie – en dehors des potins épicés qui ne la concernaient pas – étaient des fragments abstraits, pareils à ceux qui nous traversent dans certains rêves, réminiscences incongrues, bals, soirées vagues parmi les ombres, scènes étranges, sans origine ni explication, tableaux flottants, images intemporelles qu'on dirait émanées d'un royaume surnaturel plutôt que de l'actualité.

C'est au Havre que nous nous sommes contentés d'aller, Mathilde et moi. Mais je ne sais plus à quelle année exactement remonte cette excursion merveilleuse. Bien sûr, j'ai des notes, voire de vraies pages, sur ces époques – Mathilde m'avait donné le goût d'écrire. Mais des intervalles de vide alternent avec des évocations précises. Je ne datais pas toujours lisiblement mes réflexions. Cependant, il me souvient de

l'Exposition universelle de 1878 dont me parla Mathilde. Elle connaissait ma passion pour Courbet et me révéla que *La Mer orageuse* acquise par le musée du Luxembourg avait été exposée au Champ-de-Mars. Mais elle ajouta quand même que cet unique tableau était noyé par les Gérôme, les Bouguereau, les Cabanel, les Meissonier exhibés par douzaines. Courbet tout seul, face à la marée des baudruches officielles.

Nous avons descendu la rue de Paris exubérante, retentissante du tapage des calèches et des cabs. Les étals, les boutiques des chemisiers, des tailleurs attiraient la foule grouillante. Comme ce Havre gai, ouvert, moderne – aurait dit Gosselin – nous guérissait du souvenir plus grave des terre-neuvas de Fécamp. Le Havre devait aussi son tumulte au vent marin, à la voltige des mouettes, aux torpilles de leurs cris. Nous sommes arrivés le long du bassin du Commerce, où une cohue de navires était amarrée, des trois-mâts surtout. Un embrouillement visuel de verticales, d'horizontales qui se superposaient, s'étagaient. Nulle voile n'était hissée bien sûr. Le dépouillement le disputait à l'apparence de fouillis. Mais dès le quai de Southampton le paysage s'ouvrit. Une mer d'un bleu assez vif, moins mêlé de nuances gris-vert, comme c'est souvent le cas pour la Manche. Une mer franche, coupante, hilarante. Une marqueterie d'éclats de soleil jusqu'à l'horizon. Et là, les navires étaient tout habillés de leur parure épique, flamboyante. D'innombrables voiliers partout, gonflés à bloc par le norois. Un grand soleil s'épanouissait entre des nuages clairs et véloce. Le tintamarre des vapeurs au corps noir tranchait avec le superbe sifflement des misaines et des beauprés. La mer dansait, les navires dansaient, notre cœur battait la chamade des départs, des horizons. Certains paquebots allaient affronter l'Atlantique pour l'Amérique, l'Argentine, le Chili, d'autres regagnaient l'Afrique, la Guinée, le Cameroun... On imaginait le monde, sa géographie de désirs et de trésors. Le coton, le café, le charbon affluaient le long des bassins.

Rue du Grand-Quai, les cafés et les restaurants étaient pleins. Nous nous arrêtons devant les boutiques des vendeurs de singes et de perroquets. La foule admirait les couleurs et riait des cabrioles des macaques. Nous avons remonté le Grand Quai de la jetée du nord jusqu'au sémaphore. Le parapet semblait bouger avec l'appareillage d'une magnifique goélette blanche très proche de nous, palpable,

suivie d'un brick à la coque lustrée. Notre regard se laissait envahir par la vision ailée, la glissade du formidable échafaudage palpitant, aspiré par la puissance éolienne. La foule alors était inextricable, comme emportée, grisée, vers le flot qui nous environnait, nous happait. Des bourgerons, des blouses, des calicots et des redingotes. Un moutonnement d'ombrelles, de chapeaux de paille, de bibis multicolores, semés de quelques hauts-de-forme, de chapeaux melon, de casquettes, de bonnets blancs et de bérêts. Une émeute démocratique qui rassemblait toutes les classes sous la bannière du large. Je me mirais dans la ruée des robes fleuries, étagées de froufrous, chatoyantes. Des jaune canari, des bleus crus, des vert émeraude, anisés, des orange, des rouge coquelicot, la palette extraordinaire de la beauté des femmes. Que ne donnerais-je aujourd'hui pour me retrouver au bras de Mathilde sur la jetée du Havre ? Tant nos vêtements se sont assombris. Que nous est-il arrivé ? Nous avons perdu Monet, la couleur miraculeuse. À l'époque, il y avait déjà la fenêtre que Pissarro occuperait, à l'Hôtel Continental, en 1903, et d'où il observerait les métamorphoses du port et des bassins, mais alors, évidemment, je l'ignorais. C'est aujourd'hui que je peuple la fenêtre de jadis de la silhouette maigre du vieillard génial sous sa gâpette. La mémoire ne peut pas tout à fait restituer les faits dans leur ordre chronologique. Elle mentirait. L'avantage, si l'on peut dire, de la rétrospection est qu'elle est habitée par tous les moments de la vie. C'est un brouillard d'émois, de réminiscences, de visions, de scènes floues, nettes. Comme cette mer mouvante, criblée de reflets, de volumes précis, énormes ou fugitifs, minuscules. Une vallée de leurres, d'ombres et d'éclairs.

Les femmes étaient belles, concrètes. Chacune était à peindre. Tel est le lyrisme du souvenir. Une extraordinaire robe de mousseline blanche à pois bleus. La lumière allumée sur l'étoffe comme un phare. Le flux des ombrelles. Un chapeau de paille de riz. Il y aura bientôt cinquante ans de cette promenade. Combien de demoiselles ravissantes et rieuses ont survécu ? Mon image du Havre est une fleur, un feu, une marée d'échos, de clapotis brillants. Était-ce le bonheur ?

C'est au Havre que ma mère est née. Au Havre que l'impressionnisme est né. Au Havre que Courbet se lie avec Boudin dont il admire les marines. Au Havre et à Paris que Boudin découvre les caricatures que Monet dessinait alors et devient son maître.

Boudin, parrain et passeur de Monet. Un beau jour, au débotté, en 1868, Monet et Courbet débarquent chez Alexandre Dumas, le père des *Trois Mousquetaires*, installé dans la ville. Grandes embrassades tonitruantes des deux ogres : Courbet et Dumas se découvrent, se reconnaissent et s'empoignent. Des bustes, des crinières ébouriffées, des chemises béantes. À tu et à toi tout de suite ! Dumas invite à dîner Gustave et Monet jouvenceau. On dirait un conte. Non, ils ne mangeront pas le jeune homme aux petits oignons. Dumas leur sert une omelette aux queues de crevettes.

Je sais que ces images sont mortes. Pourtant, ce qui a vécu vit-il encore et comment ? Il me semble parfois qu'un sortilège pourrait lever le voile d'un lieu et révéler toutes les strates du temps en un défilé de scènes merveilleuses. Rien n'est peut-être jamais perdu. Tout est peut-être hallucinatoire, comme les *Falaises*, les *Meules*, les *Gares*, les *Cathédrales*, oui, les grands *Nymphéas* de Monet. Tout serait vivant, visionnaire à jamais.

Par exemple, il me semble, aujourd'hui, que je vois soudain, pour de bon, avec la plus grande émotion – comme si moi-même j'avais fait le voyage –, que je vois un très jeune homme de 16 ans partir du Havre. Il s'est embarqué comme pilotin sur le *Le Havre-et-Guadeloupe*. Sous notre ciel. On est en 1847. Sa famille le destine à l'École navale. Il entre dans le paradis tellurique et bleu de la baie de Guanabara. Il débarque à Rio. Il s'appelle Édouard Manet. Les femmes aux yeux noirs vont adorer cet adolescent fin et blond. Et c'est peut-être là, dans l'ensoleillement et l'enlacement fiévreux, qu'il contracte la maladie qui le tuera.

Nous avons décidé de prendre le bateau de Trouville. Il s'appelait le *Diamant*, à l'image de cette journée diamantine, de cette mer taillée d'éclats. Le gros vapeur nous abritait sous une espèce de véranda toilée, d'auvent qui palpitait au gré des souffles et du flot. Le moteur faisait un raffut de turbines qui nous exaltait. La fumée s'échappait des cheminées et nous aurions presque applaudi ses panaches torsadés. Nous avons traversé en riant du tangage. Mais un petit homme, coiffé d'un chapeau trop grand, vomissait, imité de ses cinq gosses. C'était parfaitement synchronisé. Il n'y avait pas madame. Nous avons abordé à Trouville après avoir remonté la belle jetée tout du long. Mathilde m'apprit que Monet avait fait un tableau de l'entrée du port. Très doux, très simple, très tendre... Mathilde savait tout, comme Gosselin.

Ils avaient des antennes, des relais partout. Moi, j'étais ignorant alors. Je ne connaissais même pas encore les tableaux de la jetée et de la plage faits par Boudin.

Commençait la promenade qui longeait la mer : les tentes, les cabines, les drapeaux qui claquent au vent, le bleu du ciel légèrement pommelé de blanc et de rose, les tons du sable, des planches, les ombres adoucies, l'hôtel éclatant des Roches Noires avec la multitude agglutinée devant la vague. L'oscillation des ombrelles toujours. Le brouhaha mangé par la rumeur du flot. La houle se cassait dans le fracas d'un soupir. Et toute l'humanité heureuse était groupée là, incroyablement colorée, dans mon souvenir, mouchetée de fla-flas blancs, de volants, de robes rouges et bleues, de faux-culs soyeux. Mais sans doute que les tableaux de Boudin et de Monet que, depuis, la destinée m'a permis de voir recréent ces images pendant que j'écris. Je vois dans la peinture désormais. Les ciels mêlent des touches, des taches, des lambeaux de gris, de violet et de bleu. Et c'est une vision plus sereine, plus profonde. Une émotion de l'éternité.

La mer comme spectacle avait perdu sa valeur de travail, de tourment et de deuil. Des femmes en robe courte entraient dans l'eau. Elles portaient aussi des tenues de plage cintrées, sur des pantalons légers, ornés de volants. Et ne quittaient pas leur petit chapeau rond. Les baigneurs piaillaient. Les mouettes enchantées se vrillaient aux franges d'écume. J'ai embrassé Mathilde plusieurs fois dans le cou. L'air nous saoulait d'une envie de baisade à perdre haleine.

Nous avons pris une calèche et nous sommes arrivés à Villerville où nous avons collationné sur son espèce d'éperon rocheux. Nous nous sommes attardés dans les prés et les ruelles. Une hallucination m'a frappé soudain, quel souvenir ou prescience ?... J'ai vu en un éclair un soldat portant son barda et son fusil qui gravissait la côte, à l'entrée du village. Il marchait à côté d'un petit garçon de 4 ans et ils durent se séparer car le soldat rejoignait Deauville. Il partait à la guerre, c'était déjà un vieux père et un vieux soldat. Régulièrement, il se retournait pour faire un signe de la main à son fils et ce dernier faisait volte-face au même moment, comme sûr de voir le visage d'adieu de son père... D'où me venait l'image, la scène ?... La guerre de 1870 était passée... Pourquoi ce présage de Villerville ? Qui étaient ces personnages dont la vision m'avait traversé soudain comme une épée ? Oui, je devais les retrouver, mais comme au bout de la vie.

À Villerville, Boudin venait travailler et Daubigny avait vécu dans le village. Antoine Guillemet, l'ami de Manet et de Zola, y passait ses étés en peignant la marée basse, les rochers et les falaises. La plage et son estacade étaient beaucoup moins mondaines qu'à Trouville ou à Deauville. On voyait des paysans en blouse bleue fumer leur pipe, la tête couverte d'un bonnet blanc, rayé de bleu. Des pêcheurs baladaient leurs grands havenets pour cueillir la moisson des crevettes – on disait plutôt « ravenets », à l'époque. Mathilde plongea la main au fond d'une hotte grouillante de bestioles frétilantes dont les essaims la chatouillèrent délicieusement. Des barques très plates, assez différentes de nos caïques, allaient rejoindre le banc de sable du Ratier pour y ramasser des coquillages. À l'ouest, une grande moulière rocailleuse et noire dévorait la plage et donnait au décor un aspect fruste et sauvage dont Mathilde humait l'odeur forte. C'était un paysage ancien, archaïque, dont la beauté singulière serrait le cœur. Était-ce seulement la teinte ténébreuse des roches, des algues, des mollusques ? Quelque chose d'antique se dégageait des falaises soutenues de murailles au sommet desquelles le village se perchait. Des escaliers dégringolaient à pic. Mais il y avait sans doute un mystère plus poignant...

Nous sommes partis à pied vers Cricqueboeuf. Un ruisseau à truites jaillissait des champs directement sur les galets. Son flux se dispersait sur le sable en différents courants plissés. Mathilde sautillait pieds nus dans cette vadrouille des eaux. Ses orteils délicats, ses petits doigts fins m'excitèrent dans le velours noir de la vase. C'était ce que Mathilde voulait. Nous avons trouvé dans les roseaux une coque, blanchie par l'usure et le sel. Ce devait être un abri pour les chasseurs. Nous nous y sommes pelotonnés en écoutant le chant des alouettes dont les trilles survolaient les plumets des bambous. On était encore à l'âge où l'on fait l'amour partout. Mathilde était une femme mûre qui semblait avoir dix ans de moins. J'étais plus jeune de dix-huit ans ! Une rafale de vent parfumé du relent des coquillages échoués creusa l'immense toison des roseaux.

C'est peu après ces paradisiaques vacances qu'éclata entre nous une crise qui, je le mesure aujourd'hui, était l'amorce d'un processus de dissolution qui allait durer quelques années. La colère de mon amante fit irruption à propos d'Anna. Elle exhalait une fureur qu'elle ruminait depuis longtemps. Anna était insupportable ! Elle ne cessait de provoquer sa belle-mère par ses foucades, ses lubies brutales. Elle quittait la table lors des repas ou refusait d'y participer. Son comportement était inimaginable. Quand Mathilde l'évoquait devant ses meilleures amies, celles-ci – me disait-elle – étaient horrifiées. Je n'ai jamais connu une seule amie de Mathilde. Gosselin avait cédé, capitulé sur tout. Son imbécile adoration avait pourri le cœur de la jeune fille. Elle se retrouvait physiquement femme à bientôt 15 ans et moralement blette. Le mot me fit sursauter. Mathilde saisit ma réprobation. Mais elle résista encore un moment. J'eus la maladresse de poser une question :

– Peut-être que tous ces défauts sont corrigés par une intelligence d'exception ? Gosselin, lors d'un de nos très rares, très brefs échanges, m'a déclaré, avec une fierté sans bornes, que sa fille était pour son âge d'une intelligence merveilleuse.

– Intelligente ! À la veille de ses 15 ans, qu'est-ce que cela veut dire ? Que vous êtes bêtes ! Bêtes !

On y était. La lave accumulée du Vésuve avait fait péter le bouchon. Une nouvelle Mathilde explosait. Ma titienne amante tout en délicatesse et suggestions équivoques se transformait en dragonne crachant des flammes. Elle m'aurait giflé.

– Elle est déjà dépravée ! Quasiment nue, elle traverse les couloirs, laisse la porte de la salle de bains ouverte. On retrouve partout ses cheveux, ses touffes ! Augustine s'en plaint. Elle a une de ses expressions rustiques pour qualifier ce dévergondage : « Elle est déjà

bien débourrée, la petite demoiselle ! » Et Gosselin ne dit rien !

Je me tus.

– Ce sera une catin ! Sexuellement elle est anormale, sévèrement atteinte... Je ne donnerai pas de détails mais je l'ai surprise, la dévergondée échevelée.

Je n'y tins plus et lançai :

– Sur ce plan, je t'ai connue d'une licence totale !

– Qu'est-ce que tu dis ? Qu'est-ce que tu sais de moi, Charles ? Hein ! Qu'est-ce que tu sais de la vie en dehors de tes frasques légendaires en Kabylie, de deux ou trois tueries suivies de viols collectifs !

La gifle partit. Elle réagit par une volée d'ongles et de coups de pied qui me fit reculer. Alors elle tempêta une longue diatribe de délire contre Anna. Elle fut prise de convulsions. Elle se dégrafa sous peine de s'étouffer, délaça son corset. La démence faisait saillir des traits inconnus de sa beauté. Le regard surtout si travaillé chez elle, si naturellement calculé par la vie mondaine. Là, il s'ouvrait dans un gouffre, la prunelle fulgurait, le menton se crispait, tous ses nerfs l'étranglaient. Et pourtant elle atteignait un sommet de présence charnelle. Son odeur me submergeait. Un parfum de fièvre, de sueur. J'avais envie qu'elle découvre ses mamelons moites. Qu'elle coure elle aussi dans les couloirs, qu'elle laisse toutes les portes ouvertes, qu'elle offre ses touffes tout le long de cette échauffourée.

Elle retomba sur le sol, à genoux, comme assommée. Puis s'allongea, étendit les bras pour aspirer le maximum d'air. J'ouvris grand la fenêtre. Elle haletait, là, sur le plancher. Débraillée, ravagée par l'ouragan.

Nous n'avons pas rompu pour autant. Bien au contraire, ce cataclysme fut suivi par un retour de frénésie. Cela fusait d'elle et de moi. Plus de lettres, plus de simagrées, mais des tornades quand elle débarquait soudain pour trois ou quatre jours. Elle s'engouffrait dans mon escalier. Nous roulions l'un sur l'autre comme des goinfres. Je sais maintenant que, en fait, nous étions entrés dans un déclin mécanique.

Ce fut un charivari. À la cime de la falaise austère... Une

bacchanale d'adolescents déchaînés. Ils étaient venus de Paris. Le train les avait amenés à la gare des Ifs, puis de Fécamp ils avaient pris des calèches. Sept heures de folle équipée. Anna fêtait ses 15 ans. Elle portait une robe légère et mousseuse, si cintrée à la taille qu'elle donnait un relief sensuel au buste projeté et à la gorge pointue. Anna était brune quand son père était un petit homme aux joues roses et au regard bleu. Elle tenait sans doute cette couleur profonde de sa mère disparue.

Moi... Mais pourquoi parler de moi encore embusqué on ne sait où, banni ? J'entendais les cris, les rires, les galops. Les adolescents couvraient la crête. Je vis les garçons costumés. Ils respiraient déjà la prospérité bourgeoise. Quant aux jeunes filles, j'eus le loisir, au cours de cette fantastique kermesse, d'en repérer deux ou trois plus mûres que les autres, déjà conscientes de leur pouvoir. Il n'était nul besoin d'épier. J'avais laissé la porte de mon jardin ouverte. Je ne me souviens plus si c'était un calcul ou un oubli. Les endiablés firent quelques irrutions chez moi, plus ou moins persuadés que ma maison était une annexe de l'Étoile, la demeure du régisseur. Les demoiselles étaient aussi élégantes les unes que les autres, chapeautées de coiffes fines et claires.

Gosselin servit le champagne sur la terrasse :

– Une goutte de féerie !

Mais les gouttes se changèrent en pluie dorée... Il avait fait venir un traiteur de Rouen. Ce furent des agapes du matin au soir. Dans un soleil providentiel et un vent taquin. Le parfum de la mer caressait toutes ces narines citadines, éveillées, excitées. On proposait une foule de canapés : foie gras, caviar. Des huîtres d'Ostende... Du gibier en gelée, des pâtés, du perdreau et du faisan, des pigeonceaux farcis, mais aussi toutes sortes de poissons et de viandes. Gosselin avait enrôlé des extras qui étaient sous les ordres de Fernande et d'Augustine, auxquelles s'était ajoutée depuis quelque temps une certaine Angélique dont l'effet était magnétique. À première vue, une grande bringue dégingandée qui se révélait, à l'observation, plutôt une fausse maigre fastueuse.

Cavalcade de la ribambelle dans les escaliers sous prétexte de visiter la maison, irruption dans toutes les chambres, cabrioles dans les greniers, pauses dans les salles de bains pour se poudrer, se noircir les cils, appliquer du rouge à lèvres. Angélique lançait des ordres et

des objurgations qui faisaient rire Gosselin. Je l'entendais s'esclaffer, le chef de famille, le roi des clans.

Un orchestre anima la fête. Des violons, des trompettes, des mandolines, des hautbois, des flûtes, des timbales qui serinaient des airs romantiques, mais aussi des tambourins, des mandolines gitanes. On dansait des polkas, des valse, des galops... De temps à autre jaillissaient des fenêtres des rafales de piano. On voyait les gosses penchés sur les balcons, l'assiette à la main, aspirer d'un coup le fruit visqueux des huîtres, happer des médaillons de foie gras. Un type croquait net la tête d'une asperge, une fille suçait tranquillement la queue d'une langoustine annelée de rose orangé en faisant pouffer d'alertes copines.

Soudain, ils dégringolèrent vers la mer par l'escalier acrobatique qui longeait la cataracte de la Pisseuse. En bas, ils se laissèrent mouiller, cribler par le geyser dardé. Et la guirlande chatoyante divagua le long du flot bleu. On hélait les bateaux de pêche en faisant des signes de la main. Les bottines valsaient et les délicats pieds nus se risquaient dans l'eau. Les plus hardies soulevaient leurs jupons pour tâter de la vague. Les gars y allaient carrément en exhortant les filles à les rejoindre. Anna, au centre du chahut, aurait pu se défaire de sa robe jaune à volants et administrer à cette assemblée novice une magistrale leçon de natation. Là-haut Angélique faisait des signes désespérés, assortie d'une rangée de servantes rieuses ou effarées. J'entendis Mathilde s'écrier : « Voilà qu'ils se vautrent dans la mer ! » Elle me révéla le lendemain que, pour elle, cette journée avait été une horreur.

– À cet âge ils hennissent, avec leurs boutons rougeauds, purulents !

Je protestai que tout cela était spontané et sympathique. Elle riva sur moi un regard noir.

– Qu'ils baisent ! Mais qu'ils baisent un bon coup !

Je sentis à quel point se creusait la faille entre elle et Anna. Mathilde suffoquait de la métamorphose qui éclata, s'épanouit, ce jour-là. L'avènement d'Anna dans la lumière. Extraite de l'enfance, de son lait, elle lâchait son lourd carcan pubertaire et surgissait, comme par miracle, tout en galbes accomplis, souples, gorge tendue, cou élancé, dos somptueux, reins, tout. Faite au moule. Dans une fraîcheur de peau, d'allure, une vénusté hallucinantes. Elle semblait s'étrenner,

inaugurer l'aventure de sa vie, dotée, pour la première fois, de la conscience de son charme, de son rayonnement. Sa beauté n'était pas seulement le reflet d'une métamorphose coquette mais une consistance réelle, cristallisée, comme si tous les points de son corps s'étaient imbibés de cette substantielle présence. Gosselin bégayait d'amour fou. J'étais jaloux de ses privautés de père qui l'autorisaient à enlacer sa fille et à baiser sa joue ou le dénudé de son épaule, tandis que Mathilde le maudissait. Elle altérait, corrompait sa belle personne, fourvoyait son intelligence précieuse dans une affreuse grimace de tout son être. Elle me découvrait, comme fendue par la foudre, un noyau de haine qui me donnait un haut-le-cœur. Mon amante en devenait presque répugnante. Mais elle savait insister sur notre métamorphose à nous, à Gosselin et à moi, notre baveux avatar d'hommes éberlués, avachis d'attendrissement, privés du plus petit grain de lucidité devant ce qui n'était qu'une floraison de fille.

Le gâteau arriva. Angélique, Augustine et Fernande le portaient tel un pape tiaré, tanguant sur son baldaquin, dans une ambiance de salves et de feria, de cris, d'applaudissements, sur les accents de l'orchestre triomphal.

C'était un Himalaya de choux vernissés de caramel, farcis d'amandes de nougatine et gorgés de crème. Des dragées pullulaient sur la tour comme lors d'un jour de noces. La forêt des quinze bougies flamboyait, palpitait dans l'air maritime. Anna se prêta au rite avec sûreté, souriante et presque langoureuse. Elle se pencha, aspira l'air avec une vigueur de sportive, souffla, fusilla les feux de ses 15 ans, sans regrets ni remords. C'est Gosselin qui eut le regard embué, me révéla Mathilde le lendemain avec dédain. Anna avait liquidé son enfance, comme tué son souvenir, avec panache et détermination. On allait voir ce qu'on allait voir ! Sa mère avait à peine vécu, elle allait vivre cent vies. Cela, c'est moi qui le pensai. Peut-être que m'unissait à cette jeune fille le même manque de mère. La mienne avait traversé le ciel telle une fée. Le ciel de la peinture dans lequel elle avait posé pour des peintres inconnus. Les petits types furent tout médusés de l'efficacité mortelle du tir d'Anna et les filles pincèrent de stupeur leurs lèvres avant de hurler en chœur la gerbe des hourras du couronnement.

L'après-midi, tout le monde fila à Étretat. On en apprit ce que rapporta la chronique des commérages. Les adolescents s'égaillèrent

sur le rivage. La marée était basse. La bande rejoignit le grand arc d'Aval, la falaise de Monet et de Courbet. Un peintre était en train de brosser des esquisses. Ils ne jetèrent nul regard sur lui mais vadrouillèrent sur les galets et le varech, pieds nus, les souliers et les bottines à la main, les chapeaux de travers. L'un des gamins fumait une pipe. On raconta qu'un garçon avait volé une bouteille de champagne qu'il trimballait dans la caverne béante du Trou à l'Homme, invitant à boire à la régálade ses camarades excités. On en suggéra de bien pires, sur des idylles nouées dans les valleuses.

Ce que les adolescents n'ont pas su, pas plus que Mathilde et moi, sur le moment, c'est que, ce même jour, deux hommes avaient longé le rivage. Personne n'y prêta attention. Deux moustachus. L'un plus âgé, plus lent, était un Viking formidable et rouge comme un homard flambé des fjords, presque chauve, avec une unique tresse de cheveux fouettant l'air bleu. On aurait dit un ogre pansu de Gustave Doré. Son compagnon semblait encore plus grand mais athlétique, jeune, brun, bouclé en diable, un gabarit de débardeur effronté, à la voix tonitruante. Oui, tous deux venus à Étretat faire leur promenade complice. Tantôt ils avançaient, bras dessus bras dessous, au bord du flot, tantôt ils s'arrêtaient, se faisaient face pour s'expliquer. Guy aurait longuement suivi des yeux le faisceau des jeunes filles ardentes guidées par Anna. Il dressait le torse de tous côtés tel un taureau de Goya excité dans l'arène des falaises, taraudé par les broderies des robes et de l'écume. On dit que les deux écrivains s'entretenaient de *Bouvard et Pécuchet* que Flaubert n'arrivait pas à finir et qu'il ne finirait pas. Ils évoquèrent aussi les nouvelles qui composeraient *La Maison Tellier*. Le hasard fit que, d'une certaine façon, ils étaient venus fêter l'anniversaire d'Anna, l'héroïne de ce jour.

Le soir, toutes sortes de sorbets et de glaces furent distribuées. Les adolescents, plus calmes, papotaient par groupes. J'entendais ce brouhaha léger, le flux et le reflux des voix. Leur respiration, comme leur haleine de jeunesse, de mélancolie, de gaieté. Parfois le timbre d'Anna perçait la rumeur. Une voix chaude mais haute que les autres écoutaient. Des mouettes brassaient le ciel crépusculaire de leurs ailes pâles.

Le clou fut le feu d'artifice. Il éclaboussa le ciel de fleurs, d'éclosions claquantes ou plus longues, mystérieuses, d'étoiles filantes et de bouquets irradiants. Quelque chose semblait s'effeuiller ainsi

dans le ciel, une pluie de perles et d'années lumineuses. Les adolescents s'exclamaient en chœur, en rajoutaient, exagéraient leurs cris d'enthousiasme et leurs rires. Une jeune fille pleura soudain et ne sut pourquoi. Les autres raffolèrent de la détonation brusque des bombes. Les fusées projetaient des lueurs sur la mer où des bateaux assistaient au spectacle. Les caïques aux voiles sombres chargés de poisson. Les pêcheurs regardaient la fête des riches sans savoir qui on célébrait ainsi. Parfois, des étincelles flamboyantes, en plein ciel, doraient d'un éclat fugitif les écailles des bars, des merluches, des raies. Un peintre eût restitué l'ombre des fantomatiques vaisseaux et de leurs nautoniers qui transparaissaient dans les éclairs.

Je reçus une lettre de Mathilde qui me surprit, me frustra et me fit rêver. Elle partait pour une sorte de tour du monde avec son frère, un archéologue, un érudit, passionné de géographie, de civilisations et de langues anciennes. Certes, elle m'avait parlé quelques fois de ce frère mais sans en faire une idole. D'une certaine façon, je découvrais l'ampleur de leur complicité qui me dévoilait une Mathilde inconnue, une enfance où se trame un lien indéfectible et tendre. Elle était donc loin de m'avoir tout dit. Mais m'étais-je étalé sur ma propre histoire, l'image absente de ma mère, ma vie avec mon oncle à Rouen ? Ce qui cimente une liaison profonde est la capacité de confidences des amants. Notre relation à Mathilde et à moi était surtout sexuelle. L'apport vint de la littérature à laquelle elle m'initia. Mon goût nouveau de la peinture alimenta, en retour, notre intimité.

Elle avait dû fuir l'insupportable foyer de ferveur qui unissait Anna et son père. La passion de Gosselin, sa religion. Il avait été happé tout entier par le gouffre de son amour pour sa fille. Mathilde était assez casanière. Ses quelques voyages jusque-là avaient été brefs. Sa vie se limitait à Paris et à la villa de la falaise, à petites doses. Mathilde partait pour une année. Je ne la reverrais pas pendant tout ce temps, mon corps serait privé du sien. Je sus que c'en était fini de notre duo érotique. Peut-être aussi avait-elle pris conscience de la morsure du temps, de la différence d'âge qui se creusait entre nous, d'une bascule irréversible qui l'écartait de moi mais aussi – et cela était plus extraordinaire – de ses références parisiennes. Rien donc ne la retenait plus dans la capitale. J'en vins à imaginer une rupture avec un amant parisien de son milieu, le seul qui ait compté jusqu'ici vraiment. Moi-même n'étant qu'une distraction de villégiature salée.

Je reçus tout de même quatre lettres d'elle pendant ce périple. La dernière arriva bien après son retour. La première provenait d'Égypte,

j'en retins une description de chameaux absolument drôle, inventive, avec des allusions à des séances de bains de vapeur voluptueux. L'autre lettre avait été tamponnée à Canton. Elle dépeignait la perfection de la peau des Asiatiques avec des subtilités de langue et une sensualité fascinée. J'eus une lettre de New York, enthousiaste, où elle semblait s'étonner de tout et bien s'amuser avec son frère. Je fus jaloux.

Mon amante de Fécamp m'accapara. Pourtant cette compensation ne suffisait sans doute pas à remplacer Mathilde et à remplir ma vie. Je saurais, plus tard, que, pendant toute cette période, Monet hanta l'enfilade des falaises de Fécamp, peignant de la plage ou des surplombs multiples. Non plus les découpures fantasmagoriques d'Étretat, mais l'infinie falaise brute mêlée à la mer tantôt plane, irisée, tantôt échevelée dans une belle furie de bouillonnements versicolores. Si j'avais su, alors, qu'il était là, tout près de ma vie, de Germaine ! Je me serais partagé entre la couche sauvage de mon amante et les tableaux du peintre, toujours attifé de bas, de bottes, bourru sous sa fruste casaque, plantant son chevalet dans les entrailles des valleuses de Grainval ou sur la jetée des Petites-Dalles. Passant d'un vertige à l'autre, j'aurais oublié Mathilde, j'aurais été heureux. Par temps clair, dans la froidure de mars, au vent étincelant d'écumes.

Sous sa nonchalance superficielle, mon oncle était un homme plein de tact et de finesse. Il me proposa de venir vivre quelque temps à Rouen. Mais quelque chose avait été tué en moi en ce qui concernait le départ, les absences. Ai-je assez insisté là-dessus ! Quand vous êtes le témoin et la victime, à 20 ans, de l'incroyable capacité de crime, de torture, de furie vengeresse de vos semblables, vous revenez amputé sinon d'un membre mais d'une partie de votre âme. Je vois le sang dégorger dans le soleil, les mouches, les grappes noires des mouches, les odeurs de merde, de pisse, de gangrène, j'entends les râles. La fusillade éclate. On ne peut même pas répliquer. L'ennemi est invisible. La montagne aride déploie ses ébréchures vides, braisillantes. Cette violence est indicible, vous n'y êtes pas préparé. Vous avez été élevé par un oncle qui, l'air de rien, vous a soutenu, secouru. Vous êtes couché sur la pierraille comme une bête flinguée par des chasseurs. La chaleur vous suffoque. Vous ne savez pas que l'absence originelle de votre mère, le mystère de sa vie, le fait qu'elle ait elle-même connu l'abandon pèsent sur votre destin. Qu'ai-je vu

dans les transes de la douleur et les hallucinations du coma ? Je crois que je l'ai vue. Inventée. Posant nue devant un peintre dans la lumière intense de l'éternité.

La dernière lettre arrivait du Brésil, de Rio de Janeiro. La ville qu'Édouard Manet, le pilotin, avait visitée à 16 ans. La description de la baie de Guanabara était d'une stupéfiante beauté. Les pics plongeant dans le bleu atlantique. La puissance des bosselures telluriques et rougeâtres, le chamboulement de forêts et de granits... Mathilde m'avait toujours envoûté par le langage, c'étaient les ressources de ce dernier qu'elle avait déployées pour moi. Ce trésor désormais m'accompagnait. Je n'étais plus seul. Tant la langue riche, nourricière, luxuriante, m'abreuvait de la présence perdue, me submergeait de sa manne totémique. N'ayant ni père ni mère, en quelque sorte, le lait du langage les remplaça. Je le répète, ce fut Mathilde la mère de ce miracle. Oui, déjà, j'écrivais.

Anna venait au Clos de l'Étoile en compagnie de son père. Je les entendais, il m'arrivait de les croiser. Un jour, je rencontrai Gosselin seul, il me lança :

– Tiens ! J'ai des nouvelles de votre cher Courbet.

Je ne compris pas. Gosselin m'entraîna chez lui avec un sourire secret. Anna était absente. Il me montra un livre qu'il venait d'acheter.

– *Les Convulsions de Paris*, de Maxime Du Camp, cela ne vous dit rien ? Mathilde ne vous en a pas parlé ?... Le livre raconte l'histoire de la Commune. Cela m'intéresse ! Il y a justement un portrait de Courbet très injuste, injuste !

Évidemment, Gosselin se régala du portrait...

– Mais Du Camp n'a jamais pardonné à Courbet sa pittoresque cabale contre la colonne Vendôme. Ce dernier a été un peu ballot de claironner partout qu'il voulait, sinon la détruire, la déboulonner. Déboulonner les statues, c'est sans doute bien, au figuré, dans le domaine de la peinture impressionniste contre la peinture académique. Mais la colonne des victoires napoléoniennes... Alors, vous allez voir, cela embraie sur un épisode différent et piquant à plus d'un titre.

Je pressentis le mauvais coup.

– Tiens ! Lisez-vous-même...

Je commençai de lire le texte que Gosselin avait souligné : « Dans

une circonstance particulière, Courbet avait montré de quoi il était capable et commis une action qui, d'après mon humble avis, le rend méprisable (...). Tout ce que l'on peut exiger d'un homme en dehors des grands principes de morale auxquels nul ne doit faillir, c'est de respecter l'art qu'il professe (...) le peintre Courbet y a manqué. Pour plaire à un musulman qui payait ses fantaisies au poids de l'or (...) ce même homme dont l'intention avouée était de renouveler la peinture française fit un portrait de femme difficile à décrire. Dans le cabinet de toilette du personnage étranger, on voyait un petit tableau caché sous un voile vert. Lorsque l'on écartait le voile, on demeurait stupéfait d'apercevoir une femme de grandeur naturelle, vue de face, émue et convulsée, remarquablement peinte, reproduite "con amore" ainsi que disent les Italiens, et donnant le dernier mot du réalisme. Mais, par un inconcevable oubli, l'artisan, qui avait copié son modèle d'après nature, avait négligé de représenter les pieds, les jambes, les cuisses, le ventre, les hanches, la poitrine, les mains, les bras, les épaules, le cou et la tête... L'homme qui pour quelques écus peut dégrader son métier jusqu'à l'abjection est capable de tout (...) et obtiendra ainsi un renom ridicule dont il ne pourra plus se débarrasser. C'est ce qui est advenu à Gustave Courbet pour avoir aidé au renversement de la colonne... »

Je n'étais guère étonné. Mathilde m'avait montré quelques années plus tôt des caricatures terribles de Courbet, « le déboulonneur ». Hypertrophié, tout en viande, grotesque, ivrogne et goinfre. Ce Maxime Du Camp, piètre ami de Flaubert, était né traître. Il avait déjà soumis *Madame Bovary* au feu de ses critiques imbéciles. Henri Rochefort, le communard évadé du bagne de Calédonie, ami de Courbet et d'Hugo, appellerait Maxime Du Camp « l'abject mouchard de nos lettres ». Je me contentai de déclarer :

– Courbet est un grand peintre courageux et couillu, qu'ils le veuillent ou non ! Je l'admire quand il a soutenu à Dijon l'exposition au profit des femmes des grévistes du Creusot.

– Les grands peintres sont des révolutionnaires aléatoires. Ils n'hésitent jamais à vendre leurs tableaux aux industriels des aciéries, aux métallurgistes et aux propriétaires de mines. Le grand artiste est greffé aux riches. Jadis, il léchait les pieds du prince. L'ouvrier tant aimé est trop pauvre pour se payer *La Femme au perroquet*, vendue 15 000 francs ! Pendant votre grève de 1870, justement. Alors, être

couillu au Creusot !

– C'est un authentique défenseur du peuple.

– Courbet ! Bon, après tout, c'est un réaliste resté d'un parfait classicisme, assez traditionnel, bien dessiné, sur grand format. Un peu plus costaud et plus cru que les autres, je vous l'accorde. Anna me dit que Monet serait plus révolutionnaire. Alors, voyez comme la vie est savoureuse ! Courbet, le révolutionnaire du Creusot et du marigot communal, respecte, en fait, un rigoureux conservatisme de style, si ce n'est de fond. Alors que Monet, républicain tempéré et douillet comme moi, est sans doute radicalement révolutionnaire en peinture.

Je me tus, un peu ébranlé par les acrobaties de Gosselin. Je savais qu'il me harcelait sur Courbet parce que lui et les siens, les opportunistes de tous bords, ne lui pardonnaient pas la Commune et peut-être surtout pour provoquer, contredire, dominer l'amant de sa femme. Ou pour s'amuser en vacances.

– Vous ne savez pas la meilleure ? J'ai appris que votre idole, au plus fort de la révolte, sauva les bronzes du citoyen Thiers que la bande voulait fondre ! Thiers, le brave homme. Ils auraient fondu toute la ville, l'or des Invalides et tous les plombages dentaires pour mitonner des obus, des balles... Contre les casques à pointe d'abord, puis contre la cinquantaine de prêtres exécutés, et après contre eux-mêmes divisés en factions anarchistes, internationalistes, blanquistes, jacobines, socialistes... Une autre encore meilleure, mon cher – tout se sait, oui, ça sort comme les ascaris ! Courbet vendit un tableau au cours d'une loterie en faveur de la défense nationale et affecta les fonds à la fabrication d'un canon : le canon *Le Courbet*. Le fleuron du carnaval, en concurrence avec *Le Hugo* ! Soyons honnête, c'était un peu avant l'émeute des partageux. Mais pour un antimilitariste, ce canon, c'est épatant. Heureusement que mon ami de Deauville, le comte de Choiseul, est venu exprès au Conseil de guerre défendre le peintre fourvoyé qu'il admirait.

– C'est Choiseul et surtout Maxime Du Camp qui vous ont raconté tous ces hauts faits ?

– Vous avez raison ! Je préfère revenir à Maxime, au fameux tableau. À l'art. L'Histoire est si décevante et aléatoire... Criminelle dans les deux camps, je le reconnais. Donc, quand j'ai lu Du Camp, je n'ai fait ni une ni deux, j'ai fait transmettre un message à un ami d'Étretat, Jean-Baptiste Faure, qui passe ses vacances dans sa villa

Les Roches. Vous connaissez ? En surplomb de la mer. C'est le baryton célèbre dont on vous a sans doute parlé. On le croise sur la promenade de la plage. Fière allure, extravagance soignée, théâtre assuré. Il a chanté Hamlet, Don Juan, tralala ! C'est un collectionneur fastueux. Nous avons pris l'apéritif au milieu de ses trésors : Manet, Monet, même Courbet ! Oui, mon cher !... Mais il a l'esprit de clan comme tout le monde ici, on ne peut lui amener des curieux, des badauds de la peinture. Il serait submergé par le tout-venant.

J'encaissai le message. Gosselin paierait très cher, un jour... Il reprit :

– Et Faure m'a confirmé les dires de Du Camp, qui n'a pas eu la berlue. Au cours d'une de ces transactions dont il a le secret, Faure aurait lui-même vu passer le fameux portrait cadré ! Le minou... Il y avait celle de Chardin, désormais il y aura celle de Courbet !

Il vit que je ne comprenais pas bien le rapport. Alors, d'un ton coupant, il lança :

– La raie !

Je restai d'abord coi, puis je dis :

– Je me demande lequel de Du Camp ou de Courbet sera finalement le plus ridicule devant la postérité.

– Là, je donne ma langue au chat ! s'exclama Gosselin. Je ne me fais pas de souci pour les savants, Darwin, Edison, Pasteur, Berthelot avec un bémol, Gaulard et consorts, les frères Lumière que je soutiens et qui font des avancées merveilleuses dans la photographie. Les grands architectes comme Haussmann, les novateurs, les constructeurs, mon ami et confrère Belgrand que nous avons perdu, hélas, Ferdinand de Lesseps, ce grand Français qui a construit le canal de Suez – et ce n'est qu'un début ! –, les financiers de génie, les frères Pereire, Rothschild... Mais les écrivains, les peintres ? C'est volatile, le goût, les couleurs...

– Courbet triomphera. Regardez combien Manet fait lentement et sûrement son chemin avec ses œuvres les plus scandaleuses.

– Ah ! Comme vous y allez, quelle foi ! Comme s'il suffisait de scandaliser ! Manet n'a jamais représenté dans son *Déjeuner* des sexes en train de collationner, tout de même... En tout cas, on devrait inscrire sur le tombeau de votre Courbet égaré l'épithète suivante : « Il déboulonna Napoléon et peignit des cons. »

C'est au ^{xx}e siècle déjà avancé que je devais lire un court paragraphe du *Journal* d'Edmond de Goncourt. Le voici chez un marchand de ces objets japonais dont il raffole. Et soudain le dénommé de La Narde lui dit : « Connaissez-vous cela ? » Et il ouvre avec une clé un tableau dont le panneau extérieur montre une église de village dans la neige et dont le panneau caché est le tableau peint par Courbet pour Khalil-Bey, un ventre de femme au noir et proéminent mont de Vénus, sur l'entrebâillement d'un con rose... « Devant cette toile que je n'avais jamais vue, je dois faire amende honorable à Courbet, ce ventre, c'est beau comme la chair d'un Corrège. »

Quel choc, alors, quelle vengeance ! Cette vieille commère misogyne à ragots de Goncourt qui n'aimait rien en dehors de l'art japonais, qui avait abominé le Courbet de la Commune, qui, devant un décolleté de femme, déclarait que la chair était blanche comme un poulet mort – oui, le même, soudain confronté au ventre qu'avait vu Du Camp, affirmait l'exact contraire de ce crapaud et saluait la beauté du ventre fendu de rose.

Un après-midi, je perçus sans trop y faire attention une silhouette là-bas, au pied de l'ineffable falaise des peintres. Je vaquais à mes affaires, j'avais une sorte d'informel contrat de travail avec un groupe de pêcheurs que j'aidais dans leur labeur, soit hâler les caïques au moyen des cabestans, vider le matériel, le ranger dans les caloges, le sortir. Trier le poisson. Ou l'inverse : faire basculer le bateau du rempart de galets, le faire glisser sur des rondins en poussant du dos, à quatre ou cinq. Arc-boutés, ahanant. Parfois je partais avec eux pour une journée de pêche. Cette fois, je n'en fis rien. Je m'aperçus que le peintre avait reculé sur les galets avec la marée montante. Quelque chose m'intrigua. Je m'approchai. Je ne la reconnus qu'en arrivant presque sur elle. Elle était braquée sur sa toile. Elle me vit de côté, me regarda, me sourit. Je lui demandai si je ne la dérangeais pas. Elle me répondit que non avec un air un peu perplexe tout de même, comme si elle émergeait d'une hypnose. Son visage était naturel, sans poudre, sans fard. Sa jupe toute simple et pratique. Son corsage sans coquetterie. Un chapeau de paille posé par terre. Elle était campée sur un liséré de galets coincé entre la mer et la falaise.

– J'en ai marre de voir ça !

Je m'approchai pour jeter un œil sur son tableau, et quelle ne fut pas ma surprise de découvrir qu'elle ne peignait pas la falaise ! La toile était recouverte par le gréement d'un trois-mâts imaginaire au nombre de voiles excédentaire.

Elle eut envie de se baigner pour se libérer de son souci. Elle ôta sa robe et m'apparut en corsage et jupon. Elle lança autour d'elle de brefs regards, puis fit dégringoler le jupon et fut en pantalon de coton brodé.

– Si vous en avez envie, on plonge tous les deux. En cas de nécessité de sauvetage, au moins vous serez là !

Son allusion amusée à notre première rencontre me déterminait à la suivre.

Elle était vive et vorace, happait la vague, la tête plongeant chaque fois d'une longue goulée au cours de laquelle son corps s'étirait. De temps en temps, elle se retournait dans l'eau, respirait à pleins poumons, battait les pieds, se réjouissait du bouillon d'écume. Oui, jubilait, fusait dans le vif.

Nous avons abordé le rivage. J'étais essoufflé, pas elle. Fraîche et rieuse.

– Vous savez que ma belle-mère est en train de parcourir la terre. Je n'ai rien de commun avec elle, mais c'est un truc que je ferai !

Elle prononçait ces paroles en regardant le soleil décliner sur la mer.

– Vous avez déjà voyagé ?

– Oui.

– Vous n'en direz pas davantage...

J'hésitai. Je n'allais pas lui infliger le pathos de mon escapade sanglante.

– Je me suis engagé en Algérie. Très vite j'ai été blessé et rapatrié. Cela résume mon épopée.

Elle eut la délicatesse de ne pas insister, en développant l'argument qu'un échec pouvait être dépassé, qu'il pouvait fournir au contraire le ressort d'un nouveau défi et patata !

– Parlez-moi de Monet et de Courbet. Je suis affamée de petits détails concrets !

En fait, il n'y avait que cela qui l'intéressait dans l'amorce de son identification passionnée. Je ris, conscient que ces détails étaient vains.

– Le ventre de Courbet était énorme, il buvait comme un trou et dévorait des saucisses, du chou au lard. Un jour, je l’ai vu nager la pipe à la bouche.

– Non... Ce n’est pas vrai !

Elle me mangeait des yeux, ravie.

Je ménageai le *crescendo* :

– Il peignait, les bretelles pendantes, la chemise ouverte. Il attaquait directement à la peinture au couteau sans dessins préalables. Il dégoisait des fanfaronnades mirobolantes en pétant tranquillement.

Elle adopta un ton extatique et s’exclama :

– Oh ! « Tranquillement »... Comme c’est majestueux !

Elle pouffa de rire, puis redevint sérieuse.

– Et Monet ?

– Monet, lui, était plus consciencieux, plus intérieur, si j’ose dire. Il faisait des études préalables, inspectait le terrain, les environs, guide en main. Un vrai petit lieutenant. Tout, chez Monet, tient dans la sagaie du regard. Courbet, malgré l’âge et l’adiposité, était d’une masse trapue, formidable, sombre, bouffie, magnétique. Des épaules larges, un garrot de taureau envasé sous la couche de graisse. Une voix tonitruante. Il épatait tous les pêcheurs rameutés. Les femmes ravies. Il les regardait beaucoup. Monet était à ses tableaux, à ses reflets.

– Je sais, je l’ai mesuré lors de notre première rencontre : vous préférez Courbet.

Je m’échauffais, je voulais la séduire... Je ne suis pas sûr de rapporter mot pour mot ce que je lui ai déclaré alors. Ma réflexion et une certaine dextérité acquises influent sur ma restitution du passé, n’est-ce pas naturel ?

– Comment dirais-je ?... Courbet peint le corps, le corps du monde, son galbe.

Surprise, elle me fixa longuement des yeux.

– Et le corps de la femme, avec la même puissance. Une plénitude globale... Il ne peint peut-être pas la chair, trop liée au péché chrétien, mais... la viande païenne de la vérité.

J’avais osé !

– Je l’ai regardé planter la falaise, l’enfourcher avec une force, une sensualité telluriques. L’idéal de Monet est inverse, il aspire non à camper le monde, à l’étreindre, mais à le dissoudre dans une brume de

lumière hallucinée. L'un matérialise à l'excès, l'autre dématérialise. Mais tous deux excluent Dieu.

Impressionnée, elle me dit :

– Oui, Dieu... Pour créer, il faudra se passer de lui !

Nous sommes revenus à la ville. Elle a rejoint la voiture et le cocher qui l'avait attendue pendant tout ce temps. Il bavardait avec des pêcheurs en fumant la pipe.

– Je me suis carapatée, mon père a dû partir pour une urgence au Havre. Il voulait que je l'accompagne, mais bon... Je peux vous ramener.

J'acceptai. J'avais fait ce voyage avec Mathilde et je le recommençai avec sa belle-fille. Dans les deux cas le souvenir m'en est délicieux. Le balancement, le grincement soyeux des ressorts et des roues qu'on ne connaît plus aujourd'hui avec l'automobile bruyante. L'air affluant de tous côtés, la falaise qui, dans les méandres du chemin, surplombe la plaine marine. Mais je pensais surtout à son corps tout mouillé sous la jupe et le corsage enfilés par-dessus. Elle se trémoussait un peu, car le sel devait lui coller à la peau. Alors elle me dit avec drôlerie :

– Vous, ça ne vous picote pas ?

J'hésitai un bref instant, une retenue de pudeur.

– Oui, ça me picote.

En septembre 1882, j'ai vu Victor Hugo. Quel événement ! Mathilde était revenue de son odyssée. Notre relation se survivait. Elle était restée sur la falaise, en raison de la très belle arrière-saison et d'une certaine fatigue de l'âme qui était le contrecoup de l'intensité de son voyage. Elle avait lu dans les journaux que Victor Hugo allait donner un grand déjeuner des pauvres. À Veules-les-Roses. C'était à côté de nos demeures. Un village marin où il arrivait à Hugo de séjourner dans la villa de son ami, le journaliste et auteur Paul Meurice. Mathilde, soudain requinquée, m'avoua qu'elle n'avait vu le poète qu'une fois, et de loin. Alors elle voulait l'avoir en gros plan. Certes, nous n'étions pas invités au raout des misérables. On se contenterait de regarder l'arrivée du monstre, au milieu des badauds. Mathilde, non sans humour, précisa que ce nom de Veules-les-Roses n'était pas sans la troubler, à cause de son antithèse. J'aimais la retrouver amusante et libertine. C'était l'explication de ce désir d'aller à Veules voir le vieil ogre velu, entouré de petites pauvresses roses.

Notre expérience fut courte et notre vision du géant fulgurante. Une calèche débarqua sur la place de la mairie, dans un soleil de gloire. Elle venait de quitter la villa de Meurice, sise au sommet de la falaise. Une fanfare entama un hymne. les drapeaux claquèrent. On vit Victor, aux cheveux et à la barbe étincelants de blancheur. C'était donc vrai ! Il grimaçait un sourire en agitant la main de bienveillance. Un peu brinquebalé par l'équipage et sa cour. Tout le monde criait : « Vive Victor Hugo ! » Je m'entendis crier : « Vive Victor Hugo ! » C'est quelque chose dans une vie humaine. Et je recommence, au moment où j'écris, quitte à ce qu'on me prenne pour un vieux fou.

Les rustres et les bourgeois, les blouses et les chapeaux hauts de forme, des rangées d'enfants, cent enfants pauvres, attendaient Noé devant l'Hôtel Pelletier où aurait lieu le festin.

On sentait la stupeur énorme, l'émotion au paroxysme. Hugo ! Un mythe comme le Colisée, les pyramides, le Sphinx, les tours jumelles de Notre-Dame et les États-Unis d'Europe. Jupiter en personne. Le Père Noël et Barbe-Bleue. « Hugo ! Hugo ! » criaient encore les hugolâtres quand Baal avait disparu.

Nous aurions une version à peu près complète de la fable, les jours suivants, dans la presse locale et nationale et par moult témoignages plus pittoresques.

Hugo, 80 ans. L'anniversaire, en février, avait été un tintamarre national et sacré. Quarante mille enfants défilèrent sous le balcon de sa maison, des enfants pauvres et des enfants riches, en légions bien ordonnées. Devant le roi Hugo de la République. Dans la foulée, on rebaptisa avenue Victor-Hugo l'avenue d'Eylau où donnait sa demeure. Paris faillit s'appeler Victor-Hugo.

Un détail nous fascina, Mathilde et moi. Dans la villa de son ami Meurice, Hugo travaillait face à la mer, bien sûr, comme dans les îles de son exil. Mais voilà le fait qui nous enchantait : un miroir reflétait derrière lui la fresque des vagues comme pour l'en envelopper. Il nous arrivait à Mathilde et à moi de disposer un miroir pour contempler notre conjugaison. Peut-être aussi pour aviver un plaisir qui s'émoussait. Mais nous ne formions pas une mer.

Des fleurs, de grands bouquets, décoraient la salle de l'Hôtel Pelletier, ainsi que des drapeaux tricolores. Les cent enfants étaient alignés le long de deux tables parallèles. Hugo trônait au milieu de la première. Des gosses levés tôt, lavés, étrillés, torchés, talochés quand ils somnolaient, parés de vêtements impeccables. Cela avait été tout un tracas que le débarquement de l'Astre. On était honorés mais il fallait faire face. Les mères s'étaient disputées, celles dont les enfants n'avaient pas été jugés assez pauvres dénonçaient dans la liste des sélectionnés des tricheurs, des petits privilégiés. Tout le monde aspirait à la pauvreté. Il fallait voir les cent bouilles des petiots estomaqués d'être à la table du Soleil. Ils ne pipaient pas, se taisaient, certains cachaient presque leur visage de timidité, d'autres écarquillaient les prunelles avec franchise en se repaissant de l'indicible. L'un d'eux, englouti dans la stupeur ou mal réveillé, avait le doigt enfoui dans son nez qu'il explorait comme pour apprivoiser, en plus petit, l'abîme de la vision d'Hugo. Le superbe vieillard était flanqué d'une fillette charmante qui n'avait que 3 ans et demi. C'était

un couple magnétique. Le Menhir et sa Cosette. Au tout début, il y eut des discours avec les enfants debout accueillant Sa Majesté Toto. Impossible de faire une synthèse chronologique d'un événement qui méduse et abolit la notion rationnelle du temps.

Un brave homme déclama un poème : « Doux et vénéré maître à qui l'enfance est chère... Fiers, un jour ils diront : je l'ai vu... / Votre vue est un éveil des cieux. »

Mathilde me désigna du doigt un enfant qui cherchait dans le ciel une apparition surnaturelle : Hugo avec des ailes d'ange et une barbe de satyre nimbé.

Alors Hugo parla. Ce Que Dit La Bouche d'Hugo :

– Vous êtes jeunes, vous êtes faibles, vous êtes pauvres, vous avez droit à nos tendresses et à notre dévouement. Vous portez déjà et vous porterez peut-être le poids de la vie ; mais aujourd'hui oublions tout, réjouissons-nous, mangeons et buvons, je vous bénis.

Ce n'est pas tout à fait l'appel à la révolte des communards mais c'est de la tendresse, avec en sus : bénédiction de la République sans Dieu. Toute la salle s'écrie : « Vive Victor Hugo ! » Les enfants adorent ça, ces acclamations les décontractent. La nourriture arrive, abondante. De la viande ! La petite voisine d'Hugo le regarde manger. Elle est plus bas, elle le sonde d'en dessous. Ce qu'elle voit est assez horrible. Une tête ? Non. Une espèce de roche colossale enveloppée d'une pieuvre de poils blanchâtres. Des ravines trouant la chair fripée, des bosses, des boucs, des bouffissures de faune et de Quasimodo. Des grumeaux impossibles à identifier, des taches de toutes les couleurs, des fanons de dindon, des verrues noirâtres. Des précipices horribles, des goules de cathédrale gothique, des monstres accrochés aux pinacles, des voûtes, des tympans fourmillants, des grottes, des vallées ravagées par la peste. Des paupières ressemblant à des varices gonflées, violacées, à des chairs lacérées, à on ne sait quel massacre des Saints-Innocents. Cela se déforme, s'écroule, gondole au fil de la mastication de Saturne. Cosette pourrait y passer, sous la fourchette du cyclope. La petite saisie d'effroi, car elle ne sait pas, comme nous, mettre en mots l'Inexprimable, l'Impossible.

Hugo se penche et voit la terreur peinte sur les traits figés de l'enfant. Il comprend, même si ce n'est pas à son avantage. Hugo comprend tout, il s'incline vers l'innocente créature galvanisée. Il sourit en grand-père merveilleux. Il le fait spontanément, comme avec

ses petits-enfants Georges et Jeanne. Alors le chaos se transforme par miracle. La confusion cosmique se réorganise, s'aplanit en un visage humain, le plus humain des visages. Celui du Père Noël. La petite rayonne du sourire de la résurrection. Elle hésite. Elle tend la main, ose... L'enfant pauvre touche la barbe divine. Hugo est aux anges. Il se dit qu'après tout ce n'est pas une mauvaise journée. Ce matin, il s'est senti vieux, foutu, en jetant un regard à la mer soudain glauque, néant de sénilité baveuse.

Cette joie retrouvée lui donne une soudaine envie de pisser. Hugo se dresse, noble, paisible, souriant. Les enfants ne comprennent pas ce qui lui prend. Ils se lèvent à leur tour. Aussitôt, les dames qui les servent leur ordonnent de se rasseoir. La petite abandonnée a envie de pleurer. Hugo va pisser. Dieu pisse, c'est l'égalité républicaine. Certains petits, tenaillés par la même envie, n'osent pas bouger pour profiter de l'occasion et aller faire ce que Dieu fait. Les pauvrets pissent dans leur culotte. Ce n'est jamais l'égalité jusqu'au bout.

Les brioches déboulent au dessert, gonflées, chantournées de belle pâte moelleuse, dorée. Cela sent bon et c'est doux, laiteux, rassurant. La petite fille se trompe et boit dans le verre de Tonton Toto. Gavée, elle s'endort contre le fantastique arc-boutant.

C'est le moment de la loterie finale. Tout le monde aura un lot. La gagnante de la timbale suprême de 100 francs est une veuve de six enfants, parfaitement pauvres, qui vient avec le dernier dans ses bras tendres. Tout le monde se met à pleurer en même temps. Un chroniqueur écrira de Victor Hugo : « Son génie n'a d'égal que sa bonté. » Nouveaux discours. Victor répond. Le Bien, le Progrès, l'Éducation, l'Enfance. L'Amour. Trente-deux ans plus tard, certains petits garçons de la tablée des cent et de la veuve ne seront pas encore assez vieux pour échapper au massacre. Les fils de plusieurs petites filles présentes et charmantes mourront dans la fleur de l'âge. Hugo sera le dernier à croire au progrès, à la rationalité humaine, à la paix universelle inscrite dans le programme naturel de l'humanité.

Le soir, Victor Hugo voulut voir une dernière fois la mer. Un groupe d'élus le suivit pieusement à un endroit appelé Le Menteux où les villageois avaient coutume de bavarder. On connaissait le rapport privilégié du poète avec l'océan. Il lui parlait volontiers et ce dernier lui répondait. Ils avaient pris cette habitude au long de ce délire d'exils de Jersey, de Guernesey.

Le regard d'Hugo, du haut de la falaise, plonge dans l'océan furieusement baraté. Vertige. Soleil couchant. Magma de houles et de rayons. Le Mage déclare :

– Vous savez quel reproche l'Océan a fait à nos poètes, lors d'une séance spirite que j'organisai à Jersey et où je l'interrogeai ? À travers les coups répercutés par la table, l'Océan a dit : « Votre flûte trouée de petits trous comme le cul d'un marmot qui chie me dégoûte. » Certes, c'était cru mais j'ai retranscrit tel quel ! Alors j'ai écrit *Les Travailleurs de la mer*. Pour être le maestro et non plus le marmot !

» Écoutez-moi cet orchestre ! Ce n'est pas le troufion d'un petiot ! Cette dilatation des flots, ces roues, ces tentacules du monstre... Comment voulez-vous être sobre devant l'infini ! Les tenants du goût français demanderaient à Shakespeare d'éviter le mélange des genres et de respecter la règle des trois unités ! Surtout l'unité de ton ! Ah ah ! Ils exigeraient de Dieu qu'il coupe quelques millions d'étoiles et de galaxies parce qu'elles ne sont pas tracées au cordeau et concises comme un jardin de Le Nôtre. L'infini, c'est esthétiquement ostentatoire, donc immoral ! Alors, avec leur bon goût et le verre d'eau de leur litote, ils mettraient Lear et l'Iliade à la diète, et ma lyre en miettes !

Hugo sombre dans un songe. Il adore le mot « songe », il est un peu fou. Tout tangué. Il adore le mot « tout ». Hugo c'est tout, c'est fou, c'est la falaise des fous. Monet, Hugo, Courbet. On entend le craquement des failles. La falaise se met à déconner. Un bout de corniche s'éboule, on rattrape de justesse le Prophète.

Tout le monde attend le moment sacré, l'effroi de l'indicible. Le géant balbutie et soudain c'est parti. Il parle avec la mer, cette dernière lui répond tranquillement. C'est à la fois sacré et familier. Mais il faut y être habitué. Hugo et la mer sont à tu et à toi. Il souffle, elle mugit. Il lui dit : « Tu es l'infini », elle proteste : « Non, c'est toi ! » Il est tendre, elle sourit. Il fait de petites grimaces insensées, elle fait de petites grimaces insensées. Il lui tire la langue, elle lui tire la langue. Tous les cailloux sourient sur la plage, au pied de l'abrupt. Hugo adore faire sourire, rire, toutes les choses. Oui, « le caillou rit ! », c'est de lui. Tout luit chez lui. Et reluit encore. Il ose, Hugo ose. Il est énorme et son génie, aujourd'hui, me fait rire. Ce n'est pas un rire ironique, ce petit rire d'ironie de salon si limité, si pauvre, si pincé. Ce n'est pas un gros rire de farce rabelaisienne. Non, c'est un rire de

jubilation, un rire d'admiration, un rire de création. Il paraît qu'il arrivait à Courbet de rire ainsi devant un tableau fait. On s'étonnait : rire de dérision ? Triomphe ? Provocation ? Non, c'était un rire de création où il y a du dédoublement, un peu comme un enfant qui rit devant le château qu'il a construit et qui est plus grand que lui. Rire de surprise, de petite moquerie fiérote et complice.

– Alors il vous a plu ?

– Qui ?

– Mais le Père Noël, le Prophète !

Gosselin savait que nous avions vu Hugo à Veules-les-Roses. Mathilde ne lui cachait plus grand-chose.

– On dit qu'il a perdu un peu la main. Il n'a pas fait tourner la table devant les marmots de Veules-les-Roses pour leur faire écouter la parole du Christ, de Shakespeare ou de Dante ? C'eût été instructif.

Je restai interloqué.

– Ah ! Mathilde ne vous aurait rien dit... Mais oui ! Auguste Vacquerie, avec lequel nous avons déjeuné, en voisins, à Veules-les-Roses, chez Paul Meurice, nous a fait récemment des confidences. Paul Meurice, l'ami d'Hugo, lui-même a publié quelques révélations des séances de spiritisme à Jersey, pendant l'exil du Mage... Il y a eu une bonne dizaine de témoins. La table levait le pied comme un chien qui va faire pipi et elle toquait ses coups. Hop ! Hugo traduisait, au débotté, Jésus, Shakespeare, Mahomet. Une vraie diarrhée verbale ! Les malheureux se taisaient depuis des siècles, alors ils se rattrapaient ! Un jour, Hugo demande à Dante s'il est content au paradis et Dante, tout simple, répond : « Béatrice chante, je l'écoute. » Hugo révèle à Chateaubriand qu'il habite à Jersey, pas si loin de Saint-Malo où le maître est enterré. Et Chateaubriand acquiesce : « La mer me parle de toi... Grand homme, finis *Les Misérables*. »

J'éclatai de rire.

– Vous voyez, j'aurai quand même réussi à vous faire rire ! Cela dit, le malheureux Hugo, depuis qu'il avait perdu sa petite Léopoldine, tentait tout pour communiquer avec son esprit et celui des autres... Il pensait même fonder une religion ! Il vous suffit de parcourir la fin des *Contemplations* pour vérifier ce charabia occulte. Certes, si moi je dis demain à Mathilde que Dante me parle et que je veux fonder une religion qui dépasse le christianisme, elle fait venir tout de suite les

infirmiers de Bicêtre ! Mais à Jersey, jamais ! C'était normal et quotidien. On était avec l'au-delà à tu et à toi. Avec le lion d'Androclès, l'ânesse de Balaam et la colombe de l'Arche. Il est original, ce trio ! Ça vous épate, ce bestiaire de la crédulité ! Pourquoi ne pas causer avec le chat de l'*Olympia* et la grenouille du *Déjeuner sur l'herbe* ? Ou avec le perroquet bariolé qui joue avec la superbe femme nue de Courbet ? Il n'a pas tout raté ! Bon, soyons chrétien : Hugo aurait pu interroger les animaux de la crèche.

– Les poux des Rois mages !

Je l'avais interrompu ! Il me fixa des yeux, bouche bée, se tordit brusquement et poussa un rire aigu. Puis il reprit la main :

– Hugo interrogea aussi la Comète, s'il vous plaît ! Et c'est bien la seule que j'aurais voulu scientifiquement entendre sur l'origine du monde ! Vous savez, si un importun venait solliciter Hugo au moment crucial, la servante, solennelle, répondait : « Victor Hugo parle avec Bouddha ! » Le visiteur – bergère langoureuse ou livreuse de langoustes – repartait en pensant que M. Bouddha était un émissaire de France qui venait comploter contre Napoléon III.

C'est lui, là-bas, mon cœur bat, j'en suis sûr. Le chapeau, le manteau, la silhouette petite et trapue, son matériel, la manière de trimballer tout cela... Je m'approche dans le froid. On est au tout début février de l'année 1883. Comment oublier la date de ce retour ? Car il est revenu. Quatorze ans après ! C'est lui. En pleine journée du diable par gros temps. Le fou de la falaise. Il s'arrête et regarde. Il va recommencer. Il recommencera toujours. Pourquoi cet hiver-là, je l'ignore, par quels détours ? Qu'a-t-il appris entre-temps, digéré, pour oser ? Ou est-ce une pulsion spontanée, sauvage ? Il sait que le grand Courbet l'a suivi de près en 1869. Ses *Falaises* robustes, construites, compactes, ont été exposées. Il les a vues. Le cosmique Courbet des corps et des masses tonnantes. Revient-il par défi ? Pour faire sinon mieux que son maître magnifique, du moins autrement ? Il est là, le bonhomme Monet, chapeauté. Je suis très près de lui. À peine deux cheveux blancs. Il est plus gros, plus intense. Il bouge, il chauffe. La vue majestueuse le remue, la foutue falaise dans le jour blême, l'ogive de l'Aval embuée dans sa barbe d'écume. Un personnage formidable, dressé dans le jour sulfureux. C'est cela qui l'absorbe. Comme il scrute, sonde. Cette hypnose, c'est sa vie.

Il ne me reconnaît pas tout de suite. Je lui rappelle que je l'ai emmené, jadis, faire une promenade sur la mer pour qu'il mesure les amples fresques d'Amont et d'Aval. Il plante sur moi son regard aigu, noir comme une pointe d'obsidienne taillée par un chaman maya. Il me remet. On marche un peu. Le boucan marin augmente. La vision est plus vaste, plus précise. Il souffle, il s'arrête. Il contemple son morceau de songe. Il me dit :

– Cela va être dur, la lumière a l'air de décamper. De gros nuages galopent vers nous. Ils vont tout écraser.

Il rouspète déjà. Je m'en souviens, pendant l'hiver 68-69, il se

plaignait, bougonnait. J'ai su par la suite qu'à l'époque de ce premier séjour sa mauvaise humeur était due au fait qu'il était fauché. Il a été longtemps fauché, écrivant qu'il n'avait ni pain ni vin, rien pour se chauffer... Il empruntait alors à Courbet, oui, et à Bazille, mort à la guerre. Monet, le roi des dettes. Il reconnaîtra la générosité originelle de Courbet : « Courbet a toujours été pour moi si encourageant et si bon, jusqu'à me prêter de l'argent dans les moments difficiles. » Courbet était mort depuis bien longtemps quand j'ai appris cela. Monet s'énervait de ce que la lumière du monde variait sans cesse. C'étaient justement ces avatars qu'il prétendait capter. Courbet, lui, s'en foutait, du temps.

J'attrape le chevalet, je le libère un peu. Il trimballe plusieurs toiles pour suivre les différents instants de la lumière et y revenir, chaque fois que l'instant perdu revient. Nous continuons notre progression sur les galets.

Il s'installe après moult vérifications. Se cale. Cela pourrait ressembler à une sorte d'attelage fantastique. Le peintre tient les rênes de l'espace et ce dernier s'élance devant lui. Il trace quelques dessins comme pour la retrouver, la belle ! Reprendre en main sa mariée turbulente. Il avise ses tubes. Brouille la matière bariolée. Ses munitions pour la bataille. C'est un combattant acharné. Fouette, cocher ! La falaise est une jument monumentale.

Les nuages sont passés. Le temps demeure mauvais malgré le ciel maintenant plus clair. Il peint un bloc de falaise sombre, secrètement baratté de bruns bleuis, des indigos, des violets, des blanchâtres. Comme il mélange ! Beaucoup plus qu'en 1869. Le ciel bouge encore, Monet s'exclame :

– Le ciel devrait savoir qu'il pose !

Ce n'est pas vraiment ce que moi je vois, qui est plus monochrome et solidaire. Sa technique a changé. Sa touche s'est multipliée, des coups de brosse partout. La mer agitée de vagues, effervescente, jaune, verte, panachée de bleu-noir, de bleu de Prusse, d'outremer, de taches claires. Il est parti, Monet ! Voilà qu'il gronde de nouveau, pas content ! Pas content du tout. Il manque de tout balancer. Car le ciel vient de prendre deux à trois brumes dans les narines. Il corrige, précipite une rafale d'impacts plus contrastés. Un tourbillon de mer en vrac et vrilles, jaune anisé, vert tilleul. Un champ de chaume !

Le lendemain, je le vois grimper côté falaise, prendre le sentier de

la crête, repérant les lieux, traçant des croquis. C'est la première fois. Toujours il est passé par en bas, par la plage, par son plancher de cailloux et de varech. Ce matin, il entreprend l'ascension. De loin, je l'accompagne, je suis la mouche du coche, sur orbite de Monet. Nous arrivons au sommet. Rude balade escarpée. Je comprends soudain ce qu'il cherche. Il veut descendre par la valleuse de Jambourg entre l'aiguille de la porte d'Aval et la Manneporte. Piquer dans le vif de la falaise. Prendre l'escalier qui plonge en zigzag entre les versants vertigineux. Monet veut entrer dans les entrailles de la falaise, comprendre comment ça marche, comment cela se machine de l'intérieur. C'est nouveau. On se trouve d'aplomb au-dessus de l'Aiguille. Dans le vent. Dans les embardées du norois. Matin âpre. Le froid nous mord les joues tandis que nous happe, en plein vacarme, la vision du gouffre. Monet me regarde, ce n'est pas un sportif. Je veux passer devant, il me repousse. Car je lui couperais la vue sur le vortex.

À peine quelques piquets de clôture aérienne, l'esquisse d'un parapet nous guide. La valleuse herbue dégringole. Monet s'accroche, hésite, avance un pied puis l'autre, glisse, se retient. Il souffle, il s'y remet. Les marches sont mal dégrossies, bancales ou manquantes. Le vide nous avale. La mer qui se retire bat les rochers de la plage. Elle résonne d'un fracas étourdissant. Un tourbillon de mouettes criardes casse le ciel. Monet jette des regards vers le parterre des galets coincés entre les deux cônes pointus que forme la falaise, deux poternes de craie. Il faut poursuivre notre plongeon dans la fosse. Le vert végétal nous offre un appui visuel, comme de grandes lèvres d'herbe dans cette brèche de Courbet. Oui, alors j'ai été traversé par l'éclair de Courbet. Je suis un traître dans le dos de Monet, je suis venu assister à sa déconfiture dans sa guerre des falaises. Courbet aura gagné définitivement. Mais Monet, le dingue, dérape, se redresse, grogne, s'exclame, on dirait qu'il boite, se disloque dans l'avalanche des gradins.

Il fait une pause. Voit tout, à mi-chemin, droit dans la pente, entre mer et ciel. Rochers, vagues refluées, chevelures vert et noir des varechs, pans de calcaire, strates linéaires et tremblantes, bandes de silex incrusté, plus sombre. Il repart. Il se déhanche encore, se cale, déboite, tend le pied, saute ou presque. Puis le voici quasiment accroupi, comme sur un ressort tendu, en suspension, l'artiste, et il descend toujours. Ventru, vigoureux, barbu, aspiré dans l'éventail de

la matière qui ferraille. Nous planons dans la beauté du monde. Des touffes d'absinthe s'accrochent aux bosselures du versant. Une mouette pousse une série précipitée de hurlements stridents. Elle corne ainsi plusieurs fois dans le vide.

L'ultime section du parcours est un petit escalier tombant à la verticale. Là, Monet ne sait plus comment procéder. Il lui faudra se retourner et franchir la distance barreau par barreau. En bas, il reprend son souffle avant de se dresser, de pivoter, de lever les bras de béatitude. Il y est, le voici au sein de la cathédrale sonore, au cœur de son drapé minéral, de ses pinacles. La muraille, loin d'être linéaire, révèle des éperons, des pignons, des lanternons, des failles herbues, plus ou moins étroites, dont l'éventail de la valleuse, son cornet évasé de vert. Des coulures aux teintes rouille festonnent et colorent les pyramides de calcaire. Les pans forment des groupes de parois dressées, chapeautées, couronnées d'herbes, dont les dômes s'étendent dans des échancrures sinueuses au-dessus du vide. À droite, la rosace du ciel réverbère l'éclatante lumière qui tambourine sur l'Aiguille, son minaret antique et conique, finement dentelé de ses strates et de ses plis circulaires. Le froid crépète, les galets de silex roulent, des gros et des petits qui criblent la plage. Des rochers s'accumulent en direction de la mer, encore gluants. Leur base est noircie de vase et de concrétions. Nous faisons à peine quelques pas sur le talus de cailloux. Tout de suite à gauche, la Manneporte avec son arc géométrique s'élargit devant nous. Monet prend en pleine figure cette équerre massive à travers laquelle on voit l'échappée de la falaise poursuivre son chemin. L'œil est ramené vers le montant marin de la Manneporte, trapu, large de plus de dix mètres. Ce n'est pas l'arc mince et athlétique de l'Aval, mais un bloc de basilique de Babylone. Monet s'abreuve du porche écarquillé sur ses reflets d'eau, leurs éclats de jade. Comment traduire cette révélation d'être dedans ? À la charnière du dédale. Dans son principe vital. Les forces pèsent, affluent, écrasantes. Extase de cet écrasement. Monet broyé, enchanté. Il tournoie lentement. Et on est là dans cette spirale tellurique. Le minéral tonne. Ce sont des cataractes de silence rythmées par le mugissement de la mer. Mais la matière des falaises bruit, une vibration visuelle d'atomes. Je me sens de trop quand Monet installe son chevalet sur les crânes polis des galets. Je décide de partir en serrant la côte, en m'accrochant aux rochers. Avant de franchir la

porte d'Aval, j'ai escaladé une corniche. Je regarde Monet. Sa silhouette perdue dans le Colisée de calcaire dont il est à la fois le César et le martyr.

Mon retour sur la plage d'Étretat sera compliqué. Il est rare que la marée basse dégage complètement la porte d'Aval. Il me faut descendre dans un bassin peu profond mais glacé, mes pieds dérapent sur la rocaille tapissée de varech. Je n'en oublie pas pour autant de contempler juste au-dessus de moi la voûte de l'arc-boutant. L'irrégularité de son dessin me frappe, son étranglement en plein cintre, son espèce de vertèbre de vertige qui semble se disloquer dans la lumière. Et ce pied qui retombe à l'autre bout de l'ogive, sorte de botte large, trapue, disproportionnée, noirâtre, par rapport à la lévitation de l'ensemble si finement annelé de calcaire. Pied de cheval, de percheron héroïque.

Ensuite, il faut remonter, franchir d'autres failles, traverser des dalles luisantes, recouvertes d'un fouillis de magnifiques laminaires d'un brun doré. Mais l'équilibre est impossible à garder. Les goémons noirs sont aussi perfides. Delacroix est venu au début du siècle peindre au même endroit, Mathilde m'a fait lire récemment une citation de lui : « Le sol sous cette arche étonnante semblait sillonné par les roues des chars et semblait les ruines d'une ville antique... » Moi, j'y vois un capharnaüm de rochers escarpés, et un merdier de tables gluantes. Monet a sans doute raison d'attaquer par la vailleuse de Jambourg, qui nécessite une prouesse plus ardue mais plus courte quand le contournement à pied est semé d'embûches chaotiques et de glissades fortuites. Le peintre toujours arrimé à la lumière, pris dans l'étau du crabe géant de matière dont les pinces sont les deux portes béantes. Delacroix avant lui, Hugo, Noé, Caïn... Ces rocs sont le corps d'Abel éclaté par le bras de Caïn détaché de son torse. Trompe ? Pied ? Non. Bras, massue qui plonge dans le charnier originel. Alors de quoi se plaint Monet ? On est aux premières loges, ici ! Courbet ne faisait pas tant de façons.

À peine deux jours plus tard, Monet est installé au couchant, sur la plage d'Étretat. C'est un de ces moments royaux dont les peintres doivent se méfier. C'est du couru, du cousu main par la nature. Je te flanque un soleil bas, rougeoyant. Fanfare des couleurs. Flammes. Mer irisée, en veux-tu en voilà. Tout le monde bouche bée. Dieu que c'est

beau ! C'est de la beauté pour les ânes. Un spectacle avec des outrances d'opéra pour les bourgeois qui ont payé chèrement leur fauteuil à l'orchestre. Lui se lance, avec bravoure. Par bonheur, Monet, ça déraile vite loin du poncif. Le ciel rougeoyant. Des mauves et des violets doux, émoussés. Et de côté, sur le bord extrême, de grandes traînées obliques de ciel gris-vert mêlé de blanc. L'arche, brun-noir, mouchetée d'ocre sombre. La mer, elle, franchement laiteuse. Clair de mer rayonnante.

Comment me souviendrais-je, tant d'années après, de tels détails ? Ne sois pas mesquin, lecteur, platement réaliste, tu as affaire aux événements Monet, à sa grande folie créatrice, à des espèces de parousies. Monet, on le sait bien, à partir de la lumière traquée de l'instant, transcrivait sa perception subjective, répétait l'opération, s'y perdait. Obsédé, ensorcelé, il enfantait de puissantes chimères. Il inventait sa vision vraie. Tout cela est aggravé par le récit d'un vieillard fragile d'Étretat, atteint d'une certaine fatigue mentale, hanté de réminiscences tantôt fulgurantes, tantôt confuses. Je confonds mes souvenirs et suis sujet à des hallucinations annonciatrices de l'au-delà qui n'existe pas.

Alors, lecteur, respecte ces spectres penchés sur les aurores et les couchants de la vie, en proie à des fantasmagories de falaises plus vraies que le réel.

Monet était revenu. J'aurais dû être totalement heureux. Sa présence donnait sens à ce décor trop habituel pour moi, le vivifiait, le transfigurait. Mais je n'avais personne avec qui partager ma passion. Mathilde ne m'avait plus écrit depuis des mois, hormis une carte brève de souhaits du Nouvel An quand j'attendais une longue et savoureuse lettre. Chez moi, au trop-plein d'enthousiasme peut succéder un moment noir. C'est pourquoi aussi je n'ai jamais été fait pour les rendez-vous d'un travail stable, d'une construction professionnelle ambitieuse. J'ai raté ma vie, si l'on veut. Mon oncle ne m'a sauvé que du pire. Je n'ai pas été le pêcheur que j'aurais pu être, encore moins le négociant. Je n'ai pas été peintre. J'ai regardé la vie. Je n'y suis entré que par le ventre des femmes. Mon accès à la peinture s'est fait de seconde main. Dans les coulisses, tout de même, j'ai écrit. Est-ce que cela constitue une vie ? Gosselin le récuserait. Lui, le Prométhée aux prises avec le fer, l'industrie, la motorisation du monde. Mon grand

rival, mon ennemi capital.

En ce mois de février, donc, mon humeur était sombre. J'allai à Fécamp voir Germaine. La traversée sur *La Petite-Julie* s'effectua par vent fort et glacial. Le long défilé des falaises m'envoûtait, la prodigieuse muraille qui va du Havre au pas de Calais. Avec la coupure des criques où les villages s'encastrent comme à Yport, au pied d'un cap massif d'une grande puissance. C'est le mot qui convient le mieux à ces lieux de solitude et d'âpreté. La mer d'un vert jauni, comme blêmie d'écume. La formidable monotonie de cette beauté sans fard, sans fioritures, que Monet, seul, osa transfigurer en féerie de vagues et de falaise fondue à l'horizon violet. Jusqu'à sa mort, cet homme si sombre peindrait clair.

La ville apparut, lugubre et grandiose, à la racine de son cap vertigineux, dans sa baie d'hiver, hérissée de mâts nus, battue de vent, noirâtre. La cité la plus poignante que je connaisse. Aucun soleil de Monet n'illuminait alors cette cuve d'angoisse et de brume. Le clocher de la Trinité perçait de grands amas de grumeaux noirs, secrètement argentés : les petites maisons juxtaposées, bâties de cubes de silex. L'habitat des pêcheurs, des pauvres, de l'humanité, en somme.

Par bonheur, le pêcheur avait pris la mer. Certes, je connaissais le mouvement des marées et je pouvais en déduire sa présence ou son absence, mais à ce cycle naturel je devais ajouter les heures de Germaine passées dans les ateliers de pêche.

Elle m'ouvrit. Le feu festoyait dans l'âtre. Nous nous sommes déshabillés. La femme est la falaise de vie. Germaine avait le corps humecté de sueurs, imprégné de la bonne odeur du bois qui brûlait. Mais c'était son parfum à elle qui triomphait, me submergeait, celui de sa peau, de sa chair, de ses aisselles creusées, avec leurs festons de tendons et leurs touffes de poils, l'effluve de tous ses orifices. Qu'étaient, à cet instant, la Manneporte et le Trou à l'Homme, si j'ose dire... vis-à-vis de la valleeuse herbue, profonde ? Cheveux, langues dénoués. Bras répandus, doigts avides, bouches agglutinées. Salive et sucs. Les seins, leurs volumes gorgés. Leurs veines bleues, vertes. Les volumineuses fesses offertes... L'ai-je assez répété ! Mais je suis en âge de radoter : Monet souffre d'un manque de femmes, de filles, de nudité – ou plutôt n'est-ce pas moi qui en souffrirai toujours ? –, d'un mal de chair, qui explique aussi et surtout la nature singulière de son génie tourné picturalement vers autre chose que la chose... À la

différence de ses plus proches amis : Courbet, Renoir, Manet, et Degas qui ne l'aime pas, même Cézanne qui peint des baigneurs et des baigneuses. Il faut sans doute partir de là pour comprendre Monet... C'est dit, je me tairai désormais là-dessus, juré ! Toutefois, je fais ce rêve impénitent : une série de cent tableaux de la même femme à tous les moments de la journée et de l'année, dehors, dedans, la nuit, le matin, à midi. La falaise de l'Amour, la cathédrale de l'Amour, ce Rouen de la femme, son Havre. Les *Meules* de la femme. L'infini de ses *Nymphéas* soyeux et chauds. Pourtant, je ne pense pas que les fameuses fleurs aquatiques que je découvrirais quarante-quatre ans plus tard soient la sublimation du sexe de la femme. Non, le nu est justement impossible au peintre, la maudite merveille de Monet est là ! Sa révolution intime, sa gravitation excentrique, son orbite unique et sa sidération.

Germaine au fond de ce Fécamp de ténèbres. Les navires chassaient le poisson dans la brume du large. Moi, je harponnais l'amante qui me happait, me dévorait à belles dents. Nous avons bu du vin chaud tout notre saoul pour mieux recommencer notre miraculeuse pêche. La pluie se mit à cingler la maison. C'était encore mieux. Un moment, dans le lit, en l'entendant, des images m'assaillirent, des sensations que je croyais perdues. La pluie de nos enfances.

Peut-être que je rêve, peut-être que je vois. Dans le tunnel des années, une bouche de lumière s'ouvre. Est-ce la Manneporte ou celle du Paradis ? Le porche des Enfers. Les nefs des pêcheurs, une flotte de gros caïques noirs, traversent quel Styx, estuaire de l'infini ? Des murailles se haussent, des créneaux de feu. Je dors, je m'éveille. Monet est toujours là posté devant une éternelle falaise. Je le perds, je le retrouve, je ne sais plus s'il est mort ou s'il est vivant. Mathilde effacée dans les profondeurs de la mer où se dresse, inouïe, criblée de coquillages, la Colonne...

Je passe devant l'Hôtel Blanquet qui fait face à la vague. Je l'aperçois dans le bâtiment de l'annexe latérale, dressé sur son balcon. Ce n'est plus tout à fait le Monet pauvre, aux abois, habitant dans la maisonnette d'Étretat, en 1869. Il peint du haut de son trône. Dieu domine la baie, les portes qui l'encadrent. Il ne peint pas l'Aval. Son

regard, son geste sont tournés vers une scène immédiate et frontale. Il peint enfin les caloges recouvertes de chaume, dont il restitue les tons jaunes, verts, rouges. Dès que le végétal apparaît avec Monet, c'est la sarabande des couleurs fleuries, l'incroyable imbroglio des nuances. Les cabanons arrondis des caloges ressemblent déjà à des meules. Des barques de pêcheurs jalonnent le rivage, au ras du flot d'un vert très dilué, doux, lactescent. Barques rouge cerise, vert émeraude, jaune vif, juste devant. Le problème pour lui, m'avouera-t-il, c'est que les pêcheurs halent leurs navires, les poussent du talus de galets vers l'eau, les déplacent. La perception change et Monet se retrouve avec des œuvres inachevées que, parfois, il détruit. Je l'ai vu faire de même avec la falaise, non plus à cause des pêcheurs mais des nuages. Mathilde a su par Gosselin que lorsqu'il a peint la gare Saint-Lazare, il y a quelques années, le directeur était aux petits soins pour lui, faisant démarrer les trains presque à son gré, les arrêtant, prodiguant des bouffées de vapeur propice à ses effets de voile. Admirable ! Toute une gare au service d'un pinceau tyrannique. Monet en chef d'orchestre dirigeant le ballet thermodynamique. Plus difficile de commander aux pêcheurs !

Pourquoi s'incrute et rayonne une vue de la même année, prise au revers de l'Aval, de l'autre côté ? L'Aiguille à marée basse. Mais voilà le prodige. La couleur est absolument jaune, jaune clair, un degré en dessous du jaune citron. Par contraste, le littoral noir-violet. Certes, ce jaune est fileté de traces roses. Pas de tons purs chez Monet. Il a dû se battre pour l'atteindre, le capter. La lumière le nargue. Il la poursuit, il l'adore, cette amante, sur plusieurs toiles différentes, en même temps, afin de retrouver, de fixer ses différentes nuances. Elle se dérobe. Il lui faudrait adopter les métamorphoses hardies de Jupiter pour la prendre, se transformer en cygne, en aigle, en femme. En nuage, ce serait le mieux. Un dispositif *in situ*. Mais il n'est qu'un bonhomme terrien, chapeauté, génial, qui s'est inventé cette guerre d'usure avec l'astre et son rayonnement. Il se plaint, il se plaindra tout le temps. Il dit qu'il voit tout en noir, mais dès qu'il peint c'est la grande lumière qui surgit. Il ne peut pas, ne sait pas, ne veut pas peindre le noir. Même aveugle et désespéré, à deux doigts du trépas, au fond des ténèbres, c'est encore la lumière qui surviendra. Voilà le secret. La création est une extase. Le plein air, qu'importe ! Il peste contre les mutations du ciel mais c'est lui, Monet, en dépit de ce qu'il croit, qui

invente ces colonnes de jaune irréel, nées d'une vision étrange, d'un rivage inouï. Le jaune le plus impromptu que je connaisse, jaune mimosa, idyllique, et qui n'existe que sur une île inconnue du Pacifique. Qui a vu cette flambée printanière ? Christophe Colomb ? Plutôt Ulysse dans les bras de ses magiciennes. Tant un grand peintre est un explorateur de ses chimères. Ébloui par ses songes supérieurs aux choses.

Je reçus en avril une lettre de Mathilde crue, terrible, où je ne la reconnaissais plus. Elle était allée, avec son mari, à l'enterrement de Manet en raison de leur amitié avec les Morisot. Manet le blond, le subtil, l'élégant, le moqueur, le séduisant Manet en frac, pantalon clair et chapeau, était mort dans d'affreuses souffrances, comme on dit... La jambe viciée par la syphilis, trouée, tuméfiée, forée, gonflée, vrillée d'ulcères violacés. Les ongles se décollaient sur la gangrène. Manet, le dandy baudelairien au beau visage de Méphisto, l'ami du poète, de Zola, le fou des femmes, le peintre de Nana délicieuse et fruitée, chair de désir, cambrée sous le déshabillé de dentelle, Manet avait fini par pourrir comme elle, à la fin du roman de Zola, et de la même maladie. On lui avait tranché la jambe sur la table de son salon. Hélas, la pourriture poisseuse, vert et noir, était remontée. Mathilde insistait avec cette capacité de langue si suggestive chez elle. Cette fois, c'était au service non pas du corps amoureuxment obscène mais de la chair dissolue, décomposée, dévorée par la mort.

Zola et Monet tenaient le drap du cercueil. Il les avait peints. Clemenceau était là, dont il avait fait le dur portrait prémonitoire ainsi que celui de l'inévitable Rochefort, l'évadé, Renoir, Nadar, Pissarro, Sisley... Autant dire qu'ils étaient tous présents, les compagnons de l'origine, les héros des ateliers des Batignolles, peints en 1870, par Fantin-Latour et par Bazille, mort le premier. Albert Wolff, le tombeur – déjà repent – des impressionnistes, Castagnary, le défenseur de Courbet, Charles Garnier, Puvis de Chavannes, Durand-Ruel, Méry Laurent et Mallarmé qui l'adorait, Mary Cassatt, Guillemet mon homonyme, Gervex... Le siècle en marche derrière le corbillard d'Édouard, la République, le roman, la révolution esthétique. Ils suivaient Manet. Lequel avait lui-même, en compagnie de Verlaine, accompagné le cercueil de Baudelaire mort des mêmes transes que le peintre. Alors, Manet avait fait de l'enterrement de Baudelaire un

tableau fou comme un Greco inachevé. Hélas, Baudelaire ne mesura jamais tout à fait le génie de Manet, qui pourtant était le peintre de la vie moderne qu'il réclamait. Il lui préféra Constantin Guys !

Berthe Morisot était présente, elle aussi, bien sûr. Accablée. Mathilde l'avait embrassée. Et, cynique, elle finissait sa lettre en observant que le plus beau cortège du siècle de la syphilis et du progrès suivait l'Olympia du bordel. C'était la moindre des choses. Plus touchante, elle ajoutait qu'on aurait dû enterrer Manet aux Folies-Bergère sous le bar de son ultime chef-d'œuvre. Le faune subtil de la peinture moderne, l'ami de Mallarmé et de Méry, l'ardent de la belle Morisot eût ainsi, pour l'éternité, entendu claquer les talons des courtisanes et des modèles, éclater leurs rires de gorge, humé leurs dentelles les plus fines, dans le tintement des verres et le chahut des froufrous de l'oubli.

Elle ajoutait encore que Degas avait prononcé en oraison la phrase définitive : « Il était plus grand que nous ne pensions. » Puis c'était plus fort qu'elle, car elle était d'humeur féroce, elle nuançait : « Il faut dire que, l'année dernière, Degas a fait la moue devant *Un bar des Folies-Bergère*, qu'il a taxé de "carte à jouer, sans impression, un trompe-l'œil espagnol... bête et fin !" » Elle concluait : « Oui, Manet fut plus grand que Degas ne le pensait encore il y a un an ! »

Ainsi le Monet des *Falaises*, le Monet bourru et sauvage aux prises avec Étretat, avait-il, dans une trêve de la peinture, suivi la dépouille du maître du siècle. Je le surprenais dans une autre vie, au cœur de ses amitiés les plus huppées. Un cortège de célébrités réunies par la mort d'un géant sulfureux de la peinture qui n'était pas encore accueilli au musée du Luxembourg ni au Louvre. Monet tenant l'un des cordons, le dauphin consacré, le nouveau maître. Comme on avait raillé l'homophonie des deux noms ! Qui était l'un, qui était l'autre ? Manet se plaignait, jadis, de cette voyelle qui leurrait la sienne. MANet – A noir, disait Rimbaud –, le peintre du noir, du feu noir, le fou de Vélasquez, de Goya. Manet toujours brillant, malgré son mal, gai, saillant, mordant... Sa rectitude, sa vigilance, son élégance dans le portrait peint par Fantin-Latour. Il est là. Félin, magnétique. MONet, O bleu, le peintre du feu bleu, des fleurs et des eaux. Mais d'un tempérament sombre et torturé tout le temps. L'art n'obéit pas mécaniquement au déterminisme du caractère et du milieu, n'en déplaît à Zola. Le rapport entre le psychisme et la création est plus

secret, plus paradoxal, plus zigzagant. C'est Monet, le ronchon, le grognon génial, qui aura toutes les gloires de son vivant. Et, je puis le dire, après sa disparition – puisque me voilà l'humble revenant de la noria de la mort.

Le nouvel été ramena une Mathilde déprimée. Je la vis, et aussitôt je compris que c'en était fini de notre complicité chatoyante. Elle ne me donna pas d'explication de cet effondrement. Certes, l'âge, l'érosion naturelle d'une vieille liaison de quinze ans. J'essayai de la cajoler un peu. Elle se crispa.

Un jour, j'entendis arriver Anna et son père. Le rythme change ! Valises, rires, empressement général, occupation de la terrasse, cavalcade, projets. Des amoureux ! Déjeuner en plein air. Champagne. Lumière. Robe rose, déluge de frissons. Manches courtes à bouffants. Épaules délicieuses. Mer bleue. Père tout en blanc comme à la coloniale. Ils fument la pipe de concert. Moi, penaud, renaudant en secret.

Gosselin a beau aduler sa fille, il s'ennuie dès qu'elle entreprend de peindre. Ce qu'elle fait à longueur de journée. Il vient voir, il se penche sur le tableau, il approuve sans conditions. Mais il finit par ronger son frein, par être jaloux. Je le vois errer, le pauvre bougre, pendant des heures. Il la suit sur le rivage et dans les rochers. Il s'assoit dans un coin. Compte les mouettes. Il s'esquive pendant deux jours, malheureux, frustré, n'osant pas l'avouer. Amoureux éconduit par la distraction de sa belle. L'art ! Pas pire rival de l'amour.

Ni une ni deux, au galop, elle détale, déboule à Étretat où je bois un coup au café. La porte est ouverte. Elle entre dans un froufrou de silence foudroyant. Toutes les conversations se sont arrêtées. Les pêcheurs à casquette médusés. Leurs visages burinés de sel, cognés, grattés de picots argentés, fermés de stupeur. La robe rose se balance. Douce et moelleuse, elle passe, glisse. Anna demande une boisson fraîche, citronnée. Elle me voit. Je suis rempli de gêne, je me lève, j'attends qu'elle se désaltère, je sors avec la fée. Et je lui montre le balcon céleste de l'annexe de l'Hôtel Blanquet. Je l'assomme de ma révélation. Oui, sur sa nacelle, Monet, tel quel, en vrai. À la portée du moindre pêcheur. Dominant le peuple qui s'en fout.

– Ils s'en foutent ?

– Complètement.

Elle est contente, elle frétille, elle me conjure de dire tout.

– Tout ! Tout ! Tout !

Le charme à l'état pur, distillé, mitraillé en son essence exquise.

Je lui raconte Monet. Notre dégringolade ailée dans les cintres des falaises.

– Je serais descendue moi aussi ! On le fera, on ira !

Je développe le meilleur. Monet peignant la Manneporte, oui, embusqué sous le porche en gros plan. Plein dedans.

Elle jubile, jouit.

– Comment il fait ?

– Il bataille, il fulmine, il rage, il déchire, il pile tout ! Il redémarre. Il revient le lendemain et la bacchanale recommence. Il se plaint : « Je pioche ! Je me donne un mal de tous les diables. »

J'en rajoute, je la tiens, je la terrasse d'impressions, de visions. L'idéal l'écrase et l'exalte.

– Et la mer ?

– Batailleuse, elle aussi, bleu-vert cru, concassée de reflets, de clapots hérissés, avec des geysers d'embruns.

– Et le ciel ?

– Incroyablement plus calme, plus suave, tendrement pommelé de rose et de gris-bleu tourterelle.

– Gris-bleu tourterelle ?

Dans la passion, c'est la tourterelle qui tue.

– Quand Monet revient, prévenez-moi par tous les moyens ! Faites passer un mot par Angélique. Elle sera discrète, je la corromprai.

Monet a peint d'autres crépuscules. La mer lunaire piquetée, becquetée d'une multitude de voiles noires et pointues. Mais je revois un tableau inattendu, extraordinaire. On se croirait au cœur de l'été, au bord de la Méditerranée. Étretat sur une île grecque, Cyclades. Le sable carrément rouge, mauve, carmin. La mer fait cascader une succession de vagues blanches, écumeuses, criblées de frisures bleu de cobalt. Un flot gai, dansant. La falaise d'Amont rousse et jaune. La porte jaune canari, forée d'un merveilleux petit trou très bleu. Il y aurait des pages à écrire sur ce trou inédit. C'est vif, irradié, dionysiaque. Où est-il allé pêcher ce ravissement proche de Renoir

qui, lui-même, a peint la falaise et la voit tout en rose comme la chair de ses servantes ? Le tableau de Monet annonce Matisse, que je ne connaissais pas à l'époque. Oui, d'avance, un tableau de fauve, une vision de joie crue, solaire. À Étretat !

Quand je retrouve Anna, je lui offre ce bouquet. Il faut que j'insiste, que je détaille, que je déploie l'éventail des couleurs. Elle reprend mes qualificatifs :

– Fruité ? Juteux ?

– Oui, totalement exotique et paradisiaque. La joie, une flambée de joie.

Elle se tourne vers moi et me plante un vif baiser sur la bouche.

Ce baiser m'a troué de bleu cru, a agrafé mes lèvres de soleil chaud. Mathilde m'a écrit une lettre gentille mais sans l'épice de nos sous-entendus, sans cette incarnation sensuelle qui nous attachait l'un à l'autre. Monet ne revenait pas.

Un nouvel été finissait. J'avais navigué tout le long de la journée, en jouissant d'un vent vif et frais. Il est vrai que j'étais bercé par une rêverie plus chaude. Le soir, la rumeur des danses filtrait du casino, on y fêtait les ultimes beaux jours. Je pris un verre sur la terrasse et regardai par les baies les femmes danser la polka. Je n'avais pu revêtir une tenue de soirée et me tenais à l'écart. C'étaient les mêmes échantillons de touristes, de propriétaires de villa, d'étrangers, d'Anglais venus prendre les bains. En proie à une vague nostalgie, je sondai longuement la salle illuminée. Anna n'était pas là. Je savais qu'elle devait quitter Étretat, bientôt. La compagnie était composée d'amis de ses parents. Pour leur part, les pêcheurs ne participaient pas à ces réunions luxueuses. Le casino était interdit aux servantes à bonnet, aux gens du peuple...

Il fit nuit. Je bus de l'eau-de-vie tandis que l'employé du gaz éteignait les lampes. Je retournai sur la plage un peu ivre et m'y endormis soudain contre le ventre d'une caloge, la dernière au pied de la falaise, à l'abri du vent. Je fus réveillé par un bruissement, des chuchotements. Alors je vis, sous la lune, passer un cortège de fantômes. Une dizaine d'ombres accompagnaient une sorte de litière portée par quatre silhouettes fines. Une charrette émergea chargée de bois, semblait-il. Des hommes agiles échafaudèrent une estrade bizarre. À ma grande stupeur, on déplaça la forme d'un corps paré de

linges blancs pour le déposer sur le monticule de bois. Je ne comprenais rien à mes visions. Étretat était le théâtre de quel rituel inconnu ? Quel jeu macabre, quelle élucubration inventée par des Parisiens dépravés ou des Anglais, qui ?

Je me levai lentement et approchai le long de la falaise, sans me faire remarquer de la troupe penchée autour de cette espèce d'autel édifié dans un creux. Cette niche m'était tout particulièrement familière : Mathilde à genoux m'y avait accordé un long baiser obscène, au début de notre passion. Un petit falot lumineux palpitait entre les jambes des étranges coreligionnaires. Ils l'élevèrent en se livrant à des incantations incompréhensibles tandis qu'une violente odeur de pétrole se répandait, recouvrant le parfum de la mer et des rochers. Une fusée de feu gicla, tout s'embrasa.

Qui donc avait-on tué pour le brûler ainsi dans l'enceinte des falaises dont les remparts se dressaient éclairés par des flammes ? Quel pantin ? Quel polichinelle de carnaval ? Ou quelle victime expiatrice ? À moins que le poète anglais, Algernon Swinburne, l'occultiste sadique, ne fût de retour, oui, celui que Maupassant avait sauvé de la noyade. Un glissement électrique de ma pensée implanta soudain dans mon esprit cette idée monstrueuse : Guy de Maupassant était mort sous le linceul immaculé ! Mort ! Mort !

Je voyais bien que personne ne ricanait, ne criait, et que la plus grande solennité présidait à la cérémonie. Pourtant ces gens ne se cachaient pas complètement. Il y avait dans cet appareil funèbre et fantasque quelque chose de permis, d'assumé.

Le bois brûlait. On eût dit un de ces bûchers que les pirates de l'ancien temps allumaient pour naufrager les bateaux et les piller. Mais la forme blanche mangée par les flammes aurait suffi à me détourner de cette interprétation surannée.

Je voyais et j'étais incapable de déchiffrer l'énigme. Une odeur de graisse, de chiffons crépitant, de sapin carbonisé, d'huiles cramées montait dans la nuit. Les hommes contemplaient le brasier sans bouger. La mer hurla. Je ne sais quel esprit mauvais s'était emparé de ma pauvre cervelle. La rafale fit jaillir un essaim d'étincelles mordantes ruées sur moi. Était-ce l'Ennemi ? L'édifice craqua, projeta une brassée de flammèches. Et dans ces griffes d'or, au cœur d'un intense rougeoiement, j'aperçus un fagot horrible et plus sombre qui vacillait sur son assise. Il s'ouvrit, je reconnus une grille de vertèbres

noires, écarquillées, qui basculait dans le feu. C'était le corps... de Maupassant ?

Cela dura des heures. Je ne ressentais ni le froid ni la peur, ni rien. Je ne savais pas, je regardais, j'étais hypnotisé par le feu au pied de la grande falaise de Courbet et de Monet, devant la mer ténébreuse, hérissée de vent. De temps à autre, des tourbillons de cendres m'atteignaient. Je reculais sous l'odeur... J'étais transporté dans un autre monde, j'étais à Étretat. Dans un chaudron de songes et de fantasmagories tenaces.

L'aube pointait quand les hommes, au teint sombre d'Orient, recueillirent dans un vase ce qui devait être les cendres de l'immolé.

On se retourna, tout à coup, et on me découvrit sans frémir ni me faire aucun signe. Je n'existais donc plus ? La mer remontait, noire et chuintante. Je redoutai que la même force magnétique ne m'entraînât dans le remuement d'écailles de ses profondeurs.

C'est en interrogeant, un peu plus tard, un grand type vêtu d'un manteau qui était resté en arrière que je finis par avoir l'intelligence de cette veillée extraordinaire. L'homme avait un fort accent anglais et il m'expliqua que j'avais assisté à la crémation de son ami, un prince indien mort brutalement à l'Hôtel des Bains où il séjournait avec sa suite et sa famille. Je reconnus enfin le maire d'Étretat qui parlait à l'écart et je crus voir Maupassant lui-même qui se dérobait au bout de la rue. Il était donc bien là, mais vivant !

On avait rôti, si j'ose dire, Bapu Saheb Gathay du Gujerat, frappé par un mal peut-être contagieux qui l'avait terrassé en quelques jours. Un ordre avait été donné au maire d'autoriser la crémation. Le contrordre du préfet arriva trop tard.

Dans la journée, des rôdeurs d'Étretat glanèrent autour des galets noircis des reliques de l'incroyable rituel marin. On dit qu'un de ces prédateurs plus avisé, plus fieffé, chipa une belle vertèbre du radja qu'il remisa religieusement chez lui en compagnie de quelques autres trophées : os de baleine, ammonite pointillée de signes, bouteille recélant un message hiéroglyphique, bijoux de naufrages, collier de turquoise. Une statuette de style égyptien, à la figure d'Isis... Avait-elle été fabriquée dans l'atelier du bijoutier Beaugrand qui fournissait l'impératrice Eugénie et qui possédait, avant la dernière guerre, la Villa des Œilletts à Étretat ?... On parlait et on rêvait de souterrains légendaires desservant la demeure, innervant les profondeurs de la

fantastique cité marine. La falaise aurait couvé un trésor... Les grandes marées drainaient-elles l'or des tunnels secrets ?

Vint un nouveau printemps. Mathilde me dit que Méry Laurent était allée déposer sur la tombe de Manet un bouquet de ces lilas frais qu'il aimait tant. Une rétrospective de son œuvre avait eu lieu, en janvier, aux très officiels Beaux-Arts grâce à Antonin Proust et à Gambetta. La République libérale couronnait Manet, le garde national de 1870, le peintre de la vie moderne. Jules Ferry était présent, Zola, Mallarmé et Méry Laurent, sa chérie. Cependant Mathilde avait lu la critique répugnante d'Edmond About sur Manet mort : « C'est un raté (...) cet énorme fumier que représente le travail de toute sa vie. » Mon amante, toujours d'humeur acide, lança :

– Moi, je serais Antonin Proust ou Mallarmé, voire Zola, j'irais provoquer immédiatement cet About en duel et je lui percerais la tripe jusqu'à la merde, comme on l'a fait à Galliffet pendant la guerre du Mexique.

Le duel ne serait même pas nécessaire...

Je suis tombé sur ceci qu'écrivit About du vivant de Courbet : « Monsieur Courbet est de la foule. Il se jette sur la nature comme un glouton. Il happe les gros morceaux et les avale sans mâcher avec un appétit d'autruche... » About, malgré ses réserves, admirait Courbet, sa cuisine « solide et succulente », et en remettait une louche : « Son atelier ressemble à ces restaurants où les maçons trouvent bouillon et bœuf à toute heure. » Il reprochait à Courbet d'être fort sans être fin, mais aujourd'hui il ne saisit pas la fine audace de Manet. Il attaque le torero mort. Si About égorge un gisant, c'est une pratique à laquelle il s'est exercé sur les vivants. Jadis, il salua ainsi dans *Le Soir* les massacres de la Commune : « Nos soldats ont aussi égorgé beaucoup de femmes (appelées par dérision les pétroleuses) qui jettent du pétrole dans les caves et des étoupes enflammées. » Un an après avoir craché sur la tombe de Manet, ce nabot d'About – Nabout, lécheur du cul de Napoléon Nain – crève. Son *Roi des montagnes* commençait par : « (...) j'arrosais mes pétunias », désormais Nabout suce les pissenlits par la queue.

Je séjournai à Rouen chez mon oncle. J'observai, dans le salon, quelques tableaux de maîtres normands qu'il avait achetés. Une tempête d'Isabey pathétique qui submergeait le rivage et bousculait une foule épouvantée par l'impossible abordage d'une barque chargée de matelots dignes du *Radeau de la Méduse*, sans le génie. Plusieurs Guillemet, avec lequel nous avons peut-être un lien familial éloigné. Je m'arrêtai devant *La Plage de Villerville*. Me frappa de plein fouet le souvenir de notre promenade si tendre avec Mathilde sur cette même plage. Le tableau n'était pas dans la manière impressionniste mais il était sombre tel un Boudin, nuageux, très beau, angoissant, contrasté d'aspects lumineux, avec une estafilade d'écume claire au loin, un liseré de vert improbable. Et justement deux silhouettes perdues là-bas, un couple. Mon cœur se serra. C'étaient déjà Mathilde et moi noyés dans le temps. Mon oncle s'était rapproché derrière moi. Il posa la main sur mon épaule et me souffla :

– Je savais qu'il te plairait, celui-là.

Je me promenais dans la ville. Le chambard du port ne parvenait pas toujours à me distraire. Toutefois, un jour de mai, je fus frappé par un paroxysme d'activité sur les quais. Des treuils géants et des grues à vapeur halaient des caisses innombrables sur un long bateau à l'ancre. Des gendarmes surveillaient les manœuvres de cohortes de dockers guidés par leurs chefs. Il y avait un gros attroupement de curieux. Des exclamations fusaient. C'était toute une excitation pendant le transbordement lent et compliqué. Je m'approchai et lus le nom du navire : *Isère*. Un badaud m'expliqua qu'il s'agissait de la statue de la Liberté. Éberlué, je lui demandai de préciser. Il confirma que toutes ces caisses, peut-être plusieurs centaines, contenaient les morceaux démontés de la statue qui partait de Rouen en Amérique. La statue avait été d'abord amenée de la gare Saint-Lazare dans des dizaines de wagons. Je fus saisi par un rêve. Cette Amérique où, c'était certain, jamais je n'irais. Je n'avais même pas visité Paris, tant mon angoisse de sédentaire m'avait arrimé à Étretat et dans ses alentours, depuis ma désastreuse échauffourée d'Afrique. La statue de la Liberté, accompagnée de tout un comité enthousiaste de savants, de philanthropes, allait rejoindre le rivage impossible, un là-bas assez inimaginable pour moi. C'était l'idée de traverser l'Atlantique qui fascinait le pâle marin que j'étais, tout ce grand vent, ces courants de l'abîme, ces icebergs, paraît-il, que l'on frôlait par la route du Nord.

J'admirais cet *Isère* aventureux avec ses deux mâts et sa cheminée. Et l'arrivée à New York, une sorte d'image pionnière, épique, éclatante, qui me venait de lectures. La Liberté filerait sans moi, débitée, numérotée au fond des fantastiques caisses d'où elle émanerait dans l'autre monde. Magiquement remontée, ressuscitée, érigée, géante à l'entrée de ce port qui devenait le premier de la planète. Le paragon de la modernité absolue. Un paradis pour Gosselin, dont j'enviai soudain, un instant, la mobilité hardie, cette pulsion de projets qui l'exorbitait. Anna irait sans doute en Amérique. Elle était faite pour traverser. Moi, Étretat à jamais, j'avais quand même la mer. La falaise restait-elle plus haute que la statue ? Comme j'étais incrédule, ignorant tout de mon avenir !

Mon oncle me chargea d'aider au règlement de deux ou trois affaires de commerce. Toujours dans son rêve de m'associer plus étroitement au train de ses occupations portuaires. La liberté syndicale qui venait d'être accordée par Waldeck-Rousseau n'était pas sans inquiéter le bon bourgeois qu'il était. Cette fois, il sut me persuader : il ne s'agissait pour moi que de séduire. Il comptait sur ma prestance, un adjuvant efficace ! Il adorait me mettre au fait, me récapituler les termes de ma mission, mais surtout il misait sur mon impact personnel, notamment s'il y avait un dîner, des dames. Mais, au lieu de nouer une relation intéressante avec une partenaire un peu luxueuse, pour la première fois de ma vie j'allai au bordel, rue des Cordeliers. Mon humeur ondoyante, portée à l'accablement, l'Amérique perdue expliquent peut-être cette visite inédite.

L'adresse m'avait été indiquée par un membre du cercle des amis d'Armand qui soignait les affres causés par le chantage syndical en s'ébattant chez les catins. J'arrivai dans la maison après minuit. Le numéro de rue était plus gros que les autres – c'était le signe ! Volets clos. Lanterne discrète. Judas grillagé. Rien ne perçait de l'activité intérieure. Je toquai le marteau. Une femme m'ouvrit. Était-ce la patronne ou la seconde ? Je ne connaissais guère la hiérarchie qui régissait ces lieux. Je fus introduit dans le salon. Ma première impression fut trouble. Que voit-on d'abord ? Monet a parfois réussi à répondre à la question, à restituer le choc de sa sensation brute.

J'entrevois du rouge et du doré, du noir, des flaques, des taches flottantes, des drapés, des soies, des trouées et des plages de peau. Une brume incandescente, avec des détails disparates et crus, sans

identification. Le parfum m'assaille du musc tonkin, de moos rose, de je ne sais quoi d'entêtant – huiles ? Ambre, patchouli, encens, aucune idée du mélange. Des formes de femmes, des volumes de femmes plus ou moins enlacées, agglutinées à des hommes en noir ou gilet et chemise blanche. Dans une vision vierge, je crois n'avoir, d'abord, rien capté de distinct. Mais dans une perception inconsciente et plus profonde, en fait, ma sensualité a déjà fait le tri. Mon œil reconnaît des corsets de batiste ou de satin, délacés sur des gorges généreuses, des robes pareilles à des déshabillés qui offrent les fesses dans la transparence des gazes fines. Sous la main leste des messieurs, des bas mauves, pêche, quelques jarretelles entrevues, citron ou cerise, indigo brodé d'orange, des fragments de pieds, de cuisses. Des chignons. Des brunes, des blondes, des rousses. Laides mais piquantes ou assez belles. Le cerveau, en un éclair balayant et synthétique, a opéré sa sélection. À la fois, il embrasse ce foyer mouvant de tons fauves et sombres dans un parfum d'opoponax de putains. Et l'œil cueille ses aliments de prédilection, repérés par le génie programmé de la mémoire, de son filtre fulgurant. Cependant, les lampes se gardent de trop éclairer la pénombre chaude de notre désir. Je suis attiré. Un pianiste joue des airs langoureux. Je distingue une console dressée sur quatre sphinx ailés, un grand miroir de stuc aux guirlandes dorées, un cygne de bronze contenant un baquet de lys très odorants. La cheminée est encadrée de deux nymphes. De grands rideaux de velours pourpre. Une balustrade domine le salon où un couple se penche en se câlinant. Des hommes boivent et parlent à des tables comme s'ils étaient ailleurs. D'autres dans les canapés fument, verre de champagne à la main, se laissent caresser par de longs doigts qui les pressent, des ongles qui se glissent dans l'échancrure de leur habit. Les filles ont le visage poudré d'ilang doré.

Je crois que, dès le début, à la volée, j'ai saisi, dans le chaos, le charme de son ombre. Le visage à demi masqué par un loup noir, longs gants noirs tranchant sur ses bras blancs. Bas noirs, jarretelles tigrées de gris. Camisole noire et légère. Les cheveux libres ondulent sur les épaules minces. Elle s'approche de moi et m'invite à boire. Je ne sais quelles paroles on échange en pareil cas. La fille m'entraîne là-haut, à l'étage, un couloir, des portes. Nous nous retrouvons dans une chambre assez douillette et profonde, dans le halo d'une lampe rousse. Elle me déshabille et semble vérifier si c'est bien ce que je désire. Elle

se défait à son tour, d'abord les bas, le corset s'ouvre. Je sens l'émoi des cheveux libres sur les beaux seins blancs. Elle garde le loup. Elle montre son ventre clair bouclé de noir.

Soudain, la situation me paraît plaquée, absurde. Je la considère du dehors, je ne fais pas corps avec son déroulement. La femme s'en aperçoit tout de suite, je capte les gouttes noires et brillantes de ses prunelles mobiles dans les fentes du masque. Elle freine les choses, m'aguiche doucement, me saisit peu à peu, me montre tout ce qui pourrait me happen et lever l'obstacle. Rien ne s'exprime de véritable sur ce visage dérobé. Et c'est fascinant. Tout est gentil, joli, adroit, d'un érotisme composé. Elle devra enlever le loup pour être tout à fait nue. Nulle défiguration, nul défaut de regard. De beaux yeux qui me fixent, m'interrogent avec des petits sourires feints. On reste enlacés un moment. Elle ne précipite plus les choses et me cherche en secret. Avec une belle langueur qui m'arrache, tout à coup, à mon absence, elle exhibe l'immédiat magnétique de ses reins, de ses globes charnus, laiteux, séparés par la trace animale de son sillon.

Je me pare de ma redingote anglaise, comme dit Armand. Mon oncle a pris la peine de m'informer, dès ma quatorzième année, des dangers de la situation, des horribles transes des maladies qu'on attrape au lupanar. Le malheureux a dû m'expliquer le sens du mot dont je garde en moi l'impact lubrique.

Ma partenaire est habile, libertine, et obtient le cri réflexe de mes congénères, qu'elle connaît comme sa poche. L'apocalyptique soupir qui expédie nos cellules.

Au moment où nous sortons dans le couloir, un tapage retentit, des glapissements, des rires, une course, une échauffourée de jupons, de corsets débraillés, de chemises à dentelle, de cheveux déliés. Un grand escogriffe moustachu poursuit deux nymphes du tapin. Un faune aux cheveux noirs, hirsutes, à la voix tonitruante. Il saisit ses proies, les embrasse partout, les courbe, les respire, les lâche, les rattrape, les soumet. Très aviné, un peu hagard. Il s'engouffre soudain dans une chambre en poussant les filles.

En bas, on affecte de n'avoir rien entendu de la cavalcade. Je reste un moment pris dans la conversation d'un bourgeois en mal d'échange.

Plus tard, le cosaque rhabillé descend l'escalier et s'assoit à côté de moi. Il m'invite à boire une chartreuse. Très vite, Étretat a le don de

nous rapprocher. Il vient d'y acheter une maison qu'il appelle la Guillette.

Il semble rêvasser. Il boit encore une longue rasade. Alors, tout à coup : ces moustaches, ce prénom, cette carrure, cette tête... C'est lui ! Suis-je sot ! L'auteur des contes dont Mathilde m'a fait lire certains. J'ai pourtant vu son visage sur une caricature, je l'ai aperçu à Étretat, mais n'avais pas reconnu Maupassant...

– Bah ! Voilà l'homme, tout l'homme est là !

Il trace autour de lui un grand geste las et narquois et regarde le compagnon de son errance.

– Le bordel suffit !

Je ne réponds pas mais marque ma sympathie avec une mimique d'intelligence complice.

– Vous la sentez ?

Il dilate ses fortes narines affriandées en écarquillant ses gros yeux à la fois lourds et facétieux.

– Sous le maquillage des parfums, des essences...

J'ai beau humer l'atmosphère comme lui, ne me parviennent que les mêmes effluves, orientaux, si on veut.

– L'odeur des sueurs du cul !... Nous sommes des naufragés accrochés à ça. Regardez ces marchands de bœufs congestionnés, rouges d'excitation comme des drôles de Jordaens. Ils sont pris dans la glu, ils en oublient qu'ils vont crever. Ils se vautrent et se ventrouillent dans le fumet des fornications ! Telle est l'humanité : étroniforme, comme disait mon cher Flaubert.

Il tonne :

– Étroniforme ! Étroniforme !

Une polka couvre un peu sa voix, bien d'autres cris, piailleries du désir.

La compagnie lève à peine les yeux sur ce client pris de vin et d'un trop-plein de putains. D'autres l'ont reconnu et chuchotent sans animosité. On aime Maupassant. Il a le droit de gueuler.

Il me confie :

– On est leurrés comme des poissons, de vulgaires maquereaux, mon cher, des maquereaux d'Étretat saisis dans les appelets ! Vous savez que j'ai fondé une société secrète de canotiers baptisée Les Maquereaux, pardi ! Une nuit de salauderie, j'ai fait comptabiliser mes six coups par un huissier, ici même ! Vanité de la vitalité,

forfanterie taurine et cocasse ! Car le cul est morne. Le cul est morne. Mon gars, Flaubert avait raison de ne s'attacher qu'à l'art, qu'à la pureté formelle. Ah ! Flaubert ! Comme il me manque... J'aime trop les putains, trop mon yacht, trop les parties, la Méditerranée. Mais tout cela m'ennuie finalement et me terrasse. Je n'y crois plus, je ne crois à rien. La fatalité matérielle nous roule ! On est des ombres, déjà tous trépassés. Il n'y a jamais de présent.

Il a l'air assommé, idiot comme un bœuf, avalé par le néant de la folie qui l'obsède. Une expression hébétée, nocturne, hypnotique. Une fille l'aborde. Elle enlace les épaules du titan. Il émerge de sa stupeur. Son regard s'allume d'une lueur fébrile, démente. Il se dresse, empoigne la fille et l'emporte à grandes enjambées dans le gouffre de l'escalier.

HUGO EST MORT.

Le Grand Crocodile est mort. Flaubert gratifiait Hugo de ce surnom de saurien fabuleux.

Le grand babouin polygame. L'abominable homme des mots. Le torero géant. Le chaman des dieux de Jersey. Le maestro de l'immensité.

Toto est mort... Ainsi l'appelait Juliette Drouet, son éternelle maîtresse, défunte, elle aussi. Papapa est mort : tel était le diminutif dont usaient ses petits-enfants tout simples.

Les derniers mots du prophète auraient été adressés à Jeanne, sa petite-fille chérie : « Adieu, Jeanne. » Intime et touchant, comme s'il avait dit : « Adieu, Léopoldine », que Jeanne remplaça dans le cœur du vieil homme. Par bonheur, il aurait quand même chuchoté un alexandrin ultime, beaucoup plus exemplaire : « C'est ici le combat du jour et de la nuit ! » Hugo ne pouvait mourir qu'en oxymore. Demeure une autre variante que je préfère et dont je choisis le légendaire joyau : « Je vois de la lumière... de la lumière noire. » Certes, cette lumière du noir n'inspira pas Monet. Ce serait plutôt du Manet posthume.

Sarah Bernhardt, parée d'une fastueuse robe blanche, est venue, chez Hugo, en son avenue, déposer une énorme couronne de roses blanches, sans doute pour exorciser le rayonnement noir du cosmos.

On loue des fenêtres, des balcons, des chaises, des échelles, des tabourets tout au long du vaste parcours du cortège funèbre entre l'Arc de triomphe et le Panthéon. La presse catholique s'insurge qu'au sein de ce temple administré par des chapelains on remplace Dieu par Victor Hugo. Je lis un article profond d'Ernest Renan, l'auteur de *Vie de Jésus*. Oui, celui par qui le Christ, ce charmeur de Capharnaüm, fut vulgarisé, démis de ses miracles et de sa résurrection ravalée au rang de légende. Ainsi Dieu devint un grand homme, certes le plus grand de

tous. Il ne fallait rien de moins que Renan, ce séminariste darwinien, pour embrasser, à sa mort, le phénomène Hugo sans préjugés : « Il était comme un dieu qui serait son prêtre à lui-même. » Ce qui n'est pas peu ! Certains fous du docteur Charcot commencent par là, sans parler de Caligula... Mais Renan insiste finement sur ce sens de l'« infini vivant » qui fut propre au poète.

Certaines places coûtent 2 000, 3 000, 5 000, 6 000 francs, le prix d'un petit Courbet. Un Monet est encore, la plupart du temps, moins cher. Je sais qu'Anna est venue voir le cortège en compagnie de son père, qui a le bras assez long pour s'être fait adjuger un observatoire de choix. Les spectateurs les plus pauvres ont dormi dans la rue, d'autres peuplent, dès l'aube, les arbres des avenues. Une famille complète, pleine de zèle hugolâtre, saucissonne dans un marronnier. De branche en branche, on se hèle comme des rossignols ou des vautours. On trinque dans le feuillage. Les camelots vendent des oranges, des fromages, de l'eau-de-vie, d'autres des photographies, des médailles commémoratives. On boit des bocks comme chez Courbet ou Manet, on achète des bouquets d'immortelles jaunes... On dit même que les prostituées distribuent leurs faveurs gratuitement, la veille, voire la nuit de l'enterrement. Edmond de Goncourt racontera cela dans ses pensées délicates : « une copulation énorme, une priapée de toutes les femmes de bordel en congé... des funérailles foutatoires, avec un crêpe au-dessus du con ». Hugo-Priape. Pair de France : des plaisantins n'ont pas manqué de féminiser le titre. Oui, la légende veut que la mort du totem soit un festin prodigue. Il s'en faut de peu que la cérémonie ne soit, à sa façon, un reflet de la Fête des Fous que célébra le poète de *Notre-Dame de Paris*.

Hugo devra se contenter d'hyperboles exsangues aussi bien chez les orateurs que dans la presse du lendemain. Leconte de Lisle débite des couplets pompeux et creux. Pour d'autres, ce sera : « ce génie de l'humanité ». « Son époque eut raison de l'appeler le Père. » On va plus loin, on passe de « Papapa » au dieu Pan : « Quel autre nom donner au poète énorme qui s'en va sinon celui du dieu ancien qui résumait et incarnait le monde ? » Plus politique : « Sous l'Arc de Triomphe, on a vu se lever, vision surhumaine, Napoléon Ier, le génie de la haine, Hugo, le génie de l'amour. » Affectif : « Tout ce qui souffre a place dans sa vaste tendresse. » Voire, on le singe en alexandrins approximatifs : « Il a pour les petits des caresses de lion. » Autre

pastiche, le clou, c'est Catulle Mendès dans son article du *Gil Blas* : « La peau frissonne, les cheveux se hérissent... Quoi ! lui, lui ! comme les autres... On pleure comme les femmes et les enfants... » Alors Catulle, coup de théâtre, se ravise : « Je l'ai vu dans son lit, sans mouvement ; eh bien, il dormait ! »

Auguste Vacquerie et Paul Meurice, présents dans le cortège, qui furent témoins des tables tournantes, ne prendront pas la parole pour proclamer le message de la Mort à Hugo lors d'une séance de Jersey plus enténébrée que les autres :

Fais vivre ton œuvre de fantôme.

Sois l'Œdipe de ta vie et le sphinx de ta tombe.

C'eût été de circonstance, plus fort que Catulle et tous les cancres. L'Ombre en plein soleil. Ce pur pavé de la folie d'Hugo précipité dans la mare des badauds.

Le 1^{er} juin 1885, mois des moissons et des meules de mon enfance, la France entière défile. En tête, un escadron de la garde municipale et le 7^e de cuirassiers, les enfants des écoles et douze « poètes »... Le corbillard des pauvres, selon la volonté du géant si humble... Il est cornaqué par le cocher Pruvost qui mène deux allitérations : les chevaux Fanfare et Florella. Il paraît que ce corbillard fut celui de Vallès. Les petits-enfants : Georges, puis Jeanne la délicieuse, la souveraine de son grand-père. La famille est flanquée de l'ancien communard échappé du bagne de Calédonie : l'ineffable Henri Rochefort aux cheveux hérissés, aux yeux de vampire messianique qu'Anna peut dévorer du regard à loisir. Ainsi que Clemenceau, Zola auréolé de *Germinal*, Alphonse Daudet, son fils Léon qui est un intime de Georges Hugo. Charcot qui ressemble à Napoléon, le peintre Gervex, célèbre pour son *Rolla*, cette lionne nue livrée sur sa couche défaite, dans la savane des draps.

Monet, lui, est en train de peindre les saules de Giverny. Il est présent par ce grand ciel bruissant d'air bleu qui plane au-dessus de la foule. La fille de Victor Hugo, Léopoldine, hélas, roule dans les eaux de la Seine où elle s'est noyée, quarante-deux ans plus tôt. Adèle, ombre rebelle de la préférée originelle, survit, à l'asile, dans la chevelure d'Ophélie de la folie. Les deux fils, Charles et François-Victor, sont morts. Qui se souvient qu'ils furent emprisonnés pour leur

combat contre la peine de mort et pour le droit d'asile ? Dignes de leur père.

Onze chars débordants de couronnes suivent le corbillard maigre comme un criquet. Les Chambres avancent, les Cours et les Corps chamarrés, les ennemis de tous bords, les riches et les pauvres, les anciens romantiques, les emphatiques de la France pure dont Maurice Barrès, Déroulède, les anarchistes masqués, les séditieux de 1848, les proscrits de 1851, les Amis du drapeau rouge de 1871 (mais le drapeau rouge leur a été confisqué). Ils tendent un petit panneau où est inscrit : « Drapeau permis hier, interdit aujourd'hui ! » Un drapeau noir des anarchistes a été arraché par les gendarmes. Derrière les becs de gaz drapés de deuil, les mouchards hument le fumet futur de Ravachol dans le regard noir des voyous. Défilent les socialistes du XX^e arrondissement, ceux de Montrouge. Toutes les associations de francs-maçons dont l'une dresse sa bannière où on lit quelque chose comme : « Grand spiritualiste radieux, tu es dans la lumière pendant que nous sommes restés dans les ténèbres. »

Les sociétés de gens de lettres. Parmi d'autres : M. Hetzel, éditeur des quarante-six volumes de l'écrivain, les sociétés de libre-pensée, la loge Michel-Ange de Florence. La loge Dante Alighieri de Turin. Le Grand Orient, la respectable loge Les Adeptes d'Isis-Montyon. Les délégués des ouvriers anglais. Mais Jules Guesde, partisan du collectivisme, boude l'hommage, comme il boudera Dreyfus. Il ne boudera pas la guerre... La Ligue anticléricale d'Asnières. Les Athées de Puteaux (qu'on a dépouillés de leur bannière) brandissent : « Puteaux offensé, drapeau enlevé ! » Les Athées d'Argenteuil, ceux du XVIII^e, l'Antireligieuse de Courbevoie... La Ligue des patriotes, qui est du clan radicalement adverse, porte une lyre d'or. Les abolitionnistes qui ont lu *Le Dernier Jour d'un condamné*, la délégation des mères de France. Une cohorte des félibres du pays d'Oc. Oui, tout y est déjà, toutes les fleurs des ronciers de la vie et la belle bannière printanière des femmes briguant le droit de vote... Les huiles au premier rang, la graisse des galonnards qui condamneront Dreyfus, neuf ans plus tard, et les hermines des juges et des lâches. Des délégations du monde entier, des couronnes de San Francisco, de Boston, de Lisbonne, du Brésil. Un cortège de douze collégiens haïtiens portent des brassées de fleurs. Marguerite, d'origine haïtienne, qui n'est pas encore apparue dans ce récit, me confiera un jour du xx^e siècle qu'un ami beaucoup

plus vieux qu'elle lui avait raconté qu'il avait défilé en agitant une petite pancarte diamantine :

À l'amant d'Haïti.

Ou ce joyau d'un village d'Espagne :

Hernani à Victor Hugo.

Anna déguste ces merveilles qui riment entre elles.

Un message pourrait battre en beauté ceux d'Haïti et d'Hernani. Car une femme est embusquée dans la foule des Champs-Élysées. Une lingère normande de mon pays. Elle s'appelle Blanche Lanvin. Gosselin a entendu parler d'elle dans divers commérages parisiens. C'est la dernière maîtresse de Victor Hugo. Sur une banderole, elle aurait dû inscrire :

À Victor Hugo, sa dernière amante.

Ce serait encore un devoir que d'arborer une banderole de Juliette Drouet, cinquante ans de fidélité au lion du harem :

*À mon petit Toto adoré,
Juju qui t'attend au tournant de l'éternité.*

La Grèce, les réseaux philhellènes, les villes d'Italie : Urbino, Rimini, les compagnons survivants du grand Garibaldi, l'Amérique de La Fayette, la Pologne des nationalistes et des révolutionnaires émigrés luttant contre le joug russe et prussien, les représentants de l'Alsace-Lorraine perdue, les bannières de Metz et de Strasbourg, les délégués socialistes allemands. Les sociétés coloniales... Devant un char décoré de palmiers, un Arabe en burnous porte le drapeau français de l'Algérie. Mais les Chinois et leurs redoutables Pavillons noirs résistent au Tonkin, au grand dam du colonisateur Jules Ferry. Son ennemi, Clemenceau, a eu sa peau. Clemenceau combat cette thèse colonialiste qui décrète la supériorité de la race blanche sur les autres et persifle : « Inférieur, Confucius ! » Il défile avec aplomb,

droit, déjà chauve, noble et implacable comme dans le portrait de Manet. Anna est très impressionnée. On enterrait le siècle d'Hugo, commençait celui de Clemenceau. Elle l'ignorait encore. Pour une fois, Gosselin se tait. Une délégation des révolutionnaires russes flambe du zèle d'égorger un tsar. Une couronne remarquée de Benito Juárez, qui fit exécuter l'empereur Maximilien lâché par Napoléon Nain. La fusillade inspira à Manet une forte peinture. Un vieux soldat boite, un délégué américain encore, un officier de la guerre de Sécession. Manquent Sitting Bull et Buffalo Bill, très occupés par leur propre spectacle lancé à travers l'Amérique.

Toute l'Histoire est convoquée d'avance, les lumières et les levains meurtriers, le roman de nos guerres inexpiables et de nos grands chambardements. Les ouvriers des nouvelles chambres syndicales, ceux des grèves et des émeutes. La bourgeoisie financière des barons, le peuple, les Halles, les harengères, les charpentiers, oui, la bannière des débitants de vin, celle des aspirants cordonniers, les délégations des commis voyageurs et les facteurs. L'Union de la charcuterie... Les Bénis Bouffe toujours ! Les médiums et les tourneurs de tables. Et pourquoi pas les fabricants de tutus de l'Opéra financés par Degas ! Gros succès des sociétés de tir et de gymnastique. Les cheminots des *Gares* de Monet, peut-être deux terre-neuvas spécialement montés de Fécamp ou de Paimpol et, pour un peu, la délégation des fameux pêcheurs de l'île d'Ouessant et de Sein... Les farceurs prétendent qu'on aurait même vu, au milieu du cortège, le perroquet empaillé qu'adora Félicité dans *Un cœur simple*. D'ancillaire, il était devenu socialiste.

Dans le plus grand secret passe la plus belle délégation – pour les délices de son âme païenne –, l'Amicale des bergères éplorées de Guernesey. Sans doute qu'un enfant de Veules-les-Roses est dans le cortège pour Gavroche, sans oublier une délégation de gitanes et de bossus...

Des milliers d'échelles doubles se dressent aux Tuileries – 20 centimes l'ascension, 20 francs l'échelon –, à l'assaut des grilles, des corniches, avec des grappes de curieux dévorant des yeux le cortège. À la terrasse de l'Orangerie, un quarteron de dames fastueuses ajustent leurs lorgnettes comme au champ de courses. On retrouve des essaims de badauds sur les toits et dans les vasques des fontaines de la Concorde, accrochés au cou des sirènes et aux pectoraux des Neptunes. Ils saluent « le triton de Guernesey ». On

escalade les statues ceintes de deuil. On imaginerait bien Hugo nu, en Poséidon enveloppé de naïades à la queue lascive. Le journal *L'Univers* du furieux et fervent Veuillot tympanisera la débauche : « C'était la foire aux pains d'épices. La foule cherchait les chevaux de bois et la ménagerie... » *La Croix* renchérit : « V.H. c'est le Dieu qui convient aux hommes avachis. Tandis que Moïse était sur la montagne, les Juifs révoltés dansaient autour du Veau d'or. Depuis deux jours ce sont de vraies bacchanales. On boit, on rit, on chante, on fait des libations, on danse la farandole autour du cercueil de l'idole. Ce deuil est une foire. C'est le culte du V.H. »

Pour trouver le paroxysme de l'anathème, j'attendrai près de quarante ans – ce qui n'est rien ! – avant de lire le pamphlet de Léon Daudet : *Le Stupide XIX^e siècle*, axé sur une diatribe contre son prophète Hugo : « le grand moitrinaire », « le grand sexuel bavard (...) avec ses calembredaines panthéistes de vieux Tartuffe hypervocal et logomachique »... Léon Daudet, pourtant dévot d'Hugo dans son adolescence. Il épousera Jeanne Hugo, oui, la ravissante du cortège. À l'inverse, Barrès (qui défile lui aussi et ne le reniera pas), le catholique lorrain, publiera *Les Déracinés*, douze ans plus tard, y racontera l'Enterrement, vécu par sept Lorrains, comme une révélation. Barrès élève l'apothéose de l'apostat à la hauteur de l'Ararat : « C'est beau comme les quais des grands ports, violent comme la matière trop odorante qui relève nos forces, nous remplit de désirs... Combien de femmes se donnèrent à leurs amants ?... Cette nuit-là, des êtres nouveaux apparurent à la vie. » C'était donc comme si la semence du Grand Pan messianique avait engrossé Paris pour un déluge de générations inédites. Hugo mort bandait partout. Quant à Léon Daudet, Barrès, on les reverrait ! Et Rochefort, Déroulède ! Car, derrière le grand semeur terrassé, parjures, ils sont déjà tous là, les tuteurs du siècle.

Anna et Gosselin, en compagnie de la cocotte d'un ministre, réussissent à embarquer, au-dessus de la Seine, dans l'espèce de nacelle d'une grue à vapeur. Ils plongent dans cette longue tranchée de lumière où s'agglutinent et s'égrènent des myriades, des enfilades de grumeaux noirs. Monet se détourne de ses saules de Giverny et vient, d'un coup d'ailes, donner une lapée de bleu vif au ciel et jeter quelques étincelles dans la Seine. La foule descendue des Champs-Élysées envahit la Concorde. Les eaux du fleuve sont couvertes de

bateaux remplis de spectateurs. Sans parler des quais noirs de monde. Boulevard Saint-Michel, un étudiant a étiré un hamac entre deux arbres. Dans toutes les rues attenantes, des tapisseries, des impériales se succèdent, même des charrettes, hissant les cohues à leur sommet. Le cœur de Paris bat pour Hugo. Quel grand siècle fut celui de Victor Hugo ! Après celui des rois splendides et iniques, avant celui de la guerre totale.

Le long du cortège, l'historien minutieux aurait observé un vieillard qui avait ovationné Hugo, cinquante-cinq ans plus tôt, à la première d'*Hernani*. Chateaubriand y était aussi, dans sa loge ! Adolescent, Hugo avait tranché : « Chateaubriand ou rien ! » Au lendemain d'*Hernani*, l'ancien Dieu lui envoya une lettre : « Je m'en vais, Monsieur, et vous venez. » Et voilà qu'Hugo s'en va.

Conscient de son énormité, l'oracle national aurait eu, peu avant sa mort, ce trait de lucidité : « Il est temps que je désemplesse le monde. » Mais sa mort le démultiplie. Un million et demi de gens sont venus enterrer tous les rêves du siècle. On brûle le pape des fous, l'Idole (le qualificatif est de Barrès). Désormais, je puis dire que, si Abel Gance, en 1919, dans son sublime *J'accuse*, avait pu demander à un million et demi de figurants de se coucher, serrés, superposés, entre l'Arc de triomphe et le Panthéon, alors on aurait mesuré et vu le nombre de Français tués dans la Grande Guerre nationale, et mourir le grand rêve de fraternité européenne de Victor Hugo.

En somme, l'aventure a commencé, si l'on veut, dans *Les Misérables*, par un conte pour enfants : Jean Valjean volant du pain, puis de la vaisselle d'or à un évêque qui lui donne, pour toute punition, deux chandeliers. Ce Prométhée raté du bagne aurait dû peut-être voler d'abord ces flambeaux. C'est toujours aux dieux qu'il faut prendre le feu sans le rendre... Hugo n'est pas Valjean. Après avoir été royaliste et catholique, devenu républicain, il refuse jusqu'au bout la présence de l'archevêque, le cardinal Guibert, et les saints sacrements. Son testament le stipule : il croit en Dieu mais rejette l'Église. Hugo n'est pas un chrétien pur jus. Hardi, il a écrit : « Je décloue le Christ du christianisme » ! Il aurait pu ajouter : « Et ce clou, je l'enfonce dans le bois mort de l'Église. » Notre-Dame de Paris, la cathédrale féerique, qu'il a chantée n'est pas l'Église, ce bureau international de l'Évangile trahi. La religion du « Rêveur sacré », c'est le Grand Tout. Quand la famille cause avec Mahomet, à Jersey, dans

une séance spirite, le Prophète fait une déclaration originale : « L'ombre est encore sur le monde... La chute des prêtres commence, le prêtre du knout, le prêtre de la croix et le prêtre du croissant sont les trois cadavres que laissera le champ de bataille. » Fin des anciennes religions ? Hum ! Anecdote plus souriante : au terme du dialogue, Mme Hugo demande à Mahomet : « Quand veux-tu venir ? » Il répond : « Jeudi. » « À quelle heure ? » interroge Maman Hugo, femme d'intérieur anxieuse qui doit organiser la journée. Mahomet, toujours accommodant, précise : « À 21 heures. »

Donc jeudi, 15 heures : sieste, 16 heures : goûter, 17 heures : lecture, puis couture, 20 heures : piano... 21 heures : Mahomet. Jésus vient mercredi. Demain ce sera Eschyle et surtout Shakespeare. William est comme cul et chemise avec Victor.

Que le souffle lumineux du Grand Pan, qui n'est ni dieu ni diable ni prêtre, mais ruisselant de vie, emporte Hugo, cette falaise de folie ! Il fut un bouc pour Adèle Foucher, son épouse, et pour Blanche, sa dernière amante. Toto, un homme, pour sa Juliette. Un Nom pour son siècle. Un Dieu pour lui-même. Dans la croyance humaine, il est le Poète.

À la fin de l'été, j'ai vu Mathilde brièvement. Elle m'a dit que Degas était venu à Dieppe, passer huit jours chez les Halévy avec l'aliéniste Émile Blanche et son fils, ainsi que Gervex, Whistler. J'ignorais tout de ces « genreux » (comme dit Armand). La comtesse Greffulhe descendait de sa villa pour décocher de brillantes méchancetés... Puis Mathilde a ajouté cette phrase dédaigneuse : « Ça regarde la mer toute la journée ! » Alors elle a cité un trait de Degas qui, paraît-il, est un assassin. Il sort sur la terrasse des Halévy, observe le bleu du ciel et déclare à la cantonade, avec une petite moue dégoutée : « Oh ! C'est trop Monet pour moi aujourd'hui ! »

Octobre, novembre 1885. Monet est revenu en force. Résolu, mordu, mangé par la falaise. C'est dit, il ne la lâchera plus d'un pouce, il lui fera rendre tout. Il multiplie les tableaux. Une moisson inépuisable de vues, de couleurs, de nuances. Il sort un vert pomme incroyable, un vert anisé sur la mer, phosphorescent. Ou bien la

falaise baigne dans un halo de stupeur douce, jaune abricot.

Soudain des tableaux différents, des inventions, non plus des touches mais des traits qui se combattent, la porte d'Amont, dans des esquisses plus géométriques. L'Amont donne à Monet toutes sortes de libertés, des transfigurations de songe. Une reptation mystérieuse, effacée. Et cela redevient précis, le trou bleu et rond de la porte, son œil de malice. Son anus de tortue. Des voiles rouges papillonnent sur l'eau. Étretat s'envole dans ses métamorphoses. Le peintre pond une flopée de voiles vertes sur la mer transparente et lumineuse. Le flot frissonne sur le fond de l'Aval et de l'Aiguille verts de jade. C'est un jour vert. Comme il aura des journées rose corail, ocre rouge, d'azur violet.

Anna, prévenue par Angélique, arrive dans cette euphorie même si Monet se plaint encore et toujours. Elle fonce, elle veut le voir, l'apprendre, le boire tout son saoul. Je l'accompagne sur la plage. C'est un événement. Il a traversé la baie, s'est embusqué derrière la cavité de l'Amont. J'aime l'Amont. Je ne cesse de le découvrir dans l'invention de son dessin romanesque et saugrenu. L'Amont évite peut-être le sublime poncif poétique de l'Aval. Monet, posté, épie la falaise d'Aval par ce trou de serrure. Il commence par posséder le truc, le dédale de toute la machinerie scénique, les angles d'attaque, les bons coups, les coulisses qui font voir. On est là, derrière lui, le gros chien qui gronde. On se fait tout petits, invisibles. Deux anges zélés... Il coule son œil dans l'œil d'Amont. En face, oui, c'est la cathédrale photogénique qui trinque, s'abîme à l'horizon. Tel un pâté d'enfant érigé sur le sable. L'Aiguille vague. La trompe gothique gommée dans la brume. Jadis l'Amont était un rivage du Léthé, maintenant c'est le tour de la cathédrale d'Aval. Monet va et vient dans le système. Usant de toutes les variations. C'est plus grenu, moucheté, ou plus fondu, évanescent. Il faut tout essayer, rincer toutes les possibilités. Monet cannibale cosmique.

Anna magnifique, prise dans l'envoûtante bataille. Elle a besoin d'extases inédites. Il lui faut croire que l'extraordinaire existe, qu'elle y entre, que le monde lui dévoile sa face fabuleuse, qu'elle en est l'élue.

Comment cela s'est-il passé ? À la faveur des transes d'automne. L'agonie lente des arbres rouges pareils à des chevaliers mystiques. Le

jaune resplendissant des saules, des peupliers. Les feuilles dégringolent en claques douces au sol. Les feux ultimes. Mais Monet est rivé à la mer, à la pierre. Rien ne l'en distraira. On se promène à travers champs, on remonte des sentiers jonchés d'écailles végétales, de cadavres qui rayonnent. Il pleut. Passent des éclaircies frileuses. On allume la cheminée. Une excitation travaille le corps, la boue fraîche, l'odeur de champignons, la rafale d'ouest remplie du musc de la mer. Gosselin a beau surgir, reprendre en main le quotidien de sa fille, elle l'épuise en peignant du soir au matin. Il veut la ramener à Paris. Elle résiste plantée devant lui, radicale. Un corps, une âme sur lesquels il n'a plus prise. Lui, le roi de l'industrie. Il est terrassé par sa fille, belle, forte, gorgée d'une jouvence vaillante et rebelle. Elle adore son père, alors elle le tue. C'est la loi. Elle a des remords et des retours. Elle l'enlace, se blottit dans les bras du père éternel. Puis volte-face : d'instinct, elle est féroce. Elle ne déguerpira pas. Moi, je les devine, par-dessus mes palissades, au travers de mes mansardes, dans l'entaille de mes peupliers dorés dans la mort. Je sais ce qui m'attend quand ce sera mon tour.

Tandis que Monet embrasse l'horizon, s'embusque, débusque, invente d'incroyables matins, des féeries, des contrées hallucinées. Il est passé de l'autre côté maintenant, comment dirais-je ? Au sud, de l'autre côté de tous les côtés. Anna estomaquée par ce saut dans l'espace, ce retournement du gant cosmique. Il a rejoint l'au-delà de l'Aval qu'il campe à revers, dans la pleine lumière du soir. Plus de contre-jour gothique, de stéréotype. Cela renaît ! Dans la lumière renovée. Voilà, l'Aval est en amont maintenant. Anna subjuguée.

Puis s'ouvre et se déploie la troisième porte. Là, il s'y colle, s'y accroche davantage qu'en 1883. Il y établit le front de l'assaut. La plus vaste des portes. La fin et le commencement du monde. Il y a eu l'Aval et l'Amont, ils pivotent lentement, sortent du spectacle. La Manneporte règne.

Alors, quand la forêt gémit dans l'or de ses dépouilles, quand le feu de la cheminée exhale son odeur de bois encore un peu mouillé, moussu, que les navires essuient des coups de tabac, que les chevaux clament des hennissements fantastiques dans les écuries bourrées de paille et d'odeurs de crottin, que Monet demeurera pour toujours dans l'ancre de la sublime porte, qu'il vente, qu'il neige, que la fin du monde nous éclate à la gueule... au bord de la nuit, quand le vent

hurle sur la falaise, elle vient dans mes bras. Je vais mourir de cet instant.

Que raconterais-je du paradis ? Il est des portes ni d'Aval ni d'Amont. Des falaises qui s'incarnent en dehors de tout cadre, de toute perspective. La chair frontale surgie de sa source propre se dresse et prodigue son trésor. La manne des cheveux nus, les cuisses comme celles des coursiers de fable, le ventre qui tremble. Le fleuve du dos élastique et puissant. Ces vigueurs partout, ces enchaînements soyeux, ces coulées et ces arborescences, les mamelons gonflés. Le velu bouclé, le velu doré, le velu fendu, trempé.

Fi des images et du poème ! Courbet, Maupassant, Flaubert ont raison. Le cul, les sueurs du cul d'Anna, de mes couilles à l'assaut du vrai monde. Anna me les caresse, me les lèche avec délectation. Il n'y a pas de couilles dans l'œuvre de Monet. En 1867, Courbet peint son fameux tableau de chasse : *L'Hallali du cerf*. Dans la fresque désordonnée de leur meute houleuse, les chiens culbutent, pattes en l'air, se dressent, cuisses écartées, fleuris de belles couilles. Tels sont les nymphéas de Courbet. On regrettera seulement que l'arabesque noire du cerf armé de ses sabres lancéolés ait perdu ses deux nénuphars dans l'ultime combat de sa vie. Nul n'est parfait. Le malheureux avait sans doute la pensée ailleurs. Mais on connaîtra d'autres fleurs du cru du grand Courbet vital, radical et sensuel. Que Monet assure la continuité des apparences à l'orée du sublime portique ! On lui laisse ce théâtre, cette fête de couleurs.

Je suis entré au cœur de la meule. Dans sa substance, là où les reflets s'engloutissent, où plus rien n'est visible. Sans aucune nuance autre que la nuit chaude et touffue. Dans la dense falaise de la chair d'Anna. L'argile humaine est sans rapport avec les jeux de craie du calcaire. Elle déborde d'une épaisseur de vie goulue. Une cathédrale fourchue de Courbet, d'odeurs remuées, de terres labourées, moelleuses... sous le soc du sang.

Et je sais, dès la sortie des ineffables portes, que je suis entré, moi aussi, dans l'hallali et l'Amont de ma mort. Je sais, selon la leçon administrée par Maupassant échevelé de folie, que tout sera éphémère, que tout est impossible, qu'on ne peut rien retenir, que tout s'écoule déjà, tourne et cavale à distance, que tout est perdu. Je suis entré, j'ai été émerveillé, j'ai assouvi toutes mes fringales, et je suis chassé de l'Aval. Pourtant je n'ai pas 40 ans. Mais quelque chose

manquera toujours, depuis l'enfance... Anna a passé ses 20 ans, elle fuira vers l'avenir. Je resterai à Étretat. Ainsi commence l'Amont de la nuit.

Cette fois, j'ai tout à fait reconnu Maupassant sur la plage. Il fait un tour au milieu des caloges. Il remonte vers l'Hôtel Blanquet. Monet travaille de la fenêtre de l'annexe face à la mer. Maupassant lui adresse un signe amical et le rejoint.

Voilà un tableau qui séduit l'écrivain. Dru, coloré, précis. À la bonne heure ! Deux grosses caloges en gros plan. À droite se dresse le coin d'une maison du rivage. Des volets vert pomme. La mer bleu turquoise. Un essaim de voiles mauves, indigo, très délicates. Cette fois, un pullulement de silhouettes humaines, pêcheurs, femmes, en touches rouges et bleues, agglutinées. C'est familier, c'est quotidien, on vaque. Monet sourit mais ce tableau est une anecdote à ses yeux. Ce qu'il désire, c'est le grand machin matériel et marin. Les colosses des portes, bien sûr. Là-bas, la Manneporte royale, la voûte du monde. La figure humaine, la péripétie domestique ont cessé de l'intéresser. Le voilà bien loin de Degas, de ses merveilleuses études de physionomies naturalistes, de zoologie humaine. Comment expliquer cela au réaliste Maupassant, avec lequel Monet aura des échanges compliqués ? Leurs deux caractères sont bien différents. L'excès de vie de Guy, étroitement lié à son obsession de la mort. L'excès d'art chez Monet, qui avale vie et mort, les dépasse.

Maupassant est trop exubérant, trop bavard. Trop de gestes. Monet taiseux, dévoré par son travail. Il a peu de temps à accorder à ses visiteurs. Il est tout à sa faim farouche de peinture. Il trouve que l'agaçant Maupassant n'y comprend pas grand-chose... Les deux amis fameux sont-ils de vrais amis ? On rêve à une complicité profonde, à des méditations, des confessions mutuelles. Monet fonctionne davantage comme Flaubert. Même acharnement bourru.

Voilà qu'Anna me révèle tout de go qu'il y a deux nuits Maupassant est allé contempler les étoiles du haut de la crête d'Aval. Son témoignage me fait trembler.

– Tu l'as rencontré ?

– Non, je dormais comme un ange. Mais un astronome local qui

l'accompagnait me l'a raconté. C'est un homme de science, M. Louis, un ami de papa. Maupassant se passionne pour l'astronomie, le sens de tout cet infini, tu vois... Il a un grand chien, un certain Paff, qui, en écoutant la plainte du flot brisé sur le roc, hurla soudain à la mort comme un esprit. Maupassant parut saisi, hanté par ce présage. Il voulut revenir bien vite et jura qu'il aurait dû emmener Piroli plutôt que Paff !

– Qui est Piroli ?

– C'est un amour de petite chatte souple qu'il adore.

– Il t'a donné tous ces détails, l'astronome !

– Oui. Je lui ai demandé de me les répéter, cela me fascine comme toi les moindres usages de Monet.

Mais Maupassant n'est pas du tout Monet. Je me méfie de la passion de l'écrivain pour les petites chattes de Paris et d'Étretat. Piroli ! Piroli ! Et Paff ! Plus d'une a fini entre les pattes du matou par les nuits astronomiques de la Guillette. La cuisinière suggère que c'est un défilé, des fêtes, des mascarades, des loteries, des jeux, des feux d'artifice, une sarabande piaffante et tutti quanti ! Sous prétexte, bien sûr, d'observer la lune, dans le doux froufrou des étoiles, comme dit le poète.

Un jour, une habituée de ces fêtes épicées fut plus crue. Elle me révéla le goût de Maupassant pour les farces douteuses et bien grasses, ce qu'il reprochait justement à Courbet. La jolie brune me raconta tout de go que, une nuit, Maupassant s'était dessiné un con décoré de lèvres et de poils tout autour du nombril et qu'il le lui avait découvert, au clair de lune, pour la mettre à l'aise et qu'elle se considère en famille. Il était polisson en diable !

Elle me regarde, elle veut courir au bord de la mer. Nous revenons chez moi, sonnés par le froid marin. Le corps frictionné de rafales, congestionné par contrecoup, vivifié. Je lèche la sueur délicieuse des aisselles, le rai entre les seins, la longue coulée tiède qui enduit et fait briller les reins. Elle me mordille. Puis me chevauche, gaillarde. C'est la plus belle cavalière de la mer à l'écoute de la vague, de la plus fine sensation. Je tords dans le plaisir sa lourde tignasse salée, j'empoigne la proue de son torse, ses mamelons fermes et moites. La falaise danse et me foudroie.

Décembre, il a froid, il réclame un tricot, se lamente sur le ciel sans lumière. Le voilà, enveloppé dans sa gâteuse, qui travaille sous la Manneporte. Il sent le franchissement, que c'est carrément nouveau. Il s'est arraché à la prodigieuse ritournelle des redites, dépliées comme les taches de la queue d'un paon.

La Manneporte n'a pas le maniérisme gothique de l'Aval. Elle n'est pas une métaphore. Elle ne rampe pas comme la porte d'Amont biscornue. La Manneporte se carre, plein cadre. Large et trapue. Campée sur son châssis tellurique. C'est une basilique. Nulle trompe ou corne. Nul caprice visuel. Le cosmos s'appuie sur sa charpente plutonienne. La Manneporte est la vérité.

Monet le sait. Alors il lui arrive un mémorable fiasco. Le vrai grandiose porte poisse. Monet est installé, rempli de sa tâche. Sourcilleux, cyclothymique, pas drôle du tout. Il tousse dans sa barbe noire, renifle, scrute de son œil de Comanche la glissade d'instant. Monet carbure à cran tout le jour. La porte sacrée l'enveloppe de sa vouîte caillouteuse, cabossée rude. Fastueuse carapace de lumière.

Tout à coup, une retentissante vague l'assaille, un paquet de mer salée, rebelle, propulsé sur lui. Le matériel valse dans la flambée d'écume. Monet éclaboussé, trempé, culbuté. Il voulait la mer, il l'a ! Elle lui renvoie à la figure pinceaux, couleurs, le chevalet brisé. Elle lui barbouille la face de bleu, de rouge, de jaune. Elle peint, la fougueuse. C'est comme si le travail de Monet avait été balayé, nié, maudit. Il aurait pu rire, pousser un vaste éclat de rire à la Maupassant, à la Courbet. Non, c'est ressenti comme une défaite. Le tableau en cours dévasté. Un chef-d'œuvre unique à la mer. La reine des houles aime la peinture. Tout transi, gelé, il doit fuir par la valleeuse de Jambourg, l'escalier vertigineux. Il enrage.

Maupassant a écrit qu'à Étretat il ne vivait que par les yeux, qu'il nageait dans la peinture comme les poissons dans l'eau. Que Monet n'a-t-il nagé au rythme du bélier de la *Vague* de Courbet ! Maupassant a encore déclaré magnifiquement qu'il mangeait le monde avec son regard, qu'il digérait les couleurs comme on digère les viandes et les fruits. Que cet ogre est beau ! Que Monet n'a-t-il mangé, mâché la vague débordante et fruitée de varech comme j'ai vu faire Courbet nageant ! Maupassant a ajouté qu'une feuille, un petit caillou, un

rayon, une touffe d'herbe l'arrêtaient des temps infinis. Mais que Monet n'a-t-il étreint la vague cambrée comme la sirène, brouté sa meule crépitante !

Je sais, j'exagère. La distance me donne des ironies et des rires faciles, désormais. Je peux pleurer de tout, rire de tout. J'ai toujours aimé tarabuster ce Monet emmerdatoire et si beau.

Il attrape un rhume, il est furieux, il lui faut commander un nouveau chevalet et le matériel perdu. Changer de chaussettes, de bas, de capote, trouver un tricot sec et douillet. Prendre une bouillotte, boire un grog, gémir. La falaise, cette salope, lui a vomi à la gueule, lasse d'être attaquée, observée, expertisée, assaisonnée à toutes les sauces de l'alchimiste. C'est heureux qu'elle ait résisté, répondu. La prochaine fois le transgresseur avancera à pas de loup vers la déesse.

Anna aime le portrait. Angélique a posé pour elle, au terme de petites négociations habiles car la servante n'avait pas envie qu'on la peigne. Les portraits d'Anna ne sont pas académiques mais ils ne sont pas non plus dans la manière impressionniste. Leur réalisme est transposé par un étirement du trait, des faisceaux de longues touches continues, souples et pleines de vigueur.

Elle va camper cette grande bringue d'Angélique, toute droite, d'un naturel extravagant, autoritaire. Pas une poudre-de-rizée de Cabanel ! Une servante démesurée. La grande fille braque et industrielle, toujours lancée dans ses travaux de ménage, de linge, de nettoyage. Toujours active, mobile, effervescente. Elle a bien voulu s'arrêter pour des portraits brossés à la hâte. Mais, là, s'immobiliser nue est tout à fait contraire à son caractère. Elle a une pudeur sur ce terrain, une sorte de fermeture hostile, tumultueuse. La proposition l'agite, la fait fuir. Anna la poursuit, lui expose ses raisons, évoque l'histoire de la peinture, lui livre des exemples édifiants. Angélique la toise, remuante, nerveuse, avec des coups d'œil comme des lances. Ces réactions à hue et à dia, anarchiques, épatent Anna. Elle sent qu'elle a touché une corde secrète.

Anna me raconte la reddition d'Angélique. Je suis subjugué, j'essaie de cacher ma curiosité tendue. La scène se passe dans la chambre d'Anna, le balcon est ouvert sur la mer ensoleillée. Journée

tranquille, température très fraîche, haleine du vent chargée d'odeurs de coquillages, de goémons. Anna suspend le travail qu'elle effectue la servante dans sa chambre. Angélique lâche son balai, ses chiffons. Elle comprend tout de suite. Et là, d'un coup, sans que les pourparlers recommencent, comme si l'idée avait mûri en elle, elle affronte Anna. Le visage pointu prend un relief tranchant, puissant. Les yeux frontaux, noirs et brillants, les sourcils noirs. La bouche charnue de paysanne sensorielle. Angélique n'est pas une belle femme harmonieuse, elle est farouche.

Résolue, directe, sauvage, elle se décoiffe, laisse retomber ses cheveux libres et noirs. Enlève tout le fatras d'étoffes et de couches. Corset et jupon de batiste, elle s'expulse de toutes ses coquilles. L'ultime court pantalon blanc valse. Soudain debout, nue, frémissante et statique. Anna la trouve d'une incroyable beauté franche et folle. Sans gaucherie de pose, sans geste de honte. Vent debout, les seins en poire bien galbés, le velours blanc du ventre tendu d'un riche pubis. Les longues cuisses modelées de grands muscles apparents. Fausse maigre, assez athlétique, mais la gorge pleine. On voit les coups de sabre des côtes. C'est Anna qui est saisie d'un trouble devant cette femme offerte dont elle observe le tracé des veines, la fosse ourlée du nombril noir, les tendons à fleur de peau, la course des nerfs, la charpente de la chair d'un blanc un peu jaune, avec des ombres brunies entre les seins. Le gonflement du triangle enclavé entre les cuisses, sa dépression plus moelleuse, fissurée à l'intime. Et quand elle se retourne elle arbore un dos spacieux, magnifique, sculpté de méplats déployés, de trapèzes, de disques, de fuseaux, dévalant vers les bosselures des reins dont la rigole se creuse. Alors, le déboitement presque brutal des masses taillées des fesses, leur tressillante pulpe obscène qui bouge sur la raie sombre, discrètement duvetée. Angélique belle et crue. Elle troue littéralement la vue.

Anna va faire plusieurs dessins, des tableaux sous tous les angles. Elle ne pense qu'à ça, je ne la vois plus pendant deux jours. Elle ne lâche plus Angélique, soldatesque et superbe, avec ses phases d'alanguissement stupéfiant de femme exhibée, admirée, regardée comme elle ne l'a sans doute jamais été. Elle s'assoit, ouvre les jambes. Nu assis, nu couché, de dos, de face, accroupie. Elle marche, elle se cabre, elle se délie nonchalante, d'une féminité délicate.

Anna me révélera comme ça, pour m'exciter un peu, que pendant

les évolutions de la pose, les enjambées, les volte-face, les trouvailles, montait l'odeur du musc d'Angélique, par bouffées brunes.

Monet, lui, préfère grimper au sommet des falaises... Il ouvre un nouveau champ, un nouvel angle, une vue plongeante sur la porte d'Aval. Il réalise ses tableaux les plus accomplis. L'Aiguille, l'Arche découpées avec précision. On distingue les sédiments, les lignes, les rides du grand corps tellurique peint dans les teintes rose orangé du soir. Mer et ciel se confondent dans un infini bleu ou doré. Des colonnades de reflets tremblent à l'intérieur du flot. Un frissonnement annelé le parcourt. Et là, au pied de la falaise, dans la transparence du bleu profond, de ses nuances vertes, de ses touches vivantes, de ses taches ovoïdes, oui, quelque chose est en train de naître, des guirlandes flottantes et prémonitoires...

Mais le chef-d'œuvre de Monet est la déclinaison forcenée, intarissable, des différents états de la falaise. Monet pourrait peindre mille *Falaises*. *Pluie à Étretat*. Falaise battue de larges coups de pinceau, violâtre très pâle, presque effacée, sur fond du ciel un peu plus clair et strié. La mer panachée de bleu blanchâtre, ourlée de vert-bleu. L'averse délave les contours, brouille le paysage crayonné, noyé dans une fusion légère, libre, brouillonne.

Il bâtit l'arche de la Manneporte plusieurs fois, en plus clair, en plus rose, en plus foncé, tigrée d'une pagaille de reflets. Mais une figure impose sa plénitude. La porte compacte agglomère les verticales de ses pierreries géantes, mouchetées, irisées de rose, de violet, d'indigo, de bleu outremer. Rubis et saphir. Bloc d'arc-en-ciel dressé. Le dessous de l'Arche se creuse dans le repli de sa hanche, de sa fourche. La foule des traits, des taches, des diagonales fonce dans la brèche. Ciel pommelée de blanc, bleu-rose. Bande de turquoise pure à l'horizon. Et là, au pied de la falaise encore, ce flot couvert de calices verts et bleus, d'anneaux rose-violet, cette mer jonchée de pétales prophétiques.

Quarante-deux ans après, je prends connaissance d'une lettre invraisemblable du bon Durand-Ruel qui écrit à Monet à propos du tableau de la Manneporte que ce dernier vient de lui livrer : « Il vaut mieux que vous partiez de suite à Étretat. (...) Vous feriez bien d'y emporter la grande porte (...). Vous auriez à revoir la mer sous la porte. On ne s'explique pas les vagues... » La vie d'artiste est moins

libre qu'on ne le prétend !

– Si on les massacrait un peu, cela ne serait pas pour déplaire à M. Drumont !

Je sursaute. Je suis à la terrasse du casino et je n'ai pas écouté jusqu'ici ce que racontaient mes voisins dégustant des cognacs. Je vois que l'un des interlocuteurs lit le *Gil Blas*, d'où la citation ironique semble tirée. Je comprends bientôt qu'on discute du succès de scandale remporté par *La France juive*, le libelle de Drumont.

C'est un geyser de latrines perforées, de spéculations antijuives qui, remontant à l'Ancien Testament, chevauchent l'Histoire et la dévoient, tous azimuts, sous le seul flambeau obsessionnel, une torche exterminatrice : la haine des Juifs. Cela va des hypothèses générales et délirantes aux tableaux de salon intimistes et orduriers, et jusqu'aux petits ragots musqués d'arrière-cour de tripier. Les procès paranoïaques et les portraits diffamatoires surabondent. Contre Adolphe Crémieux, auteur du décret qui accorde la nationalité française aux Juifs d'Algérie. Crémieux qualifié de « Nazi juif ». Drumont n'hésite pas à remuer les raretés du vocabulaire argotique pour insulter – ainsi, « nazi » pour morveux syphilitique, si j'en crois un lexicologue d'Étretat ! Contre Camondo, le collectionneur, les Rothschild, les Pereire, la patriote Sarah Bernhardt, Arthur Meyer, fondateur du très aristocratique *Gaulois* et dont un des paradoxes sera – anticipons donc – de finir antidreyfusard ! Je lis *La France juive* – financée par l'ami, le comparse, l'antisémite effréné, Alphonse Daudet –, dépotoir de clichés criminels, de bêtises dignes du Flaubert du *Dictionnaire des idées reçues* : « Le Sémite est mercantile, cupide, intrigant, subtil, rusé (...) il a souvent un bras plus court que l'autre (ce qui est scientifique !) (...) huileux, gluant, rampant, lippeux. » Avec un surplus de furie phrénique et défécatoire contre le Juif prussien toujours espion, « au teint jaune, aux yeux chassieux ».

À l'opposé, l'antithèse est aérienne : « L'Aryen est enthousiaste, héroïque, chevaleresque, désintéressé (...). L'Aryen est un géant bon enfant. » L'Aryenne est encore plus édifiante : « Cette jeune femme adorable, cette ravissante Aryenne, au galbe virginal et fier. » Quel beau couple biologique, quel programme ! Quels beaux bébés aryens ! Quand Drumont pense, que de nuances... Il en irait en quelque sorte des Juifs et des Aryens de M. Drumont comme des Bretons têtus et des Normands matois, et de la rilette du Mans, de la dentelle de Calais assurément, de l'hiver... russe ! Et des poubelles de Poubelle. Sur sa lancée, le dépotoir démentiel de Drumont déverse en autres proclamations thanatiques qu'il faut expulser les Juifs, les frapper, confisquer leurs biens pour les donner aux ouvriers. Telle est l'alchimie sociale et sanglante de Drumont, qui se prétend très catholique et dont on dit qu'il dîne avec le marxiste Jules Guesde. Au final, cela donne cette prophétie : « Toute la France suivra le chef qui sera un justicier et qui, au lieu de frapper sur les malheureux ouvriers français, frappera sur les Juifs cousus d'or... »

Anna surgit à l'improviste sur la falaise. Elle aime me surprendre, m'attendre si je suis absent sur la mer. Elle cherche ma voile du regard, vient à Étretat. Je la trouve de plus en plus inopinée, imprudente. J'ai peur. Peur de sa jeunesse, peur de la perdre. Peur de tout !

Elle veut que nous voguions là-bas, au-delà de l'horizon, jusqu'à ce que disparaisse le déroulement de la falaise, que ses reliefs et ses lettres de calcaire s'émoussent, que sa phrase se noie, qu'il n'y ait plus que la mer. Elle dirige l'écoute et la bôme, prend le vent, le goûte, aime lutter contre lui. Mon navire s'incline, les voiles claquent, la vague nous hausse et nous lâche, nous dansons. Anna rieuse, éclatante, écumeuse.

Le cocher nous voit partout, les servantes, les gens d'Étretat. On jase. La jeune fille après Mathilde, la belle-mère ! Je me suis vite rendu à l'évidence. Anna savait que j'avais été l'amant de Mathilde. Je suis étonné que cela ne la dérange pas. Elle n'en parle jamais vraiment. Une ou deux allusions assez ironiques m'ont cependant convaincu.

Il faut déjouer Gosselin. Quand sa présence s'impose, s'incruste, je ne veux pas prendre de risque. Elle patiente, s'impatiente, me fait des

signes de sa chambre. Je n'aime pas cette audace malicieuse. Je sais que tout sera ravagé s'il nous découvre. Je le lui dis. Elle reste pensive, un peu tracassée, coincée. J'ignore si elle mesure tout à fait la catastrophe. Elle a un culot de fille riche et gâtée. Cela m'excite.

Elle peint. Je veux qu'elle ne cesse de peindre quand Gosselin est là. Je déteste leurs petits déjeuners intimes dans le halo du salon, leurs soirées interminables. Le piano qui égrène ses mélodies. Il lit, elle peint, ils échangent un regard tendre et complice. Je suis seul, exclu, dans la maison des marins et des bannis, vaincu d'avance. J'ai envie de faire flamber la grosse baraque juste après avoir enlevé Anna dans mes bras.

Elle débarque au printemps quand le jardin fleurit. Je suis plongé dans une adoration avide.

Début juin, une bruine tiède dévale le ciel. Boudin vient d'exposer *Un grain* au Salon, me révèle un touriste, amateur de peinture :

– Il faut voir ça, c'est beau comme Courbet !

Ma porte est ouverte au vent d'ouest et à l'effluve de mer. Je rêve au *Grain* de Boudin. Soudain : devant moi, sa silhouette s'incarne. Je sursaute. C'est le père.

Je ne reconnais pas le petit homme ironique et rond, au teint rose et aux yeux très bleus. Celui qui croit au progrès prométhéen. Face à moi est planté un concentré de haine glacée. L'œil est d'un bleu dur et presque micacé. Il y a une beauté de la colère. Elle enlaidit certains mais transfigure les autres. Louis Gosselin fait partie des seconds. Toutes ses molécules sont transformées par le paroxysme de la guerre. Il me déclare d'une voix blanche et lente :

– J'ai mis Anna à la porte, elle n'est pas près de revenir. Votre entracte est fini. Vous êtes un pauvre salaud. Après ma femme, c'était le tour de ma fille ! La ficelle est grosse, vos pauvres mécanismes compensatoires. Vous venger de nous ! La rage du petit, du pauvre, son ressentiment vorace...

Je me tais. Je n'éprouve pas encore la blessure de l'humiliation. Je suis stupéfait, amorphe et muet. Il avance d'un pas, le petit Badinguet de sa caste.

– Vous avez profité de la spontanéité d'une jeune fille, de ses

enthousiasmes débridés. Vous l'avez aveuglée avec l'appât mesquin de votre prétendu charme marin. Je lui ai démontré la vanité de la cause. Demain vous serez moche, précocement vieilli par les paquets de vent et de sel. Ridé comme une vieille pêcheuse de varech. Avarié par votre vie ratée. La malheureuse n'a vu que les pittoresques du paysage et vos fadaises sur la peinture. Mais vous n'avez rien peint, rien fait. Un petit rentier parasite, frustré, qui survit aux crochets du génie des autres. Vous n'êtes rien, Guillemet ! Rien. Un imposteur.

Là, tout à coup, une lave m'embrase. J'avance d'un pas. Je suis prêt à lui sauter dessus, je vais le précipiter par-dessus la falaise. Mais l'image d'Anna me retient, jugule toutes mes forces. Je suis ligoté. Il voit ma fureur, il n'a pas peur, car la sienne égale la mienne. Une fureur de père, profonde, radicale, éternelle. L'amant n'a qu'une rage circonstancielle. Il se déchaîne, de la même voix basse, métallique, acharnée :

– Quel destin lui auriez-vous offert ? Vous l'auriez emmenée à la pêche ? Vous auriez partagé avec elle votre rente d'invalidé, engraisé par son oncle ! Trois fois rien ! Vous ne la connaissez même pas, pas plus que vous n'avez connu Mathilde, à laquelle j'ai tout dit. Vous n'avez rien vu, rien pensé, vous avez cru jouir.

– J'ai joui.

C'est tout ce que j'ai trouvé à répondre pour le moucher sur ce terrain du désir, de son assouvissement, le pourfendre et le tuer par la jalousie. Il a frémi et reprend :

– Vos spasmes furent bien courts, mon pauvre. Et c'est fini avec ma fille. À jamais ! Elle va retrouver sa vie parisienne, ses pairs, des jeunes hommes de son âge, promis à un avenir brillant. Votre interlude côtier ne fut qu'un mirage d'adolescente romantique. Un feuilleton de l'idiote mère Sand. À Paris, elle aime le théâtre, les expositions, les dîners, les compliments éclairés. Elle voyagera dans le monde entier. Elle vivra jusqu'en 1945 ! Jusqu'en 1955 ! Les progrès de la médecine et de la société seront incalculables. Vous imaginez 1940, 1943 ? Ce paradis ! 1958 ! Pardi ! Elle sera toujours là ! Ces fastes incalculables des temps modernes quand vous serez mort depuis des siècles, emporté par une bronchite attrapée sur votre rafiote, un jour de crachin glacé...

– Vous aussi vous serez crevé.

– Que m'importe... J'aurai vécu pleinement ma vie de bâtisseur,

mon sang coulera dans les veines de ma fille, de ma descendante. Rien ne mourra pour moi. Vous, vous disparaîtrez d'une vie bornée. Pas de traces de votre passage, de vos ridicules suées érotiques. Vous savez, elle ne m'a fait qu'une promesse, celle de ne pas avoir d'enfant de n'importe qui. Elle a dû vous prévenir et vous apprendre à vous retenir ! Elle veut peindre, sans entraves et pour longtemps.

– On a baisé tout notre saoul, sans nous faire la police. N'essayez pas de nous restreindre par vos considérations génétiques. On s'est débrouillés pour tout avec la même joie. D'autant plus !

C'est le seul argument que je tiens, celui de la chair heureuse.

– Elle baisera désormais sans vous jusqu'à la fin des temps ! Dix mille ans qui effaceront tout souvenir de votre corps enterré, dissous depuis quasi le commencement. Vous ne fûtes qu'un préliminaire volatile, frisant le néant.

– On n'oublie pas le prodige de la première joie, de cet enchantement brut !

– Oui, je sais, ma femme vous a transmis quelques bribes littéraires pompeuses par lesquelles vous tentez désespérément de rehausser votre discours. À propos de Mathilde, vous n'ignorez tout de même pas que c'est parce qu'elle fut votre amante qu'Anna s'est toquée de vous ? Par pure rivalité avec sa belle-mère, comme dans les vieux contes. Autrement, comment se serait-elle amourachée d'un bâtard bancal !

Je bondis, lui saisis le poignet, le retourne jusqu'à ce que son corps se torde, sur le point de tomber à genoux. Il grimace mais soutient mon regard avec la même détermination.

– Votre dialectique est si primaire que vous frappez. Elle le saura !

Je le lâche en le repoussant assez brutalement. Il trébuche, manque se retrouver à quatre pattes. Alors il profère ses menaces définitives :

– N'essayez plus de la revoir. Car il vous en coûterait ! Si vous demeurez incapable de penser à elle, à sa vie, à son avenir, vous le paierez. Croyez que votre force musculaire ne pèsera rien par rapport aux pouvoirs de ma pensée.

Il sort brusquement.

J'étais sonné. Assommé par un sentiment d'humiliation, d'échec, de défaite. Aussitôt, je mesurai mon impuissance. Anna chercherait à

me revoir. Son tempérament et sa jeunesse l'emporteraient sur les menaces et les verdicts de son père. Mais je serais en sursis. Gosselin avait vu implacablement juste. Le temps me disqualifierait. Je tiendrais quelques années, j'étais encore assez jeune, mais au prix de quelles ruses, quels défis, quels combats ? Anna connaîtrait d'autres hommes, en aimerait de nouveaux. Son imagination était vigoureuse, sa vie ne se limiterait pas à ce premier amour marin. Oui ! J'étais rivé à la dent d'Étretat, je n'arriverais pas à suivre la course d'Anna, je n'en serais bientôt plus le ressort, le moteur. Je deviendrais un boulet. Et ce serait normal. J'entendais déjà Mathilde me tenir le même discours. Puis je remâchai les propos les plus blessants de Gosselin. J'en étais lacéré, perforé. La rivalité d'Anna avec sa belle-mère. Mon insuffisance sociale, ma vie avortée. Ces salauds avaient eu Courbet, alors moi ! Ombre des ombres... En même temps, j'enrageais, je me révoltais, je refusais la victoire du plus puissant, du maître, de la raison aussi. Je ne voulais plus voir Anna et je brûlais de la retrouver. Capituler, c'était donner le présent pour le futur. Mais la vraie vie est immédiate. Que vaut la balance du bon sens et des probabilités en regard du tranchant de l'existence vécue, la seule palpable, saisissable ? Je retournai jusque dans la nuit ses arguments. Par ma mansarde, je voyais la lumière encore allumée chez l'ennemi. Il cogitait lui aussi. J'espérais que je l'avais blessé.

Anna ne tarda pas à me faire parvenir une lettre par l'audacieuse Angélique, qui ne l'avait pas trahie. Le coup avait été porté probablement par le cocher ou par Fernande – Gosselin n'avait pas révélé ses sources. Au fond, n'importe qui avait pu témoigner. Anna était bien rentrée provisoirement à Paris. Ce n'était qu'une reculade tactique pour parer à la colère frénétique de son père. Déjà elle avait un plan, l'appartement d'une amie à Rouen. Elle n'était plus une petite fille. Son père n'avait plus de pouvoir social sur elle. Elle ne voulait pas le pousser à des actes fous, elle gardait pour lui une tendresse naturelle de fille. Elle avait donc décidé de le contourner, de maquiller les faits. Je fus d'abord piqué. Elle ne m'avait pas proposé de nous enfuir dans un élan romantique. Certes, elle savait que j'aurais refusé cette perspective de rupture théâtrale avec son passé, son milieu, son père. Notre déroute eût été assurée, notre errance. N'empêche ! Anna, réaliste, concrète et rusée, nous offrait un détour plus praticable. Elle

voulait peindre. Il lui fallait conserver le contact avec Paris, son professeur, les galeries. La peinture le disputait déjà à son amour. Et c'était mieux ainsi. Mais mon désir d'Anna, mon goût passionné d'elle, de sa personne, de sa jeunesse éclatante, de son talent naissant, flamba dans ma poitrine. J'avais perdu mais je la voulais dans mes bras, je ne pensais qu'à la retrouver. Je voulais faire durer le sursis éternellement. Je sais aujourd'hui que la vraie vie est aveugle. Comment pourrais-je récuser l'homme jeune d'alors ? Je sais que les dénis sont la condition de la vie vécue. Et je bénis Anna. L'ai-je jamais perdue ?

C'est Mathilde que je revis la première. Elle descendit de son cabriolet et sans attendre fonça chez moi. J'étais en train de jardiner.

– Tu es chouette avec ton chapeau de paille !

Je l'ai trouvée vieillie, ce fut un choc. Elle surprit mon expression suspendue.

– Oui, je sais, j'ai pris un coup de vieux ! Et tu vois, je débarque directement chez toi, sans prendre la peine de me rafistoler. Alors, tu en as fait de belles ! Tu te tapes toute la famille en cascade ! Cela m'étonne que tu ne te sois pas encore farci Angélique, la bonne ! J'ai déniché un tableau d'Anna représentant la servante fantasque, un nu maison. Je connais tes goûts, tu ne devrais pas hésiter. De toute façon, tu verras, tu finiras avec ta bonne ! Comme un vieux curé salace.

Elle me scruta. Se tut, un moment. J'avais le râteau à la main.

– Tu es très délicat. Ma belle-fille, rien que ça ! Mais je suis un peu revenue de ma fureur, je reviens petit à petit de tout. Mon vieux fonds mélancolique triomphe de ma haine. Qu'est-ce qui se passe dans ta tête ? Anna, que tu as connue toute petite, tu l'as guignée au fur et à mesure qu'elle croissait !

– Arrête ! C'est venu d'un coup. Tu sais bien comment cela se passe... On n'y peut rien.

– Oui, mais là, c'est gros ! Quoique... C'est un classique : après la mère, la fille. Tu n'es pas allé chercher loin.

Elle me scruta.

– Toi aussi tu es torché de rides. En quelques mois, paf ! Les passions, ça secoue, surtout les désespérées. Gosselin t'a fait la leçon, il ne plaisante plus du tout. C'est un optimiste forcené, un gentil

généreux, au fond, et tu as réussi à le rendre cruel et fou. Il ne t'épargnera pas. C'est du Gosselin tout neuf.

– Il m'a humilié.

– Chacun se défend comme il peut. Alors ça y est, c'est le grand, le dernier amour du petit soldat ?

– Je le crains.

– Je crois que tu sais comment tout cela va finir, si on échappe au drame définitif.

Nous nous sommes tus. Puis je lui proposai de boire quelque chose. La servante d'Étretat s'empressa. Nous avons trinqué en regardant la mer qui foisonnait d'or. Les bateaux étroits, noirs comme des pépins.

– Je suis lasse, j'ai peur de devenir encore plus vieille et folle.

Je lui souris avec tendresse. Elle allait partir.

– Tu as peut-être lu *L'Éducation sentimentale*, si tu lis encore... Mme Arnoux revient dire adieu à Frédéric, à la fin du roman.

– Oui, mais elle n'a jamais couché avec lui. Nous, on était déjà plus modernes.

– On ne le regrettera pas ! lança Mathilde avec un petit air complice. Donc, elle s'en va, coupe une mèche de ses cheveux blancs et les lui donne. La scène m'a fait pleurer. Alors, autre époque, autres mœurs... Non, je ne te donnerai pas un cheveu blanc de ma toison vénitienne.

Soudain, j'ai réprimé un sanglot. Elle m'a pris la main.

– On ne devrait pas souffrir. Tout est si court...

Je l'ai regardée avec un sursaut d'humour.

– En fait, on ne devrait pas mourir.

Elle a souri et lancé :

– Gosselin est en pleine forme, sa science devrait nous arranger ça...

Rouen, chez mon oncle, comme dans mon enfance. Anna vint passer quelques jours chez son amie, dans un appartement luxueux non loin de la cathédrale.

Ce qui nous sauvait toujours avec Gosselin, c'était son activité intempérante. Ses audaces technologiques finissaient par primer, il voyait des ponts partout, des édifices d'acier mirobolants. Des féeries

de verre. Il imaginait ce qui deviendrait l'automobile moderne. Il rendait caduques des millions de chevaux, il planifiait une hécatombe de paysages urbains entiers. Il était le préposé à la vaillance, à l'espérance industrielle. Un homme utile, enfin ! Cela prenait du temps, de l'énergie, il partait. Il ne pouvait plus enfermer Anna, qui était aussi têtue que lui. Il lui faisait du chantage, elle lui opposait la même tactique. Il la détestait, il l'adorait, il tenait bon, résistait, coupait les vivres. Un jour – elle me le révéla beaucoup plus tard –, ils en étaient venus aux mains. Il avait fait valser la palette et le chevalet sur lesquels elle travaillait. Il lui avait d'abord posé les sempiternelles questions, l'avait querellée, elle l'avait envoyé paître. Il avait bondi sur elle, avait voulu la mater, lui faire avouer sa duplicité. Elle s'était débattue, l'avait griffé. Le visage de Gosselin était rouge, son cœur battait à tout rompre. La taille musculeuse d'Anna se pliait dans l'effort, sa gorge tressautait dans son corsage. Ils tombèrent sur le parquet. Il était sur elle, il soufflait, il suffoquait. Elle ruait, les cuisses cabrées. Il s'affala soudain sur la poitrine de sa fille, se mit à pleurer en la couvrant de baisers éperdus d'amour et de honte.

Ce fut suivi d'une longue période de tranquillité. Leur manière habituelle reprit. Elle arrivait toujours à le dominer. Elle allait jusqu'à lui mentir sur moi pour le tromper. S'il le fallait, elle me profanait un peu. Elle me l'avouerait. Il l'invitait dans un grand restaurant. Elle s'habillait de sa plus belle robe de satin. Avec un petit bouquet de violettes épinglé dans l'échancrure. Elle lui donnait le bras. Il lui avait offert le parfum qu'elle portait. Il se rengorgeait de fierté. Ils buvaient du champagne comme au temps de leur amour sans nuages.

Ils allaient aux courses à Longchamp, elle adorait jouer, il payait la note. Elle frissonnait à la vue des pur-sang dans le soleil, leur peau sensible et nerveuse, la grâce de leurs jambes fines, l'essor de leurs fesses prodigieuses. Cette animalité de Géricault mêlée à la fleur de la société la troublait, l'excitait. Elle tenta de peindre les chevaux. Elle n'y arriva pas. Degas l'écrasait. Elle se rabattit sur le portrait d'une amie qu'elle saisit en déshabillé transparent devant sa psyché. Sa longue crinière libérée faisait penser à celle des chevaux de race. Pour la première fois de sa vie elle eut envie d'une femme. Une autre fois, le même modèle posa entièrement nu sur un canapé rouge, emblématique. L'envie se ralluma après la longue séance concentrée. L'amie se prêta à ce désir qu'elle avait suscité avec subtilité. Anna

connut une vive jouissance dans le frottement des seins, des ventres, des langues. L'amie n'en était pas à son premier bal. Elle apprit des danses grisantes à la novice. Mais je ne quittais pas pour autant ses pensées. Elle avait eu le sentiment de ne pas me tromper puisque c'était une brève escapade artistique, entre femmes !

Anna m'avouerait ces pans de sa vie par morceaux quand nous surplomberions, de loin, cette époque chérie de nos tempêtes. La vie parisienne d'Anna, qui m'était inconnue au moment de notre amour, déploierait après coup une richesse d'expériences, de rencontres, un tissu luxuriant d'émotions optiques, tactiles et sensuelles. Si j'avais su cela quand je l'aimais de façon possessive ! Foudroyé par mon inexistence, je serais mort de jalousie. Je me serais tué, noyé sous l'arche des génies. Au sein de la fourche nocturne de l'Aval, dans l'ancre des algues et des rochers originaires. J'aurais respiré une dernière goulée de nuit, de lune blanche rayonnant sur la falaise, comme la chair de mon amante perdue.

En revanche, c'est aussitôt et à Rouen qu'elle me raconta comment un ami de son père lui avait permis de visiter l'atelier de Degas. Un incroyable chaos de chevalets, de cartons, de croquis, de dessins empilés, de gravures du Japon, de corsets, de petits souliers de Cendrillon, de meubles affreux, de presses, de torchons, de feuilles de zinc et de cuivre, de rouleaux de papier de Chine. Quoiqu'il ne fût pas très élégant, sa toilette trônait au milieu de ce capharnaüm éclaboussé. Il peindrait toute sa vie des chevaux dans leur course, des danseuses en jupon de tulle, et des nus, des dos splendides de putains au bain. Elle fut médusée par cette profusion de talent, de science, d'art maîtrisé. Le maître se montra courtois mais assez bougon, ce qui augmenta l'admiration d'Anna. Elle s'égara à évoquer les différences entre l'impressionnisme et le réalisme dans la peinture du vrai. Il coupa court et trancha : « On voit comme on veut voir ; c'est faux ; et cette fausseté constitue l'art. »

Anna, éblouie, m'expliqua :

– C'est même valable pour les réalistes inspirés mais singuliers et puissants comme Courbet qui juraient, pourtant, qu'ils reproduisaient la vérité, rien que la nature inégalable. Mais ça vaut aussi pour les impressionnistes comme Monet qui prétendent restituer la juste réalité de l'instant. En fait, c'est personnel, c'est faux, donc c'est le plus vrai de leur création ! C'est parce que la création artistique est fausse, à

première vue, qu'elle invente une vérité nouvelle, supérieure à celle de la nature objective, qui existe déjà et rabâche depuis si longtemps !

Soudain embrasé, je me réveillai d'une longue somnolence d'ignorance, je la regardai hardiment et je résumai avec l'aplomb du catéchumène :

– Voir comme Dieu, c'est voir comme Meissonier.

Elle me dévisagea avec une stupeur amoureuse.

Oui, j'étais l'élève et le produit de deux femmes : Mathilde et Anna, sa belle-fille. C'est à cette époque que moi, l'homme marginal depuis l'Algérie, j'ai commencé à m'exercer plus sérieusement, à exister, peu à peu, de façon secrète et intense, à rédiger non plus de brefs épisodes mais de longs morceaux, des évocations de nos vies, déjà des souvenirs que j'allais compléter, revoir, amplifier et fixer, à la fin, dans ce récit.

Mon oncle Armand avait deviné une aventure amoureuse compliquée. Sa dernière amante était bien plus jeune que lui, un peu vulgaire, mais très gaie, jolie, surprenante, élancée, galopante, toute blonde. Elle était originaire de Prusse. Lui chantonnait doucement : « Aucune femme n'est plus belle que l'ennemie héréditaire. » Elle s'esclaffait. Elle lui tapait sur le ventre. Un soir, je lui dis tout. Il savait pour Mathilde Gosselin, mais la petite, c'était plus fort. Je lui avouai l'humiliation, les insultes cuisantes, il s'exclama :

– Il passe les bornes, Gosselin, c'est trop ! C'est trop !

Je lui décrivis l'amour de Gosselin pour sa fille, cette passion dévorante. Il me demanda des exemples, des petits détails que j'aurais surpris. Il écouta avec la plus grande attention et déclara avec gravité :

– Cet amour-là, c'est pire que le cul, que les folies du cul qui sont pourtant immenses. C'est éternel, c'est implacable. Tu es en danger, Charles.

Il pensait tout haut. Évidemment, Louis Gosselin était en principe le parangon de l'homme civilisé. Il le connaissait de réputation, il avait une vie officielle, il fréquentait les salons à la mode des banquiers, des constructeurs de chemins de fer, il marchandait avec les ministres. Il reprit :

– La civilisation est une carapace peu épaisse. Cette couche superficielle peut casser, se fissurer facilement, alors les pulsions bondissent. C'est pourquoi Gosselin est dangereux pour toi, car il a

oublié le fonds violent de l'homme, il s'est cru à l'abri, sous le couvert de la construction sociale.

Quand je vis Anna dans le salon de son amie qui s'était éclipsée par discrétion, je fus assailli par un désir farouche de son corps, un sentiment panique, une sorte d'effroi vorace. Elle portait une robe azurée d'où jaillissaient les épaules nues, ses seins s'offraient dans le décolleté de fines dentelles. Elle m'entraîna dans sa chambre. Je pétrissais ses fesses avec frénésie. Ce fut une furie d'amour.

Dans une trêve de notre chevauchée, je lui dis :

– Tes fesses sont galbées, gonflées comme celles d'une cavale endiablée. Il ne te manque plus que les sabots de la centauresse ! Ah ! si j'étais peintre !

Elle me répondit :

– N'oublie pas que le grand Géricault est né à Rouen, qu'enfant il a galopé dans nos rues et contemplé les chevaux à la folie. Les culs des juments magnifiques ! Il a vécu sa passion interdite pour Alexandrine, sa jeune tante... si tu vois... Et ce que tu ne sais pas, c'est qu'il allait voir la mer et le ciel au Havre pour peindre la turbulence des vagues, des nuages du *Radeau de la Méduse* !

Nous restâmes couchés longtemps. Il y a ces moments en amour où les forces sont épuisées sans que les idées ne le soient. Les caresses se poursuivent, les attouchements de lubricité, les baisers, les petites morsures, les étreintes blanches et tendres. On se regarde, on se contemple, sans pudeur aucune, on s'inspecte, on s'extasie devant les merveilles les plus intimes. Les doigts, la bouche explorent les sillons, les orifices, écartent les poils soyeux, sinueux. C'est un retour très momentané à l'enfance. Mais nous étions jeunes et notre vigueur nous revenait assez vite pour que nous recommencions nos ruades à la Géricault.

Anna me découvrit une terrasse à laquelle nous avons accédé par un escalier. La vue sur Rouen se dévoilait. D'un côté les tours de la cathédrale puissante et ciselée, sa flèche, de l'autre la longue brèche de la rue Grand-Pont qui donnait sur le quai de la Bourse. Le pont Boieldieu apparaissait, son effervescence extraordinaire de landaus, de cabs, d'omnibus attelés, et le grouillement des passants sur les trottoirs. Le fleuve était couvert de bateaux, de vapeurs dont on

déchargeait la cargaison. Deux voiliers magnifiques étaient amarrés dans la rumeur des machines, des moteurs. Les cheminées des usines de Saint-Sever se dressaient dans le lointain, sur la rive gauche. Rouen bourdonnait, bougeait, rugissait comme nos cœurs.

– Je ne comprends pas pourquoi tu refuses de venir à Paris ! s'exclama Anna, j'ai des tas d'adresses jolies. Paris est infiniment plus secret, plus discret qu'Étretat.

Je ne savais pas bien moi-même la raison de mon refus angoissé. Était-ce lié aux années de la toute petite enfance, dont aucun souvenir ne remontait ? Ces mois dont m'avait parlé l'oncle Armand, où je vivais avec Julie ma mère livrée à la bohème parisienne. Avais-je alors vu mon père, avant qu'il ne se sauve en Argentine ? Guy Aubert, qui ne m'avait pas donné son nom. L'enfance est un voile noir, une zone aveugle. Julie était jeune et belle. Mais aucune image n'existait d'elle. Elle aurait posé pour des peintres mais le peu qu'Armand en savait ne permettait de retrouver aucune trace. Elle avait 18 ans quand je suis né le 1^{er} juin 1847. Elle meurt à 21 ans ! Je suis sorti d'une région sans lumière que hantait pourtant le corps fantomatique de ma mère. Aujourd'hui, une photographie serait sans doute restée d'elle. Je l'aurais dévorée du regard à l'infini. Mais c'est peut-être encore une illusion. Nos premiers jours baignent dans la nuit, les premiers regards de nos mères sont perdus. Certes, la photographie dévoile leur visage tendre penché sur les berceaux. Berthe Morisot a peint sa sœur contemplant son enfant avec amour, puis ce sera son tour de s'incliner avec passion sur les premiers sourires de sa fille. Mais savons-nous jamais ce qui se cache derrière le front d'une mère jeune encore, ignorante ? Pour moi, ce fut pire, un mystère poignant, ma mère s'évanouit pour toujours.

Anna ne parlait pas de son père. C'était comme si rien n'existait que nous. Un soir que nous nous promenions du côté du pont Corneille, nous avons croisé Armand au bras de la grande et blonde Prussienne, qui fut la première à me reconnaître et à m'appeler. Armand salua Anna avec une gravité douce et papale. Elle fut charmante. Il la regardait sans trop la fixer des yeux, un léger sourire errant autour d'elle, dans son halo. Mais le vieux renard n'en perdait pas une miette. Le lendemain, il me dit simplement :

– Tu auras du mal à te détacher d'elle. Je t'ai vu une fois ou deux, intéressé par mon amante. Oh ! rien de marqué ! Des regards fugaces

et réflexes, mais où il faut, au bon moment. Tu sais, dans les bras d'une très belle fille, on arrive à oublier celle qui nous tourmente. La vie, la curiosité, la distraction sexuelle sont plus fortes que tout. Une grande vague vitale nous submerge et nous propulse bien au-delà des amours que nous croyons irremplaçables.

Darwin, Taine, Schopenhauer n'auraient pas dit mieux.

Je fus heureux de respirer de nouveau l'air d'Étretat. Même si déjà Anna me manquait. La nuit, il m'arrivait de me réveiller dans ma maison de la falaise. Par la mansarde, ma vue plongeait sur le Clos de l'Étoile. Je savais que la villa était vide. C'était un bloc de pierres noires, érigé face à la mer. C'était là que j'avais vu Anna la première fois. Une vingtaine d'années auparavant. Elle débarquait avec Mathilde et son père. C'était une toute petite fille. Je l'avais vue sans la voir, attiré par la belle-mère intrépide et légère. Jamais je n'aurais deviné l'avenir. Elle encore moins. Puis il y eut la scène de la tempête. Mathilde et sa fille réfugiées chez moi. Le fin visage de l'épouse apeurée. La petite fille expédiée dans une de mes chambres. Je me souviens qu'elle n'était pas effrayée. Elle fut sous mon toit, dès l'origine, dans un de mes lits. Est-ce que cela compta dans l'inconsciente mémoire de celle qui devint adolescente, et femme ? Cette nuit de tempête dans mon asile. Pendant qu'une curiosité intime naissait entre sa belle-mère et moi. Quand exactement a-t-elle su, de façon pensée, qu'une union existait entre Mathilde et moi ? Là-dessus, Anna ne s'est pas épanchée. Elle m'a avoué qu'elle savait, c'était tout. On sait très tôt. On voit sans voir. On enregistre l'événement capital, on l'enfouit, il est incrusté dans un songe originel et tenace, l'oubli le protège. Et c'est ainsi qu'agissent sur nous mille scènes plus ou moins importantes. Elles nous constituent en secret, elles sont les prémices de nos angoisses, de nos désirs. De nos jours, une psychologie révolutionnaire et contestée est coutumière de telles analyses. Mais depuis longtemps les écrivains les plus subtils l'ont entrevue. Ainsi, plus que Flaubert ou Maupassant, Rousseau tressaille de souvenirs précoces et décisifs. Mathilde m'avait lu des pages des *Confessions*. C'était déjà presque à la fin de nos amours. Elle adorait la scène avec cette Mme Basile mariée dont l'adolescent s'éprend sans oser, à

genoux au pied de sa robe, la toucher. Elle relisait les épisodes idylliques avec Mme de Warens. L'émouvait extraordinairement cette page beaucoup plus tardive des *Rêveries du promeneur solitaire* où, au bord de la mort, Jean-Jacques écrit ceci que je retranscris de mémoire : « Aujourd'hui, jour de Pâques fleuries, il y a précisément cinquante ans de ma première connaissance avec Madame de Warens. » Chez Rousseau seul vibre un tel émoi fluide de la langue la plus pure. Il avait 17 ans, elle en avait 28. Il l'appelait « Maman ». Il n'y a que chez lui qu'on trouve ces aveux indicibles.

En ce jour d'écriture, environné des rousseurs de l'automne 1927, je songe à nos Pâques fleuries. L'expression est si belle. Ces fleurs mille fois mortes, mille fois renaissantes. Il y a soixante ans de ma première connaissance avec Mathilde qui n'est plus. Le même nombre d'années me sépare de l'apparition d'Anna qui ne craignait pas la tempête. Je remercie Dieu de m'avoir fait connaître ma Louise de Warens à moi : Mathilde, le miracle de son esprit littéraire dans un âge industriel et positif. Aujourd'hui, jour de *Nymphéas* éternels, je pense à toi.

J'avais envie du large, d'un bon coup de vent dans la voile gonflée. La falaise divaguait au loin. Je croisai deux caïques en pleine action, la gîte les couchait au ras de la mer. Les pêcheurs ramenaient les filets dans la criaillerie d'un buisson de mouettes. J'avais lancé deux lignes dans la densité agitée du flot, et je remontai quelques mulets vulgaires. Je m'aperçus au bout d'un moment que le fond de mon bateau prenait l'eau, j'inspectai la cale. Il y avait une fissure à travers le calfatage et les lattes. Ma main tâtonnait, cette avarie n'était pas une conséquence de l'usure naturelle ou d'un quelconque accident. J'avais examiné récemment mon bateau, qui était intact. Le trou était le résultat d'une action subreptice. Les dégâts se répétaient un peu plus loin. Le travail de sape avait été volontaire et maquillé en remplaçant les pièces, qui n'étaient plus fixées. J'essayai de colmater, sans succès. La mer agitée s'engouffrait et disloquait la brèche. D'instinct, je jetai un regard autour de moi. Les caïques disparaissaient au-delà de la porte d'Aval. Aussitôt je virai de bord, dirigeai mon embarcation vers le rivage le plus vite possible en naviguant au près.

Le vent légèrement de biais inclinait le navire. Le clapot était tumultueux. Aurais-je le temps d'aborder ? L'eau bouillonnait en deux sources intempérantes que je tentais toujours de boucher avec des chiffons, mais je n'avais pas le matériel adéquat. Je m'approchais trop lentement de la côte. Le fond de mon bateau se remplissait de mer. Tout avait été savamment saboté. J'étais stupéfait. *La Petite-Julie* martelée était d'une grande instabilité et j'avais de moins en moins de prise sur elle. La voile accomplissait encore vaillamment sa tâche, je tirai l'écoute dans les embardées de la houle. Le niveau de l'eau grimpait, tout grinçait, craquait. Les paquets de mer affluaient. Le foc et la grand-voile, distendus, sifflaient, claquaient, se tordaient. Je les ramenai. Le bateau s'enfonçait, lourd et poussif, le flot passait par-dessus bord, aggravant l'inondation. Je luttai encore jusqu'à ce que je me rende à l'évidence. Il fallait fuir, abandonner le navire. J'attendis un moment, suspendu dans l'imminence de la catastrophe. Une vague me submergea, traversa de bâbord à tribord. Je plongeai. Je nageais avec difficulté. Je vis *La Petite-Julie* se renverser et s'abîmer dans un creux, remonter, le mât arraché. Puis elle fut engloutie.

Je ne sais combien de temps dura le franchissement de la distance qui me séparait du rivage. Ce fut interminable, je soufflais, je combattais. L'eau me cernait, les crêtes hérissées du flot. J'étais aveuglé, acharné. Je sentais la profondeur, la puissance de la mer qui m'ébranlait, me pressait, m'aspirait dans sa nageoire formidable, la meule me roulait, me précipitait.

Je me traînai sur les rochers. Harassé, guenilleux. Je haletais, happais l'air. Je me redressai, titubai, dérapai sur le varech. Mon corps atteignit la grosse carapace sèche des galets. Je me retournai vers la mer. J'avais perdu mon bateau, j'étais naufragé, comme nu. On avait voulu me désespérer, me couler, me tuer.

L'amphithéâtre de la falaise blanche m'enveloppait, verrouillé par les deux portes percées. Pouvoir énigmatique du lieu, lumière du lieu, esprit du lieu. Son immobilité me frappait, me sidérait. Je marchai sur les galets dont le talus s'effondrait. La vailleuse était d'un vert profond, presque noir. Je dus contourner la porte d'Aval, passer sous l'arcade dans le charivari rocheux, coupé de bras d'eau. Je dérapai, me retrouvai assis entre deux blocs luisants, chevelus de laminaires. Ma main saignait. Je traversai. La plage était tranquille, personne ne m'avait encore vu. Des femmes agenouillées étalaient du linge sur les

galets. Je vis un peintre tourné vers la falaise d'Amont, absorbé par son travail.

Je ne cessais de penser à Gosselin, à ses menaces. Sans doute avait-il appris ou deviné qu'Anna m'avait revu à Rouen et avait-il soudoyé quelque homme de main qui avait attaqué mon navire à la faveur de la nuit, un bon artisan du dépeçage masqué, un artiste. Je savais que je ne préviendrais pas Anna. Je n'avais aucune preuve. Et si elle ne me croyait pas ? Je ne voulais pas non plus provoquer une séparation irréparable avec son père. Elle ne me le pardonnerait pas, elle serait dans l'incapacité de continuer avec moi. Je sentais que sa passion n'avait d'autre limite que ce lien filial, originel. Je n'étais qu'un fétu à la surface de cet océan primitif.

Les pêcheurs ne s'expliquaient pas mon désastre. Je ne leur révélai pas le sabotage. Je ne voulais pas susciter la rumeur, les suspicions. Après tout, je n'étais pas l'un des leurs. Mais un cas à part, avec ma bizarrerie. Une vague soudaine m'avait pris à revers, le bateau avait sombré, j'avais sauvé ma peau de justesse.

Un navigateur sans navire est un infirme. Je retrouvais les sensations qui avaient suivi la fusillade kabyle, ma paralysie, mon fémur brisé. Un sentiment de détresse et d'humiliation me rongait. Je sentais la haine dressée contre moi, vigilante, tenace. Je ne prévins pas mon oncle tout de suite mais restai chez moi.

J'ignore quel instinct ramena Armand sur la falaise pour me faire une visite impromptue. C'était une semaine après la catastrophe. Je lui avouai ma honte, il fut saisi de stupeur. D'abord, il repoussa l'hypothèse d'un attentat commandé par Gosselin. Puis lui revint à l'esprit sa réaction quand je lui avais appris les menaces de ce dernier. Il m'avait averti du danger exceptionnel.

– On n'aura jamais de preuves contre lui. Il faudrait repêcher le bateau, montrer le sabotage. Mais qui prouverait que c'est lui le coupable ? As-tu d'autres ennemis ?

Je lui confessai ma liaison avec Germaine, la femme de Fécamp mariée à un pêcheur.

– Tu vois, on ne pourra faire fond sur rien d'assuré. C'est à toi de prendre ta décision : ou tu capitules ou tu continues de voir la petite.

Mon oncle me pria de revenir chez lui. Je refusai. Il me proposa de

racheter un voilier. Je me sentais impuissant. J'avais quelque argent qui me venait des locations des maisons qu'il m'avait données, ainsi que de quelques opérations rustiques que j'avais exécutées en son nom.

– Je vais aller rencontrer Gosselin à Paris, me dit-il.

Deux semaines plus tard, Armand me communiqua les résultats de son entremise. Gosselin était resté parfaitement courtois et lisse, ne semblant pas entendre ses allusions. Mais mon oncle ne doutait plus :

– Mon sentiment désormais est que c'est lui le coupable. Tu sais à quoi t'en tenir. Il faudrait partir, voyager. On arrive à oublier tout, tu sais, la vie est plus large qu'on ne croit. C'est délicat de te dire ça actuellement, mais un jour tu verras Anna autrement, tu connaîtras avec elle une autre relation. C'est le temps ! Tu devrais partir quelque part, en Orient, que sais-je, comme ton Flaubert !

Je n'avais pas ce désir d'exotisme. Et cela me dégoûtait de me sentir si amorphe. Quelque chose en moi avait été tué lors de l'embuscade africaine, et sans doute bien plus tôt. Un ressort manquait, la vague qui m'aurait soulevé, porté. Je ne pouvais survivre que dans un cadre clos. Je ne plaisais aux femmes que par le biais des illusions qu'elles se faisaient, d'un leurre qui les aimantait : solitude, traits de physionomie... Elles étaient attirées par mes forces sourdes, mes forces noires. Un destin contraire au leur qui les dépayisait. J'étais l'éternel amant d'Étretat, comme si je partageais le génie du lieu. Et je ne désirais qu'étreindre Anna, ouvrir sa chevelure profonde, humer le parfum de son ventre, m'engloutir dans sa belle fourche noire. Quel exotisme pouvait rivaliser avec cet alcool puissant, accessible, que j'allais retrouver bientôt ? C'était meilleur, plus entêtant que tous les navires, que toutes les mers du monde. Des images d'elle ne cessaient de m'assaillir, des souvenirs incrustés, des prévisions érotiques. Mon imagination ne cessait de naviguer dans le même sens. Il n'y avait nul autre rivage. Un corps désiré, une femme aimée sont notre terre originale.

Je la revis au Havre, où nous avons pris une chambre assortie d'un petit cabinet dans un hôtel du port. Les jetées s'élançaient sous notre regard. Deux trois-mâts appareillaient, cinglés par le vent

claquant. Ils se suivaient, et du balcon où nous les regardions les architectures de leurs voilures se confondaient en un vaste échafaudage, une luxuriante pyramide de voiles que la perspective déformait, superposait, transformait en un monstre multiforme de beauté ailée. Anna était sous le coup d'un autre enchantement.

Elle était allée à l'exposition de Renoir à la galerie Georges Petit. Tout avait porté son excitation à son comble, les tableaux, les portraits, les nus. Elle me parla des *Grandes Baigneuses*, qu'elle critiqua pourtant, trouvant que le peintre revenait à un classicisme un peu précieux, léché. Mais elle avait été frappée par l'ambiance, les visiteurs, la curiosité, le brouhaha autour de la peinture, sa grande affaire. Elle avait vu deux femmes qui la fascinaient, une brune et une blonde qui avaient posé nues dans le tableau : Suzanne Valadon et Aline Charigot. On lui avait dit que Suzanne avait été le modèle, à 15 ans, de son amant, Puvis de Chavannes. Déjà, Degas l'avait choisie pour peindre ses femmes au tub. Anna était impressionnée. Un tableau l'emportait à ses yeux sur tous les autres dont la même Valadon était le sujet. Ce n'était justement pas un Renoir nacré et joli. La jeune femme tressait ses deux nattes. Elle avait un visage très naturel, sans beauté vénusienne, gros sourcils noirs, cils noirs, yeux baissés, songeurs. Un décolleté profond dévoilait ses mamelles généreuses. Pas de feuillage moucheté ni d'eaux irisées. Ce qui avait saisi Anna était la vérité palpable, la force individuelle du personnage, sa nature vitale. Le tableau, avec un modèle très différent, lui rappelait son travail sur Angélique, focalisé sur la densité, l'énergie, la frontalité. Elle regrettait cependant que Suzanne ne regarde pas en face. Comme si, au dernier moment, Renoir avait préféré une pose rêveuse, plus canonique.

Anna se désespérait un peu d'imposer jamais un style qu'on reconnaîtrait immédiatement. Elle subissait des influences. Elle avait apporté son matériel de peinture, mais n'était pas tentée de peindre l'activité colorée du port. Ce qu'elle visait toujours était l'art du portrait, le nu. Dans un café que nous fréquentions, on lui indiqua un modèle, Aline. J'étais un peu gêné et quelque peu voyeur. Car Anna travailla sur des poses dénudées. J'en profitais pour aller me promener longuement seul, assistant au raffut des treuils le long des débarcadères, me mêlant à la cohue. Toutes sortes de denrées circulaient. Mais quand je revenais la jeune femme était quelquefois là. Anna détestait les poses artificielles : la tradition classique,

académique. Elle avait entendu dire que Degas laissait évoluer ses modèles naturellement autour d'une baignoire, d'un tub, à l'intérieur de son atelier. Il happait les attitudes, les surprenait, les capturait. Les femmes prenaient un bain, s'essuyaient le dos ou le pied, elles peignaient leur chevelure. Je ne pouvais m'empêcher de penser à Julie Guillemet, ma mère. Pour qui avait-elle posé dans ce milieu de fêtards, de prostituées, de lorettes, d'errants, de dandies décadents, d'artistes ratés, de riches mateurs ? Dans les années 44, 45, 46. C'était si loin, le siècle n'avait pas encore pris son pli de modernité. On était plus près de Mme Bovary et des diligences que du chemin de fer désormais lancé partout. Comment s'habillait-elle ? Quel était son parfum ?

Aline parlait peu. Elle se prêtait avec une grande plasticité au désir d'Anna lorsque cette dernière savait exactement ce qu'elle voulait. Autrement, elle avait tendance à adopter des poses convenues qu'Anna rejetait d'un geste agacé, presque agressif. Le modèle la regardait avec attention, corrigeait immédiatement, essayait de comprendre ce que l'artiste recherchait. Une fois, Anna la surprit dans une espèce d'attente, un léger déhanché absent et pensif. C'était ça ! Mais dès qu'elle lui demanda de garder cette attitude, cette dernière retrouva une vigilance qui altéra son apparence. Le naturel est ce qu'il y a plus difficile dans ces circonstances. Surtout qu'Anna ne voulait pas d'un naturel quotidien et bête. Elle voulait un naturel saillant, quelque chose de superbe et de fulgurant d'où la trame de l'être sensuel jaillirait. Avec audace, comme chez Manet, Courbet, Degas, rien que ça ! Mais pas tout à fait comme eux. Elle cherchait sa vérité dans ses grands faisceaux de traits fluides ou martelés, ses gestes picturaux vigoureux qui s'opposaient au tacheté moucheté de l'impressionnisme... Elle essayait les coups de brosse vifs, le couteau répandant la pâte. J'adorais quand ça lui venait directement. La figure d'un coup ! Un nu qu'elle sortait tout cru. Ce qui était étrange, c'était la nonchalance souple du modèle. Elle obéissait, elle était là pour satisfaire une volonté visuelle qui n'était pas la sienne. Cette placidité neutre me séduisait en secret par sa sensualité involontaire, presque animale. Pourtant elle n'avait rien du trottin, de la lorette adonnée à la galanterie. Plus opaque. Parfois des images fugitives de cette fille me traversaient pendant mes étreintes avec Anna. Je n'avais nul besoin de ce stimulant que je ne recherchais pas et dont l'irruption brève me troublait. J'avais surpris dans notre chambre et notre cabinet

attendant Aline qui se déplaçait sous les yeux d'Anna. Mon amante la scrutait, la faisait s'allonger sur notre lit, s'asseoir immobile sur une chaise dans la lumière tranchante. Ces visions provoquaient chez moi une légère confusion, même si le phénomène était limité par le fait que nous avions convenu sans le dire que je m'absenterais pendant les séances. Ce corps fantôme venait soudain traverser celui de mon amante. Pourquoi Anna prenait-elle ce risque de la tentation ? Voulait-elle m'éprouver ? Restait-elle innocente, accaparée par son art ? Elle possédait des tendances libertines mais moins que sa belle-mère, dont l'imagination avait souvent besoin du fouet des rites et des situations scabreuses. Mais dans ce domaine du désir tout est labile, si ancrées soient nos manies. Notre nature est plus riche qu'on ne le croit, la vie peut nous débusquer. Anna commençait sa destinée. Le crime que je commettais peut-être, sans l'admettre, contre la promesse d'une existence inventive, c'était que je ne souhaitais pas qu'Anna changeât. Je n'avais pas manqué d'observer, lors de ce séjour au Havre, qu'elle ne se contentait plus de notre complicité exclusive. Pour la première fois elle introduisait la peinture quasiment dans notre chambre, que je devais ainsi partager.

Malgré les interdits que Gosselin avait dressés, nous nous sommes revus assez régulièrement.

Elle voulut revenir à Étretat, j'insistai sur l'imprudence d'une telle décision. Son père avait des informateurs qui ne manqueraient pas de le prévenir de la transgression. Je lui dis encore que je pensais que Gosselin n'ignorait rien de nos rendez-vous clandestins.

– Il faudra bien qu'il s'y fasse ! On ne peut pas vivre ainsi cachés, même si cela a un côté excitant. Je veux revenir à Étretat. Mon père part pour quinze jours en Angleterre, je vais en profiter pour venir. On ne se montrera pas devant le cocher et les servantes. De toute façon, je suis sûre d'Angélique et j'ai le projet d'une nouvelle série de tableaux avec elle.

Elle arriva et se garda de se précipiter chez moi. J'entendis son attelage, je vis sa robe briller entre les lattes de ma palissade, son chapeau bleu. Angélique accourait, s'empressait. Anna me rejoignit la nuit.

Le lendemain, elle retourna chez elle, puis me rapporta un texte qui, dit-elle, me ferait bondir de joie. Elle n'avait pas voulu me le

montrer la veille, afin que rien ne nous distraie de notre nuit. Ce texte était de Courbet. Un ami peintre le lui avait fait lire à Paris. Il s'agissait d'un double de la lettre que le maître avait écrite au ministre pour refuser la Légion d'honneur en 1870, juste avant la tourmente de la Commune. Elle en entreprit la lecture de sa belle voix tremblante d'émoi :

– « Mes opinions de citoyen s'opposent à ce que j'accepte une distinction qui relève essentiellement de l'ordre monarchique. (...) L'honneur n'est ni dans un titre ni dans un ruban : il est dans les actes et dans le mobile des actes. (...) L'État est incompétent en matière d'art. Quand il entreprend de récompenser, il usurpe sur le droit public. Son intervention est toute démoralisante, funeste à l'artiste qu'elle abuse sur sa propre valeur, funeste à l'art qu'elle enferme dans les convenances officielles et qu'elle condamne à la plus stérile médiocrité (...). J'ai cinquante ans et j'ai toujours vécu libre ; (...) il faudra qu'on dise de moi : Celui-là n'a jamais appartenu à aucune école, à aucune église, à aucune institution, à aucune académie, surtout à aucun régime, si ce n'est le régime de la liberté. »

On était loin du portrait de Maupassant dépeignant Courbet à Étretat : « lourd, gai, farceur et brutal ». Je relus le texte moi-même.

– C'est quelque chose que cette page ! Dire que je l'ignorais ! J'ignore tout !

Elle me sauta au cou et me dit, l'air de rien, que Flaubert et Manet avaient accepté la même décoration, ironiquement, sans faire de foin !

Nous nous donnions rendez-vous à Veules-les-Roses, à Varengeville, et surtout à Pourville. Nous y cultivions un lieu : le chemin de la Cavée. C'était une valleeuse moins vertigineuse que celle de Jambourg où j'étais descendu avec Monet par l'escalier de délire. La valleeuse de la Cavée offrait à certaines heures du soir un dispositif très suggestif et suave, un triangle prononcé et charnu qui s'enfouissait dans un tunnel de feuillée sombre. Une moelleuse lumière flottait au-delà. Anna se réjouissait de ce festival de la fourche tellurique si intime, et je n'en perdais pas une bouchée tout en la caressant au bord d'un ruisseau ombreux. Telle était la valleeuse heureuse, à notre pointure.

Un matin, elle désira faire une promenade en bateau. Je lui déclarai que mon bateau était fichu. J'avais subi un coup de mer, il y

avait eu une avarie. Mon embarcation avait coulé, je m'étais sauvé à la nage.

– Pourquoi ne me l'as-tu pas dit au Havre ?

– Mais c'est tout récent... Je ne voulais pas t'incommoder par une lettre qui t'aurait donné des inquiétudes inutiles. Je vais en racheter un. Il était vieux, abîmé, ce qui est arrivé hélas était prévisible.

Elle ne devina rien de ce que masquait mon discours. Elle fit une série de nouveaux portraits d'Angélique qui accepta d'amener sa sœur pour fournir de nouvelles munitions à l'artiste. La sœur se révéla assez plate à l'usage...

Nous connûmes une longue soirée dans mon jardin. Sans trop nous soucier du personnel d'à côté. Anna était câline et sensuelle. Elle aimait la falaise de son enfance, de ses 15 ans ! J'étais conscient du caractère fugitif de ces instants. Mais dans la fringale du désir Anna me faisait oublier l'écoulement du temps. J'étais pris dans ces moments d'adhésion, de greffe totale du corps à corps amoureux. Rien ne me distrayait des sensations puissantes, des visions crues qui me frappaient. Anna était solide et chevillée, souple, dans les remous de ses reins et de sa chevelure. J'aspirais à toutes ses ombres, à ses rousseurs, à sa sève. Sa ramure foisonnait, elle était forte comme l'arbre de vie.

Son départ me laissa un grand vide. Je n'avais plus mon bateau, je ne pouvais plus m'enfuir sur la mer. Je ne voyais plus Germaine, qui m'envoyait des lettres attristées. Nos cruautés en amour sont implacables, notre égoïsme vital balaie tous les scrupules. Ma passion pour Anna me dévorait. Mon lien avec Mathilde, si envoûtant qu'il fût, permettait des escapades. Car nos rapports comportaient une gamme de fantaisies, de perversités, qui embrassait la possibilité d'infidélités quasi tactiques et stimulantes. Ces amours se réverbéraient les uns sur les autres, s'alimentaient de leurs différences.

Un soir, je me promenais au pied de la falaise dans le crépitement d'une grosse source bouillonnante qui travaillait la paroi. Cette pisseuse éclatait dans une valleeuse qui ressemblait plutôt à une faille lézardée de prolongements tentaculaires. Je fus pris d'un désir de

m'éclabousser le torse sous cette averse d'eau douce. C'est à peine si je vis bondir mes agresseurs. Leurs corps m'attaquèrent. Deux hommes qui m'assommèrent de coups de poing, me roulèrent dans la boue produite par la cascade. Ils me piétinèrent, me frappèrent, jusqu'à ce que je reste immobile et muet.

Je me réveillai dans le crépitement monotone du ruisseau. Les galets luisaient. La masse noire de la mer respirait. J'étais meurtri, l'arcade sourcilière droite saignait, une lèvre coupée, mon dos me faisait très mal. Je me sentais lourd, hébété, hagard. Un mal de tête féroce me vrillait les tempes. Je me mis à pleurer sur les cailloux. La violence aveugle vous déracine, fait se volatiliser les contours de votre être, souffle votre intériorité. Vous n'êtes plus qu'un abîme ruiné. Je retrouvais cette sensation d'être un déchet douloureux que j'avais connue en Kabylie quand j'étais tombé dans l'embuscade.

Je réussis à me traîner jusqu'à chez moi par un détour dans les champs, un sentier sinueux dans un effondrement de la falaise. Ma servante était absente. Je verrouillai la porte derrière moi. Je bus, je m'allongeai sur mon lit avec des linges pour me tamponner. Je demeurai ainsi les yeux tuméfiés, béants, dans la nuit. Une plaie. Je ne dormis pas une minute.

Au matin, Berthe arriva. Elle frappa à grands coups. Je réussis à descendre et à ouvrir la porte. Elle poussa une exclamation de surprise et entreprit de laver mes blessures. C'était une femme qui ne s'énervait pas, placide et positive. Il fallait faire venir le docteur. Mais nous étions éloignés de tout. L'omnibus qui l'avait amenée était reparti au galop. Elle sollicita dans une villa le long de la route de Fécamp un cocher avec lequel elle partit chercher du secours à Étretat. Elle revint deux heures après. Le médecin m'examina. J'avais de grosses contusions, pas de fracture. C'était ma chair qu'ils avaient déchirée, humiliée. Me faire saigner, me saigner, c'était le but. Berthe et le médecin me demandèrent ce qui m'était arrivé. Je racontai que j'avais eu un échange hostile avec des hommes avinés, qu'on en était venus aux mains...

Berthe me regarda débiter mon explication. Je perçus son soupçon. Elle avait vu Anna chez moi, plusieurs fois. Nous ne pouvions pas nous dissimuler au monde entier. Le fameux jour et la soirée que nous avions passés ensemble dans ma maison, j'avais libéré Berthe. Ma servante était celle qui avait conduit Anna, enfant, dans une de mes

trois chambres, le soir de la tempête originelle. Berthe avait alors 20 ans, c'était maintenant une quadragénaire énergique. Elle connaissait ma vie par la répétition des scènes entrevues. Mathilde, Anna... Berthe avait une sœur qui habitait Fécamp, peut-être qu'elle savait pour Germaine. Ma confiance en cette femme était totale. Elle ne faisait jamais de commérages. Elle avait sur toute chose un regard objectif, neutre et secrètement compréhensif, sans être désabusée. Elle était née dans une ferme du pays. Ses frères avaient repris l'exploitation. Berthe s'était mariée, puis son homme volage était parti. Elle avait de lui une fille qui était grande, désormais, et mariée à son tour. Cette famille était le sens de sa vie, elle ne me quittait que pour la revoir. J'ignorais si d'autres hommes avaient de temps en temps remplacé celui qui avait déserté. Berthe ne semblait pas être une femme d'une imagination sensuelle. Elle avait un physique assez difficile mais pas déplaisant. Nous vivions à cette époque auprès de gens dont on ne savait que peu de choses. Moi, mon cas était particulier et je fréquentais facilement les pêcheurs. Les choses, aujourd'hui, ont-elles fondamentalement changé ? « Servante »... Ce terme est ancillaire ? « Femme de chambre », est-ce mieux ? « Domestique », c'est pire. À quoi bon maquiller l'inégalité ?

Le médecin me pensa, me prescrivit des calmants.

Je restai alité pendant deux jours. Mais c'était l'effraction morale qui me tenaillait. Je me raisonnais, je me disais que tout était de ma faute. Que ces agents étaient au service de Gosselin. J'avais été la victime non de forces aveugles mais d'une vengeance motivée. Pendant une quinzaine de jours je demeurai sans nouvelles d'Anna, ce qui était habituel. Mon oncle ne se manifestait qu'une fois par mois.

Un matin, j'entendis du remue-ménage au Clos de l'Étoile : Gosselin !

C'est moi qui suis allé le voir. Angélique m'ouvrit avec un certain effroi dans le regard. Il fumait sur sa terrasse en lisant et en dégustant un tokay. La bouteille trônait sur la table. Il ne se leva pas à mon apparition mais me fit signe de m'asseoir. Il me jeta un regard ironique, azuré, et attaqua aussitôt sur le livre où il était plongé.

– C'est en allemand ! Il faut connaître la langue de l'ennemi, n'est-ce pas, la structure de sa pensée. Avez-vous lu Nietzsche ? Peut-être que je traduis mal, mais il s'agit en quelque sorte de l'origine de la

morale. Passionnant, avouez-le... Vous ne l'avouez pas !

Je retrouvais le Gosselin le plus redoutable, le manipulateur oblique. Il ne dardait plus sur moi son regard d'acier bleu du jour de sa colère. Je ne sus que répondre. Je n'avais pas encore lu Nietzsche à l'époque. Il continua :

– La morale est une illusion, un alibi, un habillage noble. Nos désirs et nos peurs sont, en fait, toujours à la manœuvre. Nos pulsions, notre secrète volonté de puissance. La volonté de tout vivant de s'affirmer, de se répandre, de dominer. Mon cher, l'homme est un monstre charmant. Vous ne l'ignorez pas. Il déborde ! Alors la morale serait fondée sur le ressentiment des chiens, si vous voulez, de la meute domestique ligüée contre le loup, qui ne tend qu'à dilater son espace. Mais sans doute n'ai-je pas bien compris. Nietzsche est si souvent métaphorique ! Mais si excitant. Êtes-vous un loup ou un chien ? Je me suis posé la question pour moi-même.

– On m'a détruit mon bateau.

– Les fautifs sont une meute de chiens ou un loup ? Vous avez une idée ?

– Oui. C'est vous l'auteur du sabotage.

Il ne sursauta pas, ne prit pas un air offensé, mais répondit, objectif :

– En tant qu'ingénieur, je respecte les machines, même quand la voile est démodée, supplantée depuis longtemps par la vapeur. Oser couler un voilier, quand on aime Étretat comme moi, il faut être très énervé.

– Ne finassez pas ! Vous êtes l'auteur de deux attentats, celui-là et le guet-apens au pied de la falaise où vos chiens m'ont assommé.

– Mais avez-vous fait le tour des hypothèses ? N'avez-vous pas d'autres ennemis, n'avez-vous pas eu d'autres histoires de femmes, d'intérêts ? Vous avez lu beaucoup de romans dans le sillage de Mathilde... Soyez plus romanesque, ouvrez les possibilités.

Il jouait, il se mirait dans les arabesques de son intelligence tordue. Il attendit, et soudain appela Angélique et me fit servir du champagne.

– Vous ne refuserez pas, c'est festif !

Je ne pouvais pas boire, il m'emberlificotait. Il reprit au bout d'un moment sans me regarder, les yeux perdus sur la mer :

– L'eau est d'un vert incroyable, un vert de regard de femme désirée. Avez-vous déjà aimé une femme aux yeux verts ? Rien ne doit

manquer à votre palmarès de don Juan des galets.

Il enchaîna aussitôt :

– Moi, j’ai eu une jeune amante aux yeux verts. J’aurais voulu être peintre pour en perpétuer la splendeur. Des yeux de panthère noire, comme dans la nouvelle de Barbey. Connaissez-vous un tableau contemporain où le modèle est une femme au regard malachite ! Clairin, Boldini, peut-être ?

Je ne répondais toujours pas. J’étais venu pour l’entendre répéter ses menaces et lui révéler ma résistance farouche. Il déclara :

– J’ai compris quelque chose. Je dis bien : compris ! Car on croit comprendre quand ce n’est pas encore tout à fait entré dans le crâne. Alors, voilà : Anna va vous quitter bientôt. Je ne l’ignorais pas, je vous l’ai affirmé l’autre fois, mais je ne le savais pas vraiment. Je bluffais. Je ne le croyais pas ! Vous saisissez la nuance ? Là, c’est clair dans ma tête et dans mon cœur. Et je suis soulagé. Ma vision s’est soudain décalée. J’avais une perception primaire, passionnée, prédatrice. C’était bien mon droit. Désormais je vais m’apaiser, laisser faire la belle nature d’Anna. C’est comme si je l’avais découverte. Elle ne vous l’a peut-être pas dit, mais je l’accompagnais lors de l’exposition de Renoir. Je l’ai observée. Elle dévorait des yeux la superbe galerie Petit. Elle avait tout oublié, rien n’existait plus. Elle était d’une grande beauté. Éclatante. Gainée dans sa veste cintrée de précieux velours noir, avec une rose dans l’échancrure. Sa volonté m’a frappé, son désir immense. Donc, c’est fait, elle vous a déjà quitté.

Je me sentis abattu. J’avais envie de lui ficher un gigantesque coup de poing. Angélique était revenue d’instinct, tournant autour de la table pour vérifier que rien ne manquait. Il se leva. Me toisa.

– On ne peut rien contre la luxuriance de la vie.

J’allais quitter le Clos de l’Étoile. Angélique m’a raccompagné. Elle m’a adressé soudain un sourire intrépide et frontal. Dans un éclair, j’ai fait volte-face, j’ai traversé le salon. Gosselin marchait vers le perron, que j’ai descendu sans hésiter. Il a lancé un regard instinctif sur mes mains comme pour voir si je n’avais pas sorti une arme. Il a reculé d’un pas et je lui ai assené un droit coup de poing lapidaire et musclé. Sans nœuds ! Il a titubé. Le nez ensanglanté, sans me quitter des yeux, la voix déformée par la douleur, il a encore eu l’audace de chevroter :

– Vous êtes un velléitaire...

Il a tousoté.

– Vos décisions sont prises trop tard. Moi, la dernière fois, si j'avais possédé votre santé de pêcheur de harengs, c'est tout de suite que je vous aurais cogné. Je suis un volontaire.

Il s'essuyait le nez avec un mouchoir en reniflant.

– Vous savez aussi que je ne lui dirai rien.

J'ai analysé ensuite les paroles de Gosselin. Il était donc sûr de ma défaite. Avait-il un indice, une preuve qu'Anna était plus volage que je ne l'imaginais ? J'avais cru comprendre que la phase guerrière de Gosselin était derrière lui. Confiant dans l'avenir, il attendait scientifiquement le déroulement des faits. L'image d'Anna en compagnie de son père, ce salaud qui avait cherché à me tuer, devant les Renoir me torturait. Je fus tenté dans un accès de désespoir de tout révéler à mon amante. En commençant par mon vaillant coup de poing. Mais si elle refusait la vérité sur son père ? Est-ce que je voulais aller jusqu'à la perdre dans un champ de dévastation sans remède ? Le coup de poing libérateur ne parvint pas à endiguer la mélancolie noire qui ne tarda pas à me submerger. Moi aussi je savais ce qu'il pensait, mais je ne le croyais pas encore.

Quelques mois s'écoulèrent. Anna m'annonça qu'elle s'installait à Rouen. Son père était un peu envahissant. Elle avait eu un nouvel affrontement avec Mathilde. Mais surtout elle avait fait connaissance avec des peintres normands. Ils appartenaient à un groupe impressionniste dans le sillage du grand Boudin, le père de toutes choses, écrivait-elle avec une solennité qui me surprit. Le Rouen de Pissarro, de Flaubert, de Maupassant, de Monet, dont elle avait rencontré le frère en ville.

Toutefois, elle ne voulait pas m'aimer là-bas, car elle n'avait pu cacher son adresse à son père, un appartement à côté de sa grande amie rouennaise qu'elle retrouvait donc. Il nous fallait nous voir au Havre, dans notre hôtel du port. Elle ajouta qu'avec moi elle avait toujours eu besoin de la mer, où elle m'avait aimé la première fois, à Étretat, et plus tard au Havre. De cette lumière de marée, la reine des lumières qui se lève, avec le vent. Malgré ses arguments, cette décision me surprit. La lettre sentait un peu la dialectique. Anna habituellement ne prenait pas la peine de se justifier. J'étais encore

victime des soupçons de la jalousie. Je me demandais si, finalement, Gosselin, n'avait pas fini par s'épancher. Elle aurait alors décidé de prendre de véritables distances avec lui.

Nous nous sommes ainsi vus pendant un an, au Havre. Une fois par mois. Elle repartait au bout de trois ou quatre jours à cause de ses obligations picturales. C'est pendant cette période que parut *L'Œuvre* de Zola. Je lus le roman. Anna et moi, lors de nos brèves retrouvailles, ne parlions que de cela. Mon excitation à cette lecture fut inimaginable. Zola me fit entrer de plain-pied dans le monde de la peinture au cœur de Paris, où j'avais toujours eu peur de me rendre. Certes, Mathilde et Anna m'avaient dépeint beaucoup de choses, mais elles existaient chez Zola d'une vie vaste et fourmillante. Une succession de tableaux pris sur le motif. Pour la première fois de ma vie je rêvais à Paris pendant que Claude, le peintre, le héros de Zola, tentait – hélas vainement – d'en embrasser les perspectives, les rumeurs, les lumières et les foules. Il y avait un magnifique portrait de Courbet : « un rude ouvrier, le plus vraiment peintre du siècle, et d'un métier absolument classique, ce que pas un de ces crétins n'a senti. (...) ils ont crié (...) au réalisme, lorsque ce fameux réalisme n'était guère que dans les sujets ; tandis que la vision restait celle des vieux maîtres ».

Anna me démontra la limite de l'éloge : sujet neuf, mais peinture traditionnelle ! Je la savais acquise à l'impressionnisme. Comme Zola, elle pensait que Courbet aurait gagné à sortir davantage de son atelier, à souscrire au grand coup de la lumière pulvérisant le réel objectif. Mais dans le même mouvement paradoxal – et cela causait une surprise scandaleuse – Zola s'attaquait aussi et surtout à l'impressionnisme.

– Qu'est-ce qui lui prend ? Il perd le nord ! s'exclama Anna. Aucun de nos peintres n'a connu ce calvaire de Claude qu'il décrit jusqu'à l'échec total, le suicide. Manet ne s'est pas tué, Monet est bien vivant, glorieux ! C'est Manet qui est visé dans le tableau de Claude, *Plein Air*. C'est nous ! Manet est mort depuis trois ans et il larde son cadavre de coups de poignard ! On reconnaît *Le Déjeuner sur l'herbe*, la clairière, le ciel, les deux baigneuses du fond, l'homme habillé et la femme toute nue, à la seule différence que chez Claude elle est couchée. Tu parles !

– Pourquoi commet-il donc cette exécution après coup ? Il a

toujours défendu Manet. Il l'a salué.

– On dit que Cézanne aussi est visé. Qu'il rugit de rage, un fou furieux, qu'il a envoyé le billet le plus sec au traître, son plus fidèle ami d'enfance. Mesure ! À Aix, ils s'adoraient, rêvaient à un avenir de créateurs sublimes, comme Frédéric et Deslauriers dans *L'Éducation sentimentale*. Zola vient de trahir son frère originel ! Monet, lui aussi, aurait fait part de ses réserves ! Laissant entendre à Zola qu'il coulait l'impressionnisme. C'est la guerre !

– J'ai lu que Zola traitait de « renégats » les impressionnistes et qu'il trouvait Monet « épuisé par une production hâtive » !

Anna cracha le morceau :

– Zola rêve à une peinture totale, universelle, de la science, du positivisme, de l'évolutionnisme, de la démocratie, de la vie moderne, de la foule, de toutes les classes. Oui, le rut des grands magasins, le rut du peuple, le rut de la mine, le rut de la Bourse, de la technique, du socialisme, de l'Avenir, boum badaboum ! Sur fond d'aurore messianique. Et il veut la même fresque en peinture. Attention, l'attaque est là : l'impressionnisme manque de construction solide ! Courbet est réaliste, costaud, compact, il aime le rut, mais il n'y aurait pas chez lui de révolution formelle. Les impressionnistes ont accompli cette révolution mais ne peignent pas assez la vie moderne en synthèses bien bâties, calées !

– Et les *Gares* de Monet ?

– Zola les a saluées avec éclat mais il veut plus. Il voudrait la grosse bête humaine, hérissée, colossale, fulminante, avec du fer partout, du verre, les têtes de Darwin et d'Auguste Taine en proue du Minotaure. Il réclame le surplomb de l'idée philosophique, que sais-je ? C'est un traître, il nous tue. Tu as vu cet enfant mort – son fils, que Claude aux abois s'évertue à peindre avant de se pendre... Eh bien, c'est nous ! Il nous pend.

– C'est trop !

– Berk ! Il nous écoëure avec ses rengaines gâteuses sur l'hérédité, la fatalité biologique, les tares familiales ! Il accrédite les doctrines de la dégénérescence, de la névrose nationale qui servent ses ennemis ! On en a assez de ses « bonshommes physiologiques », comme il dit. Il est lourd, bourgeois congestionné, inflammation des boyaux, gros pédagogue de sa soupe aux haricots !

La haine faisait remonter sur son visage quelque chose de ses

dépits enfantins. Et je la désirais dans cette grimace qui ne l'enlaidissait pas.

Alors elle étendit sa rage aux autres adeptes de l'école naturaliste :

– Et les pauvres de Raffaëlli, il nous en dégoûterait ! Ses sombres chiffonniers bossus, fourbus ! Bon, on a compris... Mais cela n'a pas la gueule des *Repasseuses* ou de *L'Absinthe* de Degas ! Ni de *La Prune* de Manet, la buveuse, sa touffe de cheveux blonds sous son petit chapeau mignon, sa frimousse délicieuse. Manet balaie tous ce pathos des naturalistes du caniveau.

L'année suivante, Anna fit une première allusion à un mécène rouennais qui avait pris l'équipe sous son aile. Je connaissais ces usages. Le gars protégeait Sisley, c'était un acheteur de Monet. Elle me dit son nom : François Félix Depeaux. Existe toute une légende rouennaise autour de sa famille. Anna semblait encore très amoureuse de moi. Sa fougue effaçait mes doutes. Nous adorions Le Havre. Parfois elle reprenait son travail avec Aline, le modèle du port dont le corps dénudé m'avait troublé. Quelque chose de nouveau, tout de même : Anna était moins directe sur le terrain du sexe. La voilà qui tendait à en compliquer le jeu. Elle ne tombait pas dans les mêmes rites que sa belle-mère, mais il lui fallait désormais une certaine invention et quelques surprises.

Rouen ne l'empêchait pas de retourner à Paris. Elle me raconta l'Exposition universelle du printemps 1889. La tour Eiffel et Buffalo Bill. La géante girafe de ferraille fantasque, trouée par les vents, tandis que Buffalo Bill perçait de son revolver les pièces de métal qu'on lui lançait. Anna me claironna que Boudin avait obtenu, l'air de rien, la médaille d'or de la peinture. Hosannah ! Elle assista au vernissage conjoint de Monet et de Rodin chez Petit. Une chamaillerie avait éclaté entre les deux caciques jaloux de leur suprématie. Que d'événements la passionnaient ! On sentait, chez elle, déjà l'énergie triomphante du siècle futur.

Moi, dans mon nid de falaises, je m'ennuyais et parcourais *Le Siècle* – pour être à la page devant Anna. Un petit article me retint, les propos rapportés d'un député de Moravie, resté anonyme : « L'alliance avec l'Allemagne ruine financièrement l'Autriche et l'Italie et menace

les civilisations et les libertés de l'Europe. Le plus grand exploit de la fin du XIX^e siècle sera l'écrasement de l'empire allemand. » Prophétie ? Menace de guerre imminente ? On était loin de la fête de l'Exposition universelle. J'ignorais alors qu'un petit enfant gazouillait, multipliant les risettes facétieuses à sa maman. Quel printemps ! Le 16 avril, Charlie Chaplin était né, le mime génial. Quatre jours plus tard, un gazouilleur guttural crevait sa coquille. Je n'entendrais vraiment parler d'Adolf Hitler qu'en 1924, en tombant sur un article du journal *Le Temps*, le bien nommé. C'est que j'écris, désormais, au bout de cette jetée d'où je surplombe – entouré de mes souvenirs, de mes carnets et de mes manuscrits, de mes preuves fluctuantes – les tragiques coïncidences : la poésie des années...

Je divaguais, en proie au vide, sur la plage de galets, du côté de l'Amont. Un peintre travaillait. Je ne voyais que son grand dos voûté, sa blouse et sa casquette. Machinalement, je m'approchai, m'attendant à retrouver un des petits maîtres habituels. Je glissai un coup d'œil sur la toile et je fus frappé. Mon angoisse disparut. Je fus envahi par un sentiment de reconnaissance immédiate. Une émotion intime, comme une présence à moi-même, à mon enfance, à mes journées de pêcheur sur le bateau de Honfleur. Le ciel du peintre me bouleversait par ses nuances chamboulées, ses lambeaux de gris-violet, de gris pâle, de nacre, de bleuâtre. Les volumes hachés, déchirés, tournoyants, se contrecarraient dans un chaos merveilleux où la lumière perçait, précieuse. Un grain venait de dévaler de l'ouest, enveloppé d'une pulvérulence lumineuse.

Le peintre me regarda et me montra la mer.

– J'aime ça quand le vent d'ouest pousse au cul des bateaux. Comme on respire !

Il avait de beaux yeux bleu vif.

Il peignait l'Amont de la falaise dans une clarté presque jaune, contredisant en partie le ciel plus gris, ardoisé. Des caïques étaient halés sur le rivage, concrets. C'était Eugène Boudin, j'en étais sûr ! Le disciple de Courbet, le maître de Monet. À Étretat, à la charnière des époques de ma vie. J'aurais voulu lui poser des questions sur ses deux confrères. Je me tus. Je le laissai continuer.

C'est alors qu'arriva un homme que j'avais croisé en ville, le baryton Jean-Baptiste Faure. Gosselin m'avait parlé de lui à propos de

Courbet. Le baryton salua Boudin, qui le reconnut et souleva sa casquette.

– Boudin, vos ciels ! Vos ciels ! Je donne toute la lumière de Monet pour vos nuages !

Boudin protesta :

– Ce bougre-là est si hardi dans les tons qu'il enterre tout ce qui l'entoure. Il m'a vieilli !

– Un maître est un tout. Le temps ne l'atteint plus.

Boudin marmonna, bon enfant :

– Je chiffonne mes nuages... C'est si délicat de lumière ! Ce matin, il faisait noir, ensuite c'était trop bleu. Et enfin, en voilà plein de beaux gris mobiles et légers.

Je devais revoir des Boudin, au long de ma vie, et l'admirer de plus en plus. Son alchimie. Ce degré d'imprécision volontaire dans le contour. Moins de modelé, des taches... On sent mieux l'air pénétrant l'écheveau de la matière, la puissance véridique de notre sol, son côté rugueux, sombre, embrouillé, sauvage, pommelé d'éclaircies changeantes. Pour qui est né sur nos rivages, c'est lui le plus proche de ce qu'on reçoit du ciel et de la mer. Monet et Courbet sont des génies qui sortent du cadre, peignent leur monde. On va vers eux pour oublier d'où on vient, nos misères natales. Monet est sans doute un peintre révolutionnaire. Boudin, lui, est ce qu'il y a de plus intime, de plus poignant dans le XIX^e siècle, le siècle d'Hugo. Il peint la vie populaire : bateaux de pêche, matelots au labeur. Mais sans jamais tomber dans le pittoresque, et c'est là sa grande force. Il y va ! Mais sans rhétorique ni pose, ni mélodrame comme Isabey ou Lepoittevin. Boudin, c'est nous, c'est notre âme, c'est l'air iodé, le relent des ports noirs et crevés de lumière, des filets gluants, une certaine tristesse douce et nuageuse aussi. C'est ma mélancolie lumineuse. J'ai lu, dans le « Salon » de Baudelaire de 1859, une remarque merveilleuse. Boudin, dans ses études de la mer et du ciel à Honfleur et au Havre, précise toujours en marge du tableau la date, l'heure, le vent : « 8 octobre, midi, vent de nord-ouest. » Oui, le norois, le « norouais », notre vent, le vent de mon enfance, le vent gris sur la mer, le vent froid, la grenaille des molécules qui halent le spleen et qui gravent au fond du cœur les fines lueurs des crachins. Boudin, peintre de Honfleur et du Havre. C'est là que tout commence à plus d'un titre. Boudin entraîne le jeune Monet au sein du paysage mobile. Là, le

soleil se lève ! Monet dira : « Je dois tout à Boudin ! »

Quand j'ai retrouvé Anna, au Havre, je lui ai raconté Boudin et Jean-Baptiste Faure...

– Boudin, c'est moins fort que ton Courbet et ton Monet, quand même, c'est très ancré dans la Manche.

Puis elle s'est moquée de Jean-Baptiste Faure, que sa famille connaissait bien :

– Il chante admirablement *Minuit chrétien* ! Et si les circonstances s'y prêtent, le genou soudain posé sur le sol, il entonne *La Marseillaise* ! Éclectique à souhait, catholique et républicain, spectaculaire toujours. Tu sais, c'est lui qui a racheté à Ernest Hoschedé, lors de sa faillite, *Le Déjeuner sur l'herbe* de Manet. Faure ne se refuse rien !

– Hoschedé ?

– Un collectionneur de Monet. Le mari d'Alice Hoschedé, avec laquelle vit Monet depuis que Camille, sa première compagne, est morte. Alice et ses deux filles étaient déjà dans la place pendant l'agonie de Camille. Le génie n'exclut pas le méli-mélo.

J'étais rentré du Havre. Gosselin avait réuni des amis dans sa villa. Il faisait grand bruit, grandes libations, comme pour narguer ma petitesse. Soudain, il fit taire l'assemblée et annonça sa lecture d'un article de *L'Écho de Paris*. Dans le silence excité, j'entendis :

– « Tout à coup, un frémissement a parcouru le monde et voici que surgit une génération inattendue et superbe de tailleurs de montagne, de perceurs d'isthmes, d'explorateurs des abîmes, de manieurs de viaducs qu'on lance sur des gouffres, de bâtisseurs de voûtes, d'éleveurs de tours qui échafaudent leurs poutrelles fines dans les nuages ou de constructeurs de coupoles qui courbent les plaques d'acier. Et devant cette merveilleuse floraison, l'acclamation populaire s'élève et salue l'ère des ingénieurs. Ils sont les rois, les prêtres, les héros, les poètes ! »

Tout le monde ovationna l'ingénieur Gosselin.

– Mes amis, mes chers confrères, nous ne sommes plus les chevaliers de la féerie mais du fer ! La tour Eiffel n'est qu'un génial balbutiement. Bientôt, laissant par terre Icare ignare, de cette falaise même nous nous envolerons vers Londres, vers l'Amérique !

La compagnie haleta, se pâma. Qu'étais-je ? Ni roi, ni prêtre, ni

héros, ni poète, ni ingénieur. « Icare ignare » avait été clamé avec hargne, c'était moi ! Je me sentis bafoué, fustigé, moi qui n'avais tissé que la dentelle ardente de mes amours. Ils burent et crièrent jusqu'au fond de la nuit.

La plénitude de son art, Monet l'atteint sur une idée aussi simple que géniale : les *Meules*. Il n'est que de les évoquer et, encore à mon âge, je m'exalte et je m'enchanter. Ces *Meules* souveraines me parlent de plus en plus des champs de mon enfance, de la campagne normande. C'est là, à Giverny, dans son voisinage immédiat et rustique. Les meules du Clos Morin. Monet se promène, il les voit. Personne n'oserait en faire la saga d'un art radicalement nouveau. L'intègre Pissarro a peint la blondeur de sa haute *Meule*, compacte et centrale, bâtie comme un Courbet, dans son paysage construit et aéré. Avec la charrette et les paysans tout petits. Tableau stable et parfait. Van Gogh a peint, dans un village, des meules plus folles, toutes dorées, striées de feu, chahutées, hachurées de stridences, à la manière d'un Flamand ivre. Oui, ces meules si paysannes, familières, dressées aux yeux de tous, Monet les révolutionne encore, les radicalise, les irradie. Il expulse les personnages, les robes de ses belles-filles et les accessoires du décor pastoral. Pissarro a eu l'audace de peindre la paille de sa grande case peul. Van Gogh, son charivari d'or saccadé. Monet invente le cosmos inouï des *Meules*, ce comble d'absolu, ce paroxysme de peinture visionnaire.

Les *Meules* de Monet me prennent. Elles me délivrent du mal. Elles m'apaisent. Elles m'irriguent, malgré toutes les morts, d'un profond bonheur. Souvent je les préfère à tout le reste... Mes meules. Elles m'apparaissent poursuivies dans tous les états du matin, de midi, du soir, de l'été, de la neige et du gel. Jaunes, bleues, orangées, roses, blanchies d'aube glacée. Oui, boursouflées, enfarinées de neige, dans la magie des soirs d'enfance.

Pâteuses. Pétries. Malaxées. Bourruées. Baratées. Cuisinées par le vent, les pluies. Gaufrées, striées, grenées, gratinées. Leur volume gonflé de vie profonde, centripète et si mystérieuse. Nombrils ronds. Mamelles à la palpitation très lente. Leur charge magnétique et foetale. Leurs formes parfaitement ceinturées, coiffées de leur chapeau

conique. Planètes décalées sur des orbites différentes. Elles ressemblent à des cases dans la vibration de l'air.

Soucoupes encloses sur la méditation de la lumière.

Elles fument poreuses. Elles ruminent l'astre, elles pensent l'axe du monde. Alchimiques ! Elles réverbèrent le nimbe de leur ombre suave. Elles s'immobilisent comme des moyeux bouddhiques et solaires, la roue tellurique du mont Meru, dans le mandala de la matière qui ondule, afflue, rayonne. Hypnotisé, Monet les redécouvrira à tout moment, à toute heure, brasiers hachurés de paille sans jamais se consumer, sur des fonds de chaume crépitant. Phénix ! Leur anneau de Saturne dans l'hiver sidéral. Conques emmitouflées de brume, crispées, coagulées par le froid.

Noircies de décembre. Vert tendre au printemps rose.

Surtout, je les adore briochées, guillochées de fétus. Toutes paillées, en épis propagés dans la vannerie tumultueuse du ciel et de la terre. Le bouillonnement maïs de la Meule-Monde, tressée par la bourrasque des coups de brosse dionysiaques... Ou fondues, en symbiose avec les lueurs de l'univers dont elles sont le résumé pur. Phares dardant leur aura. Noyaux cosmiques dans l'athanor universel. Les plus extraordinaires sont des Éthiopie de rayons, pareilles à des fours volatilisés, changés en pures bandes colorées, fuligineuses ou phosphorescentes, sans autre motif que leur feu d'atomes, leurs cercles ardents ou sombres. Abstraits, métaphysiques.

Me hantent ces paysages blonds, de clair de lune doré, de mon enfance. Les champs viennent d'être fauchés. En Normandie, juin est le plus beau mois du monde. Je suis né en juin, je l'ai dit, un jour de canicule extrême. L'été alors est éternel. L'herbe coupée fleure bon. Elles s'élèvent, attroupées, s'échelonnent. On court dans la prairie libre. On fonce dans les meules, on les fouille, on les décoiffe sauvagement, délicieusement. Sous le dôme de paille, l'herbe tassée, plus humide, fume dans une nuée de moucherons. On éternue, puis on s'enfouit dans le ventre des meules. On disparaît. La prairie solitaire resplendit au bord du calme été. Le père Monet débarque avec son matériel sur une brouette, anxieux, surveillant le soleil, épiant la nuée d'orage. C'est lui. Il plante son chevalet, il peint les meules dont nous sommes les fèves ensevelies. Qui a parlé d'instant, d'impression, quand tout est présent pour moi pour toujours ?

Des concordances me bouleversent dès que je repense à cette

période. Juillet 1890, Monet baigne dans les prairies de Giverny, criblées de coquelicots, magmas de rouge flottants. Arbres tressés de vert, torsadés sur le bleu cru du ciel. Auvers. Suicide de Van Gogh, dans un champ de blé. Poitrine rougie. Plein air. Début de l'automne, Monet commence les *Meules*. Naissance du royaume de prodige. Aura du couronnement cosmique. Présence du monde, peuplé de ses formes pleines et de sa lumière surnaturelle.

Début 1891. Monet achève ses *Meules* de froidure et de neige. Au mois de février, au cœur de l'Abyssinie, à Harar, quatrième ville sainte de l'Islam, celui qui fut l'elfe cruel aux ailes de soleil est devenu marchand d'armes et de plumes d'autruche ! Dès son arrivée dans le pays, Rimbaud a rencontré le roi Ménélik pour lui vendre son arsenal. Rimbaud commençait de porter, sur sa figure précocement vieillie, les stigmates d'une vie morose de tracasseries mercantiles. L'archange était flétri. Le fils du Soleil n'était plus qu'un caillou de Lune décrépite. Ménélik, redoutable – cape noire, foulard rouge bandé sur le front et grand sombrero –, a dupé sans tarder ce spectre de poète rendu au lucre. Rimbaud lui a offert, en vain, une ombrelle de soie pourpre et or pour protéger son auguste crinière. Puis le roi a conquis Harar et chassé l'émir. Pour affirmer son autorité de chrétien abyssin millénaire, il a pissé du haut du minaret de la mosquée – ce qui, globalement, est déconseillé. Le descendant du roi Salomon et de la reine de Saba remportera bientôt la retentissante victoire d'Adoua sur les puissances colonisatrices à la mode.

Rimbaud a-t-il participé, jadis, à la Commune, avec Verlaine ? Moi, je le vois marcher dans l'alchimie de l'émeute et la voyance de la langue : Arthur Rimbaud, le diamant sauvage. Vingt ans après cette jeunesse sacrilège, Rimbaud, le négociant de Harar, blanchi sous le joug de sa comptabilité avare, souffre de la tumeur qui va l'emporter. Son genou gonfle, il boite, il souffre féroce. Monet se plaint à satiété du vent, de la pluie, du froid, de l'inconstance du soleil fragmenté sur les meules de givre que le fermier veut enfin défaire. Monet reste pessimiste sur la vie bête, le mal fou qu'il se donne, sa mission impossible : « Je suis bien au noir et profondément dégoûté de la peinture. C'est décidément une torture continue... » Il répète : « Je crève les toiles ! » « Crever », chez lui, signifie créer. L'heureux homme comblé ! Van Gogh est mort si dépouillé ! Pendant ces jérémiades de Monet rituelles et créatrices, Rimbaud subit son dernier

supplice. Depuis belle lurette il a renoncé, lui, à la poésie : « Je ne m'occupe plus de ça. » Il décide de quitter Harar. Seize serviteurs noirs se relaient autour de son brancard. La douleur est paroxystique. La civière bascule, Rimbaud tombe à terre plusieurs fois dans les cailloux et les épines. Degadallal, Haut Egon, Ballaoua, Adoua, Zeila : onze jours, trois cents kilomètres... Monet retouche ses toiles, organise avec Durand-Ruel la grande exposition des *Meules* du 4 mai. Il baigne dans le merveilleux des lumières de la terre et des fenaisons. Rimbaud arrive à régler, entre deux convulsions, quelques affaires de gros sous. Il rêve encore de se retirer à Zanzibar ou au Japon : « J'aurai de l'or : je serai oisif et brutal, les femmes soignent ces féroces infirmes retour des pays chauds. » Ce vœu, il l'a écrit dès *Une saison en enfer*, presque vingt ans plus tôt. Aden : il embarque sur l'*Amazon*e jusqu'à Marseille. Onze jours de transes. « Que je suis malheureux, que je suis donc devenu malheureux ! » Tandis que les *Meules* font l'unanimité ; elles sont vendues à Chicago aux milliardaires américains. L'œuvre du peintre enfin s'envole. On coupe la jambe d'Arthur gangrenée par le cancer. On tranche ses rayons : « Où sont les courses à travers monts, les cavalcades, les promenades, les déserts, les rivières et les mers ? (...) je ne suis qu'un tronçon immobile. »

Quand Rimbaud meurt, Monet devient roi. Ménélik de l'Éthiopie des *Meules* ! Mais Arthur, ce moignon du Soleil, se transfigure presque immédiatement en mythe. Le seul crime d'Arthur Rimbaud fut d'avoir démodé Baudelaire. La vraie tombe de Rimbaud est, pour moi, le mausolée d'une meule rouge d'été, comme la case du Harar le plus pur. Courbet, Rimbaud, Manet, Monet, Van Gogh... Quel grand siècle que celui de Flaubert et de Victor Hugo !

Alors éclata la sidérante, la pétrifiante nouvelle. Monet venait peindre la cathédrale de Rouen. Je désirais le revoir. Anna joua le grand jeu, elle me fit inviter à un vaste raout chez Depeaux, le mécène qui était aux petits soins pour le maître. D'abord, bien sûr, je refusai. Je n'aimais pas les mondanités. Ni ce mécène... Elle insista, tapa même du pied. Je ne savais pourquoi elle voulait tant ma présence à un dîner officiel quand nous pouvions tranquillement nous voir dans la ville. Néanmoins je perçus qu'il était dans mon intérêt d'y aller. Planait là-dessus une sensation d'urgence, d'imminence. J'allais la perdre, j'y allai donc.

Elle me trouva très élégant quand je parus devant elle pour la prendre dans son appartement. Ma barbe était taillée court. Ma moustache était délicatement retroussée. Je portais un habit noir et cintré. Mon nœud papillon de soie blanche serrait le col cassé de ma chemise. Laquelle était masquée par le gilet de cachemire pâle, brodé de fleurons, qu'elle m'avait offert. Elle ajusta mes manchettes, qui ne devaient pas dépasser de plus d'un centimètre.

Elle-même avait les cheveux relevés en arrière en un chignon ovoïde et savamment natté. Un diadème de velours, piqueté de minuscules motifs floraux, enserrait la partie lissée de sa coiffure, au-dessus du front. Elle étrennait une veste courte, très galbante, en crêpe de Chine brodé, d'une extraordinaire finesse et légèrement plus sombre que sa robe de satin, vert de jade, ornée d'une écume de papillons de dentelle. Le décolleté ne masquait nullement « la gorge enchanteresse », pour pasticher le vocabulaire de Rousseau avec qui je partageais quelques traits... Mais, à sa différence, je préférais donner une fessée plutôt que de la recevoir. Car c'était ce que m'avait demandé Anna, à ma grande surprise, quand ses désirs érotiques avaient évolué. Je lui donnais ces claques sur la pulpe éclosée de son

derrière rose d'émotion. Pourquoi fallait-il lui administrer la punition des petites filles fautives ? Sur cette croupe que je retrouvai satinée, elle ne portait plus de tournure. Le tissu semblait galber sa cambrure et sa rondeur naturellement provocante que je caressais comme une rampe de secours. Elle passa sensuellement la main dans mon cou et sur les ailes de mon nœud raide et soyeux. Je sais aujourd'hui que ce fut le dernier moment de félicité absolue de mon âge d'homme encore aimable.

De longues files d'attelages s'alignaient dans l'avenue du Mont-Riboudet. Certains stationnaient déjà dans l'enceinte du parc. On voyait des laquais en livrée et des cochers attendre devant les landaus briqués. On était loin de nos caïques... Notre voiture se rangea dans une rue attenante. Le porche flamboyait de ses lanternes à gaz. Le centre de la cour était occupé par un bassin de bambous et de nymphéas roses et jaunes. La maison se dressait imposante et harmonieuse, précédé d'un grand perron. Un domestique nous introduisit dans une antichambre. Puis ce fut un magnifique escalier de marbre. Il y eut encore un salon lambrissé, tapissé de vert, où deux valets nous attendaient. Nous traversâmes le cortège des invités, des habits noirs et le froufrou des robes luxueuses. Un brouhaha mondain s'élevait de cette foule apprêtée, pomponnée de colifichets dispendieux.

François Depeaux accueillait ses invités, flanqué de Marie-Eugénie, son épouse, une belle femme élégante née à Rio de Janeiro d'une famille de riches commerçants. Il fallut attendre d'abord sagement notre tour. Anna coulait des regards sur les femmes poudrées, fardées, leurs bijoux rutilants autour du cou, les perles laiteuses, les émeraudes, les gros diamants des épouses des négociants de coton, des chirurgiens, des architectes, des avocats, des potentats locaux, membres de la société industrielle que cornaquait Léon Monet, le frère de l'artiste. Des mareyeurs, des bouilleurs de cru, des patrons des pêcheries, des armateurs, des éleveurs de bovins boudinés dans leur frac. Les compagnes hautaines ou trop gentilles des huiles descendues de Paris. Il y avait les dames démodées des marquis ruinés qui portaient des tournures, en cul de poney, imitées de chez Worth et des traînes en queues d'écrevisses défraîchies. Les épaules nues brillaient, sveltes ou dodues, les échancrures, les colliers rehaussant les

blancheurs que marquait parfois un gros grain de beauté sombre tel le caca d'un cake planté dans le pli des seins... Les robes de toutes les couleurs, de toutes les matières, satin, soie, dentelle, tulle, les petits paletots ravissants, les tuniques de toutes sortes, les traînes... Les accessoires, les garnitures, les bouffonnements enrubannés sur les croupes, les bouquets. Les scintillements, les cliquetis. Anna me serrait le bras, craignant une reculade instinctive. Mais elle vit que je tenais le cou dressé comme un dindon au milieu de la colonne d'habits noirs, l'enfilade de hauts-de-forme, de gilets blancs. Les hommes, en raison de quelque anomalie génétique, étaient tous caparaçonnés, débités sur le même modèle, tels les pingouins de la banquise. Et ce n'était pas près de finir... Ah ! vive les cheveux verts du jeune Baudelaire et le gilet rouge de Théophile Gautier ! Les femmes multipliaient, au contraire, des avatars étourdissants. Aucune dentelle n'était tout à fait la même et chaque broderie inventait une arabesque subtile, voire ridicule.

François Depeaux baisa la main d'Anna en lui troussant un joli compliment sur sa beauté. Il me serra la main avec amabilité. C'était un homme assez grand, mais moins que moi. Jambes arquées. Ses cheveux étaient d'un blond fatigué. Il avait des yeux gris dont la couleur m'inquiéta. Un air d'affairiste sagace. Moustache fine et barbe fournie. Il n'était pas beau mais il était fort. Cela se sentait à l'émoi suscité autour de lui, surtout parmi les personnalités locales, peintres de la région, sous-préfet, édiles, courtiers du grain et du coton, commerçants, financiers...

Nous avons pénétré dans le grand salon, avec ses tapis d'Aubusson, ses portières et ses meubles précieux, ses tentures satinées de jaune, ses lambris dorés, ses consoles, ses guéridons. Les lustres, les torchères, les élégants chandeliers répandaient leurs éclats sur les deux cents invités. Les lampes au gaz se reflétaient dans les grands miroirs où les dos des femmes apparaissaient, se multipliaient, parfois alignés, dénudés comme dans les bars, voire les bordels. Plusieurs buffets étaient dressés dans les angles, couverts de vases de cristal et de fleurs. Une multitude de causeuses, de fauteuils capitonnés, de poufs, de chaises délicates étaient à la disposition des invités épris d'intimité et de tranquillité.

M. Monet arriva. Il y eut un moutonnement subit, une onde de curiosité électrique. Depeaux, son ami, lui tenait le bras, le présentait

aux officiels et aux peintres. Renoir était là. L'écrivain Octave Mirbeau, lancé dans un débat exubérant avec Pissarro sur Van Gogh, dont le romancier venait d'acheter *Les Iris* et *Trois tournesols*. Je n'avais jamais vu alors ces soleils hallucinatoires et crispés... Le peintre Guillaumin faisait parler de lui, car, miraculeusement arraché à la misère, il venait de gagner le gros lot de 100 000 francs-or à la Loterie nationale. Anna ne savait plus où donner de la tête, ses joues étaient avivées de plaisir. Monet n'avait guère vieilli. À peine si je distinguai quelques cheveux blancs dans sa moelleuse barbe sombre. On sentait qu'il n'aimait guère ces réunions mondaines. Il aurait presque préféré se mettre tout de suite au travail. Depeaux le pilota devant Anna qui lui adressa un éloge bref et vibrant. Il s'inclina, souriant, sans lui manifester cette curiosité sensuelle, discrètement inquisitrice, qu'on aurait sans doute saisie chez les autres grands animaux : Manet, Courbet, Renoir. Sans parler de Maupassant. Monet ne me reconnut pas, ce fut la troisième fois. Alors Anna lui rappela Étretat. Il aiguisa son regard de scalpeur de l'Arizona.

– La falaise, la gueuse ! Oui, je vous revois tout à fait. J'y retournerai peut-être. Vous savez, on n'en a jamais fini. La cathédrale de Rouen est une falaise. Pire que la vôtre !

Mon oncle Armand surgit. Il avait été invité en raison de son importance commerciale dans la ville. Il me scuta avec contentement et posa un regard agréable sur Anna. Il me souffla :

– J'ai l'intention de rencontrer des peintres, j'ai un projet sur New York.

Il n'en dit pas plus, légèrement bousculé par un groupe animé. Toutes sortes de boissons circulaient, du champagne, du tokay, du madère, du porto, du curaçao... Les esprits s'échauffaient, le bourdonnement augmentait, percé d'exclamations et de rires, les robes glissaient, les habits noirs tranchaient sur leurs volutes dansantes. Un moment, je vis Renoir regarder Anna, contourner un groupe pour la boire des yeux d'encore plus près. Puis il fut happé par Pissarro et d'autres compagnons qui l'entraînèrent. Je ne dis rien à mon amante.

Soudain une clameur extatique saisit l'assemblée. Marie-Eugénie de Rio et François-Félix du Mont-Riboudet – qui n'y croyaient plus – se ruèrent à l'entrée du salon. Il parut. Non, ce n'était pas l'empereur du Brésil, Pedro II. C'était un fabuleux explorateur qui était remonté jusqu'aux sources de l'Ogooué. Un jeune poète s'exclama : « Oh ! Il a

négocié avec le makoko ! » Ce « makoko »-là se répercuta comme le sésame des Congo barbares. C'était, beau comme le Christ à peine vieilli, Savorgnan de Brazza, le commissaire général au Congo, un ami de Depeaux *via* les comptoirs, les cotonnades, les rouenneries qu'on distribuait aux caciques indigènes pour les amadouer.

On installa une multitude de petites tables pliantes le long des buffets que des domestiques cornaqués par des maîtres d'hôtel submergèrent d'un intarissable fleuve de mets. Tout le monde s'assit selon les affinités, les hasards. On échangeait sa place avec un autre. On se faisait de loin des petits signes faussement désespérés. Les têtes s'inclinaient les unes vers les autres, les nuques délicates des femmes décolletées au milieu des cols cravatés des messieurs. Les aigrettes et les boucles d'oreilles frôlaient presque la joue des galants dont les gilets se rengorgeaient comme ceux des coqs, fanons et crêtes hérissés, rendus écarlates par les parades nuptiales. On allait choisir ses plats dans la gamme infinie des mets proposés. C'était l'idée de François Depeaux pour ses artistes et les grands bourgeois éclairés. Une meute de serviteurs découpaient lestement, préparaient, remplissaient les assiettes. Arrivaient sur les tables des crevettes de Honfleur, des homards tout décalottés de leur carapace pourpre mais encore armés de leurs pinces de gladiateurs qui attendaient d'être rompues. Les accompagnaient des langoustes annelées de rose et de blanc, humides et potelées comme des nymphes de Boucher. Des huîtres de Courseulles sentaient le goémon de la marée authentique. Ensuite ce furent, selon les goûts, autant que je me souvienn... des quartiers de chevreuil sauce Nesselrode, des aspics de foie gras, des pâtés chauds de ris d'agneau, des filets à la Rossini sauce Périgieux, des gélिनottes dorées. Ou des filets de sole normande à la sauce crevette, des turbots à la chair fondante, des poulardes de Bresse truffées. Certains convives plus familiers faisaient goûter leur part à leur voisine attirée. Dans un petit mouvement affété et friand, la bouche charnue happait l'appât odorant. On dégustait, on soupirait d'aise, on se regardait. On frétilait, on écarquillait les yeux d'intérêt simulé devant des conversations qu'on n'écoutait pas. On en profitait pour lorgner de biais tel voisin plus beau ou telle voisine exquise en train de sucer un osselet de caille. On regrettait de s'être mal placé. On cancanait. Un vieillard sardonique et décoré, à la tête de fouine vorace, se pencha pour me révéler que Depeaux devait sa fortune à une mine de charbon

qu'il exploitait dans le pays de Galles. J'appris plus tard que Monet le surnommait « le Charbonnier », ce qui devait me réjouir. Le vieux monsieur me déclara qu'il était psychiatre, confrère de Charcot. Le vantard me raconta que les dîners du maître, boulevard Saint-Germain, pouvaient réunir Don Pedro, le vieil empereur du Brésil en exil, Waldeck-Rousseau, Poubelle, Lépine, un certain Freud impressionné par le décor et les collections, Pasteur, Galliffet, Jeanne Hugo, Léon Daudet, Zizibie, qui déjeunait à un bout de la table, en vedette, Mme Charcot à l'autre bout.

Savorgnan de Brazza, installé juste derrière nous, avait entendu, et demanda :

– Qui est cette Zizibie ? Je ne la connais pas. Une princesse d'Orient folle ?

Le vieux psychiatre répondit :

– C'était la guenon adorée de Charcot ! À table, la drôlesse et Mme Charcot, aux deux étages de l'arbre généalogique de l'espèce, se fusillaient du regard. C'était un mixte désopilant de Darwin et de vaudeville.

– Tiens ! fit Savorgnan. Je suis l'ami de Jean-Baptiste Charcot, l'explorateur, mais il ne m'a jamais rien confessé sur la guenon de son papa ! Cela dit, les histoires de gorilles... Le Congo en est farci. Un jour, j'en ai vu un débouler. Mais je n'ai pas baissé les yeux devant cet hercule excité. Alors il a foncé, babines retroussées de furie. Je l'ai foudroyé de deux coups de fusil. Il m'est presque tombé dans les bras. Hélas, je me suis rendu compte que c'était une femelle qui avait probablement défendu ses petits. Toute pâmée, en mourant, elle m'a adressé un regard troublant d'humanité...

Toute la table fit :

– Ah !

– Dommage ! Quelle personne superbe ! Je l'ai fait naturaliser.

Des bouteilles de pommard et de chambertin suivirent un château-yeux 1874 dont Armand se régala. On servit à Anna, sur sa demande, un ultime beaune margaux. La bouche de mon amante était ourlée d'un passément de tanin musqué. Nous n'étions pas loin du peintre Antoine Guillemet et de son épouse. Il évoqua son amitié avec les regrettés Daubigny, Manet, et surtout la fidèle relation qui l'unissait à Zola. Il parla des falaises de Villerville où il avait passé plusieurs étés, de la jetée, de la moulière, des pauvres pêcheurs. Je me

tus sur ma mythique promenade avec Mathilde.

Alors Guillemet rendit un vibrant hommage à Monet parce qu'il s'était battu pour que l'État accepte le don de l'*Olympia* achetée par sa souscription.

– Monet a dû se taper tout le saint-frusquin des Beaux-Arts, la meute officielle, ignare et servile !

On sentit un certain flottement chez les convives. Le peintre reprit :

– Cela a failli finir par un duel avec Antonin Proust, qui aimait Manet mais pas l'*Olympia* et voulait un autre tableau pour le Louvre !

– Allons donc ! Un duel entre Antonin et Monet pour l'*Olympia* ? Voyons ! s'exclama le petit vieillard sardonique.

Et il me souffla dans l'oreille :

– On ne s'entre-tue pas pour cette guenon, celle-là, Charcot n'en aurait pas voulu !

Heureusement, Guillemet n'entendit pas le refrain simiesque. Il continua :

– Si, un duel ! Monet eût été capable d'aller jusqu'au bout de son combat pour Manet ! Il a été admirable, il a obtenu des souscriptions des plus grands. Quel bouquet ! Qui dit mieux ? Mallarmé a donné, Rodin, Renoir, Mirbeau, Huysmans, Degas, Pissarro, Fantin-Latour, Millerand, Puvis de Chavannes, Caillebotte, même Antonin Proust ! Et Lautrec, qui m'a confié avoir écrit à Monet : « Voici pour acheter un petit bout de l'*Olympia*. » Que c'est beau ! C'est ainsi que le président Carnot a signé le décret qui intronisait Manet dans les collections de l'État. C'est juste !

Le petit vieillard sardonique, bien renseigné, lança alors à Guillemet :

– Il n'y a que votre ami Zola qui n'ait rien donné !

– C'est compliqué, c'est pour une raison de principe : il pensait que Manet devait rentrer naturellement au Louvre, par un achat de l'État. Mais ça va ! Ça va ! C'est Zola qui, dès son Salon de 1866, il y aura bientôt trente ans, a annoncé que l'*Olympia* serait au Louvre.

– Oui, mais je crois que Monet lui en veut comme un tigre. Après le coup de *L'Œuvre*, c'est dur...

– C'est un malentendu ! claqua la voix de Guillemet, exaspéré. Zola est grand et généreux !

Savorgnan de Brazza n'avait rien donné non plus pour l'*Olympia*. Il

racontait à une Emma Bovary pâle de désir que son frère, le roi des Tékés, était un grand sorcier, qui portait une coiffe de plumes rouges de perroquet, buvait à la source sacrée et maniait un bâton-fétiche plein de pouvoirs. Cette épouse d'un marchand de rouenneries, buveur de cidre bonasse, eût aimé fuir avec Brazza, vivre dangereusement, voir le bâton-fétiche.

La flopée de desserts fut couronnée par une trouvaille du champion Depeaux, soit d'immenses gâteaux, des sabliers sans bordure, en forme de palette de peintre, composés de différents sucres colorés : angélique verte, fruits confits, abricots orangés, citrons, cerises, prunes, crèmes fruitées... C'était une constellation impressionniste, en somme, de quoi alimenter la critique qui raillait le barbouillage de confitures dégoulinantes des nouveaux maîtres.

Nous fûmes conviés à visiter la galerie de Depeaux, qui discutait, en avant, avec Monet, Mirbeau et Pissarro.

Justement, nous étions devant une scène de fenaison de Pissarro. Des Sisley qu'affectionnait Depeaux, des Monet, deux tableaux représentant les rochers de Belle-Île et qui m'étonnèrent, car ils n'avaient rien à voir avec ceux d'Étretat. Des masses grumeleuses, mauve sombre et compactes ou hérissées, dispersées dans la mer qui resserrait ses lacs de reflets crus. Et puis des glaçons sur l'eau irisée, un merveilleux soleil couchant à Lavacourt dans des fondus, des tons qui rappelèrent à Anna *Impression, soleil levant*. Des barques à Étretat : et comment ! Autrement, je ne serais pas venu.

Armand, qui nous avait dépassés, se retourna et nous attira, tout exalté.

– Cela ne te rappelle rien ?

Ce fut à moi d'expliquer notre émoi à Anna devant *Le Phare de l'hospice* de Honfleur :

– Je le voyais tous les jours, au temps de mon adolescence, quand je travaillais sur un bateau de pêche du port.

Armand s'exclama :

– Tu n'oublies pas que nous l'avons longuement regardé ensemble, en décembre 1870, quand nous fuyions les uhlands, vers Le Havre, dans ce même bateau ! Le phare de l'adieu...

Il n'y avait pas de neige, cette fois-là, dans la passe de Honfleur, mais un beau ciel azuré, pommelée de nuées grises et fauves. Les bateaux de pêche déjà filaient vers le large. C'était à l'aube de la

carrière de Monet. Peut-être que Baudelaire malade contemplait les navires, ayant atteint, lui, la fin de sa course. Revenu une dernière fois voir sa mère sempiternelle ou rêvant seulement de retourner à Honfleur. Car nous avions lu et connaissions par cœur son poème de notre pays : « Un port est un séjour charmant pour une âme fatiguée des luttes de la vie (...) ces mouvements de ceux qui partent et de ceux qui reviennent, de ceux qui ont encore la force de vouloir, le désir de voyager ou de s'enrichir... » Le petit poème en prose était exactement contemporain du tableau.

Je contemplais *Le Phare* et maudissait Depeaux, lui qui avait encore le désir de s'enrichir, de voyager vers ses mines du pays de Galles, et de posséder, grâce à son vouloir, une image de ma jeunesse. Si ce n'était pas plus : Anna, c'est-à-dire toute ma vie...

Mais ce n'était pas fini : un Courbet surgit. Nous nous sommes figés devant cette vue du lac Léman. Deux marchands de coton discutant des cours de la Bourse du Havre nous contournèrent, ignorant Courbet. C'était pourtant un témoignage de l'ultime séjour en Suisse de l'exilé, broyé par la souffrance. Il avait peint le lac en 1873, quand Mac-Mahon, arrivé au pouvoir, ranimait la traque des juges, exaspérait le harcèlement pour que le peintre rembourse la fastidieuse Colonne, jusqu'à ce qu'il meure de ses tracasseries. Et tout le monde passait... Mais le Charbonnier restait. Ce trafiquant d'anthracite confisquait Courbet !

Les fameux peintres impressionnistes de l'école normande étaient les plus nombreux. Armand les admirait avec nous, toujours greffé à son projet américain. Beaucoup de Delattre, de Guillaumin. Tout le monde avançait, pas à pas, au fil des beaux paysages enneigés de Lebourg. Plus loin, les exclamations fusèrent devant le tableau du yacht de Depeaux, *La Dame-Blanche*, le long d'un bras de Seine. Je me serais bien passé de cette dame-là peinte par le talent coloré, singulier, de Lebourg, criblé de lumière capricieuse. Heureusement, le yacht du millionnaire fut bientôt éclipsé par la saillie brutale d'un Toulouse-Lautrec traité en vert et jaune tranchants plaqués sur des visages de consommateurs alcooliques dans un cabaret. Voilà la vraie vie des gens !

Alors ce fut un Daubigny qui m'enchantait, un paysage rustique et marin de Villerville, merveilleusement éclairé de vert, d'or et de bleu. Une émotion que je cachai à Anna. Armand s'exclama :

– Daubigny devrait passionner les Américains ! Tu sais que Monet l’a beaucoup admiré ?

Il se tourna vers Anna.

– Vous qui êtes peintre, ne croyez-vous pas que, en dehors des impressionnistes révolutionnaires, ces artistes plus locaux sont passionnants et concrets ? Une originalité qu’on découvre. Ils sont loin d’être tous académiques. Évidemment c’est la sélection de Depeaux. Ils possèdent plus que le métier. Le pittoresque demeure parfois chez eux, mais il est dépassé, dans la ligne de Boudin, de Daubigny. Moi, j’en raffole, j’aime de surcroît retrouver les lieux de ma jeunesse et de toute ma vie ainsi magnifiés. Qu’en pensez-vous, Anna ?

– Il y a des choses intéressantes.

Armand la regarda avec un sarcasme malicieux.

– Ne prononcez pas ce qualificatif d’« intéressant », qui ne veut rien dire et sert à escamoter le jugement !

Elle s’esclaffa.

– Un autre jour, je parlerai avec précision. C’est que je ne pérore pas dans les cocktails... D’ailleurs j’ai le tournis.

Monet s’installa à l’Hôtel d’Angleterre, le plus luxueux de la ville. Il demanda une voiture et un porteur. On était loin de la petite maison d’Étretat des origines, du pain et du vin qui auraient manqué. Loin de l’hôtel de Césaire Blanquet qu’il avait occupé encore dans sa ville, en 1885. Anna sut par son père que Monet gagnait plus de 100 000 francs par an. Gosselin en ramassait davantage. Les mauvaises langues taxaient le peintre de marchand. Ses vieux amis parfois... Il disputait ses contrats sans rien lâcher, on l’accusait aussi de se faire de la réclame. Le grand, le bon Pissarro, énervé par le succès des *Meules*, avait lancé d’un ton cinglant : « Tout ce qu’il fait part pour l’Amérique ! » Zola même laissait entendre qu’il peignait beaucoup et vite. Pour vendre ! Et Degas, qui ne l’avait jamais aimé, l’avait stigmatisé depuis belle lurette : « Ah, celui-là ! Le renégat, le prince du battage, le nouveau suppôt de l’art officiel ! » Toc ! On n’en avait pas fini avec la rage du carnassier Degas.

C’est alors que Monet acheta la maison et le jardin de Giverny. Pendant un intermède du sacre des *Cathédrales*, il acquit « un petit coq

et des petites poules ». M. Varenne, le directeur du Jardin des Plantes, lui offrit un pied de bégonia. Monet découvrit les serres pleines d'orchidées. C'est ainsi que les folles idées naissaient et envahissaient l'imaginaire. Un pied de bégonia pouvait déclencher la parousie, susciter par contagion les séismes de la beauté : les nymphéas affleuraient sous l'eau mystérieuse... Tandis que Monet appareillait pour l'aventure des *Cathédrales*.

Qu'allait donc faire ce prétendu affairiste âpre au gain dans les péripéties hypothétiques de la cathédrale ? Si loin du paysage, de ses bases, de ses bégonias, de ses petites poules, de ses assises telluriques, aquatiques... De ce qui rapportait gros, en somme. De ses adorables coquelicots, des coqueluches de ses dames truffées de rayons...

Monet examina la cathédrale de la colline proche, d'où on avait une belle vue sur la ville et la Seine. Flaubert et Maupassant avaient décrit Rouen de là-haut. Soixante ans auparavant, William Turner était venu chez nous, au Havre, à Rouen. L'air de rien. Comme avant tout le monde, avant nous-mêmes... Il était monté au sommet du mont Sainte-Catherine et, dans une aquarelle fondue de bleu-vert, tachetée de fantômes de vaisseaux, il avait peint une vue de la Seine assez irréaliste. Mais surtout, dans un autre tableau, la ville de Rouen, telle une cité de pure féerie, dominée par son vaisseau incandescent, les tours de sa cathédrale lunaire. Le souffle du génie était passé sur la Seine, les fantasmagories visionnaires de l'Anglais suprême.

Monet fit facilement des croquis. C'était joli, il y avait des bateaux, le yacht de Depeaux, des arbres, au loin, un amas de maisons et le vaisseau de la cathédrale. En ville, ce fut plus compliqué. Il entra dans la cour de la tour d'Albane, dessina, recula, parcourut la rue Grand-Pont, se retourna, se rapprocha. Il ne pénétra pas dans la cathédrale. Et pendant ces deux années ce fut ainsi, comme s'il avait fui les entrailles mystiques du sanctuaire, son volume aux nefs et aux colonnades haussées. La mer sous la Manneporte l'avait culbuté, assailli. Le grand autel de Dieu allait-il lui tomber dessus ? Il ne recherchait pas ce Saint-Esprit chrétien, il désirait une Pentecôte de pure peinture. Une cathédrale physique, optique, sans encombrement de la Présence, de l'Au-delà. Lors des cérémonies assorties de draperies, sa vision serait gênée, il se plaindrait des dévots encombrant la place. Il lui faudrait attendre. Alors que déjà il aspirait à fouiller le porche cuivré de lumière, comme celui des portes

d'Étretat.

Il jura toujours que c'était impossible. Il ne pouvait pas embrasser le portail et les tours d'un seul regard, enfermer le tout dans un tableau saturé. Le monument était coincé. Il pesait, sclérosé, pétrifié dans sa végétation d'ornements figés comme des vertèbres. Il cachait trop la lumière. Ces ciselures, ces nervures, ces voussures, ces dentelles, ces pinacles, ces statues, ces lignes crénelées, tout ce fastueux fatras gothique. William Turner, qui s'était attaqué à la cathédrale en 1832, en avait restitué, au fil de quelques aquarelles et dessins délicats, les extraordinaires dentelles de pierres et de fleurons. Il en avait embrassé la totalité. Alors il avait osé un tableau beaucoup plus rapproché et qui coupait le sommet des tours. C'était d'une frontalité créant un effet de fresque, de muraille sculptée fantastique et démultipliée à l'infini, une aquarelle mêlée de gouache et d'encre sur fond céruléen.

Le mystère était que Monet eût décidé, sur les instances de Depeaux, d'affronter le pire.

Après les *Meules* et leur inspiration géniale. Même la gare Saint-Lazare respirait, pulsait, suintait, haletait, dans l'averse des lumières qu'elle réverbérait par ses verrières et ses poutrelles de métal clair. Les locomotives trépidaient, luisaient, vernies de reflets, de moirures. La vapeur était un leurre merveilleux qui transformait la gare en volière ou en serre, en jetée marine qui voltige d'embruns. La falaise d'Étretat était une cavale piaffante et cabrée, en plein essor, au-dessus des panaches du flot énergétique. Le monde vivait, aspiré dans le flux matériel incessant, des tourbillons d'atomes. Il fallait sans cesse en espionner les rutillements, les échanges, les combustions, les coalescences, les écailles, les prunelles papillotantes, les souffles chatoyants. Mais la cathédrale érigeait son monolithe parfait. C'était un menhir sacré, gravé de hiéroglyphes.

– C'est impossible ! Je ne peux pas. Je renonce, c'est fou, c'est archifou !

Pour une fois, il a raison de nous faire son cirque, car il ne va pas y arriver.

Toujours le même cri d'échec, la même hantise de défaite. « Je ne fais rien de bon ! » Son ami Mirbeau lui écrivait : « Vous êtes atteint d'une maladie, d'une folie, la maladie du toujours mieux. » En secret, ça l'attise, ça le meut. Il carbure à la colère, à la macération, au

désespoir. C'est un Sisyphe laborieux qui cache son Prométhée déchaîné. Il est vaillant, tenace, héroïque, jamais il ne cédera, coûte que coûte. Mais c'est un exorcisme, il conjure l'obstacle en dressant toutes ses aspérités, en se rivant comme un crucifié juste au pied de l'abrupt infranchissable. Masochiste, il souffre, subit. Sadique, il fouette le vif de son pinceau furieux. Visionnaire, il oublie ses états psychologiques, en osmose avec les figures de sa folie magnifique. La cathédrale lui oppose une grandeur qui n'a nul besoin de sa palette, c'est une pyramide des siècles. Une prière sculptée. Nulle érosion, nulle écume, nul ciel planqué par la façade, nul feuillage bruissant, nulle fumée crachée par les chaudières. Elle est campée là, vissée, taillée, à l'abri du devenir.

Il écrit qu'elle l'écrase, il fait des cauchemars. Il la voit rouge, bleue, verte. Un monstre qui a bougé enfin dans son rêve. C'est lui qui la descelle de son socle, coupe les tours. Il invente un cadrage central, resserré, inouï, qui nie la cathédrale totale de tous ses prédécesseurs. Même la façade rapprochée de William Turner, beaucoup plus déployée, plus féerique, plus romantique. Monet implante le périmètre de son choix, de sa force, de sa peinture : le portail ! Et puis il va souffler la matière détaillée de la décoration sinon il meurt, il crève au pied du glaive, de sa massue minérale.

Le vaudeville de Monet et de la cathédrale. C'est comique. Il tournicote dans le quartier. Il pense à une vue de la rue de l'Épicerie, une autre dans l'axe du Gros-Horloge. La cathédrale n'est pas baisante. 61 mètres de large. La tour de Beurre, au sud, s'élève à 75 mètres. La tour d'Albane, au nord. Ainsi retrouve-t-il la falaise, l'Aval et l'Amont. À Étretat, il lui était possible de prendre le recul qu'il voulait, de louver dans l'espace, de choisir. La mer rayonnait. Les *Meules*, n'en parlons pas. Il était libre comme l'air. Ici, c'est bloqué partout. Alors il s'installe chez Louvet, chez Lévy, chez Mauquit, décampe, revient. C'est un carrousel, un ballet. Par quoi commencer ? Le court séjour chez Louvet ? Il amorce deux toiles. Il y a des travaux, il doit déguerpir. Il ne peut plus continuer les deux toiles liées à leur point de vue précis. Plutôt le numéro 23, place de la Cathédrale, dans le magasin de nouveautés de Fernand Lévy, lui-même placé à l'intérieur de l'hôtel des Finances, superbe bâtiment. Second étage. Mais Monet peint du salon d'essayage. Le vaudeville, oui !

Le tulle, le satin, la mousseline, la soie, le crêpe. Les robes, les

jupes, les vestes, les falbalas, les guipures, les corsages, les peignoirs de cachemire. Le capharnaüm de la coquetterie. Pourtant, il en a peint, des femmes en robe de mousseline... Camille précocement ensevelie sous les plis, les coquelicots, les pois, les pastilles de lumière. Fondue, aussi douce que disparue... Et ses belles-filles, Suzanne et Blanche, des robes, des traînes de reines, d'anges, des délires de robes haussées, elfes, dans les soleils, dryades entre les arbres... Mais aujourd'hui les bourgeoises montent à l'étage pour essayer dans des miroirs. Elles voient le gros homme de dos, incliné sur sa toile, mêlant les couleurs. Cela sent la térébenthine. Ne serait-ce pas un voyeur qui se serait introduit au cœur du paradis pour repaître ses instincts ? Maupassant niché dans la Maison Tellier. Si peu de différence entre la cocotte qui dicte la mode et la bourgeoise... Les dames se plaignent de l'obtusité présence du barbu renfrogné. Qu'est-ce qu'il fout là ?

Anna vient acheter un foulard, l'essayer, pour revoir Monet en pleine action. Je l'accompagne dans le pot de fard. Une coquette débarque en tenant en laisse son caniche. Elle toise l'intrus, l'ostensible nuque du gros posté devant la fenêtre. Le caniche tente de pisser au pied du chevalet. Monet lui allonge un coup de savate. La bourgeoise proteste. Elle jette un coup d'œil au tableau, recule effarée, s'esclaffe, s'enfuit dans l'escalier avec son chien en s'exclamant, outrée maintenant :

– Ce sont des fientes de pigeon ! Une montagne de fientes ! Notre sainte cathédrale !

Quand la folle a disparu, Anna s'extasie :

– Quelle audace ! Tu as vu comment il a cadré, en plein, éclipsé à peu près les deux tours, écrasé les perspectives, fondu les tours intermédiaires, éliminé les farcissures, ciblant le portail surmonté du gâble, de son faîte, la rosace toujours sombre, presque aveugle et cyclopéenne comme le Trou à l'Homme à Étretat ! Un grand peintre choisit, tranche. L'ensemble aurait fait une vignette populaire, exhaustive et pittoresque !

Quelques années plus tard, Pissarro viendra peindre, à Rouen, dans une chambrette glaciale d'un hôtel des quais. Puis, miracle, ayant amassé un pécule, il descendra exprès dans la même chambre que Monet, à l'Hôtel d'Angleterre. Il sera à la merci, lui aussi, de Depeaux. Il peint *Les Toits du vieux Rouen*, la cathédrale de profil mais dans sa totalité détaillée qui émerge au-dessus des habitations. Sans coup de

fureur inventive. Il élargit le spectacle à l'ensemble de Rouen, procédant par plans très larges, lui, pour restituer l'orchestration des quais, des ponts, des fumées de Saint-Sever, des usines, des toitures. L'effervescence du port, des grues, des marchandises, de la foule, des voitures, des bateaux à vapeur. Le contraire du cadrage capital, raréfié et aristocratique du maître. Pourtant, comme sera émouvant, mobile, symphonique, industriel, le Rouen de Pissarro, sa nouvelle manière urbaine, mouchetée de sombre. Même si le bon Durand-Ruel lui demande d'ajouter une pincée de lumière pour la clientèle ! Du Rouen pur jus dont Armand m'avouera, à sa bonne façon franche et drue :

– Moi, je préfère le Rouen de Pissarro à la fantasmagorie de ton Monet !

Un jour, Depeaux déboule, assoté par sa ferveur. Il fournit une lampe à pétrole et un réflecteur pour que Monet voie mieux ses tableaux. Son Monet ! Depeaux, c'est Orgon ! Le peintre aura raison de vouloir lui faire déboursier 15 000 francs pour sa cathédrale : *Le Portail et la Tour d'Albane. Temps gris.*

– Après tout ! m'a dit Anna, Isaac de Camondo vient de payer *Les Repasseuses* de Degas 25 000 francs !

Un autre jour, l'envahissant François Depeaux apporte un paravent salvateur destiné à protéger Monet de la bêtise humaine. Il s'agit de le couper des dames offensées, de leur cortège enrubanné. Depeaux en profite pour échanger des regards avec Anna. Des regards complices, de pure peinture, d'amateurs transis, de sectateurs fanatiques. Je n'aime pas ces yeux de crème. La jalousie me brûle. À la sortie, j'accuse Depeaux :

– Tu as lu *Germinal* ! Il exploite ses mines au pays de Galles, le Charbonnier ! Il fait travailler les enfants dans les boyaux torpides. Il leur suce le sang. Et, merveille, j'ai appris dans le journal que le philanthrope va créer à Rouen une société de bains-douches pour que ses charbonniers observent une hygiène de bon aloi... C'est qu'ils passent leur temps à débarquer de l'*Alice-Depeaux*, un formidable vapeur, l'antracite du pays de Galles. Loin de la scène de ses abus, mōssieu joue les mécènes, les inventeurs aussi, achète les tableaux des maîtres, en farcit ses galeries, ses rues, ses maisons, ses fermes, ses châteaux ! Monet et consorts accourent, les je-m'en-foutre qu'on n'a guère vus en 70 ! Les dandies et les lâches, les esthètes complices qui ont laissé crever Courbet ! Ils viennent manger dans sa main. Chaque

tableau est acheté avec le sang des misérables et celui des grévistes du 1^{er} mai dernier à Fourmies !

Anna me regarde avec stupéfaction, mesurant les dégâts.

– Tu délires, Charles, tu es aveuglé, tu me ferais pleurer ! Qu'est-ce que tu as fait, toi, pour les ouvriers de Fourmies ? Tu te prends maintenant pour Paul Lafargue, le gendre de Karl Marx ? Hein ! Et la condition des mineurs de Depeaux, tu la connais ?

Elle n'en sait rien non plus.

Nous nous rabibochons petit à petit en regardant les bateaux du port, les chalands qui transportent les cotonnades, les rouenneries... Le vapeur d'Elbeuf avec ses roues à aubes crache ses panaches spasmodiques de fumée noire. Les enroulements de la foule versicolore des quais nous prennent. Les treuils rangés les uns à côté des autres rapportent, du pont des navires, sur la terre ferme, des tas de denrées odorantes, exotiques. Puis c'est un pullulement de tonneaux. Plus loin, des vaches dont l'une s'échappe, suivie par une kyrielle d'autres. Les promeneurs crient, apeurés, ravis. C'est la débandade beuglante partout des formes, des couleurs.

– De grands peintres ont peint des vaches ! me déclare Anna, avec la plus majestueuse gravité. Courbet ! Et quand Monet commença sa carrière il préférerait Troyon à Boudin ! Troyon, qui ne peignait que des vaches. Un obsédé ! On aurait pu le surnommer Trayon. Ah ! *Vache qui se gratte*, tu ne connais pas ?... Hum... En fait, elle se frotte...

– Elle se frotte ?

– Contre un arbre vigoureux ! Elle fait les yeux doux, si indolente, si câline... Troyon n'a pas son égal pour transcrire le vague du regard des vaches normandes ! La Joconde à côté est surfaite. Et l'œil rond de l'Odalisque est inhabité.

Je ne peux retenir un rire.

– Tu ne sais pas comment Boudin gagna sa vie quand il monta à Paris ?

– Tu sais bien que je ne sais rien.

Elle sourit avec tendresse.

– Boudin survécut en peignant les ciels de Troyon. Et quels ciels !

– Il n'était pas fou, ce Troyon...

– Le problème c'est que la monomanie vachère de Troyon a pu déteindre sur Boudin, qui lui-même va avoir tendance à débiter de la Normande mamelue, tachetée. Il faut survivre et les clients en

raffolent : « On veut des vaches pour notre salon, notre chambre, des vaches virgiliennes ! » Comme au temps des *Bucoliques*, des amants vachers Tityre et Melibée : « Tu pourrais te reposer cette nuit avec moi / Sur un lit de tendres feuillages... »

– Qui a écrit ça ?

– Mais Virgile !

Et sur sa lancée elle prend un grand air inspiré et déclame :

– Tityre, tu me tues, tu me fais du bien...

– C'est de qui ?

– C'est une traduction libre, toujours de Virgile. Quant à Troyon, à force d'effeuiller ses laitières philosophiques, tu ne me croiras pas, mais il est devenu fou. À la fin, il peignait des vaches dans les arbres ! Un précurseur, tu verras !

– Je ne te crois pas !

Elle est si drôle, si polissonne en évoquant les vaches dans les peupliers de Monet que je lui embrasse la joue.

Le lendemain soir, on a vu Monet attablé à une terrasse, il buvait une Bénédictine. Anna n'eut de cesse d'y goûter, trouva cette boisson merveilleuse.

Je retournai à Étretat, où je devins la proie d'une jalousie sans nuages. Un azur de jalousie implacable, étincelant comme un sabre, un ciel de Kabylie crue. Elle fricotait avec le Charbonnier. J'en étais certain. La prophétie de Gosselin était en train de se réaliser. Gosselin, autre exploiteur, suceur de sang. J'aimais la fille d'un vampire. Elle avait été nourrie avec le sang des travailleurs, sa beauté délicate et sensuelle de Salomé s'était épanouie sur ce sacrifice. Moi-même, je n'étais qu'un héritier contemplatif et parasitaire.

Et Monet, le riche Monet, l'as des contrats juteux, le célèbre Monet, le mythique Monet, le moderne Monet demain, au volant de sa Panhard & Levassor, haussée comme un carrosse à moteur, toute la smala familiale fourrée dedans... L'international Monet visité, chapeau bas, à Giverny, entouré de ses femmes, de ses belles-filles zélées, dévotes, vestales en robe blanche. Monet flanqué de Clemenceau mal fagoté, moustachu, rustique, tirant sur son mégot, de guingois chapeauté, horticole... manquait plus que la charrette et la fourche, indicible nain de jardin aux prunelles foudroyantes sous les meules de

ses sourcils touffus. Clemenceau, vieux leprechaun. Gigantesque de ruse, de malice, de clairvoyance sur l'art de son ami, écrivain fervent de son peintre, critique fabuleux des *Cathédrales* de son Frère la Victoire. Monet campé, monument photographié dans ses obsessionnelles plates-bandes par les Japonais accourus, les peintres américains alléchés – le sacré moderne est un culte new-yorkais –, patriarche tyrannique et jaloux, serrant autour de lui le harem de ses fées, régnant au milieu de son asphyxiante, pustulante termitière de roses trémières. Monet béni, pollinisé d'éloges. Gros bourdon de ruche ou de cathédrale, reine des abeilles qui sucent le nectar des pailles de sa barbe. Monet transatlantique, le maître des *Meules* et des *Gares*, peignait quoi ? New York, le pont de Brooklyn, le Pacifique ? Les palétuviers, enfin, après les peupliers ? Le dernier paquebot vélocé et flambant neuf ? Non. La cathédrale gothique dont, au fond, son panthéisme océanique n'avait que faire.

Il s'embourbait dans sa galère. Il arrachait le sanctuaire à son histoire, à ses vieux oripeaux mystiques, le décoiffait de ses statues, rouspétant, courant d'une boutique à l'autre, changeant de poste, époumoné, laissant des tableaux en souffrance, tombant de Charybde en Scylla, oui, allons-y ! Penché au bord de la cathédrale Tarpéienne, maudissant le saint-frusquin du tympan dont il effaçait l'Arbre de Jessé, les voussures dont il torchait les patriarches, les prophètes et les sibylles, ramollissant les pinacles, jurant qu'on ne l'y reprendrait plus, lassé de l'envahissant Depeaux, baveux d'admiration pieuse. Monet désespéré, embusqué dans ses repaires, sans recul, collé au portail, enfoui dans son antre, aveugle et voyant, bombardé d'éclats lumineux, de lueurs, d'ombres, « Crébleu ! Crébleu ! », d'intuitions happées d'instinct, perdues, retrouvées. Grondant : « Je n'y arriverai pas ! », jurant, soufflant, souffrant.

L'enfer du portail qu'il avait isolé de l'ensemble et qu'il affrontait sur plusieurs tableaux à la fois, pour pouvoir retrouver les différentes lumières des multiples moments. Armé d'une meute de pinceaux devant la phénoménale façade qu'il épousait, balayait de couches épaisses, rehaussait, combattait, piochait, détestait, adorait, fouettait, zébrait, mouchetait, noyait dans un sorbet groseille et qu'il ressuscitait, dorée, ciselait, sculptait à pleine pâte... La terrassant, la creusant soudain ombreuse, la cuivrant, la vrillant dans la matière, la tartinant de fraise et de bleuâtre, d'ocre, de brun, de grisaille... Monet

trouvant ses *Cathédrales* par soleil « horribles », les grattant et les crevant. Épuisé d'audace, vaincu. Avalé par le gouffre de la rosace ténébreuse. Cet ogre de la lumière qui lui ressemblait tant ! Avec son ombre variant comme un croissant de lune. Monet astronomique. Matin, midi et soir, selon la ronde des heures que le bourdon ponctuait. Dans les nuées, les ondées, les crachins montés du Havre, de l'estuaire de Seine. Il ne peindrait pas une cathédrale sous la pluie comme la falaise à Étretat. C'était assez difficile comme ça ! Les envols de pigeons, de corneilles, ces criailleries de choucas qui hantaient les tours gothiques. Non, il ne se souvenait de rien.

Car tout commençait dans le cocon des brumes bien-aimées, les rayonnements furtifs, les soudaines éclaboussées de soleil. Le miracle... Entendait-il les carillons et les tocsins ? Les voix, les joies d'enfants sur le parvis, l'appel des marchands ambulants ? Voyait-il danser Esméralda ? Sous le ciel normand instable, mobile, perfide, un poison de ciel fou. Valsant d'un tableau à l'autre, traquant le moment déjà éclipsé. Oubliant toute la vie des hommes. Comme il oublierait plus tard leur supplice. « C'est impossible ! C'est impossible ! Quelle gaffe j'ai faite ! » On eût dit Jeanne d'Arc brûlant, à Rouen, sur son bûcher. C'était elle, cet épouvantail coiffé d'un chapeau feutre et barbu à faire peur. Absurde, obsédé, radotant, asocial, plus génial que jamais. Réussissant le tour de force le plus improbable. De ce naufrage naissaient les *Cathédrales* inouïes.

Je revins à Rouen trois semaines plus tard. Anna, sur un nouveau prétexte vestimentaire, nous fit entrer dans le magasin Lévy. On vit Monet descendre l'escalier. Elle se précipita, charmante, suppliante. Il la reconnut, la salua avec un air plaisant. Elle se jeta à l'eau et demanda à voir les derniers tableaux ; oui, elle était une amie de Depeaux. Elle le cajola avec ardeur de ses beaux yeux résolus. Il accepta de remonter dans le salon d'essayage vide. On vit trois tableaux qui correspondaient à différents jours et moments de la journée. Anna fut frappée par un tableau du soir, un effet de soleil couchant sur la cathédrale embrasée. Monet lui déclara qu'elle avait de la chance, car le tableau devait migrer le lendemain chez Louvet (toujours le va-et-vient, le tournis des navettes), où il lui apporterait d'ultimes touches – enfin, il verrait. On ne finit jamais un tableau.

Elle l'écoutait, bouche bée. Monet alla s'entretenir avec Fernand

Lévy. La cathédrale du soir sur fond de ciel encore bleu se dressait dorée, rougeoyante, striée de verticales bleues pour les ombres. La rosace était niellée d'or, l'horloge bleu, rose, jaune. À peine si on voyait un pan de la tour d'Albane. La tour de Beurre était éclipsée elle aussi. L'architecture quadrangulaire du portail, gâble et montants étaient éblouissants de beau soleil attiédi.

– La base est extraordinaire ! me souffla Anna.

Le porche, à l'instar de la rosace mais de façon plus accentuée, s'enfonçait dans les voussures mêlées de vermillon et de lumière. Cela creusait une caverne d'écailles dorées, un reliquaire de soleil. Par contraste, en dessous, tout était chaotique, écrabouillé.

– C'est l'ombre qui envahit la base et remonte comme un flot.

Puis elle se ravisa. Comme stupéfaite.

Je lui déclarai :

– Tu crois vraiment encore que c'est ce qu'il perçoit ?

– Non, l'explication sensorielle ne suffit pas, même s'il s'en réclame haut et fort. En fait, c'est mieux !

Elle rayonnait d'enthousiasme.

– Il n'y a plus rien d'objectif. Plus de motif. Plus rien. L'effet de lumière a bon dos. Ce hachis d'ombres bleues, ces traces de rouge et ces orange broyés, regarde ! Ce sont de grands coups de brosse spontanés comme dans *Impression, soleil levant*, son premier chef-d'œuvre. C'est le moment inverse, mais la lumière est rendue de la même façon zébrée, en zigzags capricieux, d'un geste ! Il invente. La peinture naît de la peinture elle-même. Il voit dedans. Peu importe la cathédrale, c'est de la pure peinture ! Regarde, il a même laissé sur le petit portail de gauche ce coup de pinceau adventice, cette lézarde verte, comme ça, lâchée de travers en épingle à cheveux. Comme c'est libre !

Elle était ébahie. Je m'exclamai :

– Pourquoi se planter devant la cathédrale et tenter de saisir le moment fugitif ?

– Parce que c'est un tremplin. Il s'embusque, il observe la lumière, il s'en abreuve, il est pris de vertige, il entre dans la lumière, il voyage, il se perd, il se trouve dans la peinture, il devient un peintre pur sans références au réel ! Ce ne sont plus des impressions, ce sont ses visions !

Oui, je comprenais cela, moi aussi. À Étretat, déjà, il inventait la

faïence, il inventait la mer. La Manneporte, bloc irisé, inimaginable.

Anna chuchota :

– Si je lui parle de visions produites par le devenir propre de la peinture, il va hurler qu’il se tue à saisir l’impression.

– Peut-être qu’il est myope !

Je sais aujourd’hui, en notre ^{xx}e siècle largement commencé, qu’il n’y a pas d’impression brute, comme le prétendaient moins les impressionnistes que leurs critiques. La perception de nos peintres était un pari esthétique. Une liberté. Un coup de force, un coup de peinture. Une merveilleuse et subjective création.

La catastrophe fut cette invitation de Depeaux à descendre les boucles de la Seine à bord de son yacht. Je déclarai à Anna qu’elle irait seule vagabonder avec le Charbonnier !

– Non, tu m’accompagnes.

Le yacht de Depeaux, dont nous avons vu le tableau, s’appelait *La Dame-Blanche*, en hommage à l’opéra-comique de Boieldieu. Le grand pont de Rouen portait le nom de ce dernier. L’expérience n’a cessé de me démontrer que Depeaux, comme beaucoup de riches industriels, de banquiers de l’époque, se repeignait, si j’ose dire, une vertu et une transcendance grâce à l’art : musique et peinture. Le scandale du canal de Panamá venait d’éclabousser ce milieu des affairistes, des politiques et de la banque. C’est que les puissants ont d’énormes énergies de désir. Leur main-d’œuvre écope dans les usines et les manufactures, perce d’improbables brèches entre l’Atlantique et le Pacifique, pendant qu’on leurre et pille les petits épargnants au moyen d’emprunts félon. Aussi faut-il élever cette incessante décharge vers un horizon tout opposé et purifié : alors ils Aiment l’Art. Ils respirent en art avec des soupirs pâmés. Ils finissent par y croire et certains même deviennent compétents. Le yacht était un voilier long et racé. François Depeaux portait une espèce de tenue décontractée de marinier avec une casquette. Il avait le torse trop étriqué pour un marin. L’équipage réglait les manœuvres. Nous nous tenions dans le roufle où trônait un piano.

Nous passâmes sous le pont Corneille et *La Dame-Blanche* fit écho, pour de bon, au pont Boieldieu tonitruant. La cathédrale salua Monet, veste claire et chapeau de paille. La cathédrale glissait. Il la sondait, la garce ! Pourquoi s’en était-il pris à elle ? Avec ses pinacles gris, ses

vieilles dentelles terreuses, ses tours flétries, ses falbalas pisseux. La belle lumière du ciel qu'elle masquait ne pouvait pas la magnifier, l'auréoler. Terne ! Terrible ! Funeste. Il pensait à cette cérémonie célébrée en mémoire de l'archevêque de Bonnechose, qui avait été le père spirituel de Rouen pendant l'assaut des Prussiens en décembre 1870. Hélas, lors de l'hommage religieux, le portail était masqué d'un catafalque noir. Et Monet avait été contraint d'arrêter. La Veuve gothique vouée à sa perte.

Le voyage n'était pas désagréable, le vent frais, la variété des vues, des verts. Mais je boudais un peu. Anna semblait heureuse.

Nous passâmes au pied de la côte de Canteleu où Léon, le frère de Monet, avait sa maison. Bientôt un petit pavillon apparut sur le terrain en pente. Nous savions tous ce que signifiait cette pâle relique. Treize ans plus tôt se dressait une vaste maison blanche, au sommet d'un jardin en terrasses. Celle où le géant Gaulois avait vécu pendant trente ans, écrit dans sa sauvage solitude. Haïssant, pêle-mêle, la royauté, la bourgeoisie et la démocratie. Cette bourgeoisie qui, aujourd'hui, achetait les tableaux des maîtres, souvent sans les comprendre. On ne pouvait plus voir les cinq grandes fenêtres de son cabinet de travail au premier étage, où, en peignoir de soie, il s'acharnait sur ses phrases jusqu'à 4 heures du matin. Car ce cynique, cet agnostique colérique, était resté un idéaliste absolu ! Dix-sept ans plus tôt, on aurait aperçu, en passant sous les fenêtres de la maison blanche, la confrontation de deux silhouettes ahurissantes. Celle d'un oiseau, d'un perroquet empaillé et celle de Flaubert, gaillard boursoufflé, au bord de l'épuisement nerveux... On l'aurait entendu hurler la perfection des phrases d'*Un cœur simple* à la face de l'oiseau bigarré. Oui, le perroquet, c'est celui qu'adorera, avant sa mort, Félicité, l'héroïne mal aimée du chef-d'œuvre. L'empaillé était devenu pour elle la lumière du Saint-Esprit.

On avait dit à Depeaux que, un jour, Flaubert avait arpenté son jardin en gueulant à la Seine les vers de *La Légende des siècles* qu'Hugo venait de publier. « Le père Hugo m'a mis la boule à l'envers, l'immense bonhomme ! » Il lui reprochait quand même le pataquès « évangelico-socialiste et pédantesque » des *Misérables*.

À présent, on se taisait tous pour sonder la place vide de la maison. C'était là que Flaubert s'était installé sur le flanc de sa falaise, avait renoncé au monde et poursuivi la Beauté. Grande folie exclusive.

Ce néant fut un donjon de prose.

Depeaux révéla qu'il finançait l'entretien du petit pavillon résiduel. Mon Flaubert annexé par le roi du charbon !

Alors un journaliste local érudit qui était de notre escapade nous révéla que, lorsque Flaubert quittait sa mère et sa nièce installées dans le pavillon, il leur disait : « C'est le moment de retourner à Bovary ! »

Monet fixa le diamant noir de son œil sur le journaliste comme s'il venait de dire une chose immense et profonde. Il faut dire qu'à l'époque nous dévorions tous la *Correspondance* de Flaubert, dont la publication s'achevait. Edmond de Goncourt, Pissarro, Degas, Zola, Monet... tout le monde se régala. Merveille de virulence, de verbe échevelé, affranchi des codes. Il paraît que Degas pouvait citer par cœur des passages tout crus des fameuses lettres à Louise Colet.

Soudain, dans le bruissement des eaux et du temps, émus, nous avons applaudi Flaubert, notre frère.

Bigand-Kaire, le vieux capitaine au long cours, qui vouait une grande admiration à Flaubert, ne passait jamais devant sa maison, à bord de son trois-mâts, sans baisser son pavillon bien bas pour saluer le maître. Hélas, cette nuit, les marins, en remontant ou en descendant la Seine, ne salueraient plus son phare détruit.

Monet était songeur. Il devait penser que sa propre maison qu'il venait d'acheter, à Giverny, serait elle-même ainsi fatalement effacée. Malgré son propre combat grandiose et flaubertien pour la beauté. Maison devenue vétuste après sa mort, son jardin transformé en jungle d'herbes parasites. On chasserait les rats, on raserait. On construirait autre chose de plus moderne, d'électrique, avec du fer. C'était Gosselin qui gagnerait.

Je ne sais plus qui ouvrit un journal. Je crois que ce fut l'érudit local qui nous annonça de son ton paisible et cuistre qu'on avait la veille coupé la tête à Ravachol. Le président Sadi Carnot avait signé la peine de mort comme il avait signé le décret d'achat de l'*Olympia*. Telle est la vie des grands !

Tout le monde écouta. Deibler, le bourreau, paraît-il n'en menait pas large en prenant le train pour rejoindre Montbrison où Ravachol était interné. Deibler avait embarqué dans un wagon spécial ce qu'on appelait pudiquement les « bois de justice ». Ravachol avait été réveillé en plein sommeil, à 3 h 30 du matin. Il s'était habillé tout seul en commentant : « Tiens ! On s'est fait coquet, on dirait qu'on va au

bal. »

– Il est fort drôle, s'exclama le vieil érudit voltairien qui nous révéla ensuite que Ravachol avait refusé le curé comme Victor Hugo.

Et de nous citer son journal et Ravachol mot pour mot : « Le curé c'est de la bêtise, bon pour les idiots ! »

– Il est crâne quoique excessif ! Hugo n'a quand même pas dit ça ! Écoutez-moi ce couplet... Ravachol a poussé sa chansonnette, juste avant d'être coupé :

*Pour être heureux, nom de Dieu, il faut tuer les
propriétaires,
Pour être heureux il faut couper les curés en deux.*

» Pendant que le couperet tombait, il a crié : « Vive la Ré... ! »

– C'est lamentable ! déclara Depeaux. Avec tout ce qu'on fait pour les ouvriers ! J'ai créé mille secours en but d'améliorer leur condition. Ce n'est pas assez, j'en conviens, mais de là à massacrer son prochain...

– Hugo était, malgré tout, contre la peine de mort... murmura l'érudit.

Tout le monde se tut. Il reprit avec un certain toupet :

– Il faudrait appliquer les méthodes de Charcot, l'hypnose, pour sonder ce qu'ils ont exactement dans la tête ! Envoyer Charcot plutôt que Deibler flanqué d'un curé et du préfet Lépine, pour en savoir plus, pour remonter des faits aux causes, comme dit le grand Claude Bernard, et prévenir les actes de ces fanatiques !

Monet se taisait. La tête à ses *Cathédrales* tandis que celle de Ravachol planait ailleurs... Depeaux osa troubler le peintre taciturne. Avec timidité, il s'enquit :

– Maître, vous seriez contre la peine de mort ?

– Oui. J'aime Hugo.

Depeaux fit servir du champagne bien frais. Le piano égrena des airs légers. Le mécène était très attentif, me sondant du regard avec un pétilllement d'ironie détendue. Curieux, voyeur. Quand il choqua son verre contre celui d'Anna, je fus heurté par le tintement trop vif, pour ne pas dire enjoué, un cliquetis de partie fine. Anna le regardait franchement, assez rieuse, naturelle, pareille à elle-même. Monet s'approcha. Il nous écouta, marmonna, puis se tourna et laissa ses

yeux glisser au fil des eaux.

Quelqu'un remarqua que le mascaret remontait jusque-là ! L'historien local ne se fit pas faute de nous déclarer que Turner l'avait peint, à Quillebeuf, vers 1833. Une grande colonne d'eaux voilées, lumineuses, un geyser pulvérisé qui n'était pas sans annoncer l'impressionnisme, trente ans avant. Le vieux le faisait-il exprès ? Monet, d'un bloc, resta le dos tourné. Monet n'évoquait jamais Turner, semblait-il. Il ne se flattait pas d'avoir découvert les Turner à Londres, en 1870. Depeaux daigna enfin répondre au vieil érudit emmerdeur :

– Turner n'a fait qu'imiter le Lorrain !

À cet endroit du fleuve tendre, à Villequier, le fatal érudit parla immanquablement de la noyade de Léopoldine, la fille d'Hugo, victime avec son mari, Charles Vacquerie, en septembre 1843, d'un naufrage inexplicable sur la Seine. Monet écoute.

– J'avais 20 ans, je vivais alors au Havre. J'ouvre *Le Journal du Havre*. Et je lis l'horrible fait divers. Un coup de vent subit ! Le petit voilier de Vacquerie renversé. Léopoldine ! L'article était d'Alphonse Karr, oui, le chroniqueur d'Étretat.

Anna opina, Karr était une connaissance de la famille. Le vieux reprit :

– Victor Hugo revenait d'un voyage en Espagne, une escapade secrète avec Juliette Drouet, qui fut, soit dit entre nous, et comme par un fait exprès, l'amante d'Alphonse Karr, bien avant le poète ! Dans une auberge de Rochefort, à l'heure du petit déjeuner, Hugo ouvre *Le Siècle* où l'article de Karr est repris. Il survole d'abord, amusé, un feuilleton historique de Dumas puis tombe sur la nouvelle. Foudroyé ! Sa Didine morte. Il l'appelait comme ça : Didine... Et je vous le donne en mille ! Vous ne savez pas quel est le nom du bateau, un vapeur, qui a vu le canot des jeunes mariés pour la dernière fois ? *La Petite-Emma* ! Treize ans avant *Madame Bovary*...

– Je crois aux signes, fit Depeaux, l'air d'en connaître un rayon.

Didine, elle, n'avait pas capté de signe. En retard, elle avait même insisté pour monter dans le canot qui partait, dit l'historien en hochant la tête. Alors il cita Hugo, à la volée :

– « Le monde est sombre, ô Dieu... / L'homme n'est qu'un atome. »

Certes. Mais l'atome Depeaux requinqua l'ambiance en servant de nouvelles rasades de champagne et en servant des canapés au caviar. Adieu, Emma. Adieu, Didine.

Nous sommes arrivés à Honfleur. Décidément, les souvenirs grêlaient. Tant d'écrivains adorés : Baudelaire, trente-six ans plus tôt, retiré dans le port, chez sa mère enfin veuve du général Aupick. Il venait de publier *Les Fleurs du mal*. Notre Flaubert lui écrivit comme à un frère de tristesse et de beauté : « Ah ! vous comprenez l'embêtement de l'existence, vous !... Vous chantez la chair sans l'aimer d'une façon triste et détachée qui m'est sympathique... » Et Baudelaire de rédiger, à son tour, un article d'une intelligence radicale contre les critiques moralisantes adressées à *Madame Bovary*, paru la même année. Flaubert, alors, salua de nouveau son frère bizarre par ces mots : « Vous êtes entré dans les arcanes de l'œuvre comme si ma cervelle était la vôtre. Cela est compris et senti à fond. » Flaubert et Baudelaire, deux compères d'amertume. Sosies du spleen. Et des rêveries luxurieuses de *Salammbô*. Deux paquets de névrose, deux hystéries lucides. Deux merles noirs sur la même branche du Beau.

Voilà Monet installé au-dessus de la boutique de Mauquit, Au Caprice, au 81, rue Grand-Pont. Encore les ornements, les bidules à rubans, le joli diaphane, l'exquise broderie. On lui a construit un atelier de planches, un abri où il est embusqué comme Maupassant, chasseur au gabion, dans le marais Vernier. La cabane de sa folie. Il tient en joue une cathédrale. Le portail, brouillard, un flou mobile, oblique, d'où la cathédrale blanchie, bleuie, transparaît à peine. Quelques fétus de lumière dans les cimes d'Albane. Effet du matin, soleil matinal, plein soleil. Embrasement de la cathédrale du soir, meule et paille des pierres. Il chasse son gibier fabuleux, englouti, renaissant. Aval. Amont. Les arches. Leurs passages obstrués. Les voussures du portail plus ou moins cuivrées, noyées.

La cathédrale est un songe. Quel corps, quel visage ? Ce trou de la rosace et cet œil de l'horloge comme il y avait celui, tout bleu, de la porte d'Amont. La cathédrale poreuse, transie, fumeuse, son armoirie de reflets, son chef crevé de lueurs spectrales. Monet aime les fantômes. Il erre au pays des doubles. Des revenants. Ce roi de la lumière cherche les brumes, l'évanouissement des formes et du monde. Le réel ne l'intéresse peut-être pas tant que son reflet troublé. Quelles figures ? Après tout, le premier tableau de la peinture

moderne *Impression, soleil levant*, est un spectre. Près de trente ans après, au passage du nouveau siècle, que peint Monet, à Londres, de sa fenêtre ? *Brouillard sur la Tamise*. Même fondu, même fumée, même évanouissement fantomal du monde. Ombres des navires originaires. Limbes. Lever crépusculaire ou épiphanique coucher ? Les Falaises, les Meules, les Gares, les Cathédrales, les Nymphéas ne cessent de naître, de s'évanouir, de glisser. Comme le Parlement sur la Tamise. Les Ponts de Londres perdus dans un flou... La Seine dissoute dans ses fumées. Notre vie est évanescence, prise entre des orées, des leurres, des effacements. Un songe.

Monet est hanté. Ses séries sont des hantises. Il y aurait un spectre fondamental chez lui. Quelle figure enfouie, celée, quelle Ophélie noyée ? Camille, première épouse morte dont il semble avoir fait, en 1872, ce portrait prémonitoire, voilé, effacé, de *La Liseuse* ensevelie déjà dans les corolles d'un mausolée de lumière. Anna m'a tout récemment rapporté que perçait l'écho d'un ultime portrait de Camille, tenu au secret par Monet, retourné contre le mur de sa chambre pendant une cinquantaine d'années. C'est d'une grande beauté qui me paraît fabuleuse. Les mythes fleurissent autour des grands maîtres. Un tableau radical et caché, un chef-d'œuvre interdit, est la première invention qui viendrait à l'idée d'un romancier ! La même rumeur plane sur Courbet. Mais, chez Monet, glissent à l'origine bien d'autres mirages. Que regardent les deux personnages assis de *Jardin à Sainte-Adresse* (connu aujourd'hui sous le nom de *Terrasse à Sainte-Adresse*), son originel tableau ? Sur la vaste terrasse marine, la femme de dos est invisible, la tête masquée par la roue d'une ombrelle blanche. Extraordinaire fantôme éclatant. Certes, cette femme nimbée ne peut être la mère de Monet, morte quand il avait 16 ans, il s'agit donc objectivement de sa tante. On le sait aujourd'hui. L'homme n'est autre que le père de Monet. Plus âgés, ils semblent contempler d'abord le jeune couple placé devant eux, dont une seconde femme, à l'ombrelle d'un jaune vif, la cousine de Monet. Ces deux jeunes gens ont laissé leurs chaises vides de part et d'autre de leurs aînés. Ces chaises qui sont vacantes en toute logique m'ont pourtant toujours frappé. La vue des anciens porte aussi sur le petit bateau de pêche immédiat, puis sur les autres vaisseaux disparates et déployés pour tous les passagers du monde.

La mer, le temps, l'éternité. Quel embarquement paraît suspendu,

immobilisé à jamais ? Le voilier, oui, un caïque, au premier plan, attend qui ? Suranné par rapport aux bateaux modernes qui jalonnent le large irréel. Ce jardin marin, cette terrasse fleurie de Sainte-Adresse ne cesse de me fasciner depuis que j'ai découvert sa reproduction, il y a fort longtemps déjà. Avant de contempler l'œuvre, un jour, pour de bon. Quelle révélation à la fin de ma vie !

Certes, je sais bien que ma jeune mère perdue, invisible, inconnue, me hante et me porte à de telles interprétations trop spectrales. C'est elle que j'espère derrière le visage caché de la femme immaculée... Sainte-Adresse, c'est Le Havre où elle naît, je l'ai dit.

J'apprends la mort de Maupassant, treize ans après celle de Flaubert. Mes voisins. Comme j'aurais aimé être leur frère !

Fin 1893, Auguste Vaillant, pour venger son pote Ravachol, fait péter l'Assemblée nationale avec une bombe à clous qui transperce une cinquantaine de personnes, sans rien tuer. La cuisinière préférée de Monet grommelle, en mitonnant un lapin, que tout ça finira encore par la guerre... Puis elle marmonne, pour elle seule : « Y a ceux qu'y disent qu'y a p'têt' trop de pov' guians ! Il est ben heureux m'sieur Monet à c't'heu, à fé d'la peinture toute la journée du bon Dieu. »

Avouons-le : pire que Vaillant, c'est la France. Voici une histoire qui aurait plu à Rimbaud, marchand d'armes pour Ménélik, et surtout à Flaubert en mal d'exotisme. D'un côté, donc, Monet achève ses *Cathédrales*, puis les peaufine dans l'atelier de Giverny, sans plus se soucier de la fameuse impression immédiate. Il affûte ses prix : 15 000 francs ou rien ! Au grand dam de son marchand Durand-Ruel, tandis que l'honnête Pissarro en bave d'admiration jalouse : « Un malin, Monet ! » Telle est la vie ordinaire d'un pays hautement civilisé et légitimement offensé par la barbarie des attentats anarchistes (même si Pissarro est anarchiste). De l'autre côté, un corps expéditionnaire patriotique français parachève sa guerre d'invasion contre le roi Béhanzin du Dahomey. Car chacun vaque à ses petites affaires. Coloniales ou picturales. Le roi ne demandait qu'à rester tranquille chez lui : « Je suis le roi des Noirs et les Blancs n'ont rien à voir avec ce que je fais. » *Béhanzin* signifie : « L'univers tient l'œuf que la terre désire. » C'est mieux que Louis-Philippard ou Napoléon Nain le Énième. Comme tous les rois d'hier et de demain, il fait la guerre à ses voisins, réduit les vaincus en esclavage et en sacrifie sans doute

quelques-uns. La tradition... Mais les Blancs, comme on sait, n'ont qu'une obsession : apporter en Afrique l'Évangile et les Lumières de la civilisation.

Nos Français se ruent sur le fruste paradis du roi Béhanzin, nommé aussi « le Requin en colère ». (Certes, la France aura bientôt le Tigre.) Le Requin résiste, entouré de sa fameuse garde, des milliers d'amazones de belle trempe : « Les lionnes sont plus terribles que les lions, car elles ont leurs petits à défendre. Et nous les amazones, nous avons notre roi à défendre et notre dieu, Mahu. » En quoi Mahu serait-il inférieur au fétiche cloué des Blancs ? Le bataillon des amazones est dirigé par la colonelle aux cornes d'argent, suivie de ses féticheurs agitant une queue de cheval. Ainsi, la France des *Cathédrales* de Monet massacre au fusil Lebel à répétition quelques milliers d'amazones en jupe de guerre, armées de longs coutelas et de quelques fusils que leur ont vendus non pas Rimbaud mais nos voisins allemands. La balle Lebel se vrille dans le crâne éclaté de l'amazone. C'est ainsi qu'on fait entrer la galanterie et l'esprit français dans la tête des indigènes. Témoignages : « En plein combat, on fut obligé d'éventrer une amazone pour sauver un caporal blessé auquel elle s'apprêtait à couper le cou. » « Un fantassin s'empare d'une amazone qui lui tranche le nez avec ses dents, le lieutenant se retourne et tue la demoiselle d'un coup de sabre. » C'est frais comme Homère, n'est-ce pas ?

Béhanzin fuit pour continuer de résister avec ses dernières Salammbô dans la sylve profonde. Des soldats français entrent dans son palais d'Abomey et font main basse sur ses épouses et ses reines demeurées dans la ruche. Des amazones qui n'ont pas suivi le roi se sont confondues exprès avec les reines. Elles font comme Judith avec Holopherne. Elles se laissent enlacer et, au moment du spasme, poignent ces amants qu'elles n'ont pas demandés. Le cri de l'orgasme est ainsi celui de la mort. Cette autruche de Gérôme, amateur de harems, ne peindra pas la scène ! Le Caravage est rare et Monet reste à Rouen. Qui peindra les Vanités des amazones aux milliers de crânes troués par nos Lumières ?

Bientôt, il reviendrait à Ménélík, le roi des rois abyssin, de venger l'honneur de l'Afrique en réduisant (c'est le cas de le dire) les généraux italiens qui l'avaient envahi. Son chef serait-il toujours protégé par l'ombrelle de soie rouge et or offerte par Rimbaud ?

L'impératrice Taytu Betul l'accompagnerait, flanquée de l'arche d'alliance de l'église Sainte-Marie, du patriarche, et de dames d'honneur trottant sur des mules, à l'abri d'ombrelles irisées. Les deux époux étaient des caractères ! Ménélik était un immémorial chrétien du désert. Sa ruse : l'enveloppement de l'ennemi. Sa force : ses canons Krupp, sa cavalerie de Gallas brandissant leurs cimenterres. Il faut envelopper. Il enveloppe ! Pour la première fois de l'histoire moderne, un roi noir chasserait les Blancs de sa terre. Ses guerriers écouilleraient pieusement des milliers de colonisateurs romains. Ce qui, sans doute, rendrait ces derniers plus chastes et plus proches de Dieu.

En attendant cette indépendance de l'Éthiopie sainte et sanglante, je me contentai de revoir plusieurs fois Anna à Rouen et au Havre, où elle voulut retourner pour des périodes très courtes. Elle ne me parlait plus de Depeaux, cela m'inquiétait. Nos moments n'avaient plus la même tonalité que dix ans plus tôt. Une passion s'émousse chez les êtres neufs. Ils en ont de nouvelles. Chez moi, elle était intacte, tenace mais jalouse. J'avais 47 ans. La différence d'âge, de curiosité, d'ardeur avait fini par jouer. Je n'avais d'intérêt que pour elle. Je m'aperçus qu'elle eût aimé que je me tourne davantage vers l'extérieur. Anna avait la trentaine. Rien encore chez elle ne marquait la morsure du temps. J'avais pour elle cette espèce d'adoration fétiche que mon oncle en vain essayait de tempérer, de reverser dans le devenir et ses aléas. Je crois qu'il essayait de me préparer. Anna avait un projet d'exposition à Paris qui la possédait.

Je vivais dans la terreur du gouffre et son déni. Mon oncle me poussa à racheter un bateau aux frais duquel il participa. Je fis de nouvelles promenades en mer. La porte d'Amont me semblait parfois un reptile bizarre, celle d'Aval, dans son style gothique, était de mauvais augure, la porte de Cassandre. Ce furent des jours amers, je devenais fou de solitude. Je revis ma belle amante au Havre, à l'Hôtel Continental, qui ouvrait une merveilleuse vue sur l'entrée du port. Je ne savais pas dans mon malheur d'antan que ce lieu était en quelque sorte prédestiné. Pissarro viendrait y peindre les transformations du port juste avant sa mort en 1903 et Octave Mirbeau, cinq années après notre misérable nuit à Anna et à moi, écrirait de sa chambre (peut-être la nôtre) ce mot à Rodin : « Mon cher ami, je suis au Havre. Je vais, je

viens dans cette admirable Normandie. Mais c'est Le Havre qui me retient le plus et me captive, car on y est, dans des lointains, dans de l'inconnu. C'est un enchantement perpétuel. » Ah ! si on avait du recul et si j'avais su pour Pissarro, Rodin, Monet, Mirbeau, toute la smala, combien j'aurais relativisé mon malheur avec Anna ! Anna se serait déguisée en femme de chambre luxurieuse et cynique... Faudrait-il revivre en sachant tout ? Bon, je ne puis plus atermoyer. C'est la dernière fois que nous nous sommes aimés. On ne sait jamais que c'est le dernier jour. Toute notre croyance amoureuse est un délire qui nous relie à quelque chose de si fondamental, de si vital, que nous ne pouvons voir la réalité.

Elle ne voulut pas d'étreinte immédiate. Il fallut errer sur ce port que j'avais tant aimé mais que je détestai, ce jour-là. Elle semblait s'intéresser énormément aux boutiques, aux tripots, aux bateaux, aux cargaisons déballées, aux gens. J'essayai de l'embrasser dans une ruelle mais elle se dégagea, agacée.

Nous sommes rentrés à notre hôtel. Elle s'endormit sur le lit. Je tentai de la réveiller un peu par des caresses, elle maugréa. Je me déshabillai. Elle me regarda dans une brume de tendresse, me prit la main. Je me rapprochai, la serrai contre moi. Elle finit par se dévêtir. Elle me parut d'une beauté extraordinaire et perdue. Les seins offerts dans la bataille des cheveux noirs qu'elle avait dénoués. Le ventre, les cuisses, le jais de la toison. Chaque détail éclatait, s'incrustait dans mon cerveau. Et j'avais en même temps une vision globale de son corps, de ses lignes, de son volume dense et chaud. Cette chaleur me happait, c'était d'elle que j'avais faim. Chaleur, odeur de la bouche, chaleur du ventre, des cuisses. Houle de la chevelure parfumée. Grains de beauté. Chaque élément saillait dans un tout qui m'envoûtait. J'esquissai un des petits rituels de diversion dont elle s'était entichée pour raviver son désir. Mais elle n'avait plus envie des claques ludiques et me dit :

– Je veux que tu sois tendre.

Ces contretemps et contre-pieds de son désir étaient devenus fréquents. Je m'y pliais, mais là je ne pouvais plus être tendre, je ne savais plus. Le désir s'exaspéra. Elle me saisit dans sa main, mais je voulais sa bouche, un baiser, un échange. Je couvris ses lèvres des miennes. Elle garda les yeux ouverts sans adhérer. Puis soudain ce fut une volte-face. Avec une espèce d'expertise lucide, une efficacité leste

et pratique, elle me commanda de la laisser faire. Elle se cala contre moi, la joue contre ma poitrine, ses cheveux noirs affluant autour de son bras tandis qu'elle me manœuvrait avec adresse. Pendant cette action, son visage se renversa sous mes yeux, ses cheveux se répandirent davantage. Elle me fixait du regard en continuant. Ses grands yeux animés, curieux, aigus. Elle était si troublante ainsi, si paradoxale, présente et perdue, libertine et absente, adorable et cruelle, que je ne me réprimai plus. Quand je voulus lui rendre la caresse avec le doigt, avec mes lèvres, elle s'écarta. Tel fut notre dernier jour.

Quelque temps, après, je reçus une lettre à Étretat. Ce fut le glas. Elle m'annonçait qu'elle était éprise et que nous ne pouvions plus nous voir dans la chambre du Havre. « Éprise », c'est le mot qu'elle employait. Je ne le reconnus pas. Il me fit l'effet d'un éclair, d'une éclipse, d'un kriss qui me transperçait.

Je bondis dans le train pour Rouen. Je volai à son appartement. La concierge me dit qu'elle n'y était pas. Je la cherchai dans la ville. Les rues, les places, l'horrible cathédrale de Monet, les détours et les lacis. Ce n'était plus la calèche d'Emma Bovary sillonnant Rouen pendant qu'elle baisait avec Léon. C'était moi qui étais baisé, sans voiture, à pied, parfois au pas de course comme un halluciné. Car il me semblait la voir surgir partout. Je passai devant l'hôtel particulier de Depeaux. Je sonnai, je la demandai comme si c'était évident. Le domestique étonné m'affirma que la Mlle Gosselin dont je parlais n'était pas là. Puis les quais, les longs quais, celui de la Bourse où nous nous étions réconciliés. Je m'égarai au-delà du pont Boieldieu. Les cheminées des usines de Saint-Sever autour de la gare crachaient des nuages noirs qui emplissaient le ciel souillé. D'innombrables bateaux déchargeaient des cargaisons de bois, de coton. Le ventre du gros vapeur, l'*Alice-Depeaux*, dégorgeait le charbon de Depeaux. Je voyais l'agglutinement, le moutonnement des travailleurs qui transportaient leurs sacs sur le dos. Ils n'avaient pas le loisir de ces transes amoureuses, eux. Enfin, qu'est-ce que j'en savais ? Je revins sur le quai de la Bourse. Soudain je reçus une tape sur les épaules. C'était mon oncle Armand.

– Viens ! me dit-il.

Je le suivis, hébété. Quand nous fûmes chez lui, il me révéla qu'Anna était venue le voir, lui avait avoué qu'elle rompait, et lui avait demandé de veiller sur moi.

– Je savais que tu te précipiterais dans Rouen. Je t’ai vu débarquer chez Depeaux, j’étais garé dans un cab. J’ai préféré ne pas intervenir tout de suite, te laisser t’épuiser comme une bête traquée. Je t’ai suivi de loin dans tes pérégrinations éperdues. Tu avais l’air de Paul... Tu connais Paul ?

– Non !

– C’est l’orang-outang du Jardin des Plantes. Il tourne en rond et se lamente depuis qu’il a perdu Virginie, sa compagne orang-outang...

– Qu’ils crèvent, les orangs-outangs ! Et ce macaque de Depeaux, je vais lui tirer une balle dans la peau !

– Tu veux te battre en duel comme Clemenceau et Déroulède ! Pan ! Pan ! Mais Anna n’est pas partie avec le roi du charbon ni avec un bel orang-outang. Elle n’a rencontré qu’un avocat, à Paris, qu’elle aime, mon pauvre, c’est le mouvement de la vie. Elle me parlait comme si elle était ma propre fille.

Le « qu’elle aime » me creva la poitrine. Il le vit.

– Elle est jeune, elle serait partie. On part, on vient. Tu verras, quand tu auras mon âge : le dédale de la vie !

– N’empêche qu’elle a couché d’abord avec Depeaux.

– Je ne crois pas. Certes, Depeaux a eu une grosse affaire avec une maîtresse. Mais ce n’était pas Anna ! Marie-Eugénie l’a pris très mal, la dame de Rio est redoutable, ça ne rigole pas. Il a dû la dédommager ! Mais ce n’est plus la question. Le temps fait des choses...

– Tu ne te souviens jamais de tes amours ?

– Je ne me souviens que de mes amours. Mais je ne me préoccupe plus de savoir si j’ai été trompé ou pas. Les ruptures ne pèsent plus. Seuls les souvenirs des temps lumineux persistent. Coupés de tout le reste, de toute cause, de toute conséquence. Les images s’imposent. Je les caresse. C’est surnaturel, tu sais.

Je vécus quelque temps entre Rouen et Étretat. Je souffrais, par bouffées féroces ou lentement, profondément, tout le temps. Armand me faisait boire. Il m’emmenait sur les routes. Honfleur me fit du bien. Boudin, Baudelaire...

Un beau jour, il me reparla de son projet de commencer des affaires en peinture. Il avait accumulé une collection de maîtres

normands dont un petit Daubigny assez banal mais charmant. Un coteau avec des vaches qui donnait sur une moulière et la mer. Sans doute entre Honfleur et Trouville. Armand m'apprit qu'il avait fait connaissance avec une Américaine, à Paris, l'année précédente, qu'il l'avait amenée à Rouen et sur la côte normande, qu'elle s'était passionnée pour la peinture. Elle était retournée à New York. C'était avec elle qu'il voulait organiser un négoce de tableaux.

– Je ne cherche évidemment pas à lutter avec Durand-Ruel qui a installé une succursale sur la Cinquième Avenue. Mais je pense que je peux mener mon affaire avec Honora.

Je le regardai, perplexe.

– Oui, elle s'appelle Honora O'Hara. Une Irlandaise. Elle habite à Washington Square. C'est très chic !

Il avançait ses pions petit à petit. Discrètement me guettait, me guidait. Puis il lâcha le morceau :

– J'ai besoin de quelqu'un qui aille à New York, raffermir mes liens avec Honora et lui apporter mon petit Daubigny, le lui vendre et engager le bal d'échanges. Ce quelqu'un, c'est toi.

Je me recroquevillai sur mes vieilles phobies du voyage.

– En temps normal, je n'aime déjà pas partir, alors actuellement...

– Justement ! Tu coupes et tu te laisses porter, je m'occupe de tout. Je te fourre dans le paquebot et tu rejoins Honora, qui est une femme incroyablement tonique.

– Tu me mets devant mes impasses, au pied du mur, au moment où je suis terrassé.

– Tu seras terrassé là-bas, ce n'est pas plus mal.

Je résistai dans un sentiment de panique, de lâcheté.

– Et si cette ville grouillante dont on parle est trop forte, me submerge, me plonge dans un délire ?

Armand me regarda longuement avec une ironie bienveillante.

– Holà ! Holà ! Alors tu reviens... Mais la vie est infinie, tu sais, elle renouvelle sans cesse la donne, ce qui est perdu réapparaît sous une autre forme, ce qui est gagné disparaît. Si tu savais les relations merveilleuses que j'ai avec d'anciennes maîtresses...

Nous avons bu deux cognacs.

– Tu me laisses agir, tu te laisses conduire et le tour est joué !

Je me taisais. Il buvait tranquillement son verre.

Je lui dis oui.

Mars 1894, j'embarquai au Havre sur la *Bourgogne*. Un gros paquebot. Évidemment, les jours qui suivirent mon consentement, je fus en proie à des oscillations incessantes. Des angoisses m'assaillaient. J'appris qu'Armand, en fait, avait réservé mon billet depuis assez longtemps.

Quand j'arrivai au Havre, une grande flèche de douleur me frappa. C'était la ville de mon amour. Chaque lieu me le rappelait. Armand me fit avaler deux ou trois bières que je faillis vomir. Je saisis une appréhension qui traversa son regard, qu'il veilla pourtant à masquer. Il redoutait le pire, lui aussi. Et c'est parce que je ne voulais pas qu'il souffre de mon échec qu'une sorte de sursaut m'a secoué. Je me dirigeai en somnambule vers le grand vaisseau du départ. L'ironie du destin a voulu que, plus tard, cette même *Bourgogne* fasse naufrage. Il y eut cinq cents morts. Navire de perdition, de damnation.

Je vis de nombreux immigrants monter. Ils étaient encombrés de malles, de ballots, de sacs gonflés, avec leurs enfants stupéfaits. Ils allaient en troisième classe, me dit mon oncle. Ils venaient de l'est de l'Europe, des Juifs, ou du sud, des Italiens. Certains semblaient pauvres. Ils se hâtaient. Se hélaient.

Le paquebot corna plusieurs fois. La foule des quais fit de grands signes. Un remorqueur guida les premières manœuvres. Mon oncle agitait sa main avec un grand sourire. Il venait de me dire : « Pense à Manet adolescent, pense à Degas jeune homme, ils ont fait la traversée ! Ils te porteront chance ! » Je parlais, je quittais Étretat, je quittais Anna. Bientôt, mon oncle serait loin. Mais je dois reconnaître ce paradoxe : au moment du départ, mon angoisse fut anesthésiée. J'étais dans un ailleurs, absent à mon passé, à ma vie.

La traversée dura moins d'une semaine. Je contemplais l'océan

avec stupeur. Sa masse sans bornes, sa couleur intense et profonde, l'extraordinaire volume des eaux, le sillage sans fin de notre navire. L'immensité nue, mouvante. Sur le pont régnait un vent vivifiant. Mon oncle m'avait réservé une place en première classe et je mesurai combien les voyageurs semblaient habitués à ce luxe, en possédaient les usages et les rituels. Les salons éclairés par des lampes à incandescence étaient ornés de riches boiseries, de bronzes et de colonnes d'onyx. On s'alignait sur le pont par beau temps dans des chaises longues et les files des garçons venaient servir toutes les boissons désirées. C'est là que je me liai à un couple charmant. Le comte et la comtesse de Frankenstein, qui parlaient le français avec aisance. La comtesse était une petite femme mystérieuse aux grands yeux gris, au physique grave et assez prenant. Elle était d'une belle élégance stricte. Le couple se déplaçait avec une gouvernante et un domestique. Le comte, lui, était plus extraverti, loquace quoique bizarre. Il n'était pas beau, son visage avait quelque chose de contradictoire, de composite.

Nous arrivâmes dans la baie légendaire. J'avoue que je fus pris. Tout le monde était sur le pont, tout le monde scrutait l'apparition de la statue de la Liberté, la saluait avec enthousiasme. Tout le monde applaudissait. La comtesse Frankenstein, armée de son petit Kodak dernier cri, tirait le portrait de la Liberté. Elle s'érigeait dans son élan, sa puissance, brandissant sa torche géante. Quand je l'avais vue embarquer à Rouen, débitée dans des caisses, je n'aurais jamais imaginé que j'allais la contempler pour de vrai, dans sa totalité conquérante. D'innombrables embarcations labouraient la baie de leurs sillages. Des vapeurs, des remorqueurs, des voiliers, des paquebots, mais surtout une multitude de ferries bondés à craquer. Tout à coup, quelqu'un s'écria :

– Il en manque un !

Nous avons tous regardé cet inconnu qui ne lâchait pas la statue des yeux et semblait éplucher tous ses détails. C'était un voyageur rocambolesque affichant le genre bohème, adepte de la satire. Il nous prit à témoin et, avec un air d'évidence cartésienne, il répéta :

– Il en manque un !

Le comte de Frankenstein lui demanda :

– Un quoi ?

Le drôle nous assena :

– Un morceau !

Le comte de Frankenstein, d'instinct, se tâta furtivement le visage comme si une pièce lui eût fait défaut. Mais l'individu montrait la statue du doigt.

– Il lui manque le morceau de cuivre dédicacé et offert par Bartholdi à Victor Hugo, venu visiter la statue entièrement dressée, à Paris, un an avant sa mort !

Tout le monde resta bouche bée, puis tout le monde s'esclaffa.

Le paquebot débarqua à Ellis Island les immigrants de troisième classe. Les voyageurs de première accédaient directement à Battery. Je suivis des yeux la bousculade des bagages, des familles qui se rameutaient encombrées de baluchons distendus, de paniers, de hauts sacs cylindriques saturés et de malles géantes. Les gosses se resserraient autour du père et de la mère. Il y avait des Allemands, des Italiens, des visages orientaux, cuivrés ou blêmes, des Arméniens, des Polonais, des Juifs à papillotes. Des Irlandais... Des casquettes, des toques de fourrure, de longues barbes patriarcales et blanches. Des fichus, des châles, quelques vestes brodées. Certaines femmes portaient un foulard coloré et une longue jupe fleurie. La grande aventure commençait dans l'effroi et l'espérance. Les gosses avaient peur, certains pleuraient de fatigue. Des petites filles trimbaient leur poupée. Le père fonçait en avant, s'efforçait de sourire. Certaines figures étaient frappantes, telle grande femme entièrement emmitouflée dans un châle sombre, hâlant une hotte énorme. Tant de drapé fatal disait le désespoir caché, l'exil, l'inéluctable fuite de la misère. Tel vieillard fantastique et barbu, habillé d'une sorte de caftan, coiffé d'un étrange chapeau conique, aux larges bords circulaires, évoquait un sultan de sérail, un Soliman déchu. J'entendais des éclats de langues que je ne connaissais pas. Des accents gutturaux ou traînants. Sur l'île, de grands bâtiments de bois, coiffés de tours quadrangulaires, avalaient déjà les immigrants d'un autre navire. Une cohue noire moutonnait à l'entrée, canalisée, cornaquée par des agents, des gardes autoritaires. Les ordres retentissaient, les rangs se faisaient tant bien que mal. Alors l'angoisse me submergea. Elle m'avait miraculeusement abandonné pendant la traversée et elle se déversa en moi au spectacle non pas de la misère mais de l'espérance. On la sentait dans cette horde disparate

précipitée vers un avenir inconnu. J'aurais tout donné pour que cette espérance fût exaucée.

Le paquebot se dégagea du quai. Manhattan déployait son étrave. Le comte de Frankenstein me montra la flèche de Trinity Church qui dominait la cité vue de la mer. Soudain, profitant d'une distraction de son épouse cramponnée à son Kodak, il me souffla dans l'oreille qu'en fait le sommet de la ville n'était pas la flèche d'une église chrétienne mais la Diane nue, païenne ! Il n'en dit pas plus, car, maintenant, la comtesse nous écoutait. J'en restai donc à cette étrange révélation. Le comte m'éclaira sur une haute tour à coupole qui s'élevait toujours à la pointe de la presqu'île. C'était le Pulitzer Building, presque cent mètres de hauteur. À côté de lui se détachait l'horloge du Tribune Building. La ville semblait compacte, dans des couleurs brunes et sombres, hérissée de quelques sommets gothiques et coiffée d'innombrables échappements de fumée. Les deux arches du pont de Brooklyn étaient visibles à l'est de la pointe. Leur rythme amorçait une fuite horizontale dans le jeu des géométries quadrangulaires, cubiques, verticales. C'était Le Havre au centuple. Le boucan était extrême, vif, hilarant. Cornes et sirènes. Les hommes étaient venus là, happés, s'étaient accumulés, plus d'un million... pour commencer de vivre, se battre.

On accosta à Battery Park. Un grand jardin populeux environnait une espèce de fort circulaire dont on m'apprit que c'était l'ancien centre d'immigration et qu'il était en train d'être reconverti en aquarium. Au-delà, on sentait le capharnaüm urbain, empilé, ordonné, débordant, se haussant, se concurrençant. La structure rigoureuse disparaissait dans les multiples saillies des quais, l'emboîtement, la superposition des bâtiments. Le brun, l'ocre, le grès, le granit, le rougeâtre de la brique. Cette symphonie ne ressemblait à rien d'autre dans son opacité, ses incroyables ruches de fenêtres. C'était l'autre rive, l'autre monde. La pyramide de l'énergie, du commerce, de l'industrie, du dollar.

J'avais donc débarqué à New York. Je n'étais pas Chateaubriand ni le jeune et fringant Clemenceau arrivant en Amérique, trente ans plus tôt, pour découvrir la nouvelle démocratie et l'intrépidité des Américaines, et en épouser une dans la foulée. Je me contentais d'apporter un petit Daubigny à Honora.

Un cab me conduisit à Washington Square. J'avais le cou tendu

devant les décors qui défilaient, les yeux levés, lancés dans les perspectives profondes et rectilignes. Peu avant l'amorce de la Cinquième Avenue s'alignait, au fond d'un vaste jardin verdissant, une rangée de belles demeures en briques rouges. Le cab s'arrêta devant le numéro que je lui avais indiqué sur un papier. Le perron de la maison était flanqué de hautes colonnes de marbre et coiffé d'un fronton. Ce style gréco-romain, je devais le retrouver dans la ville au milieu de la mosaïque des emprunts architecturaux à la Renaissance italienne ou française, au Moyen Âge. Voire à l'Orient. Jusqu'aux pharaons !

Le concierge, vêtu d'une jaquette et d'un gilet, me mena au deuxième étage, l'appartement d'Honora. Je sonnai, elle m'ouvrit. Restait un moment perplexe. Je déclinai mon nom. Elle m'identifia soudain :

– Ah ! le neveu ! Le neveu d'Armand !

Comme me l'avait dit mon oncle, elle parlait un français fluide avec toutefois un accent prononcé. Je m'aperçus plus tard qu'elle parlait aussi l'italien. C'était une petite femme rondelette, aux yeux bleus. 55 ans, avait précisé Armand, indiscret. Elle m'invita à boire un scotch. Irlandaise ou pas. Me pressa de lui donner les dernières nouvelles d'Armand.

– Ah ! Armand !

Elle s'exclamait ainsi dans un mélange d'enthousiasme, d'ironie, de tendresse, de désillusion, de coquinerie... On n'en faisait pas le tour.

Honora dînait tôt et de façon frugale. Sa domestique Dorothy, qui fut tout de suite très sympathique avec moi, était rieuse. Elle me servit une sorte de ragoût de mouton pas très bon. Honora en chipa un morceau pingre. Je compris bientôt – et ce fut ainsi tout le long de mon séjour – qu'elle préférait dévorer toutes sortes de biscuits et de gâteaux en avalant du scotch ou des Guinness. Elle aurait pu rivaliser avec Courbet, qui se vantait d'avoir remporté un concours de dégustation de bière à Munich. Je profitai d'un moment de répit pour sortir le fameux Daubigny. Elle le considéra avec un intérêt que je trouvais relatif. Cela m'étonna et insinua en moi un premier soupçon.

La nuit venait. Honora tourna un bouton, et le salon soudain s'illumina : l'électricité !

– Qu'est-ce que vous croyez ? Tout le quartier est équipé, toute la Cinquième Avenue et plus. Vous connaissez Edison, tout de même, et la lampe à incandescence ?

C'était un éclairage assez jaune sans le mystère des lampes, les contrastes qui font valoir la beauté, le secret de la chair, et qui cachent la peur et le désir dans ce qui reste d'ombre. Ce que je savais de la peinture des intérieurs apparaissait dans le halo tremblant des bougies et des lampes à gaz. L'électricité allait disséquer l'espace. Toutefois, dans ma chambre qui était belle et spacieuse, je jouai avec le bouton. Dans le miroir où je me regardai, je découvris un visage ridé, fatigué. Blafard. J'allai jeter un œil par la fenêtre. Washington Square baignait dans la lumière immobile mais douce.

Bon ! Ce serait plus pratique. Mais il n'y aurait plus cette odeur presque euphorisante des becs de gaz qu'on allume dans les nuits de boisson du Havre.

Le lendemain, Dorothy me proposa du café et une grosse omelette et me regarda manger avec des sourires espiègles. Honora prit son petit déjeuner plus tard. Je l'attendis. Elle décida de me faire descendre la Cinquième Avenue voisine.

Le cabriolet s'engouffra dans des enfilades interminables de voitures, d'omnibus qui roulaient, glissaient au rythme des attelages. Des panneaux luxueux brillaient, des gourmettes, des timons. Cela sonnait, claquait. J'entendais des cris, des ordres, des appels en américain. J'étais à New York ! Au trot. Les chevaux, superbement pomponnés, se dépassaient. Sur le trottoir se promenaient des hommes en chapeau haut de forme, des femmes vêtues d'une robe longue et d'une pelisse de fourrure. Les hôtels et les palais alternaient avec de grands immeubles de grès sombre.

Nous sommes passés devant la cathédrale St. Patrick. Honora demanda au cocher de ralentir.

– Savez-vous, Charles, avec quelles pierres notre sainte cathédrale est bâtie ?

– Aucune idée !

– Non, pas avec des pierres de Rouen, ce serait trop beau. Mais en pierres de Caen. C'est donc fondamentalement une cathédrale normande !

– D'ailleurs, l'archevêque est originaire d'Étretat.

Répondant avec le même aplomb, Honora renchérit :

– Même que le bedeau verse du cidre de messe dans le calice à la place du vin !

Elle se ravisa :

– Charles, vous êtes un monstre ! C'est mal. Vous m'entraînez à débiter des sacrilèges pour rigoler alors que je suis une catholique invétérée... Si Dieu n'était pas avec moi, avec qui serais-je aujourd'hui ?

À un croisement, Honora me montra une maison énorme qui faisait tout le coin avec la 57^e Rue. De hautes fenêtres italiennes dominées de frontons Renaissance, très ornés, succédaient à des tours d'angle plutôt romanes. Tout cela briqueté, hérissé de pinacles et ouvragé de corniches comme un château de la Loire.

– C'est la villa de Cornelius Vanderbilt II et de son épouse Alice. Ce Vanderbilt II est le petit-fils du Commodore, le fondateur qui a fait fortune dans les chemins de fer qui traversent le pays et les transports maritimes. Notre épopée, mon cher ! Le roi était celui qui assurait le transport des marchandises et des hommes à travers le pays. Nous vivons une stupéfiante révolution. Vous ne savez pas la meilleure : Alva Vanderbilt, la belle-sœur d'Alice, qui ne voulut pas être en reste, fit construire avec son mari, William Kissam Vanderbilt, un château encore plus château que vous allez découvrir, 52^e Rue ! Un petit détail pittoresque et français, pour vous mettre à l'aise : ce Vanderbilt a fait des escapades sur son yacht, l'*Alva*, bien sûr, du nom de sa chère épouse, mais... avec la Belle Otero, qu'il couvrait de bijoux. Elle vient encore le visiter dans l'hôtel particulier qu'il possède rue Kléber, à Paris. C'est évidemment bourré de tableaux, mon petit ! Et quand il l'invite à manger des huîtres, le charmant garçon veille à ce que chaque coquillage offre une perle pour sa belle. C'est à ces petits riens poétiques qu'on reconnaît l'amant délicat !

Je poussai un petit rire discret. La demeure ventripotente d'Alva était, elle aussi, ornée de donjons effilés, coiffés de petits toits coniques.

Nous avons cavale allégrement jusqu'à Madison Square, où Honora pointa le doigt sur l'Hôtel de la Cinquième Avenue, grand bloc rectangulaire aux lignes élégantes. Elle fit arrêter la voiture au milieu d'un embouteillage rutilant d'omnibus et de fiacres. La foule grouillait, certains chevaux hennissaient, énervés. Les cochers s'exclamaient, manœuvraient. Une meute de garçons, habillés d'une livrée, couraient à la rencontre des voyageurs qui arrivaient en grand appareil de luxueux bagages. Puis nous parcourûmes un jardin très beau, avec

statues, fontaines. Parvenus de l'autre côté, nous entrâmes dans un autre périmètre non moins impressionnant.

– C'est le second jardin, m'expliqua Honora.

Un vaste bâtiment entouré de galeries et surmonté de dômes apparut, surtout flanqué d'une tour qui battait tous les records. Honora précisa que l'architecte s'était inspiré de la Giralda de Séville, un ancien minaret.

– Regardez tout là-haut, à plus de cent mètres, au sommet des deux lanternons emboîtés... Vous voyez la statue ?

Je la distinguais en effet, une silhouette dansante de bronze ou de cuivre doré.

– Quand elle a été dressée, ces messieurs obsédés venaient la lorgner dans leurs jumelles. C'est une statue de Diane, la jambe en l'air et le derrière à l'air !

Telle était donc la Diane que m'avait annoncée le comte de Frankenstein. Elle flamboyait dans le soleil. J'étais subjugué. La cité puritaine, plantée d'immeubles colossaux, sans grâce, élançait, au final, une Diane rousse, d'un paganisme sauvage, plus haute que les deux flèches de la cathédrale St. Patrick !

– Une belle fille, n'est-ce pas ? Elle bande son arc, mon cher. Tenez-vous bien ! Nous, les Américaines sportives, n'avons pas vos entraves encore médiévales.

Et Honora me montra la facette comique de son caractère. Elle se redressa, se cambra et tendit un arc imaginaire vers la poitrine du neveu de Normandie. Comme j'aurais aimé que, dans une chambre moelleuse de l'Hôtel de la Cinquième Avenue, Anna me dessine la même figure nue. J'aurais bandé mon arc.

Nous longeâmes Central Park en passant devant le Carnegie Hall.

Honora s'écria dans un soudain tumulte :

– J'ai assisté à l'inauguration du Carnegie par l'as de l'acier ! Tchaïkovski dirigeait l'orchestre ! *La Marche solennelle*. J'avais le frisson des oreilles aux orteils !

Elle levait les bras dans un geste théâtral dont je devais découvrir qu'il lui était coutumier. Honora aimait la comédie, la pantomime, la démesure. Le bluff.

– À la fin, on s'est tous dressés dans un tonnerre d'applaudissements, comme vous dites – n'est-ce pas ? Et John Rockefeller, le roi de la Standard Oil lui-même, était là, le grand rival

de Carnegie. Mon cher neveu, je ne sais plus où m'a traversée le frisson du sublime, cette fois, mais Rockefeller ovationnant Tchaïkovski, avouez que c'est excitant !

La voiture continua. On voyait les arbres du Park.

– Vous visiterez par vous-même, ainsi que le Metropolitan Museum. Moi je connais par cœur et je ne vais pas vous chaperonner partout !

Je protestai.

À un moment, ce fut le dernier château de la liste :

– Voici la demeure de Jay Gould. Encore un pionnier ! Il fut un rival de Vanderbilt, le Commodore, aux temps héroïques. C'était à qui aurait la compagnie ferroviaire la plus puissante !

La baraque, énorme, était franchement laide, encore plus médiévale que les autres. Mais Honora était fatiguée, soudain, elle donna l'ordre au cocher de revenir à Washington Square. J'étais moi-même un peu sonné.

Nous avons bu des scotchs qu'elle ingurgita avec impétuosité. Entre les rasades, Honora fredonnait la musique de *La Marche solennelle* en battant la mesure. Je crus le moment adéquat pour reparler de Daubigny... Elle me fit cette déclaration :

– Daubigny c'est petit ! Trop petit !

– Mais ce n'est pas une question de taille !

– Comme vous y allez ! Et puis le paysage est petit, les vaches petites, la prairie minuscule, trop de petits pommiers, la mer à peine visible...

– Pourtant, Armand a insisté sur votre enthousiasme devant les maîtres normands.

Honora leva les bras au ciel. La voix haut perchée :

– Armand ! Armand ! Ah ! Armand ! Il me faisait visiter sa douce Normandie. J'étais aux anges – c'est ainsi que vous dites, n'est-ce pas ? Alors je trouvais tout très beau. C'étaient les circonstances, l'attrait de la nouveauté. Mais maintenant je préfère l'école de l'Hudson. Vous connaissez ?... Ah ! C'est autre chose en matière de paysagistes, pas des petits pommiers. C'est grandiose !

Elle se dirigea vers un tableau accroché au-dessus d'un guéridon. J'avais vu l'œuvre, qui était assez belle mais d'une facture trop romantique peut-être. Lac brumeux et cascade enveloppés de hautes montagnes enneigées.

– C'est un Bierstadt. Nous l'avons acheté avec O'Hara. Mon cher mari a été terrassé par une attaque, littéralement volatilisé !

Elle me fixa des yeux, perplexe, et corrigea :

– Non, ce n'est pas le mot. Il a été anéanti d'un coup.

Elle marqua un temps de deuil et de songerie funèbre. Et picola derechef.

– Daubigny manque d'envergure, de souffle, d'infini ! Ah ! l'infini, Charles !

– Il n'est pas américain, on ne peut pas tout lui demander ! Mais vous savez qu'il a influencé Monet. Il a déjà beaucoup de valeur !

Elle se taisait, en proie à des affres d'abord indicibles. Elle gobait ses biscuits, mâchait, m'observant par en dessous avec un air de chien battu.

– Vous me forcez à un aveu humiliant, vous et Armand...

Elle ménagea encore le suspense puis, d'une voix déclamatoire du Carnegie, elle avoua :

– Voilà ! Je suis ruinée et j'ai changé.

Toute l'opération s'effondrait. Ma grande mission utile, enfin, destinée à introduire mon oncle en Amérique, était par terre.

– Mon cher, je suis ruinée par une bande d'Italiens. J'ai fait de mauvais placements dans l'immobilier, les *tenements* – je ne sais pas comment traduire.

Je quémandai un petit développement.

– Les affaires ! Les affaires ! Si vous voulez acheter Daubigny, Monet, il faut faire des affaires ! Je ne suis pas Louisine Havemeyer, moi !

– Qui ?

– Louisine. Louisine ! Henry Havemeyer est richissime, il a fait fortune dans le sucre. C'est comme ça, ici : le sucre, ou le pétrole. Louisine adore la France, elle y achète plein de tableaux de Monet, oui, de Renoir... Moi pas ! Vous irez de l'autre côté de Central Park, West Side... Il y a le château de Louisine : deux donjons énormes !

Je n'en pouvais plus des donjons américains. Je me fâchai :

– Je n'irai pas voir les mâchicoulis de Louisine !

– Vous êtes comme Armand. Très courtois, très séduisant, très français, mais soudain incompréhensible et colérique.

– Je n'ai jamais, jamais, vu mon oncle en colère.

– Eh bien moi je l'ai vu, et dans tous les états, Armand ! Je vais me

coucher maintenant, mon petit, je suis humiliée, ruinée.

Je dînai seul dans la cuisine avec Dorothy, ravie, qui me trouva une cuisse de poulet et des haricots. Je lui fis signe de partager mon repas. Elle refusa vivement. Cela ne se faisait pas. J'insistai avec un air de désolation. Du coup, elle sortit une aile de poulet et nous avons bu de la bière.

Hélas, sans qu'on l'eût entendue revenir, Honora en peignoir de soie à froufrous ouvrit la porte et nous découvrit, horrifiée comme si nous étions nus en train de forniquer. Elle chassa Dorothy en lui adressant une semonce en anglais.

– Charles, ce serait très inélégant de votre part de coucher avec ma bonne sous prétexte que je suis dans l'incapacité d'acheter Daubigny.

– Il n'en a jamais été question, Honora, je suis un gentleman...

– Oh ! si vous saviez de quoi sont capables les gentlemen ! Ils sont souvent pires que mon Italien.

La bande d'Italiens avait donc un leader. Et c'est là que se confirma mon soupçon qu'Honora O'Hara était une aventurière.

Le lendemain, elle me sourit, apitoyée.

– J'aurais tant aimé vous emmener chez Sherry.

Je ne comprenais pas, elle renchérit :

– Sherry, le plus grand, le plus beau restaurant du monde !

J'étais très embêté, car si mon oncle m'avait conseillé d'inviter Honora chez Delmonico's, il ne m'avait jamais parlé de Sherry. Je décidai d'être carré.

– Sherry... Ah oui... J'ai plutôt envie de dîner avec vous chez Delmonico's.

Le visage d'Honora rayonna.

– Ah ! Delmonico's ! Le chef est excellent. Un Français ! Le grand Ferdinand de Lesseps a été fêté chez Delmonico's avant de se lancer dans la construction risquée du canal de Panamá qui, certes, lui fut fatale. Il faut des Américains, des géants neufs, pour réussir le coup de réunir nos océans !

J'annonçai à Honora que je voulais visiter le Lower East Side.

– Ne faites pas ça, le ghetto est dangereux.

– Je ne risque rien, voyons, je n'emporterai pas d'argent.

– Alors il faudra changer de tenue. Je vais demander à votre Dorothy de vous trouver la panoplie adéquate pour vous fondre dans

la foule et n'avoir l'air de rien. Dans le ghetto, ne faites que traverser par les voies principales – je vais vous cocher le parcours –, évitez les ruelles. Je ne veux pas de tragédie.

Les vêtements que Dorothy avait dégotés n'étaient pas tout à fait sur mesure. Le pantalon un peu large, et la veste aussi.

Honora déclara :

– On porte large en Amérique aujourd'hui, la vie est large.

C'était la casquette qui m'allait le mieux.

– Vous êtes beau comme un vagabond irlandais.

Elle m'accompagna dehors et traversa le square.

– Vous voyez, c'est exactement à cet endroit qu'on projette d'édifier l'arc de Washington. Ce sera un symbole superbe.

Elle continua un peu avec moi, me donna des indications, puis retourna chez elle.

Je pris la direction de Park Row. Des pensées d'Anna souvent me traversaient, j'aurais voulu me promener avec elle. Puis la nouveauté du spectacle me happait. L'angoisse revenait, disparaissait. Je n'avais pas emprunté Broadway mais de longues rues parallèles. D'innombrables chantiers éventraient le sol. Démolitions et constructions. Des nuées d'ouvriers érigeaient les murailles de tours futures. La place était très belle, avec son jardin fleuri, ses flopees de nounous habillées de blanc, et les bébés dans leurs berceaux. Le Pulitzer Building la dominait de sa tour et de sa coupole décorée, dorée. Je m'approchai au pied du bâtiment et fut saisi de vertige en levant les yeux. Les nuages blancs se déplaçaient et la tour semblait basculer. Il y avait des centaines de fenêtres, une pyramide d'étages. Honora m'avait révélé que Pulitzer lui-même occupait là-haut un bureau qui surplombait l'Amérique ! « Newspaper Row ». Tout près, le Tribune Building se dressait, large et puissant, criblé de ses fenêtres dont les myriades de prunelles papillotantes me fascinèrent. La tour était coiffée de son horloge. Puis ce fut le New York Times Building avec sa loggia, au sommet, ses arcs hauts et cintrés. La mairie de New York ressemblait un peu à un casino, celui de Trouville ou de Monte-Carlo. Je montai dans un fiacre qui me mena aux portes du quartier qu'Honora appelait le « ghetto ».

J'ai d'abord rencontré des Chinois costumés à l'européenne, un peu flottants, flapis dans leur veste, comme des sardines. Des boutiques chinoises, des enseignes en idéogrammes rouges, un charivari chinois,

des marchands partout, des colporteurs chinois. Des odeurs chinoises. J'entendais une langue totalement exotique pour moi. Je regardais les Chinoises qui papotaient, me troublaient avec ces sonorités de gorge... Ensuite j'entrai dans le marché juif. Une autre langue, sur les pancartes des inscriptions totalement incompréhensibles dont j'appris bientôt qu'il s'agissait de yiddish, et les innombrables bannes des commerçants. Des étals s'alignaient au milieu de la rue. On y proposait des marrons grillés, des pois chiches, des épices, des herbes, des bananes, des patates... La foule turbulente, partout. Une pagaille de carrioles, de charrettes, des empilements de tonneaux, de paniers, des victuailles... On vendait de tout, mille sortes de chemises, de vestes, de châles. Je m'arrêtai devant un monticule de petits pains en forme d'anneaux. J'en achetai un. Ce n'était pas mauvais. Les hommes portaient des chapeaux noirs, des casquettes, des toques. Des cafetans parfois... Certains visages étaient encadrés de papillotes. Les femmes avaient de longues jupes sombres sur lesquelles étaient ajustés des espèces de tabliers blancs, assortis à la couleur des corsages. Parfois leurs robes étaient plus bariolées, leurs châles fleuris. Tuniques brodées, filetées d'argent.

Pour la première fois de ma vie je voyais le monde, la diversité des peuples, la vraie beauté des visages humains, pommettes saillantes, teint basané ou clair, blondeurs, faces larges et placides, têtes anguleuses, cheveux courts et sombres, longues tresses et toutes sortes de barbes et de barbiches, d'anneaux, de bracelets. L'émotion m'envahissait. Tous étaient à peindre, à éterniser dans cet instant de vie abrupte. Que faisaient Monet, Courbet avec leurs paysages ? Ici, il aurait fallu Degas et le regretté Manet.

Je n'obéissais plus à l'itinéraire dicté par Honora. Je vadrouillais au hasard. J'accédai à des quartiers plus pauvres, plus lépreux. Tout ce que j'avais pu repérer de cloaques à Rouen et au Havre était d'une dimension plus réduite. Les façades brunes, les escaliers de secours qui les balafrèrent, les ferrailles entrelacées se reproduisaient mécaniquement. Probablement ces fameux *tenements* sur lesquels Honora avait spéculé. Des recoins profonds, des caniveaux pleins d'immondices. Ces enfilades de ruelles exhibaient le linge pendu d'un bord à l'autre. Je me gardai de m'y perdre. Quelques visages se tournaient vers moi, des regards paraissaient m'épier en coin. Je vis un groupe de garçons casquettés et costauds ricaner. Heureusement,

les enfants partout galopaient, criaient, s'envolaient dans des escaliers noirs, jaillissaient de cours sordides, zigzaguaient entre les tas d'ordures, les débris de toutes sortes, gravats, meubles amochés, rebut. Des filles assez jolies me fixaient de leur regard noir et beau. Je reculai vers des rues moins sombres. C'étaient encore de nouvelles langues. Tout un babil de Babel dans des essaims de silhouettes actives qui négociaient, se chamaillaient, riaient, criaient au milieu de la chaussée. Deux Amériques contrastaient à quelques kilomètres l'une de l'autre. La Cinquième Avenue, ses palais, ses hôtels somptueux, ses châteaux, ses promeneurs en habit et haut-de-forme, ses passantes élégantes, ses riches tissus à la mode, ses attelages cliquetants et précieux, ses victorias. Et là, le tout-venant, le boucan vital, les perspectives étroites des bouges, le fouillis de la vraie vie des immigrants qui luttait. Les yeux caves, les cernes des plus éprouvés. Des pâleurs chlorotiques. Je m'abîmai dans cette multitude qui combattait par clans, par quartiers, imposait ses usages, aliments, mœurs, mystique. Certains visages me souriaient gentiment. On m'abordait pour me vendre n'importe quoi. J'achetai des fleurs à une petite Cosette brune et nattée. Pendant tout le reste de mon errance, le bouquet ne quitterait pas ma main.

Depuis un moment, un grand rail aérien et noir me survolait, il fit une vrille au-dessus de la ville et j'entendis le tonnerre d'une locomotive suivie de tous ses compartiments. Ainsi, le train américain desservait certains quartiers, enlaidissant tout, faisant tout trembler jusqu'à Harlem, au-delà. La foule des voyageurs vous passait sur la tête. La ville ne cessait de superposer ses structures, ses échafaudages et ses hommes. Sa géométrie brouillée de gribouillis de fils, de câbles, de passerelles.

Je pris encore un cab qui me déposa au pied du pont de Brooklyn. Mon cœur alors s'enchantait. Les deux arches de granit rougeâtre dressaient leurs ogives colossales à une altitude impressionnante. Les câbles énormes s'élançaient dans les airs. Leurs rampes interminables rejoignaient la cathédrale des arches. De ces câbles descendaient les verticales parallèles d'autres filins boulonnés, torsadés. Des bancs permettaient de s'asseoir tout le long de l'ouvrage, où la population disparate se pressait. Des dandies, des coquettes et des tabliers, des casquettes. Les fiacres, les carrioles s'engouffraient dans la danse. Car c'étaient une harpe et une danse que l'essor du pont, son balancement

ailé. De là-haut, on voyait les quais, les quartiers, les fumées pulsées d'usines en un embrouillamini où se perdaient les perpendiculaires maîtresses de la ville. Des empilements de docks, de halls, de bâtisses. De l'East River montait un tintamarre de moteurs, de vapeurs, d'embarcations diverses, voiliers, ferries chargés jusqu'à la gueule, cargos... Tout devenait ouvert, extraordinaire. Plus lyrique enfin. Grâce au pont. Je m'arrêtai, je restai à contempler longuement. Les robes des femmes tressaillaient dans le vent. Mon obsession d'Anna me reprit. Franchir le pont avec elle ! La ville se déployait à perte de vue. Ce n'était plus la vignette de Rouen vu des coteaux par Monet ou Emma Bovary. C'était la symphonie charbonneuse, ferrugineuse, de toutes les langues, de tous les peuples, de toutes les cultures, de toutes les luttes, dans des décors hérissés, opaques. Comme Hugo eût aimé le monstre ! Quel tableau Monet eût-il fait du pont ? Durand-Ruel, installant sa galerie new-yorkaise en 1886, l'avait pressé de l'accompagner : « Si vous voulez venir avec moi, vous ferez des vues de New York, de ses grands fleuves et de ses nombreux bateaux... » C'eût été extraordinaire ! Mais ce n'était que moi, le neveu d'Armand, qui étais là, bouche bée, heureux, malheureux, perdu et retrouvé, drogué de rafales de vent, dans le dédale fumant et son vacarme cyclopéen.

Honora m'accueillit :

– Le revenant !

– Oui, je reviens et je pense que nous sommes des bourgeois épais.

– Merci pour les fleurs mais pas pour la bourgeoise épaisse ! Vous vous trompez, je suis ruinée désormais et donc socialiste, comme certains Juifs syndiqués du ghetto. Alors ne me faites pas la morale. Votre oncle est un gros négociant de Rouen dont Flaubert ou Henry James se moqueraient. Vous avez découvert la misère ? Quel événement ! Et vous voulez nous culpabiliser ! Que connaissez-vous de mon enfance, de ma jeunesse ? Qui est la vraie Honora ? Les Irlandais sont encore les plus pauvres, ici. Plus que les Italiens, les Allemands. Je n'ai eu ni oncle ni rentes, moi. Si j'aime le luxe, j'ai mes raisons.

Elle se tut, respira à fond et se lança :

– Mon neveu ! Il ne faut pas juger l'Amérique avec vos petits préjugés de Normandie ! Nous venons de nous bâtir à coups de conquête de l'Ouest et de guerre de Sécession. L'unité de votre France,

elle, remonte au Moyen Âge ou quelque chose comme ça. Des siècles d'approximations ! Nous, nous sommes contemporains de ce siècle ! Ce furent des combats de titans. Vous comprenez, les peintres Bierstadt, Cole, Moran, c'est l'espace américain, le décor de notre épopée... Vous avez vu les demeures des Vanderbilt, des Gould, le Carnegie Hall, sans compter les immeubles de John Rockefeller... Ce sont les pionniers de l'aventure industrielle américaine ! Il y a seulement vingt ans, Carnegie construit à Saint Louis, sur le Mississippi, le premier grand pont en acier qui relie l'Est et le grand Ouest sauvage des Sioux et des bisons ! Pour tester le pont, Carnegie fait avancer en tête un gros éléphant qui passe sans frémir. Il paraît que si le pont avait été instable il aurait refusé de passer ! C'est Carnegie qui lance la production de l'acier et construit le premier gratte-ciel à Chicago ! Notre ville en hauteur, c'est lui ! Il rivalise avec Rockefeller, l'as du pétrole. C'est à celui qui sera le plus riche, le plus puissant ! Voilà la vie d'un pays pionnier ! N'oubliez pas que Geronimo est toujours vivant. Vous pouvez aller lui serrer la cuillère... non, la pince. C'est encore la grande aventure des individualités, que diable ! Neveu, pour mieux encore comprendre nos héros, il suffit de savoir sur quoi s'appuient les convictions d'un John Rockefeller.

– J'ai compris. J'ai compris : la loi du plus fort, les banques, l'éjaculation des dollars !

– Vous oubliez Dieu.

Je sursautai. Honora assena son duo :

– Dieu et le darwinisme.

Je m'étonnai :

– Mais Dieu, c'est le bien, c'est l'humilité, la charité... C'est le contraire de la loi du plus fort.

– Pas pour John Rockefeller ! Il s'est toujours cru inspiré par Dieu, depuis qu'il a échappé de justesse à un accident de train, justement, un jour qu'il avait rendez-vous avec Vanderbilt. Tout se tient ! Rockefeller croit en Dieu et croit que Dieu croit en lui ! Tu me suis, neveu ?

– Non ! Le darwinisme social est contraire à l'Évangile.

– Pas le Dieu de Rockefeller et de l'Amérique. On a le Dieu qu'on mérite ! Dieu croit en Rockefeller, qui est pieux, ne boit pas d'alcool, et qui est le prophète de l'âge moderne. La loi du plus fort est la loi du meilleur et du progrès global. Dieu ne peut pas être contre le meilleur.

Il est d'abord pour Saint Louis, pour les croisades, et ensuite pour la Standard Oil de Rockefeller. Car il faut être le meilleur, être génial, pour avoir eu les idées de Rockefeller au bon moment comme il les a eues ! Neveu ! Qui a des idées radicalement nouvelles ? Qui a la volonté acharnée de les mener jusqu'au bout ? Mon cher neveu, j'ai vécu, et je puis vous dire que ces animaux-là sont rares !

Honora trônait au sommet de sa mirobolante démonstration.

– Alors vous comprenez, neveu... Vous arrivez avec votre petit Daubigny que vous voulez vendre à l'Amérique ! Mais Armand ne croit pas en Dieu, et vous non plus !

– Ah non ! Armand est croyant !

– Allons donc ! Il préférerait faire la grasse matinée et paillarder avec moi dans une auberge du Vernonnet plutôt que d'aller à la messe... En outre, Armand est-il un champion de la compétition à coups d'idées, à coups de Bourse, d'offensives où on risque sa peau ? Non ! C'est un honnête débrouillard provincial. Donc votre opération Daubigny n'a aucune chance de réussir. Je vous le demande, neveu : qui, sur ce marché de la peinture, est le plus audacieux ? Qui croit en Dieu et réciproquement, et qui a des capacités de combat darwiniennes ? Qui donc ?

– Paul Durand-Ruel, je crois... Excessivement catholique et culotté, il va jusqu'au bout dans son combat pour les impressionnistes.

– Alors, Dieu et Darwin sont avec Durand !

Assez tard, le soir, on sonna. Honora s'empressa de me faire passer dans une autre pièce. Elle fit entrer une personne avec laquelle je l'entendis parler dans une langue étrangère et chantante où je reconnus l'italien. Le ton monta. La voix masculine marquait autorité et colère. Honora n'était pas en reste, mais dans son registre emphatique et dramatique. Cela dura une bonne heure. Puis le visiteur s'en alla. Honora, épuisée, se lamenta :

– Il est intraitable, il m'accule, mes dettes sont irréparables. Je ne suis même plus capitaliste ni socialiste, Charles, ni juive, ni italienne, ni irlandaise. Je suis complètement nue. Nue et vieille. Et sotté. Pauvre. Charles, je suis une femme seule dans la jungle obscure. Oubliée de Dieu et de Darwin !

Le Metropolitan Museum venait d'être transformé, agrandi, m'avait

prévenu Honora. Le bâtiment était de grande taille, d'architecture classique, avec une façade semée de hautes fenêtres cintrées, jusqu'à la prochaine métamorphose. Tant les collections s'enrichissaient. Honora insista pour que je ne rate pas John Frederick Kensett. Dans le grand hall s'échelonnaient d'innombrables statues antiques, gréco-romaines. Je passai vite, happé par la galerie de peinture. Ce fut une avalanche de chefs-d'œuvre dont je connaissais certains par des reproductions, mais quel choc de voir cette jeune femme au pichet de Vermeer dans la lumière, la chasse extraordinaire de Piero di Cosimo, Van Dyck, et Poussin... Poussin à New York !

Je contemplai ensuite de nombreuses œuvres américaines, pittoresques, un peu académiques. Le fameux Kensett était, en effet, plus singulier, suave et fondu, d'un romantisme lacustre, épuré, diaphane. Il y avait un beau paysage de Thomas Cole, de l'école de l'Hudson qu'Honora préférait à Daubigny. Je fus rapidement noyé par la multiplicité des tableaux qui m'assaillaient par vagues. Quelle ne fut pas ma surprise en tombant nez à nez avec *La Naissance de Vénus* de Cabanel ! Cette dragée nacrée débarquée à Manhattan. Il s'agissait d'une des copies débitées par Cabanel. Dans la foulée : un Bouguereau édifiant, tarte. Alors un grand Meissonier intitulé *Friedland* déploya les ailes de la bataille autour de notre Napoléon à cheval et mythologique ! Je ne ressentis rien devant cet appareil académique. Même pas un petit frisson français... Je savais que ce Meissonier pompeux, pendant l'exil de Courbet, lui avait refusé d'entrer au Salon : « Il faut que désormais il soit mort pour nous. » J'en aurais craché sur Bicorne Premier.

Une figure pâle émergeait au fond d'une salle. Je m'approchai. C'était une grande femme en peignoir de satin rose, sans grâce de convention. De facture très réaliste. Visage sans beauté idéalisée, quoique mince, saillant, surprenant, les yeux tournés vers nous. Cheveux divisés en deux espèces de bandeaux. Elle tenait des fleurs dans sa main levée qui dessinait un anneau insolite. Elle était flanquée aussi d'un perroquet gris sur un piquet. Je distinguais mal la plaque où le nom du peintre était inscrit. Ce devait être un Américain. À ma stupeur, je lus le nom d'Édouard Manet ! Et le titre : *Young Lady in 1866*. À côté il y avait *Child with a Sword*, beau, lumineux et contrasté comme une apparition. Deux Manet, coup sur coup ! Quelle fierté ! En vain, je cherchai Monet, Courbet.

Je me promenai dans Central Park, je respirai, m'égayai des couples qui faisaient maladroitement du canoë sur le lac, des enfants qui jouaient à la balle, au volant. Des flâneurs dans les allées, au milieu des arbres et des rocailles. Je me rendis compte au bout d'un moment que certains groupes avaient leur quartier et ne se mêlaient pas. Les langues les séparaient, mais aussi les mœurs, les classes, les religions, les préjugés. Il y avait le coin des Juifs, celui des Italiens, les Irlandais étaient ailleurs et partout. À la sortie, toutefois, la foule se mélangeait, flottait, se tissait de langues diverses.

Je repris la Cinquième Avenue et j'aperçus aussitôt le nom de Durand-Ruel, au-dessus de la vitrine d'un luxueux immeuble de style classique, qui faisait l'angle, au 389. C'était donc là la succursale américaine de la galerie parisienne. Fronton, perron... Je sonnai, j'entrai. Un garçon très élégant accourut. Je me présentai. Il fit venir un collègue qui parlait français. Très vite j'annonçai que j'avais vu Monet et Courbet peindre à Étretat. Mes origines plurent. J'étais pittoresque. On fut aimable. Au premier étage s'ouvrait une immense salle qui était à l'origine, me dit-on, une salle de bal. Elle était bourrée de tableaux. On me montra toutes sortes d'œuvres américaines, mais aussi des réalistes français, des académiques, Couture, Meissonier hélas ! hélas ! Mon attention fut aspirée brusquement par un tableau sublime. Une jeune femme au visage charnel se baignait dans la dentelle d'une vague claire. Elle relevait les bras, en arceau, autour de ses cheveux roux. Elle dévoilait ainsi les poils de ses aisselles qui faisaient écho à la chevelure et nous invitaient à d'autres correspondances... Les seins lourds et gorgés, d'une incarnation prenante, s'offraient dans cette danse immobile. Les pointes étaient d'un rose sensible et pulpeux. On distinguait le tracé des veines sous la peau des globes vivants.

Mon cœur battit... C'était lui. Évidemment que c'était lui : *Femme à la vague*. Courbet sensuel et puissant. Ce nu marin était totalement étranger à l'esprit de *La Vague* noire et terrible comme un tigre qui rit. La baigneuse, ici, avait les aisselles tigrées mais languides. On distinguait au fond, dans une éclaircie, un petit bateau. Le visage me ravissait, car il était concret, palpable, avec une expression pensive, la lèvre amorçant un oblique sourire. Sans regarder le peintre. Le visage d'une femme individuelle, vivante, loin de toute mythologie. La pose aurait pu paraître un peu apprêtée. Elle rappelait cette attitude des

femmes heureuses et nues qui naturellement écartent les bras et s'en auréolent le visage, dans la spirale du plaisir.

Le garçon de la galerie qui assistait à mon enthousiasme me fit parler davantage de Courbet, de la mer à Étretat. Nous avons sympathisé au point qu'il m'emmena dans un cabinet voisin, une réserve bourrée de peintures. Il extirpa d'un tiroir des photos de tableaux. Une image apparut où je reconnus tout de suite le style de Courbet. Une baigneuse encore. Assise sur la rive, elle se déshabillait. Elle avait le visage modelé et charnu. Cette fois, de son œil en coin, elle regardait le peintre. Un sein était découvert. La femme, jambe relevée, décalottait le reste de son bas droit. L'autre bas était entièrement enfilé sur la jambe gauche, un petit soulier chaussait ce pied-là. La figure constituait une sorte de triangle aérien et décalé, au-dessous duquel la vraie vision se découvrait. Était-ce le sexe qu'on devinait ? Mais il semblait dissimulé juste plus haut dans le pli des cuisses jointes. À moins que le corps basculé en arrière n'exhibât le seuil de l'anneau plus roux et plus sombre. Une diagonale discrète ordonnait la symétrie de l'œil supérieur et de l'œillet inférieur qui tous deux visaient le peintre. Et pourtant ce n'était pas un tableau libertin de boudoir, mais un tableau de plein air, justement. Point de chichi érotique donc, mais une séduction plus tranquille, une connivence spontanée dans les feuillages, au bord de l'eau.

Ainsi, le Courbet le plus puissant, le plus sensuel et le plus secret, c'était à Manhattan qu'il m'attendait. Je détaillai l'extraordinaire photo. Je retournai à *Femme à la vague*. Les deux se ressemblaient, rousses et individuelles. Si on en faisait la synthèse, les seins que la femme aux bas blancs dérobait en partie, la femme à la vague les prodiguait. Le sexe de l'une, plongé dans la mer, était caché, l'autre laissait flotter le doute sur l'orifice entrevu. Il ne me restait plus qu'à découvrir ce « *con amore* » dont parlait Du Camp dans *Les Convulsions de Paris*, précisément. Je puis dire aujourd'hui que je n'ai jamais vu ce sexe, le Sexe de la peinture. Faut-il tout voir ?

Au crépuscule, je me promenai à travers Washington Square. Je quittai la zone riche et bourgeoise qui environnait l'entrée de la Cinquième Avenue. J'allai vers la partie opposée. Je contemplai la statue de Garibaldi, ce général dont Hugo avait fait l'éloge enthousiaste à l'Assemblée nationale, à Bordeaux, le 8 mars 1871. D'abord, je n'ai pas compris pourquoi Garibaldi se trouvait là. Je vis

arriver des groupes à l'aspect plus populaire que celui des passants élégants et huppés qui hantaient les abords de la maison d'Honora. Ces gens vêtus simplement flânaient dans le lacs des belles allées fleuries au milieu des arbres. Ils s'asseyaient sur les bancs. Je m'approchai, m'assis à mon tour. J'entendis différentes langues où l'italien dominait de ses sonorités chatoyantes. On discutait, on avalait quelques victuailles, buvait de l'eau gazeuse. Les gosses se répandaient partout, plongeaient leurs mains dans la fontaine, jouaient à la balle. Je restai là, baignant dans le berceau des langues, tantôt observant, tantôt rêvant. Je regardai en douce de belles Italiennes aux cheveux noirs dont l'une étirait ses jambes fuselées, et portait un peu en avant sa gorge généreuse. Elle inclinait son épaule sur celle de son compagnon en admirant la statue de leur Garibaldi.

J'allai me promener à Bowery, parmi la foule, au milieu des cafés, des boîtes, des théâtres, des cabarets, des enseignes énormes. J'avais envie d'une femme. D'Anna perdue ou d'une aventure avec quelque Américaine blonde et souple : « Honey ».

Honora et moi fonçons, tout excités, sur Broadway. Grands magasins, merciers, grossistes... Honora somme le cocher d'aller plus vite, nous risquons d'arriver en retard. Au 115, nous entrons dans le Salon du Kinétoscope. Honora affecte un air de conspiratrice. Elle pousse de hauts cris et parvient à remonter un bout de la file pour regarder dans les machines de M. Edison. Oui, le génie de l'ampoule fait de nouveau des siennes. Nous attendons notre tour. Honora trépigne. Elle se rue enfin sur un appareil, elle glisse une pièce de monnaie et coule son regard dans la lunette binoculaire. Je l'entends s'exclamer, se pâmer, je la vois frétiller. Elle ne me cède l'appareil qu'à regret. Je m'incline et j'ajuste, à mon tour, mon regard. Et ça défile. Des images, des scènes... C'est inouï. Des personnages réels et qui bougent ! Chaque récit ne dure qu'une minute. Soudain, c'est l'affreuse histoire de Frankenstein ! Je me souviens d'avoir voyagé sur la *Bourgogne* avec le charmant couple Frankenstein. Quel rapport ?

Honora me raconte à présent des choses horribles. La première chaise électrique inventée par Edison avec le courant alternatif de Tesla qu'il voulait discréditer. Kemmler, le condamné à mort garrotté, saucissonné au moyen de courroies pour maîtriser les taureaux. Masqué, cagoulé de cuir, aveuglé, branché à une grosse cloche qui lui

recouvrir la tête. Les rangées de doctes témoins chapeautés comme à l'Opéra de Degas. L'électricité déclenchée fulmine. Le masque vibre, bout, fume, le type tressaute. Il grille, il n'arrive pas à mourir... On lui envoie une deuxième décharge encore plus forte.

– Edison contre Tesla, ce qui compte c'est la victoire du meilleur. Parce que, comme dit le penseur, Dieu a créé le meilleur des mondes possibles, ou alors il est nul. Et par définition Dieu, auquel nous croyons, ne peut pas être nul.

– Donc ce n'est pas Tesla avec son courant alternatif, le meilleur ?

– Pas pour le moment. On progresse ainsi de défi en défi, mon cher, de Rubicon en Rubicon ! Hannibal Edison, Hannibal Morgan, Hannibal Tesla ! Cher Charles, il vous faut vous trouver votre petit Rubicon mignon. Soyez électrique ! Allumez-nous !

Je voulais débattre encore :

– Mais à la fin le plus fort, Rockefeller, Carnegie, le banquier Morgan ou un autre, la brute géniale qui aura éliminé tous ses adversaires, dominera de son fric toute l'Amérique et transformera la démocratie en un peuple à sa merci !

– Non, mon petit. Ça, c'est la spéculation de Karl Marx avec sa révolution à la clé. Le défunt O'Hara m'a tout expliqué avant de se dissoudre... En fait, la machine peut s'autoréguler. Il y a eu, jadis, les grèves de Chicago. On mijote des loi anti-trust. L'État va se protéger ! L'État, par intérêt, est lui aussi entré dans la compétition bénéfique, de même que les journaux, l'opinion. Mon petit, ça marche ! L'Amérique marche !

– Jusqu'à la prochaine crise.

– Nous la surmonterons, et si les communistes envahissent le pays d'Armand et de son neveu, nous débarquerons en Normandie !

J'emmenai enfin Honora O'Hara dîner chez Delmonico's. Le restaurant dressait la façade d'un véritable palais. Honora portait un collier de perles pures, une étole de fourrure et une longue robe de satin gris, au décolleté frangé de dentelles. L'habit que j'avais emporté était celui de la soirée chez Félix Depeaux, à Rouen, ainsi que le gilet. Cette fois, je n'étais plus au bras d'Anna...

Les lampes à incandescence d'Edison faisaient rayonner les tables couvertes d'argenterie, de cristal et de bouquets choisis. Les miroirs reflétaient cette luxueuse féerie. La carte était majestueusement

rédigée en anglais et en français. Je m’amusai à déchiffrer les appellations anglaises : *boiled blue fish, lobsters, braised beef, spring lamb, soft shell crabs, macaroni, asparagus...*

Honora coupa court à ma pérégrination pour déclarer abruptement, en les désignant sur la carte :

– Chez Delmonico’s, il faut déguster la chaudière de palourdes, la langouste Newberg et le chaud et froid, un gâteau de crème glacée : le *baked Alaska* !

Je n’étais pas en manque de langouste à Étretat et le steak Delmonico’s m’aurait davantage tenté. Car je n’avais pas mangé de viande de bœuf grillée depuis mon arrivée. J’obtempérai – j’avais invité Honora en grande pompe pour la combler. Honora choisit aussi le vin. Du sancerre, rien d’autre. Elle adorait en boire avec Armand. C’était le vin préféré de Monet.

La chaudière de palourdes dans sa sauce parfumée, crémeuse et légère était un délice. À ma stupeur, je vis la frugale Honora l’avaler presto. La langouste Newberg était bien le clou. Servie dans des timbales d’argent. Honora, pour enrichir mon anglais, épela les caractéristiques de la sauce :

– *Creamy, spicy, saucy* ! C’est valable dans tous les domaines !

Je m’étonnai de retrouver un plat à la crème, après les palourdes... Mes origines normandes m’empêchaient d’émettre des réserves.

– Mon petit Charles, n’est-ce pas une merveille ? Ce sont des queues de langouste cuites à la casserole, avec du beurre, de la crème bien sûr, des tomates, des épices exotiques, tout cela inondé de sherry. Mais le dosage, les ingrédients secrets, les condiments rares, les herbes, les parfums sont la spécialité du Delmonico’s, de son chef français !

Et Honora, déjà allumée par le vin blanc, porta un toast :

– Vive la France ! Vive la Normandie ! Vive l’Amérique ! Vive saint Patrick ! Vive La Fayette ! Vive Armand ! Vive la crème !

O’Hara, l’époux « volatilisé », n’eut pas l’honneur de ce palmarès. Honora laissa la bretelle de sa robe glisser sur l’épaule. Elle avait encore de beaux seins blancs, copieux, et elle cueillit mon regard, toute guillerette.

Elle fit un sort tragique aux queues de *lobsters*, qui s’engouffraient vite fait dans son gosier dont je découvris l’avidité inédite. Puis elle savoura la sauce à la petite cuillère et demanda une seconde bouteille

de sancerre.

Le *baked Alaska* résumait la patte du restaurant. Un équilibre vertigineux de chaud, de glacé, de moelleux. Honora ronronnait, grognait comme un lionceau, murmurait, distillait des louanges inaudibles, bégayait sur la pâte exquise, déconnait... J'avoue que je l'adorais comme Armand l'avait fait.

De retour chez elle, elle nous offrit des rasades de cognac, gigota, se trémoussa telle une cocotte de haut vol dans une ruade de dentelle en me jetant des œillades inexprimables. Je redoutais le pire. Après l'oncle : le neveu ! Elle nous prenait pour des queues de langouste *saucy, spicy, creamy*. Heureusement, elle fut prise d'un fou rire et dans une sorte d'extase éthylique elle entonna, en français, non pas *La Marche solennelle* mais un chant inconnu :

Je me lève aujourd'hui par la force du ciel

Lumière du ciel

Lumière du soleil

Éclat de la lune

Splendeur du feu

Vitesse de l'éclair

Rapidité du vent

Profondeur de la mer

On serait cru à Étretat, dans un tableau de Courbet. Peut-être était-ce un poème de Whitman. Tout à coup, le rythme devint plus haché, plus lyrique encore. Honora se leva et se livra à une pantomime extraordinaire :

Le Christ avec moi

Le Christ devant moi

Le Christ derrière moi

Et Honora se retournait pour voir le Christ.

Le Christ en moi

Honora montrait du doigt son estomac saturé de langouste à la

crème.

Le Christ au-dessus de moi
Le Christ au-dessous de moi

Et Honora lançait le bras en l'air ou le précipitait vers la terre.

Le Christ à ma droite
Le Christ à ma gauche

Et Honora, excitée, rythmique, poursuivait sa gymnastique exhaustive, comme Sganarelle essayant de démontrer à Don Juan l'existence de Dieu. Je craignis que notre amie, au bout de ces acrobaties mystiques, ne s'effondre tel le valet époumoné. Ouf ! Elle se laissa tomber dans un fauteuil de cuir, but une chope de Guinness. Et reprenant son souffle elle me lança :

– Vous avez reconnu, tout de même ?

J'avouai que non.

– Mais vous êtes un impie, un barbare, un homme du Nord, un Viking !

Je nuançai :

– Une pâle réplique fin de siècle, Honora.

– Monstre ! Ce chant supérieur à *La Marseillaise*, à tous les hymnes des nations, c'est la prière de saint Patrick !

Je ne l'avais pas venu venir, ce Patrick ! Du moment qu'elle ne s'en prenait qu'à lui...

Notre séparation fut mélancolique. J'avais embrassé tendrement Dorothy, à l'office. Honora me dit :

– Il faut serrer, de ma part, Armand dans tes bras, très fort. Tu ne l'inquiètes pas trop sur ma ruine. Je ne te dis pas adieu, mais au revoir ! Car la vie est large, nous nous reverrons, mon petit Charles, je le sens, je le sais.

Quand j'eus raconté à mon oncle qu'Honora n'avait pas voulu du Daubigny trop petit, il n'eut pas plus l'air étonné que cela. Je lui rendis le tableau.

– Je suis désolé, mais, tu sais, elle est capricieuse ! Elle prétend être ruinée.

– Elle a peut-être exagéré. Mais du moment que New York t'a plu...

Je lui résumai les temps forts de mon voyage, les révélations des œuvres de Courbet chez Durand-Ruel.

– Tout passe par eux ! Au bout d'Étretat c'est l'Amérique, c'est la pente.

Plus tard, je n'ai pas exclu qu'Armand ne m'ait envoyé là-bas que pour me faire voir du pays et chasser mes idées tragiques. J'étais heureux de fouler les galets d'Étretat, qui ne subirent aucune dévaluation en regard de New York. L'épure de la falaise, sa fresque lumineuse, se passait d'immeubles et de foule. Ce n'était plus le tonnerre du rail aérien que j'entendais mais la locomotive écumeuse de la mer.

J'aperçus Jean-Baptiste Faure en grande conversation avec un inconnu, un vieux monsieur élégant, à la terrasse du casino. Je m'approchai, en douce, pris commande en m'asseyant dans un fauteuil voisin. Le vieux bourgeois partit. Faure rêvassa un moment, en dégustant un rafraîchissement. Je me lançai :

– Vous ne vous en souvenez certainement pas, mais nous avons parlé avec Boudin, il y a quelques semaines.

– C'est vrai, répondit Faure, machinalement.

J'enchaînai le plus vite possible :

– Je reviens de New York et j'ai vu, au Metropolitan Museum, un tableau de Manet singulier. Il représente une femme en peignoir rose,

boutonnée jusqu'au cou, à côté d'un perroquet gris sur un perchoir.

– Vous ne l'avez donc pas reconnue ? C'est Victorine Meurent. C'est elle qui pose dans *Le Déjeuner sur l'herbe* et l'*Olympia*. J'en ai vu passer, j'en ai palpé, des Manet ! Une soixantaine !

Je profitai de ses bonnes dispositions relatives pour ajouter :

– La galerie Durand-Ruel a pignon sur rue, j'ai eu le bonheur d'y découvrir *Femme à la vague*.

– Eh ! C'est moi qui la leur ai vendue ! Et de Paris, elle est passée en Amérique ?

– Oui, c'est New York qui a remporté la mise.

Il hésita, faillit couper là pour être tranquille, puis me répondit :

– Les Américains achètent tout. Des industriels milliardaires, les rois du sucre, du pétrole, du rail, de l'acier, des banques ! L'*Angélus* de Millet valait à l'origine 1 000 francs. Il y a quelques années, James Sutton l'a payé 500 000 francs. Sutton l'a baladé partout en Amérique aussi discrètement que nous le faisons avec la Vénus Hottentote... La perte de ce tableau de notre patrimoine a obligé Gambetta à s'en expliquer à la Chambre des députés. Grâce à Dieu, désormais, L'*Angélus* est revenu en France et il a été vendu 800 000 francs.

– Ouf !

– Victoire à la Pyrrhus, car les Yankees, c'est l'épopée. Ils ont tué les Indiens et ils mettent les impressionnistes à la place ! Mary Cassatt est sur tous les coups depuis longtemps. La seule Américaine vraiment éclairée en matière d'impressionnisme. Elle a conseillé Bertha Palmer, qui est venue il y a deux ans rafler une foule de Monet chez Durand-Ruel. Quinze, vingt Monet d'un coup ! Elle achetait les tableaux des impressionnistes comme les huîtres, à la douzaine. Des *Meules* en veux-tu en voilà ! Elles étaient à peine sèches, cueillies sur le chevalet. On peut dire qu'elles sentaient encore le foin de Giverny.

Il devina que j'ignorais tout de Bertha Palmer.

– Enfin ! Bertha Palmer, la plus belle millionnaire d'Amérique ! Très intelligente, grosse fortune dans l'immobilier à Chicago. Son mari, Potter Palmer, s'est enrichi en stockant des textiles pendant la guerre de Sécession qui affamait le bon peuple. Ils habitent au bord du lac Michigan, dans un gigantesque château gothico-rococo grotesque, très hétéroclite, très américain ! Entre le Burg Lorelei, la mosquée rastaquouère, la pâtisserie austro-boche et le tohu-bohu stambouliote. Ah ! on ne refait pas Chenonceau et Azay-le-Rideau comme ça ! Ce

capharnaüm biscornu a coûté un gros million de dollars...

– Ils sont monstrueux, ces Américains !

– Potter débute en friponnant dans la friperie, puis reconstruit Chicago, et achète une trentaine de Monet, une quinzaine de Renoir pour décorer son petit *home* ! Mais ne soyez pas dupe de mon ton parodique, car en authentique républicain de la démesure, si j'ose dire, j'admire la magnifique, la hardie Bertha Palmer, plus reine que toutes nos reines fragilisées. La première fois qu'elle m'est apparue, elle descendait son escalier de marbre, coiffée d'une tiare de diamants comme un pape. Léon XIII, qui venait de reconnaître la République athée, avait dû lui abandonner la sienne.

Je pensai que c'était la dernière envolée du baryton. Une autre connaissance de Faure arriva, cette fois une femme assez belle qui lui fit un signe mais fut entreprise par un admirateur. Et Faure occupa l'intermède en poursuivant son discours sur l'Amérique :

– Actuellement, les Havemeyer font main basse sur les Manet et lorgnent les Courbet, justement. Mary Cassatt, là encore, est à la barre. Il y a dix ans qu'elle a fait l'éducation de son amie Louisine. Elle l'a amenée chez Durand-Ruel. Les Cassatt : industriels de haut vol, rails de Pennsylvanie, Philadelphie... Dollars ! Dollars ! Millions de dollars ! « Le dieu Dollar » ! Qui a dit ça ?

Pour ne pas être en reste, je déclarai :

– Je suis passé devant la maison des Havemeyer, flanquée de ses tours.

– Henry et Louisine ont des trésors là-dedans. Goya, *Les Majas au balcon*. Le Greco, *La Vue de Tolède*. Des Rembrandt... Il y a cent ans l'Amérique ignorait tout, à part la Bible et les noms des Indiens. Désormais elle possède les chefs-d'œuvre européens. Ces immenses fortunes sont plus ou moins nées de l'esclavage. Ou des trafics pendant la guerre de Sécession. Et voilà ! Courbet, ce communard brisé, s'est tout bonnement fait racheter les entrailles par un magnat du sucre ! En fait, cela ne l'aurait sans doute pas gêné. En affaires, il ne faisait pas de quartier. Tous, ils sont comme ça ! Rouspéteurs de première et maîtres chanteurs, Monet en tête. Il a fait fortune en Amérique comme les marchands de castors !

Je m'exclamai hautement :

– De toute façon, Amérique ou pas, Courbet reste mon préféré depuis que je l'ai vu peindre sur la plage, à l'origine.

– C’était une sacrée brute de génie que le bon Proudhon a failli nous gâcher. En était-il pourtant abêti, de son Proudhon qui ne défendit jamais qu’une conception utilitaire et édifiante de l’art, loin des « orages de la concupiscence », comme il disait ! Je crois que les plus beaux Courbet, je les ai eus. Quel peintre des femmes ! J’ai eu la chance de posséder de lui, pendant plus de dix ans, le plus bel enlacement de dames endormies. De la splendide bicherie parisienne ! Et pas des odalisques d’Orient de confection... De vrais visages. Et des corps palpables.

Je devais profiter de cet enthousiasme.

– J’ai lu dans un livre de Maxime Du Camp qu’il aurait pourtant peint un certain nu profond... sans visage du tout. Un diplomate égyptien roué, d’origine turque, lui aurait acheté en douce des œuvres très secrètes !

Faure me fixa des yeux. Tiens ! Ce petit citoyen d’Étretat connaissait, par-dessus le marché, les livres de Maxime Du Camp... Il ne fut pas explicite :

– Il a peint, il a peint avec excès. Il avait le diable dans la peau et le bon Dieu dans la peinture.

Il réfléchit.

– L’inverse est vrai aussi.

L’époustouflant baryton me regarda avec profondeur et me dit solennellement :

– Je ne saluerai jamais assez, cher ami, votre sagesse d’Étretat. Continuez de contempler les levers du soleil et ses couchers sur les falaises d’Aval et d’Amont, c’est un balancier métaphysique bien supérieur au trébuchet des millionnaires yankees et aux caprices d’un farfelu musulman et pervers !

Puis, ce retour à la réalité sereine semblant l’inspirer, il reprit :

– C’est comme dans le beau roman d’Alphonse Karr, mon ami qui, hélas, nous a quittés, oui, son roman *Rosalie et Jean*. Il évoque la noble vie des pêcheurs d’Étretat, obéissant aux cycles du hareng et du maquereau. Voilà sans doute les vraies valeurs.

– Et la pêche à la morue, ajoutai-je, zélé, et à peine pince-sans-rire.

Soupçonnant l’ironie, il me considéra. Étais-je moins niais qu’il ne le supposait ? Alors, de nouveau provocant, il lâcha cette réflexion :

– Monet, au fond, à quoi bon ?

– Et Hamlet ? lui lançai-je bravement.

Il protesta :

– Ah non ! Hamlet est essentiel. C'est mon organe vocal.

– Bon, on garde Hamlet et le hareng, un point c'est tout.

Faure, pris à contrepied, l'air interloqué, puis l'œil aiguisé comme un rasoir, me sonda longuement. Cette fois la femme fonça sur lui et je m'esquivai.

Au fil du temps, jusqu'à son trépas, vingt ans plus tard, je devais apprendre bien des choses sur Jean-Baptiste Faure. Il calculait, revendait à la hausse à tire-larigot. L'as de la transaction. Anna m'avait déjà révélé qu'il avait acheté à Ernest Hoschedé ruiné *Le Déjeuner sur l'herbe*, entre deux hymnes, trois tirades, une messe, et quelques autres parades de dindon de luxe. Le sublime Verdi n'admirait qu'un chanteur d'opéra français : Faure. Dans son *Don Carlos* ! Il fut aussi un des premiers acheteurs de Monet, auquel il commanda des tableaux d'Étretat. Mais il commença par se rire du peintre quand celui-ci lui proposa pour 50 francs *Vétheuil dans le brouillard*, qu'il jugea trop vétille, trop brouillard et trop blanc ! Monet devait garder jusqu'à sa mort ce vaisseau du village fantôme, si symptomatique de son génie profond. Édouard Manet fit poser le baryton en Hamlet, un de ses grands rôles. Il y eut trente-six séances épiques. Manet n'arrivait pas à faire aussi fort que Faure, qu'il peignit en collants et plume au chapeau, complètement hagar, bancal, l'épée pantoise. Être ou ne pas être ? Faure ne fut pas. Frustré, il n'acheta pas le portrait exorbité. Il en refusa un second que Manet avait fait de lui, à l'occasion d'une remise de la Légion d'honneur que le peintre obtint aussi, en même temps que son modèle. Faure trouvait le portrait d'un réalisme austère, trop décapé. Manet l'avait équarri dans sa vérité, médaille ou pas. On l'eût cru sorti des abattoirs de Chicago. Chauve de toute mythologie. Beau et congelé à faire peur.

Tout de même, Étretat, ce n'était pas le même rythme que New York. Je retrouvai mes petites manies. Anna me manquait. Je naviguais. L'angoisse avait ouvert un gouffre soudain, le sentiment d'un vide astronomique dans lequel je tombais. L'idée lâche de renouer avec Germaine me reprit. Je m'en gardai. Je ne voulais plus la soumettre à mes retours capricieux. Je nageais. J'errais. Rafistolais la

maison. Mathilde vint passer quelques jours au Clos de l'Étoile. Tout était fini avec sa belle-fille et nous avons pu nous retrouver sans violence, sans ironie. Nous n'avions plus de connivence libertine. Je n'arrivais pas à croire que Mathilde avait désormais 65 ans. Elle en avait 38 quand nous avions plongé dans nos frénésies. Moi : 20 ans, ignorant. J'étais maintenant un homme de 47 ans, déjà sur la descente. Ce qui nous rapprochait elle et moi était justement cet avalement du temps qui nous avait absorbés, par grandes goulées. Nous ne parlions presque jamais des souvenirs les plus crus, les plus intimes de nos commencements. Peut-être que ce n'étaient pas les mêmes scènes qui comptaient pour l'un et pour l'autre. Qu'est-ce qui reste d'une liaison ? Avant que je parte jouer les guerriers en Afrique, j'avais eu une aventure avec une jeune fille de mon âge à Rouen. Je m'étais fait des idées fausses sur ce qui lui plaisait en moi, une certaine violence parfois, une capacité de colère qui était censée attiser une tendance à subir que j'avais cru dépister en elle. Quand nous avons rompu, quelle n'avait pas été ma surprise de découvrir que ce dont elle aurait la nostalgie n'était pas du tout le rôle dominateur que je m'étais efforcé de composer pour flatter ses désirs mais, comme elle me l'écrivit, « ma nuque fine et un joli sourire ».

Lorsque je m'interrogeais avec précision sur mes amours avec Mathilde, je mesurais l'effet de gomme sur ce passé. Quelques rares circonstances survivaient avec plus de vivacité, tel moment particulièrement érotique, tel révélation paroxystique ou jour de bonheur. Mais tout cela semblait protégé d'un reflux envoûtant, par une transparente muraille. C'était effrayant. Était-ce la faute d'Anna ? Subirait-elle la même décoloration graduelle ? Seules les falaises sont indemnes de toute usure. Je les retrouve avec le même sentiment de beauté, de surprise souvent. Ainsi, ce qui est de la matière morte finit par vaincre ces transes qui nous animèrent et nous firent tout sacrifier, sur le coup.

Je retournai au Havre pour des achats. Je me méfiais du pouvoir de ces retrouvailles. L'idée des derniers moments passés avec Anna dans la ville me blessait toujours. J'allai boire un bock dans un bistrot du port dont le spectacle, l'effervescence parvinrent à me distraire. Mes voisins, des travailleurs des quais en bourgeron, parlaient de l'exécution d'Émile Henry, jeune anarchiste de 21 ans. J'achetai les

journaux et lus deux réquisitoires sublimes de deux hommes, des ténors et bientôt des ennemis. L'un était un mystique, nationaliste de droite, l'autre était un républicain radical. Deux voix extraordinaires. Celle du croyant, celle de l'athée. L'un serait bientôt antidreyfusard, l'autre dreyfusard. Ils incarneraient, chacun de son côté, des options retentissantes, à la charnière des deux siècles, jusqu'à se rejoindre, à la fin, dans la même louange patriotique de l'hémorragie fusionnelle des tranchées. Ce jour-là, Barrès et Clemenceau, dans leur récit circonstancié de l'exécution, place de la Roquette, condamnèrent d'un même cri l'horreur de la peine de mort. Leur commun dégoût dut réveiller les mânes de Victor Hugo. Barrès, frissonnant, évoque l'anarchiste, « la beauté tragique de sa révolte et de sa poitrine blanche largement ouverte (...) un cérébral aux membres d'enfant ».

Clemenceau : « Émile Henry paraît (...) quelque chose comme une vision du Christ de Munkácszy (...). Le forfait d'Henry est d'un sauvage. L'acte de la société m'apparaît comme une basse vengeance (...) une tuerie administrative (...) une régression atavique vers la barbarie primitive. » Barrès, plus artiste : « Quelle horreur, quelles lentes horreurs. (...) Cette hideuse mécanique-bibelot, ces éponges, (...) ces valets déshonorés... » Et ce final éclatant, très dans nos manières de Charcot : « La lutte contre les idées se mène par des moyens psychiques, non avec les accessoires de M. Deibler », le vieux bourreau que Barrès peint « un peu cagneux et tortillard » en train de faire une manille avec ses aides avant de trancher la question. Barrès, au demeurant, fuselé, subtil, soyeux papillon de son sol patriotique. Perché sur la ligne bleue des Vosges, avec son grand nez de calao catholique, ses cernes de gourou morphinomane de Pierre Loti. Son élégance mystique de cobra de Bénarès. Bientôt, pour parfaire ce bestiaire, il tournera vampire du sang des jeunes Français. Clemenceau agnostique et court, trapu, bouqueté, bretteur et baiseur. Pour conclure, sa dernière phrase est bien dans sa manière provocante et paysanne : « Que les partisans de la peine de mort aillent s'ils l'osent renifler le sang à la Roquette. Nous causerons après. » Mais quand, dans quelques années, Clemenceau voudra faire voter l'Assemblée contre la peine de mort, il aura Barrès en travers de lui.

En ce joli mai 1894 où le couperet social décapite, il fait beau à Giverny. Le jardin est fleuri. Monet dispute âprement des prix de ses

Cathédrales avec Durand-Ruel. Deibler ramasse la tête d'Émile Henry dans son seau à sciure. Chacun sa routine, chacun ses roses sanglantes. Moi, je rêve à mes amours dans l'effluve salé du Havre. Nos vies communiquent rarement. Les bouchers appellent les bouchers. Un mois plus tard, le président Carnot est assassiné à Lyon par l'anarchiste Caserio. Carnot a refusé sa grâce à Ravachol, à Auguste Vaillant, à Émile Henry. C'est trop pour un brave homme ! Le couperet de la vengeance étincelle. Carnot est poignardé au foie dans son landau de luxe. Le grand cordon de la Légion d'honneur qui décore sa poitrine est arrosé de sang frais. Il paraît que Mgr Couillié (oui... on a déjà eu Mgr de Bonnechose à Rouen), l'archevêque de Lyon, n'a guère pleuré ce républicain et ses réformes impies.

Fait divers : un instituteur de Bussièrès-de-Clermont, admirateur de Sarah Bernhardt, voulant traduire concrètement à ses élèves l'action de Caserio, brandit un couteau. La belle leçon de réalisme ! Un petit – magnétisé par ce geste théâtral et par l'ardeur d'apprendre – se rapproche d'un élan et, dans le feu de la démonstration du maître, le pauvre s'embroche. Il expire. Un curé en soutane de l'école catholique eût-il arboré ce poignard pédagogique ? L'école laïque de Jules Ferry est-elle trop flamboyante ? Le débat ne sera clos qu'en 1905, et encore...

Ainsi, la France tremblait. Certains grands bourgeois parisiens filaient se cacher aux bains de mer de Dieppe et d'Étretat. On les voyait se déplacer derrière la carrure des maîtres nageurs, bien ennuyés par cette surpopulation de maris qui leur interdisait des corps à corps natatoires avec les épouses.

J'allais égoïstement observer les peintres en train de travailler au Havre devant les jetées, à l'image de leurs grands aînés. Je logeais à l'Hôtel Continental, dont les fenêtres donnaient sur le port où je traînais. Les grands paquebots m'étaient devenus familiers. Me caressaient des idées baudelairiennes de corps et de climats inconnus. Puis ces chimères s'évanouissaient.

Un après-midi, je remontai la rue de Paris qu'un gros omnibus, bourré de bourgeois, dévalait, attelé à deux puissants chevaux. Un cab fonça d'une rue adjacente. Son cheval semblait emballé. Le cab heurta

l'omnibus, le cheval s'effondra, le cocher fut précipité au sol. Ce fut un tonnerre de hennissements. Alors que le cab se renversait, l'attelage de l'omnibus tangua, monta sur le trottoir. Les chevaux saisis de panique se métamorphosèrent en une bataille musculeuse, un monstre écumant. Dans l'effroi, les passants prirent leurs jambes à leur cou. La voiture alla valser avec fracas contre les vitres d'un magasin tandis que le cocher parvenait tant bien que mal à freiner ses bêtes. Les voyageurs du cab gisaient sur la chaussée et semblaient en très mauvais état. Dans la voiture de l'omnibus, des blessés criaient, faisaient de leur mieux pour se dégager. Quelques passants et moi tentions de les aider à écarter les lourds panneaux brisés. Alors, dans la pagaille époumonée, je la vis. Je la reconnus tout de suite. Il s'agissait d'Aline, le modèle qui posait pour Anna du temps de nos splendeurs. Elle souleva un peu ses jupes et avisa les écorchures qui apparaissaient à travers ses bas déchirés. Je me précipitai, lui offris mon bras. Elle avait eu peur, son regard m'identifia soudain. Je lui proposai de la ramener à l'hôtel pour qu'elle reprenne ses esprits et soigne ses blessures qui semblaient bénignes. Nous nous sommes éloignés, non sans jeter les yeux sur l'attroupement zélé qui entourait les victimes immobiles du cab. Aline boitillait, pâle, mais sans pleurs ni affliction spectaculaire. Nous sommes montés à ma chambre. Une servante nous accompagna, apportant le nécessaire pour qu'Aline s'essuie et se tamponne.

Elle revint de la salle de bains en jupon, jambes nues, avec deux pansements. Aline n'était pas gênée de paraître dans cet accoutrement. Il est vrai que je l'avais vue complètement nue. Je lui fis apporter une boisson chaude. Nous avons parlé des affreux chevaux affolés, des gisants et du destin... Aline reprenait des couleurs. Elle me demanda des nouvelles d'Anna, je lui répondis que nous étions séparés.

– C'est toujours comme ça, dit-elle avec un air un peu froid.

Je la questionnai avec douceur sur sa vie et son travail. Elle m'avoua avec franchise qu'elle avait dépassé depuis cinq ans la trentaine et qu'elle était lasse du métier de poser. Je fus surpris par la révélation de son âge. Je l'avais crue si jeune quand elle se pliait avec souplesse aux commandements d'Anna. Cela remontait à une dizaine d'années. Elle avait donc alors déjà 25 ans.

Nous avons pris l'habitude de nous revoir simplement, de nous promener le long des bassins, pour regarder les bateaux. Bizarrement,

je n'osais pas aller au-delà... Elle avait été le témoin du cœur de ma passion, et je craignais qu'elle ne pense que je lui proposais un succédané. De son côté, tout en étant aimable, elle gardait ce fond de neutralité détachée qui m'avait frappé quand elle venait poser.

Ces relations durèrent pendant des semaines. Nous entrions volontiers dans une galerie de peintures du port où étaient exposées essentiellement des marines locales. Aline, après avoir laissé son regard faire un tour d'horizon, s'arrêtait sans faillir sur deux ou trois tableaux qui échappaient à une facture banale ou trop académique. Elle avait le coup d'œil. Les années de pose n'avaient pas été si passives que cela. J'évoquais mes souvenirs de Courbet et de Monet, elle m'écoutait attentivement. Elle connaissait plus de détails que moi sur les deux hommes, car à Paris et au Havre elle n'avait jamais vécu que dans ce milieu de la peinture. Elle me révéla qu'elle avait vu Monet peindre les bateaux du port. Elle se souvenait d'une promenade avec sa tante le long des quais et de la grande jetée. Tout au bout, elles étaient tombées sur un peintre qui faisait un tableau. Elle ne se souvenait pas vraiment de l'œuvre. Sa tante avait prononcé le nom du peintre. Il s'agissait de Claude Monet.

Émerveillé et presque incrédule, je lui dis :

– C'est peut-être une illusion rétrospective. Un autre peintre qui, avec les déformations du temps, s'est métamorphosé en Claude Monet.

– Non ! Je suis sûre que c'était lui, cela m'a frappée. Je trouvais alors étrange cette activité de peintre. Et cela me plut tout de suite. Le nom m'est resté. Il s'est inscrit tout frais dans ma mémoire aux aguets. Monet, c'était facile.

– C'était en quelle année ?

– Il faudrait faire le calcul... J'étais une petite fille assez grande déjà. C'était en 1875, ou 1873, plutôt 1874, je crois. Oui, 9 ans. Alors, je passais le début de l'année chez ma tante havraise. Je me souviens bien de l'hiver. Un temps clair et sec. Le vent d'est sifflait sur la jetée. J'adorais les tourbillons de mouettes, leurs cris dans les rafales, le claquement des voiles accumulées. Ma tante voulait qu'on rentre mais moi j'insistai pour regarder encore tous les navires. Et ce peintre qui n'avait pas froid, ne nous voyait pas... Ma tante me révéla avec sérieux et même une certaine admiration que peindre était son vrai métier. Mes parents ne m'auraient jamais dit une chose aussi farfelue

avec le même respect.

Plus tard, Aline avait rencontré aussi Boudin, non seulement au Havre mais à Honfleur et à Trouville. Il avait cette passion fameuse pour les ciels.

– « C'est la poésie du nuage que je cherche. »

– Il vous a dit ça !

– Il l'a dit à moi, aux autres, à Courbet, à Baudelaire qui aimait, lui aussi, les ciels brouillés.

– Mais vous n'avez pas connu Baudelaire ?

Elle s'esclaffa.

– Non, je ne suis pas si vieille !

– Excusez-moi, mais je ne sais plus...

– Boudin racontait que Courbet, Baudelaire et lui avaient déjeuné ensemble à Honfleur, chez la mère Aupick, la maman du poète. Baudelaire ensuite venait voir le peintre dans son pavillon perché et tarabiscoté de la rue de l'Homme-de-Bois. Aux dires de Boudin, Baudelaire avait des saillies étranges. Un jour de bel azur, il lance au peintre qu'il n'aime pas le très beau temps, car cela lui rappelle l'Inde !

Aline me sembla un peu rêveuse puis elle me dit :

– Mon préféré de Boudin, c'est *La Plage à Villerville*, les personnages à contrejour, leurs ombres, la blancheur d'une robe, les couleurs qui s'évanouissent. Le ciel doré du crépuscule...

J'étais remué par ces ombres dorées.

Aline, rêveuse, cita cette phrase :

– « Boudin, vous êtes un séraphin ! »

– Qui disait cela ?

– Courbet.

Elle me racontait ses souvenirs par morceaux, sans effets, de sa petite voix douce et grave, avec peu de gestes. J'essayai d'évaluer l'âge qu'elle avait quand on lui racontait la légende. 15, 16 ans ? Jolie, curieuse.

– À quel peintre va votre préférence entre Monet, Manet, Courbet, Boudin ?

Elle me répondit, pensive :

– Je sais que vous c'est Courbet, pour sa puissance. Je vous écoutais parler de lui avec votre amie dans la chambre du Havre.

Et je repensai à ces moments où nous n'entamions guère, Anna et

moi, de conversation approfondie avec le modèle. Elle continua :

– Et Monet, dont vous ne cessiez de célébrer les audaces. Moi, c'est Boudin mon modèle. C'est un descendant de pêcheurs. Je l'admire tout simplement pour son art. J'aime Boudin de plus en plus. Il a peint des ciels inouïs, tourneboulés de nuances, violets, gris-noir, rouges, verts, bleu-doré... Il revenait toujours au pays. Je l'ai entendu affirmer, mot pour mot, que lorsqu'on avait la grève de Villers et de Villerville, c'était inutile de courir plus loin. Il aimait peindre en respirant la brise de mer.

Ces propos me touchèrent au plus vif. Je restai coi.

Honfleur : Baudelaire chez Boudin. La cité est un labyrinthe tortueux qui finit en jetée vers la Hève. La ruelle cabossée sent la pisse, l'embrun et la crevette. Le poète anxieux regardait Boudin peindre ses ciels qu'il trouvait merveilleux. Dans *Curiosités esthétiques*, que j'ai lu quelques années après ma conversation avec Aline, il écrit : « ces fournaises béantes, ces firmaments de satin noir ou violet, fripé, roulé ou déchiré, ces horizons en deuil ou ruisselants de métal fondu (...) me montèrent au cerveau comme l'éloquence de l'opium ». Il admirait cet alchimiste si simple, aux yeux bleus, qui allait peindre sur les quais dans le déchargement des paniers de soles et de maquereaux, et qui lui disait : « Je pousse ma charrette. » Baudelaire, malade, ne pouvait plus pousser la sienne, il buvait un peu de cidre. Il traversait une période de débilité. Il lâchait :

– La vie est noire, crénom, c'est foutu ! La foule est idiote.

Eugène Boudin, le pinceau à la main, se tournait vers lui dans le vent marin.

– Je me borne à faire de ces petits riens que personne ne fait.

Et le pied du temps – comme on disait en Normandie – changeait de couleur, d'un bel orage bleu nuit qui faisait ressortir l'éclat des coques des bateaux, rouge vif et jonquille.

Moi, c'est plus tard encore que j'ai vraiment compris Eugène Boudin, surtout celui des plages de Trouville, de Deauville, de Villerville avec leurs personnages regardant la mer. J'ai découvert l'architecture éclatante des robes. La splendeur du blanc qui tranchait dans l'ombre et sur la fresque des autres couleurs. Une disposition très concertée des groupes et des silhouettes, un rythme. Parfois des chapelets de taches sans contour, des chaos de traits... Ces variations retraçaient un rituel plein de mystère diffus. Les hommes dressés de

profil, parfois isolés comme des vigies noires et perdues. Ce théâtre de figures devant la mer, dans l'or rouge du couchant. Cette lumière qui sombre dans la nuit. Tout ce doré au bord de la mort. Comme si ma mère était là, de dos, et que je la devinais sans la voir, mêlée déjà aux fantômes du soir, à la frise de tous mes ancêtres. Cette cérémonie des plages de Boudin était le merveilleux du soir et de la destinée humaine.

C'est peut-être ce que je rêve de restituer dans ce récit de ma mémoire. À la fois la claire et hypnotique *Terrasse à Sainte-Adresse* peuplée de présages et *La Plage à Villerville*, au soleil couchant. Cet entrelacs de prophéties solaires, de départs, d'immobilité crépusculaire, ces éclairs des passions, ce voyage des ombres amoureuses. Le rayonnement éphémère et singulier de notre chair entre *La Vague* des guerres, les massacres du siècle. La folie et la beauté de nos œuvres.

Je retournai à Étretat, je retrouvais Aline au Havre. Notre familiarité grandissait. Elle me faisait quelques confidences sur une enfance qui n'était pas misérable, comme j'aurais pu l'imaginer. Ses parents étaient des boutiquiers d'Elbeuf. Elle était partie à Paris avec un peintre local qui avait été son premier amour. Ses parents avaient condamné cette liaison qui contredisait leur conformisme buté. Elle avait accompagné ensuite son peintre au Havre. Tout cela s'était terminé au bout de quelques années. Elle avait survécu en posant dans des ateliers. Elle ne m'en disait pas plus. Ses rapports avec ses parents s'étaient étiolés. Ils ne s'écrivaient plus. Elle avait un frère entouré d'enfants qui avait absorbé très tôt leur attention.

Un jour, je vis qu'elle était dans le besoin, un peu fatiguée, malmenée par une toux tenace. Je l'invitai à passer un séjour chez moi. Le médecin fut rassurant et elle se remit. Je la surpris sur ma terrasse en train de sourire avec une certaine allégresse à la lumière d'Étretat. Elle m'accompagna sur mon bateau et voulut pêcher. Elle se débrouilla tout de suite. Des habitudes du Havre. Elle tira des flots deux beaux bars que nous fîmes griller sur le feu.

Aline ne devait plus repartir. Ce fut graduel, dépassionné, calme et confiant. Plusieurs fois elle me manifesta son désir de rejoindre Le Havre mais je me rendis compte que c'était une manière délicate de me tester.

Mon oncle Armand vint me voir. Il découvrit Aline. Quand il nous quitta, il me dit :

– Je l’aime beaucoup. Elle a une force.

Quelques jours après, un après-midi, nous errions sur la grève à la recherche de fossiles. Elle mettait dans cette exploration une vigilance, une acuité, une agilité dont je me délectais en secret. Aline dénicha dans la falaise une ammonite, complète et très belle. Son visage était tout animé de joie et je le lui caressai. Soudain elle fondit en larmes. Je fus paralysé de stupeur. Jamais elle n’avait exprimé un tel excès d’émotion. Elle ne me regardait pas, le visage tourné vers la mer. Les yeux grands ouverts, elle pleurait en serrant dans ses mains la spirale de l’ammonite couronnée. Et je compris que ces larmes étaient une sorte de soulagement monté des profondeurs de cette vie que je ne connaissais pas.

Nous sommes rentrés à la maison. Elle vint se coucher avec moi sur le lit. Les marbrures des larmes luisaient encore sur son visage. Elle souriait. Je compris aussi en la voyant se déshabiller et dévoiler ses formes déliées que mon désir n’était pas mort. Ce que nous n’avions pas fait, bloqués, absents à notre corps pendant cette longue torpeur, nous l’avons rattrapé avec frénésie.

Fin juillet, nous sommes allés à Rouen voir mon oncle qui, en douce – alors que nous étions réunis au milieu de la foule du Champ-de-Mars –, me demanda des nouvelles. Je lui dis qu’Aline et moi nous étions tout à fait réveillés. Il me déclara :

– C’est comme ça. Dans la vie, c’est peut-être ce qu’il y a de plus bête et de plus beau. C’est cela qu’il faudra quitter.

Je n’eus pas loisir de répondre à un constat d’une lucidité si incontournable. Car un tonnerre d’applaudissements et de hourras éclata quand déboula la De Dion-Bouton conduite par le comte Jules de Dion, flanqué du prince de Sagan. Des bouquets de fleurs pleuvaient sur les cuivres des carrosseries. Oui, nous étions venus assister à l’arrivée des héros du Paris-Rouen. Hippolyte Panhard, Émile Levassor, Armand Peugeot de l’Odyssée... Ils n’avaient mis que quelque cinq à huit heures, à la vitesse vertigineuse de douze à vingt kilomètres à l’heure, pour franchir les cent vingt-six kilomètres de l’impressionnisme. Tout le long du parcours, ces foudres avaient affolé les vaches de Troyon et de Boudin. Les paysans normands et les petits

enfants criaient d'enthousiasme ou d'effroi, dans les nuées de la poussière dorée de l'été soulevées par les météorites. Emma Bovary et Félicité, en robe claire, offraient des cerises et des gerbes de blé aux Ulysse à essence. À Vernon, qui jouxtait Giverny, les Jupiter auréolés étaient descendus à l'Hôtel du Soleil d'Or. Dans la foule lyrique, Monet, sa femme et leurs enfants esbaudis étaient venus voir le tableau. Monet dardait son œil d'Apache, brillant de lubricité, sur la Panhard & Levassor. Il allait bientôt adorer circuler dans une voiture de la même marque. La presse, éblouie par ces Ben-Hur de la mécanique, crânement déclara : « Aujourd'hui le dos des cochers nous offusque. » Ainsi, la grande civilisation millénaire du cheval tournait la page. Adieu, les chevaux merveilleux de Rubens, de Delacroix, de Géricault, de Degas...

Armand nous lut *Le Journal de Rouen*, au dessert.

– Tiens ! On vient de vendre à Londres trois dents de Ravachol considérées comme des reliques. Le monde moderne est malsain. Tout va trop vite ! Tout est chamboulé, c'est l'anarchie, les gens perdent la tête !

En effet, quelques jours plus tard l'exécuteur Deibler arrivera à Limoges, sur le Champ-de-Foire, pour couper la tête de Bouchareichas, un adolescent de 17 ans qui avait tué son maître.

Un certain capitaine Dreyfus fut condamné, fin décembre, pour haute trahison. Dois-je avouer que nous suivions alors l'opinion quasi unanime, à droite comme à gauche, que Dreyfus était coupable. Le capitaine était bien pour nous l'auteur du bordereau contenant les renseignements destinés aux Allemands. Nous avons même appris un mot nouveau : l'« autoforgerie » ! Un expert, un certain Bertillon, ne reconnaissant pas tout à fait l'écriture de Dreyfus sur le bordereau, en avait conclu qu'il l'avait maquillée pour cacher sa félonie. Clemenceau dans *La Justice* qualifiait ainsi le capitaine : « un cœur abject, une âme immonde ». Jaurès réclamait devant l'Assemblée nationale qu'on rétablisse la peine de mort pour de tels forfaits politiques. Sur l'autre bord, *La Croix* déballait son antisémitisme : « Ces affreux juifs vomis en France par les ghettos allemands. » Tout le monde faisait chorus. Armand, venu nous rendre visite, nous déclara :

– C'est émouvant l'unité de la France, enfin !

Je pensai à des scènes champêtres auxquelles j'avais assisté dans mon enfance, dans les poulaillers des fermes flaubertiennes, aux environs de Rouen. Il y avait toujours une victime expiatoire, un poulet persécuté jusqu'au meurtre. Toute l'agressivité du groupe se déversait sur cette proie unique. Il paraissait que la paix collective se payait au prix de ce sacrifice d'un pestiféré. Quand, par compassion, on soustrayait le souffre-douleur à l'emprise des autres, ces derniers se battaient entre eux dans une pagaille sanglante jusqu'à ce qu'ils s'accordent sur un nouveau paria dont la torture rassérénait la volaille.

En somme, Dreyfus jouait ce rôle de grand rassembleur du poulailler français. Il était idéal ! Mais peut-être que mes comparaisons furent ultérieures et se développèrent à partir du moment où la vérité de l'Affaire éclata. Peut-être aussi m'étais-je mis à la lecture de nos auteurs à la mode : Darwin, Schopenhauer, Nietzsche, tous sans fard sur la nature humaine, et sans séance de rattrapage communiste ou catholique.

Début 1895, Dreyfus fut dégradé dans la cour de l'École militaire. On lui arracha ses décorations, jetées à terre. Armand nous lut l'article de Léon Daudet dans *Le Figaro*. L'écrivain dénonçait le capitaine : « bête hideuse de trahison (...), sa monstrueuse et cupide perversité (...). Il était né traître. (...) face terreuse (...) couleur traître (...), épave du ghetto (...) le mort, le cadavre ». Dreyfus protestait, s'écriait : « Je suis innocent, je le jure sur la tête de ma femme et de mes enfants » et : « Vive la France ! » De sa lorgnette braquée, Léon Daudet observait encore, avec un certain étonnement, que le capitaine restait droit, imperturbable, d'une improbable dignité : « Une fixité d'audace têtue subsiste, (...) il se domine et brave l'ignominie. C'est un terrible signe que cette volonté n'ait pas sombré dans la boue. »

Assistant, beaucoup plus tard, à l'exécution capitale d'un membre de la bande à Bonnot, Léon Daudet criera son dégoût du rituel abject du couperet. Devant Dreyfus humilié, protestant de sa foi en la patrie, Daudet resta opaque.

Quelques années après, je devais lire un livre exemplaire de Maurice Barrès : *Scènes et Doctrines du nationalisme*. Il y revenait sur la scène de la dégradation. Le parallèle avec Daudet était frappant. Les

galons de Dreyfus valsaient, le sabre brisé : « bonhomme doré devenu un bonhomme noir (...). Spectacle plus excitant que celui de la guillotine ! (...) Quand j'ai vu Émile Henry [l'anarchiste] pieds liés, mains liées, qu'on traînait vers la guillotine, je n'eus dans mon cœur que la plus sincère fraternité pour un malheureux de ma race. Mais qu'ai-je à faire avec le nommé Dreyfus ? (...) une branche d'arbre se tend vers lui, pour qu'il s'y pendre. » Et plus loin : « Que Dreyfus soit coupable, je le déduis de sa race... La question de la race est ouverte. »

Ainsi, Daudet et Barrès n'avaient, en somme, qu'une courte pitié gauloise, qu'une humanité gauloise. Ils frémissaient pour Émile Henry ou Jules Bonnot, mais Alfred Dreyfus, le Français d'origine sémite, pouvait crever. Cette humanité avare, ladre, jalousement ethnique, les griffes recroquevillées sur le culte des ancêtres et le fétichisme de la terre des morts, Barrès n'allait cesser de la radoter jusqu'à la Grande Boucherie. Des morts, la terre en aurait ! Barrès se pâmerait dans leur sang. Il n'aurait pas l'excuse du boucher.

Un nouvel amour est une forteresse d'égoïsme dévorant. Dreyfus était en enfer. Aline et moi étions enfermés sur notre île paradisiaque.

Cette trêve amoureuse était miraculeuse après les excès de ma passion pour Anna, la jalousie qui me brûlait. Je ne l'avais bien sûr pas oubliée. Des images d'elle me traversaient dans des circonstances variées. L'aiguillon était encore vif. Mais l'épisode new-yorkais en avait nettoyé le poison, la purulence. Je ne me demandais pas si j'aimais Aline. Passé la démesure d'une dépendance amoureuse aiguë, le cœur s'enveloppe d'une protection qui neutralise les affects trop vifs. Peut-être que, de son côté, Aline s'était échappée d'une situation envoûtante.

Et pourtant nous étions loin de vivre sous chloroforme. Il s'agissait plutôt d'une convalescence où nous apprenions à goûter les plaisirs du présent, comme avec surprise. L'existence recompose des tissus là où nous croyions que la plaie ne se refermerait plus. Est-ce le fait de cet égoïsme biologique dont les philosophes modernes nous parlent ? Nous ne sentions pas en nous ce déchaînement bestial pour la survie et la lutte. Nous nous étions plutôt dépris de l'esprit de combat et c'était à la faveur de cet abandon qu'était advenue cette vallée heureuse.

Notre paradis était donc à son comble quand un navire quitta l'île

de Ré, le 22 février. Longue traversée de l'Atlantique jusqu'aux tropiques américains. À bord de la *Ville de Saint-Nazaire*, un capitaine perdu rejoignait l'île du Diable. Dreyfus était en route pour le bagne. Le même jour, *Le Gaulois* annonçait qu'une lettre d'Émile Zola faisait savoir à l'Académie qu'il posait sa candidature pour le fauteuil de Ferdinand de Lesseps. Il serait débouté. Rien ne reliait encore le misérable déporté de l'Atlantique et le romancier briguant un titre honorifique. Un océan d'iniquité et d'ignorance les séparait. Pourtant, le destin, à qui il arrive d'avoir des envolées d'albatros, réservait au damné le trône absolu de l'innocence et à l'exclu qui lui porterait secours le Panthéon du Juste, auprès d'Hugo. Personne n'aurait parié, ce jour-là, que la mer de l'exil était le chemin de deux éternités qui marchaient l'une vers l'autre.

Au printemps, Anna m'envoya un faire-part de ses noces avec un certain Albert. Armand lui avait dit que je vivais avec Aline. Je ne peux pas prétendre que cette nouvelle me laissa indifférent... La spontanéité d'Anna, son tourbillon de curiosité, sa vivacité frontale, sa prodigalité, ses enthousiasmes étaient irrésistibles. Le piège s'était refermé rapidement sur moi. Elle était maintenant mariée. C'était irréversible et je le supportai. Aline était toute ma vie désormais.

Et nous vécûmes une année de bonheur, jusqu'à ce que mon oncle me prévînt qu'Aubert, mon père, lui avait écrit. Il était rentré d'Argentine enrichi, semblait-il, et décidé à profiter du confort de la vie parisienne. Sa famille le rejoindrait quand il serait définitivement installé. Une bouffée de haine se réveilla pour ce père qui ne m'avait pas reconnu, qui avait abandonné ma mère. Julie. Julie Guillemet. Cette grande image sans visage de ma vie aveugle. Je demandai à mon oncle l'adresse d'Aubert. Il me répondit qu'il m'avait informé parce que c'était son devoir mais que je n'avais rien à attendre de lui, aujourd'hui pas plus qu'hier. Ils s'étaient donné rendez-vous au café. Aubert était resté un homme cynique, opportuniste. Il n'avait pas revu mon oncle pour changer ses rapports avec moi. À ses yeux, c'était une affaire définitivement classée. Il ne m'avait pas reconnu pour son fils parce qu'il était marié et avait d'autres enfants. Armand, hélas, n'avait pas réussi à protéger Julie de la solitude et de la pauvreté. Elle était à

Paris et n'avait pas voulu le rejoindre à Rouen, où il n'était encore qu'un modeste employé de commerce. La maladie pulmonaire qui l'avait frappée avait été rapide et sans merci. Ma mère était enterrée au cimetière de Montmartre. Si je n'étais jamais venu à Paris, peut-être était-ce pour ne pas voir sa tombe.

Oui, Aubert n'avait tenu à revoir mon oncle qu'en raison de la place enviée qu'il occupait désormais dans le commerce de Rouen. Aubert était un affairiste, il était venu aux informations. Armand finit par m'avouer que mon père habitait avenue Hoche. Je le rassurai et lui confiai que je n'avais pas l'intention de lui demander des comptes mais que je voulais seulement le voir, vérifier qui il était. J'étais son fils. Quel héritage pouvais-je partager avec lui, quelle part de déterminisme ? Armand s'exclama :

– Toutes ces idées trop théoriques de Zola sont de la foutaise !

– Je voudrais me faire une idée par moi-même, sinon je ne me débarrasserai jamais de cette idée d'Aubert.

– Tu seras déçu, blessé. Sali. C'est un engrenage maléfique. Ne me fais pas regretter de t'avoir révélé son retour. J'étais obligé de te le dire, si tu avais appris que j'étais au courant sans t'avoir averti tu te serais senti trahi.

L'idée germa pendant une promenade en mer que je fis avec Aline. L'eau était belle et claire. Les falaises se détachaient dans un long dédale de parois lunaires. La sérénité de ce spectacle aurait dû me distraire d'Aubert. Il n'en fut rien. L'idée surgit au milieu de ma contemplation abandonnée. Une intruse irrévocable. Je décidai d'écrire à Anna, de lui exposer mon affaire et de lui demander de trouver un moyen de m'introduire dans quelque soirée à laquelle serait invité mon père. J'osai cette entreprise parce que j'avais répondu au petit mot d'Anna qui m'apprenait son mariage. Ce que j'attendais d'elle était qu'elle utilise les réseaux de son fief père, ses informateurs. Il suffirait qu'un homme d'affaires de leurs amis invite le père et le fils au même dîner. Alors, peut-être que d'Aubert j'apprendrais quelque chose sur ma mère.

Anna répondit à ma requête avec des hésitations du type de celles qui avaient entravé mon oncle. Était-ce bien raisonnable de remuer ces ténèbres si Aubert était cette fripouille qu'on m'avait dépeinte ? Un matin, cependant, je reçus une lettre où elle m'indiquait la date d'un dîner qui aurait lieu à Paris, chez Isaac de Camondo, un banquier

amateur de peinture. Il était en relation avec Gosselin. Mais, surtout, Anna connaissait ses magnifiques collections, de Degas en particulier. Et elle était l'amie d'une femme qui était chère au cœur du banquier. Elle avait joint une invitation pour moi et Aline Lenormand et m'informait qu'Aubert, le riche homme d'affaires, serait là. De son côté, elle préférait ne pas venir encore. Nous nous verrions plus tard. Elle me priait de ne pas provoquer de scandale qui me nuirait. Mon seul but, me disait-elle, devait consister à me faire par moi-même une idée de la personnalité d'Aubert et à tenter de recueillir, en effet, quelque chose d'inédit sur ma mère. Quelle que fût la vérité, si elle était révélée exactement, elle serait préférable à l'ignorance, à l'errance, à l'obscurité angoissante. Ainsi, Anna se préoccupait de mon sort.

Aline me surprit une fois ou deux en flagrant délit de rêverie. Je ne lui avais rien caché de mon projet, sur lequel elle s'était gardée de donner un avis tranché. La seule chose qu'elle laissa filtrer, c'était que, pour sa part, elle en savait assez sur ses parents pour ne rien tenter de plus. Il fallait donc que j'aille à Paris pour la première fois de ma vie. Aline connaissait bien la ville.

Le printemps verdissait les arbres des avenues. Les jardins étaient en fleurs. Notre hôtel au fond de l'avenue Victor-Hugo se trouvait assez près du bois de Boulogne où nous nous promenions, sans cesse distraits, en fin d'après-midi, par le spectacle des équipages et des fameuses lionnes qui rivalisaient d'élégance dans leurs victorias. Un soir, nous avons vu le Pré Catelan illuminé, bourré d'une clientèle huppée. Nous avons dévoré, dans les allées, un cornet de frites avec un bock que nous servit une jolie fille qui nous dit avec un large sourire : « Ce n'est pas une selle d'agneau Otero, mais c'est meilleur quand on est un joli couple d'amoureux. »

Notre chambre laissait passer les échos de l'avenue, le martèlement assourdi du trot des cabriolets. C'était le rythme, le climat de la ville qui se réverbérait jusque dans notre lit. De notre balcon on pouvait contempler le flot, le lustre des voitures, des centaines de destinées hâtives, fouettées par le désir, la cupidité, la haine, la passion. Et cela nous amusait, nous qui étions habitués au silence seulement rompu par les rumeurs de la mer.

Je découvris le Louvre, qu'Aline connaissait depuis sa jeunesse. Ce

fut une avalanche de trésors. Nous nous sommes dirigés en hâte vers les Courbet. J'éprouvai peu d'émotion en regardant *Un enterrement à Ornans*. Il ne correspondait pas à la mythologie que je m'étais formée sur le peintre. J'avais vu des représentations du tableau mais je ne fus pas touché par ce défilé de visages frustes et ce rituel rustique. Certes, je comprenais bien le scandale qu'avaient pu représenter les dimensions du tableau, accordées là à des gens triviaux et non plus à des héros, mais cette révolution provocante intéressait ma curiosité sans produire en moi une passion visuelle... Le choc vint aussitôt après quand je reconnus *La Mer orageuse* que j'avais vu Courbet peindre jadis à Étretat. La vague bourrue, courroucée, avec deux barques sombres calées sur les galets. Le bourgeonnement de nuages grumeleux, menaçants, et ce petit coin d'azur léger dont je ne me souvenais pas du tout.

Notre-Dame fut le cœur de tous mes enchantements. J'avais vu la cathédrale en photo. Mais là, devant moi... Je fus happé, englouti dans une joie profonde, oui, rayonnante, qui fit sourire Aline d'étonnement et dont elle suivit l'élargissement dans mes yeux et sur tout mon visage. Que m'arrivait-il donc ? Les deux tours, l'équilibre de l'architecture, les souvenirs de Victor Hugo, le chevet entouré de ses pattes de coléoptère posé au bord des eaux. Les ciselures des façades. Les statues variées de la Vierge. Nobles ou plus délicates. Tout me parlait, mais de quoi ? Chaque jour il fallut revenir voir Notre-Dame, et c'était chaque fois une lumière nouvelle, un angle nouveau, une souveraineté plus accomplie et un sentiment d'intimité, de familiarité, dont je faisais part à Aline qui me trouvait bien étrange. Elle me suggéra soudain, presque timidement :

– Peut-être que tu as vu la cathédrale dans les bras de ta mère.

Je me tus, en proie à un saisissement.

– Mais rien ne m'est jamais remonté de cette époque, dis-je enfin. Ma mère est morte quand j'avais 3 ans, un peu plus. Je ne vois rien. Je n'ai jamais revu quoi que ce soit.

– Tu sais, tu la voyais chaque jour. Tu as eu cela. Même si l'image s'est envolée. Tu l'as vécu.

Je serrai Aline contre moi. Et je regardai la cathédrale avec une émotion redoublée.

Nous sommes allés nous asseoir dans un petit square au bord de la Seine. Le soleil affluait dans le transept sud. On disait que quand

arrivait le solstice d'été ses rayons venaient baigner la statue de la Vierge qui se trouvait à l'intérieur. Une théorie plus secrète existait : cette statue était un avatar d'Isis. La cathédrale était un temple pétri de réminiscences de l'Orient. Aline avait des airs d'Isis sinueuse en quête d'un Osiris errant.

J'ai récemment appris qu'en 1885, lorsque Freud vint à Paris auprès de Charcot, ce fut Notre-Dame de Paris qui le subjuguait. Plusieurs fois il visita, contempla la cathédrale. Ce trésor de mon cœur.

Il fallut bien s'occuper de mon père, découvrir le visage de Guy Aubert. Mon oncle m'en avait fait un portrait : un grand bonhomme à favoris blancs, de 78 ans, sanguin, couperosé, ventru, appuyé sur une canne à pommeau d'ivoire, affichant des épingles diamantées sur ses cravates, et aux doigts des bagues qui révélaient un goût de la breloque et du tapage. Je voulais le repérer et l'observer un peu avant la réception chez le banquier.

Nous sommes allés avenue Hoche devant le numéro indiqué, tout près du parc Monceau. Nous avons un peu tournoyé dans le quartier comme de fins limiers. Puis nous avons franchement guetté pendant une heure. En vain. Notre petit jeu aurait pu durer ainsi longtemps. Le soir nous avons vagabondé dans les allées du parc Monceau. Alors Aline, tout bonnement, me révéla qu'elle avait vu deux tableaux du parc peints par Monet. Décidément, j'aurai été éduqué par les femmes de ma vie.

Notre chambre était abreuvée de reflets d'avenue, de miroitements et de cliquetis sonores, fracas de sabots clinquants. Aline était à la manœuvre, métamorphosée, parisienne et libertine, affranchie des fatalités du passé, gaie, gourmande, surprenante. Je poursuivais l'image de sa croupe ricochant dans le miroir encadré par deux chérubins.

Nous vîmes une haute silhouette se profiler au bout d'une allée. Canne et favoris. Nous nous fîmes tout petits sur notre banc. L'homme passa, mais il avait le teint blanc et le ventre sec. Ce premier jour, nous avons été bredouilles. C'est dans un bar, non loin de ses appartements, qu'un matin nous avons aperçu la bête. L'homme correspondait au portrait dessiné par l'oncle Armand. Un escogriffe rougeaud, claudiquant et bagué, mais encore virulent, parlant fort.

Mon cœur battit plus fort. C'était sans doute notre gibier. Mon géniteur. Une sorte de monstre surgit de la nuit. À la fois totalement étranger mais proche par ce que j'en savais. Ce mélange était très perturbant. J'aurais pu le voir et partir. Cet homme ne me concernait pas. Quand il sortit, nous avons un peu attendu en nous dérobant et j'ai crié d'une voix de tonnerre : « Aubert ! » Il s'est retourné brusquement en inspectant la perspective brouillée de l'avenue. Hélas, c'était bien lui, l'amant de Julie. Quelle déception ! Aline me dit qu'à 30 ans il avait dû être assez séduisant. La vie l'avait gâté, corrompu. Il entra bien dans l'immeuble de l'avenue Hoche.

Habit sombre, chemise blanche, cravate noire, épingle ornée d'une perle. Robe svelte de satin pourpré. Nous étions revêtus de nos vêtements de parade pour rencontrer Aubert chez Isaac de Camondo. Nous l'avions revu au parc Monceau, silhouette fondue dans la lumière filtrée par les feuillages, en train de lorgner quatre nounous en tablier blanc, assises sur le même banc, fraîches et bavardes. Aubert pastillé de rayons et de reflets se déplaçait lentement, boitait, glissait autour de la barque des donzelles dont une donnait secrètement son beau sein dru à un bébé.

Depuis François Depeaux, auquel, bien sûr, je pensai, je n'avais jamais vu tant d'éclat. J'étais alors au bras d'Anna et je commençais de souffrir. Là, Aline passait son bras fin sous le mien. Je ne souffrais plus d'amour mais un très vieux foyer de haine s'infectait à l'approche du moment clé.

Rue Gluck, derrière le magnifique opéra de Garnier. Équipages fourbis, cour d'honneur, escalier de marbre, salons, tapis, miroirs, laquais vêtus d'une veste à pans bleus et d'un gilet jaune. Chandeliers qui flambent. Cristal de roche, statues d'Asie, vases d'Orient. Kakemonos. Peintures. Les Camondo étaient auréolés d'une légende presque exotique. Ils avaient été les banquiers des vizirs de Constantinople. Ils possédaient un palais des *Mille et Une Nuits* sur le Bosphore.

Isaac de Camondo était célibataire, affable, exubérant. La moustache largement retroussée. Il était flanqué d'une amie blonde qui vint au-devant de nous, devina qui nous étions et nous présenta à Camondo comme des amis d'Anna et, surtout, des fous de Monet. Le banquier fut charmant avec Aline.

Je le voyais. Il était là. Nous faisons partie du même monde. La silhouette d'Aubert était la plus haute, mais aussi la plus basse quand ses problèmes articulaires de vieillard l'obligeaient à se courber, à s'incliner sur la dorure du pommeau. Il épiait, goûtait, avalait à grandes rasades l'éclat de l'argent, du vermeil, des bijoux, des colliers sur les gorges nues. Il était le seul à se mouvoir, à rouler de long en large comme un vieux fauve.

Isaac de Camondo nous fit voir ses Boucher, ses dessins sensuels de Watteau. Puis nous sommes entrés dans le salon des Degas : que de danseuses ! Des floraisons de tulle immaculé. Des poses, des explosions de lumière. *Le Tub*, le beau corps vrai de la baigneuse accroupie, surprise dans sa toilette crue, les jeux délicats du pastel. *Les Repasseuses* aux nuances si tendres, leur corps saisi dans la lassitude de l'effort pâmé. *L'Absinthe* cruelle, décatie, corrosive. Et beaucoup de chevaux élégants. Tel était le trésor de Camondo. Dans d'autres enfilades de salons, nous vîmes des Manet : *Le Fifre*, éclatant de contrastes polis de rouge, de blanc, de noir et qui n'était pas sans me rappeler *L'Enfant à l'épée* du Metropolitan Museum. Cézanne : *La Maison du pendu*, *Les Joueurs de cartes* solidement construits, calés comme des dogmes...

La belle amie de Camondo se rapprocha. Elle nous adressa un grand sourire et nous dit :

– Le voici, votre Monet !

Tout à coup elles apparurent. Un groupe de quatre tableaux, quatre *Cathédrales* de Rouen que j'avais vu Monet peindre. Cela ne remontait qu'à trois ans et ma vie avait totalement changé. J'avais, en quelque sorte, découvert l'Amérique puis rencontré Aline. J'avais perdu Anna et ne l'avais retrouvée que sous le signe délavé de l'amitié. Ces quatre *Cathédrales* me stupéfiaient, car je les avais connues en chantier, dans le désordre des ateliers de fortune, dans la comédie des boutiques confinées de Rouen. Et surtout dans le délire de ma jalousie, de ma passion pour Anna. Chez Camondo, elles me semblaient enfin libres. Elles étaient sorties de leur devenir, de leur anarchique creuset. Elles se succédaient, paisibles, épiphaniques, et révélaient l'évolution de leur lumière : *La Cathédrale, le portail et la tour d'Albane, temps gris*. *La Cathédrale, soleil matinal*. *La Cathédrale, le portail et la tour d'Albane, effet du matin*. *Le Portail et la Tour d'Albane, plein soleil*. On passait ainsi d'une ombre laiteuse et floue à un porche

orangé, creusé et plus serti. Ensuite, c'était un florilège de nuances fusiformes et bleues. À midi, la vision était pleine, équilibrée, soleilleuse. Il y avait toujours, dans le détail, ces taches contingentes, la trace de coups de pinceau accidentels. La cathédrale de Rouen n'était plus une église gothique hérissée, mystique, symbolique, un vaisseau haussé vers Dieu, mais une pâte pétrie, tissée, réinventée par le pinceau de Monet. Un visage de Monet de la famille des *Meules*. Un beau visage de peintre matériel, sans autre dieu que l'esprit présent de la peinture.

D'autres Monet à Vétheuil, à Argenteuil... Des Renoir, des Pissarro.

Et ce fut le tour d'Aline de s'émerveiller, car une rafale de Boudin nous cueillit : *La Jetée de Deauville*, une grande étendue de sable et de ciel, quelques traits aigus, taches. L'audace, l'essence... Et *Baigneurs sur la plage de Trouville*, cet imbroglio égrené, son imprécision virtuose. Ce bleuté Boudin, si beau, si rare, perçant les gris, la turbulence des nuées labourées, floconneuses. Boudin, « le Raphaël des ciels » clamait Courbet. Le Havre... Honfleur, l'embouchure de la Seine... L'estuaire amer et doux de nos enfances. À 24 ans, Monet séjourna à Honfleur, il trouvait ces lieux adorables. « C'est à en devenir fou, tellement j'ai envie de tout faire, la tête m'en pète ! » Tout commençait, l'excès, la boulimie insatiable, la belle folie. Sans le savoir, nous vivions déjà avec lui dans la fable.

Au moment des digestifs, dans une enfilade de salons tapissés de soie bleue, Aubert s'assit dans un cercle de bergères Louis XV. Sous un grand tableau de jeunes filles de Renoir. Nous nous sommes faufiletés dans le cercle. Mon cœur me faisait mal, une ramure de nerfs me barrait la poitrine, le sentiment d'un fer ou d'un fouet. Je vis dans le fond des yeux d'Aline une ombre anxieuse. Une femme élégante, souriante, dotée d'un accent américain, avisa le tableau.

– Renoir. Le nom me ravit, alors que c'est un peintre tout en roses et en fleurs. Renoir !

– Ah ! Louisine ! s'exclama un autre amateur de peinture. Si vous considérez les noms... Caillebotte, alors ? Assez cacophonique. Et Boudin, rien que le son !

Aubert lança avec un toupet sardonique :

– Tout le monde ne peut pas s'appeler Delacroix ou Géricault.

Je m'attendais à tout sauf à ce que mon géniteur – ce mot me fait horreur – se place sous la bannière des romantiques flamboyants.

Une petite femme rigolote et ronde pouffa en s'exclamant :

– Et quand vous vous nommez Poussin !

Oui, j'avais bien entendu « Louisine », et retrouvé l'écho des exclamations d'Honora O'Hara : « Tout le monde ne peut pas s'appeler Louisine ! », « Mais Louisine Havemeyer, neveu ! » Louisine, le sucre qui rachetait tout Courbet ! m'avait déclaré le baryton Faure.

Aubert tenta d'adresser à la millionnaire une œillade plissée de malice, d'intelligence, d'on ne sait quelle complicité parfaitement fabuleuse où il semblait mettre tout un fond d'intuition finaude et de tact démentis par sa grossière figure de flibustier à la retraite. L'œil de Louisine se glaça. Elle achetait de l'art authentique sous la férule de Paul Durand-Ruel. Son expérience américaine lui faisait détecter l'escroc sans faillir. Quoique tous ces millionnaires l'aient été, d'abord, de père en fils, jusqu'à se construire des châteaux idéaux et se forger des collections plus surnaturelles que les épées des chevaliers du Graal.

Au moment où nous nous rassemblions pour sortir sans nous presser, Aline parla à Louisine de Courbet. Je m'approchai et ajoutai que nous l'avions vu jadis, à Étretat, en train de peindre la mer et la falaise. Louisine parut appâtée.

– Comment était-il, le fameux Courbet à Étretat ? Moi, je ne l'ai jamais rencontré, je suis arrivée trop tard.

Je fis un vaste mouvement circulaire des deux bras pour signifier que le sujet était infini... Puis, pour émoustiller un peu Louisine, je soufflai :

– Il avait tendance à se baigner tout nu, en fumant sa pipe !

– Oh ! Il devait être beau comme un Indien de George Catlin.

Louisine nous souriait aimablement. Je déclarai :

– J'ai adoré *Femme à la vague*, à la galerie Durand-Ruel, sur la Cinquième Avenue, je l'aurais volontiers volé !

– Oh oui ! Je le connais, ce tableau, il m'intéresse beaucoup, moi je ne veux pas le voler mais l'acheter... Je suis une honnête femme !

Acheter ! Le sucre, les ravages du sucre... Alors elle me demanda :

– Et *La Femme au perroquet*, vous l'avez vue aussi chez Durand-Ruel ?

Je fis une gaffe énorme :

– Non, je l'ai vue au Metropolitan !

Louisine me regarda, réfléchit une seconde et me lança, railleuse :

– Homme d'Étretat, vous vous trompez de perroquet ! Vous confondez le perroquet sur son perchoir de Manet, au Metropolitan, à côté de Victorine Meurent très habillée, et celui de Courbet, beaucoup plus exubérant, coloré, battant des ailes sur le dos de la main de la femme au perroquet qui, elle, est complètement nue. J'espère l'acquérir bientôt... Un tableau extraordinaire ! Il paraît que Courbet venait y faire d'ultimes retouches au Palais de l'Industrie, juste avant que l'Exposition soit ouverte. Vous savez, certaines femmes se ruinent pour acheter des bijoux, le plus beau collier de perles. Moi je préfère un tableau fait par un homme à une perle faite par une huître !

Je bafouillai des excuses sur les perroquets et comme Louisine semblait tout connaître, pris d'audace, je la questionnai plus avant :

– Auriez-vous vu, chez un collectionneur, un nu de Courbet... très nu... privé de sa tête ?

Louisine prit un air faussement offensé.

– Enfant qui ne soutenez pas le regard des femmes, vous leur coupez la tête pour mieux les regarder !

Une femme de milliardaire a de la réplique ou elle mérite encore moins l'argent de son sucre.

– Il faudra venir voir mes tableaux, chez moi, à Manhattan ! *La Source de la Loue* de Courbet ! Et les *Meules* de Monet. Vous aimez les *Meules* ?

Enthousiaste, je m'exclamai :

– C'est le Monet le plus grand, à mes yeux, au-dessus de tout. Fou et cosmique !

Elle prit soudain l'air un peu penaud et facétieux de quelqu'un qui s'excuse.

– Hélas, je n'en ai que deux exemplaires dans la neige... La chère Bertha Palmer en a six, dont une toujours dans la neige mais avec un admirable coin de ciel fou, ardent, au lever du soleil. Cela change tout, n'est-ce pas ?

Et Louisine répéta, comme font les gens du monde, son invitation volatile :

– Alors passez donc nous voir à New York, amis d'Étretat et de Courbet.

Je mentis quelque peu et dis :

– Oui, j'ai vu votre maison flanquée de ses deux donjons !

– C'est un hommage rendu à votre esprit médiéval et

chevaleresque. Les tableaux français, nous avons le devoir de les protéger dans des donjons français, mais en Amérique ! À l'abri de vos émeutes et de vos guerres qui brisent les idoles ou les dérobent. Chez nous, Courbet, Monet et Degas ne tomberont pas sous la coupe de vos ennemis et des ennemis de vos ennemis !

Nous sortîmes deux marches derrière Aubert, que l'escalier mettait tout de même en difficulté. Aubert se laissa lentement avaler dans son coupé. Fouette, cocher ! On le tenait.

La période qui suivit fut difficile pour Aline, car je ne pensais qu'à acculer Aubert à des aveux, des révélations qui auraient mis fin à mes doutes, à toutes mes questions.

L'atmosphère idyllique, très érotique, des premiers jours, sur la paille dorée des bruits de la ville, s'éclipsa pour des angoisses tendues. Je traquais Aubert dans les rues, de loin, sans oser l'aborder, le coincer, lui arracher une vérité.

Le quartier du parc Monceau ne se prêtait guère à un traquenard. Haussmann et ses acolytes l'avaient nettoyé de ses recoins de sédition, d'émeute libertaire et de rapines... Ce jardin lumineux peint par Monet, destiné au succès et à la vente, ce berceau des flâneries amoureuses avait été aussi le théâtre des pelotons d'exécution des communards. Les lieux sont voués à l'amnésie. Si on feuilletait la mémoire d'un seul endroit, on y trouverait un empilement de coïts et de crimes déployés des néandertaliens à la silhouette sénile et vaguement délinquante de Guy Aubert. Le parc Monceau sous sa colonnade corinthienne a toujours couronné les assassins.

Il me fallait les auspices de la nuit. Qu'Aubert rentre tard d'une ultime partie fine. Je le guettaï et, bientôt, sans Aline, que j'abandonnais à notre hôtel. Un soir, elle pleura brièvement, non parce qu'elle redoutait la solitude mais parce qu'elle me voyait happé par une forme de folie. Cette nuit-là, je renonçai à la traque.

Oh oui ! Je sais... Je le lirai, l'autre ! Dès 1920, le docteur viennois de l'inconscient... après avoir découvert son poulain, chez Sophocle. Évidemment, aujourd'hui je puis faire le malin, je n'ignore plus rien. Mais à l'époque j'étais dans la peau du mythe dont les dessous m'étaient à peu près inconnus. Certes, un carrefour eût été bienvenu où j'aurais réglé son compte à Aubert. À la faveur d'un accident de cab et de chevaux, quelque chose comme la débandade qui s'était produite

quand j'avais retrouvé Aline, au Havre. Par une nuit de printemps trop chaude, les canassons sont énervés, recrues. Ils ramènent Aubert de son stupre. Moi, je fonce dans mon cab vers Aline, ma reine. Vacarme. La voiture d'Aubert se disloque, je bondis de la mienne pour recueillir d'ultimes aveux qu'il renâcle encore à faire. Je cogne le vieillard déjà passablement amoché. Il vide son sac. Oui, Œdipe fait mouche et nous hante depuis la fable grecque, l'entrefilet d'Homère. La folie des tables tournantes d'Hugo me revient, quand l'Ombre lui dit : « Sois l'Œdipe de ta vie et le Sphinx de ta tombe. » On ne s'en lasse pas !

Il n'y eut pas de carrefour de Delphes, même si ce nom est beau, d'une beauté prophétique. J'attendis la nuit dans le jardin de Monet et des cadavres de la Commune. Pendant laquelle, à Londres, il vampirisait le génie de Turner et de Constable. Les allées ombrueuses étaient remplies de parfums de roses. Une prostituée juvénile vint s'asseoir auprès de moi. J'eus envie d'elle. Le rossignol chanta, celui qu'on appelle l'oiseau de Daulie, autre nom d'une surnaturelle splendeur. Je bandai. J'approchais de la cinquantaine, du versant nocturne. L'autre, le héros, était un beau jouvenceau impulsif. Moi, j'étais un barbon. Version du mythe, soit ! Mais en vieux beau. Pas de fille Antigone. Pas de blessures perçant mes pieds. D'autres traces, c'est vrai, mon blason de Kabylie, auraient pu me faire reconnaître par Mathilde. Ma mère était morte dans sa fleur, nul danger de coucher avec elle. À moins qu'on ne m'ait caché une autre vérité. Que Mathilde... Mais ce serait trop romanesque. On sait que Dieu est mort, et avec lui la subversion luciférienne du roman.

Oui, dans l'ombre d'un porche, c'est là que je l'ai harponné. Quittant à regret ma voisine, la prostituée dont le parfum suave imprégnait mes narines et ma chemise. Le vieil Aubert sort de son coupé fornicateur et funèbre. Il monte sur le trottoir, appuyé sur son pommeau d'ivoire dont le reflet me saute aux yeux dans la lueur d'un réverbère. L'odeur hilarante du gaz nous baigne. Je l'empoigne, le menace d'égorgement, le pousse sous un porche. J'ai senti la faiblesse de ce corps qui fut si fort. Cela a craqué. Je lui ai assené un coup de pied dans les tibias. Il bafouille, il voudrait crier mais redoute d'y passer. Il croit que je suis un communard, un anarchiste, un suppôt de Courbet, un voleur, un spectre qui rôde depuis la fusillade du parc Monceau. Il ne peut imaginer une minute qui je suis. Il n'a pas reconnu, dans les ténèbres, l'invité du banquier Camondo. C'est bête

de finir ainsi sa vie dans un guêpier de voyou minable. Il vide ses poches, et l'intérieur de son frac. Il ne connaît que la langue du troc des marchands de sucre.

– Aubert, qu'as-tu fait de ma mère ?

La peur l'étrangle à ce mot de la vie et de la mort.

– Qui es-tu ?

– Je suis Charles, le fils de Julie Guillemet.

Le silence.

– Je n'ai rien fait.

– Tu l'as abandonnée.

– C'est elle qui est partie.

– Parce que je suis né.

– Je ne pouvais pas.

– Tu ne voulais pas.

Il se tait, il a peur, une trouille de vieux qui m'épie avec des lueurs mauvaises traversant la panique. Il voudrait avoir vingt ans de moins pour contre-attaquer. Il n'a tout de même pas osé dire qu'il n'était pas le père de l'enfant, il n'a pas osé salir ma mère. Elle est rusée, la vieille épave luxurieuse, quand c'est la fatalité qui frappe.

– Je ne peux plus empêcher ton sang pourri de polluer mes veines.

Il se tait. Son regard traqué. De temps en temps, il le jette de côté, espérant le secours d'un passant héroïque. Mais Dieu est mort et le roman avec. Et Lucifer. Il n'y a plus qu'un pauvre diable vengeur.

Il jappe :

– Tout cela est trop loin !

– C'est tout près, c'est là, le présent brûlant.

Il redoute ce langage de fou. C'est pire que tout.

– Est-ce que tu l'as vue morte ?

Il a de plus en plus peur.

– Non, ça je le jure, nous étions séparés depuis trois ans.

– Tu as fui comme un lâche rejoindre une famille que je vais dévaster, à laquelle je vais tout déballer.

Il se tait. Il sait que les familles en pareil cas déniaient, rejettent le fou d'Étretat qui vient brandir ces fantômes enfermés dans tous les placards des tribus.

– Quel était le visage de ma mère ?

Il se tait.

– Réfléchis, souviens-toi. Je ne te demande pas si tu l'as aimée. Est-

ce que tu as un mot pour me dépeindre son visage ?

– Elle était belle.

Cette beauté dans la bouche molle de peur d'Aubert me fait mal.

– Je sais qu'elle était belle. Son frère, mon oncle Armand, me l'a dit.

Je le sens tenté par la riposte qui serait : « Pourquoi ne l'a-t-il pas secourue ? »

Il n'ose pas.

Je fonce soudain sur lui. Je lui muselle le mufle et je le frappe jusqu'à ce qu'il s'effondre dans le trou du porche. Je sens l'odeur de sa viande percer le parfum de son eau de toilette. Son odeur intime de suint, de fin de journée, de fin de destinée, d'entrailles lassées par les fièvres et l'alcool des tropiques.

Il saigne, il bégaie. Il ne m'a jamais supplié.

Le silence. De temps en temps, des chevaux emportent dans leur voiture les errants de la nuit. Leur robe musculeuse luit. On entend leur souffle.

Soudain, il dit sur un ton ferme et clair :

– Ingres a fait d'elle un dessin.

Je tressaille. Je suis saisi. C'est sorti de la nuit, du fouillis d'Aubert écroulé.

– Tu inventes, tu m'égares, tu mens... Ou alors, dis-moi où se trouve le dessin.

– Je ne le possède pas, il l'a fait avant que je ne la rencontre.

– Que tu rencontres qui ?

– Julie.

– Julie qui ?

– Julie Guillemet.

– Ma mère.

– Oui.

– Attention, Aubert, si tu as inventé le dessin d'Ingres, je le saurai. Je vais faire une enquête tenace. Je remonterai tous les fils !

Deux coursiers encore, martelant le pavé du glas des sabots. Les cabs noirs semblent des corbillards de fêtards.

– Si tu as menti, je le dévoilerai et je reviendrai te tuer. Préviens la police si tu veux. Je détiens beaucoup de secrets sur toi, sur ton commerce, sur l'Argentine où tu as laissé ta famille, sur ta fortune. Alors, est-ce vrai, ce dessin d'Ingres ?

– Ingres a fait d'elle un dessin, elle en était fière, elle me l'a dit plusieurs fois.

– Tu l'as entendue dire cela de sa bouche, tu étais là, elle te parlait. Elle était belle. Tu as eu cette chance.

– Je te jure qu'elle l'a dit.

Ce « tu » !

Je le laisse ramper vers son appartement. Qu'il me balance ! J'en répondrai devant la loi. Albert sera mon avocat. Le mari d'Anna.

Je raconte tout à Aline.

– Qu'en penses-tu ?

– C'est trop précis, sans doute, pour être un mensonge. Je sais qu'il y a beaucoup de dessins d'Ingres.

– Tu sais tout.

« Ingres a fait d'elle un dessin. » Comment cette phrase parfaite qui me hante a-t-elle pu sortir de la bouche d'Aubert ? La ligne absolument pure de la phrase. Ses sonorités taillées au burin. Son fil de rasoir étincelant. Son azur. Je ressasse la formule talismanique. Et la maxime m'émerveille. Merlin aurait pu la prononcer si le magicien était né aujourd'hui. Il y a donc, dans cette histoire sinistre, une sorte de Graal. Et c'est Ingres qui le porte. Le sang de Julie a tracé le dessin.

Nous avons traversé la place Pigalle où pullulait la bohème et où Aline me montra la Nouvelle Athènes, un café sur trois façades. Elle me révéla que ç'avait été le donjon belliqueux des impressionnistes. Manet jadis y venait chaque jour. Autour de la fontaine qui occupait le centre de la place avait lieu, tous les lundis, le marché des modèles. Je me demandai si Aline avait été ici à l'encan. Ou, pire, ma mère. Pourtant, l'évocation de l'endroit ne semblait pas troubler ma compagne quand elle me précisa, tel un ethnologue, que les peintres académiques venaient choisir alentour de la vasque leurs figures pour fresques orientales. harems de pacotille, odalisques perverses à demi voilées.

– J'ai vu de pauvres filles des Pouilles ou de belles Napolitaines tonitruantes attendre le client. Leur abondante chevelure brune se prêtait aux mises en scène des bordels imaginaires, des orgies théâtrales de Couture ou des esclaves nues de Gérôme vendues dans ses souks. Toute la compagnie criait et se chamaillait. Les gendarmes accouraient. Parfois, l'Olympe – c'était le nom du marché – proposait

jusqu'à une centaine de femmes ! Pour les Marie Madeleine, les Diane. Les plus opulentes, à la peau très blanche, faisaient les saintes martyres avides d'être tenaillées. Les mulâtresses, les servantes ambiguës du sérail.

Plus loin, la place de Clichy était encombrée de voitures, de charrettes et d'une foule bigarrée. C'était le Paris vif et voyou. Dans le tourbillon des bars, des trafics, des cabarets. Chevaux vivants et chevaux de manège. Boutiques, kiosques, casino, cafés-concerts, vieilles façades, baraques, tohu-bohu. Restaurants tapageurs. Arsouilles et femmes trop fardées, prostituées et vagabonds, belles lorettes entretenues trottant au bras de leur vieux. Chroniqueurs, folliculaires, caricaturistes, toutes sortes d'escogriffes avec leurs filles de noce, rapins et poètes sortis des rues voisines, du Chat Noir, du Tambourin, de la Brasserie Reichshoffen où Manet avait eu ses ultimes quartiers. On aurait pu encore observer Degas au La Rochefoucauld, raide, sardonique et voyeur, ou traînant dans les rues chaudes des marcheuses pour y cueillir les cohortes de ses grenouilles, de ses naïades au tub, exhibant leurs reins et leur rousse chevelure. Toute la faune des tenancières, et des catins sublimes de Toulouse-Lautrec.

Le gardien du cimetière Montmartre consulta ses listes mais ne tomba pas sur le nom de Julie Guillemet. Je craignis que mon oncle n'ait oublié que la concession qu'il avait achetée n'arrivait pas jusqu'à ce jour. Le gardien me demanda l'année de la mort de ma mère. Je lui dis 1850. Il nous indiqua une zone du cimetière au bout d'un labyrinthe d'allées.

Nous marchions au milieu des monuments imposants, coupoles et colonnades, scrutant les noms, et c'est ainsi que nous avons buté sur les tombes de deux caciques. Stendhal arborant son portrait et plus loin Berlioz bizarrement auréolé des lettres de son nom dans un rayonnement de ferronnerie solaire comme la retape des Folies-Bergère.

Nous divaguions chez les morts vêtus de marbre sans trouver le nom de ma mère. Nous longions des entrepôts et des toits d'usines. L'ombre noire des ifs se détachait sur les luisances des dalles funéraires. Les buis sentaient le Christ. Un charme se dégageait de ce silence, de l'odeur des fleurs fanées. Tout finissait ainsi dans un périmètre où l'on parquait les reliques d'enfants qui avaient crié de bonheur, d'amants qui s'étaient enlacés, de gloires qui avaient

impressionné le monde. Ces pensées banales nous frappèrent. Nous n'étions pas tristes. Le soleil inondait la ville artificielle et son architecture de mosquées, de temples, de palais, de coupoles en miniature. C'était un Orient de sépulcres.

Au terme d'une circonvolution incertaine, l'improbable nous sauta aux yeux : Julie. Julie Guillemet sous une lame de grès sombre. Ainsi, c'était là son dernier Havre. Je n'éprouvais nul effroi, mais une sorte d'étonnement profond. La pierre du tombeau escamote l'essentiel, ce crâne qui gâcherait la méditation. On rêve devant la pierre. On voit se réverbérer les souvenirs, si on en a, ou ceux que les autres nous ont rapportés. Le tombeau est le territoire non d'une dépouille squelettique et cynique mais d'un fantôme plus vaste, enveloppé de la durée de son destin. L'image plane autour du caillou qu'elle dilate infiniment. On se tait, on reste bête. On ne voit rien. Je n'ai jamais rien vu de ma mère et cet effet d'irréalité atteignit son comble devant le reflet minéral de sa disparition. Le silence avait un éclat extraordinaire au milieu des vaisseaux morts. Nous aurions pu, à notre tour, être aisément effacés. Une sorte de bonheur doux et diffus rayonnait dans notre âme. Était-ce un reste flou de l'instinct de vie ou la prémonition de la délivrance ultime ? On avait l'impression aussi de naître, de flotter dans un placenta boréal.

Nous sommes ressortis, avons acheté un pot de fleurs que nous avons déposé sur le tombeau de grès. Si ma mère me voyait... « Ô mon fils ! » comme dans la descente aux Enfers d'Ulysse. Quand j'ai connu Mathilde, à peu d'années près elle avait l'âge qu'aurait eu alors ma mère si elle avait vécu. Mes désirs en auraient-ils été changés ? Mathilde serait-elle devenue impossible ? Anna ? Aline ? Les pointillés de la vie naissent dans ces limbes, au fond d'un berceau englouti, alentour d'un tombeau précoce. Mon destin a été signé là, sans moi. Je marche sur ce sillage de neige sans deviner l'avenir.

J'écrivis une longue lettre à Anna. Était-il possible de remonter la piste d'un dessin d'Ingres du milieu des années 1840 ?

À notre retour à Étretat, Anna me répondit qu'elle déploierait tous ses efforts et rameuterait ses relations pour en savoir plus sur un dessin d'Ingres de cette époque représentant un portrait de très jeune femme. Mais le signalement était très vague. Et l'œuvre remontait à un peu plus de cinquante ans. Elle m'annonça encore que son premier grand vernissage à Paris aurait lieu, chez Georges Petit, au mois de

mars suivant. Elle serait touchée que j'y assiste avec ma compagne.

Anna m'écrivit bientôt sur l'enquête qu'elle menait. Degas était un grand collectionneur. Il possédait une foule d'Ingres et pouvait lui ouvrir des pistes. Il était justement en pleines tractations avec le musée Ingres de Montauban à propos de dessins et de peintures, de photos. Elle avait rendez-vous avec lui. C'était un homme d'une grande exigence, d'une intégrité rigoureuse mais virulent, d'un caractère hérissé, sardonique. Le marchand Goupil, mort récemment, avait détenu lui aussi une importante collection.

La vie reprit. Nous sommes allés à Rouen visiter avec Armand le village nègre de l'Exposition coloniale : un lac, des cases, des pirogues, cent vingt Africains évoluant dans un quotidien de confection. Les bourgeois de Flaubert s'esbaudissaient devant les indigènes qui les regardaient avec des sourires embarrassés. Les dames trouvaient les naturels mieux faits que leurs maris, mais trop noirs. Elles adressaient des « Coucou ! » aux enfants, plus mignons que leurs parents. Les hommes observaient que, sous le bougé des robes de coton, les jeunes négresses avaient des fesses plus hautes et plus fermes que leurs bourgeoises sans muscles. Armand, envieux et pensif, conclut :

– Ce type de beauté, c'est pour les artistes !

Deux mois passèrent et je reçus une lettre d'Anna, des nouvelles de Degas, de la maison Goupil. Les dessins en leur possession ne correspondaient guère au portrait d'un modèle de l'époque qui aurait cadré avec ma mère. Mais on avait indiqué à Anna un grand réseau de collectionneurs. Cependant, au cours de tant d'années, le dessin avait pu passer par différents propriétaires, disparaître en Europe ou en Amérique. Anna prit certaines précautions pour me révéler encore que la très jeune femme pouvait n'avoir posé que pour un des élèves d'Ingres...

Armand venait nous voir souvent. En vieillissant il se rapprochait de nous. Je voyais dans ses yeux qu'Aline lui plaisait mais comme rétrospectivement, avec un sourire aimablement désamorcé. Mon oncle était devenu très gourmand. Il arrivait avec sa cuisinière, elle nous préparait des homards, des langoustines, des huîtres, des soles à

la sauce crevette, mijotées dans la crème avec des moules. Il dévorait en regardant de côté comme si on avait pu lui voler sa part.

Mais ce qui devait bouleverser Aline, ce fut cet après-midi d'octobre doré où Armand débarqua à la gare des trains qui désormais desservait Étretat. Il tenait contre lui un grand paquet. Il avait une expression de secret. Pendant que notre cabriolet cavalcad sur la falaise sinieuse, il se tut sur l'objet. Puis il nous réunit dans le jardin sur la table duquel, face à la mer, il défit l'emballage. Apparut un tableau : un ciel, rien qu'un ciel ardent dont le jaune d'or déchirait un chamboulement de nuées grises, ardoisées, tantôt brossées en sens contraire. Ce qui frappait, c'étaient deux extraordinaires hachures de bleu de Prusse à l'état pur.

– Eugène Boudin ! s'exclama Aline. Oh ! qu'il est beau ! Un ciel de Boudin. Rien qu'un ciel ! Et ce bleu...

– Il est pour vous, Aline, et pour la vie.

Aline fut saisie par l'émotion, sa poitrine tremblait de bonheur. Elle embrassa Armand et moi aussitôt après et revint contempler longuement le tableau. La mer devant nous élargissait un grand cercle pailleté d'argent, piqué d'un navire noir. Le jardin sentait le parfum sucré des roses automnales. Les peupliers lançaient des fusées de feuilles d'un jaune séraphique.

En décembre, un gel brutal couvrit d'une carapace de glace les chemins, les jardins et les plages de galets miroitants. Les arbres, tels des lustres de cristal, cliquetaient d'une féerie d'éclats. Le dégel fut aussi brusque que l'avait été le coup de froid. Les sources, les fontaines, les pisseuses bouillonnèrent comme en montagne. Mathilde était là, depuis quelques jours, seulement accompagnée de l'éternelle Angélique et du cocher. Une lassitude de la vie parisienne l'avait fait aspirer à un repos, sur la falaise, devant le panorama des flots.

Une nuit où le vent soufflait, vers 3 heures du matin, un grondement nous réveilla en sursaut, Aline et moi. Un roulement de terre caverneuse. Le sol vibrait. Aussitôt un fracas gigantesque retentit, un long craquement. Je me ruai vers la fenêtre, l'entrouvris et inhalai l'espèce de fumée plâtreuse d'un nuage de poussières précipité vers notre vitre. Je refermai aussitôt. L'ombre caractéristique du Clos de l'Étoile avait disparu dans la nébuleuse tonitruante. Nous nous précipitâmes dehors avec deux lanternes. Je conjurai Aline de rester à

l'écart, j'écartai violemment les éléments de la palissade et je fonçai dans le jardin des voisins.

Un homme criait, Angélique accourut. Le cocher en jaillissant des dépendances avait eu la jambe brisée par la chute d'un madrier.

– Où est Mathilde ?

Angélique, haletante, me répondit :

– Nous avons dégringolé l'escalier, nous courions toutes les deux dans le vestibule, puis il y a eu un effondrement !

Alors on entendit un appel. C'était la voix angoissée, étouffée, de Mathilde.

– Je suis bloquée, derrière la porte...

L'entrée qui permettait de pénétrer dans la maison par l'arrière, une sorte de petit porche coiffé d'un toit, s'était disloquée. Angélique brandit une lanterne que venait de lui passer Aline qui en tenait une autre pour m'éclairer. Je cherchai un passage dans les débris.

– J'arrive, Mathilde !

Je soulevai une poutre, aidé par les deux femmes – il aurait fallu avoir le temps de l'étayer avant que je ne m'engouffre. Je passai dessous. Les faisceaux des lanternes bigarraient le chaos d'ombres et de clartés pingres. Je ne distinguai rien et pourtant Mathilde, toute proche, m'appelait. Je repoussai un barrage de décombres et enfin, dans l'étroite lueur d'une lanterne qui réussissait encore à percer le fouillis, je vis bouger les deux pieds de Mathilde. Son corps était coincé sous une pièce de bois. Je tentai de manœuvrer le panneau mais il fallait le dégager d'un amas de pierres. Je craignais de rater l'opération et que tout ne retombe sur Mathilde. C'est alors qu'Aline se glissa sous le tunnel où je me trouvais. Sa lanterne ouvrait un peu la vue et ma compagne m'aida à soulever la boiserie en protégeant Mathilde. Angélique nous tira du trou.

Mathilde était maintenant couchée dans l'herbe, couverte de plâtre. Son visage portait la trace de contusions et de petites blessures. J'examinai son corps sous sa chemise que je relevai avec précaution. Il était couvert de bleus et de quelques plaies, semblait-il, peu profondes.

Elle nous souffla :

– Je suis sonnée...

Angélique était retournée voir Julien, le cocher qui avait le tibia cassé. Des voisins arrivèrent, les propriétaires d'une villa en amont et

des fermiers. Ils n'avaient pas de dégâts mais avaient entendu le tonnerre de la catastrophe. Ils avaient envoyé chercher des secours en ville. En attendant, les fermiers costauds portaient Mathilde sur un brancard improvisé. Aline et moi soutenions les épaules du cocher qui geignait. Les pompiers et une ambulance n'arrivèrent que deux heures après. Les percherons nerveux hennissaient. Mathilde et le cocher furent emmenés à Fécamp.

Le lendemain après-midi, Gosselin débarqua à l'hôpital de Fécamp où nous étions déjà présents, Angélique, Aline et moi. Mathilde était pâle, avec des pansements semés un peu partout. Elle ne souffrait d'aucune fracture. Mathilde dit à son mari que je l'avais sauvée avant l'écroulement définitif. Il me fixa des yeux, me tendit la main.

– Merci, l'ami, merci !

Le cocher avait été opéré et allait bien. Anna m'envoya un mot affectueux.

Le spectacle du capharnaüm était impressionnant. La lumière du jour dévoilait l'ampleur de la faille. Tout était sens dessus dessous. Un amalgame inextricable de matériaux, de plâtre, de grosses pierres, de morceaux de toiture, de verre éclaté, de cheminées culbutées, de balcons rompus, de meubles broyés, de miroirs brisés, de tentures arrachées. Le tout aspiré en un torrent chaotique vers le précipice de la falaise béante.

Les experts mirent des semaines à se prononcer. La thèse qui prévalait attribuait la catastrophe à la fonte brutale des glaces, qui avait dilaté les sources et les sols. Ce n'était pas la première fois qu'une villa partait à la mer.

Aline ne voulut pas rester dans notre maison juchée à quarante mètres de l'abîme. Il faudrait des mois pour dégager les ruines. Nous ne pouvions vivre au bord de la fosse sinistre qui serait mise à nu. Nous avons loué une maison à Étretat. Elle bénéficiait d'un jardin mais nous avons perdu la vue sur la mer. Mathilde, choquée, refusait de revenir sur cette terre de désastre.

Début janvier 1897, Anna accoucha d'un fils. Alexandre était né. Aline et moi nous en fûmes très remués. Que de bouleversements terribles et doux...

Le vernissage d'Anna eut lieu, comme prévu, en mars. Nouvelle escapade à Paris ! Je me rattrapai. Nous profitâmes de notre séjour pour visiter le musée du Luxembourg, qui bénéficiait du récent legs Caillebotte et de sa collection d'impressionnistes. Nous découvrîmes, dans une annexe sans éclat, Cézanne et ses baigneuses obliques et primitives. Degas et ses femmes à la toilette ou sortant du bain, ses danseuses. *Le Moulin de la Galette* de Renoir étourdissant de vie ronde, incarnée, fruitée, tourbillonnante, hilarante, comme les Rubens admirés au Louvre. Je demeurai longtemps devant une *Gare Saint-Lazare* de Monet, tout azurée d'un fond bleu vif, blanchie de vapeurs nuancées de rose et d'or. Cet essaim de touches était capté dans la grille de la verrière et de l'architecture de métal, avec des ombres, des transparences, un foisonnement volatile, mais surtout l'extraordinaire pichet noir d'une petite locomotive coiffée de sa cheminée étroite comme un cou. Et que dire des Pissarro, des Manet, *Le Balcon* où je reconnus le regard noir, sourcilieux et si beau de Berthe ? Ce grand type haussé derrière elle, c'était Antoine Guillemet, me révéla Aline. J'avais rencontré le peintre, lors du dîner de Rouen, chez François Depeaux. Ce fut une apothéose qui signa ma perte.

Il y eut toute une avalanche de nouveaux tableaux. Je me sentais submergé. Je ne pouvais plus rêver à la peinture, l'halluciner, la voir dans des illustrations ou dans les récits des autres, de Mathilde, d'Anna, de Jean-Baptiste Faure, d'Aline. Sa présence multipliée me sidérait. J'étais tantôt bizarrement déçu, comme si le réel ne pouvait égaler les délires de l'imagination, tantôt porté au comble de l'enthousiasme. Je n'arrivais pas à accommoder ma perception.

Nous sommes revenus le lendemain même. Alors je goûtai le véritable bonheur de la contemplation. Comme les tableaux de Meissonier, les Orient de Gérôme me paraissaient d'un autre âge auprès de mes idoles. Gérôme qui, avec vingt membres de l'Institut, avait rédigé une lettre d'indignation contre la présence des impressionnistes au musée du Luxembourg : « Pour que l'État accepte de pareilles ordures, il faut une bien grande flétrissure morale. » Gérôme, le Napoléon du chromo, le marché d'esclaves épluchées comme des raves, l'ahuri du harem, le bidet de ses bayadères. L'Âne du nu.

J'eus le plaisir de retrouver un Daubigny intitulé *Le Printemps*. Doux et fleuri comme une enfance imaginaire, reflétée dans les eaux

d'un étang. Mon oncle devait me révéler, des années après, que le Daubigny emporté à New York était peut-être un faux.

Aline m'emmena rue Le Peletier, au Café Riche. Les trottoirs et les terrasses grouillaient de filles légères et rieuses au bras de boulevardiers coiffés de chapeaux melon. Paris buvait, s'amusait, vaquait à ses fringales. Dans l'échelonnement des vitrines, des affiches et des théâtres. Cet enjouement érotique m'excitait. Je caressai le bras nu d'Aline à la frange de son gant. Je serrai sa taille qu'elle creusait en me glissant de côté un regard flûté de citadine. Moi, le Normand taciturne, j'avais envie de Paris, de le sentir, de le toucher, de bousculer ses breloques, d'ouvrir sa robe de soie, ses jarretelles brodées, de humer son rayon de musc. Le Café Riche tout de tentures, de girandoles, de miroirs, de cuivres, de cloisons, de panneaux richement décorés nous tournait la tête dans son brouhaha orgiaque. Voyeurs, nous nous régaliions des parades des femmes gantées et des gommeux à magnolia. Les savants mouvements de cou, l'oscillation des gorges sous les crocs des moustaches. Nous avons bu un mystérieux Maiden's Blush : l'absinthe des artistes ! Mandarine, bitter, vin rouge et fine champagne.

Un vieil homme entra accompagné d'un autre. Aline le reconnut tout de suite.

– C'est Pissarro ! Pissarro !

Il possédait une belle tête de nomade aux pommettes saillantes et aux joues creuses qui me rappela les migrants d'Amérique, leurs chapeaux ronds, leurs grandes barbes blanches. Aline lança au garçon qui débarrassait nos verres :

– C'est Pissarro !

Avec un drôle d'accent belge, le garçon confirma :

– Oui, il est installé au Grand Hôtel de Russie. De sa fenêtre, il peint les cavalcades des Boulevards, les foules et les voitures.

– Et son ami ? s'enquit Aline avec audace et curiosité.

Le garçon nous scruta, méfiant, avant de se pencher et de souffler :

– C'est le grand géographe Élisée Reclus...

– L'anarchiste... me précisa Aline, tout bas.

Au retour, sur le boulevard des Italiens, nous avons été pris dans les essaims des passants de Pissarro, le charivari des promeneurs, des acheteurs, les embouteillages des chevaux tirant les omnibus bariolés, les hautes impériales dont les demoiselles en bottillons montaient

allégrement les marches étroites. Vacillants, nous avons carambolé les élégantes. Aline se trémoussait de plaisir. Nous avons croisé des courtisanes indiscretes. Les fameuses « horizontales » des chroniques libertines du *Gil Blas* que nous achetions au kiosque et que nous lisions dans notre chambre. Sur notre couple en maraude, Astrée, Octavie, Armide, voire Hyacinthe, au charme plus ambigu, dardaient leurs beaux yeux luisants de vices calculés.

Le quartier débordait de peinture. On vit des Monet dont un *À Grainval, près de Fécamp*, bien de chez nous, qui semblait ainsi, en plein Paris, nous ouvrir les greniers de la mer.

On découvrit des Manet directs et forts, d'une évidence immédiate et trompeuse, fraîche ou fatale. À la vitrine d'un certain Vollard surgirent plusieurs Cézanne devant lesquels on s'arrêta longuement. Les hachures inclinées, courtes et juxtaposées, de ses touches sur ses pommes et ses paysages provoquèrent en nous un plaisir visuel inédit et presque tactile. On avait envie de les tracer nous-mêmes pour en éprouver la volupté pure, primitive. Ce n'étaient plus les taches concentriques et brouillées des impressionnistes. L'architecture en était différente, plus géométrique et plus silencieuse, qui nous donnait un étrange bonheur. Une sorte de douceur émanait des couleurs souvent suaves. Un tableau intitulé *La Montagne Sainte-Victoire* dépeignait un mont dressé au-dessus d'un paysage en damier. Tout était calmement terrassé en aplats jaunes et verts, sédimenté, bâti, pyramidal. D'une grande sérénité lumineuse. Nul chaos Monet mais un cosmos d'ermite méditatif.

– Tu sais ce que Cézanne a dit de Courbet ?

Je fis signe que je l'ignorais.

– Il a déclaré que Courbet manquait d'élévation !

– Quand il aura élevé la chair au diapason de sa Montagne, on verra !

– C'est poignant ! Zola, son ami d'enfance passionné, son frère d'enfance, n'a jamais complètement défendu ni reconnu Cézanne. J'ai lu dans un article qu'il le considère toujours « comme un grand peintre avorté » !

– Même formule dans *L'Œuvre* ! Dix ans qu'il n'en démord pas.

J'étais très ému en entrant dans la rue Godot-de-Mauroy. De loin, on voyait devant les vitrines de la galerie Georges Petit un afflux de foule élégante et bavarde. Le temps était encore froid, vivifiant. Les femmes portaient des manteaux de fourrure, des étoles, des manchons et des toques, toutes sortes de pelisses de bêtes chassées, piégées : loutres, furets, martres, visons, ratons, loups, vigognes, renards... Degas lança :

– On dirait un peloton de Cro-Magnonnes fraîchement émoulues des cavernes.

Oui, c'était lui, le maître. Je savais qu'Anna avait noué avec Degas certains liens d'amitié et qu'elle avait visité son atelier. Alors elle surgit, dans l'entrée, pour l'embrasser.

Sa peau frissonne. C'est mon amante perdue. En longue robe rose indien, ailée, ornée de bouffants gris perle... Ses seins très beaux de jeune maman se gonflent dans son décolleté.

Aline ne peut s'empêcher de me regarder à côté d'Anna. Je le vois, je cache mon émoi. Anna sourit à Aline, avant d'accourir et de nous embrasser. Voilà, en un tour de main on est devenus des amis. Ce sont les enchantements de la vie. Vous chevauchez une femme écartelée, païenne, qui vous étreint avec des yeux éperdus de passion, qui culbute et vous montre le fauve de son entrefesson, dans un déchaînement d'obscénité. Trois ans passent. La dame s'est rhabillée et vous colle une bise de tendresse fraternelle. Que s'est-il passé ? Rien, les circonstances ont changé. En sera-t-il ainsi d'Aline ? Nos mœurs donneraient la berlue aux Martiens. Attendu que ces derniers ne sont préoccupés que par leurs guerres multiples et qu'ils sont, en matière de désirs, d'une fidélité sans faille. « Inconstant à la guerre et constant en amour » est un dicton de la planète rouge...

Anna nous présente à Degas et file. Une jeune fille élancée, rousse, s'empare des amas de manteaux sauvages, qui débordent de ses bras nus. Ces peaux qui tapissent les chambres des bordels et parent les reins des Zoulous.

Le décor est somptueux, le marbre, les tentures rouges, l'espace immense, les fauteuils profonds... Tout le gratin décoré se presse. Georges Petit paraît. C'est un élégant gominé, clinquant. Il a fait fortune en vendant des Millet.

Anna s'entretient avec le vieil anar Pissarro. Un bandeau cache son œil malade. Toujours ses pommettes d'ardent tzigane et sa longue

barbe blanche. Anna vient nous le présenter. Nous lui disons que nous sommes d'Étretat. Nous parlons bientôt de Monet et voilà que Pissarro nous annonce que le peintre est revenu dans notre pays, pendant notre absence ! C'est Durand-Ruel qui lui a tout raconté. Monet s'est retranché à Varengeville, au Petit Ailly, dans une maison de douanier qui domine, au loin, toute la falaise de Pourville. Il fait un froid du diable. Le vent formidable. Le ciel bouge tout le temps. Il se bagarre et il se plaint que les marées soient capricieuses et que... l'herbe soit trop verte !

– Elle est bonne ! Trop verte ! On ne le refait pas. C'est comme, jadis, à Étretat, les coups de mer, la neige ! On devient trop vieux pour le plein air. Moi, désormais, je tâche de m'abriter derrière une fenêtre bien située.

Après ce bref échange qui l'a mis en confiance, Pissarro chipote le luxe de la galerie Petit. Il désigne certains prétentieux.

– Ils jugent et raillent. Mais le bourgeois est toujours bête ! Et la bourgeoisie s'abêtit de plus en plus. Elle se trompe sur tout. Elle n'aime que le pâmé nacré d'alcôve. Tout ce qu'elle admire depuis cinquante ans tombe dans l'oubli, le ridicule ! Le carnet d'adresses de Petit, à part de belles exceptions, c'est des zoulous à gants couleur paille, à claque et à queue-de-pie ! On est en pleine révolution sociale et ils ne voient rien ! Mais les idées ne s'arrêteront pas !

Les tableaux d'Anna sont masqués par la cohue. Je reconnais le buste d'Angélique. Ses seins agressifs et pointus d'un blanc farineux dardent entre deux têtes nattées. Je retrouve ses cuisses sous le nez d'une femme maigre, au teint rouge. Son dos fabuleux coupé par une nuque bovine. Des portraits de pêcheurs, de modèles de Fécamp, du Havre. Les visages, c'étaient une des obsessions d'Anna. Pas seulement le nu, mais le visage, comment l'attraper et le rendre. Degas épie une de ces têtes. Il préfère les nuques de ses baigneuses entraînées dans la cataracte de leur éclatante tignasse. Anna me rapportera ces mots de Degas : « Pissarro et moi avons de mauvais yeux et Monet commence à se plaindre de sa vue, c'est pourquoi on peint si bien. Toutefois Monet est surtout un décorateur ! »

On me montre Stéphane Mallarmé, occulté par un groupe et réapparaissant, effleuré par un éventail, reflété dans un miroir, vacillant, vieux cygne incliné, raffiné que peignit, jadis, Manet. Dans ses méandres ailés, il semble naviguer vers un phare... Je le vois, tout

frémissant devant une belle femme luxueuse, manche à gigot, d'âge mûr. Degas, qui s'est rapproché de nous, semble animé d'une verve féroce. Il nous déballe qu'il s'agit de Valtesse de La Bigne, une amie de Manet qui avait fait son portrait. Cette Valtesse initia au tribadisme la grande Liane de Pougy pendant que cette dernière couchait avec Mac-Mahon et lui faisait les poches.

– Une passe de ces mangeardes, c'est le prix d'une *Cathédrale* de Monet !

Degas n'aime pas Monet. Il achève le tableau en racontant que Valtesse ruina le prince Lubomirski – dont je m'avise que je connais le château d'Étretat que Mathilde fréquenta –, tout se tient. Il lui acheta à Paris un somptueux hôtel particulier que Zola visita. Dans la chambre de Valtesse trônait un monstrueux lit de bronze doré dont le maître s'inspira sans vergogne pour décrire la célèbre couche tout en or de Nana. Et Degas sardonique d'ajouter que Valtesse fut l'amie de tous les peintres réunis dont elle collectionne encore les tableaux... J'en reste coi. Aline ne peut s'empêcher de demander :

– Même de Boudin ?

– Pardi ! Boudin, Monet. Mais Gervex et Courbet furent ses amants !

Elle a couché avec Courbet ! Du temps de Napoléon Badinguet, avec lequel elle a sans doute forniqué aussi, avant Sedan et Mac-Mahon. Nous sommes sonnés.

Degas s'éclipse tandis que Mallarmé, en extase, hume, comme catleya, l'antique catin des cycles. En fait, le grand amour de Mallarmé ne fut pas Valtesse mais Méry Laurent, elle aussi très blonde, très opulente et naguère si proche de Manet. Mallarmé, sec et racé comme l'insecte du désert, pénétra-t-il jamais le jardin de la luxuriante ? Mais que vois-je ?... Ce n'est pas un songe. François Félix Depeaux passe devant le corps éclaté d'Angélique. Le Charbonnier des heures horribles. Il disparaît dans le moutonnement de la meute. Les anciens combattants sont là, les héros de l'amour. Une très belle femme attire tous les regards. Degas trotte derrière elle, il nous chuchote qu'il s'agit d'Élisabeth de Riquet... Riquet de Caraman-Chimay. Pour faire simple : la comtesse Élisabeth Greffulhe.

Deux jeunes gens la contemplent, plongés dans le pur ravissement.

– C'est Lucien, le beau Zézé, le fils d'Alphonse Daudet. L'autre damoiseau : connais pas !

Une femme nous informe avec zèle. Elle est haute et forte comme une jument de gendarme, avec un nez de travers et des pupilles en billes d'agate.

– Le damoiseau, c'est un jeune auteur très chichiteux, un certain Marcel Proust qui vient de publier, chez Calmann-Lévy, des pages à falbalas et fréquente le salon de la mère Lemaire. On le voit qui ourle ses yeux de biche pour Reynaldo Hahn. Il rêve de déverser les torticolis de ses phrases dans les colonnes du *Figaro*. Il lèche sa prose et les bottes de Gaston Calmette, la vedette montante, le nouveau secrétaire de rédaction du journal. Ce petit Proust est le bichon de la flagornerie. Il ne sera pas un écrivain !

Degas s'écarte et la guêpe le traite, en ricanant, de vieux rinceputain impuissant.

Nous respirons mieux, à Étretat, au milieu des pêcheurs laconiques et des falaises candides. Anna revient vers nous. Elle me présente Albert, son mari. Un type pas très beau, mais l'air intelligent, aimable aussi. Belle voix, regard rapide et sagace, traits un peu disproportionnés, menton assez rond, mâchoires saillantes et trop carrées, joues un peu creuses par contraste. Un charivari de Cézanne cantonné, quand même, aux limites de l'acceptable. Donc un charme. Une tête vaguement paysanne. Ce moujik l'étreint à sa guise. C'est lui qui en jouira à volonté jusqu'à plus soif, et que vieillesse s'ensuive, impuissance et trépas ! Il partage déjà avec elle tant de souvenirs. Superstitieux, on compte les années. Je l'ai aimée pendant près de dix ans ! Il souffre encore d'un certain retard, comblé par le fait qu'il la voit tous les jours.

Anna est donc là, à côté de son mari, ne manque plus que l'enfant. Pour la photo. Et moi, une espèce d'oncle, de parrain putatif, de cousin perturbé, de bâtard un peu raté, un peu raturé, infirme des guerres indignes, un peu rentier, vieux beau flanqué d'Aline, le modèle du Havre... Anna Duchemin me regarde avec franchise, un naturel désarmant, assez doux, mais lavé, lissé de tout soupçon d'érotisme. Gosselin surgit. Il me toise, me prend à part tandis qu'Anna entretient Aline qui la complimente, tournée vers le ventre immaculé d'Angélique coupé d'un drap propice, parfaitement arbitraire et rajouté, si je me souviens du seul paysage passionnant qu'il dissimule. Gosselin sourit avec un pli de malice.

– Que voulez-vous, mon vieux, on s'y fera !

L'ingénieur qui a voulu m'assassiner. Philosophe amnésique, presque attendri de retrouver là mon ombre. Il a donc gagné. Il a le triomphe nonchalant. On est refaits tous les deux par un troisième violon. L'avocat Duchemin, qui ne s'est pas beaucoup donné de mal. Ainsi se relève-t-on des égarements de sa précocité sur une épaule humaniste et stable.

Ces fers enfouis bougent encore, pendant mon soliloque nocturne, à côté d'Aline endormie. Tout le monde change de lit. On ne saura plus, à la fin, quand vient la sénilité, avec qui on dort. C'est déjà la même chose dans les rêves. On durcit devant l'image d'une amante impromptue, surgie on ne sait comment du passé. Ensuite, on se relève pour pisser. La nuit du lendemain, c'est Mathilde qui revient dans mes songes, exquise, encore juvénile, sa toison adorable, éternelle. Une autre la remplace : Germaine dans la maison du pêcheur... Ou Valtesse dans son lit d'or, transformé en vaisseau dont la figure de proue est la tête barbue de Zola. Tous les fantômes défilent. Les terre-neuvas de Fécamp appareillent... Est-ce mauvais signe ? Même d'improbables odalisques apparaissent, comme extirpées de tableaux de Gérôme. Ou la tête de la duchesse d'Uzès, vissée sur un incroyable torse de maquerelle naine de Degas. Envahi, soudain, par une onde inouïe de bonheur, je vois – cadré dans l'angle d'un ventre cerné de la partie supérieure des hanches et des cuisses – la plénitude d'un beau sexe de femme, frisé de poils, ourlé de ses lèvres... Mon Dieu, serait-ce lui ? Je me réveille.

Anna a-t-elle de si puissantes hallucinations oniriques à côté d'Albert ronflant ? La vie est un nuage de nymphéas.

Six cheveux de femmes, perruques ou cheveux roussis

Deux tibias

Une main complète sans bague

Trois troncs incomplets

Un pied intact dans une élégante bottine de marque

Deux côtes

Onze fausses dents

Une dizaine de kilos d'entrailles...

Ce catalogue macabre est-il une farce du Grand-Guignol qui vient d'ouvrir ses portes ? Non, c'est le style cynique du *Matin*, qui énumère le peu qu'on a pu récupérer pour identifier les aristocratiques victimes du Bazar de la Charité, rue Jean-Goujon. Plus de cent morts, en ce jour de vente au profit des pauvres. Que dire de cet effroyable bûcher de dames patronnesses ? Cette liste cannibalesque, est-ce tout ce qui reste du Gotha ? Un Bossuet nous manque pour faire une homélie sur l'évanescence des puissants. Certes, la célèbre journaliste libertaire, Séverine, écrit : « Quelle leçon d'humilité pour ceux qui sont orgueilleux (...). Celle-là était peut-être fière de sa forme périssable, dont le ventre ouvert là-bas, comme une corbeille, étale les intestins qu'a respectés le feu. »

On riait, hier, de ces bonnes fées pétries de charité, on critiquait leur prodigalité factice qui ne remettait nullement en cause les ressorts de l'injustice sociale mais servait plutôt à les maquiller. Et voilà qu'on les pleure dans toute la presse. La fine fleur de l'aristocratie française, un Azincourt au féminin, avec, à sa tête, la duchesse d'Alençon, sœur de l'impératrice d'Autriche, oui, Sissi. Princesses, jeunes comtesses, marquises, jolies vicomtesses, femmes de chambre, toutes printanières, par ce beau mai 1897, idéalement bleu, digne d'un roman de Mme de

Séjour. Toutes zélées en robe claire devant leur comptoir. Retrouvées dénudées, troussées par les flammes, carbonisées en tas, avec des contorsions atroces de corsets cendreaux tandis que les cochers armés de leur timon tentaient de défoncer les parois extérieures encore debout... Sous le feu, les dames distinguées, comme ferait la simple foule, s'enfuient en hurlant, se bousculent, s'entravent, tombent, sont enjambées, piétinées, étouffées par les plus énergiques. Darwin est à la mode, le voilà ! Les agonisantes martelées, criblées par les talons fous de la meute. Une rescapée raconte l'atrocité avec une poignante franchise, son escalade hagarde de la pyramide des membres brûlés, des têtes béantes, horrifiées, des poitrines pantelantes, pour sauver sa peau. Le pire est le comportement de ces jeunes messieurs, les galants à pommeau et gardénia à la boutonnière. Ces zoulous gantés que raillait Pissarro. Tout à l'heure, ils flirtaient, à leur comptoir, avec les futures héritières. Maintenant, en se ruant vers la sortie, les muscadins bataillent de leur canne et perforent le sein des petites amoureuses terrassées. Quelques palefreniers ventrus, purotins musclés, valets, cochers, cuisiniers accourus se révèlent plus chevaleresques. Certains dardent les tuyaux d'arrosage des voitures sur des femmes hurlantes dont la robe entièrement brûlée laisse voir la chair à vif. Sous tous les porches des immeubles on tente d'administrer les premiers soins à des agonisantes écorchées. Les formidables percherons qui tirent les voitures rouges des pompiers renâclent, hennissent dans l'amoncellement de décombres fumants. La fresque de leurs poitrails se gonfle, de leurs échine tempétueuses. Ce sont de monstrueux agglomérats de dragons effarés dans un typhon de cendres.

Le préfet survient, c'est trop tard, le toit goudronné s'est déjà effondré, scalpant les crânes, noircissant l'ossature des visages méconnaissables. Dans son style inimitable, Lépine résume la situation : « Quand j'arrivai sur les lieux, l'eau des pompes avait changé ces cadavres en boue gluante. » Un quotidien royaliste donne un exemple physique : « Du brasier débouche une femme qui est un globe de feu (...) l'abdomen ouvert, (...) les flammes qui la dévorent consomment la tête et font se fendre les chairs. C'est la baronne de Saint-Didier. » Je plains la pauvre famille lisant ces lignes. Le journalisme va-t-il trop loin ?

Une silhouette de fauve cherche une femme dans la ruine fumante. C'est celle de Ventre d'Argent, de Galliffet, le marquis des massacres.

Le matamore maigre et vif, armé de sa fameuse moustache en crocs, le grand exécuteur de la Commune, est là. La vieille hyène efflanquée, toujours faraute, porte sa fameuse plaque de métal pour contenir sa tripaille trouée au cours de la guerre du Mexique. Il hume l'odeur de l'horreur à laquelle il est habitué. Pour une fois que les morts ne sont pas de son fait... Galliffet cherche, pour les arracher aux griffes du bûcher, ses amies, les comtesses Greffulhe, Félicité, la belle-mère, et surtout Élisabeth Greffulhe, la bru, dont il raffole, la future icône proustienne. Elle a refusé de venir. Mais la rumeur circule qu'elle y est ! Bien vivante, elle pourra ainsi se métamorphoser en Guermantes sous la plume de Marcel Proust et lui inspirer des hallucinations de blancheurs mythologiques un soir que sa déesse émergera des profondeurs de sa loge de l'Opéra. Cette nuit de l'incendie, les loges de l'Opéra seront vides. Hélas, rien n'affleure plus des exquis mousselines des cygnes consumés. Au Palais de l'Industrie la centaine de dépouilles est rassemblée. À la lueur des torches, les pères et les mères défilent pour tenter de reconnaître leurs filles : amas de suie où les bijoux seuls tiennent au squelette.

Nos dames de Charité sont mortes pour les plus pauvres, c'est vrai. Ce qui sans doute autorisa – avant que les agents n'interviennent – une horde de pickpockets opportunistes à mettre le grappin sur les rubis rôtis.

La comtesse Greffulhe mère et la fameuse duchesse d'Uzès seront épargnées de justesse. Félicité Greffulhe, petite personne de 72 ans, replète, haletante, acharnée, dure à cuire, emportera la recette de la journée, en escaladant à l'aide d'une échelle le mur d'une arrière-cour ardente, pleine d'agonisantes arrosées par les sauveteurs.

Au grand dam de l'ingénieur Gosselin, l'incendie a été causé par les progrès de la science, l'installation d'un appareil cinématographique dont un projecteur a provoqué le jet d'étincelles fatales ! Flambent les bobines d'un film fort drôle de Méliès.

Certains accuseront, on ne sait comment, les Juifs. Lors des funérailles à Notre-Dame, le père Ollivier proclame : « La France a mérité ce châtiment par un nouvel abandon de ses traditions... » Dieu donc nous punirait par un massacre de femmes. Parole évangélique ? Aline, qui sous son air souple est à l'occasion un esprit fort, me déclare dans sa colère :

– Le propre des religions humaines, c'est d'injurier l'infini.

La nuit, je poussai un cri. Aline me saisit le bras pour m'apaiser. Mon cœur battait une chamade affreuse. Je lui dis que je venais de faire un cauchemar.

C'était une monstrueuse, intarissable chevauchée conduite par la duchesse d'Uzès, la Veuve, coiffée de son bicorne, revêtue de son appareil de maître d'équipage. Elle avait un derrière énorme et une haute tête minérale et grise, de sphinges frappée de froide détermination, d'éternité destructrice. Félicité Greffulhe, la douairière, cavalait à ses côtés, cravachait, tirant la langue, en serrant toujours la recette du Bazar. Les chevaux, d'une extraordinaire proximité musculeuse, hennissante, galopaient, soufflaient dans une sonnerie de cors, de cuivres assourdissants. Un hallali d'apocalypse. Les deux guerrières impavides fonçaient, enveloppées de leurs meutes. Des chiens colossaux, innombrables, gueules béantes, toutes langues dehors comme des flammes, babines gonflées, crocs acérés. Ils se ruaient, grondaient, ondulaient en raz-de-marée ensauvagé de teintes fauves, se coursaient, s'amalgamaient, poussaient des aboiements tonitruants. Ils se mordaient, accéléraient, pantelaient, grognaient, se carambolaient de rage, éventraient, dévoraient les plus faibles au passage. Au sein de cette cohue infernale, des espèces de piqueurs battaient le rappel où je reconnus les têtes de Drumont, de Déroulède, du général Boulanger, de Rochefort, du duc d'Orléans, du marquis de Morès... Ils portaient tous un gardénia à la boutonnière. Une tempête de feu s'emparait de la forêt pendant la charge. Et toutes les nymphes roses des bois fuyaient, rattrapées par la horde, piétinées, happées, déchiquetées par la gloutonnerie des chiens.

Un mois plus tard, je tombe sur un journal mondain qu'Aline a acheté au Havre, je découvre un compte rendu de la mode d'Auteuil et le cœur, soudain, me serre car, à contretemps, je comprends, je sens, je vois tout : une liste...

Robe de gaze royale, forme bébé

Robe brodée sur fond de gaze rose

Robe toute jeune de mousseline blanche avec un nuage de gaze rose

Robe Trianon bleue

Robe de gaze royale turquoise et Venise

Robe vrai chantilly blanc enfantin sur fond de satin blanc...

Elles sont donc ressuscitées, nos petites princesses amoureuses dans leurs nuances de Monet.

À cette époque Monet dispose de son deuxième atelier de Giverny. Avec Mirbeau, depuis quelque temps, il ne parle plus que de ravenelles, de pédoncules velus de coquelicots, d'hémérocailles, de *Multiflorus maximus* et d'œillets *superbus*. Dans la foulée, l'air innocent, il peint ses premiers nymphéas. Des nénuphars blancs, effacés dans leur linge comme des lunes, enveloppés de l'anneau large de leur feuille. Larves de l'avenir. Puis des nénuphars plus dorés, ensoleillés de leurs pétales. Déjà, certains témoins commencent à évoquer le projet d'un grand cercle aquatique de corolles. Il est entré dans son cycle de folie. Nouvel enfer, à plus d'un titre. C'est quand il construit le pont japonais qu'il franchit son Rubicon.

Mi-novembre 1897, Armand nous montre, dans *Le Figaro*, un article concernant le vice-président du Sénat Scheurer-Kestner. Ce dernier affirme que le capitaine Dreyfus, accusé en 1894 et envoyé à l'île du Diable, est innocent et qu'il en détient les preuves. Bientôt, il est question d'un certain colonel Picquart qui porte plainte contre un inconnu, le commandant Esterhazy, qui serait l'auteur du bordereau de la trahison ! Au cœur de l'Enfer, ce colonel Picquart est miraculeux. Dès 1895, il a été nommé à la tête du Renseignement. Dans le marigot des culottes de peau, ce saint-cyrien est droit. C'est le divin soldat dans la fosse aux varans. Très vite, il tombe sur un message adressé par les services allemands à Esterhazy. Il compare différentes pièces à l'écriture du bordereau. Le traître est Esterhazy. Il informe sa hiérarchie qui se cabre. On l'envoie en province, puis en Tunisie, dans l'espoir qu'il s'y fasse tuer. Mais il parle à un ami avocat qui, à mots couverts, révèle tout au vice-président Scheurer-Kestner.

Dans la foulée *Le Figaro* publie d'incroyables lettres d'Esterhazy adressées à sa maîtresse. Il y déballe toute sa haine de la France : « Si j'étais capitaine de Uhlands, en sabrant les Français je serais parfaitement heureux. » Délicieux militaire patriote... Fin novembre, article de Zola, dans le même *Figaro*, où il défend la probité du vice-président du Sénat Scheurer-Kestner. Ce qui me frappe, c'est la clarté,

le martèlement lucide d'une prose dont je connais surtout les grands emportements de foule épique, les roulements de symboles plus gros que ceux de Victor Hugo. Ici, c'est taillé, logique, cristallin. Zola dénonce les outrances et les délires de la presse, les nuées de la calomnie. La France s'abîme dans la folie des camps et de la haine. Zola conclut : « La vérité est en marche, et rien ne l'arrêtera. »

Zola récidive, le 1^{er} décembre, toujours dans le même journal où, longuement, il dénonce la fable indigne d'un complot dont un « Syndicat » juif serait coupable et qui sera l'antienne de l'Affaire. Les Juifs, « nos égaux et nos frères que l'imbécile antisémitisme traîne quotidiennement dans la boue ». Enfin, il conclut qu'on est en train de faire commettre à la France un crime : « Oui, il existe là-bas, dans un îlot perdu, sous le dur soleil, un être qu'on a séparé des humains. »

Aline, saisie de passion, lance à Armand :

– Le style de Zola donne déjà une force légendaire à la misère de Dreyfus !

Entre 1895 et 1897, Bernard Lazare, polémiste juif volcanique mais (comble du paradoxe) anarchiste antisémite et anticapitaliste, mobilise, en faveur de Dreyfus, ses bigarrures de guerre. Péguy le considérera comme un saint. Il rameute, il fédère, il embrase. Il écrit *Une erreur judiciaire*. Il démontre.

Je relis les lettres du commandant Esterhazy dévoilées par le journal. Ce personnage monstrueux m'intrigue. Alliance de rastaquouère chaotique et d'acrobate de la crapulerie. Je retrouverai son portrait dans différents témoignages. On le représente tel un descendant d'Attila, un comte hongrois biscornu et dégingandé, un voisin des Carpates de Dracula. Voyou endetté et décadent méprisant, détesté de ses hommes, tricheur, tapineur et traîne-rapière. Harcelé de névrose, long, émacié, mâtiné de merlan, romanesque comme un loup détraqué, un mariole du mal. Le charme cynique d'un Casanova du chaos. Accusé, il brode le feuilleton de ses rencontres occultes avec la mystérieuse Dame voilée qui lui communiquerait les preuves de la culpabilité de Dreyfus. Ce n'est pas l'antisémite qui prévaut en lui, car ce comte dévoyé est, avant tout, le caméléon de la félonie.

Au fond de ces miasmes, il est une étrange fée. Il y a deux ans, une femme d'allure paysanne, coiffée de son bonnet normand, marche sur la jetée du Havre. Elle contemple longuement les vapeurs et les voiliers. Cette femme s'appelle Léonie Leboulanger. On dirait la

Félicité d'*Un cœur simple* de Flaubert. Elle quitte le théâtre de la mer et rejoint le cabinet du docteur Gibert, un spécialiste du somnambulisme avec lequel elle se livre à des séances de voyance. Mais, cette fois, elle a un rendez-vous très grave, très émouvant, avec un visiteur, un ami de Gibert. On se croirait maintenant plongé dans une nouvelle de Maupassant. Léonie n'est pas une inconnue. À l'hôpital du Havre, le fameux psychiatre Pierre Janet a déjà travaillé sur ses capacités divinatoires. Toute simple, Léonie la médium est assise dans le cabinet de Gibert quand un homme arrive de Paris. Il est anxieux, il a sonné à toutes les portes, il se bat pour son frère. Ce visiteur, c'est Mathieu Dreyfus. L'entente naît immédiatement entre la modeste et sincère Léonie et le frère aux abois. Elle lui prend les mains, tâte ses pouces, l'écoute, l'interroge, lui révèle plusieurs choses : « Oh le pauvre M. Alfred, il ne voit plus la mer, on lui a construit une palissade. » Elle dévoile l'existence d'« un dossier secret ». Elle donne des détails troublants. Mathieu revient plusieurs fois voir Léonie au Havre. Le grand port de vaisseaux, d'éclaircies et de nuées où Monet reçut sa primitive et révolutionnaire Impression. Un matin, Léonie et Mathieu vont assister au lever du soleil perçant la brume qui voile originellement le monde. Puis Dreyfus emmène Léonie à Paris, l'embauche, apprend l'hypnose et la plonge dans des sommeils où elle parle. De son côté, elle prend l'initiative, l'écoute et le comprend. Une complicité maternelle, onirique et profonde berce le riche bourgeois juif alsacien et la servante visionnaire. Ces événements se déroulent au pays de Julie. Oui, le Havre de ma mère morte, à l'origine de cette nouvelle quête éperdue, de cette épiphanie. Impression d'hypnose, soleil levant ! Un certain horizon de songe médiumnique serait donc le secret de tout ressouvenir, de toute création, de toute vérité vivante...

Décembre 1897, toujours. Foule parisienne. Rassemblement où cohabitent les camps politiques les plus opposés. Que se passe-t-il ? Manifeste-t-on pour ou contre la stupéfiante statue de Balzac sculptée par Rodin ? Énorme scandale ! Balzac : une tête de phacochère drapée dans une longue robe de chambre de hussard valétudinaire. Mallarmé, Monet, Anatole France, Marcel Proust, Reynaldo Hahn, Hetzel, Flammarion, Nadar, Réjane, Sarah Bernhardt, Jules Claretie, Georges Hugo, Rodin, Gustave Geffroy, Clemenceau, Poincaré, Loubet, mêlés aux antidreyfusards : Léon Daudet, Jean Lorrain, Jules Lemaître, Henri

Rochefort, Coppée, Renoir, Barrès, Déroulède et le chef d'état-major, le général de Boisdeffre ! Le pompon, c'est l'antithèse : Zola, défenseur de Dreyfus, et Drumont, fondateur de la Ligue antisémite, dont le pamphlet, *La France juive*, fut financé par Alphonse Daudet. Car voilà la vérité funèbre : Zola et Drumont tiennent tous deux les cordons du drap funéraire d'Alphonse, mort de la syphilis, comme tout le monde. La façade de l'hôtel particulier des Daudet a été ornée d'une draperie brodée d'un chiffre prophétique : D. Un plaisantin l'avise : « D comme Dreyfus ! » Quelques cris fusent le long du parcours : « À bas Dreyfus ! », « Respectez Daudet ! Conspuez Zola ! » Ce dernier dit le discours d'hommage. Ah ! les dîners interminables, au Café Riche, jadis, avec Flaubert tonitruant ! Oui, comme on eût voulu être là ! Les voir s'empiffrer et rivaliser de fantasmes sexuels que le délicat Edmond Goncourt détaillera dans son *Journal*... À la fin, Léon Daudet en larmes embrasse Zola. Deux gros chats qui ronronnent avant de rugir leur rage.

Le 13 janvier 1898 éclate, à la une de *L'Aurore* de Clemenceau, « J'Accuse... ! » de Zola. La sentence se dore comme un phare dans la nuit de l'injustice humaine. Lettre à Félix Faure, le président de la République. Zola accuse les officiers et généraux du Paty de Clam, Mercier, Boisdeffre, Billot, Pellieux « de lèse-humanité et de lèse-justice », d'avoir « violé le droit » et commis « une des plus grandes iniquités du siècle ». Et il énumère toute la pile des forfaits dont « l'odieux antisémitisme ». Puis il écrit : « Je n'ai qu'une passion, celle de la lumière. » Chaque phrase marque la rébellion contre l'ordre sacré. La plume de Zola crève le gras de la corruption. Voilà qu'un romancier français naturaliste, heurtant le bon goût, devient le héros universel de la vérité. Soudain, Zola égale Voltaire. « L'Italien » est l'idole du vrai.

Le colonel Picquart – accusateur d'Esterhazy qui a été acquitté – est arrêté, jugé. Un laudateur imprévu vient témoigner en sa faveur, un général : « Toucher à Picquart, c'est toucher à mon honneur ! » Vous ne l'avez donc pas reconnu ? C'est Ventre d'Argent, le fusilleur de Mai, le général Galliffet. Picquart est condamné, enfermé, d'abord, au Mont-Valérien. Sans lui, Dreyfus serait mort à Cayenne.

Octave Mirbeau va voir Picquart derrière la grille du parloir de sa prison. Ils discutent littérature et musique. Quand l'écrivain part,

Picquart, avec une douce ironie, s'excuse de ne pouvoir le raccompagner. Marcel Proust se démène pour envoyer dans la geôle du colonel qu'il vénère *Les Plaisirs et les Jours*. Il a dépeint sa blondeur, son élégance, sa droiture, son aura et son mystère. Barrès ne sera pas de son avis. Il fustige « ce soldat défroqué », ses « tortillements » et ses sinuosités de carpe : « Il n'offrait que les marbrures de la décomposition. »

Que de haines abruptes, que de préjugés, de fureurs enflammées ! Une épidémie d'« infranchises », écrit Clemenceau. Gosselin est antidreyfusard, parce que le pouvoir doit se protéger. L'armée, surtout, humiliée par une défaite qui n'est pas digérée. Le raisonnement global sera le suivant : on ne peut pas sacrifier tout un peuple, armée, Église, institutions, Histoire, à un seul homme, même s'il est innocent ! Armand, lui aussi, est antidreyfusard, par patriotisme banal. Anna et Albert, dreyfusards, contestent cet argument au nom des droits de l'individu et du principe universel de justice. Mais les socialistes doctrinaires ne suivent pas, décrétant que l'Affaire est un panier de crabes de bourgeois ! Pourtant, Mirbeau est en première ligne, il s'en prend aux nationalistes de tout poil : Déroulède, Drumont, et, bientôt, au président du Conseil, Charles Dupuy, qu'il accusera de criminelle duplicité et de complicité avec ceux qui crient : « Vive l'armée ! Mort aux Juifs ! » L'inoffensif Mirbeau – qui en temps de paix demandait à Alice Monet de bien vouloir lui envoyer ses bonnes confitures maison – menace aujourd'hui tous les antidreyfusards de révolution pure et dure. Une confiture de sang ! Monet écrit aussitôt une lettre de soutien à Zola : « Courage mon cher Zola ! » Il lui pardonne *L'Œuvre* qui a jeté le discrédit sur la peinture impressionniste. Mais Degas, antidreyfusard, explose d'antisémitisme féroce. Le bon Renoir, son ami, est de la même cabale qui affiche son souci de l'armée, de l'État français, de l'ordre. Durand-Ruel, catholique et monarchiste : antidreyfusard. Mais Pissarro, le vieux libertaire juif, défend Dreyfus. Rodin, le géant national, a garde de ne pas se mêler aux clans. Il perdrait des clients. C'est dire le pataquès, l'écheveau de patriotisme aveugle, d'antisémitisme virulent ou latent, d'intérêts claniques, de relents de pogroms et de lâcheté... Monet emporte la palme de la lucidité. Sa passion des pivoines, des capucines, cette espèce d'hypnotisme que suscite sa flaque d'iris et de nénuphars, ne lui a pas interdit de relever

la tête de ses parterres. Le jardinier de génie est ce David qui s'est battu pour que l'État achète l'*Olympia*, et voilà qu'après avoir vaincu Goliath il défend Zola.

Anna m'adresse une lettre où elle m'avoue son trouble. Ce Degas, un peintre d'une si belle intégrité, qui vient de lui apporter son soutien dans la quête du dessin secret, oui, Degas, l'ami de Suzanne Valadon, de Berthe Morisot, le soldat de 1870, débite des horreurs sur le Juif Pissarro. Jadis, il le trouvait « ravissant d'ardeur et de foi ». Pissarro, lui, le considère encore comme le plus grand peintre de son temps. Être un authentique créateur n'empêche donc pas de sombrer dans les délires de la grande laideur. Degas et Renoir se demandent s'ils peuvent continuer de fréquenter leur ancien compagnon de lutte. Leur complice Forain bientôt les régale de ses caricatures brocardant, massacrant Zola et les Juifs dans la revue antisémite qu'il vient de créer... Les deux peintres de la femme se vautrent dans leur délire racial. Le sardonique Degas se fait lire chaque midi par sa bonne, Zoé, sa pâtée de *La Libre Parole* de Drumont, le clairon de l'antisémitisme. Il lui faut au déjeuner cette fange fouettée de relents. Il se repaît, avant de peindre ses sarcasmes. Anna qui rêvait l'art sur un piédestal ! Ainsi, l'homme rumine sa vieille hargne depuis Caïn. La vocifération sacrificielle de la horde l'envahit, le possède. Sous le vêtement humain, la hyène se réveille, ricane, se rallie et s'engouffre au festin. Des manifestations antisémites éclatent un peu partout. En Algérie, à Oran, en France, à Nantes, à Barre-le-Duc, à Saint-Dié, à Nancy, à Rouen, à Bourges, à Bordeaux... On lance des pierres contre les boutiques des Juifs et les synagogues en criant : « Mort aux Juifs ! À bas Zola ! » Pissarro raconte : « Hier, en allant chez Durand-Ruel, à 5 heures, sur les boulevards, je me suis trouvé au milieu d'une bande de petits potaches, suivis de voyous criant : "Mort aux Juifs ! À bas Zola !" J'ai passé tranquillement au milieu du groupe jusqu'à la rue Laffitte... Ils ne m'ont même pas pris pour un Juif... La France est bien malade. En sortira-t-elle ? » Pissarro constate encore que, chez Durand-Ruel, on débagoule antidreyfusard. Monet seul est droit.

Ce petit monde de la peinture explose dès qu'il sort la tête de ses tubs, de ses savonnettes, de ses reins moirés de l'écume du bain, de ses chairs resplendissantes comme celles des servantes de Renoir. *Le Moulin de la Galette*, cette fête unanimiste de la jeunesse et de la

beauté désirante, masquait dans son tourbillon de liesse les passions françaises les plus noires. Des Juifs et des Juives y dansaient qu'on arracherait le lendemain à l'allégresse pour les accuser. On valsait sur de futurs cadavres. Le carnaval n'est jamais loin de l'exécution sommaire. C'est la passion de l'ennemi, la meute lancée contre le voisin. Le monde est une chasse au cerf de Courbet. Ce ne sont pas les nus de Courbet qui sont les premiers reconnus, c'est *L'Hallali*, le massacre de l'animal solitaire par une horde de chiens.

Deux molosses, Léon Daudet et Barrès, mènent tous azimuts la danse macabre. Anna s'écrie :

– Mettre un tel talent au service du plus ignoble racisme, et cela sans savoir, par préjugé frénétique ! Je ne pardonnerai jamais à Léon Daudet ses crachats de style. Dauduchon ! ce psychiatre raté, gros Hamlet aviné, hanté par Dauduche, son père longtemps moribond ! À force de mangeaille et de putains, Léon a dégouté la belle Jeanne Hugo, son épouse qui a fui.

Barrès, au sommet de la renommée littéraire, est son rival d'abjection. Barrès, lugubre baryton de la race et de ses cendres. Dandy égotiste repent, réduit en bas-relief de cimetière que polluent les déjections de son chien Drumont.

Dès le lendemain de « J'Accuse... ! », les frères Proust, Marcel et Robert, ainsi que leurs amis ont rassemblé des pétitionnaires en faveur de Dreyfus et au grand dam de leur père, qui ne veut pas de vagues. Qui a signé ? Zola, Anatole France, Proust, Mirbeau, Lucien Herr, Gide, Fénéon, Émile Duclaux, le directeur de l'Institut Pasteur, au nom de la méthode scientifique. La belle Mme Arman de Caillavet, amante d'Anatole France, ligue les dreyfusards dans son cabinet de bataille. D'autres soutiens suivent : Mallarmé, Péguy, Sarah Bernhardt, Durkheim, Mauss et Monet, même s'il refuse d'adhérer à la Ligue des droits de l'homme, par rejet « des comités ». Non mais !

« Ce Bottin de l'élite ! » raille Barrès, entouré de ses reîtres hostiles à la science, acérant des piques contre l'intelligence moderne, universelle, apatride. Lui rallie le salon de Marie-Anne de Loynes, ancienne cocotte, d'une fascinante beauté, devenue la Vénus des soudards et des penseurs antisémites. Elle a couché avec toute la France huppée d'hier, en particulier avec le fameux diplomate Khalil Bey, chez lequel Maxime Du Camp a révélé – dans *Les Convulsions de Paris* – avoir vu le tableau tabou de Courbet, oui, ce sexe de femme

peint de fort près en ses plus vifs détails. Depuis, moins exotique, la courtisane, devenue comtesse et veuve, s'est rabattue sur Jules Lemaître, toqué de bon ordre, qui trouve Shakespeare et Hugo exagérés. Elle redorera l'étriqué en le propulsant bientôt chef de la Ligue de la patrie française. Ainsi passe-t-on du harem oriental à la défense des traditions gauloises. Le plus piquant est que Flaubert a été, jadis, amoureux de la future comtesse qui s'appelait encore Jeanne de Tourbey. Il lui écrivait de Tunis où il se documentait pour *Salammbô* et lui disait, pour l'épater, qu'il avait tué un serpent à coups de fouet. Et lorsqu'il pensait à Carthage, c'était elle qu'il voyait au flanc doré des sables ! Il finissait en haletant : « À vous ! À vous ! »

Gosselin a vu Marie-Anne dans un salon, du temps de Khalil, de Courbet et des muscs du second Empire. Il croise Armand à Étretat. Les mouettes valdinguent dans une rafale salée. Gosselin confie sa nostalgie :

– C'était la fille de Satan dans le susurrement de sa robe de soie. Je n'aurais jamais imaginé que cette envoûtante catin que Degas aurait pu peindre dans un bidet et qui coucha le siècle dans son lit aurait fini en Marie Madeleine aux pieds de Maurras !

Les yeux écarquillés, bouillant, Armand répond :

– Quelle gaillarde ! Mais je n'avais pas la fortune pour !

Quand Zola est condamné à trois ans de prison, rajeunie, la lionne Loynes rugit de plaisir. Anatole France, outragé par ce déni de justice, rend sa croix de la Légion d'honneur. Mme Arman de Caillavet défaille de fierté. Fonce, mon Anatole ! Fi des médailles ! Et Zola, honni, menacé, file à Londres, abandonnant femme, maîtresse, enfants et son chien Pimpin qu'il adore et qui va mourir.

En mars, Anna et Albert achetèrent, à Étretat même, une villa qu'ils rebaptisèrent l'Étoile en hommage à la disparue. Elle était construite sur une partie plane, en face de la plage du Perrey. Mon oncle Armand nous trouvait mal installés dans notre maison de location. Il projetait lui aussi de racheter une villa dans la cité. Il négociait pour vendre notre maison de la falaise à des propriétaires terriens qui voulaient y installer des écuries, des étables et un chenil.

Fin mai, Mathilde accepta de venir voir la villa d'Anna et d'Albert. Gosselin nous invita Aline et moi à sabler le champagne en tant que sauveurs de Mathilde. Armand fut également de la partie. C'était la

synthèse d'une crise privée et du séisme politique et moral ouvert par l'appel de Zola en faveur de Dreyfus.

Gosselin était antidreyfusard sans passion, par souci de l'ordre, soit ! Antisémitisme, pas du tout. Il était resté gambettiste, progressiste. Il se plaisait à entonner : « Ni révolution ni réaction ! » Ou alors, pour épater, il adorait chuchoter avec des airs de conspirateur : « Je suis dioclétien ! Dioclétien ! » Armand faisait les yeux ronds, avec un geste agacé qui signifiait : « Arrêtez vos salades ! »

Anna et Albert, du côté des socialistes à la Jaurès, des normaliens et des francs-maçons. Armand, perplexe, disait d'eux : « Ce sont des intellectuels ! » En articulant « in-tel-lec-tuel », on aurait dit qu'il s'exerçait à la phonétique avec un petit air constipé, suspect. La fortune du mot venait d'un article de Clemenceau que nous avions lu dans *L'Aurore* et qui soulignait le qualificatif en italique : « N'est-ce pas un signe, tous ces *intellectuels* venus de tous les coins de l'horizon qui se regroupent sur une idée et s'y tiennent inébranlables ?... »

Gosselin, avec son ironie habituelle, s'en prit à Albert :

– Votre Jules Guesde, abonné au marxisme, demande au bon peuple ouvrier de se désintéresser du riche Dreyfus et des riches militaires qui l'accusent, c'est de la même canaille bourgeoise. Il dîne avec Drumont, anticapitaliste, lui aussi ! Vous savez ce qu'ils répètent en chœur sur Dreyfus ? « On n'en ferait pas autant pour un pauvre » !

Albert riposta avec une ironie calme :

– Guesde n'a jamais été « mon Jules ». Il s'est rallié enfin à Zola.

Gosselin, plus conciliant, répondit :

– Moi, si je suis antidreyfusard mou, ce n'est pas par catholicisme effréné ni par anticapitalisme rouge ou bigot. Ah ! ah ! Je dédaigne les curés totalitaires des deux camps, je ne crois qu'aux électrons ! N'en déplaise à la bande à Brunetière !

Albert s'échauffa :

– L'antisémitisme de Rochefort déballé dans *L'Intransigeant* est effrayant pour un ancien communard exilé en Nouvelle-Calédonie et un homme qui fut si proche de Victor Hugo. Que se passe-t-il aujourd'hui dans les têtes ?

– Henri Rochefort, oui, c'est le pompon de l'escadron ! lança Gosselin. Vous n'avez qu'à aller voir le tableau de Manet sur son évvasion du bague. Et son portrait du même Manet. Sans oublier celui de Courbet. Qui peut se vanter d'un tel triplet sur sa bobine ?

Rochefort possède un certain souffle épique mais la mayonnaise a tourné. L'ineffable Rochefort de cap et d'épée. Même Alexandre Dumas ne l'aurait pas osé ! L'Arlequin des causes perdues, l'ami des deux Victor : Hugo et Noir, coup sur coup ! Deux braguettes françaises ! Excusez-moi, mesdames... Rochefort, le patriote dressé contre l'envahisseur prussien, le libertaire, l'évadé du bagne de Calédonie, appuyé par quelques francs-maçons, l'abonné au duel, reconverti en antidreyfusard sanguinaire. L'intempérant Rochefort de jadis publie Vallès et Varlin et il finit valet de Drumont. Dans un tohubohu de formules antithétiques qui se coupent mutuellement la chique ! Guérin, Rochefort, le pot-pourri des impasses du siècle.

Mathilde s'exclama :

– Ce Rochefort est impayable, le lion des faubourgs ! J'ai vu sa photo. Hélas, qu'il est beau, le gaillard ! On dirait Verdi.

– Détrompez-vous, lança Albert. Dans *L'Insurgé*, Vallès le dépeint tout grêlé, criblé, ossu, crochu, anguleux et mal emboîté !

– Mais vous ne savez pas la meilleure... reprit l'intarissable Gosselin. Je vous l'ai réservée, mon cher Charles. Vous ne savez pas qui déboule en Suisse, en 1877, à La Tour-de-Peilz, devant la dépouille de votre bon Courbet ruiné, banni, gonflé, hydropique, tué par la cirrhose ? Lui, Henri le Crochu ! Il amorce un hommage au grand peintre et s'arrête, brisé par un afflux de larmes. Rochefort éploré, Courbet entouré des pieux communards exilés ! Le Christ mort et ses apôtres...

Albert, intense et grave :

– C'est pour tous ces excès, ces paradoxes, ces retournements vertigineux, ces abîmes des passions humaines que l'Affaire sera historique ! Une pierre de touche. Il faudra peut-être penser le siècle à partir d'elle, de l'antisémitisme, à partir des droits de l'individu bourgeois ou pas, à partir de la révolte de la conscience individuelle contre la raison d'État aveugle, contre l'apparent intérêt général, contre les partis, les pouvoirs, l'armée, l'Église, l'argent fou, et surtout contre le racisme et les délires de l'instinct national. Je ne suis pas un Gaulois, ni un Celte, ni un Lorrain, ni un catholique, ni un protestant, ni un juif. Je suis un homme.

Armand, médusé par ces sommets, trouvait ça beau. Il fut soudain saisi de vertige d'être un homme, comme M. Jourdain de faire de la prose.

Évidemment, je vis Alexandre. Il commençait de se dresser sur ses deux pattes et affrontait la marche en tanguant, le visage pétri de jubilation. Heureusement, il ressemblait plus à Anna qu'à Albert un peu déstructuré. Il me souriait comme si j'étais une figure bien connue. Je dois dire que cette espèce de petit bipède éclata de rire en m'apercevant. Il m'est arrivé de provoquer des réactions contradictoires mais jamais la rigolade. Sauf peut-être celle d'Honora O'Hara. Pourquoi un jeune enfant s'esclaffe ? Par réflexe tétanique, euphorie biologique d'un organisme trop neuf pour être honnête, improbable sens de la satire, tic précoce de cabotin, si fréquent chez les tout petits singes. Enfin, je lui plus et, cela tomba pile, il me plut. Parce que c'était le fils d'Anna et que, coupablement, je comptais Albert pour du beurre. On était enfin réconciliés, les éternels voisins, Capulets et Montaigus, revenus de nos guerres, assassins repentis et séducteurs au rancart, sur la falaise transcendante. Face à un conflit plus radical et plus transversal qui nous déboussolait du train-train de la vindicte. Dreyfus avait démodé nos vieilles querelles raciniennes et vaudevillesques. Le souffle de l'Histoire, en somme.

Certains jours, il m'arrivait de surprendre le regard d'Anna posé sur Aline. Ce n'était pas le regard du peintre sur son ancien modèle mais celui d'une femme sur celle qui l'a remplacée. Les yeux d'Anna croisaient alors les miens avec une sorte de timidité. Puis elle les baissait avec ironie après les avoir laissés glisser sur nos familles. C'était drôle de nous voir dans cette situation, une révolution familiale que nous n'aurions jamais imaginée.

Un soir d'une grande douceur, la sensation de bonheur était telle, à la fin du dîner arrosé de bon vin, que la conversation s'arrêta, par contraste, sur le supplice de Dreyfus à Cayenne. Armand s'exclama :

- S'il est coupable, il aura toujours échappé à la peine de mort.
- Il est innocent, voyons, Armand ! s'écria Anna.

Armand devint tout rouge.

- Je doute ! Je doute encore ! Tous vos beaux discours au nom de la morale, de la justice universelle, sont de la belle littérature *in-tel-lectu-elle* (cela coïncidait encore comme une série d'arêtes) et n'entrent pas dans la réalité concrète du pays, qui doit rester soudé, fort. Si je ne suis pas un grand pratiquant, je suis tout de même catholique, et les Juifs ont tendance à faire bande à part, leurs banques cosmopolites

dominant trop, partout et toujours. On l'a vu dans leurs manœuvres pour entraîner le krach de l'Union générale très catholique où j'avais placé quand même quelques sous et dans les prévarications de l'affaire de Panamá. Herz, Reinach, tout le Syndicat étaient à la gouverne pour attirer, ruiner les épargnants, Clemenceau et les radicaux arrosés en tête ! Évidemment, je n'ai rien contre Untel et Untel, au contraire !... Qu'importe ! En contestant l'armée, l'ordre républicain, vous risquez de tout déglinguer, à la barbe de l'Allemagne !

Anna s'écria :

– Pas vous, Armand ! Pas vous !

Armand sursauta comme si on l'eût accusé de détourner les petites filles.

– Ne me dites pas qu'un homme profondément bon comme vous l'êtes partage un antisémitisme de boutiquier et de rentier frustrés ou de soldatesque qui se croit encore à l'âge de Montluc ! Évitez le « Syndicat des Juifs » et ces généralisations de bazar. Cela mène, comme on le voit, aux pires persécutions. Souvenez-vous : les journaux classèrent le duel comme un autre, dans les faits divers ! Il y a six ans – l'année où Monet commença de peindre la cathédrale de Rouen – le capitaine Armand Mayer, un polytechnicien comme Dreyfus, a voulu défendre l'honneur des militaires juifs de l'armée française attaqués dans l'ignominieuse campagne antisémite de *La Libre Parole* de Drumont. Le marquis de Morès, complice de Drumont, a tué Mayer dans le duel qu'on sait. Voilà le début des salissures meurtrières. Un capitaine juif, deux ans avant Dreyfus !

Armand bougonna :

– Je ne suis pas pour la Saint-Barthélemy, voyons !

Mathilde, surtout obsédée par l'île du Diable, demanda si tous ces hommes au bagne n'y devenaient pas pires qu'à leur entrée, plus excités, plus vicieux encore à force de promiscuité virile... Ce biribi des mâles tatoués lui montait à la tête.

Anna lança qu'elle était pour la suppression du bagne, qui n'avait rien de républicain. La marque d'Albert était patente. Il plaida, alors, carrément pour l'abolition de la peine de mort. En un coup de fourchette, mille ans de temps gothiques disparurent, bagne et couperet. Louis XVI repartait guilleret réparer ses horloges et Marie-Antoinette, après soudure, bien recoiffée, s'achetait un nouveau collier dispendieux.

– Hugo était déjà pour l’abolition, confirma Armand, mais il y a des crimes atroces. Ceux contre les enfants et ceux... des traîtres.

Gosselin aurait dû étonner soudain par un coup de force qui l’eût remis d’aplomb avec sa fille et son gendre. Hélas, il avait trop bu.

– Au fond, la p... de mort est contraire au progrès des Lumières !

Sans doute à cause de l’accélération de nos rapports humains qui me catapultaient en face de lui, sa langue avait fourché. Et c’est en me regardant qu’il avait prononcé : « pine de mort ».

Sursautant, je crus qu’il me visait et rallumait notre antique vaudeville. Armand s’esclaffa tout fort.

Je revis Mathilde un après-midi. Un grand soleil illuminait la mer. Tout avait disparu de la Mélusine d’antan. Pourtant, elle portait une longue robe claire, mouchetée de pois roses. Ce qui constituait sa finesse vénitienne s’était recroquevillé, durci. Ses yeux étaient cernés de sombre, des poches un peu gonflées lui donnaient un aspect de lassitude pathétique. Une telle vision me remplit d’angoisse. Je me sentis flétri. Mathilde m’avoua qu’elle n’avait plus d’amant et que ses liens avec Gosselin s’étaient attendris. Une camaraderie intelligente se développait entre eux. Je la questionnai sur le petit Alexandre.

– Tu sais, je ne suis pas quelqu’un de maternel. J’aimais trop ma vie, Charles, c’est le péché. J’aimais la jeunesse de mes amants. Alexandre est touchant. Mais ce n’est pas mon petit-fils. J’ai horreur de ses pleurs. Je suis inhumaine. Ce pialement par vagues paroxystiques jusqu’à l’épuisement ! La vie brute crie, hurle ! Ce paquet de chair écarlate me terrifie. Peut-être qu’on finira ainsi par crier, hurler dans un asile où on nous aura abandonnés seuls et vieux.

Un autre jour, Aline et moi, nous nous promenions. Et nous sommes tombés sur Mathilde. Au bout d’un moment, après que nous eûmes dépassé le casino, Mathilde eut mal à un genou et naturellement, tranquillement, elle s’appuya sur le bras d’Aline. Les deux femmes marchaient en avant et ce fut pour moi une étonnante vision que Mathilde, celle qui m’avait en quelque sorte initié à la littérature et aux subtilités du plaisir, donnant le bras à Aline qu’à l’époque nul n’aurait pu prévoir. C’était le résumé d’une destinée. Au lieu d’éprouver un sentiment de sagesse ironique, je sentis mon cœur se serrer, non pas seulement de mélancolie mais dans l’étau de l’angoisse. La vie était assez monstrueuse.

Début juin, Anna alla voir l’exposition Monet à la galerie Georges

Petit. Des *Cathédrales* et les falaises de Pourville, du côté d'Ailly et de Varengeville. Elle m'en parla spontanément mais ne fit, bien sûr, aucune allusion à nos séjours ardents dans les valleuses de nos amours. Elle fut happée par d'envoûtantes *Matinées sur la Seine* où, dans des impressions fondues, se mêlaient toutes les nuances des bleus, des opalescences, des brumes oniriques. Anéantir le motif, les accidents de l'Histoire. Dreyfus ou pas. Le monde est un songe noyé dans une nébuleuse de reflets. Dans ce flux des métamorphoses, l'homme n'existe pas.

Ce fut pourtant en juin qu'Aline me révéla qu'elle était enceinte, probablement depuis deux mois. Elle attachait son regard au mien pour lire ma réaction. Je tressaillis. Ce fut un choc extraordinaire, la tentation d'une joie fulgurante accompagnée d'un flot de perplexité et de questions.

C'était ma capacité d'assumer la chose dont je débattais dans mon for intérieur. Je n'avais jamais eu d'enfant et je n'en avais jamais vraiment voulu. Nous étions acquis à l'idée qu'une grossesse était devenue impossible pour Aline, qui avait 39 ans. Les risques d'échec étaient importants. Mais je compris rapidement qu'Aline ne nourrissait aucun doute, elle, sur la question. Elle était armée d'une confiance absolue.

Je m'ouvris de mes peurs à Armand.

– Tu as toujours souffert d'un fond de peur !

– Je ne serai probablement pas un bon père patient, stable et fort.

– Si tu crois que les autres sont tourmentés par de tels scrupules !

Ils font des gosses à tire-larigot comme les lapins, vaille que vaille. C'est la vie !

Nous avons décidé Aline et moi de nous marier pour simplifier la situation sociale de l'enfant. Et la nôtre.

À la mairie, Armand et Augustine furent nos témoins. Augustine n'était pas que la cuisinière d'Armand. Elle était devenue sa gouvernante et son amie.

Armand nous encouragea à un mariage religieux :

– Il faut toujours des cérémonies, les enfants, nous ne sommes pas des animaux ! Il faut bien croire en quelque chose.

En août, nous lisons, dans *L'Aurore*, l'admirable lettre « À un

prolétaire » de Mirbeau. Il s'adresse à ces ouvriers auxquels le marxiste Jules Guesde conseille de se désintéresser de Dreyfus, de cette histoire de riches bourgeois. Mirbeau rectifie : « L'injustice qui frappe un être vivant – fût-il ton ennemi – te frappe du même coup. (...) cette affaire Dreyfus (...) est devenue une question de vie ou de mort pour tout un peuple ! (...) Les cris du pauvre damné font mieux entendre les tiens... Ne passe plus ton chemin, prolétaire... »

Coup de théâtre : le colonel Henry, soupçonné d'avoir falsifié des documents pour charger Dreyfus, se suicide dans sa prison en s'entaillant la gorge. L'Affaire rebondit. Tout le monde connaît la tête de boucher d'Henry, il s'est saigné, il a signé son crime.

Les mois passèrent. Aline était douce et heureuse. Il m'arrivait de partir seul en mer pour ressasser les mêmes effrois. Parfois je m'attelais aux tâches des pêcheurs. Je m'embarquais sur leurs bateaux pour rapporter du hareng. Plus c'était difficile plus cela m'absorbait et chassait mes mauvais pressentiments. Les filets sortaient de l'eau gorgés de vie trépidante. Le lendemain, dès l'aube, je poussais vers la mer les caïques à en perdre haleine. Aline me demandait seulement de ne pas affronter les bourrasques et je lui obéissais.

Son ventre s'arrondissait lentement et cela me bouleversait quand elle le caressait, toute à l'écoute d'un indice mystérieux. Ma peur resurgissait, s'exaspérait en une flambée d'idées sinistres. La perspective du bonheur me terrassait.

Armand acheta en octobre une maison qui se dressait au nord de la cité. À l'amorce de la falaise. Un léger surplomb formait une belle terrasse dominant la mer. On voyait la falaise d'Aval de l'autre côté et, plus proche, la tête d'Amont. Nous nous sommes installés dans la nouvelle demeure. Armand s'était réservé une aile pour nous laisser tranquilles et garder son indépendance. Il venait souvent accompagné d'Augustine. Avec lui elle était attentive et familière. Nous prenions nos repas ensemble. Nous avions engagé Marguerite, une Haïtienne de 30 ans qui aidait Aline. Elle était gaie, spontanée.

Albert passa me voir. Presque en secret. Il ne voulait pas tourmenter Aline. Il sortit de son manteau un exemplaire de *La Libre Parole*.

– Ils sont tous là, ils signent...

Je lis les noms des souscripteurs du monument Henry qui proclament leur soutien à la veuve et à l'orphelin du colonel suicidé. Il a falsifié les documents mais pour le bien de tous ! C'était, en somme, le premier collage cubiste, un agrégat de lettres triturées du fond d'une corbeille d'ambassade allemande. Avec, de la main d'Henry, la greffe du nom de Dreyfus. Un faux patriotique ! Le preux colonel tricheur s'est immolé pour sauver notre âme ! La France est divisée en deux. Les révisionnistes qui exigent la cassation du jugement de 1894 condamnant Dreyfus et les autres, tous les autres, le camp de la tradition, de l'Église, de l'armée, de l'Académie, des petites gens, de l'antisémitisme.

La souscription Henry : vingt-cinq mille personnes. Huit généraux en retraite. Beaucoup d'officiers, de curés, mais aussi d'ouvriers, d'artisans... Et le panache : princes (de Broglie), ducs et duchesses (Uzès, Brissac, La Rochefoucauld), le duc d'Orléans affriolant, et des milliers de gens, d'ouvriers du textile et du vêtement, de bourgeois persuadés avoir été dépossédés par l'argent juif. Qu'importe l'« historiette » de Dreyfus, comme dit Barrès, qu'il soit coupable ou innocent ! Qu'importe la vérité universelle ! Ce qui compte, c'est la vérité de la patrie, de notre passion, de notre inconscient national... Pas cette baudruche de la Vérité, de la justice abstraite, ses impératifs inventés par les intellectuels abominés, les protestants, les philosophes allemands, Kant et sa bande ! Mais notre vérité enracinée dans notre terre mère, nos rêves, nos nerfs, l'inconscient de notre mémoire. Ces délires sur la vérité n'empêchent pas Paul Valéry, auteur de *Monsieur Teste*, parangon d'intelligence transcendante, de signer la souscription. C'est ainsi que le cristal de la pensée s'allie au croquemitaine menteur.

– On baigne en plein délire obscurantiste, se désespère Albert, le sang du falsificateur Henry est devenu sacré !

Car Maurras a eu sa grande révélation. Dans la *Gazette de France*, il écrit qu'il recueille « le premier sang » d'Henry, la relique de « la tunique sanglante ». Le voilà terrassé ! L'Affaire est son chemin de Damas : « Je fus l'esclave de cette transe mystérieuse. » Maurras : saint Paul des possédés. Et Barrès se gargarise de nos morts, de leurs âmes occultes qui nous déterminent univoquement. Nous ne sommes plus des hommes qui parient d'être libres ! C'est la guerre entre les ligues patriotiques qui refusent encore la république et celles qui la

revendiquent. La caserne et le curé contre la carmagnole et l'école de la République.

– Les détails de la souscription sont féroces, me confie Albert d'une voix altérée par l'émotion.

Il me raconte que les lettres en faveur d'Henry publiées dans *La Libre Parole* débordent de haine antisémite. Un médecin affirme que la vivisection, au lieu d'être perpétrée contre d'innocentes bestioles, gagnerait à l'être sur les Juifs. Trois carabins veulent disséquer « Boule-de-Juif ». Un habitant de Baccarat propose qu'« on précipite les youpins dans les fours de la cristallerie ». Il faut constituer un ghetto dans les parties désertées du Massif central ! Une institutrice pauvre réclame les noyades de Nantes. Une femme signe : « Hélène, socialiste athée antijuive », ou l'inverse : « Pour Dieu et l'extermination des Juifs. » Les militaires crient : « Le sabre ou la circoncision complète ! » Les assumptionnistes accusent les Juifs de pratiquer des sacrifices humains sur des bébés chrétiens ! Par-dessus tout, on adore Henry. Avatar du crucifié : un centurion, un colonel !

Effaré, je demande :

– En sont-ils là ? Est-ce le portrait de la France ? Si on met à part l'aristocratie, tous ces signataires, c'est le peuple ! Pas le peuple imaginaire d'Hugo et de Zola, ni le prolétariat de Marx, qui est surtout un concept limité aux ouvriers. Mais le peuple commun, la foule qui obéit toujours au fanatisme religieux ou patriotique, qui a besoin d'une victime expiatoire pour se sentir unie, stimulée. Mieux que l'idéal, ce qui soude le groupe, c'est l'ennemi.

– Quand tu dis cela, tu l'entérines.

Je me retourne. Anna s'est approchée de moi, par-derrière, en venant de la plage. Sa déclaration tranchante me frappe.

Le ventre d'Aline, fin décembre, était protubérant, assez énorme pour m'impressionner tout le temps. Elle avançait avec des majestés de galion. Dans l'épanouissement de la vie qu'elle irriguait. Elle me faisait toucher la peau tendue. Le jour où je sentis nettement quelque chose remuer, je me mis à trembler d'émotion, muet. Dans le lit, nous nous tenions la main. Souvent, je me réveillais au cours de la nuit et j'apercevais, tout près de moi, l'incroyable colline de son ventre. Je la contemplais longuement sans me rendormir.

Sur la terrasse, je la suppliais de prendre garde au vent et au froid.

Elle pivotait d'Amont en Aval, c'était comme si elle eût voulu montrer le paysage à l'enfant.

– Elles sont comme ça quand elles sont enceintes. On est suspendus temporairement !

– C'est vrai que cela t'est arrivé souvent !

Début janvier 1899, les choses se précipitèrent. Nous passâmes la nuit du 4 sans vraiment dormir. Augustine apportait des tisanes apaisantes. Vers 4 heures du matin, elle assura que cela ne servait à rien d'appeler le médecin maintenant. Elle massa les reins d'Aline avec de l'alcool. On fit glisser, comme prévu, une planche sous le matelas pour raffermir le lit.

Le lendemain les vagues de douleur reprirent, longues et plus rapprochées. Marguerite enfila son manteau et sortit chercher le médecin et la sage-femme. Les contractions affluèrent. Aline n'avait pas peur, elle ne s'énervait pas. Elle respirait rapidement. Ce furent des houles de la mer. Pendant plusieurs heures.

Le feu charbonnait dans la cheminée. Des bouilloires d'eau chaude étaient prêtes. Toutes sortes de serviettes et de draps avaient été apportés. Aline était adossée contre un tas d'oreillers. Le docteur assisté de la sage-femme prenaient leurs dispositions tranquillement. Quand les choses se précisèrent, ils me demandèrent de m'écarter et d'attendre au salon. Armand voulut m'entraîner mais je préfèrai rester dans une chambre attenante et ne pas m'éloigner. Ce fut long. J'entendais des gémissements, des exclamations. Je n'y tins plus, je revins dans la pièce, au grand dam du médecin et de la sage-femme qui m'ordonnèrent de sortir. Et pour la première fois de ma vie je pris une vraie décision. Je serrai dans la mienne la main d'Aline qui me sourit douloureusement, le visage baigné de sueurs. Je murmurai un mot tendre. Puis je me tus. Je ne pouvais rien faire d'autre. Ils avancèrent une bassine, des serviettes, j'entendis que la poche des eaux avait crevé. Un moment, Aline eut l'air un peu soulagée. Mais la grande douleur recommença.

Ce fut un paroxysme. Tous les muscles semblaient tétanisés dans un travail de soc et de charruage. Son visage se concentra de nouveau dans l'effort, tout son corps engagé dans le combat. Il y eut des moments de ravage, de naufrage. Deux syncopes qui me plongèrent dans l'épouvante. On lui épongeait le visage. Le médecin et la sage-

femme l'encourageaient, protestaient, l'aiguillonnaient, la conjuraient de pousser. Je les voyais arc-boutés là où la chemise était retroussée, les cuisses relevées. Je ne regardais dans cette direction que par éclairs. Le ventre, extraordinairement bombé, saillait. Les deux genoux pointaient dans cet écartèlement.

On avait calé deux tabourets pour soutenir les jambes. Marguerite tenait la cuisse gauche et Augustine la droite. Elles étaient fortes. Une naissance était cette table de supplice, ce champ de bataille démonté, monstrueux. La sage-femme fit boire à Aline des gouttes de laudanum. On l'eût crue à l'agonie, yeux hagards, pantelante, soufflant, épuisée, visage ballotté, roulant de droite et de gauche comme si elle eût voulu arracher quelque harpon enfoncé dans le vif de sa chair. Un effroi sembla la galvaniser.

– Je vais éclater...

Les larmes. Elle sanglota.

– Je brûle... Je vais mourir...

J'eus le sentiment qu'Aline perdait la vie. J'étais affolé, impuissant. Mais la sage-femme et le médecin continuaient de l'exhorter, de garder le chemin.

Aline s'effondra, souffla d'une voix morte :

– Je suis lâche... Laissez-moi, je vous en supplie.

Elle n'émettait plus qu'une plainte ininterrompue, sourde et profonde.

Elle cria soudain plusieurs fois. Des hurlements déchirants. Elle arracha sa main de la mienne. La sage-femme ne lâchait pas le ventre du regard. Je ne pouvais plus tenir cette main perdue de mon aimée comme abîmée dans la torture. Une telle concentration de véhémence, de violence, d'horreur bestiale, m'aspirait dans un vertige. J'avais envie de vomir, oui, de chier. Je me revis à l'agonie en Kabylie. Les intestins vidés dans mon sang. J'eus la vision hallucinée de ma mère qui accouchait. J'aurais voulu que tout cesse, qu'on sauve ma chère Aline, sans plus d'égards pour l'enfant.

On atteignit un point indicible. Mais le médecin refusait d'appliquer du chloroforme. Et cela dura encore, dans les exhortations de la sage-femme concentrée, lucide, intacte. Je vis le médecin à genoux au pied du lit, courbé, le bras coulé, il tirait. Gestes hâtifs de la femme, les linges, la précipitation, le temps suspendu. Des pinces. Un branle-bas de combat. Aline anéantie, livide. L'attente.

Soudain le cri fuse. Le miaulement inouï.

Puis l'enfant saisi, tout entier, m'est donné. Assommé, subjugué, je le vois barbouillé de sang et de glaires. Je l'offre aussitôt à sa mère : c'est une petite fille.

Aline, engloutie, noyée, fondue, réussit à émerger de cette férocité. Elle tend les bras vers l'informe bout de chair fripée, violette. Du fond du harcèlement, sur son visage labouré, collé à l'ossature, creusé d'énormes cernes, naît un timide halo. Devant les bourgeons gonflés des yeux aveugles, elle bégaie :

– Charlotte...

Quand elle eut cinq mois, je devins positivement fou de Charlotte. Je ne ressentais plus cette peur des premières semaines. Les fausses alertes, les pleurs inexplicables, ces souffrances inconnues dont je ne parvenais pas à concevoir la mesure. Augustine me rassurait tout le temps. Aline était beaucoup moins angoissée que moi. Une conviction intime, continue. Des gestes sûrs. Armand me disait :

– Tu vois, je craignais quand même en secret que l'âge la rende plus vulnérable, moins forte que les jeunes mères si inconscientes, mais c'est l'inverse.

Charlotte gigotait, attrapait, lâchait, reprenait, fonçait à quatre pattes, cherchait, voyait, curieuse, entêtée, scrutant le moindre objet, passant de l'un à l'autre, broyeuse et gaie. Pleurait, riait. Sereine, elle semblait rêver, s'endormait avec nos têtes ébahies, penchées. Puis la sarabande recommençait, la lutte contre tous les obstacles, la colère, la fête, l'espièglerie, les mimiques, les petits jeux très vite, les mouvements des mains répondant aux nôtres, les facéties, les lippes, les rages furieuses, la paix, l'attention, l'écoute extraordinaire au creux du berceau, les frémissements de bonheur et de malice. On se relevait la nuit pour contempler les cils fins et paisibles, la bouche entrouverte. La douce respiration.

La mer la fascinait. Les voiles colorées. L'été approchait, je la soulevais et la balançais juste au-dessus des nappes d'eau vive. Ses yeux s'écarquillaient, tout son corps tendu s'agitait de félicité. Le soleil criblait la transparence d'étincelles qui l'émerveillaient, concentrée, figée, soudain tortillée de jubilation. Je la faisais planer, Aline la reprenait, les ruades recommençaient. Je lui montrais l'Aval et l'Amont. Grave, elle fixait des yeux l'Aiguille dressée, l'Arche paisible dans la lumière. Elle tendait le doigt vers les bateaux, les oiseaux blancs.

Début juin 1899, la Cour de cassation annule le jugement de 1894 et renvoie Dreyfus devant un nouveau conseil de guerre qui doit naturellement l'acquitter. La conflagration est formidable. La pyramide inique et criminelle de l'accusation vacillait depuis des mois. Elle s'écroule. Le procès de révision aura lieu dans un lycée de Rennes, pour éviter des émeutes parisiennes. Zola est libre, il revient d'Angleterre. Dreyfus, à bord du *Sfax*, traverse l'Atlantique dans l'autre sens. Il ne reverra plus l'île du Diable. C'est la volte-face de la vérité. L'Histoire a tranché.

De toute sa petite taille, Gosselin ouvre les bras, explose :

– C'est un Panamá militaire !

Quand il débarque chez nous, on dit : « Voilà le Panamá militaire... » Nous nous arrachons les journaux de cet été vital. Un diptyque domine qui fait alterner, à la une, le nouveau procès du capitaine devant le conseil de guerre et le siège de fort Chabrol. Un certain Jules Guérin, chef de la Ligue antisémite, s'est retranché dans les bureaux du Grand Occident, rue de Chabrol, à Paris. Il a fondé *L'Antijuif*, tiré à plus de cent mille exemplaires, financé en douce par le duc d'Orléans. Il refuse la révision du procès, il maudit les Juifs et Dreyfus. Il a à sa solde les bouchers antisémites des abattoirs de la Villette, qui sont une citadelle de haine raciale. Chaque jour on attend l'assaut de Lépine. Les badauds s'entassent dans les rues attenantes, rue de Bellefond et devant l'église Saint-Vincent-de-Paul ou boulevard Magenta.

Gosselin, avec qui on est vaillamment rabiboché, va et vient entre Étretat et la capitale. Il accourt, le samedi soir, boire un verre sur notre terrasse, pour nous conter les pittoresques du siège par le menu, mieux que ne le fait la presse.

– Ah ! Jules Guérin ! Jules Guérin ! On commence par des mimis avec Louise Michel et on se retrouve à diriger la Ligue des lies antisémites... Donc, Jules nouveau régale la galerie du baroud archaïque du Grand Occident friand de pogroms. Je suis allé les voir, avant-hier, par une belle soirée chaude. Les merles chantaient. Les fiacres s'alignaient sur le boulevard. Les gens se haussaient pour voir. Les martinets piquaient, criaient en chœur dans le décolleté des

cocottes... Des rieurs pouffaient. Les pioupious en permission cajolaient les filles embusquées sous les porches. Le bourgeois et sa bourgeoise rêvaient d'un homérique combat qui eût opposé les douze rebelles armés de Winchester, de pistolets et de deux tonneaux de poudre contre la troupe ! On entendait crépiter des « Vive Guérin ! Mort à Zola ! Mort aux Juifs ! ». Les libertaires venaient se colleter furieusement avec les bouchers nationalistes.

Tout à coup, Charlotte se met à pleurer. Elle dort dans une chambre attenante et a été réveillée par les tirades tonitruantes de Gosselin : fort Braillard. On se tait. Aline écoute et veut se précipiter. Je la retiens doucement. La petite ne pleure déjà plus. On se déplace au bout de la terrasse pour ne plus la troubler. Je me dresse soudain pour aller la voir dormir. Aline hausse les épaules devant mes tendres contradictions.

Albert, ému, nous lut, tout haut, l'article de Barrès, dans *Le Journal*, sur le premier jour d'audience de Rennes.

– « Toute la salle fit un “Oh !” d'horreur et de pitié quand Dreyfus parut. (...) Qu'il me parut jeune, d'abord, ce pauvre petit homme qui s'avavançait avec une prodigieuse rapidité (...) Nous ne sentîmes rien à cette minute qu'un mince flot de douleur qui entraînait dans la salle. (...) Une boule de chair vivante qui, disputée entre deux camps de joueurs, n'a pas eu, depuis six ans, une seconde de repos, venait rouler au milieu de notre bataille. »

Je coupai Albert :

– C'est clair : « notre bataille »... Dreyfus n'est plus qu'un prétexte politique.

Anna s'exclama :

– De toute façon, Barrès est impardonnable. Bel artiste et basset de l'âme !

C'était violent mais Anna n'avait pas tort. Barrès serait moins empathique dans ses *Scènes et Doctrines du nationalisme* de 1902. Il y raconterait, à froid, le procès de Rennes, trois ans après, lors même que l'innocence de Dreyfus ne ferait plus aucun doute : « Il y a dans Rennes un petit-fils de Judas qui a vendu la France », « Dans ce fumier qui étouffe la France, il prend une force, une joie, un éclat satanique ». On commence par *Le Culte du moi* et le dandysme, mais on s'ennuie. Alors on finit dans le délire raciste et l'appel à la tuerie. L'esthète

solitaire et transi n'est jamais loin de la tentation virile de la terreur de masse.

À la guerre, le belliciste, le Lorrain Barrès aurait une excuse : Strasbourg et Metz, occupés depuis la défaite. À Dreyfus, il n'en a pas. Il est criminel.

Oui, Dreyfus à Rennes, passé le moment de l'émotion, n'eut pas l'heur de plaire dans sa raideur et sa froideur. On l'eût voulu mieux armé comme au théâtre. Il n'était ni Clemenceau, ni Jaurès, ni Sarah Bernhardt. Il flottait dans ses manches. Blême, osseux, le cheveu blanchi, la calvitie tannée par le soleil de Cayenne, le cou rabougri. Son uniforme avait été artificiellement rembourré comme on le fait pour maquiller les cadavres. C'était le spectre émané de l'île du Diable. Le monde entier était venu regarder celui qui avait concentré sur lui les haines de presque toute la France. Le président dit :

– Accusé, levez-vous. Quels sont vos nom et prénom ?

– Dreyfus Alfred.

Il était là. C'était lui. Debout. Épuisé mais sec. Une stupeur frappait l'auditoire. Le polytechnicien patriote n'était plus qu'un pauvre banni flétri qui luttait pour se tenir droit jusqu'au bout. Son sort était un vertige, un mystère. Il avait été choisi pour incarner, à jamais, l'injustice absolue. Son nom signifierait Pilate, le crachat, « À mort ! », le déni, l'agonie, le crime du mensonge d'État. Mais Lucie, l'épouse pugnace, Mathieu, le frère absolu, Bernard Lazare, l'héroïque colonel Picquart et Zola ! Le triomphe final de la lumière. Le petit capitaine obsédé par son honneur n'était rien mais Dreyfus symbolisait tout. Péguy lui en voulut de ne pas tenir son rôle de crucifié encore plus haut sous le clou. Péguy splendide et fou. Nous étions, Aline, Anna, Albert et moi, face à la mer bleutée du beau mois d'août paisible d'Étretat. Les falaises rapprochées nous semblaient les murailles d'un temple. On n'entendait que la clameur rituelle de la Vague.

Le samedi suivant, Alexandre trotte sur notre terrasse. Gosselin raffole de son petit-fils. C'est un gamin gracile au beau visage et aux yeux profonds comme ceux d'Anna. Gosselin entreprend de lui expliquer ce qu'est le soleil. Le petit écoute avec une attention prodigieuse.

– Il a un don pour la science ! s'exclame le grand-père.

Le Journal avec le papier de Barrès est resté calé sur un coin

d'étagère. Gosselin y découpe des cocottes et les lance dans le vent. Alexandre bondit pour les rattraper. Les cocottes de Barrès retombent sur le sol. Le petit garçon les piétine avec une furieuse application en nous fixant des yeux.

– On sent le grand républicain intransigeant qu'il sera ! dit Gosselin.

Alexandre avise un vol de mouettes qui plane et va se poser sur la crête de la falaise d'Amont.

– Touettes ! Touettes !

– Les mouettes ! corrige le grand-père.

Le petit le toise de son regard grave et répète :

– Touettes !

– Il a raison, ce ne sont pas les mouettes habituelles. Celles-là ont une petite tête noire, ce sont des touettes, en effet ! Cet enfant sera un grand ornithologue !

Anna prend la main de son fils et l'entraîne vers les galets de la plage. Je la regarde marcher en longue jupe blanche et fluide, corsage clair, grand chapeau de paille fleuri. Elle ondoie dans le vent. Le petit, ravi, galope avec sa maman.

– Elle est belle, ma fille ! lance Gosselin.

Je détourne doucement les yeux vers l'Aval.

Gosselin, en s'adressant à Aline, ajoute :

– Vous êtes jolie comme tout, aussi. Comment dirais-je ?... Singulière et un peu troublante.

Aline – qui tient Charlotte dans ses bras – s'esclaffe. Je me rapproche d'elles et les enlace. Gosselin boit un apéritif avec nous et enchaîne sur la saga du jour. Il nous résume les péripéties du siège de Chabrol, d'une semaine à l'autre.

Tantôt Guérin apparaît aux fenêtres et reçoit un bouquet, tantôt il harangue ses amis. Il se promène sur les toits, recueille la pluie dans des seaux, car le blocus a été décrété. L'eau coupée. Des partisans excessifs prétendent que le siège est plus cruel que celui des Prussiens en 1870. En effet, il n'y a pas de chevaux à manger dans les étages ni de zèbres fessus du Jardin des Plantes. Des vivres catapultés des toits voisins ratent leur cible et dégringolent sur les trottoirs. Un médecin très humaniste de la Ligue antisémite proteste que depuis le blocus il ne peut plus apporter petit-lait et bouillon aux héros de Troie. Un bobard circule concernant un assaut du général Galliffet, Ventre

d'Argent, que Rochefort taxe de « souteneur ». Oui, le tueur de communards de 1871, l'ami de la comtesse Greffulhe, a été promu ministre de la Guerre de Waldeck-Rousseau dans le même gouvernement que le socialiste Millerand. C'est qu'il est dreyfusard et hostile à cette partie de la soldatesque qu'il juge plan-plan, ridicule, des ganaches surannées. Lui refuse la sénilité. La plaque de platine qui lui contient les tripes n'a pas vieilli. Elle brille comme un sou neuf quand la dernière courtisane crache dessus et l'astique. Le « général Sarah Bernhardt » (comme on le surnomme) se présente, espiègle, devant les députés de l'Assemblée dont beaucoup hurlent : « Assassin ! » Il exhibe « sa figure vulgaire, balafrée et triomphale » – comme Proust la décrira – et leur répond selon les témoignages : « Oui, me voilà. » Ou sobrement : « C'est moi. » Ou primesautier : « Assassin ? Présent ! » Et quand on l'empêche de parler il s'exclame : « Taisez-vous ou je vous montre mon ventre ! » Les rires fusent !

Il y eut Boulanger, il y a Déroulède aujourd'hui coffré après son putsch raté, il y en aura d'autres. Ces croquemitaines de café-concert tomberont toujours par la malice d'un collègue plus moderne. Un Gallifet reconverti.

Alexandre va voir Charlotte, qu'Aline a couchée dans son berceau. On le porte. Il la regarde, les yeux écarquillés de complicité. Il pétille. Il allonge délicatement le doigt et touche la petite main rose et potelée de Charlotte. Par jeu, il répète plusieurs fois son geste. Soudain Charlotte se tortille de jubilation, elle s'esclaffe sous les guiliguilis. Puis, avec une énergie prodigieuse, en tendant les pieds, elle pousse un cri strident. Gosselin est médusé :

– Cette petite bat déjà la locomotive de Zola et de Monet. Elle conduira des bolides du prochain siècle qu'on ne peut même pas imaginer !

Une automobile passe dans un raffut cahotant de moteur, au grand dam des passants et des touristes. Nous nous levons tous d'un bond. Alexandre se précipite pour voir. Je prends Charlotte dans mes bras. Gosselin, tout redressé, très fier, déclare :

– C'est une Panhard & Levassor ! J'en ai commandé une. Demain, on fera la course entre l'Aval et l'Amont !

Le 20 août, au soleil couchant, tandis que les libertaires de Sébastien Faure pavoisent place de la République en chantant

La Carmagnole, une grande émeute de bouchers de la Villette déferle autour de la gare de l'Est et boulevard Magenta. Gaston Dumay, dit « le Colosse », a fait afficher au-dessus de sa salle d'abattage une fresque où l'on voit le marquis de Morès, le caïd des bouchers, saigner un Juif. Nous en sommes à ce comble de l'Affaire et de l'ignominie. Les bouchers corporatifs et xénophobes ont pour alibi antisémite les rituels d'abattage des bouchers juifs. Ils attribuent même la défaite de 1870 au fait que les bouchers juifs auraient vendu de la viande avariée aux soldats !

Morès, de son vivant, évoluait à la Villette coiffé d'un sombrero noir et d'un chemisier rouge. Redoutable à l'épée, il portait en outre, au bout d'une canne, une boule de trois kilos pour assommer ses ennemis. Il était tout en muscles – ce qui impressionnait les bouchers – et savait leur parler en jurant plus fort qu'eux. Telle est la face sinistre du romantisme français. Le marquis était un aventurier qui avait tâté des abattoirs à Chicago et fait le baroud au Tonkin et ailleurs. Il avait chassé le tigre du Népal avec le duc d'Orléans, son complice comme moult gentlemen du Jockey Club. Miss Uzès, la rescapée du Bazar, la chasseresse de Rambouillet, qui avait pris la relève de son défunt mari, était la chamane de tous ces briscards endiablés. L'effervescente duchesse, pour amuser son argent, outre ses courses en Delahaye, commençait de financer les sportifs syndicats jaunes d'extrême droite. Morès, de la même bande, avait fondé, comme ça, un parti algérien antisémite. « Une idée d'avenir ! » affirmait-il. Hélas, notre marquis excité avait été tué dans une ultime carambole où il tentait de faire reculer un conquérant sanguinaire du désert, lequel aurait menacé notre garnison de Tombouctou. La mode était de mourir ainsi au grand soleil des colonies. Le duel ne peut suffire à tout. Ainsi, Jacques de Crussol, le fils de notre duchesse préférée, avait voulu épouser, au grand dam de sa mère, la courtisane Émilienne d'Alençon. Il avait fort bon goût. La duchesse, pour le calmer, l'avait envoyé explorer le Congo. Il y trouva, en effet, le calme définitif. Les mères zélées tuent plus que les putains. Pour résumer le sort de Morès : il fut assassiné par les Touaregs, ce qui évite de dépérir podagre dans son lit.

On vient volontiers boire le sang frais aux abattoirs de la Villette. Voilà qui régénère les corps menacés par la décadence. Ne manque plus que Barrès, l'émacié, s'accrochant à la carotide d'un taureau pour

se gorger de férocité virile. Ce dandy exsangue ne s'égosille que pour l'hémorragie de la revanche.

Zola aurait décrit la scène où Dumay, ce soir-là, mène l'émeute sur fond de nuages ensanglantés. Il aurait fait brandir au Colosse un merlin apocalyptique. Soyons peut-être plus sobre...

Les frères Violet se ruent, les rois des abats, Alphonse et François, dit l'Ours. À leur côté, on compte Sarrazin, porteur des Halles, Poitrine d'Acier, Beau Marquis, Puissant Chef, Bébé le Barbare, Garrot d'Ogre, Merlin l'Enchanteur, Tête de Gorille, Gueule de Raie, Adonis le Sanguinaire, l'Ange Gabriel, le Sanglier des Faubourgs et Doux Néron... La meute des tueurs, des assommeurs hurle : « Mort aux vaches ! » Les voici, les belliqueuses cohortes du Colosse, du Grand Occident, du duc d'Orléans et de maman Uzès : une Iliade de mufles, de bœuftiers, de veautiers, de tripiers, de boyaudiers, de broyeurs, de crocheteurs de cervelles et d'entrailles, de trancheurs de carcasses, de saigneurs... Il faudrait Ventre d'Argent pour affronter la Viande ! Il prendrait aux bouchers le morceau qui lui manque. Mais, lecteur, contente-toi du préfet Lépine ! Pendant qu'affluent, dans les flaques des becs de gaz, les hures d'une marée de Goliath dépoitraillés, d'égorgeurs barbouillés de caillots. Tous hérissés, armés de cannes-épées, de bâtons plombés, de nerfs de bœuf, et autres bijoux d'abattoirs. Au paroxysme d'août, le sang fascine la foule amassée en retrait. C'est un galop de gargouilles lâchées dans la nuit et la flambée des brasiers. Les chiens de Caboche, les écorcheurs s'agglutinent sous les corniches et les pinacles d'une barricade biscornue, dressée boulevard Magenta.

Les bataillons anarchistes de Sébastien Faure déboulent au cœur de la kermesse. Ils ont d'abord menacé d'assaut une école religieuse de jeunes filles pures en criant : « Vive Louise Michel ! » Les sœurs de Sainte-Marie se sont signées et sont tombées aussitôt en grande prière, consentant saintement au Colisée. La bande des gladiateurs de Gavroche, sans doute impressionnée, est passée. Elle préfère s'en prendre lâchement à l'église Saint-Joseph où elle sème le charivari et dresse une barricade de prie-Dieu en hurlant : « Vive la Commune ! Vive Picquart ! Vive la liberté ! » Les jeunes curés les plus charitables jaillissent des confessionnaux et mordent les communards. Ils les trouvent un peu maigres... Ce sont des ébénistes, des garçons maçons, des menuisiers à casquette, des fondeurs, des sculpteurs, des

vernissiers, des mouleurs, des employés de magasin, des garçons de course nerveux à la canine aiguë. Ils mordent à leur tour dans le gras des curés... Puis la fronde des faubourgs court affronter les puissances de la viande et du sang qui, pour ne pas être en reste, hurlent : « Vive Guérin ! Mort aux Juifs ! À mort Zola ! Dehors, les nomades et le caca cosmopolite ! » Le chœur des bouchers clame encore : « Panamá ! Panamá ! Rue Laffitte chez Rothschild ! » Les anarchistes répliquent : « À bas la calotte et les césariens ! » et entonnent une nouvelle *Carmagnole*. Les badauds applaudissent les uns ou les autres. Des plaisantins crient : « Vive Cartouche ! Vive Vidocq ! Vive Nana ! », « Vive Jeanne d'Arc ! » D'autres, dédaigneux, se carapotent : Homère, c'est mieux !

Anna et Albert sont temporairement rentrés d'Étretat. Engagés politiquement, ils sont venus s'informer. Et du balcon d'un journal où Albert, l'avocat, écrit des papiers juridiques, ils assistent, de loin, aux manifestations et à la rixe. Ils haussent les épaules devant le pugilat des deux clans triviaux. Plus « fashionable », ils attendent du sérieux : pas de slogans mais une méthode économique scientifique. Ils vont, ce soir, dîner chez le socialiste Paul Lafargue et la belle Laura Marx, oui, la fille de Karl, qui vivent dans leur énorme villa de Draveil, achetée grâce à l'héritage légué à Laura par le fortuné Engels. Il faudra attendre 1910 pour que Vladimir Oulianov et son épouse Nadia viennent, eux aussi, de Paris, à bicyclette, partager le fricot chez Laura.

Lépine n'est pas Lénine. Il n'est que le préfet du bon ordre. Cette fois, ça barde. Ce gringalet vif-argent qui joue l'ogre de la République ordonne la charge de ses brigades d'agents et de la garde nationale à cheval. Comme il dit : « Je ne peux pas faire mes assauts avec des archevêques. » Des boulons de rails pleuvent. La cavalerie fonce sur les verrats de la Villette et sur les diables de Ravachol. Les sabres brillent. Le fourbi de la barricade des bouchers vibre mais aucune amazone héroïque ne se dresse en dévoilant sa gorge et en hissant le drapeau républicain. Car les bouchères, restées dans leur boutique, comptent leur caisse. Cependant la pagaille des bougres braque le torse, résiste, assaille. La bacchanale des groins de l'antisémitisme bat son plein. Une tornade de blouses bleues s'amalgame aux jambes des chevaux qui hennissent et se cabrent. Un gaillard armé d'un stylet perce la cuisse jambonnée d'un gendarme désarçonné. Les insultes

crépitent : « Assommeur ! – Apatride ! Métèque ! », « Juif ! – Saigneur ! » Les enragés harcèlent comme des loups le gros derrière d'un buffle de la boucherie. Le sang gicle, le gorille couine, crie, la foule rit. Le fier-à-bras mange son chapeau à la mode Morès. Dans cette mer hargneuse baratée de fers, de matraques, de sabots, de crinières, soudain, des coups de revolver claquent, visent le préfet Lépine. C'est trop ! Fin du spectacle.

Les gendarmes dispersent la racaille bovine et la canaille séditeuse dans une ultime contre-attaque furibarde. Un anarchiste en reculant claironne : « Votre temps est passé, messieurs les policiers ! » La barricade des Goths de la viande est éventrée. Des deux côtés, des guerriers sont alpagués. Les abbichons rangent les prie-Dieu à Saint-Joseph et les jeunes filles sauvées, comme toutes les jeunes filles, rêvent à l'impossible : un curé athlétique aux yeux bleus et un peu vicieux.

Anna, enchantée, me dira :

– Laura Marx est élégante. J'ai été émue de la voir. Fargue paraît plus vieux qu'elle et mélancolique. Nous avons fait le tour du jardin parfumé de roses. Le temps était idéal. Plein d'étoiles. Laura Marx adore la révolution et son papa.

À Rennes, un nationaliste a tiré sur Fernand Labori, avocat herculéen et turbulent de Dreyfus. Une balle dans le dos. Il sera sauf. Proust lui écrit : « Bon géant invincible... »

Le tribunal depuis des jours faisait défiler les témoins, les accusateurs, les défenseurs. Armand, comme Gosselin (et comme Poincaré et tous les progressistes) depuis le suicide du colonel Henry, s'était à peu près converti dreyfusard. Il lisait son *Figaro* et déclamaient les morceaux de bravoure d'un certain Cornély. Le colonel Picquart parut à la barre. Cornély le chantait : « C'est une conscience », « C'est un lieutenant-colonel de l'armée qui ayant vu, ayant su, a dit : le capitaine est innocent ». Les expertises des documents effectuées à charge par le fameux Bertillon étaient brocardées comme des farces du burlesque le plus ébouriffé. Le vent avait tourné.

Coup de tonnerre. Le tribunal de Rennes, le 9 septembre, reconduisit la culpabilité, mais en accordant à Dreyfus des « circonstances atténuantes ». On coupait en deux la poire du crime de l'État. Une mirobolante absurdité. Le fort Chabrol accueillit la

nouvelle avec des ovations. On les espérait efflanqués, affamés, ils braillaient d'allégresse. Dreyfus était confirmé traître, le tout enrobé de jésuitiques nuances bonnes à jeter. Mais Cornély, lu par Armand, s'exclamait : « Aujourd'hui pour l'univers civilisé et une partie de la France, Dreyfus est un martyr. » Joseph Reinach, dans *Le Siècle*, pourfendit les chefs criminels, galonnés de broderies d'or. Zola proféra dans *L'Aurore* un long réquisitoire contre le jugement monstrueux : « Je suis dans l'épouvante. (...) On n'avait condamné Jésus qu'une fois. (...) L'idée sera crucifiée, le sabre doit rester roi. (...) ce drame géant qui remue l'univers (...). » On aurait dit Hugo en alexandrins. Clemenceau atteignit, lui aussi, dans *L'Aurore*, un sommet, mais il choisit le ton de la raillerie féroce propre à son génie. Il convoqua une comparaison satirique avec l'ineffable Béhanzin, le roi déchu du Dahomey auquel on avait fait la guerre pendant trois ans. Je le résume de mémoire : Après tout, quand Béhanzin couvert de plumes d'autruche et entouré de ses amazones faisait couper la tête de ses ennemis réunis dans une grande jatte, il était d'une certaine probité sauvage, conforme aux usages ancestraux de la forêt. Mais quand les juges du conseil de guerre de Rennes – sans plumes et dont les amazones étaient des dondons chapeautées – décrétaient les circonstances atténuantes au lieu de l'acquittement, alors qu'Esterhazy était l'auteur du fameux bordereau de la trahison, la vraie sauvagerie bouffonne triomphait. Béhanzin était un saint à côté des suppôts cannibales de l'Arrêt.

Armand méditait sur les protagonistes de l'Affaire :

– Le calvaire de Dreyfus est comparé à celui du Christ. Quand Zola est condamné, c'est le Christ, quand Henry se suicide, c'est le Christ. Le Christ aujourd'hui est mis à toutes les sauces. Moi, quoi que je fasse, je ne serai jamais le Christ ! Je ne suis qu'un brave homme.

Alors il prit Alexandre dans ses bras, le regarda et lui dit :

– J'espère que tu ne seras le Christ de personne !

Anna, frappée par la réflexion d'Armand, reprit son petit.

Anna et Albert s'étaient liés, sur la plage, avec Félix Vallotton, dont les tableaux amusaient beaucoup Alexandre. Les couleurs éclatantes, le dessin simplifié, les canotiers en rang d'oignons le long

du rivage. Et surtout, différentes scènes de bain avec de gros messieurs et de grosses dames, comme des batraciens coiffés de bonnet, qui barbotent et font des vaguelettes. C'était pour le moins Étretat épinglé dans le mode vaudevillesque et grotesque. Gosselin déclara :

– Vallotton a loué le château, il vient d'épouser une riche veuve, la fille du collectionneur Bernheim.

Anna, pleine d'admiration, révéla encore qu'elle avait rencontré la belle Misia, la femme de Thadée Natanson, somptueuse séductrice, entourée de toute sa cour. Vuillard et Vallotton, à quatre pattes, caniches pâmés dans la ruche de ses volants. Vallotton ne se relevait de l'envoûtement que pour faire des photos, dardant partout son Kodak.

– N'empêche que pour un anarchiste, Vallotton ne se refuse rien ! lança Armand.

– Ils n'ont rien renié, corrigea Albert. Ils viennent d'envoyer une lettre de soutien à Zola. J'avoue que nous avons eu, Anna et moi, l'honneur de la signer. « L'appel d'Étretat », les amis ! Quarante signatures d'Aval et d'Amont. D'innombrables adresses à Zola montent de partout. Nous sommes tous hantés, obsédés par cette nouvelle condamnation de Dreyfus. C'est un nouveau Sedan ! Et nos adversaires pensent tout le contraire, possédés par leur fanatisme de la patrie militaire et de la justice de guerre. Degas est possédé, il rage, il nous hait ! Il a renié ses amis, les Halévy, et dîne avec le général Mercier aux yeux glauques, le décideur, le levier du crime. Hélas, Mercier est un franc-maçon qui a commencé, en tant que ministre de la Guerre, d'épurer l'armée de l'excès de ses éléments catholiques ! Alors ? Allez comprendre ! L'opportunisme ? La confusion est partout. La propagande. Les Ligues de la patrie, des patriotes, des rodomonts à courte vue contre l'universalité de la nôtre : la Ligue des droits de l'homme !

C'est à ce moment que Charlotte et Alexandre, qu'on avait oubliés, se mirent à brailler formidablement. Gosselin, hilare, s'écria :

– Seraient-ils antidreyfusards, ces petits sagouins-là ?

Aline et Anna se précipitèrent pour aider Marguerite et calmer l'émeute. Mais les deux marmousets hurlèrent de plus belle, cambrés, écarlates, en faisant caca.

Armand osa un commentaire malheureux :

– Mais enfin ! Alexandre est grand, à présent, il devrait se taire

plus facilement et être propre.

Anna s'emporta :

– Ah ! Je l'attendais celle-là, je m'y préparais, mon cher Armand ! Il faudrait bien sûr que je dise à mon fils : « Alexandre, tu es un grand garçon, tu sais ! Les garçons ne pleurent pas comme les petites filles... Ils sont forts et patriotes et prêts pour la revanche ! »

– Je n'ai pas du tout dit ça, voyons, Anna !

Deux jours passent. La presse devient folle. C'est un ouragan d'appels, d'insultes, de déferlantes autour de Rennes et du phare Chabrol qui morgue l'État. *L'Intransigeant* écume : les femmes des preux bouchers de la Villette incarcérés vont étrangler les panamistes de Waldeck-Rousseau. La fripouillerie anarchiste de Sébastien Faure est financée par le Syndicat de la juiverie ! Et Dreyfus est accusé d'avoir fréquenté la haute galanterie cosmopolite. On suggère des secrets salaces et des amantes allemandes.

– Il y a de fort belles Allemandes grandes et blondes aux yeux bleus ! fait observer Armand. Elles aiment le sport. Quelles cuisses !

Ce n'est pas le moment d'entonner un blason des cuisses. On s'arrache les journaux. On s'arrache les cheveux. On trépigne. On jure. Anna furieuse, Albert outragé. Aline et moi nous dorlotons Charlotte en lançant des apostrophes. Gosselin, grandiose, s'élève au-dessus de la mêlée :

– Les enfants, il ne faut pas sombrer dans le délirium des passions collectives. Vous vous rendez malades. C'est une névrose nationale. La pantomime des possédées de Loudun ou du défunt Charcot. L'Affaire baigne dans une nébuleuse d'hypnoses, de terreurs, de hantises et de bûcher ! C'est Gévaudan, c'est Loup-Garou. C'est Bosch. Pire ! C'est le Grand Albert !

Albert sursaute. Gosselin enchaîne :

– Les caricaturistes affublent les protagonistes de groins de monstres médiévaux et de vampires. Une morbidesse abracadabra ! Ah oui ! Pauvre Dreyfus expédié à l'île du Diable – comme par hasard ! Il faudrait allonger la France entière, cette sorcière, à la Salpêtrière. Car c'est devenu le Horla !

Gosselin se redresse, inspiré.

– Souvenez-vous ! Maupassant contemple la Seine, notre fleuve : « La grande Seine qui va de Rouen au Havre. » Il voit passer devant lui

un trois-mâts brésilien d'une blancheur éblouissante. Plus tard, il comprend que l'« Être », le Horla, a sauté du bateau pour lui inoculer la folie. Mais courage, les enfants ! Le coup de dés de Belzébuth n'abolira jamais la lumière ! Et la barque de Dante passera à travers les damnés ! Aussi, je ne signe aucune pétition, je ne signerai que le traité dont je rêve sur les aéronefs ! Comme, en ces temps d'hallucination collective, nous manquons de mathématiques et d'avenir !

Armand estourbi. Je vois qu'Albert (le petit) commence à en avoir assez des tirades du beau-père. Il a du talent mais avec un côté Homère chez Homais. Pourtant, je crois, comme Gosselin, qu'on gagnerait à sonder l'imaginaire superstitieux de l'Affaire, et de façon critique. Le vocabulaire de Drumont, de Léon Daudet, de Déroulède, des cancre Coppee et Baffier, de Degas, leurs sophismes : Dreyfus serait-il innocent, a dit Barrès, qu'il n'en resterait pas moins coupable d'avoir été à la source de la division de la France et de la calomnie de l'armée. Il est donc toujours coupable. En somme, le mal étant fait, son innocence deviendrait un crime ! Barrès veut abolir la raison et la vérité universelles des « intellectuels » au nom de l'héritage des ancêtres, de l'instinct lorrain et national, assaisonnés de Bergson. Mais il accouche d'un pataquès insane. Sans compter ses échanges magiques avec la terre des morts, son culte extatique de la mère patrie, la race, le sang, les hordes apatrides, Aryens blonds contre Sémites bruns. Quant à Degas, c'est le clou : hier, il aurait voulu assister au procès Zola « pour tuer un Juif » ! Florilège du Horla, oui ! La France est folle. Heureusement que je suis là...

Au milieu de ces réflexions, Albert me fait lire *Le Jardin des supplices* de Mirbeau. Un roman barbare, érotique, extravagant. Ce n'est pas du tout humanitaire et socialiste, comme on pourrait s'y attendre... Pourtant l'incroyable Mirbeau nous verse ce philtre aberrant au cœur même de l'Affaire. Exprès ! Toutes les folies fatales des pulsions érotique et criminelle des hommes se déploient dans un jardin chinois gorgé d'une profusion de fleurs sexuelles et rares. Esterhazy et sa Dame voilée feraient de bons partenaires des pervers de ce jardin. Je m'avise soudain que *Le Jardin des supplices*, c'est l'autre face de l'aimable Giverny, sa Gueule, son versant maudit, carnassier, sa Guyane fleurie. Java ! Et je lance à Aline :

– Oui, sous ses airs, Monet, c'est louche ! Sa couche de fleurs qu'on dit merveilleuses cache le pot aux roses. Un pavé dans la mare normande.

– Le cadavre de la Dame voilée ! répond Aline.

Ce qui me frappe encore dans *Le Jardin des supplices*, c'est cette affirmation de Mirbeau qui nous avertit : son jardin oriental, sadique et suranné est un havre à côté de toutes les horreurs criminelles, massives, techniques, mornes et bureaucratiques que l'Occident prépare. J'ai déjà lu, de lui, un article inouï dans *L'Écho de Paris* : « La loi du meurtre » ! Il proclamait, mot pour mot, que l'homme n'adore que des dieux furieux, que les héros sont des brutes dégoulinantes de sang et que la guerre embarquera tout le monde dans un massacre industriel plus grand que les précédents. Voilà que Mirbeau m'intéresse plus que Zola ! Les bons galopins du catéchisme de *Germinal* n'expriment pas le tréfonds éternel de la mine humaine, si j'ose dire... Balzac a tout dit dans *La Fille aux yeux d'or* sur le ressort humain : l'or, le plaisir. L'argent, les passions, le vice. Mirbeau a pris la relève de ce constat féroce. Zola fut un poète épique. Ce n'est pas moi qui le juge ainsi, ce sera la duchesse de Guermantes dans une conversation de salon.

Voilà la grâce du président Loubet, dont le dossier a été soutenu et préparé par Galliffet. Ce dernier envoie son ordre du jour aux cadres de l'armée : « L'incident est clos. » C'est sec et rond comme son képi. *L'Intransigeant* titre : « Le traître Dreyfus en liberté », le tout assorti de tombereaux d'insultes antisémites.

Le bravache Guérin capitule avec sa cohorte de Béhanzin bricolés. Armand déclame les dernières chroniques de Cornély :

– « Les sommets intellectuels français sont peuplés d'hommes qu'on trouverait infiniment plus honorés de toucher la main de Dreyfus et de rompre le pain avec lui plutôt que de fréquenter ses persécuteurs. »

Armand, tout fiérot, se retrouve surtout dans le final de son journal :

– « On a vu un journal, événement unique dans l'histoire de la presse, marcher contre une partie de sa clientèle plutôt que de ne pas être un organe de justice et de vérité. »

Mais cette grâce du président Loubet est accordée à Dreyfus comme s'il était coupable. On doit arracher aux ténors, Jaurès et

Clemenceau, l'adhésion à ce compromis qui rend à Dreyfus sa liberté en lui refusant son honneur. Ils voudraient faire appel et que Dreyfus affronte une troisième cour martiale pour être acquitté légalement ! « C'est trop héroïque, trop wagnérien ! » leur lance Joseph Reinach. Au paroxysme du conflit, Mathieu Dreyfus l'emporte en insistant sur l'épuisement de son frère. Il est urgent de le sauver.

Cependant, l'Exposition universelle du siècle arrive. 1900. Des menaces de boycott pèsent sur la France de l'iniquité. Le cas de Dreyfus est devenu international. Ouf ! il est réglé de justesse. Place à la grande kermesse du progrès et de la paix universelle. Oui, la France est un carnaval de badauds qui peut basculer, en un éclair, du camp de la honte à celui de l'honneur tardif. Puis on passe à la fête foraine.

Nous allons pique-niquer sur les hauteurs de Sainte-Adresse. Un paquebot rentre d'Amérique. Des voiliers croisent des bateaux de pêche. La mer est large et belle. Ondulée d'un frisson de vent. Alexandre est fasciné par les trois cheminées du paquebot, les coups de sa sirène et toute une chamaillerie de mouettes fébriles. Charlotte sourit à une vache curieuse qui s'est approchée de nous. Une belle de Troyon écarquillant ses cils de diva...

Après le repas, nos deux enfants s'endorment sous la ramure d'un chêne. Aline et Anna vont pisser en riant derrière une haie. Albert ne pisser pas. Moi, je me suis avancé vers l'aplomb marin. Je pisser en pleine lumière et baigne dans la brume du vin dont j'ai abusé. C'est un moment sourd, nébuleux, profond, ouaté – comment dire l'indicible ? –, de pure métaphysique. Peut-être que j'entrevois Dieu... Soudain, la vache pisser aussi dans un vacarme vertical. Dieu est mort.

La semaine suivante, quand les enfants sont couchés, Albert interpelle son beau-père :

– Vous préférez Mirbeau à Zola ? Eh bien j'ai des nouvelles !

Albert, qui a des accointances de comités et de pétitions politiques avec le preux Mirbeau, nous raconte que l'ami de Zola et de Monet a maille à partir avec le poète Jean Lorrain. Et c'est fleuri... D'abord leurs rapports étaient aimables, semés de visites réciproques et de compliments sur les incontournables fleurs de Mirbeau : des iris sublimes « comme un flottement de feux follets immobilisés dans l'air chaud » et qui faisaient écho aux iris de Van Gogh ornant les murs de Mirbeau de leurs arabesques entrelacées, lancéolées. Mais l'affaire

Dreyfus a pourri leur relation. Les délicats échanges floraux se sont mués en torrents de fumier. Albert et Anna nous confient que les salons colportent le contenu de leurs mamours. Lorrain se targue partout de ces flatulences.

Mirbeau : « Non, monsieur, je ne vous ferai pas l'honneur de vous envoyer des témoins. (...) On méprise vos insultes comme on mépriserait celles d'une fille du trottoir ou d'un souteneur de la berge. Comme eux, vous êtes du ressort de la police correctionnelle. Qu'elle vous garde en attendant qu'elle vous coffre. Chaque fois que je vous rencontrerai, vous recevrez un énergique coup de pied dans votre joli derrière à tout faire. » Car Lorrain s'amuse à se baptiser lui-même « l'Enfilanthrope ». Sa réponse, poussée par les doses d'éther dont il abuse, est effroyable : « Soignez-vous mon cher, vous perdez vos ordures sur tous et sur tout, le purin vous étouffe et vous aveugle, la merde vous hante, vous en mangez, (...) embrèvement partout et vous parlez souteneur, fille de trottoir, police des mœurs et cul à tout faire, mais vous avez tout ça chez vous. » Charmante allusion à la belle Mme Mirbeau, ex-Alice Regnault, une cocotte reconvertie. « Quant à vos menaces, inutile de jouer les Terreurs ! J'ai dressé des souteneurs plus malins que Bibi, j'ai même reçu plus d'un coup de couteau et je n'en suis pas mort. Vous comprenez entre les lignes, chéri, donc, mon vieux copain, surveille tes pattes et tais ta gueule. Je ne te raterai pas si tu bouges. »

Voilà le vrai des pensées humaines et pas les patati sur les iris. Le verbe enfin frontal entre le gigolo tordu, poète, rôdeur des fortifs et l'ami de Rodin, de Monet et de Mallarmé. J'ai presque un faible pour ce voyou de Lorrain parce qu'il est né chez nous à Fécamp. Certes, on ne l'imagine guère affronter la grosse mer, dans un voilier terre-neuvier de son père, pour fricoter avec les morues. Il fut l'ami de Liane de Pougy. Une danseuse des Folies-Bergère, courtisane d'apothéose, mais repentie, et qui finira nonne dans la cire de sa cellule d'ascèse. Lorrain, polémiste pervers, à propos de son Balzac monstrueux, qualifia Rodin de « Michel-Ange du goitre ». Un an plus tôt, dans une chronique du *Journal*, il avait attaqué *Les Plaisirs et les Jours* de Marcel Proust, qu'il trouvait ampoulé d'« inanes flirts en style précieux et prétentieux ». Pire, il avait suggéré des intimités entre l'auteur et le beau et délicat Lucien Daudet. Oui, Zézé, le fils chéri du brave Alphonse qui, dans le même moulin, engendra aussi Léon, l'as

de l'Action française. Proust, offensé, provoqua Lorrain en duel ! La cérémonie de ces fiers-à-bras (dans la droite ligne des duels de Clemenceau, de Mirbeau, de Rochefort, de Léon Daudet, de Drumont... mais en plus capricieux) eut lieu au bois de Meudon, début février 1897. Aujourd'hui, les témoins racontent la légende.

Il pleuvait, il pleuvait toujours... La température était de dix degrés mais la sensation était plus glacée. L'étang de Meudon suintait de criminelles lueurs. C'était pourtant un jour comme les autres... La Bourse : « un peu mélancolisée et énervée ». Lorrain était décavé mais gai, rondet, roué, la raie fine fleurant le santal et le patchouli des claques. Cheveux teints au henné, joues fardées. Ses yeux calottés de lourdes paupières étaient plus dilatés d'opium que d'habitude. Proust, pâle, souffreteux, efflanqué, compliqué, nuancé, enchifrené, portait avec une subtile élégance, sous des drapés de laines, un habit, fleuri à la boutonnière d'un catleya. Il tenait des propos tâtonnants, assortis de fines saillies sibyllines. Jean Béraud, le peintre des petites cocottes, et Reynaldo Hahn étaient aux petits soins pour le cygne de Combray. Proust avait obtenu la faveur d'un duel en début d'après-midi et non pas à l'aube, à l'heure des Halles, comme cela se faisait bestialement. C'est que depuis longtemps il ne se couchait plus de bonne heure et se levait plus tard, lentement, comme un elfe noyé dans les effluves d'une rêverie narcotique. Halluciné d'insomnie, il semblait émaner à pas de loup d'un palais de Soliman. Il avait des yeux admirables, veloutés et profonds, délicatement écarquillés, dans la couleur noire des prunelles de Berthe Morisot peintes par Manet. Ceux de Lorrain empruntaient au khôl des tapins de Toulouse-Lautrec. Le tralala des témoins fit minutieusement son office. On sait qu'en ces affaires les délibérations sont tatillonnes : distance, vingt-cinq mètres, nombre de pas, de coups, reprises. Cette crapule de Lorrain exercée à la rixe chez les Apaches allait tuer Proust, psst de la *Recherche* !

Alors Lorrain se serait rapproché de Proust pour lui chuchoter, avec cet accent voyou qu'il prisait :

– Tu veux en fumer une petite dernière ?

Proust répondit de sa voix d'envoûteur d'Ispahan :

– Mes affres bronchiques me prescrivent des fumigations ou des cigarettes Espic mais proscrivent les autres volutes.

L'inferral Lorrain contesta farouchement l'effet d'Espic. Il conseilla à Marcel, pour l'éternité qui l'attendait, un composé de jusquiame, de

belladone et de datura. Il évoqua une poudre merveilleuse de Harrar, puis des perles d'amyle... Les merles des grands chênes de Meudon, écoutant l'étourdissant ramage, se turent, éberlués... Enfin, les deux gaillards en vinrent au fait. À l'unisson, ils inclinèrent leur arme et tirèrent dans le sol. Ces cruels tuèrent deux vers de terre. Certes, Lorrain continua d'écrire : « Blond éphèbe, effroi des hétaires, j'ai posé mon front dans tes lys noirs... » Il commit des petits portraits salaces et bien tournés, raflés dans des maisons de femmes.

De Proust, nous devons lire *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* en 1919. Prix Goncourt, ardemment défendu par celui qui fut l'antisémite et antidreyfusard boulimique Léon Daudet. Il ne tarirait jamais d'éloges sur le Juif suprême de nos lettres, fasciné par le charme envoûtant de Proust, son originalité surnaturelle. Coup de foudre qu'il avait ressenti en se promenant avec lui, à la cadence d'une victoria, dans la forêt de Fontainebleau. Par une belle nuit d'étoiles. Proust posait sur Léon son regard chamanique. Il le berçait de la subtilité des longues phrases de son génie mercuriel.

Qui eût deviné que cette frêle fleur d'un duel postiche, que ce gommeux, ce crevé, ce salonnard séraphique, ce lèche-comtesses, ce bulot enturbanné des algues de Balbec, était le géant absolu de la sensibilité et du verbe ? Cet asthmatique écrasé d'enfance, envahi par sa mère, sa grand-mère et les manies de sa vieille tante beauceronne, ce farfadet tombé de Saturne, marinant dans ses fumigations et ses méandres psychologiques, éclipserait ces colosses de Rodin que sont Balzac, Flaubert et Zola... Ce dandy était un titan.

Nous entrâmes dans le ^{xx}e siècle avec un sentiment de confiance joyeuse. Étretat flamboyait. Des fusées explosaient, éclairant l'arche formidable. Armand nous servait sans cesse du champagne. Charlotte ne voulait pas dormir. La terrasse illuminée de toutes ses lanternes nous découvrait la mer qui palpitait doucement par un beau froid de cristal. On entendait des hourras sur la plage. Armand enivré s'exclama :

– Je crois que ça y est ! Ce sera enfin un siècle de paix. Tout le monde sera dioclétien !

Monet, lui, commence le siècle en peignant les ponts de Londres et le Parlement. Il s'installe dans le plus beau palace, le Savoy.

Des feux, des lignes fondues, des architectures d'apocalypse, la Tamise embrasée. Monet affronté au fantôme de Turner, à l'inventeur de prodige, le génie inégalable qu'il a découvert pendant la guerre de 1870. À nous deux, Turner, maintenant ! Il a relevé le même défi avec Courbet à Étretat. Waterloo Bridge noyé sous la meute des nuages et des fumées d'usines. Monet à la folie, englouti dans ses visions. Vingt, trente, quarante et plus Waterloo Bridge. Forêts de cheminées, lentes exhalaisons blanchies, quatre, cinq arches rythmées, trouées d'or. Traversée, d'une rive à l'autre, des omnibus clignotants comme des cohortes d'un autre monde. Ombres des bateaux, vapeurs filant sur la Tamise... Le pont criblé, bariolé de roues de soleil, tout paonné de violet et pailleté de facettes ardentes. Doux, laiteux, amande ou transparaissant, flottant dans l'aurore mystique. Nocturne et nyctalope aux cent prunelles de hibou. Clemenceau vient à Londres. Il voit ça ! Il s'esquive, il faut laisser Monet s'ensevelir à fond. C'est l'eau qui le sauvera toujours. Son baptême du ^{xx}e siècle. Les carillons de l'eau. La cacophonie des lumières stuporeuses. Les neuf arcades des mille parousies. C'est l'appel de la peinture à Londres. À travers des effets de brume, au comble du ballet des évanescences, le soleil point comme au Havre, la première fois. 1900 ! Londres, impression, soleil levant. Monet renouvelle et retrempe le pacte du Havre. Il transfigure le pont de Waterloo en Austerlitz de la peinture. Degas, si avare de compliments envers Monet, déclarera lors de l'exposition des *Ponts* : « Alors, Monet, c'est le grand jeu ! »

Et nous franchissons le pont !

Je reçois en avril une lettre d'Anna.

Papa a sa Panhard & Levassor, il ne fait que répéter que Louis Pasteur a la même ! On s'est promenés papa, belle-maman et moi avec Alexandre dans mes bras. Albert est resté sur le trottoir. Teuf ! teuf ! La voiture pousse des hoquets. Papa exultait ; il jurait qu'il ferait bientôt la même chose en aéroplane. Les attelages nous croisaient. Un cheval a eu peur de la machine et a henni, rué. Au bois de Boulogne, une Delahaye nous a dépassés en fonçant, cornant et pétaradant à une vitesse orgiaque. Un toupet !

Heureusement, les agents de police ont arrêté la voiture un peu plus loin. Papa est descendu jeter un coup d'œil. Quelle ne fut pas sa stupeur en reconnaissant la duchesse d'Uzès, elle-même, qui était au volant et à laquelle on infligeait une contravention ! Elle jubilait.

Le lendemain, nous sommes allés à l'Exposition. Nous sommes passés par la gare d'Orsay magnifique. Nous avons pris la rue de l'Avenir, imagine-toi un trottoir roulant haut perché qui fait le tour de l'Exposition doublé par un train sur rails ! Il y avait foule, peut-être des milliers de gens, de curieux subjugués comme les chrétiens des catacombes, je ne sais si ma comparaison est juste... Surprise, devine sur qui on tombe ! « J'Accuse... ! », oui, « J'Accuse... ! » en chair et en os. Comme toi et moi ! Il avait un petit air brusque, lunetté, étonné, ébouriffé, hagard. Zola et sa maîtresse et leurs deux enfants ! À la barbe de papa ! Là, sous les poils de son nez. Le tapis a eu un arrêt assez brusque, on s'est bousculés et voilà que papa s'est presque retrouvé dans les bras de Zola auquel il a eu l'aplomb de lancer : « Je suis ingénieur comme le Négrel de "Germinal" ! Vive Négrel ! » Salutations spontanées, salamalecs. Vive Polytechnique, vive Dreyfus !

Le Palais de l'Électricité, au fond du Champ-de-Mars. Énorme dôme coiffé de la statue, la nouvelle Vénus électrique, de six mètres de haut, sur un char tiré par des hippogriffes. Façade de temple, d'Angkor, de décor d'opéra, entre « Salammbô » et Gustave Moreau. Diadème pharaonique ! Tout cela illuminé par une gigantesque machinerie intérieure que mon père s'est fait décrire par le menu. Nous avons assisté, au Palais de l'Indochine, à un spectacle, moins scientifique, de danse du Cambodge. Holà ! Je sais quelle danseuse t'aurait envoûté : Cléo de Mérode, sinueuse, subtile, pétrie par le diable, née pour l'ondulation profonde ! Papa était déjà englué dans ses lacets... Zola baba.

Pour plus de sérieux, nous sommes allés visiter la galerie d'art du Grand Palais flambant neuf de toutes ses verreries, énormes nefs, ferronneries. On est tombés sur les éternels Vernet, Couture, Cabanel, Bouguereau et Gérôme. Tu ne sais pas ce qu'il a lancé, le bouffon Gérôme, au président Loubet, le jour de l'inauguration quand ils sont entrés dans la galerie des impressionnistes ? Cet auguste navet s'est exclamé : « Monsieur le Président, c'est le déshonneur de la France ! » Il paraît que Courbet avait baptisé du

nom de Gérôme l'âne de la famille, à Ornans ! « Tu veux une poire, Gérôme ! » Degas le surnommait « Toto Girod » ! Donc, on visite la galerie, le déshonneur de la France, en pétillant de curiosité. Et je te le donne en mille ! Le « Déjeuner sur l'herbe » de Manet trônant en gloire, là, devant nous, le triomphe de Manet ! Après celui de l'« Olympia » à l'Exposition de 1889. De lui, il y avait encore l'admirable « Bar des Folies-Bergère », tout en mélancolie blonde, et puis des Renoir, des Sisley, ma chère Berthe Morisot !

Mais tout cela n'est rien auprès de ce que je vais t'annoncer. Au sein du Grand Palais de verre et de fer lumineux, au cœur de l'Exposition inaugurant le nouveau siècle et résumant les chefs-d'œuvre du siècle précédent, que vois-je, éblouie ? Étretat hurra ! La « Falaise d'Étretat » de Monet, une falaise que tu as vu peindre, il y a plus de trente ans ! J'avais 4 ans. Monet affronté à notre monument marin. Et le deuxième tableau, je l'ai gardé pour la fin, pour l'alléluia définitif : « La Vague » ! Oui, la « Vague » de ton Courbet chéri, vénéré. La grande vague noire, épique et sauvage, avec les deux caïques noirs de chez nous échoués sur la plage de galets. Elle aussi, tu l'as vu peindre, par ce jour de tempête que tu m'as décrit tant de fois. Courbet l'anarchiste, le communard, était donc là, comme Pissarro, l'autre grand révolté. Courbet après la prison, l'exil, la mort. Là, au fronton du nouveau siècle, avec « Les Cribleuses », si puissantes, « Bonjour monsieur Courbet » où le peintre devient le maître que le mécène accueille et salue, incliné bas et comment !... « La Sieste », « Le Renard pris au piège », « La Source » ! Cette baigneuse dans la ruisselante, la jaillissante nature. Et notre « Vague » montée du large, de la violence noire des âges, archaïque, son mufler d'ogre, de guerrière, la vague moderne et destructrice, celle qui ne cessera pas de rouler sur le monde. Car c'est bien ce que tu penses, toi ! Pas comme les optimistes, Zola et mon père, hélas je te connais !

Gosselin et Mathilde débarquent sur la falaise en août. Lui, remonté à bloc. Grand déjeuner de réconciliation définitive à l'Étoile, la villa d'Albert et d'Anna. Repas très arrosé à la gloire du nouveau siècle.

Voilà que Gosselin se lève, coupe de champagne à la main, et entonne la Marche vers le Progrès : le téléphone, l'aéroplane futur,

l'automobile, le phonographe, le Cinématographe, les communications, la circulation universelle. On va tous se connaître et se reconnaître. Il en a oublié ses tirades darwiniennes et sadiques sur *Le Jardin des supplices* de Mirbeau.

– J'ai beaucoup de collègues allemands, même chose pour les artistes qui s'admirent par-dessus les frontières. L'Europe ne sera qu'un seul pays. Hugo a été visionnaire dans son discours de 1871, de Bordeaux. Oui, les États-Unis d'Europe : « Ma vengeance, c'est la fraternité ! » Ce n'est pas une question de bons sentiments, d'idéologie, mais une nécessité positiviste incontournable, le pli est pris. C'est le tournant absolu de la raison, le sens de l'histoire déterminée. On tourne le dos à des siècles qui vont nous paraître mérovingiens.

Sur ce, il avale presque d'un coup une petite cervelle au beurre noir.

Albert ironise :

– Votre enthousiasme n'est pas l'exaltation guerrière de Barrès et de la Ligue de la patrie française. La droite nationaliste est désormais majoritaire à Paris, à Clignancourt et La Chapelle.

– Moi, je suis un républicain progressiste. Je ne suis pas un enraciné lorrain par le brumeux instinct, je suis un Européen azuréen ! Et puis ses histoires d'Aryens spirituels et de Sémites pervers et infirmes... C'est trop gros !

Albert ne partage pas l'optimisme verbeux et mirobolant de Gosselin :

– La presse revancharde est sur les dents. Rochefort et Drumont battent le rappel des guerriers. Et la compétition est patente dans l'Exposition universelle entre les différentes nations. Les diatribes s'aiguisent contre l'Allemagne impériale, la *Kultur* mécaniste, son nationalisme militaire, ses sentiments antidémocratiques au nom de l'âme allemande...

Armand termine son morceau onctueux de turbot et lance :

– Il faut être juste, c'est quand même ce Drumont qui a révélé la corruption dans l'affaire du canal de Panamá.

Gosselin nous regarde, choisit une cuisse de lièvre juteuse et rafle une nouvelle rasade de chambertin. Charlotte fronce les sourcils mais s'esclaffe. Alexandre rit en l'entendant. Les yeux de Mathilde papillotent.

Gosselin reprend :

– L'électricité coule à présent dans nos artères. Le moteur à explosion remplace l'épée sanglante. La virago Uzès est une curiosité digne du *Jardin des supplices* de Mirbeau. Il faut être dioclétien ! Les savants de France et d'Allemagne s'entendent par-dessus les chouanneries monarchistes et marxistes. Vive l'Institut Pasteur ! Vive Duclaux ! Bientôt on guérira les paralytiques et Lourdes fermera son spectacle. Donc, vive Wilhelm Röntgen, dont les rayons X détectent une vérité indiscutable et dissipent les hallucinations. Vive Planck et ses quanta nomades ! Les enfants, la guerre gothique est désormais impossible. Nous sommes devenus trop intelligents.

Albert, lassé des tirades, goûte le gigot aux haricots panachés.

L'après-midi avancé, nous nous promenons le long de la plage pleine de touristes. Nous devons digérer un trop-plein de meringue chaude et de profiteroles. Nous nous installons à la terrasse du casino. Gosselin s'ennuie assez vite. Il se confie :

– J'ai été un bref moment antidreyfusard, certes, mais devant tous les cons carnassiers, c'est fini ! Je suis étranger aux utopies moutonnières et dogmatiques de Jules Guesde qui nous promettent « la caserne et le couvent », comme dit Clemenceau. Et je condamne les préjugés archaïsants de la droite antisémite qui veut qu'on défile, déguisés en druides sacrificateurs, derrière cette bourrique de Jean Baffier, le sculpteur de *La Cheminée monumentale* ! Baffier, le Bourdelle des bedeaux ! Ah ! Ah !

Il aspire une bouffée saline, prend soudain une expression de méditation quasi apocalyptique et déclare :

– Flaubert a saisi l'immensité océanique de la bêtise humaine... Oui, c'est profond, la connerie ! Hélas, c'est contemporain de la naissance de l'intelligence, ça remonte au tréfonds de l'archéologie humaine. Je me demande quelle tête il avait, le premier con. Le con des cavernes.

Tout le monde s'esclaffe. Charlotte se met à rugir des pleurs et des cris de colère. Alexandre accourt pour l'embrasser. Gosselin conclut avec malice :

– Tu as raison, ma mignonne, l'avenir est aux femmes ! Je chante la femme !

Aline me regarde couvrir des yeux Charlotte qui rit de nouveau. Soudain, Armand se sent mal, il s'affale sur sa chaise. Il a peut-être trop mangé de cervelle au beurre noir, de turbot, de civet de lièvre et

de gigot. Plus le petit calvados... Et quand même des profiteroles dégoulinantes de chocolat frais. Augustine et Aline se précipitent pour lui ouvrir le col. Un homme bondit en déclarant qu'il est médecin. Il prend le pouls d'Armand, nous demande s'il a déjà eu des malaises cardiaques. Nous répondons que non.

– Nous sortons d'un repas exagéré, nous avons bu...

– Je vois ça ! Le cœur bat normalement, ça va déjà mieux. C'est d'origine digestive.

Armand émerge du brouillard et sourit.

– Oui, j'ai dévoré comme un allouvi ! Après un renvoi de lièvre, j'ai eu la vision de ses deux grandes oreilles qui divergeaient énormément ! Puis le néant !

Nous bavardons un peu avec le docteur, qui travaille à Rennes. Il est venu passer deux jours à Étretat pour le plaisir.

– Ma femme aurait presque voulu qu'on roule de Bretagne à bicyclette !

La femme s'exclame :

– Il exagère... mais j'aime le sport et le plein air, donc Étretat !

Armand déclare avec un aplomb neuf :

– Il fait toujours beau à Étretat.

La jeune femme répond :

– Oui. Nous nous sommes baignés à midi et nous avons fait du vélo.

L'épouse du docteur est très belle, avec une expression de franchise et de liberté. Si elle n'est pas venue de Bretagne en vélo, on voit qu'en effet elle a pédalé le long de la plage, car, ô merveille ! elle a gardé ses bloomers qui libèrent l'enfourchure comme un pantalon légèrement bouffant et fuselé sur les cuisses. Deux nageoires d'orque. J'aperçois, posé sur sa table, *Le Journal d'une femme de chambre* de Mirbeau.

En partant, le médecin se présente enfin :

– Je suis le docteur Bodin.

Sa femme enchaîne :

– Moi, c'est Louise.

Quand nous nous éloignons, Armand déclare :

– On ne peut pas dire qu'il m'ait sauvé la vie mais le cœur y était ! Dès que j'ai ouvert les yeux, j'ai vu Louise ! La belle Bodin.

Je pense à Anna, la belle baigneuse de 20 ans, et je dis :

– Le bain de Louise Body !

Anna m'adresse un regard profond.

Je suis allé me promener aux abords de la ferme dite « des artistes » où, jadis, Monet a peint *La Pie*. Soudain, une grande rafale de vent traverse une file de peupliers. Une joie merveilleuse alors m'envahit. Mon cœur et mon corps s'ouvrent, s'épanouissent. C'est l'odeur de la mer mêlée à celle des arbres. La rumeur du vent dans les lyres des branches. J'ai ressenti les mêmes impressions dans mon enfance lors de promenades autour du Havre. Mon oncle, moi et une de ses amies, nous prenions la diligence, l'Hirondelle, pour quitter Rouen pendant quelques jours. Et nous logions dans une auberge, le long des coteaux dominant l'estuaire de la Seine. Alors les peupliers et les frênes se plient sous la bourrasque salée. Je cours dans les champs. Et toute la vie se déploie et s'émerveille. Le ciel, la mer, les arbres, la vue de Sainte-Adresse, les voiles des bateaux gonflées par le norois, les crachins légers et l'éclaircie mouillée. La joie. Celle qui me comble maintenant dans le parfum d'éternité de la mer et des feuillages.

J'avais presque oublié Aubert et le dessin d'Ingres.

Anna et Armand voulurent me voir. Ils arrivèrent à Étretat dans une belle lumière d'automne. Anna portait un emballage quadrangulaire. Mon cœur s'accéléra.

– Nous avons le dessin.

J'étais abasourdi. Cela faisait cinq années qu'Aubert l'avait évoqué !

Armand, la voix pleine d'émotion, déclara :

– J'ai vérifié, je l'ai reconnue, c'est extraordinaire, c'est bien ma petite sœur.

Anna me regarda, attendant que je me prépare intérieurement. Elle me dit que la quête avait été longue et difficile. Degas, qui possédait des dizaines de dessins d'Ingres, l'avait aiguillée. Mais le peintre avait fait des centaines d'œuvres au crayon et à l'encre. Armand au fur et à mesure des découvertes venait voir s'il s'agissait de la bonne personne.

Anna ouvrit le papier d'emballage. Nous étions réunis autour d'une table, sur la terrasse, devant la mer.

Elle apparut. Je la vis pour la première fois de ma vie. J'avais dépassé 50 ans. Sa jeunesse était intacte. Sa beauté me frappa.

Ma première vision fut globale, irréelle, sans perception exacte. Il me fallut du temps pour détailler les traits.

Julie... L'ovale pur de son visage. Ses yeux noirs étaient légèrement plissés vers les bords. Les paupières se dessinaient avec précision. Les pommettes étaient marquées. La bouche délicate et charnue. Une raie séparait les cheveux lissés en deux bandeaux. Le buste dénudé offrait une gorge juvénile et ronde. À partir de la taille les plis d'une longue jupe fleurie dissimulait le reste du corps. On distinguait les chevilles et les pieds nus. Le peintre avait porté quelques touches de couleur pour rehausser son dessin de blanc et de bleu.

Je regardai ma mère. Cette idole perdue. Son image enfin présente. Et pourtant je l'avais vue ainsi pendant les toutes premières années de ma vie. Le portrait ne réveillait aucune réminiscence. Je la contemplais sans doute tous les jours et je ne m'en souvenais pas. Je voyais la déesse. Cette Vénus dans le style simple d'Ingres qui admirait Raphaël par-dessus tout. C'était elle. J'aurais voulu toucher ses joues, sa chevelure. Ma mère, ce mystérieux chef-d'œuvre.

Armand semblait vouloir me convaincre en concrétisant ma vision :

– Elle était toute jolie comme ça, tu sais.

Sa voix tremblait.

Charlotte, grimpée sur une chaise, scrutait le visage. Je lui dis qu'il s'agissait de ma maman. Perplexe, elle ne disait rien.

On ne devinait rien de la rebelle, de la fugueuse qui s'était perdue à Paris, avait coupé les liens avec les siens. Je pensai à la tombe du cimetière de Montmartre. Elle était morte avec ce même visage immobile, éternel. Le dessin révélait et masquait la vérité dans sa perfection. La durée était abolie. Je revenais sans cesse au portrait. Il m'hypnotisait. Je fus pris d'une soudaine émotion qui me fit reculer. Je me réfugiai dans le salon, en proie aux larmes. Je revins. Je pris le portrait. Je le posai sur une console en attendant de lui trouver un emplacement définitif.

Anna me révéla que le dessin avait eu plusieurs propriétaires, que sa trace avait disparu, qu'elle avait été retrouvée outre-Rhin. Elle prononça le nom d'un banquier collectionneur, un Allemand, un

ennemi, pensai-je, qui s'était peut-être emparé du dessin pendant l'invasion de 1870. Quel échange avait été opéré pour récupérer l'otage ? Anna ne m'en dit rien.

Julie était là dans ce décor de falaises qu'elle avait dû connaître. Elle avait contemplé l'Aval et l'Amont dans son enfance, vers le temps du dessin du jeune Victor Hugo. Armand me confirma qu'ils étaient sans doute venus jadis jouer sur les galets. Il ne se souvenait de rien de clair. Car Julie, comme je le savais, avait été élevée pour des raisons économiques par sa grand-mère paternelle à Évreux. Ne subsistaient d'elle que des silhouettes et des lueurs, quelques rencontres. Mais Armand l'avait assez vue pour catégoriquement l'identifier.

Ce fantôme avait désormais un visage. C'était un dessin d'Ingres. Une histoire de Cendrillon ou de Belle au bois dormant. Ingres, le roi, avait réveillé la princesse d'un long sommeil mortel.

Au cours de la nuit, je quittai ma couche, pieds nus, j'allai voir ma mère. J'allumai une lampe, je la contemplai dans l'oscillation du halo. Le flot s'épanchait sur les galets en roulant sa rumeur. Les bols ciselés des paupières pures, les yeux noirs en amande, le modelé de la bouche rose, les cheveux séparés, la gorge fine, la longue jupe d'Esméralda. Je baisai ce visage qui s'était sans doute incliné souvent vers moi pour baiser mes joues. Quand je me recouchai, j'entendis Charlotte pleurer. Le sommeil de ma fille fut agité de cauchemars. Aline parvint à l'apaiser en chantonnant.

Je vécus ainsi plusieurs jours et plusieurs semaines en allant contempler le portrait de Julie, qui se muait en une icône à la lisière du surnaturel. Il est des religions qui naissent ainsi d'une apparition, d'un rêve ou d'une absence originelle. Des peuples sont séparés d'une reine morte qu'ils ont vaguement connue et qu'ils métamorphosent dans l'intensité d'un mythe et d'un culte. Heureusement Aline et Charlotte me protégeaient de la folie idolâtre. Le dessin fut fixé sur le mur d'un cabinet situé au nord, protégé du soleil de midi. Des lucarnes ovales dispensaient une lumière égale. C'était un petit salon de lecture et de méditation. Il me sembla que Julie allait demeurer là du côté de l'Amont pour l'éternité.

Un jour, plus tard, quel héritier, quel adolescent, à la fin du ^{xx}e siècle, voire au début du troisième millénaire, demanderait qui était cette femme représentée par le portrait ? Quelle ombre répondrait à ce fantôme ? Les enfants de Charlotte ? Ses petits-

enfants ? Ses cousins... Un jour viendrait où la réponse flotterait dans le vague du temps, de la mémoire ensevelie. « C'est une princesse », « C'est une reine précocement disparue », « C'est la mère de la mère d'une si lointaine sœur ». « C'était du temps des guerres et des neiges primordiales. L'époque de *La Vague* de Courbet et de *La Pie* de Monet. »

En décembre de cette première année du siècle, Waldeck-Rousseau fit passer la loi d'amnistie générale dans l'affaire Dreyfus. « Infamie ! » s'écrièrent les plus purs. Armand s'exclama qu'il fallait bien que ça s'arrête. Je protestai :

– Et l'impunité pour les criminels d'État ?

Zola se fendit dans *L'Aurore* d'une nouvelle lettre adressée au président Loubet. Cette amnistie scélérate traitait à égalité les bourreaux et les victimes. Esterhazy, le traître, l'auteur du bordereau, courait encore. Mirbeau écrivit à Zola sa lettre la plus enthousiaste : « Jamais je n'ai été aussi ému, jamais je n'ai été pris aux entrailles d'une façon aussi violente qu'en lisant tout à l'heure votre lettre dans *L'Aurore*. C'est un jaillissement infini de lumière. (...) Jamais vous ne m'avez paru plus beau et plus grand que dans cette modération hautaine et passionnée qui va jusqu'à la sainteté (...). Nous vous embrassons avec une tendresse exaltée... »

Il n'y a rien de mieux qu'un athée pour user à bon escient du vocabulaire religieux. Il le retrempe, le rénove, le débarrasse de son onction de croyance et de gémissement. On ne devrait jamais s'agenouiller devant un dieu quel qu'il soit, c'est renoncer – dans le troupeau aveuglé, béat – à la dignité, à la liberté, à la singularité, à l'essence même de l'humanité, à son inquiétude métaphysique. Aucune clé religieuse ou politique ne peut clore la question humaine sans nous asservir. Seuls une mère mourante, un père ou un enfant, des êtres humains, justifient qu'on s'agenouille au pied de leur lit d'agonie. Je me serais agenouillé au pied de la croix du Christ car je l'aurais considéré comme un des hommes les plus beaux de l'humanité. Ce fut le seul chrétien, disait le fulgurant Nietzsche. Zola aimait parler du martyr et de la croix de Dreyfus. Et Mirbeau comparait l'écrivain au Christ.

Armand, qui lisait tôt le journal, m'annonça :

– Tiens ! la reine Victoria est morte. Ah, dis donc ! Cela fait quelque chose... C'est la grand-mère de notre copain, le Kaiser Guillaume II, de la belle tsarine Alexandra Feodorovna Romanov, et la mère de ce bougre de prince de Galles, le chaud Édouard qui va devenir roi ! Mémé a pondu l'Europe ! Quel lit ! Quel trio !

C'était l'horrible guerre que l'Angleterre menait au Transvaal qui l'aurait tuée ! Quatre cents millions de sujets, soixante-trois ans de règne. C'est pas humain !

L'année suivante, après Victoria, Zola mourut asphyxié par sa cheminée. Suivi de près par le richissime baron Krupp, notre ami, le roi du canon allemand. On révéla ses escapades estivales, dans les grottes de Capri, avec une escouade de Bacchus locaux. Asphyxié par le scandale et les cris de sa femme, le tout-puissant Krupp craqua. Il se suicida.

L'époque était lourde. « Ce siècle avait deux ans », comme disait Hugo de sa naissance en 1802, « Napoléon perçait sous Bonaparte ». 1902 : Staline perçait sous Djougachvili. C'était le progrès ! Hitler était enfant de chœur. Staline de séminariste était devenu marxiste. Hitler voulait être artiste peintre. C'était complémentaire. L'art et la révolution : promesses de la jeunesse !

Zola dormait avec madame, qui en réchappa de justesse. Ce serait grotesque... si ce n'était injuste et tragique. Germinal est mort. Parce que le ramoneur du coin n'a pas fait son travail, à moins qu'il n'ait concocté exprès ce petit coup de grisou nationaliste. Ainsi se rompt le fil des épopées. Pénélope remet le grappin sur Ulysse et lui tend une paire de chaussons. De quoi est-il mort, au fait ? Écrasé par elle dans son lit. Pénélope avait énormément grossi. Mme Krupp aussi.

Armand me dit :

– Je n'ai jamais pu lire *L'Assommoir* de Zola, c'était trop triste. J'aime mieux *Nana* !

Anatole France, aux obsèques de Zola, ne pouvait pas proclamer : « J'aime mieux *Nana* » ! Ce fut la chance de sa vie de pouvoir prononcer la phrase suprême :

« Il fut un moment de la conscience humaine. »

Le temps s'accéléra. Fini, Capri ! Zola était mort. Hélas, Gosselin

aussi. Dans sa Panhard & Levassor. Tué par l'invention du moteur. Cela faisait quatre rimes en son honneur. Il ne fut pas un moment de la conscience humaine, mais on fait ce qu'on peut. Ce n'était plus un Panamá militaire mais un Panamá automobile. Mon ennemi le plus cher. Le père d'Anna. Il avait désiré ma mort, avait diligenté des voyous sinon pour m'assassiner du moins pour saborder mon bateau, pour me rosser au sang. J'admirais l'intelligence de Gosselin, supérieure à la mienne. Son ironie, ses couplets brillants, son scientisme acéré, son optimisme des Lumières. Tandis que je n'étais qu'un romantique attardé. Moi aussi j'avais désiré sa mort pour jouir d'une liberté parfaite avec Anna. Je dois avouer que je croyais Gosselin invulnérable, protégé par sa cuirasse d'ingénieur des Temps modernes. Il était de la race du fer, de l'acier des locomotives qu'il vénérât. Il avait été un ami de Gambetta et il venait d'afficher un soutien actif aux libéraux républicains qui participaient au nouveau Bloc des gauches.

Il était venu en deux jours, à Étretat, dans sa Panhard & Levassor. Fier de son exploit et des capacités de sa machine. Bientôt, il s'était lancé dans une balade le long de la route des Petites Dalles. Il avait pris un chemin pour se rapprocher du bord de la falaise d'où il voulait contempler la mer. Pour des raisons inconnues, il avait perdu le contrôle de l'automobile. Peut-être un malaise, la griserie du volant... La pente de l'avenir avait happé la Panhard & Levassor, les freins n'avaient pas répondu. La voiture avait volé par-dessus la crête, anticipant la prouesse de Blériot. Mais elle avait été précipitée en bas sur les galets. Carcasse écrabouillée, artistement comprimée, beauté cubiste, entre deux rochers. Gosselin, pantin démantelé, héros et martyr de la mécanique.

Albert vint m'apprendre la nouvelle. Anna était très atteinte. Elle avait toujours été le grand amour de Gosselin, son père passionné, tentaculaire. C'était comme si je l'entendais, de derrière la palissade de nos anciennes maisons. Le père parlait à la toute petite fille. Il l'amusait avec ses blagues, ses mots, ses jeux. Anna le faisait courir partout. J'étais jaloux de ce père si drôle. J'entendais aussi sa voix claquer, soudain transformée, métallique, quand il était venu me menacer si je continuais mon aventure avec sa fille.

Gosselin était mort. Il emportait une partie de ma vie. Celle de l'exil et de la frustration. L'existence du séparé qui écoutait les nantis

triompher de l'autre côté de la barrière. Il mourait trop tard pour que cette mort comble en moi le sentiment d'exclusion. Je le regrettais presque. La mort d'un vieil ennemi avec lequel on s'est réconcilié est insolite. Finalement, je le comprenais mieux. J'avais avec lui des affinités rétrospectives. Il me suffisait de remplacer Anna par Charlotte, de l'imaginer à 20 ans dans les bras d'un voisin solitaire, obscur voleur de femmes, pour entrer en sympathie avec mon ancien bourreau. Je me demandai s'il fallait monter à Paris pour assister aux obsèques. Albert me dit que c'était inutile, qu'Anna comprendrait très bien. Je tentai de lui écrire une longue lettre que je trouvai maladroite. Je finis par me décider pour deux phrases : « Je comprends toute ta peine. Je t'embrasse. » Puis je réduisis mon témoignage au seul « Je t'embrasse », qui toujours suffit en cas de malheur inexprimable.

Pour nous remonter le moral, nous sommes allés regarder peindre le vieux Pissarro, au Havre. Nous tenons l'information d'un artiste local. Pissarro y est depuis plusieurs semaines, embusqué dans l'embrasure d'une fenêtre de l'Hôtel Continental. Il peint les travaux d'agrandissement du port, les grues à vapeur, les jetées mouchetées de foule en petites graines charbonnées, le brise-lame, le passage des transatlantiques. L'effervescente vie. L'ami Mirbeau a tenu à lui rendre visite. Nous, nous n'osons pas le déranger, nous passons en nous arrêtant, un peu en marge des promeneurs. Aline prend soudain Charlotte sur ses épaules, sort de la cohue et fait de grands gestes de joie en direction de la fenêtre. Pissarro les voit, s'arrête de peindre et lève sa casquette pour les saluer. C'est un adieu. Pissarro meurt dès son retour à Paris. Nous pleurons le vieil anar qui fut longtemps si pauvre et resta si pur. Un journaliste du *Havre-Éclair* lui rend hommage ainsi : « Son visage était demeuré très beau et sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril... » Voir Le Havre et mourir.

Monet n'est pas en reste, le revoilà bientôt à Londres, cet affamé de fantômes, ce fumeur de l'opium des brumes. Il peint le Parlement spectral enfoui sous ses bandelettes d'or. Incandescences hallucinées. Londres, cité mauresque ! Royaume de lémures et de fées. Il noie les minarets fusiformes d'une mosquée des *Mille et Une Nuits*. Le Parlement est, sur le couchant rouge, un Ispahan de songes. Le voilà

qui brosse les grands gribouillis hérissés des tours obscures, dans des bouillonnements de flammes : c'est le Vésuve ! Le vieux roi des lamentations gémit : « En me levant, j'étais terrifié... aucun brouillard ; j'étais anéanti et voyais déjà toutes mes toiles fichues... » François Depeaux – oui ! le charmeur rouennais d'Anna – vient l'encourager mais l'ennuie. Par bonheur, les fumées des usines affluent de nouveau et Monet inhale et bénit la sainte brouillasse qui gonfle ses poumons et lui rend la vision. La brume erre et tournoie sur la Tamise. Elle tisse, dans ses totons d'argent, la vapeur des chefs-d'œuvre. Tandis que se fomentent les grèves ouvrières et le spectre des sociétés monstrueuses. Autour de Monet, il y a les hommes, il y a la foule industrielle et misérable. L'aile des révolutions se lève. Lui, le brumeux... Dans le tumulte de la ville innombrable et le combat de la survie, qu'est-ce qu'il fait là ? Il peint l'instant mobile, la trouble lueur de l'eau incendiée, l'ombre d'un monument ultraviolet dont le vaisseau s'évanouit. Comme le tombeau évaporé de la beauté. Il peint sa vie profonde. Il est fou.

Charlotte grandissait à toute allure dans la tornade du bonheur. On fit une grande fête pour ses 5 ans. Anna, Albert et Alexandre furent invités. Charlotte admirait Alexandre, plus vieux qu'elle. C'était un garçon à l'apparence fragile depuis une maladie pulmonaire qui l'avait touché. Son poids était resté un peu déficitaire malgré sa grande énergie. Il était fort quand on le sentait vulnérable. Il était délicieusement cuistre et assenait des explications quasi scientifiques à la petite fille qui aimait les fées. Il pouvait citer cinq pharaons à la suite et huit rois de France des origines, au temps où cela défilait à toute vitesse, à cause des maladies, des guerres, des crimes. Armand me souffla :

– On s'en fout, des listes !

Je protestai :

– Qu'est-ce qui te prend ? Il est formidable, cet enfant !

– Il apprend trop, ce petit, il est trop pâle, il est blanc comme un four de pie !

Charlotte et Alexandre se chamaillaient souvent. Elle lui tapait dessus au nom de la féerie contre l'Histoire. Il s'enfuyait en riant quand elle le mordait. Charlotte avait une fâcheuse tendance à en venir aux mains. Armand là-dessus me sermonnait. Il m'accusait de

trop chahuter avec ma fille, de tout lui céder.

Charlotte, un jour, me donna une claque qui provoqua le scandale général. Seule Aline se tut à peu près... Mais j'eus Augustine et Armand sur le dos :

– C'est la catastrophe ! Tu feras son malheur.

J'étais superstitieux en ce qui concernait Charlotte et je ne permettais pas qu'on annonçât de mauvais présages. Je demandai à Aline ce que vraiment elle en pensait. Elle me dit qu'elle désapprouvait certains mots d'Armand, mais qu'il y avait du vrai dans ce qu'il déclarait. Je dus m'avouer que je n'étais pas tout à fait sur la bonne voie. Je m'étais aperçu qu'en cas d'angoisse Charlotte rejoignait toujours les bras de sa mère. De ce donjon, elle me regardait et me repoussait d'un geste d'une grande injustice. Aline me disait avec douceur que je ne pouvais pas tout à fait être un compagnon de jeu d'égal à égal et détenir l'autorité d'un père.

Je détestais cette notion d'autorité paternelle conquise sur un sentiment de crainte. Nous n'étions plus au temps des éducations strictes, séparées, inhumaines. Aline pensait qu'on pouvait trouver la mesure entre tendresse, moments de jeu et la fameuse autorité. Elle jouait en effet avec sa fille, mais jamais de façon débridée. Voilà.

Le changement se révéla difficile. Évidemment, Charlotte ne comprenait pas. Elle me riait au nez avec une espèce d'ivresse quand j'essayais d'établir des règles. Je m'efforçais de lui expliquer qu'elle n'était plus un bébé et qu'elle devait se calmer. Cela finissait par des colères et des larmes. Armand m'encourageait :

– Tiens bon ! Ne la laisse pas faire ses quatre volontés !

Les temps du paradis des quatre premières années était passé. Il fallait revenir aux réalités sociales. Le seul domaine où elle reconnaissait quelque chose comme mon expertise était celui de la mer, du bateau, des pêcheurs. Nous faisions des promenades, à la bonace, en longeant les plages. Sa mère ne la quittait pas des yeux. Quand je dirigeais la barre et orientais la voile, elle était respectueuse et se tenait à carreau. C'est à partir de cet îlot de gravité que je me mis à reconquérir une majesté de père.

– Pense à son avenir, aux difficultés de la vie. Il faut qu'elle soit armée !

Ces perspectives me faisaient horreur.

Charlotte battit des mains à la vue du gâteau, de la nougatine

hissée jusqu'aux cimes des cinq bougies. Personne, à table, ne se souvenait de ses 5 ans perdus dans un blanc. À part Alexandre, qui faisait l'important en nous rappelant une citadelle au chocolat qui ressemblait à Château-Gaillard.

Charlotte ne se souviendrait donc probablement pas de ces moments merveilleux qu'elle confondrait avec d'autres. C'était cruel. L'amnésie permettait-elle de vivre, d'aller de l'avant ? La petite enfance : fantômes, images éparses.

Notre fille souffla ses cinq bougies en faisant tournoyer sa tête baissée dans une exhalaison acharnée et continue. Ce qui fut reçu avec des vivats.

Quand le soir tomba sur la mer, nous sortîmes la regarder sous les rafales de vent glacé. L'écume jaillissait dans les assauts sulfureux lancés contre l'arche d'Aval. Je me sentis soudain rempli de mélancolie puis d'angoisse. Aline le perçut et se rapprocha de moi. 5 ans. C'était là qu'il aurait fallu suspendre le temps. Je demandai une année de répit seulement pour que cela dure encore. Charlotte s'esclaffait avec Alexandre, qu'elle pinçait et qui adorait ça.

Armand m'apprend la mort de Guy Aubert. Ma mère aurait 75 ans si elle avait survécu... Pendant ses derniers mois, Aubert fut pétrifié par la paralysie. Exactement comme Ménélik. Oui, le lion abyssin dont je vous donne des nouvelles fraîches, le vainqueur d'Adoua, le pisseur profanateur de Harar, le roi des rois d'Éthiopie, au bandeau rouge de corsaire, est désormais une relique décolorée, rabougrie, incontinente pour des années encore. « Je ne suis qu'un tronçon immobile », disait Rimbaud mourant. Il anticipait le sort de Ménélik, son humiliant partenaire en affaires, et celui du commerçant Aubert non moins pervers. Je ne suis pas accablé de tristesse. Mais je ressens un malaise, des échos d'amertume. Je n'arrive toujours pas à relier le portrait délicat de ma mère à la face rougeaude d'Aubert. L'a-elle aimé, désiré, ou ne l'a-t-elle accepté que pour des raisons matérielles ? Aubert était alors un homme très jeune. Telle est la béance de mes origines.

– La séparation de l'Église et de l'État ! Tout de même, ils exagèrent ! lance Armand, ce qui me change les idées.

On a deviné, depuis un moment, qu'un président de la République ou du Conseil ne l'était pas de droit divin mais de droit. Jules Grévy

enterra Hugo. Le sexe enterra Félix Faure. Émile Loubet déposa sur leurs tombes les chrysanthèmes. Et je puis dire aujourd'hui que le charmant Deschanel, lui, sortit littéralement du rail... Ardent républicain modéré, Armand regretterait presque, soudain – comme une part d'enfance –, l'aura des rois et des reines catholiques. Ah ! Reims, les frissons du sacre ! Les favorites ! La condition humaine cesse d'être féerique. Après Saint Louis : Jules Guesde ! Félix Faure déculotté et demain Deschanel en pyjama.

Armand laisse entendre qu'un peu de Jésus évangélique, après tout, ne faisait pas de mal à la République franc-maçonne des Jules. Mitraille des arguments d'Albert, d'Aline et d'Anna en faveur de la morale terrestre, humaine, rationnelle, universelle. Les religions prophétiques restent des libertés luxueuses réservées à la conscience intime, au soufisme, à Huysmans, aux lieux de culte dont le respect est garanti par l'État, sauf trouble à l'ordre public !

Armand s'exclame et nous épate :

– C'est donc un philosophe, Kant, un Allemand méthodique, qu'on laisse juger catégoriquement du Bien et du Mal ! Car, comme vous, j'ai lu *Les Déracinés* de Barrès. Il ne parle que de Kant ! La morale rationnelle de Kant, si j'ai bien compris. Le devoir catégorique sans Dieu. Barrès, lui, préfère une morale individuelle, religieuse, enracinée, une morale vivante et lorraine !

Albert, admiratif :

– Mon cher Armand, vous auriez fait un professeur parfait. Vous êtes plus clair que Barrès !

– C'est que je me suis interrogé ! Suis-je normand comme Barrès est lorrain ? Bon, je sais qu'il est amputé par la défaite d'une partie de sa terre. Mais mon Rouen est ouvert sur la Seine, sur Paris, sur Le Havre, sur l'Amérique. Hélas, les fleuves de Barrès butent sur l'Allemagne, la guerre, la terre des morts ! Et ses *Déracinés* sont un traité souvent assommant. Pas de vie ! J'aime mieux *Bel-Ami* de Maupassant. Cela dit, cette séparation kantienne de l'Église et de l'État... Pour quelqu'un qui reste un chrétien comme moi, ne serait-elle pas... ?

Armand hésite, cherche la formule, inspire.

– Un Sedan intérieur ?

Aline et Anna protestent vertement.

– Au fond, les enfants, ce sera plus clair. D'un côté je voterai, et de

l'autre je n'aurai d'extase que personnelle dans la cathédrale de Rouen.

– Mme Bovary y a éternellement rendez-vous avec Léon ! lance Aline.

Soudain, elle s'esquive, gracieuse, et revient avec le roman. Appuyée sur une hanche – comme lorsqu'elle posait nue –, de sa voix à la fois suave et neutre elle nous lit :

– « Le grand jour du dehors s'allongeait dans l'église (...). Elle allait venir tout à l'heure, charmante, agitée, épiant les regards qui la suivaient, – et avec sa robe à volants, son lorgnon d'or, ses bottines minces, dans toutes sortes d'élégances dont il n'avait pas goûté, et dans l'ineffable séduction de la vertu qui succombe. L'église, comme un boudoir gigantesque, se disposait autour d'elle ; les voûtes s'inclinaient pour recueillir dans l'ombre la confession de son amour ; les vitraux resplendissaient pour illuminer son visage (...). (...) un froufrou de soie sur les dalles. C'était elle ! »

Notre Flaubert. Son inimitable lyrisme dans l'ironie. Laissons l'église à la poésie.

Le désastre de Courrières balaie en apparence les obsessions qui me tourmentent toujours à propos de Julie et de mon père. Mais qui sait ? Peut-être qu'une catastrophe collective, une hécatombe monstrueuse et souterraine, agite nos fantômes et galvanise nos morts errants. C'est l'engloutissement brutal qui nous sidère. Mille six cents mineurs sont descendus, à Méricourt, à Billy-Montigny, à Sallaumines... Certains à plus de trois cents mètres, dans la nuit du dédale... Quelques jours après, le journal dénombre plus d'un millier de morts. Soufflés par le coup de grisou et par l'incendie des poussières de charbon. La flamme a fusé dans des dizaines de kilomètres de galeries, fouillant les puits, les recoins, traquant, brûlant les corps. Sa fureur n'a épargné que quelques meutes en fuite dans des goulets, des trous, des méandres oubliés. À Méricourt, au bout de trois jours, on arrête les recherches pour étayer, pour vaincre l'incendie.

Une tempête de neige frappe les funérailles d'une blancheur de suaire. Au moment des discours officiels éclatent des : « Compagnie, assassins ! Échafaud ! » Le Kaiser lui-même, notre ennemi héréditaire,

a envoyé ses sauveteurs de Westphalie, des techniciens de première force qui accomplissent pour leurs frères des prouesses. Ils s'appellent Wilhelm, Heinrich, Hermann, Friedrich, Johann...

Les compagnies sont accusées de prendre, depuis longtemps, trop de risques dans le travail des mineurs et d'avoir arrêté trop tôt le sauvetage. Une formidable grève se déclenche : soixante mille ouvriers. Clemenceau, qui vient juste d'être nommé ministre de l'Intérieur, inaugure son pouvoir en levant trente mille cuirassiers, dragons, gendarmes qui occupent le carreau de la mine. C'est la guerre pour le maintien de l'ordre coûte que coûte. Clemenceau, l'homme qui a inventé le « J'Accuse... ! » de Zola, le subtil, le vertigineux critique des *Cathédrales* de Monet, l'esthète, l'écrivain, est devenu l'homme à poigne, le gendarme de la France. Combien d'individus peuvent ainsi passer d'un genre à l'autre, de la contemplation la plus précieuse à la décision granitique, oui, à la fameuse raison d'État, aux représailles si nécessaire et plusieurs fois ? Clemenceau se complaît à opposer toujours son réalisme actuel aux visions futures de Jaurès. Clemenceau raille : « Savez-vous à quoi on reconnaît un article de Jaurès ? Tous les verbes y sont au futur... Mon affaire à moi, c'est aujourd'hui, car demain dépasse toutes les prévisions. » Clemenceau, le héros de l'avenir viril...

Tout au long de ce printemps de 1906, Monet va peindre les fleurs exquises de son bassin, il circule en automobile, achète un Cézanne. Il mène la vie d'un grand peintre, d'une célébrité brigüée, désirée à Tokyo...

Vingt jours après, on récupère treize mineurs. Quatre jours encore et le dernier surgit de l'abîme : Auguste Berthon. Il raconte que sa femme l'a engueulé dès les premières minutes des fabuleuses retrouvailles... Beaucoup de mineurs ont été sauvés par les précieux gars de Westphalie, mieux équipés que les Français. L'ennemi héréditaire, muni de masques à oxygène, a tiré nos ouvriers des profondeurs mortifères. Gage de paix, sans doute, présage de la grande réconciliation à laquelle œuvre Jean Jaurès. Rien ne pourra plus opposer des ouvriers des deux bords. Le florilège patriotique de la terre et du sang claironné par Barrès est balayé d'un coup. Nulle frontière n'empêchera un Hermann, un Wilhelm, un Friedrich allemands de voler au secours d'un mineur de France qui vit les mêmes dangers qu'eux. Guillaume II déclare à ses sauveteurs : « Nous

vous remercions de votre esprit de sacrifice et surtout du mépris de la mort avec lequel vous êtes descendus sous la terre pour sauver vos frères étrangers. » Ainsi, il n'y a pas de race, de lignée de morts et d'ancêtres nationaux, mais des hommes universels et des frères du combat humain. Hugo avait donc raison au lendemain de la défaite de 1870 : la fraternité. Hugo est mort depuis plus de vingt ans. Zola est mort depuis quatre ans. Alors le peuple universel semblerait avoir retenu la leçon.

Anna nous dit :

– Heureusement, sur cette horrible catastrophe, la solidarité des mineurs des deux pays ennemis jette un peu de lumière.

Albert de renchérir :

– Il y a là un signe qui disqualifie les tirades de Barrès et consorts.

Monet peut donc peindre tranquille, traquer l'ineffable rayon de l'instant fugace. Nous pouvons élever nos enfants, Charlotte et Alexandre, récolter nos rentes et voguer sur la mer. Même si nous hantent de temps en temps ces hordes dépenaillées errant dans les souterrains de Méricourt, se nourrissant des charognes de chevaux ou cannibales... Des spectres qu'aucun peintre ne va représenter, aucun naturaliste. Trop compliqué, trop d'inconnu, trop pathétique. Tragédie invisible. Danger de rhétorique, peinture historique, on a donné ! Impossible à rendre. Jules Adler a certes peint, avec force, sept ans plus tôt, *La Grève au Creusot*. Mais maintenant ces goules, ces marionnettes informes, ces Golem... La tuyauterie des abîmes les avale. Le Minotaure se goinfre toujours. Mais n'est pas Goya qui veut.

À deux cents kilomètres de chez nous, de notre bonheur, de la mer, de l'arche ouverte dans la lumière, nous liron, jour après jour, les témoignages des rescapés dans *Le Matin* : la faim, le froid, l'horreur, les explosions, le feu, la cavale dans les boyaux, les éboulis, les suintements, le tonnerre, la canonnade, la boue de cendres, les trappes, les sapes, les impasses, le sol bombardé d'impacts, putréfié, le magma des cadavres, les rixes des possédés. L'hallucination, le délire dans la nuit éternelle. Le feu. Pendant des jours et des jours, sans repères, sans le soleil levant, sans le couchant, sans aube. Le plein air de Boudin, de Monet, tu parles ! Mais on ne sait quelle innommable pulsion de vie envers et contre tout. Tenace réflexe, chaque jour trouver le sursaut aveugle, taper sur les tuyaux pour alerter, marcher en somnambules dans l'immense soutier. Passer d'une veine à l'autre,

fuir les gaz, escalader les échelles de la grande Adelaïde, de Louise, de Joséphine... Des hommes de fable, caverneux, crasseux, terreux, courbés, sans air, « randouillent », reviennent sur leurs pas, piétinent, écoutent, ne crient plus, tâtonnent, en file indienne, tournoient dans les cercles et les cratères. Par petits groupes de morts vivants, s'effondrent, se relèvent, s'appuient sur les épaules d'un camarade, sauvent celui qui est tombé dans un trou d'eau. Puis s'écroulent de nouveau, agonisent, seuls, abandonnés. Pauvres troglodytes, mi-animaux mi-gnomes mythologiques, des faces de cauchemar, d'effroi, des gueules broyées par des obus de houille... À la tête des treize survivants, le vieux Pruvost, 40 ans, qui connaît les galeries, flanqué de son fils de 15 ans qu'il a retrouvé sous la terre. Wattiez, Léon Boursier qui perd son père et un frère dans le désastre, Albert Dubois, 17 ans, Victor Martin, 14 ans... Ils vont manger pendant vingt jours des chiffons, du bois raclé, la chair putréfiée d'Écuyer, le cheval blanc, huit ans de fond ! Ils vont priser du tabac trouvé sur un cadavre. Ils tombent sur une écurie et font bombance d'avoine et fabriquent, avec de la paille, « du pain de Siège de Paris ». Il y a des ripailles et des trésors chez les morts. Les rescapés n'ont pas été empoisonnés par les immondices qu'ils ont mâchées. Le médecin explique ce miracle par la protection du charbon qu'ils ont avalé durant leurs années de travail, une sorte de pansement protecteur. C'est l'ironie de l'horreur.

Pendant l'errance, les femmes, là-haut, attendent dans les corons, assises sur le carreau, des milliers de femmes. Elles veillent, tenaces, révoltées. L'affliction d'une foule de mères, de sœurs, d'épouses. L'émeute est légitime. Trente mille soldats leur barrent la route. Honte. Il y a eu onze cents morts. Tous les soldats de Clemenceau devraient ôter leur casque par respect et se mettre au garde-à-vous devant les mineurs et les femmes. C'est le brave anarchiste Pissarro qui rageait que les soldats ne se mettent pas avec les travailleurs... Certaines femmes ont perdu leur mari et plusieurs de leurs fils, deux, trois... enterrés vivants. La famille Clin : quatre fils, un gendre. Quel glas ! Quelle répétition générale ? Que s'est-il passé pendant ces longues semaines dans les ténèbres ? Qu'a vu Auguste Berthon ? Nichant dans une berline renversée, découpant des morceaux de cheval, errant... Le divorcé de la mort ne peut même pas regarder ce jour soudain qui le trouve, aveuglant, printanier. On devient taupe à force. Avril. Il ressuscite, quand les bureaux sont verts, entouré

d'apôtres comme Jésus sorti du sépulcre.

Les jours qui suivent, on sauve trois chevaux. Ultimes miraculés aux grands yeux blancs. Ils sont plus beaux que les chevaux de Delacroix et de Géricault.

Le père Pruvost sera décoré de la Légion d'honneur. On offre aux rescapés et à leurs femmes un séjour à l'hôtel, à Biarritz. L'éblouissement de la mer.

– Du vent ! s'exclame Albert. Au lieu de la thune, les 5 francs pour une journée de huit heures, que réclame la CGT pour tous les ouvriers.

Armand lui rétorque que c'est pas lui qui paiera. Voilà qu'il s'énerve :

– Qu'est-ce qu'il fait, Marx, pour le petit commerce ? Vous aurez le collectivisme au cul !

Le jour de la résurrection d'Auguste Berthon, le Vésuve commence un carnaval d'explosions, de pluies de cendres et de lapilli. De nouveaux cratères s'ouvrent et bouillonnent. L'univers est une intempérante pétarade. Les habitants d'Ottaviano, courant derrière leur curé, se réfugient dans l'église de San Giuseppe. Le divin toit s'effondre : cent cinq morts. On meurt et on ne ressuscite pas tous les jours.

C'est un Vésuve de couleurs que font jaillir les nouveaux trublions de l'art, les fauves qu'Anna s'est mise à adorer, depuis un an, et à imiter dans son travail. Elle est moins Monet, même si elle m'a juré que nous irions le voir prochainement à Giverny. Fi des brouillard hantés du vieux maître ! Voici la barbarie de la couleur pure, un ciel bleu comme de la viande. Et le soleil en rut. Derain peint *La Danse* justement en 1906 et, plus inouïe de phosphorescence : *Danse bachique*. Peinture sonore, ivresse. L'Azur, le rouge désir, la transe d'Éros. La Méditerranée des criques et des ports en liesse. Collioure et Saint-Tropez sont des colliers de soleil. Matisse, après *Luxe, Calme et Volupté*, expose, en ce même 1906, *La Joie de vivre* : ciel d'or, herbe d'or, corps langoureux, debout, couchés, enlacés, arbres en fleur, vie sinieuse et rose. Au cœur du monde : le rubis de Collioure, chaque été, la ronde du bonheur. Anna rêve de peindre à Collioure. Qui irait se fourvoyer sous la terre, à Courrières, dans le labyrinthe noir du massacre ? Sonder ce Nord thanatique du sang, de la guerre, des mines, de la géhenne, c'est tenter le sort, lui en promettre encore et encore... Plutôt peindre le talisman de midi sur la mer. Dix ans plus

tard, Derain sera plongé dans le froid et la nuit de Verdun, de la Somme et du Chemin des Dames. La vie est un corail éphémère.

Un peintre est passé, justement, à Courrières, mais en 1880. Il voulait rencontrer Jules Breton, le peintre des paysans, qui était absent. Cet errant éperdu venait de descendre au plus noir de la mine. Il avait été un bizarre évangéliste prophétique dans le Borinage de Belgique, un apôtre fondu à la vie des mineurs. Il s'appelait Vincent Van Gogh. Il avait secouru des blessés lors d'un coup de grisou très meurtrier. Il avait vu. Il était remonté de l'enfer où il avait voulu être une sorte de Christ. Plus tard, après avoir écrit à son frère : « La tristesse durera toute la vie », il s'est tiré dessus. Vincent repose désormais auprès de Théo, mort aussi dans la folie. Les voilà tous deux unis dans le calme cimetière d'Auvers, enveloppé de champs déserts si beaux dans l'été paisible.

La vie, c'est le Vésuve. Une promesse de Pompéi. Tout sera dit.

Mais comment l'expliquer à Charlotte ? Elle connaît la mort, je l'ai vue, toute petite, contempler longuement un oisillon mort tombé d'un nid : « Y a pus ! »

Marguerite est marquée par la catastrophe de Courrières. Cette Haïtienne gaie, tonique, nous révèle la face grave et mélancolique de sa nature. Ces ouvriers défunts, elle les éprouve au fond d'elle-même comme des frères. Elle lit tous les journaux, elle suit les événements dans le détail, elle est à l'unisson du malheur. Ce sont des inconnus qu'elle semble connaître. Nous sommes presque obligés de la détacher de ce ressassement lugubre qui nous prend à revers.

On lui accorde un congé anticipé pour qu'elle retrouve à Paris des amis qui lui sont très proches. Comme d'habitude, elle ne jure à son retour que par le nom des Laroche, des Haïtiens comme elle, mais d'un milieu plus confortable. L'homme est ingénieur. Avec sa femme, il élève deux filles auxquelles ils sont très attachés. Marguerite les adore. Elle est un peu la protégée de cette famille qui représente un substitut de ses parents restés dans les îles. Nous avons rencontré les Laroche lors d'un séjour qu'ils ont fait à l'Hôtel Blanquet. Ce sont des gens cultivés, littéraires, mais très confiants eux aussi dans le progrès. Leur conversation nous a éclairés sur des pans de mémoire bien floue : la colonisation des Caraïbes, l'affranchissement des esclaves, la révolte de Toussaint Louverture, la guerre, la volte-face de Bonaparte qui rétablit la flétrissure du servage. En effet, il ne méritait pas la

Colonne ! Les gueules noires de Courrières étaient-elles dans l'imaginaire de Marguerite la version des esclaves noirs au fond des cales ?

Une nouvelle nous frappe. Dreyfus émerge de douze ans de ténèbres. La Cour de cassation annule enfin la condamnation de 1899 qui fut suivie de la grâce du président Loubet. Le voilà réhabilité et décoré de la Légion d'honneur, comme le vieux Pruvost de la mine. La cérémonie a lieu dans l'enceinte de la cour militaire où il a été dégradé. L'armée lui rend les honneurs. Il est réintégré au grade de chef d'escadron dans cette même armée qui lui a arraché vilement ses décorations, un jour d'abjection.

Trop tard pour que Zola se réjouisse. Dreyfus, qui fut abominé par presque toute la classe politique et par une majorité de Français ignorants, moutonniers ou racistes, a tenu bon au fil de ces années de destruction minutieuse, d'hallali criminel. « Dreyfus » était devenu un mot énorme, une entité expiatoire, catastrophique, chargée du magnétisme de la rage antisémite et patriotique. La rage de Degas, hélas. Le plus pur des peintres a failli. Ce qui est terrible pour l'avenir. Le capitaine aurait pu être écrasé, broyé par la machine formidable irradiant sa propagande haineuse. L'échafaudage le plus tramé, le plus monstrueux qu'on ait érigé sur un innocent traqué. Dès la première accusation dans le bureau de Du Paty de Clam, ce dernier lui tend un revolver pour se tuer. On ne peut énumérer tous les supplices de la conscience humiliée, torturée, et du corps déporté qu'il a subis. Qu'il ait tenu, qu'il ne soit pas devenu fou, qu'il ne soit pas mort des fièvres et des fers, qu'il ne se soit pas suicidé tient du mystère. À plusieurs reprises, tenaillé par l'injustice, il se précipite contre les murs, se cogne de désespoir. Il se ressaisira toujours. C'est le miracle de l'innocence élevée au plus haut degré de la résistance. Les héros, les soldats ne sont pas ceux qu'on croit. Il y a le général Mercier, l'instigateur principal, et il y a le courageux colonel Picquart. Le mirobolant voyou à femmes, Esterhazy, et Labori, l'avocat flamboyant. Les faux du colonel Henry et la vérité des écrits de Bernard Lazare. Il y a la haine du poète patriotard, ce veau de François Coppée, le pondeur de bouses, de tant de séniles jérémiades dans la bétailière en panne de

ses vers à vaches. Il y a Anatole France, Gallé de Nancy. Il y a Monet.

Défilent aussi les comiques et les galants de service. Le burlesque poivre souvent le tragique. À la source de l'affaire Dreyfus, on eut ainsi, en France, deux attachés militaires mémorables. Maximilien von Schwartzkoppen, l'Allemand, et Alessandro Panizzardi, son homologue italien. Or, comme on n'ignore plus rien aujourd'hui, c'est dans la corbeille de Schwartzkoppen qu'une certaine Mme Bastian, femme de ménage, de son nom de code « Auguste », avait puisé certains bouts de papier qui deviendraient le fameux bordereau accusateur de Dreyfus. Telle était la « voie ordinaire » en jargon d'espions. L'Affaire passa, en effet, tout bonnement par la correspondance entre Maximilien et Alessandro, tous deux pétris du sens de l'Histoire. Ces guerriers flirtaient énormément et régalaient Mme Auguste et tout le staff espion de leurs madrigaux mêlés aux renseignements :

« Mon Loulou, ton bourreur », rossignolait Alexandrine [*sic*] à sa Maximilienne [*sic*] qui l'entretenait de notre canon de 75 et de celui de 95. « Ta dévouée chienne de guerre, Alexandrine, oui je viendrai pour te faire plaisir, ma petite. »

« Bonjour bourreur ! » attaquait Maximilienne, à potron-minet, en glissant une info sur les plans directeurs français que lui communiquait le mystérieux traître recherché par les services.

La « voie ordinaire »... oui, une question de point de vue. Servitude et grandeur de la vie militaire. Bien la peine que Barrès, le ban et l'arrière-ban des matamores nous submergent avec le patriotisme, le sacré, le sang ! C'était le sperme qui cimentait les deux soldats d'ambassade.

« Mon beau bourreur, j'ai bien joui et je vous fais la restitution de trois pièces. »

L'espionnite passe ainsi plus facilement. En toutes choses, le bout de la lorgnette et l'esprit des lorettes sont toujours prépondérants. Et la poésie ! Qu'il s'agisse de la cuisse d'Otero ou de l'appendice de Panizzardi, efficace comme celui de Cléopâtre. Aline, un soir, me chuchota :

– Joli bourreur, je voudrais que nous panizzardions !

Mais il faut y insister, les deux (très) attachés militaires ne seraient jamais les accusateurs de Dreyfus, qu'ils jurèrent toujours ne pas connaître. C'étaient deux papillons épiques, en mission, qui égayaient la routine militaire. Le problème, ce furent les autres, tous les autres,

vrais collaborateurs plus ou moins zélés de l'accusation de Dreyfus. Où aurions-nous été si les circonstances – par des liens d'amitié, de milieu – nous avaient impliqués frontalement, familialement, dans le tourbillon de cet abîme ? L'aveuglement d'Henry, son espèce de folie fusionnelle avec son clan ne sont pas tant ceux d'un maître de la manipulation démoniaque que ceux d'un soldat compulsivement soumis, d'un serviteur perdu. C'est une espèce qui ne s'éteindra plus. Dans l'Affaire, une conviction quasi transcendante perdit les uns, sauva les autres. La plupart, les plus célèbres : Clemenceau et Jaurès évoluèrent lentement de la certitude vengeresse au doute graduel, jusqu'au cristal d'une conviction nouvelle. Nous-mêmes n'avions été persuadés qu'après « J'Accuse... ! ». Nous n'avions rien devancé. Ainsi, malgré presque nous tous, le capitaine Dreyfus était vivant, son honneur lui était rendu. Innocent. Alfred eut un frère sur la terre : Mathieu Dreyfus. C'est peut-être lui le héros le plus beau de tous. C'est sans doute lui, le Capitaine. Et il n'en a pas fini de sauver son frère.

Il eût été salubre de convoquer dans la cour de l'École militaire la basse dyade de Barrès et de Léon Daudet pour qu'ils présentent des excuses à celui sur lequel ils s'étaient acharnés du haut de leur tribune de presse. Leur écriture si littéraire, si forte, leur art accompli furent le piédestal de la calomnie criminelle. Leur culpabilité est peut-être plus grande que celle des ministres, des généraux, voire du misérable, du traître Esterhazy. Mais le ventre de la troupe centrale, ce furent les parasites des postes et des échelons à gravir, un agglutinement de domestiques tarifés, les orgueilleux galonnards d'un guignol de quilles vouées à la culbute. Les automates de la patrie. Le personnel du Pouvoir. C'est-à-dire la hiérarchie du secret, de la peur, du mensonge, du zèle, de la manipulation et de la trahison. La meute des tueurs dévoués. Ils reviendront toujours. Ils sévissent et ils séviront sous les régimes les plus horribles. Ils coupent les mains, comme Léopold II dans les colonies d'Afrique où des millions d'hommes sont massacrés. Demain, ils pousseront à la tuerie massive en Europe, à laquelle ils convieront les survivants d'Afrique. Drumont, l'immonde, les rameute. Hélas, Léon Daudet, Maurice Barrès sont des maîtres de notre langue, et ils sont à la tête de l'hallali. Ils prennent la France pour la forêt de Rambouillet de la duchesse.

On comprendra cette anticipation : je devais lire, quatre ans plus tard, un livre dont la révolte, la radicalité, l'originalité extrême

provoquèrent en moi une commotion formidable. *Notre jeunesse* de Charles Péguy. C'était un regard furieux sur l'affaire Dreyfus qui érigeait Bernard Lazare, encore lui, en héros et en saint : « Cet athée ruisselant de la parole de Dieu. » Mais l'intransigeant Péguy plein d'empathie pour Dreyfus n'en considérait pas moins qu'il avait « trahi » en acceptant sa grâce en 1899 et l'arrêt de la Cour de cassation sans renvoi de 1906. Cet acte l'innocentait, enfin, mais par une justice supérieure, non par le droit commun, le droit de tous. Dreyfus ne serait pas allé jusqu'au bout de la défense de son honneur : « Là est sa fatalité même. Voilà un homme qui était capitaine. Il pensait monter colonel ou peut-être général. Il est monté Dreyfus. Comment voulez-vous qu'il s'y reconnaisse. » Ou encore : « Nous serions morts pour Dreyfus, Dreyfus n'est pas mort pour Dreyfus. » À ces terribles traits, Bernard Lazare humainement répondit : « Parce qu'il a été condamné injustement, on lui demande tout, il faudrait qu'il ait toutes les vertus. Il est innocent, c'est déjà beaucoup. »

Péguy défendait Dreyfus au nom de la charité chrétienne, de l'« ordre de la Charité », pour reprendre l'écrasante formule de Pascal. Il condamnait donc avec une virulence magnifique tout le petit monde social : l'Église, l'armée, les partis, objets morts, coquilles décérébrées, même Jaurès ! Même la Cour de cassation. Médailles, hermines, habits, habiles, juges assis et rassis dont les simarres ne cachent « que de vieux singes tout nus ». Quitte à passer par le droit, alors il fallait que ce droit fût droit, clamait Péguy. Fallait-il que Dreyfus soit convoqué devant un troisième conseil de guerre qui l'acquitte ? Aux yeux de Péguy, la question mystique de Dreyfus, spirituelle, vertueuse, unique, infinie, était devenue étroitement politique, voire une récupération électorale bienvenue pour la gauche. Je n'avais jamais rien lu qui plaçât si haut la transcendance de la conscience propre, individuelle, sur toute la société, sur tous les engagements idéologiques et leurs compromis, leurs silences, leurs accommodements, leurs stratégies. Leurs cynismes sinueux. Rien de si entier, de si vital, de si central, de si premier. De si mystérieusement rayonnant. Péguy était chrétien mais n'aimait pas l'Église, qui était devenue celle de la classe riche, l'alibi des riches, comme il l'écrivait. Il était rageusement anti-bourgeois. Socialiste, il détestait le parti marxiste de Jules Guesde. Il abomina bientôt Jaurès antimilitariste, rallié à Guesde par tactique et surtout complice des lois anticléricales

appliquées par Émile Combes. Péguy ignorait que ce Belzébuth de la Babel laïque partageait, en pleine crise, une idylle avec la jeune et jolie princesse Jeanne Bibesco, Mère Bénie de Jésus, la prieure du carmel d'Alger, venue visiter Combes dans le grand attelage des Murat, voile noir et pieds nus ! Voilà les malices romanesques de la vie profonde. Mais Péguy, tout d'un tenant de diamant, pour monter sur ses grands chevaux n'avait nul besoin des équidés de la lignée Murat.

Intimement patriote, mais ennemi du patriotisme hystérique et antidreyfusard, il n'était sans paradoxes que pour lui seul. Toujours au cœur, à la source. Jamais à la périphérie, jamais dans le juste milieu, qu'il considérait d'une injustice répugnante. D'une bonté cristalline et d'une férocité volcanique. Il n'était pas de ce monde, qu'il quittera l'épée à la main. J'étais pris dans les cercles d'un style qui me broyait, me tordait, me haussait. Les vrilles d'une phrase dont les redondances me labouraient, faisaient battre mon cœur, monter ma tension, me vissaient, me dévissaient, m'élevaient vers sa vérité acharnée, lumineuse, impossible.

Je lis tout haut un paragraphe à ma petite famille :

– « Une seule injustice, un seul crime, une seule illégalité, surtout si elle est officiellement enregistrée, confirmée, une seule injure à l'humanité, une seule injure à la justice et au droit, surtout si elle est universellement, légalement, nationalement, commodément acceptée, un seul crime rompt et suffit à rompre tout le pacte social, tout le contrat social, une seule forfaiture, un seul déshonneur (...). C'est un point de gangrène qui corrompt tout le corps. »

– C'est quoi la gangrène ? demande Charlotte, plus impressionnée par mon émotion que par le contenu du discours.

– C'est la pourriture, la décomposition, le mal.

Péguy, fou de conscience, rejoindra dans mon cœur, lors de ma lecture de 1910, l'Olympe de ma Falaise des Fous de création.

Nous retrouvons le cœur du bel été. Nous ne sommes pas encore en 1910, car j'ai anticipé... Nous revoilà avec quatre ans devant nous. La mer respire longuement, resplendit, criblée de voiles légères. Les portes saillantes et claires dans l'azur immédiat. En une douce nuit, je lis la biographie de Gustave Courbet écrite par Georges Riat. Quelle émotion, quelles retrouvailles ! Quelle réhabilitation ! Après tant de

bêtises serinées depuis la colonne Vendôme, l'étron des batailles, soit depuis trente-cinq ans. L'ouverture d'esprit de Georges Riat, son empathie sans prévention. J'admire une belle reproduction en couleur de *La Source*.

Aline, Charlotte et moi allons chez Anna, Albert et Alexandre. Nous buvons le champagne en l'honneur du capitaine ressuscité. Les enfants désirent goûter aux bulles dorées. On leur offre à chacun une petite gorgée. Ils ont entendu le nom de Dreyfus et ils le proclament avec une finale fusante de feu d'artifice.

Charlotte se prit de passion pour les animaux. Les papillons, les coléoptères, les sauterelles, mais aussi les lapins, les coqs, les poules, les dindes, les oies, les cygnes, tous les petits oiseaux auxquels elle donnait du grain. Elle adorait la queue à la rebique des roitelets, des « rébétins » comme disait Armand. Elle vénérât les coccinelles, « les barbelottes ! » corrigeait Armand, les salamandres et les crapauds horribles. On lui acheta une tortue. Les hérissons qui trottaient à la nuit tombée dans les chemins la ravissaient. Ce fut si fort, si entêtant, que nous passions des après-midi à visiter les fermes d'Armand. Dans la vaste contrée, au secret des cours entourées de peupliers. On finit par s'arranger avec un fermier accommodant et séduit qui nous concéda un pré fleuri. Charlotte le rêvait comme l'arche de Noé. Quand nous marchions dans l'herbage, nous levions des légions d'insectes dont les vagues jaillissaient devant nous. Grosses sauterelles vertes à la tarière jaune et molle, criquets, papillons bruns, bleus, pourprés, veloutés, myriades de fétus volants, vivaces. Ce fourmillement excitait Charlotte qui plongeait les bras en avant comme si elle avait voulu se fondre dans cette luxuriance de vie. Alexandre, qu'elle voyait pendant les vacances, était épaté par cette tapisserie frémissante, écarquillée en rosaces de tiges, de fleurs, de graminées grouillantes, de carapaces mordorées, de marguerites et de coquelicots. La vie était la roue ocellée d'un paon. Les gosses couraient dans les forêts. On avait peine à les suivre, à les rappeler. Ils construisaient des cabanes dans les arbres et dans les clairières. Il fallut y pique-niquer plusieurs fois. Nous traversions l'époque la plus heureuse de cette enfance émerveillée, trépidante, pleine de croyance. Le soir, par les crépuscules d'été, on chassait les lucanes aux cornes rouges comme des coiffes de cerfs.

Le fermier racontait des histoires de longues fouines dorées, de belettes rapaces, de blaireaux fantomatiques entraperçus dans les bois, de sangliers bourrus, hérissés. On surprit deux lièvres aux cuisses échassières en train de folâtrer à la lisière d'un taillis. Un renard tint la vedette pendant tout le printemps. Il faisait des incursions dans la ferme. Il franchissait les palissades et torchait deux ou trois poules en un quart de tour. Charlotte voulut le voir. On attendit ainsi le surgissement du pillard durant plusieurs belles et douces soirées, embusqués derrière la clôture et les aubépines en fleur. Armand et Augustine trouvaient que ces veillées devenaient déraisonnables à l'âge de la petite. Je m'efforçais de choisir la veille des jours où ma fille n'allait pas à l'école. Un soir, le miracle se produisit. La fine et leste silhouette fusa, bondit, se rua dans un halo de lune bleutée. Toutes les poules avaient été enfermées dans leur cabane. Charlotte jubilait en contemplant le prédateur furtif, le museau levé, rampant, coulissant, tournoyant autour des planches, humant la bonne odeur des poulettes grasses, alarmées, caquetant, affolées. Elle aurait presque ouvert la cage au beau Satan sinueux, sa ferronnerie de convoitise.

Elle entendit négocier avec le fermier, lui faire promettre de ne pas tuer le prince des ténèbres avec son fusil. Mais le fermier déplorait trop de poules trépassées. Charlotte protesta qu'il suffisait de bien les verrouiller chaque soir. Charlotte fit part de sa cause à Armand, qui était en train de déguster une matelote de « bougons », comme il disait. C'étaient des morceaux de poissons qui avaient été dévorés sur les lignes – cela leur donnait du goût, prétendait-il. Armand, en happant ses rogatons, défendit quand même le camp du fermier.

– Tu comprends, on ne peut pas laisser ce petit malin avaler tout le poulailler !

Cette perspective féroce fit éclater de rire ma fille.

– Les poules, c'est bête et ça pue ! Elles font caca partout.

– Et alors ? C'est la nature !

– Le renard aussi !

– Alors tu défends la loi de la jungle ?

– Oui, la loi de la jungle !

On sentait qu'il y avait du tigre dans sa phrase et une inextricable touffeur.

– Mais tu es encore une petite fille et moi je suis un vieux bonhomme. On est les plus fragiles. Alors n'importe quel diable de la

jungle ou de la société plus fort que nous peut nous anéantir !

– Cela veut dire quoi, « anéantir » ?

– Nous ratatiner, nous raccourcir, nous sabrer, nous éliminer, nous torcher...

– Pense à Dreyfus ! s'exclama Charlotte, sentencieuse et triomphante. C'était le plus faible et il a résisté à tous les plus forts.

Fin octobre : Cézanne mourut. Je connaissais encore bien peu de choses sur lui. Des années passeraient avant qu'on ne me révèle des traits de son caractère intempestif et furieux. On rapporterait ses éclats de crise : « Pissarro est une vieille bête, Monet un finaud, il n'y a que moi qui aie du tempérament, il n'y a que moi qui sache faire un rouge ! » Sa conclusion était si culminante, si cramoisie de colère, qu'on lui pardonnerait quelques ténèbres. Mary Cassatt l'avait vu chez Monet – débarqué de sa montagne d'Aix – où il était venu rencontrer tout le gratin, Rodin, Clemenceau, Mirbeau, les cuisinières normandes, les belles filles et le gigot. Après la tournée des tulipes et de la mare à nénuphars... Cézanne avait les yeux écarlates, obus à fleur de tête, pointés sur les rosiers. Son crâne chauve était coiffé d'un calot qu'il dégoupillait devant les dames, le tout assaisonné d'un parler méridional fracassant. Il mangeait certains morceaux avec les doigts comme le noble roi Béhanzin du Dahomey, s'agenouillait quasiment devant Rodin : un décoré (même s'il dédaignait « ces galvaudeux à médailles ») ! Il se rembrunissait soudain. Croyait qu'on se moquait de lui. Décampait ! Marmonnait : « Je préfère boire une chopine avec un brave ami. » Dans *L'Œuvre*, Zola, son plus proche ami, le trahit ainsi : « Au lieu de faire un grand homme, il allait faire un fou ! » – « ce tourment effroyable de l'impuissance ». Puis se corrigeant : « Est-ce qu'on savait jamais, en art, où était le fou ? » En fait, il était frais comme la peinture, adorable comme un enfant. Jean-Jacques Rousseau de la Sainte-Victoire. D'abord, les démarches de Cézanne et de Monet semblaient inverses. Cézanne détachait la pomme ou la maison orthogonale par l'énergie de leur puissance interne, qu'aucun reflet n'aurait ruinée. Monet tendait, au contraire, à ce moment de volupté où le motif s'évanouissait dans l'infini. Mais ils allaient se rejoindre dans une commune visée de l'extase. Au comble de la solitude, le sauvage Cézanne s'était embusqué dans son ultime atelier des Lauves, face à la Montagne. Monet, de son côté, avait déjà

entrepris l'immense aventure des *Nymphéas*. L'immersion dans l'infini de l'eau reflétant le ciel et les fleurs, sans horizon. Cézanne : l'ascension de la Montagne verticale et tellurique qui ne barrait pourtant jamais le ciel. Quand Monet noyait le paysage, dissolvait ses motifs dans le grand tout chaotique, Cézanne, plus initiatique, le construisait, l'articulait jusqu'à l'envol de la cime à la rencontre de l'air, de la nuée céleste et bleuâtre. Le génie de la matière remplissait son âme dépouillée. Il lisait Lucrèce, les jugements de Baudelaire sur l'art avec délectation. Il relisait notre Flaubert. Il disait qu'il voulait « peindre en pleine pâte comme Courbet ». On ne peut faire mieux !

Émergeant des épaisses strates jaunes et vertes du paysage horizontal, il bâtit l'apparition sacrée. Au-dessus de la terre, dans le lointain, l'ange de la Montagne respirait. Ainsi qu'une torche plus claire, ainsi qu'une gloire. À la fin, il écrit : « Je travaille opiniâtrement, j'entrevois la terre promise. » Cette phrase me frappe, me bouleverse. Puis, les derniers jours : « Le temps est beau, je vais au motif l'après-midi », et cet aveu sublime : « système nerveux très affaibli, il n'y a que la peinture à l'huile qui puisse me soutenir ». Cette saillie : « tous mes compatriotes sont des culs à côté de moi ! » Huit jours après ce sursaut de satire, il expire. Oui, toute une vie de belle colère et de concentration tendues vers la Montagne qui lui ouvre la vérité de la peinture. Il entre enfin dans son pays de merveille et achève sa lutte dans cette pensée de la beauté. Monet tient le même serment de l'art absolu. Deux purs qui absorbent la fin de leur vie dans leur grande obsession de l'infini et d'une sainte victoire où ils s'abolissent. L'art est leur nirvana. Ils meurent sous le banian de leur accomplissement.

Anna a entendu parler d'un petit Espagnol qui – aux dires de ses amis – viendrait juste de commencer, en secret, une fresque dont on reparlera, dans bien des années. Une danse encore, si on veut, un sabbat en zigzag de sorcières masquées. L'Éros macabre. Loin de l'idylle de Matisse. L'esprit de Courrières, enfin ! Un an après. Quand j'hallucine aujourd'hui, il me semble que, au terme de leur déroute, les mineurs effarés du Dédale auraient pu buter sur une paroi violemment éclairée. Dans le feu des torches, des lapilli, des détonations, des bouffées de gaz, un hérissément de figures rupestres leur aurait barré toute possibilité d'issue. Il n'y aurait eu donc ni paradis ni enfer pour

nos errants, sinon la transe des Demoiselles noir et rose de la mort.

Apothéose. Juin 1908. Zola au Panthéon. Huées de la secte antisémite. Les Camelots du roi de Maurras et de Léon Daudet, tambour battant. On fêtait encore, à l'Action française, le 5 janvier 1907, la dégradation du capitaine Dreyfus, en présence de Degas radotant ses rages, de Rochefort, à grand renfort de glorieux discours antisémites et patriotiques. L'hymne de la mélancolie, entre ces nostalgiques de la déportation, commençait toujours par : « Depuis nos malheurs... » Depuis la victoire de Zola et la réhabilitation de Dreyfus.

Un certain Grégori tire sur Alfred Dreyfus, évidemment présent au Panthéon. Il ne fait que lui infliger une blessure légère, grâce à l'intervention de Mathieu Dreyfus, toujours héroïque. Grégori est une sorte de journaliste patriote exacerbé, ancien élève de l'École normale supérieure... Le latin mène à tout. La haine ne désarmera jamais. Barrès l'a chargée jusqu'à la gueule en écrivant dans un journal quelques mois auparavant : « Zola est un vénitien, un dégoûtant (...) sa pornographie est méthodique, j'ai la nausée... » Barrès radote que Zola n'est pas un Français : « Entre lui et moi, il y a les Alpes ! » Que c'est bête ! Zola, un Italien, un barbare ! Pire, un Vénitien. Barrès a oublié son livre, *Un homme libre*, l'exaltation du fameux *moi* de sa jeunesse que Venise vivifie et sauve : « Je suis venu à Venise pour m'accroître et pour me créer heureux. Voilà cet instant arrivé. J'étais vaincu par Venise. » S'il avait gardé ce feu de santé et de beauté, il n'aurait jamais commis la geignarde psalmodie, si lente et si édifiante, de *La Colline inspirée*, la colline de l'Ennui, la colique du Bas-Bleu Barrès, qui sortira en 1913. Au même moment, *Alcools* d'Apollinaire, né à Rome, balaiera la relique.

Malgré Barrès et consorts, donc, je parie d'être gai. Car la glorification de Zola comporte des détails drôles et souligne l'ironie de l'Histoire. Aline et moi bavardons sur la situation, seule à seul dans le salon. Alexandrine, l'épouse de Zola, et Jeanne, sa maîtresse, flanquée de ses enfants, ont assisté à la cérémonie, en présence de Clemenceau, de Jaurès et du nouveau ministre de la Guerre, le général Picquart ! Trois flambeaux... Blanche, la dernière maîtresse d'Hugo, aurait participé aujourd'hui à la panthéonisation de son amant. Blanche et Jeanne, deux lingères pour deux Panthéon. On commence par repasser

et l'on passe à la postérité. Degas nous peint, Hugo nous étreint. Et Zola reconnaît nos enfants. Que certains mauvais esprits à la mode évitent donc d'appeler ça la « décadence » en réclamant, avec Grégori et sa bande, la grande lessive de la revanche. Oui, demain, les amantes clandestines suivront les funérailles des maîtres illustres de la France. Et les amants suivront celles de leurs illustres maîtresses panthéonisées. Mais Aline considère cette perspective sans enthousiasme flagrant.

En tout cas, que de chemin parcouru par l'écrivain ! Celui qu'une certaine presse poétique qualifiait d'« italianasse », de « grand fécal dans sa morne porcherie », de « porc épique », voire d'« étron suprême ». Ainsi, le caca d'hier est le Capitole d'aujourd'hui. N'en rien dire à Charlotte. Oui, le « Vénitien » coupe la chique au Lorrain Barrès. Le juste est devenu le parangon de l'humanité idéale. Charlotte déboule.

– C'est quoi, le Panthéon ?

– C'est le cimetière des dieux, on n'ira pas !

Charlotte me darde son regard de future princesse de Guermantes.

– Si ! J'irai auprès de Victor Hugo ! Zola ne me dit rien...

La fin de notre beau mois de juin arrive. C'est le solstice. On reste sur la terrasse jusqu'au couchant. Merveille du soleil englouti dont on ne voit plus qu'une dragée de sang.

Aline apprend le lendemain qu'une grande manifestation de suffragettes a eu lieu, à Londres, à Hyde Park : trois cent mille femmes rieuses et turbulentes ont défilé et réclamé le droit de vote. Elle en a discuté avec des touristes anglaises d'Étretat, gonflées de fierté. Elle me lance :

– Des championnes, les Anglaises ! Comme promotion de la femme, c'est quand même mieux que d'assister à la panthéonisation de son vieil amant à côté de sa matrone officielle, non ? J'aurais préféré défiler sous la bannière française de la Solidarité des femmes, avec Madeleine Pelletier, plutôt que de faire la potiche comme seconde épouse de Béhanzin-Zola au Panthéon !

Armand s'en mêle :

– De là à s'habiller en homme comme Madeleine Pelletier, c'est moche ! L'ordonnance du préfet Lépine contre le travestissement en dehors des fêtes est une mesure plutôt de bon goût !

– Lépine ! Encore Lépine ! De quoi il se mêle de nous habiller, le

père Lépine ?

Je la soutiens :

– Vous voterez bientôt, toi d’abord, et Charlotte ensuite. C’est la direction !

– On votera mieux que les hommes ! déclare ma fille en arrivant.

Fin février 1909. Gelée claire. Falaises froides. Mer coupante. Armand me tend son journal. Je découvre *Le Manifeste du futurisme* de Marinetti. C’est court et radical. Aline lit à son tour. Marinetti assène des formules frappantes : « La beauté de la vitesse. » Bon, d’accord. Mais : « Nous voulons glorifier la guerre, le militarisme, le patriotisme (...). La vibration nocturne des arsenaux et des chantiers sous leurs violentes lunes électriques. »

Aline me lance :

– Encore un salaud d’actualité qui prend la guerre pour de la grande poésie. C’est Rochefort, Drumont, Léon Daudet, Barrès qui vont...

– Bander pour la mort.

Le 2 mai 1909, Anna a enfin obtenu la grâce d'un rendez-vous avec Monet, à Giverny. Elle veut que je l'accompagne. On préfère rester discrets, on ne va pas débouler en délégation. Alors Anna m'a choisi, l'aîné, le témoin de Monet à Étretat. Aline et Albert se sont inclinés d'assez bon cœur.

Une femme nous ouvre la porte du sanctuaire. Anna me dira qu'il s'agit de Blanche Hoschedé, une belle-fille de Monet, sa chouchoute. Elle n'est là qu'exceptionnellement. Elle ne vivra auprès du peintre qu'après la mort de Jean, son mari, le fils de Monet et de Camille que j'ai dû voir, alors qu'il n'était qu'un enfant, à Étretat en 1868. Blanche va chercher le maître, qui arrive, l'air morose, veste Norfolk, tweed clair, casquette, bedon pointant sous la chemise de batiste, bretelles, pantalons cintrés, boutonnés sur les chevilles, bottines, belle barbe blanche, figure boucanée, puissante, front haut. Sous la broussaille de ses sourcils, il pointe la sagaie de l'œil.

– Bonjour, maître, dis-je malencontreusement, tandis qu'Anna se contente d'un « Bonjour » suave.

– Je ne suis pas maître, je suis Monet.

Il nous déclare que sa femme est malade. Il ne me reconnaît pas. Il ne m'a jamais reconnu. Il faudra s'y faire. Je ne lui rappelle même pas qu'il y a quarante ans je l'ai vu affronter notre falaise. Mais il a remis Anna, souriante, attendrie, admirative, oblatrice, j'en passe. Nous regardons la façade de la longue maison couverte de rosiers en feuilles. Il y a des branches partout, au fil d'une pergola parallèle à la façade, mais aussi en lignes perpendiculaires. C'est farci, pourri de rosiers.

Monet se plaint :

– Mes plus beaux rosiers ont gelé cet hiver.

Il s'arrête de parler, songeur, puis ajoute :

– Les oignons de mes dahlias ont cuit.

Anna proteste en avisant les allées :

– Mais c’est merveilleux !

Monet fait quelques pas dans le jardin à l’écart.

Tout est bouclé, vrillé, spiralé, tricoté, pomponné de petites feuilles de rosiers nervurées. Quelques boutons discrets. Nulle rose encore, ce tout début mai. Mais les fleurs des plates-bandes sacrées sont bien là. Dans le bleu vif des myosotis, c’est la fin des tulipes. Tous les parterres en pâmoison. Les corolles dégrafées, écarquillées, pantelantes. Un ultime baroud, toutes couleurs, de cocottes débraillées en un cancan orgiaque.

Je chuchote à l’oreille d’Anna :

– Mourir comme ça, oui ! Dans le Jardin des supplices !

Elle me plisse une œillade noire remontée soudain de notre diabolique jeunesse.

La mort de Sardanapale des tulipes, sur fond de ravenelles dorées, de pensées, au milieu des giroflées moutarde, des pivoinas rondelettes et mousseuses, des pavots rouge sang ou jaune. D’autres fleurs pullulent qu’Anna reconnaît, fouillis de lunaires mauves, lacis de juliennes élancées, fritillaires laissant pendre leurs clochettes huppées de vert. Ce lupanar brouillon nous plaît. Des entrelacs de clématites rose pâle entortillent les régiments de tonnelles parallèles. Monet se rapproche, nous regarde et nous lâche, il doit préparer son départ pour Paris, le lendemain.

– Vous êtes venus trop tôt !

Mais nous étions surtout venus le voir, entendre des paroles ineffables sur la peinture. On se fout de ses rosiers alambiqués, de ses maniaqueries botaniques...

Nous descendons la grande et belle allée centrale bordée d’une foule d’iris, les uns encore en boutons fuselés, d’autres bleus, violâtres, mouchetés, tigrés de jaune. Tantôt de molles chrysalides, tantôt des pétales soyeux à demi recroquevillés, ourlets fantasques, entrebâillés sur leur pertuis. Le chaos doit être merveilleux en juin, juillet, quoique étouffant, l’effusion des capucines, des asters, des dahlias, des soleils, des roses innombrables, de toutes sortes de plantes dressées, mêlées, enroulées, tissées en jungle de couleurs. Je dis à Anna :

– C’est une serre pour *La Faute de l’abbé Mouret* !

Anna ironise :

– Le moine Monet ne mange plus de ce foin-là.

Nous traversons la voie ferrée, puis la route, et nous abordons le fameux bassin des eaux détournées de l'Epte. La forêt de bambous. Un fauteuil d'osier et un banc se dressent sur la rive en face d'un chevalet vide. Ne nous manque plus que le bonhomme Jupiter en train de peindre. De gros bouquets d'azalées rouges et orange explosent au milieu des rhododendrons. Des illustres nénuphars, on voit bien les feuilles arrondies mais complètement aplaties, incolores, nulle corolle encore. Nous montons sur le pont japonais que les glycines odorantes déjà envahissent. Nous sommes formidablement seuls. On pourrait s'installer et camper. On désirait voir Dieu Monet. Dieu est absent, c'est bien connu. Nous pouvons respirer à notre aise, méditer sur ce bassin qui a de l'avenir. L'imaginer ! Je pourrais pisser dedans, mais j'ai passé l'âge de ces sacrilèges de Ménélik à Harar.

Je chuchote à Anna :

– Le génie t'a posé un lapin !

Elle est déçue. Elle aurait aimé l'entretenir de peinture.

– Il ne nous a pas dit grand-chose.

– Si ! Que ses oignons étaient cuits et que ses roses...

Elle éclate de rire.

– On s'en fout, de ces rosiers, on déteste les roses !

Nous voilà tous les deux tordus de rire chez Monet. Anna me toise d'une mimique infernale de notre jeunesse.

– Monet, très bien ! Mais quand tu vois ses tournesols, par rapport à la prodigieuse présence de ceux de Van Gogh on dirait un bouquet de fleurs crémeuses peintes par Mémé !

On voudrait quand même visiter l'atelier. Blanche réapparaît, Anna l'embobeline. Blanche nous fait entrer dans la demeure où flotte une odeur de pot-au-feu. Là, soudain, on bute presque sur six caisses énormes et mystérieuses à propos desquelles on n'ose interroger Blanche. Elle nous conduit d'abord dans le premier atelier, un salon transformé en salle d'exposition hétéroclite. Un tableau nous saute aux yeux : la falaise d'Aval. Une version bizarre en gros plan, tons violet, mauve, pourpre. L'Aiguille peinte au travers de l'Arche a l'air d'un sucre d'orge ramolli, d'un phallus gladiolé, gondolé, tortillé en pine de bestiau improbable, girafe peut-être... C'est Étretat, c'est nous. Et ce n'est pas fini : voilà des barques du Perrey. Tout autour, juxtaposés et superposés, des tableaux de jardins fleuris, de rivages marins, un

palais de Venise meringué, fondu, enfoui dans sa marmelade de reflets.

Nous nous promenons un moment dans le salon. Anna me montre sur une tablette une enveloppe avec l'adresse de Monet rédigée ainsi :

*Monsieur Monet que l'hiver ni
L'été sa vision ne leurre
Habite en peignant Giverny
Sise auprès de Vernon dans l'Eure.
Stéphane Mallarmé*

– Imagine la tête des postiers ! C'est le charme d'une époque délicieuse, n'est-ce pas ? Cela ne se reverra plus...

Guidés par Blanche, nous prenons l'allée parallèle à la maison. La jeune femme s'écarte un peu pour inspecter des fleurs – encore les dégâts de la neige... Anna me souffle :

– Quand nous étions dans le salon, je n'ai évidemment pas osé demander à Monet à visiter sa chambre. On m'a raconté qu'il y avait là-haut, juste au-dessus du salon, toute sa collection : des Manet, des Boudin, des Renoir, un tub de Degas, *Le Nègre Scipion*, parmi d'autres Cézanne. Et un Berthe Morisot : *La Levrette de Julie*, je crois.

Je ris.

– Ce que tu es bête ! Julie, c'est la fille d'Eugène Manet et de Berthe Morisot, et elle est avec son chien. Tu sais bien qu'elle adorait la peindre. Elle ne faisait même plus que ça, gâteuse ! Et c'est *Le Nègre Scipion* qui convainc Clemenceau, de passage à Giverny, que Cézanne était un grand peintre. Mais je te le donne en mille ! Monet possède encore là-haut un tableau de Delacroix, devine lequel...

Je secoue la tête.

– *Falaises en Normandie* ! Une aquarelle. Il suffisait de traverser le plafond et on se servait !

Blanche est revenue vers nous. On croise des perruches caquetant dans une volière, des paons piaulent... On entre dans une seconde bâtisse rustique, le nouvel atelier, nous annonce Blanche. On monte un escalier, tapissé d'estampes japonaises, pour accéder dans une grande salle claire. D'une des deux grandes baies vitrées, on contemple les alentours, dont les champs où Monet a peint les *Meules*. Anna se retourne et voit un tableau de nénuphars calmes, fleurs pâles,

larges feuilles vertes. Une autre version avec une coulée d'or dont le flux traverse des feuillages aquatiques. Deux œuvres isolées, comme ça, au pied d'un mur. Juste au-dessus : *Femmes au jardin*, cette spirale de robes éblouies, de crinolines autour d'un arbre. Puis *Le Déjeuner sur l'herbe*, celui qui a été exposé chez Nadar en 1874. Contrastes d'ombre tiède et de lumière estivale. Rien à voir avec le *Déjeuner* cru de Manet. Grandes robes illuminées, fleuries, mouchetées, ombrelles éclatantes. Les temps mythiques de la jeunesse de Monet, juste avant qu'il ne vienne à Étretat. On lui reprochait alors sa facture d'apparence inachevée, les touches visibles sans être lissées comme dans la peinture classique. Quarante ans ont passé depuis... Nous regardons *Jeunes filles à la barque*. Chapeautées, en robe blanche sur l'eau bleuâtre et violette... C'est un plan rapproché, hardi, la moitié avant de la barque est mystérieusement tronquée. Renforçant l'effet de vie et de passage de la grande image.

Le spectacle culmine avec les deux grands portraits en pied de *Femme à l'ombrelle* juchés, élancés, fouettés de reflets mouvants, envolés.

On a repéré à côté d'un divan de panne de velours crème une espèce de caisse à rainures où sont rangés de nombreux tableaux. On n'ose pas toucher, demander. Lorsque Monet paraît, à petits pas ventrus. Œil en coup de revolver. Blason de sa chemise blanche plissée qui lui donne presque un air de Meissonier majestueux jouant le *gentleman farmer*.

– Les tableaux des *Nymphéas* vont être livrés ce soir et demain chez Durand-Ruel. Cinq caisses et plus ! L'exposition va ouvrir.

Dieu ! Les caisses entrevues contiennent les trésors dont la primeur nous est refusée... Il nous regarde, renifle, adopte un petit air soucieux.

– Ce n'est pas le bon jour. Notre rendez-vous a été mal fagoté.

Il attend, muet, perplexe, un peu buté, nous toise encore. Anna, immensément épanouie, essaie de dérider le roi. Son sourire vaut toutes les fleurs d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Une frêle éclaircie point sur le front du maître. Il garde une main dans sa poche et dit :

– Une cinquantaine de tableaux. De ces satanés nymphéas ! Je suis inquiet de ce que je fais. C'est au-delà de mes forces. Je les détruis, je les reprends.

Il marmonne pour lui-même :

– La vie est une bêtise...

Anna ose murmurer :

– Votre œuvre est aussi un délice.

Il se tait. L'air soudain lisse, opaque. L'écho l'agace. « Délice » est incongru. Une grande rencontre trop attendue fait toujours dire de grosses sottises. Son regard plante sur nous sa lance de Zoulou.

– J'y suis depuis des années.

Blanche nous demande si nous voulons boire quelque chose, nous hésitons. Le maître opte pour un petit verre de sancerre, nous l'imitons.

Il est là, il déguste. C'est Lui. Sa tête. À peindre, pense Anna. Ah ! s'il lui permettait... Si elle osait ? Sa tête frontale et massive de Moïse michelangelesque. Lui ferait-elle deux petites cornes célestes ? Le peindre torse nu ! Hercule ventru comme chez Rubens... Le majestueux mythe boit comme tout un chacun, sa moustache de moujik caresse le bord du verre. Le vin blanc nous décontracte un peu. Monet l'avale, toussote, puis nous quitte après nous avoir salués juste au moment où un tourbillon d'idées nous vient à l'esprit. Il allume une cigarette. On voit sa silhouette de jardinier trapu disparaître d'un pas volontaire. Mastodonte vissé sur ses pattes courtes. « Buste à pattes », comme dit l'autre... L'homme illustre, banalement chez lui, applaudi par ses perruches. Anna voudrait s'élancer, serrer Dieu dans ses bras, le remercier d'être si grand à notre place. Si ample, si beau, si rude, si buste... Il a fui. C'est un bide. Papa Monet perdu.

Anna, intriguée, est revenue devant *Le Déjeuner*, dont les parties semblent disjointes. Elle regarde Blanche en désignant le raccord avec la plus grande timidité. On ne sait jamais...

Blanche, après un temps, nous déclare de sa voix douce, unie :

– C'était à l'origine un immense tableau que Monet a donné, à l'époque, à son propriétaire, un menuisier d'Argenteuil, en gage de loyer... Tout un pan a pourri dans la cave du monsieur. Monet l'a récupéré en découpant les parties moisies...

Anna maudit le propriétaire :

– Quel imbécile aveugle !

Enhardie, elle montre un gaillard géant coiffé d'un chapeau qui se penche vers une femme ajustant son chignon avec coquetterie.

– C'est Bazille. Il a tant aidé Monet dans les années de pauvreté ! Le malheureux, hélas, a été tué en 1870.

Nous connaissons ce dénouement mais nous n'avons pas reconnu Bazille, qui a dû être peint là, deux ou trois ans avant sa mort. Dans la belle lumière de sa vie. Anna, dévorée d'une curiosité dont elle n'aurait jamais osé témoigner devant Monet, s'enquiert de la femme en robe bleu et blanc que regarde Bazille.

Blanche hésite un court instant, puis répond timidement :

– C'est peut-être Camille, la première compagne de Monet. Elle est morte jadis, elle aussi, comme Suzanne, ma sœur, qui nous a quittés il y a déjà dix années...

Nous examinons le gros homme barbu, massif, assis sur la nappe. Blanche nous révèle tranquillement qu'il s'agit de Courbet. Il était venu spécialement voir *Le Déjeuner*, conseiller le tout jeune Monet, le chipoter peut-être. Je ne l'avais même pas reconnu. Courbet peint par le novice Monet qui entendait faire un tableau de six mètres de long ! Mes deux compères réunis, en somme, le diptyque de ma sensibilité tiraillée. Devant moi, ce morceau d'origine, intact !

Blanche, affectueusement pressée par les questions d'Anna, nous avoue que le modèle des trois figures de gauche de *Femmes au jardin* est sans doute la fragile Camille, la morte précoce. Engouffrée comme nous dans la mélancolie, elle se tourne alors vers *Jeunes filles à la barque*.

– C'est Suzanne et moi.

Nous apprenons encore que Suzanne est aussi l'héroïne vertigineuse de *Femme à l'ombrelle*, vue d'en dessous, grimpée sur un talus, haussée dans le vent. Le fond vert de l'ombrelle. Proue de lumière, silhouette aspirée, tournoyante, au visage étrangement voilé. Oui, ce voile toujours récurrent, comme inhérent au mystérieux Monet...

Nous retournons dans le jardin. Nous bafouillons deux ou trois choses sur la promenade que nous voulons faire alentour dans la campagne, elle dit :

– La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

Je reconnais mot pour mot un alexandrin de Cléante, dans *Le Tartuffe*, une des seules allusions à la rusticité, dans le théâtre du Grand Siècle, avec le fameux vers de *Phèdre* : « Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts ! »

Je ne suis pas sûr d'y avoir pensé tout de suite devant la protégée de Monet. J'écris après coup, l'ai-je assez répété. Cette ironie

rétrospective a tendance à me venger de l'indifférence du millionnaire.

Blanche nous laisse une nouvelle fois pour répondre aux questions de deux jardiniers qui la conduisent au bout d'une allée. Et tout à coup Anna se penche sur un rosier près du perron. Dans l'enchevêtrement des feuilles et des minuscules boutons, comme cachées, elle débusque deux merveilleuses petites roses rouges. Les seules. Les premières de l'année. Tentateur zélé, je la presse :

– Cueille-les donc !

– Non ! Blanche va me voir.

– Elle nous tourne le dos, là-bas. Vas-y !

– Voler les roses de Monet ? Je ne peux pas.

– Ce sont deux petites roses nichées, personne ne les a vues. Dans un mois, il y en aura des milliers sans intérêt, grégaires...

Je m'incline, introduisant mes doigts entre les épines, vers les tiges que je brise, et hop ! je capture les deux roses que je fourre dans la poche de ma veste.

Le visage pétri de révérence et d'innocence, nous disons au revoir à Blanche, qui tient à excuser Monet, accaparé par son épouse malade et son départ pour Paris. On file. Je sors les fleurs de ma poche, j'en offre une à Anna qui réussit à la piquer dans son corsage en ouvrant un bouton. Comme elle, j'essaie de planter la mienne, mais je rate mon coup. Elle approche son beau visage contre ma chemise, tout affûtée, couseuse. Je sens l'odeur de sa chevelure, je vois sa nuque duvetée, ses longs doigts, tandis qu'elle enlace la tige par la boutonnière. Nous adorons nos roses volées au père Monet !

Dans la campagne, des aubépines blanches et des roses. La nature normande respire à son rythme, paysanne et authentique. Bocagère, au gré des sentiers.

– Ah ! une vache de Troyon ! s'exclame Anna en riant.

Elle adopte un air profond et me déclare sans ciller :

– Tu sais, quand tu commences à peindre des vaches, c'est infini. Après tout, Troyon a fait son travail à sa mesure. Je te dis cela, car ma peinture tirant sur Renoir ou Manet, ou imitant le geste de Berthe Morisot... Puis je vois bien... mes nus évoluent, ces derniers temps, vers les fauves : Derain, Braque... Hélas je fais moins bien que tous ces maîtres ! Autant rester tranquillement Troyon...

Je proteste avec vigueur, lui dis que son nu d'Angélique, frontal et cru, n'est pas du tout une vache de Troyon. Ce n'est ni Renoir ni

Manet. C'est Anna.

Je m'exclame :

– Mais tu n'oses pas montrer ta vraie force !

– Tu me fais plaisir quand tu me dis ça, toi...

Quelle émotion, soudain ! La lumière est si limpide. La toison dorée des prairies s'assombrit sous les grands arbres. Nous nous sommes assis au bord d'un ruisseau, inclinés l'un contre l'autre. Sa ligne souple, elle n'a pas mis de corset.

Ce fut la sensation de nos corps dénudés sur sa robe écarquillée tel un tournesol irradiant.

Plus tard, elle me dit :

– Nous n'avons pas trompé ceux que nous aimons. C'est comme si nous nous étions retrouvés dans une vie ancienne, éternelle.

Je lui répondis :

– Il y a d'autres passages dans le temps, des allées parallèles. Tout y persiste merveilleusement.

Avant d'aller voir l'exposition chez Durand-Ruel, fin mai, toute la famille visite la tour Eiffel, ferraille troussée de vent (vertige), et le Louvre (vessies), car au bout de plusieurs kilomètres de couloirs on ne pense plus qu'à ça.

Les enfants préfèrent *Le Radeau de la Méduse* à *La Joconde*.

– On dirait qu'elle digère sa bouillie.

– Oh ! Charlotte ! proteste Aline.

Dans la salle des États, nous admirons longuement, côte à côte, *La Grande Odalisque* d'Ingres et *l'Olympia* de Manet. L'idole lisse et polie, puérile et précoce, le canon de l'ancienne harmonie. La longue prostituée d'Ingres, idéalisée et placide dans son Orient littéraire, dardant cet hybride de plumet pubien et de phallus ocellé, chasse-mouche qui caresse l'orée de sa fesse, tel un fétiche. Dans le fond, le rideau de soie bleue s'entrouvre sur un triangle de nuit vers lequel se tourne le ventre de l'allongée. Un peu décalé : le fourneau carminé de la pipe à opium... Celle que je découvre enfin, la scandaleuse, la présence pâle et frontale de l'idole moderne. La prostituée de Manet, encore elle ! lucide et crue, d'un paganisme profane. La main masque le sexe comme on referme un guichet et le frais bouquet de la négresse s'épanouit, nous offrant un leurre. On a changé de sacré. Le regard oblique et ovin de l'Odalisque confinée dans la boucle intemporelle du sérail et celui, sagace, de l'Olympia qui veut nous observer dans le plat aujourd'hui tarifié. *L'Olympia* au pinacle, désormais. Quel combat !

Alexandre est troublé par l'Odalisque, vers laquelle son regard revient l'air de rien, la courbe géante de la fesse, l'amorce du beau sein pâle... Charlotte, plus moderne, ne lâche pas du regard la nudité de l'Olympia, dont les yeux de pie dardés sur elle soutiennent sa curiosité avec aplomb. Aline leur explique les horreurs débitées quand *l'Olympia* parut au Salon : on la trouvait obscène, faisandée, émoulue

de la morgue ! Et on célébra *Le Repos des faneuses* d'un certain Jules Breton.

– Elles étaient nues les faneuses ? demande mon impertinente Charlotte.

Les salles remplies de *Nymphéas*... Toute la presse s'extasie. Quelques grincheux trouvent que c'est décoratif. Charlotte adore les cadres ovales, la finesse des détails. Elle découvre le mot « suavité » qu'Anna a prononcé. Anna m'a dit que Mallarmé trouvait l'eau de Monet belle comme le sourire de la Joconde. Le peintre avait donné un tableau au poète qui contemplait ce sourire sous tous les angles, à toutes les heures, se relevait la nuit pour voir sa fluide Joconde couler tout sourires vers Rouen, ne dormait plus, louait le ciel de l'avoir fait naître à l'époque de Monet. Il s'agissait, en effet, d'une vue de la Seine, entre les collines normandes de Jeufosse, pleine de nuances d'eaux et de feuillages lumineux, avec la fumée du train Le Havre – Paris. La beauté ne procédait donc pas du sourire opaque de Miss Vinci mais de celui de Julie, ma mère, de sa brève aventure du Havre à Paris...

Les fleurs précieuses, les couleurs, le bleu-violet, le mauve, l'indigo, le bleu cru, le turquoise, les nuances, les irisations, les mysticités, le précis, l'imprécis, le dardé, les reflets, le bleu rare, le rose tendre et doux. Les guirlandes délacées, les pétales soudain hérissés, sexués ? les effets de corail, les saules, le feu du jaune doré, les moirures, les diaprures... Oui, les *Nymphéas* sont un blason assez mallarméen. Il y a surtout le goût exquis, le Japon. Des visiteurs à la mode évoquent des impressions de fukousa de soie peinte... Charlotte pivote doucement pour faire tourner la ronde des eaux. Elle s'arrête, un peu étourdie.

– C'était beau !

Peut-être que je préfère les *Meules* moins raffinées, plus rudes, aux avatars telluriques, incandescents. Ce que j'admire aujourd'hui ce sont les grandes coulées fondues, fluides et brumeuses qui repoussent les corolles des nymphéas. Des avalanches d'or, un large courant central, fouetté de longs coups de brosse... Ce fleuve descendu du ciel noie le monde, balaie les ornements. Shiva reçoit le Gange sur son chignon, Monet sur son chapeau.

On se demande bien ce qu'il pourrait peindre désormais, ayant

atteint l'accomplissement total à 69 ans.

Nous nous promenons le soir sur le magnifique pont Alexandre-III tout neuf. Quand soudain on me tape sur l'épaule. Je me retourne et m'exclame :

– Honora O'Hara !

Tout de suite elle corrige :

– Non ! Honora Terranova !

Et elle me désigne un élégant vieillard qui l'accompagne et qui nous salue. Je profite de la conversation qu'il engage avec Anna pour prendre Honora à part :

– C'est l'Italien... l'escroc ?

– Il fut, il fut ! Aujourd'hui, c'est l'homme le plus courtois de la planète. Et Armand, mon cher Armand ?

– Il va bien mais il est un peu fatigué et il ne nous a pas accompagnés.

– Vous l'embrassez, neveu ! Vous l'embrassez très fort, de la part de son amie américaine.

On se retrouve à boire dans une brasserie. Honora, fidèle à elle-même, sirote un petit cognac de chez nous. Elle s'adresse à Charlotte :

– Tu n'es pas sage, j'espère !

Charlotte est rieuse, l'accent américain l'amuse ainsi que la question.

– Je suis parfaitement pas sage.

– Oh ! la malicieuse ! Faites attention, Charles, vous allez vous faire entortiller. Tu sais, petite, que je lui ai fait visiter New York, à ton papa...

– Oui. Il m'a raconté les châteaux de la Cinquième Avenue et les malheureux dans les quartiers affreux !

Honora nous révèle qu'elle va assister à un mariage à Palerme avec son nouveau mari. Mais que faisons-nous tous à Paris ? Je lui réponds que nous sommes venus voir la grande exposition Monet.

– Ah ! Monet, Daubigny, il recommence ! Depuis, j'ai entendu parler de ce Daubigny, mais ton père m'a mal expliqué l'affaire. N'est-ce pas, Charlotte ? Ce n'est pas un bon négociant, c'est un marin d'Étretat, un aventurier viking !

– C'est ce que j'aime en lui !

En évoquant aujourd'hui cette visite que nous fîmes jadis à

Giverny, je songe que nous fûmes les seuls nus « peints » par Monet, dans le champ de ses *Meules*. Ma fameuse obsession ! Oui, étant donné la famille surpeuplée, on comprend que Monet ait voulu fuir, fuir là-bas. Les nuages, les merveilleux nuages, l'appel des *Nymphéas*. Il a découvert ainsi l'essence de la peinture, abstraite du motif classique. Mirbeau a raconté que, lorsque ce faune de Rodin venait déjeuner chez Monet, il ne cessait de fixer ses yeux de loup sur les belles-filles, leur fleur, leur taille, leur corset gorgé, leur croupe. S'imaginait-il sculpter un groupe de naïades nues enlacées en faisant poser la guirlande des demoiselles Hoschedé ? Il en aurait tiré une tête, le vieux bougon, jaloux de son harem de roses incarnées. Renoir, lui, faisait défiler sous son pinceau toutes ses servantes. Degas avait chez lui des tubs gorgés de putains inondées. Pissarro a peint plusieurs paysannes nues, baigneuses au bord d'une rivière, parmi les oies. Même le grand Millet rustique qu'admirait tant Van Gogh ne s'est pas limité à peindre *L'Angélu*, des pommes de terre et des bergères aux brebis claires. Il fut aussi le visionnaire incendiaire de *La Chasse aux oiseaux avec des feux*. Il a peint des nus ardents de Catherine Lemaire, son amante, son bouillonnant péché, dont la belle chair émerge d'une pulvérulence de grains dorés. « Il truelle sur de la toile à torchon », disait Théophile Gautier, admiratif quand même... Millet s'est aussi fendu d'une gardeuse d'oies nue : la cerise sur le gâteau ! Quelle est la cerise de Monet ? Il y a cinq ou six ans, j'ai découvert Egon Schiele, un artiste sans remords, lui, et qui m'impressionne beaucoup, terrassé, dans la fleur de l'âge, en 1918. Ce Schiele, comme Rodin, ne s'embarrassait pas des convenances. Il peignait maîtresse, épouses nues et sa belle-sœur exhibées jusqu'au plus fauve, avec une insistante malice, sans oublier une ribambelle de modèles d'une audace retorse. Ni une ni deux, il aurait planté Suzanne et Blanche sur des sofas acrobatiques. Elles nous auraient montré leurs délices. Il est vivifiant de blasphémer nos adorations, la bonne santé est à ce prix : ainsi, Renoir à côté de Schiele semble presque niais, pudibond, infantile et régressif avec ses belles crémiers béates, et l'*Olympia* de Manet n'a-t-elle pas un petit côté mal emboîté, empaillé, qui sent la cire ? Seul mon plantureux Courbet des origines tient franchement le coup. Lui a plongé dans la chair et bu à la fontaine éternelle du devenir.

Ventre d'Argent est mort. Fusillé par l'urée. Le général Picquart est

venu signer le registre avec Mercier, qui l'avait accablé pendant l'Affaire ! Georges Mandel est présent au nom de Clemenceau. La comtesse Greffulhe... Après tout, Galliffet, son ami, va entrer comme elle dans le grand roman proustien sous le nom de Froberville. Proust est fasciné par le légendaire Ventre d'Argent, il évoque d'une façon détournée « sa monstrueuse blessure qu'il pouvait être glorieux d'avoir reçue mais qu'il est indécent de montrer », quoique... Le Gotha est là, tous les rescapés du Bazar où il fut. Et bien sûr : Lépine, toujours prêt. L'abbé Mugnier, le confesseur des duchesses et de Huysmans, vient bénir le massacreur de la Commune, dont on dit qu'à défaut d'une âme il avait l'intelligence experte. « Le Marquis aux talons rouges » de sang avait été victorieux à Solferino. À Sébastopol, il ravit aux Russes « la lunette du Kamtchatka », ce dont tout le monde rêvait. Mais il avait chargé en vain à la tête de la cavalerie à Sedan. « Ah ! les braves gens ! » s'était écrié l'empereur Guillaume I^{er} en le voyant. Guillaume II a donc dépêché, en souvenir, une couronne gravée de la fameuse exclamation grand-paternelle. *L'Humanité* concède « son humour soldatesque ». Armand s'exclame :

– Il était gai, en fait, le fusilleur de Mai !

La vie est une plaisanterie. Dois-je le souligner aujourd'hui ? Au siècle dernier, avant que perce l'impressionnisme, Galliffet combattit en Kabylie. Hélas, moi aussi ! Monet, lui, ne fit que passer, avant nous, en Algérie. Notre trio hétéroclite porta l'uniforme des chasseurs d'Afrique. Monet en revint émerveillé de lumière. Galliffet, le fier-à-bras paradoxal, dira : « Nous venons de combattre en Algérie des hommes qui se sont révoltés avec raison. Ils combattent pour leur dieu et pour leur patrie. Je salue les Arabes révoltés. » Des Arabes à Dreyfus, il volait aux occasions. Cet antique tueur cultivait la fraîcheur de surprendre.

C'est la veille d'un grand jour. Albert a l'information depuis une semaine, et c'est confirmé. Demain, Blériot devrait décoller non loin de Calais pour franchir la Manche. On a tous décidé d'aller voir l'exploit de prodige. Aline et moi avons tout de même hésité. Et si l'avion se fracassait devant les enfants ? Mais ils sont plus grands. Alexandre, passionné de machines comme son grand-père Gosselin, et Charlotte, plus de dix ans. Armand, trop las, renonce à nous accompagner. Il me lance :

– Comme disait Flaubert : je suis une bedolle !

On part le matin du 24 juillet dans deux grosses De Dion-Bouton, de vraies bagnoles de Bonnot. Albert en possède une et un ami l'a accompagné au volant d'une autre. Ils sont venus de Paris il y a trois jours. Ce sont de véritables carrosses haut perchés, costauds, au mufler cuivré, dotés de sièges en pur cuir, de pare-chocs miroitants. On peut corner à qui mieux mieux pour alerter les hérissons et les lapins. La cohorte de la victoire. C'est du beau temps. Et ce devrait être la même chose pour la prouesse du lendemain.

La route est longue sur les voies toujours empruntées par les omnibus attelés, les carrioles du pays de Caux, les charrettes, les troupeaux de vaches. On dépasse leur petit trot dans un nuage de poussière. Les timoniers hennissent. Parfois une voiture à cheval, plus alerte, nous résiste. On dirait que la fringante fait la course avec l'engin mécanique. On s'arrête plusieurs fois sur le bord des chemins pour boire et grignoter. Grande pause de midi à Mers-les-Bains. La promenade de la plage est bordée de hautes maisons à pignons, tarabiscotées de colombages colorés, de bow-windows, de mosaïques, de faïences.

On déguste un plat de tourteaux dont les enfants font gicler les pinces en se visant. Marguerite met le holà !

Alexandre revient à ce qui est son obsession depuis des jours :

– Blériot ! Blériot ! Pourvu qu'il réussisse...

Charlotte affirme avec aplomb :

– Il va sauter par-dessus, moi j'y crois !

On a vu dans le journal, il y a moins d'une semaine, l'avion de Latham qui avait piqué dans la mer et qui était ramené par un bateau : sa grande libellule aux ailes en grosses papillotes farfelues, disloquées.

Le soir, on arrive à Calais après une crevaision. On dort à l'hôtel de bonne heure. Avant qu'on ne monte dans les chambres, les enfants s'éclipsent un moment. Une courette s'ouvre derrière l'hôtel. Je m'y risque, juste pour apercevoir Alexandre poser un baiser sur les lèvres de Charlotte. Je suis surpris, choqué. Certes, il s'agit d'un baiser enfantin et romantique, mais Charlotte ferme les yeux, renverse le cou, flots de cheveux, avec une grâce de jeune première jouant Marivaux.

Le 25 juillet : levés vers 3 heures du matin, on entend sonner le clocher de Calais. Paul, l'ami d'Albert, file à l'Hôtel de la Gare

Maritime, au QG de Blériot, cueillir des nouvelles. C'est bon, on y est ! C'est décidé ! Frisson. Un garçon au courant est déjà sur le pied de guerre. On boit vite du café. Les enfants avalent une tartine. Il faut filer vers le hameau des Baraques, entre Calais et Sangatte. Il y a foule dans le village, des centaines de personnes qui rejoignent un champ. Alexandre voit dans l'aube encore sombre émerger l'avion de Blériot. Il en écarquille les yeux de stupeur admirative. C'est un châssis de toile, une ossature ajourée de coléoptère à longue queue, dotée de deux immenses ailes larges. On nous tient à quelque distance. On s'affaire autour de Louis Blériot, qui s'appuie sur des béquilles et revêt un casque de cuir et des lunettes. Blériot a eu un accident qui explique sa relative invalidité. Il abandonne ses béquilles et grimpe avec un peu de difficulté dans l'avion. Il se dresse dans l'habitacle, criblé de flashes par les reporters présents. Cela s'active. Le moteur gronde. L'avion tressaille. Il avance, il accélère, il tremblote, décolle, s'envole, on n'en revient pas. Il demeure à faible hauteur dans la pâleur du ciel. Nous sommes muets d'angoisse. Au bout d'un moment, quand l'avion a disparu, nous nous rendons compte que les gens qui l'entouraient sont restés. Quelqu'un déclare qu'il s'agit d'un vol d'essai jusqu'au cap Blanc-Nez tout proche. Dix minutes après, voilà l'avion qui réapparaît, atterrit. Conciliabules, empressement. On charge du carburant. Un signal est donné au loin, un homme sur une dune agite un drapeau blanc.

Impression, soleil levant : à ma montre, il est 4 h 30. Le moteur est en marche. Blériot lance : « Lâchez ! » L'avion roule sur une quarantaine de mètres, le bruit du moteur s'enfle. Il décolle. Il est 4 h 35. Tout le monde se tait. Un silence sacré. Une rumeur ondule à travers la foule éberluée. Entre le ravissement et la crainte. On applaudit, la gorge nouée. Alexandre bouche bée. Charlotte bouche bée. Marguerite bouche bée. On suit l'avion des yeux. L'oiseau s'évanouit vers les crêtes de Sangatte et le cap Blanc-Nez, dans le premier rayon de l'aurore.

On saute dans nos automobiles, en embarquant au vol d'autres passagers ébouriffés d'insomnie. La foule galope. Les gens grimpent dans divers véhicules à cheval et à moteur. Pédalent sur leurs grands vélos plus dégingandés que des cous de hérons. Un type juvénile et géant enfourche un cheval de labour à cru, un percheron tout pomponné comme pour un concours. Charlotte, confite en adoration,

le regarde s'élancer. On file vers la poste de Sangatte et son télégraphe.

À 5 h 30 du matin, un premier marconigramme annonce que l'*Escopette*, le contre-torpilleur qui suivait l'aéroplane, est arrivé à Douvres. Quelques minutes après c'est un nouveau message qui fait battre nos cœurs : un policier posté au sommet du château de Douvres aurait vu l'avion au-dessus des falaises. On entend le halètement de la foule assemblée, les remous de son émotion. Paroxysme de tension, brouhaha. Je vois des visages d'adolescents écarquillés dans une sorte de prière. De sourds éclats de voix fusent comme des incantations. Soudain, la nouvelle ! Un gars sort et danse, les bras levés en signe de victoire. La poste de Sangatte vient de proclamer la réussite du héros. Louis Blériot a atterri de l'autre côté dans une prairie, près de Douvres. Alors la frénésie éclate, tout le monde applaudit, saute, crie, pleure de fierté, de joie. Alexandre et Charlotte font assaut de baisers. Marguerite est tout exaltée d'enthousiasme. Je lis la joie profonde dans le beau regard d'Anna. Aline et moi nous rions, comblés, trépignant dans les bras l'un de l'autre. Elle me caresse tendrement le visage. Anna nous dit :

– C'est papa qui aurait été aux anges !

Nous quittons la place de la Poste. Aline fait remarquer que la plage restera toujours le plus court passage entre la France et l'Angleterre. Paul lui réplique :

– Avec les armadas ailées qui vont se succéder d'un bord à l'autre, le pont qui sera un jour construit par un as du genre Eiffel, sans oublier le tunnel de l'Entente cordiale !

Le lendemain, à la une de toute la presse, s'affiche le triomphe de l'aviateur : « L'Angleterre n'est plus une île. » Et de conclure : « L'aéroplane sera bientôt l'automobile des petites fortunes et des gens pressés. »

Le nouveau siècle commence ainsi le 25 juillet 1909, croit-on ! Déjà, Gosselin avant sa mort prédisait qu'après le premier vol sérieux ce serait une ascension continue, l'Atlantique, le Pacifique, l'Azur, toutes les planètes feront la ronde pour accueillir leurs frères de l'univers. Et nous leur donnerions des nouvelles d'Hugo et de Zola qu'ils brûlaient de connaître... Il ne doutait de rien, Gosselin, mon ennemi magique, cet Icare de sa Panhard tragique.

Le désespoir de Latham qui devait décoller de Sangatte, le même

jour que Blériot, pour réparer son échec préalable. Mais Latham dormait !

– C’est un sage ! déclare Armand.

Les amis de l’aviateur, observant une brise marine assez forte, avaient préféré ne pas réveiller le héros ! Charlotte fait retentir un long ronflement nasal et cocasse.

– Il fait dodo, Latham...

Marguerite pouffe de rire.

– Respecte un peu les gens, Charlotte ! gronde l’oncle Armand. On ne dort pas toujours tranquille. Tu verras, ma petite ! Si tu crois que ça se passe comme dans les romans d’aventures d’Arnould Galopin...

L’exposition d’Anna à Rouen fut marquée par les foudres du déluge. En janvier-février, la Seine déborda, inonda, transforma Paris et les villes riveraines en pataugeoire de Venise. On traversait les rues en barque, sur des radeaux, on circulait sur des pontons. La Seine houleuse, bouillonnante, dépassait les huit mètres. Les rats, chassés des caves confortables, se trissaient par familles nombreuses, victuailles et valises, dans le courant. Ils croisaient poliment des messieurs qui ramaient dans les rues, toujours coiffés de chapeaux melon, leurs épouses coincées en poupe, horrifiées par les transfuges moustachus. C’était à Rouen, début février, qu’Anna exposait dix ans de travaux. Les quais étaient submergés. Anna nous dit que le jardin de Giverny était foutu. Monet désespéré. Ses bulbes noyés. Ses oignons étaient soit congelés par la neige de 1909, soit trempés, pourris par l’inondation de 1910.

– Il nous emmerde.

Anna présentait beaucoup de portraits dans sa manière tirant désormais vers les fauves, mais toujours à longs coups de pinceau expressifs. Les nus étaient forts, d’aplomb, frontaux, sans affectation du genre dame à sa toilette, baigneuse nacrée. Une nageuse sortant de la mer était saisie dans son élan, le croisement de ses cuisses dans la course, sa vigueur, sa joie, sans geste trop gracieux. Son pubis n’était pas éludé par un voile ou un friselis d’écume. Mais un certain degré d’abstraction contemporaine évitait le naturalisme photographique. C’était le piège nouveau : la concurrence de la transcription littérale.

Aussi Anna avait-elle évolué avec son temps, touchée par l'influence de Cézanne, Derain, Matisse... Au cœur de l'hiver normand, gris, aquatique et neigeux, la galerie ouvrait sa forge de couleurs chaudes, sensuelles, vibrantes, d'incarnations vives, de pulpes, de courbes, de volumes denses et bâtis. Anna avait dépassé le portrait isolé et se lançait dans des représentations de groupes, des symphonies de galbes dans des décors marins ou intimes. Visions brutes, païennes. Elle se souvenait de Rubens, de ses satyres et de ses bacchantes. Sans pourtant introduire la touche mythologique. C'était le mouvement de la vie, son tourbillon. Elle m'avait parlé du choc qu'avaient été pour elle *Les Grandes Baigneuses* de Derain, leur primitivité, la couleur violente sans référence à la réalité. Le cobalt chimique, le vermillon éclatant, le Véronèse primordial et l'orange vital. On était loin de l'impression fugitive de Monet, dans un univers stable, solaire, monumental.

Elle me prit par le bras et me guida au milieu de ses œuvres. J'entrai dans la peinture d'Anna, m'y fondis. D'une salle à l'autre. Plonger dans le doré, le feu, le bleu méditerranéen et cru qui m'arrachait à l'hypnose du Nord, aux visions brouillées de mes enfances rouennaises, havraises. Fuir soudain les gris de Boudin qu'Aline n'aurait jamais reniés. Cela me donnait envie de descendre dans le Midi, de quitter la douceur, la mobilité des crachins et des éclaircies pâles sur les falaises. J'aimais la façon dont elle figurait les dos, les reins, les fesses robustes, protubérantes, la profusion de vie compacte et déliée. Je me souvenais de son corps. Je le revoyais nager. Taillé pour la vague, pour la main qui palpe, pétrit, évalue le poids, le globe, la force ronde... Sa chair, dans les champs des *Meules* de Monet... Les fauves étaient des volcans de vie.

J'avais 63 ans. La peinture réveillait en moi la pulsion de vie juvénile, mais renforcée par les années, l'approche abrupte de la perte. La peinture m'offrait un reflet plus puissant des choses, un espace pour les aimer autrement et davantage. Ce déplacement, cette métamorphose me remplissaient d'une joie extrême, assez difficile à expliquer. Pourquoi aimer la représentation plus que la forme originale ? C'était un supplément extraordinaire de présence, une jouissance qui ondoyait, comblait aussi l'esprit, un besoin de possession plus entière, plus rayonnante. J'étais heureux quand je contemplais l'œuvre d'Anna, d'un bonheur autre, nouveau, comme

sorti du temps, de ma durée quotidienne. Ce n'était pas non plus le goût d'une transcendance spirituelle. Une joie dansante et profonde. Elle était là, concrète, sensible, océanique, et me remplissait. La flamme que répandait la création. Son geste autonome et souverain supplantant la réalité donnée.

Je m'entretins de cela plus tard avec Anna. Elle me regarda avec une passion tendre et me dit :

– Tu sais, c'est ce que j'ai senti quand tu me parlais de Courbet, de Monet, jadis. C'était nouveau, bien supérieur à tout, lié à Étretat, à un dépaysement extraordinaire. Tu étais là, planté dans le lieu. Je t'ai découvert comme ça. Dans le grand vent. Inflexible et fragile. Totalement intégré et aussi totalement exclu. Je le voyais bien. Et cet exil paradoxal, au cœur de ton lieu même, m'a séduite.

Bientôt, Anna nous révéla à Aline et à moi que, depuis qu'elle avait rencontré Braque et un certain Picasso chez Gertrude Stein, Monet ne lui faisait plus le même effet. Elle trouvait le couple Gertrude Stein-Picasso sidérant. On connaissait par cœur le regard de Comanche du jeune Monet, décoché entre les plis des paupières, mais Picasso le battait. Presque horrifiée d'excitation, Anna déclara :

– Œil rond, cru, écarquillé, cannibale, d'un noir de jais brut et brillant qu'on dirait extrait du fond des enfers.

Elle nous raconta avec délices que Gertrude Stein avait un physique de Vénus du magdalénien, rehaussé d'un regard extralucide. Picasso, trapu, tenait du néandertalien magnétique. Ils auraient pu aller tous deux chasser le mammoth ! Mais ils se contentaient de perpétrer la révolution artistique. Anna adorait les voir rivaliser d'extases chamaniques. Ils se médusaient, ils amalgamaient leur passion de la peinture, ils rutilaient de génie.

Je l'interrompis et déclarai :

– Mais c'est que, moi, je les ai vus chasser le mammoth !

Anna, Aline et Charlotte sursautèrent et me fixèrent des yeux, étonnées, rieuses.

– Les chasses ont lieu dans le plus grand secret pour éviter qu'on jase... donc chut ! À l'aurore, Picasso revêt une peau d'auroch et se coiffe d'une montera de matador. Gertrude Stein, plus coquette, se pare d'une pelisse dorée de lionne des cavernes. Ils arborent et comparent leurs robustes paires de mollets musclés, poilus. Picasso est

armé d'une lance puissante, comme on sait. Gertrude brandit une formidable trompette de guerre celte, nommée carnyx, longue et redressée tel un membre de maharadjah carnavalesque. Son pavillon est orné d'un dragon, gueule ouverte. Ainsi appareillés, ils courent dans la savane comme des petits fous en jappant de joie ! Soudain, un mammouth apparaît, armé de ses défenses colossales, enveloppé de son caparaçon de longs poils de pluie glaciaire comme la barbe de Meissonier, mais l'air con comme Gérôme. Les deux chasseurs s'arrêtent, échangent un coup d'œil de voluptueuse complicité. Picasso, jambes écartées, se plante droit devant le mammouth. Il darde sur le bestiau ses deux yeux noirs et fous. Et Gertrude Stein se met à souffler dans son carnyx, relevé en trompe, qui émet un chaos de sonorités stridentes. Ce tonnerre fait vibrer alentour les parois des cavernes couvertes de peintures de taureaux et remplies de chamans incantatoires. Le mammouth, l'œil rond, dans l'écho terrifiant du carnyx, pousse un borborygme interloqué ! Picasso, profitant de l'effet de surprise, bondit sur le dos costaud de Gertrude Stein qui fonce en trompetant l'hallali. Picasso profère des insultes en espagnol. Ainsi galopant, ils atteignent au paroxysme de l'extase tauromachique. D'un élan vif, ils contournent le mastodonte sur son flanc gauche. Picasso crie : « Stop ! » et se hausse, tandis que l'impressionnante Gertrude bloque ses jarrets et sa respiration en décochant une grimace affreuse au mammouth qui a tourné la tête vers elle pour charger ! Alors, d'une voix lente, caverneuse, dédaigneuse, elle hurle : « *Hole of ass !* » Jamais mammouth de l'âge de pierre ne connut pareille humiliation. Devant ces fantastiques énergumènes, il comprend que c'est cuit. Soudain, Picasso plonge et, de sa lance, perfore le ventre et le cœur du pachyderme. Estouqué, il s'effondre, sans faire sa prière à Luk, à Marduk : plouf ! C'est cruel. Mais Picasso et Gertrude, en transe, se ruent sur la dépouille et se barbouillent en jubilant du sang qui gicle. Ce sont des vitamines pour les tableaux du champion. Car personne ne sait qu'il peint – avec du sang de mammouth, mêlé d'ocre et de blanc de cobalt – le bordel de ses Danseuses cruelles – d'où l'effet rupestre et mammouth qu'elles vont faire !

Voilà Anna et Aline rayonnantes d'hilarité. Il était temps de leur montrer que je pouvais prendre la relève de cette grande gueule de Gosselin.

Mathilde mourut à 82 ans. Elle déclina pendant quelques mois, à la suite d'une pneumonie. Je la revis à Étretat où elle tentait de récupérer. Notre conversation fut atone. Elle était repliée sur elle-même. La maladie efface tout, les souvenirs heureux de la vie. Elle interdit le bilan serein, le sentiment d'avoir, après tout, accompli son temps. Le corps souffre, l'esprit rumine et souffre, l'âme s'aigrit. La vie devient une plainte sourde ou manifeste. Mes dernières heures avec Mathilde furent dépourvues d'ironie et de douceur. Comme si rien n'existait plus du passé. Moi, je nous retrouvais à Fécamp lors du départ des terre-neuvas, à Veules-les-Roses où nous avons aperçu Victor Hugo, et surtout revenait le souvenir de notre grande balade du Havre à Villerville...

Nous la suivîmes, à Paris, au cimetière du Montparnasse. J'étais le seul témoin d'un âge sensuel et passionné. Je retrouvais son visage, sa chevelure éperdue, sa finesse et ses élans de ruse. Des éclairs. La vie des spectres.

Charlotte et Alexandre prenaient des airs de circonstance, comme on dit. Ils étaient si loin des fantômes. Sans mémoire. L'air attiédi les chatouillait. Ils comprimaient leurs énergies, se pliaient au rite. Ils étaient entrés dans leur adolescence. Plus grands, plus minces, plus nerveux. Leur enfance était morte mais elle transparaissait encore dans certaines expressions naïves, dans le cou laiteux de Charlotte.

Armand me lança :

– C'est moi le prochain.

Le prochain ne fut pas lui. Une nouvelle tragique frappa de nouveau Albert et Anna. Leurs amis Paul Lafargue et Laura Marx s'étaient suicidés, à Draveil. Lafargue se sentait vieux, hors jeu, fini. Mais Laura... Pourquoi ? Par amour ? Mystère de la mort de la fille de Marx. Eleanor, sa sœur, s'était quant à elle déjà suicidée pour des raisons clairement passionnelles. Durkheim avait pourtant expliqué que les gens solidaires et militants se suicidaient moins que les autres... Afin de panser le traumatisme provoqué par le désespoir presque bourgeois d'un couple marxiste, Albert et Anna écoutèrent les discours pleins d'avenir de Kautsky, de Jaurès et de Lénine. Anna fut fascinée par les mots de la féministe russe Alexandra Kollontaï, que les mauvais esprits taxèrent de « Jaurès en jupons ». Il ressortait de cet

enterrement, dans un flot de drapeaux et d'immortelles rouges, la fin programmée du capitalisme et le règne imminent, inéluctable, comme le proclama Jaurès, de la culture et de la prospérité universelles. Albert et Anna aimaient Jaurès. Ils saluèrent le citoyen Lénine, car ils avaient justement déjeuné ensemble à Draveil, chez Laura et Paul Lafargue, un an plus tôt, après une jolie promenade à bicyclette, au temps des cerises.

Le train roulait dans la campagne normande. Marguerite avait voulu aller dire adieu à la famille Laroche, ses protecteurs, qui quittaient Paris pour rejoindre l'Amérique, Haïti, Charlotte avait eu envie de l'accompagner. Du coup, Aline et moi avons décidé d'organiser le voyage. Il fallait rejoindre Cherbourg, d'où les Laroche s'embarqueraient pour le périple que j'avais fait en 1894. On changea de train au Havre, où viendraient, à quelques jours de là, Braque, en partie havrais, et Picasso, qui peindrait son *Souvenir du Havre* avec des chiffres rouges au Ripolin ! Monet du Havre serait – si j'ose dire – impressionné de voir ça. Le Havre, privé de toute représentation figurative, pulvérisé en facettes géométriques. Et ce relief de rouge vif, industriel et plaqué comme un fer sur le vieux cuir bovin de la peinture.

Les campagnes normandes d'avril défilaient avec les vaches de Troyon, peintes, désormais, au Ripolin, elles aussi, mais avec une trace nostalgique de Daubigny vert pomme et de Boudin moucheté. Nous sommes arrivés à Cherbourg en début d'après-midi et nous sommes rendus directement à la gare maritime, une longue bâtisse de briques. Le train de Saint-Lazare, le transatlantique, déboula sur le quai. Il amenait les voyageurs en partance pour New York, *via* une escale en Irlande. Ce fut un spectacle tout à fait exotique. Le luxe, les malles cubistes, les richissimes voyageurs, quelques millionnaires entourés de leurs domestiques. Les Laroche apparurent, avec leurs deux fillettes, embrassés par Marguerite avec enthousiasme. Après une conversation sympathique, Charlotte et moi avons baguenaudé plus loin, assistant à l'arrivée des migrants. Ce n'étaient plus les somptueux bagages, les manteaux de fourrure, les pardessus bien coupés, les cuisinières et les chauffeurs, les nounous rameutées, mais une foule plus disparate que

je reconnus immédiatement, celle que j'avais vue à Ellis Island. Les baluchons, les gros sacs, les vêtements à la diable. Des immigrants des pays de l'Est, des Juifs de Pologne, de Russie, fuyant les pogroms qui avaient éclaté au début du siècle. La houle de l'espérance. Des pauvres qui allaient se retrouver en troisième classe. Deux mondes qui ne se croiseraient jamais. D'un côté, les dilettantes qui s'étaient baladés en Europe : Rome, Londres, Berlin, Vienne et Venise. Des noms fameux qui avaient circulé dès l'arrivée du train, les familles que se complaisait à évoquer Honora. Du genre Astor, Guggenheim... Et là, devant un transbordeur, le *Traffic*, une population hétéroclite aux motivations bien différentes. Les deux peuples ne rejoindraient pas leur paquebot sur les mêmes navires. Les pauvres attendraient dans une annexe loin du bruissement des privilégiés.

On fit connaissance d'un jeune homme qui portait un grand étui à violon, façon Braque. Charlotte était toute piquée de curiosité. Il faisait partie de l'orchestre du paquebot. Il la regarda avec passion, disparut dans le camaïeu de la cohue collé de petits morceaux de journaux gris et blanc. Elle le suivit des yeux. Il surgit de nouveau, se retourna pour lui adresser encore un petit signe. C'est ainsi que commencent les grands romans d'amour...

Les Laroche montèrent sur le *Nomadic*, qui les emmena dans la rade. Ils firent des signes d'adieu. Marguerite pleura, les fillettes, Simone et la petite Louise, agitèrent leurs mouchoirs. Elles avaient invité Marguerite à Haïti. Nous avons traîné un peu dans le port. Puis vers le soir, aux environs de 18 heures, Marguerite voulut voir de loin le bateau qui emporterait tout le monde au paradis ensoleillé. Nous avons attendu une bonne heure. Alors ce fut une grande exclamation devant tant de majesté, les quatre cheminées jaune et noir, le long corps du vaisseau qui donna de toutes ses sirènes, entra dans la rade par la passe de l'ouest et vint se ranger auprès du fort central. On vit le *Traffic* et le *Nomadic* emmener, tour à tour, les riches et les pauvres : l'humanité en somme, les jeunes et les vieux, une Vanité complète. Deux heures plus tard, dans le crépuscule, le paquebot s'illumina, appareilla, trois coups de sirène, clignotant et noir, magnifique. Bijou de l'abîme. Marguerite applaudit. Sur la géante jetée, une fanfare entonna *La Marseillaise*, tout le monde frissonna. C'était grandiose. Marguerite éblouie rêvait au grand voyage. Charlotte rêvait et moi je serais bien reparti avec ma petite famille

dans ce soir majestueux, sur le transatlantique le plus moderne de l'époque. Nous nous serions prélassés en dégustant des boissons chaudes, sur le pont, sans quitter des yeux le vaste océan de Christophe Colomb.

« Il connut la mélancolie des paquebots. » Tout Flaubert me revenait. La fameuse ellipse de *L'Éducation sentimentale*. On eût dit que toute la maturité de Frédéric Moreau était ainsi passée sur la mer. Ou à la trappe. Je pensai à Mathilde, au temps de notre lecture amoureuse. Un grand gaillard béat se retourna vers nous, exalté, un fanatique de la navigation, la larme à l'œil.

– Le *Titanic*, il est encore plus beau que l'*Olympic* !

– Oh ! le luxe des paquebots... remarqua Aline avec philosophie.

Pleine de romantisme, Charlotte s'extasia :

– Le *Titanic*, quand même ! Ils ont de la chance...

Les petites filles dorment debout. Et nous les adorons sur ce vaisseau des merveilles.

La nouvelle tomba. Albert, dans la journée du 15 avril, nous avertit que le *New York Times* avait annoncé le naufrage. J'avais vu le building du journal lors de mon escapade américaine.

Ce fut la naissance d'un mythe. On avalait tous les journaux. Dans la nuit, l'iceberg prenait des proportions apocalyptiques. Sa masse glauque et fatale. Un fantôme colossal. Moby Dick, c'était de la gnognotte, à côté. L'angoisse : sans nouvelles de la famille Laroche. Marguerite aux abois. Louise et Simone... Charlotte pensait avec affliction au petit jeune homme au violon. On lut des horreurs sur l'orchestre qui jouait tandis que le navire sombrait. Au fond, on ne peut penser le malheur de tant de gens, l'attention se fixe sur deux ou trois destins particuliers. L'homme est un pense-petit protégé du mal, mais pour combien de temps ? C'est Albert qui, par le biais de ses relations, nous apprit quatre jours plus tard que toute la famille aurait été sauvée si Joseph, le papa, ne s'était pas sacrifié, renonçant à embarquer sur les canots de sauvetage réservés aux femmes.

La noyade dans le gouffre marin dispense un effroi d'un type inédit. Armand se prit à évaluer ses préférences. Je l'entendis, dans la cuisine – pendant qu'Augustine préparait un bon pot-au-feu –, comparer les deux épilogues. Augustine optait pour la mine populaire et la transe tellurique du coup de grisou. Lui, dans l'odeur du chou et

des carottes, était favorable à l'Atlantique de luxe, à l'inconnu. Autant finir en voyant du pays. Nous sommes des badauds de l'horreur. Courrières, on le sait, a moins frappé que le *Titanic*. Telle est la balance du désastre. Une comptabilité tribulaire du contexte. L'océan a la palme de la démesure et du spectacle. Quand les riches, les illustres voyageurs sombrent ainsi, comme au Bazar de la Charité, le public se dit : Est-ce possible ? Tant mieux, ils meurent comme nous.

Que puis-je rajouter ? Quel pathos ? Je ne connaissais guère Joseph Laroche. J'avais passé un après-midi avec lui, sa femme et ses deux filles à Étretat. Cela ne suffit pas pour s'attacher. Nous avons surtout de la compassion pour Marguerite, qui perdit sa gaieté pendant trois semaines. On lui remontait le moral assez lâchement en faisant valoir que les fillettes étaient sauvées. À tout considérer, c'était mieux que le contraire : Joseph revenant fringant après s'être débarrassé de toute sa famille et des ennuis afférents. Non, je n'arrive pas à trouver le ton. Le *Titanic* me glace.

Hélas, nous étions à la veille d'une apocalypse si irréversible que tous les paradis mourraient alors. Le *Titanic*, en regard, offre des aspects d'épouvantable feuilleton populaire et pittoresque. On peut le penser, lui, l'imaginer. Un mythe – à l'inverse de ce que l'on a coutume de dire – a des limites. Toute l'échelle des drames devait être anéantie d'un coup par la masse aveugle précipitée sur nous.

Anna m'annonça pour le pittoresque que, lors de la vente Rouart, Durand-Ruel avait remporté contre le Louvre *Danseuses à la barre* de Degas, pour plus de 400 000 francs. Le prix d'un Meissonier de jadis. Elle m'avoua que son féroce ami disait qu'il fallait être con pour payer ce prix-là.

– Mais tu ne sais pas la meilleure ! Durand-Ruel était l'intermédiaire de Louisine Havemeyer, ta vieille connaissance d'Amérique. C'est donc elle qui serait c...

Je croisai le baryton Faure à Étretat. Je lui parlai de la vente pharamineuse de *Danseuses à la barre*. Amer, il me répliqua :

– Tout est relatif, aujourd'hui ! La Belle Otero, l'autre été, a perdu au casino de Nice 7 millions de francs ! Léopold II de Belgique pille le Congo et paie pour la féline. Elle a couché avec ce coupeur de mains.

Avec ce ventrouilleur de prince de Galles. Avec le tsar Nicolas II, qui n'a de cesse d'échapper à la tutelle de sa femme folle. Et avec Mutsuhito, l'empereur moderne. Le monde a changé d'échelle, n'est-ce pas ? Vous ne coucherez jamais, ami d'Étretat, avec la Belle Otero !

– Ni avec la femme de Mutsuhito.

– Pour revenir à Degas, ses petites danseuses à la barre, on sait ce qu'elles sont devenues. Toutes nos grandes horizontales sont passées d'abord par le tutu ou la danse du voile, puis du scalp. Le prix d'une nuit de ses lionnes, désormais, est bien supérieur au plus cher tableau du maître. L'art ? Hélas ! Hélas ! La religion, hélas ! Dieu, hélas ! Le dollar, oui ! Le cul, mon cher, le cul ! Le siècle du cul et du coffre-fort !

Ce sorcier des plus grandes scènes du monde devint vaste et prophétique :

– Le ciel se meurt, les rois et la République se dissolvent. Hier, Poincaré s'est collé avec Hortense Schneider en bout de course. Aujourd'hui, Briand avec Otero ! Aristide et Augustina s'adorent sur les reins de la République. Pourvu que Pasteur en réchappe ! Une épidémie d'actrices. On peint au Ripolin ! On court à l'apocalypse.

Il me fit un clin d'œil, se sépara de moi, se redressa, se bomba, fastueux, passa devant le casino comme suivi d'une traîne, se retourna et lança à la cantonade, de sa voix fourbie au Carnegie et au Covent Garden, chez Mozart et chez Verdi :

– L'apocalypse ! L'apocalypse !

Alors, en ôtant son chapeau, comme si ce dernier fût orné d'une immense plume, il pivota et poussa le *la* ! de sa vie, soutenant la note claire, ferme, fluide jusqu'au fortissimo :

– *La* !

Puis il salua la mer plus belle que la mort humaine.

La Belle Otero danse. Un doux cyclone qui accélère sa rotation musclée, montre ses canines fraîches et claires, joue de ses castagnettes orgiaques, vous sape les genoux et les bretelles. Des prunelles d'opium, toute rondes, nocturnes et profondes comme celles des panthères qui vous hypnotisent pour vous happer. Un ventre satiné, mobile. Un drôle de petit nez animal et plat de Papoue qui vous ramone les entailles. Une bouche ourlée, charnue, affriandée de tous les fruits, viandes et fumets de la nature. Et des chevilles d'oiseau. L'Esméralda des suicides ! Onduleuse, brune, ô Terreur... Bouddha se

serait réveillé du nirvana avec une érection.

Mais je dois avouer que, de toutes les courtisanes de nos temps mythiques d'avant l'apocalypse, celle dont la vision me hante encore, mon démon de minuit – si on veut –, compte, elle aussi, dans son nom, les deux « o » de la faute et de la fatalité. Celle que je n'ai vue que sur les nombreuses cartes postales tirées des fameuses photos de Reutlinger. La sombre Lorelei aux longs cheveux qui évoque pour moi la forêt sous la foudre, le miroir de la folie, l'ovale envoûtant de l'orage, le mystère du château de Mérode. La jeune louve au frôlement infini, le comble du péché moderne : c'est, de son vrai nom, Cléo de Mérode.

Notre Monet est désormais entré au Louvre, de son vivant. L'air de rien. Au rythme de *La Charrette*, dans la neige de Honfleur ... Armand m'emmenait à Honfleur. Ma mère et Aline aimaient Honfleur. C'est de Honfleur dans la neige que nous avons fui les uhlands... Monet s'est battu avec la plus belle opiniâtreté, pendant onze ans, pour que Manet ait sa place au Louvre où il le suit quatre années après. *La Charrette* de Honfleur est la sœur de *La Pie* d'Étretat. Même terre sous l'orgie de neige. Même apothéose fugitive. Même nostalgie de chacun de nous. Que serait notre mémoire sans la neige ?

La Charrette accompagne quatre *Cathédrales* de Rouen, celles que nous avons contemplées chez Isaac de Camondo. Tout se délie, les millionnaires rendent leurs trophées. Au Louvre, des *Nymphéas* encore... *Londres, le Parlement. Trouée de soleil dans le brouillard*. Voilà qui résume la fumée de nos jours.

Tout change. Monet est le premier à le savoir. Lui qui, baignant dans le paysage mobile des villes et des campagnes, n'a cessé de guetter l'astre avec inquiétude : « le soleil disparaît », « le soleil revient ». Telle est la ritournelle du frère du soleil. Il le devinait en train de poindre sur la face des falaises et des cathédrales, il pressentait son effacement sur les meules et sur la Tamise. Il pestait. Il adorait, il haïssait le Père. Tout à ses hantises de lumière. Le monde est emporté dans un flux capricieux, insaisissable. Il s'en est toujours plaint alors que c'est cela justement qui l'envoûte et qui est la matière ruisselante de son œuvre.

Picasso se moque des vieux soleils du père Monet. La lumière, c'est lui. Il peint *Verre et Bouteille de Suze* ! Il inscrit la marque publicitaire

populaire, en relief, sur un foisonnement de fragments de journaux collés, de novembre 1912. Des articles sur le conflit des Balkans et sur le meeting de l'Internationale ouvrière au Pré-Saint-Gervais contre la guerre, les canons Krupp et Schneider. Quarante mille voix chantent alors l'hymne au 17^e régiment mutiné : « Salut, braves pioupious ! » Proudhon, partisan d'un art social utilitaire, aurait été indigné de voir l'Histoire ravalée à l'état de fond illisible, la lutte ouvrière servant de quadrillage gribouillé, de collage à des entourloupes cubistes et à une bouteille de Suze. Mais l'art moderne ne recrache pas le réel littéral. Il le défigure et démultiplie ses efflorescences dans un geste de liberté et de transgression. Monet le sait bien. Et si, un jour, les archives sociales de 1912, pour des descendants lointains, n'étaient plus déchiffrables que par la *Suze* de Picasso, dans un recoin de quelque musée épargné, bunker américain ? Vive Picasso ! Vive le Pernod !

Fin novembre 1912, Albert raconte avec enthousiasme la réunion à Bâle de la Deuxième Internationale socialiste. Les militants du monde entier accueillis dans la cathédrale luthérienne après un défilé de douze mille défenseurs de la paix. Le discours de Jaurès : « Ici à Bâle, les chrétiens nous ont ouvert leur cathédrale (...). J'appelle les vivants pour qu'ils se défendent contre le monstre qui apparaît à l'horizon. » Jaurès cite Schiller : « Je briserai les foudres de la guerre qui menacent dans les nuées. » Il lance : « Les peuples peuvent faire le calcul que leur propre révolution leur coûterait moins de victimes que la guerre des autres. »

Bâle contre Baal. Albert en conclut, comme le rapport du Bureau de l'Internationale, que les ouvriers n'accepteront pas de se faire la guerre. Des millions d'hommes ne sauraient se lever pour une hécatombe qui bénéficierait de tous les moyens modernes de tuer et qui se ferait contre leurs intérêts. Ce serait une folie collective. Un suicide inimaginable.

Je lui dis :

– Est-on si assuré que les prolétaires d'Angleterre et d'Allemagne sont acquis à l'idée de grève générale des socialistes français ?

Albert, catégorique :

– Oui ! Il y a des moments où la fatalité bifurque. L'Histoire change de cap. C'est ainsi que Pasteur stoppe la rage et c'est irréversible.

Nous voici donc guéris de la guerre ! Matisse a peint ses *Poissons rouges*. Merveille de transparence, de légèreté. C'est gai, orangé, fleuri de rose, la danse des feuilles vertes. La vie ronde, jeune et jolie. Joyeux auspices. Impossible est la nuit des tranchées.

Six mois plus tard, nous ne nous doutons encore de rien. Charlotte nous lit, dans le journal, la description des noces somptueuses, à Berlin, de Victoria-Louise, la fille de Guillaume II. Trois cousins germains frétillements s'appellent par leur petit nom : Willy, Georgie, Nicky. Il s'agit du Kaiser Guillaume II, de George V, roi d'Angleterre, depuis le décès du bon, chaud et libéral Édouard VII, et du tsar Nicolas II. À son arrivée, Georgie est paré d'un uniforme de général prussien, le tsar de même. Le Kaiser est vêtu en dragon anglais et le Kronprinz, à la longue figure de fouine, est en hussard anglais. C'est beau, une famille qui s'aime, s'amuse et se partage la jarretière de soie ! Ouverture des *Maîtres chanteurs*. Danse aux flambeaux. « Aucune menace de conflit ne subsiste à l'horizon », déclarent les journaux bien informés. Oui, il me semble que l'archiduc d'Autriche François-Ferdinand et son épouse, présents à la noce, ont raison de profiter à fond du *carpe diem*... Pendant la fête des rois, les socialistes manifestent, en France, contre la loi des trois ans de service militaire. Un an de plus ! Anna, Albert, Aline et moi sommes furieux. « C'est de la folie ! » crie Jaurès. Dans *L'Humanité*, Anatole France hurle au gouvernement : « Foutez le camp ! » Comme d'habitude, Monet est gai comme un pinson : « Sans courage, n'ayant goût à rien, je finis mes jours bien tristement... » De cet agonisant va sortir le colosse bleu des *Nymphéas*.

Alexandre revient de Paris complètement toqué, mordu d'un poète : Apollinaire. Il nous lit les poèmes d'*Alcools*. Il est injuste, claironne que le ronron baudelairien et moiré sera désormais inaudible. Il chante le chaos du vers, le tohu-bohu des images insolites. « Soleil cou coupé » ! On est loin des soleils couchants de Victor Hugo, de Monet, de Baudelaire, de leur aura nostalgique et blette. Alexandre enchaîne sur *Le Sacre du printemps* de Stravinsky. À la folie ! Alexandre, grisé, tente de nous restituer le martèlement, l'énergie brute, la transe tellurique. Charlotte s'exclame :

– Ne te fatigue pas, moi, c'est Nijinski que j'aurais surtout regardé.

Ma fille est une sensuelle qui commence à sculpter de grands bois flottés. Soudain, la voilà qui ajoute :

– Mais j’admire aussi Bonnot, seul contre tous, l’an dernier, devant les zouaves, quatre cents gendarmes, les charges de dynamite, une mitrailleuse Hotchkiss. C’était déloyal !

– Tais-toi ! Tu n’as pas la moindre idée de ce que sont ces bandits tueurs ! lance Augustine. Pire que les Corses ! Au lieu de se rendre, Bonnot s’est tapi entre deux matelas, avec seulement la tête qui dépassait. Et qu’est-ce qu’il vit quand, à l’article de la mort, il ouvrit une dernière fois son œil meurtri ?

Charlotte se tait.

– Il vit Lépine !

Charlotte persiste :

– Bonnot a été courageux comme personne. Vingt mille badauds, accourus de partout, assoiffés de sang, ont assisté à la curée. Assailli de toutes parts, mitraillé, bombardé, criblé de blessures, il a rédigé son testament. Il a écrit sous les balles que, depuis la mort de sa mère quand il était petit, il s’était toujours senti seul !

Alors elle nous toise du regard et, en jouant d’un ton sentencieux, déclare :

– Il faut remonter aux causes.

– C’est à l’école qu’on t’apprend ça ?

– Oui, les bonnes sœurs sont toutes communistes. Et elles lisent en cachette *Du mariage* de Léon Blum.

Je redoute ce qui va se passer en septembre, car c’est décidé, Charlotte ne peut plus continuer au collège d’Étretat. C’est une très bonne élève qui ne travaille pas beaucoup. Alexandre est un excellent élève très travailleur. Une bonne sœur a surpris Charlotte en train d’improviser un french cancan en compagnie d’une camarade. Elles étaient toutes les deux en chemise retroussée ! On a été convoqués par la mère supérieure. Nous avons eu une conversation avec Anna et Albert. Plutôt que de placer notre fille dans un lycée de Rouen, il était plus pertinent de la faire entrer directement à Fénelon. Charlotte logerait chez eux. Elle était brillante, il ne fallait pas gâcher ses chances. Me séparer de ma fille, même si elle rentrerait chaque semaine ou tous les quinze jours, était difficile à envisager. Aline a défendu la proposition des Parisiens. C’était mieux pour Charlotte. Alexandre au lycée Henri-IV et elle à Fénelon : l’idéal. C’était donc

résolu.

Armand mourut en août, au fort de l'été. Je pleurai tout mon saoul. Me cachais pour que Charlotte ne me voie pas. Armand ne m'avait jamais lâché. Il était ce survivant qui avait connu ma mère, à l'époque des diligences et d'Emma Bovary. Discret, un peu distant dans ma jeunesse et de plus en plus proche. Il m'avait toujours épaulé. Il était mort dans son sommeil. Augustine avait entendu un souffle bizarre. Nous avons tous été alertés. Armand mort. Toute mon histoire. Charlotte pleura beaucoup, elle adorait cette espèce de grand-père bienveillant. J'allai sur la terrasse. Les vacanciers pullulaient, se baignaient, criaient, riaient. La veille encore, Armand, installé dans un fauteuil d'osier, sirotait un verre de vin blanc en contemplant les belles baigneuses. Il avait 88 ans. Il était fatigué depuis quelques années. Il était quand même tout au bout du voyage qu'il avait accompli avec bonheur. Il fut enterré à Rouen après une cérémonie dans la cathédrale. Car Armand avait été une autorité locale. Vingt ans exactement après l'aventure de Monet, son duel avec le monument. Anna, Albert et Alexandre étaient là. Augustine ne pleurait pas. Elle était toute douloureuse, comme pétrie dans ses rides de tristesse. Un homme vint nous saluer que je ne reconnus pas tout de suite. C'était François Depeaux, le mécène. Du temps de nos amours du Havre et de Rouen, à Anna et moi.

Charlotte jugea que l'évêque avait été creux. Alexandre était du même avis. Ils ne formulèrent pas leurs idées devant Augustine, qui trouvait le prélat éloquent et majestueux. Ils auraient préféré qu'on lise « Le pont Mirabeau ».

À notre retour à Étretat, pour me changer les idées et me relier au pays que nous connaissions bien tous les deux, Anna m'annonça que *Jardin à Sainte-Adresse* venait d'être vendu par la veuve du collectionneur Victor Frat qui l'avait acheté à Monet en 1868. Et Anna d'ajouter que l'acheteur de Mme Frat était Durand-Ruel. Elle se faisait donc fort de me ménager un rendez-vous avec le marchand d'art pour que je puisse enfin contempler ce tableau auquel je rêvais depuis trente ans. Comme s'il détenait la clé d'un mystère lié à mon enfance, à ma famille, à ma mère havraise. Une lueur de bonheur traversa le nuage de tristesse où j'étais plongé. Je n'avais vu encore de la *Terrasse* que des reproductions. Elle était devenue pourtant la scène de mon

roman imaginaire. Sans doute la vision finale que je devais en avoir attelle rejailli sur tout ce récit rétrospectif de ma vie. La fin serait-elle la vérité du commencement ?

L'été fut sombre. J'entendais le brouhaha de la plage, ce fond de piaillerie enfantine. J'étais coupé de la joie. Je dois l'avouer, cette nuée brouillée des cris de l'été, au bord de mer, je l'ai toujours perçue avec une nostalgie étrange, comme si elle était déjà perdue. Ainsi, les cris stridents des martinets dans les soirs d'août si beaux qui vont s'éteindre. Me manquaient la silhouette familière d'Armand, ses sentences, son hédonisme jusqu'à la fin. Il n'avait pas connu la maladie de Mathilde. Il s'était affaibli petit à petit en restant lucide. Augustine l'aidait seulement à s'asseoir sur le fauteuil d'osier. Sa présence constituait une sorte de sédiment, de sol profond qui me protégeaient. Je rêvais qu'il n'était pas mort, toujours là avec Augustine. Et je le rêve encore. Il est des personnages intérieurs dotés d'une sorte d'éternité. On ne cesse de les rencontrer en rêve bien après leur mort déniée par notre moi le plus profond. Ils n'ont plus d'âge. Augustine prépare le repas, Armand vient la voir, respirer les fumets. Il boit un verre de vin blanc, assis devant la table de la cuisine. Ou bien nous partons sur la mer, par cette tempête de neige de 1871, nous traversons vers Le Havre. Nous fuyons les uhlands. De grands vols de pluviers dorés nous accompagnent.

Charlotte venait m'embrasser et j'allais la perdre aussi. Elle irait à Paris comme ma mère, comme Aline. Cette dernière protesta. Charlotte connaîtrait un tout autre destin, elle se retrouverait au cœur de l'intelligence française ! La formule me parut insolite et pompeuse dans la bouche d'Aline. Je savais qu'elle avait connu l'humiliation des provinciales montées à Paris pour exécuter des tâches serviles. Domestiques ou modèles... Je repensai au *Journal d'une femme de chambre* de Mirbeau que j'avais lu à la suite de cette rencontre, il y avait combien d'années ? Ce médecin qui avait secouru Armand, justement, pris d'un malaise à la terrasse du casino. Sa femme très belle lisait Mirbeau. Comment s'appelait-elle ? Louise, je crois... Mais le nom m'échappait. J'avais donc lu le roman peu après. L'héroïne, Célestine, zigzaguait dans ses souvenirs, entre province bretonne, Paris et l'Eure, cette terre si proche de nous. Que d'horreurs cyniques, de crudité lucide ! Sa fascination pour une sorte de criminalité

sexuelle. Joseph, son amant, probable violeur et assassin d'une petite fille, antisémite déchaîné. L'affaire Dreyfus hantait le roman. La conclusion était d'une apathie atroce. Dans le train-train d'un café de Cherbourg. Mais le plus saisissant, le moins zolien, le moins théâtral, c'était la banalité de Joseph, son bon sens global, sa rationalité petite-bourgeoise, son esprit d'organisation benoîte et boutiquière. Une personnalité totalement double. Le pire, c'était ça, la nouveauté de Mirbeau, sa trouvaille aiguë. Lui, le défenseur enthousiaste de Dreyfus, l'ami prodigue de Rodin, de Monet, de Mallarmé, de Zola, débordait d'humanité tandis qu'il créait l'œuvre la plus noire, la plus désespérément féroce de son siècle. Sa modernité était d'avoir annoncé la race des monstres froids.

Pourtant, à l'époque, le même homme n'en continuait pas moins d'entretenir banalement de son jardin Monet, qui lui répondait sur ses fleurs quotidiennes. Entre Mirbeau et Monet, ce n'étaient que bourgeons, émois de rosiers et de rhododendrons, réceptions de dahlias, envois de graines. Un duo de vieux bonhommes rustiques, pulsions d'oignons, que sais-je ? Avec un goût prononcé pour le découragement et la catastrophe. Quand Monet était au fond de la vague, Mirbeau le tirait vaillamment du bouillon et vice versa. Mais quand ils semblaient en même temps, c'était un chœur de requiem lugubre. Mirbeau était accablé par son épouse, la belle Alice, l'ancienne cocotte, qui lui en faisait voir de toutes les couleurs. Neurasthénique, il considérait que la littérature était vide. Balzac illisible. Pire, il décrétait que Flaubert était un leurre de mots creux. Le désespoir absolu éclatait, surtout, à propos de capucines naines livrées en lieu de grimpantes ! D'ailleurs, il se passait dans son jardin des horreurs fantastiques qu'il décrivait avec un sens de l'absurde et du comique provocant : les plantes rapetissaient. Elles s'inversaient. Elles devenaient souterraines. Mirbeau, selon les jours, en rajoutait sur son cochon qui avait des rhumatismes, sur ses poules qui avaient le hoquet et sur ses vaches qui devenaient folles comme Troyon. Il ne disait rien des supplices que sa femme lui faisait endurer. Elle ferait pire après sa mort en publiant un faux testament. Pour relativiser ses crises de désespoir, Mirbeau parlait de la folie de Maupassant. Il affirmait que Maupassant n'aimait rien ! C'était cela qui rendait fou. Alors, subodorant le péril, Mirbeau, dans un sursaut héroïque, jurait qu'il fallait aimer pour ne pas sombrer comme Guy. Il s'avisait que lui

et Monet étaient fous mais pas de la même folie que Maupassant, fous de leur jardin. Ils aimaient, au final, trop de choses !

Oui, la folie, ce n'est jamais clair. Les génies seraient donc grands dans les grandes choses – ils furent admirables dans l'affaire Dreyfus – et tout petits, bouffons, dans les petites. Ces gens-là, en fait, dérapent énormément tout le temps.

Mais d'où me vient la connaissance de cette lettre de Mirbeau à Monet : « Voulez-vous dire à votre femme de la part de la mienne, ceci : ce n'est pas une noix de jambon qu'elle vous a envoyée, c'est un saucisson de jambon (...). Mais chez Olida, il y a en ce moment de petites noix de jambon qui sont d'une saveur épataante... »

Olida, c'est charmant comme le nom d'une petite ville baroque du Brésil. Et je vais demander ce soir des petites noix de jambon chez le charcutier.

Et ce billet exemplaire de notre époque : « Monsieur le Président de simple police, Je m'étonne d'être convoqué à Saint-Germain-en-Laye (...). Mais voici quelques renseignements de la contravention faite au mécanicien Charles Sigonnaux, le 12 novembre. Ma voiture ne peut dépasser 25 km heure, la carrosserie pesant à elle seule 1 500 kilogs. Ce jour-là nous avons mis 4 heures pour faire 74 kilomètres de Paris à Giverny. J'étais dans la voiture avec ma femme, nulle part nous n'avons vu aucun signe de l'agent. Je ferai observer que la voiture venant de Paris étant salie, comment l'agent a-t-il pu voir le numéro de la voiture si nous marchions si vite ? Je proteste personnellement contre ceux qui font de la vitesse et dans aucun cas je ne permettrais à mon mécanicien de faire plus de 25 à l'heure si ma voiture pouvait faire plus. (...) Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués. Octave Mirbeau. »

Lorsque Mirbeau ou sa femme (la féroce) ont un problème d'automobile à Paris, le maître (tout socialiste qu'il est) s'adresse directement au préfet Lépine, qui fait le nécessaire plus vite qu'il ne l'a fait avec Bonnot, car il a peur d'Alice. Les responsabilités de Lépine sont vastes, des attentats anarchistes aux excès de vitesse. Il est à la guillotine quand Vaillant et Henry sont coupés. Il est présent à la dégradation de Dreyfus, dont il estime d'abord qu'on aurait dû dès 1894 l'expédier discrètement, sans le fracas d'un tribunal, dans un poste perdu de Tunisie. Lépine, c'est l'esprit policier pratique. Il est au Bazar de la Charité. Le voilà, un moment, gouverneur général

d'Algérie. Il commande l'assaut contre l'église Sainte-Clotilde barricadée dans son refus des inventaires des biens religieux ; il arrête les comtes et les frondeurs protégeant le tabernacle. Nul ne peut se passer de son concours. Dans un genre plus vaudevillesque, Lépine fait discrètement placer chez les religieuses pendant neuf mois les demoiselles de la haute société séduites et engrossées avant le mariage. Parfois, c'est la maman, de noble lignée, qui a couché avec son valet de chambre, lequel veut la faire chanter. Le diligent Lépine convainc l'affreux de la boucler. Lépine partout ! Piétinant les pri-Dieu ou lorgnant l'alcôve. Il y aurait presque chez lui un côté panoptique et proustien. Il avoue volontiers ses inclinations à ses amis : « Pour moi, il n'y a pas de soirées brillantes qui valent la satisfaction de me coucher de bonne heure. » Le siècle de Lépine !

Mais quand Mirbeau est pris sur la route de Giverny, Lépine n'y peut rien. Ainsi, l'automobile gâte la vie des écrivains réalistes. N'en déplaît à M. Marinetti qui veut du fer, du sang, de la vitesse vers l'enfer. Et les rapports humains s'aigrissent. Monet raffole de sa voiture. Son chauffeur embarque ce qui reste de sa tribu décimée pour de vertigineuses courses à trente à l'heure par monts et par vaux. Gosselin est mort de cette ivresse. Demain, il se pourrait bien que le pire se produise. Les pères de famille complètement fous, lunettés, hagards, propulsant à quarante kilomètres à l'heure leur maisonnée innocente et grisée vers la Méditerranée. Je préférerais le trot du cheval de Mathilde m'emmenant jadis balader dans les vertes valleuses jusqu'aux cavées soyeuses.

Le 4 janvier 1914, Charlotte fête ses 15 ans. Les amis et les amies arrivent du lycée Fénelon et du lycée Henri-IV. Ainsi que, du collègue d'Étretat, les complices du french cancan. Tohu-bohu, rires et cris. Danses. On nous entend jusque sur la mer. Albert est obligé de rationner le champagne. Car les garçons sont plus âgés que les filles, un an à trois ans de plus comme Alexandre. Augustine et Marguerite servent des orangeades. La bande court jusqu'au casino, vadrouille sur la plage. On les entend galoper dans la villa, actionner un gramophone au pavillon vaste comme l'oreille de Gargantua. Tchaïkovski !

Ils valsent vaguement... *Le Lac des cygnes*. Deux garçons s'élancent.

L'un fait le cygne blanc, l'autre le noir. Ils s'écroulent à la fin. Un garçon rondelet, armé d'yeux vifs, révèle un secret : son père travaille dans l'édition. La NRF va publier, au printemps, un nouveau roman de Gide, *Les Caves du Vatican*. La grande question centrale sera le crime gratuit.

Ils sifflent :

– C'est ridicule !

– Tout est permis ! D'accord, on va y penser ! lance un copain d'Alexandre.

– Gide, c'est que des trucs tordus, comme dans *L'Immoraliste* ! s'exclame une jeune fille pâle aux grands yeux déçus.

– Et *La Porte étroite*, elle est vraiment trop étroite ! lance le coquin de service.

– Oh ! fait Augustine.

Rires et rougeurs furtives. Un gars joue de la guitare. Un air mélancolique. Un autre a apporté une trompette.

Puis ils se calment, s'embêtant presque, s'égaillant par petits groupes bavards, à l'écart les uns des autres. Ils rient sous cape et ça repart dans les aigus et les chahuts. Un escogriffe sur le balcon du premier étage, en avisant la mer, entonne le poème de Baudelaire :

– « Homme libre, toujours tu chériras la mer ! »

– Et ton père ! répond un autre.

Un troisième conclut d'une voix formidable :

– Et les derrières !

Aline et Anna boivent du champagne. On regarde le flot du bel hiver. Des bateaux le sillonnent, lents et doux. Anna me sourit gravement. Oui, il y a plus de trente ans, c'étaient ses 15 ans. J'étais embusqué derrière ma palissade, écoutant le charivari. Anna sait que je pense à la falaise abandonnée, à nos maisons d'alors, mortes. Elle se penche vers moi et me dit :

– Tu sais, ça marche, on va aller voir chez Durand-Ruel *Jardin à Sainte-Adresse*. La terrasse pour nous seuls. Il me l'a promis.

Charlotte souffle ses bougies sans regret. Aline émue. Moi, l'esprit vide. Les hourras éclatent, farandole et un coup de champagne. Charlotte entraîne Alexandre dans une polka, puis dans une sorte de long tango inédit.

– C'est une danse américaine, un fox-trot ! Oui, le pas du renard !

Ils s'écrient tous :

– Le renard !

Le soir, Charlotte installe le gramophone sur la terrasse et nous envoie Caruso.

Silence. La voix du ténor monstre. Grand émoi. L'écho s'en répercute sur la mer. Les falaises d'Étretat chantent Caruso.

Quand c'est fini, Charlotte remarque :

– Si le baryton Jean-Baptiste Faure a entendu, il est mort raide de jalousie.

Puis c'est le feu d'artifice tiré par une équipe rouennaise. Des curieux affluent. Un groupe de pêcheurs. Anna emmitouflée dans son manteau contemple les fusées blanches, les grandes rouges qui s'épanouissent délicatement. Aline coule son bras autour du mien, se serre. Elle a froid. Les garçons poussent des cris d'extase :

– Oh la belle jaune !

– Oh la belle brune !

– Oh la jolie rousse !

– Oh la belle blonde !

Aline éclate de rire. Marguerite raffole des jeunes gens. Augustine est gaie. La vie tournoie. Charlotte a 15 ans. Alexandre ébloui. Un grand gaillard dégingandé joue de la trompette, un solo d'Amérique que les filles adorent. Il danse encore dans notre mémoire, sous les étoiles.

Charlotte me demande où est Sarajevo. On est le 29 juin, vers midi, sur notre terrasse inondée de soleil, fouettée de rafales marines. La veille, l'archiduc d'Autriche, François-Ferdinand, a été assassiné avec son épouse par Princip, un étudiant serbe. Je réponds à ma fille que Sarajevo est en Bosnie et que ce pays est occupé par l'Autriche. Or les Serbes de Bosnie veulent rejoindre la Serbie et ne supportent pas la tutelle austro-hongroise... Les Russes leur excitent le sang au nom des Slaves.

- Il faut avoir des convictions : tirer sur une femme, en plus !
- Le nationalisme, c'est ça.
- Mais les Serbes veulent leur liberté !
- Dans ces cas-là, on exerce des pressions diplomatiques et on négocie.

Les jours passent. Alexandre obtient son baccalauréat. Le 23 juillet, l'Autriche envoie une note à la Serbie, un ultimatum aux dix conditions qui l'étranglent. La Serbie doit accepter la présence d'enquêteurs autrichiens sur son sol, car le crime a été fomenté à Belgrade.

Le 28 juillet, l'Autriche, qui estime que la Serbie n'a pas répondu, lui déclare la guerre. La Serbie est toujours chauffée par la Russie. L'ambassadeur de Russie en France, Alexandre Isvolski, pousse à la guerre depuis longtemps en finançant nos journaux nationalistes avec l'argent des emprunts russes. Les petits-bourgeois français ont acheté des gages pour l'expansion russe et la tuerie programmée.

Le 29 juillet : réunion contre la guerre du Bureau de l'Internationale socialiste. Jaurès et Rosa Luxemburg sont ovationnés au Cirque royal de Bruxelles. Sont présents Jules Guesde, Victor Adler, le socialiste autrichien, Hugo Haase, le socialiste allemand. On raille, on ironise sur la note autrichienne, on s'enivre de belles phrases,

salves d'applaudissements, extases comme à Bâle, Jaurès déclame : « Nous ne connaissons qu'un traité, celui qui nous lie à la race humaine ! » Donc, fi du traité mortel signé avec la Russie belliqueuse ! Très Jaurès, il lance : « Ah ! le cheval d'Attila (...) est farouche encore, mais il trébuche. » Puis conclut en donnant rendez-vous aux prolétaires pour le Congrès international de Paris, le 9 août. Les socialistes pensent encore qu'au fond la bourgeoisie ne veut pas de la guerre, qui favoriserait les mouvements révolutionnaires. Mais certains membres ne doutent plus que les masses populaires restent nationalistes, au tréfonds d'elles-mêmes.

Charlotte est en train de coller ensemble des bois flottés, elle lève le nez, l'air méditatif.

– Je ne sais pas si je suis nationaliste... Alexandre, lui, parfois, s'enflamme pour la patrie.

– Il faut s'enflammer pour la paix des peuples, mais c'est plus difficile.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est plus abstrait et que cela exige qu'on résiste aux passions immédiates : le sol, le sang, la patrie à courte vue. Ils se régalaient tous de ça. Moi, j'ai pris une rafale en Kabylie, je sais ce que c'est. On est couché, on saigne, hagard, hébété, on pense qu'on va mourir et on a 20 ans. J'ai vu l'exode de 1871, les soldats qui fuyaient affamés dans le froid et la neige. Nous aussi on fuyait. On quittait nos maisons. La guerre, c'est le chaos, le crime.

Le 31 juillet, la grève générale n'a pas lieu. Les beaux discours de 1912, de Bâle, et ceux de Bruxelles ont été vains. Dans toutes les chancelleries c'est le grabuge. L'Angleterre et la France sont en liaison accélérée. L'ambassadeur allemand, Schoen, aurait proposé à la France comme condition de la paix de ne pas rallier la Russie en train de mobiliser. Hélas, il fallait honorer le pacte signé avec les Russes, tous les accords militaires secrets de 1894 qui nous liaient inéluctablement.

Un homme est venu adjurer Jaurès de consentir à la guerre. Qu'il pense aux souffrances subies par les Alsaciens occupés ! Jaurès écoute Mathieu Dreyfus mais résiste. Mathieu dont le fils Émile partira, hélas, bientôt en première ligne, comme Pierre, le fils d'Alfred.

Jaurès, qui s'est démené toute la journée pour sauver la paix, n'a rencontré que des sous-fifres. Il prépare un grand article dans *L'Humanité* pour appeler encore à la raison. À la sortie du journal, au

restaurant Le Croissant, on lui trouve le crâne.

Charlotte déclare :

- Princip, puis Villain, ce sont toujours des nationalistes.
- Oui, ils aiment la guerre. L'homme aime la guerre, Charlotte.
- Ce n'est pas possible !

– Il y a mille explications. L'idéologie héroïque leur monte à la tête. On a tout fait ces dernières années pour les exciter. On a rétabli la conscription de masse. L'homme n'aime et ne comprend au fond que le territoire. C'est le prolongement de son corps. Plus radicalement, certains sont hypnotisés par la destruction, par un goût de massacre, de néant, qui remonte du fond de l'espèce.

- Mais ils ne veulent quand même pas mourir à 20 ans !

– Les chefs, peut-être que si ! La gloire, le champ d'honneur ! Les galons ! La foi fanatique en la cause.

Mordante, Charlotte m'interroge :

- Et toi, papa, tu es attiré par la destruction, le néant ?

– J'ai 67 ans, j'ai déjà donné... Mais tu sais, si je me revois à 30 ans... Dans des circonstances comme aujourd'hui, l'amertume, les blessures, les humiliations auraient pu me conduire à des engagements guerriers.

Aline nous interrompt pour préciser un détail :

– À la guerre, les soldats y vont surtout parce qu'ils sont obligés ! Pas besoin d'héroïsme, d'instinct du territoire, de pulsion de meurtre, de folie fanatique. Il y a les ordres ! On suit les autres, on obéit aux chefs qui exécutent les volontés d'autres chefs. Le tour est joué ! Et les femmes se résignent, toutes les femmes disent amen et pleurnichent dans leur coin !

– Et si elles disaient non ? s'exclame Charlotte que son idée enflamme.

– Elles suivent leur mari, elles obéissent, elles ne sont pas assez éduquées, répond Aline, et même si elles l'étaient, rien ne prouve qu'elles échapperaient à l'hystérie de la puissance. L'histoire des reines guerrières le prouve. Victoria chapeautait, hier encore, d'horribles tueries en Afrique.

Le lendemain, j'emmène Aline et Charlotte en mer. C'est une merveille d'août. Le premier jour radieux. Les vagues rutilent dans le soleil. Aline tient la barre et oriente l'écoute. Les falaises baignent

dans l'azur, découpées comme des sculptures de Carrare. La brise est douce, voluptueuse. Nous contournons la porte d'Aval et nous contemplons la valleeuse verte de Jambourg, oui, celle de Monet, de ma jeunesse. Elle entaille le mur de craie de sa langue herbeuse, avant que ne s'ouvre la Manneporte. Tout cela charpenté, puissant, éternel, plongé dans la lumière. Le blanc éclatant des galets, du calcaire, le tremblement bleu, léger, la phosphorescence de la mer. Charlotte se jette à l'eau. Elle nage autour du bateau en poussant des soupirs d'aise. Son corps se noie dans un éblouissant mirage trempé de soie, d'or. Le monde est miraculeusement beau, étale, épanoui, infini. C'est l'été, le cœur du bel été.

Doucement, nous revenons dans la soirée. Quand brusquement nous entendons sonner les cloches à toute volée.

Aline s'exclame :

– Le tocsin !

Elle me regarde, blême. Charlotte muette. Nous abordons et marchons vers la mairie. Tous les pêcheurs ont quitté leur navire et les caloges, toutes les femmes, les lavandières, celles qui ramendent les filets. On marche en groupes, on remonte les rues. Différents flux convergent. Une foule se rassemble devant l'affiche jaune placardée devant nous : l'ordre de mobilisation générale, à compter du 2 août. Les tambours retentissent. Les visages sont pétris d'inquiétude, d'effroi, de gravité. Des femmes se mettent à pleurer en s'écartant. Les hommes n'échangent aucune parole. Stupéfaits, stupides. Nous venons de cesser d'être individuels. Nous sommes massivement pris, emportés. C'est pourtant un adorable soir où fument les martinets. Tout est vivant, tout est délicieux. Tout est perdu. On est assommés. C'est la guerre. Le mot. De la terreur, de la fatalité, de la mort. Deux ou trois jeunes garçons partent en grimaçant des sourires de triomphe. Puis ils rient, courent en levant des bras de bataille. Alexandre arrive vers nous. Il est étrange, transfiguré par la nouvelle. Pâle, la voix rauque, l'œil fiévreux. Comme saisi d'un vertige. Je regarde ce jeune homme si maigre, si beau, si fragile, son énergie tendue. À quoi pense-t-il, hélas ! Charlotte se serre contre lui et murmure :

– J'ai peur.

Il la regarde avec fougue. Aline et moi sommes accablés, broyés. Les pêcheurs sont tristes. Il faudra quitter la mer et la maison. Une carriole passe au loin avec une poignée de gars qui crient à tue-tête :

« Vive la patrie ! À Berlin ! À Berlin ! » Je vois le reflet de folie dans le regard d'Alexandre, la séduction, l'appel de l'épopée. Le flamboiement du leurre.

Le soir, on ne se réunit pas pour dîner ensemble, avec Albert, Anna et leur fils, en vacances. On aurait pu se soutenir, se soulager. Chacun retourne chez soi.

La terrasse flotte dans la belle nuit d'août. Nul navire sur la mer. Des millions d'étoiles.

Deux peintres sont partis d'Avignon, dès le 2 août. Picasso accompagne ses camarades à la gare : Derain et Braque, les dernières idoles d'Anna. Fernand Léger lui aussi part pour un combat cubiste ! Péguy, Alain-Fournier qui vient de publier *Le Grand Meaulnes*... Tous nos astres scintillent du désir de tuer le boche.

Blaise Cendrars lance un appel aux volontaires étrangers que nous lisons le même jour dans *Le Matin*. Il s'adresse à tous les artistes vivant en France : « Toute hésitation serait un crime. Point de paroles, donc des actes. (...) nous qui avons trouvé en France la nourriture de notre esprit ou la nourriture matérielle, groupons-nous en un faisceau solide de volontés mises au service de la plus grande France. »

Apollinaire s'engage bientôt dans la piaffante ruée. Alexandre, subjugué de lyrisme, lit l'appel et s'exalte :

– Ce n'est pas un hasard, ce sont nos plus grands poètes depuis Rimbaud !

Ainsi, j'aurai chanté les fous de création de ma jeunesse : Hugo, Rimbaud, Monet, Courbet, Manet, Flaubert, Maupassant... Puis, à partir de l'affaire Dreyfus, on vit monter la vague des fous du racisme antisémite et de la guerre nationaliste. Désormais, hormis l'antisémitisme, les deux côtés se fondent. Nos fous d'aujourd'hui, poètes et politiques, ont la même foi, la même folie. S'il y a un sens persistant et répétitif de l'Histoire, c'est bien celui-là. Ce serait une enfance de penser que cette folie relève uniquement des crises économiques et d'une dialectique sociale, historique. Non, la cause centrale, le cœur du crime, c'est l'Homme à l'unanimité. Le voici, il agit. Flagrant délit.

Le 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France. Le 4, les deux Chambres réunies votent les crédits de guerre. Les socialistes aussi. Jaurès n'a pas eu à le faire, cela servira sa légende. Hugo Haase, le

socialiste allemand, vote les crédits. Victor Adler, le socialiste autrichien (un sacré pistolet, si j'ose dire...), vote les crédits. Cela, six jours après la réunion du Bureau à Bruxelles, six jours seulement après la conjuration internationale pour la paix ! Rosa Luxemburg, seule contre la guerre, sombre dans le désespoir. Elle mourra bientôt. En France, on ne peut se dérober puisque l'agresseur c'est l'Allemand. C'est une guerre défensive, donc une guerre juste. Tout le monde désormais veut la faire. L'armée a garanti qu'elle ne tiendrait pas compte du Carnet B où sont notamment consignées les actions politiques des syndicalistes. La CGT de Jouhaux capitule aux obsèques mêmes de Jaurès : « Empereurs d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie, hobereaux de Prusse et grands seigneurs autrichiens, qui par haine de la démocratie avez voulu la guerre, nous prenons l'engagement de sonner le glas de votre règne. Nous serons les soldats de la liberté... » Oui, nouveaux soldats de l'an deux ! Jules Guesde embrasse l'Union sacrée. Il devient ministre d'État, comme, hier, Galliffet. Il espère que la guerre à fond débouchera sur la révolution internationale totale, après coup... Grosse ficelle chimérique et sanglante. Jaurès voulait, lui, une politique préventive du possible, pas celle du pire pour arriver à une hypothétique lumière. Guesde sait-il que ce qui déborde sa théorie est la vieille pulsion, l'instinct patriotique, l'orgueil grégaire ? La défense du territoire concret a balayé tous les discours, banni l'universel. Le particulier prime, la frontière, la terre, le lien immédiat, le feu, le sang. La race et la rage. C'est cela qui est clair, tangible et qui enchante. Reconquérir l'Alsace-Lorraine. Les armes. Cette guerre de cent ans avec les Allemands. On défile dans les rues, tambours, chevaux, troupes, fourgons, trains d'artillerie, régiments, chefs en tête. On entonne *La Marseillaise*. La foule sur les trottoirs regarde, salue, se tait, acclame, les gares foisonnent de pantalons rouges : « À Berlin ! », « *Nach Paris !* »

Bientôt, c'est la déroute et la pagaille comme en 1870. L'offensive française sur l'Alsace, la Lorraine et sur les Ardennes échoue. Albert m'annonce que des dizaines de milliers de soldats sont tombés lors des assauts du 22 août et des jours suivants. La presse nous ment, enrobe les faits, les édulcore. L'ordre de censure a été voté dès le 4 août. Mais Albert nous renseigne. Aline et moi, nous n'arrivons pas à nous représenter ces milliers de morts. On parle de cent mille, puis de deux cent mille... Nous ne dormons plus. Bientôt, partout, à Étretat,

Fécamp, Dieppe, Le Havre, on annonce les disparitions, les décès. Des blessés sont soignés dans toutes les cités des falaises, on dresse des hôpitaux de fortune dans les écoles. Les villes tombent et brûlent : Amiens, Arras, Compiègne, Lille. Mulhouse, qui avait été reconquise, est de nouveau abandonnée dans la retraite générale. Il faut fuir désormais comme nous l'avons fait, Armand et moi, en 1870. Albert, Anna et Alexandre nous rejoignent. Les Allemands sont sur la Marne, à cinquante kilomètres de Paris. Tout recommence. Nous verrouillons nos villas sans trop croire à l'efficacité de nos clous et de nos planches. Nous chargeons deux voitures. J'emporte contre mon cœur le portrait de Julie, ma mère. Aline prend le ciel de Boudin. Nous sommes bardés d'amulettes. Grands féticheurs de la débâcle.

On a dit à Anna que Monet ne voulait pas quitter Giverny. En 1870, il s'était réfugié à Londres, il se retranche aujourd'hui dans son atelier. À bientôt 75 ans, il est tout à son grand dessein, construire bientôt un troisième atelier, réaliser des tableaux géants de nymphéas. Les Bernheim veulent aller chercher quelques tableaux pour les mettre à l'abri, dans un endroit sûr. « J'aime mieux périr au milieu de ce que j'ai fait. » Monet voit qu'il y a des blessés, des lits à Giverny. Il donne les légumes de son jardin potager pour les sustenter. Anna me révélera qu'il aurait déclaré, impuissant, malheureux, qu'il peignait, que c'était le meilleur moyen de ne pas penser au malheur : « Bien que j'aie un peu honte de penser à de petites recherches de formes et de couleurs pendant que les gens souffrent et meurent pour nous. » Monet a perdu ses deux épouses et son fils Jean. Bien des amis ont douté alors de la résurrection du maître accablé... Quand nous sombrons, lui naît à l'immensité.

– Il peint des fleurs pendant que nos enfants meurent, me dit Anna, d'un ton grave.

Et ce sera une antienne pendant quatre ans. Mais que pouvait faire d'autre le vieux Monet ? Il peint pour ne plus penser à cette épouvantable guerre, comme il dit. Anna ne pouvait pas placer au-dessus de son fils et de ses camarades ce génie qu'elle mettait pourtant au-dessus de tout. Elle ne pouvait pas l'imaginer – en dehors de la guerre qui lui broyait le cœur – en train de continuer son œuvre comme si de rien était. Aurait-il fallu, comme dans un conte fantastique, qu'il avance face aux Allemands en dressant devant eux

l'immense muraille bleue des *Nymphéas* où leur armée, leurs bataillons gutturaux, auraient été engloutis, happés dans le sortilège des eaux sans limites ? Morts dans le marécage infini de la couleur. Ce grand mirage sans contours absorbant les colonnes de feldgrau bleuis, rosis, tachetés, aquatiques, les avalant, noyant les marionnettes du Kaiser, du Kronprinz, de Bismarck, de von Kluck dans le flot lumineux des corolles.

Le vieillard frappé de cataracte, bientôt presque aveugle, sur la mer des *Nymphéas*, loin des *Titanic* et des radeaux de Géricault. Embarqué à contre-courant des assauts, de nos soldats fauchés, bombardés, mitraillés, mutilés, massacrés. Il peint, la vieille carcasse, la carne héroïque, l'ogre barbu, sur son arche jalouse. Noé des *Nymphéas*, entêté comme devant la cathédrale de Rouen, embrassant un horizon de plus en plus large et se plaignant encore et toujours de ne pas y arriver. De ne voir surgir aucune colombe. Ses vieilles litanies au milieu du chœur des enfants morts. Il peint. C'est plus fort que lui. Il va peindre pendant quatre ans, pendant non plus des dizaines de milliers de morts, ni des centaines de milliers, mais des millions de morts. Pendant le crime, pendant la mort de l'Europe, les morts de l'Amérique, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Australie. Qui peindra la destruction du monde ? Monet avance dans le bleu sans bornes.

Nous partons avec Charlotte, Albert, Anna et Alexandre. Nous allons au Havre, en souvenir de la belle résistance de la ville en 1870 et du fort de Sainte-Adresse où je fus affecté. La guerre m'a empêché d'aller voir, conduit par Anna, chez Durand-Ruel mon mythique *Jardin à Sainte-Adresse*. Sur les chemins de campagne, nos voitures remontent des files de charrettes, de chevaux attelés à des carrioles, des percherons menant des tombereaux chargés de meubles et de ballots, de provisions. Des bœufs, des ânes qu'on cingle, des vieux assis sur le barda, tenant des berceaux, des femmes arrimant des paniers, des ustensiles hétéroclites, des matelas... Bientôt, ce seront, comme en 1870, les soldats harassés, les ambulances, les brancardiers, le chaos des armées vaincues. Les zouaves, les cuirassiers, les territoriaux, les blessés innombrables... Alors, si les Allemands avançaient en Normandie, nous étions décidés à quitter Le Havre pour Bordeaux, comme tous les gouvernements de la défaite. Ce serait l'hiver sur la Seine et les vols d'oies, de pluviers, de courlis de ma jeunesse fuiraient

de nouveau dans le vent glacé de la guerre. Sur la Gironde nous retrouverions sans doute les ultimes oiseaux qui auraient survécu, et tous les vaincus.

Nous nous installons provisoirement à l'Hôtel Continental. Que de souvenirs ! À Sainte-Adresse, nous n'avons pas trouvé de chambres. La ville est envahie par les Belges réfugiés. Sainte-Adresse vient d'être en effet cédée par bail à l'administration belge, qui s'est vaillamment installée dans les appartements du Nice-Havrais, le palace.

Le Havre est la ville de ma mère qui est avec moi, la ville de mes séjours avec Mathilde, avec Anna, de ma rencontre avec Aline. Notre ville, le Havre de Courbet, de Boudin, de Monet, de Pissarro embusqué, en 1903, à sa fenêtre du même hôtel où nous nous installons dans la défaite.

Le corps expéditionnaire anglais ne cesse de débarquer sur les quais depuis la mi-août. Nos alliés sont acclamés. Des gamins pleins d'enthousiasme qui volent vers l'aventure en riant. Alexandre sait qu'à l'École normale où il voudrait entrer, c'est déjà une hécatombe. Les chiffres sont terribles et il connaît les noms, parfois les visages. Nous ne savons pas comment le libérer de cette fascination des héros morts qui confine à l'hypnose.

– Tous ces gosses, murmure Aline, ce n'est pas possible...

Anna porte un masque d'effroi. Je lui dis qu'Alexandre est de la classe 1917, que la guerre ne saurait aller jusque-là. Nous sommes déjà battus. J'aurais mieux fait de me taire, de me tuer de silence.

Péguy vient d'être tué au combat. Il s'est rallié au patriotisme fervent, collectif, de Barrès. Péguy unique tombé dans le troupeau guerrier, aveugle. Il a pourtant été un des très rares à célébrer l'authenticité de la révolte de la Commune de Courbet contre l'État. Il lui fallait mourir pour sa vibrante cause, qui n'était pas tout à fait celle de ceux qui s'étaient ligués pour faire la guerre. A-t-il sacrifié l'ordre sublime de la Charité à celui de l'héroïsme patriotique des frontières nationales ? Les a-t-il confondus ? Ce poète chaotique était capable de mélanger le Christ et l'Alsace-Lorraine dans un syncrétisme inédit. Il aurait fait d'une tranchée une crèche et prié la Vierge sur le fût d'un canon.

Il venait de traverser des années noires, désespérées. Lucide, il a dit adieu longuement à tous ses amis et il a rejoint les politiques qu'il abominait, les antimilitaristes d'hier, les socialistes qui avaient

retourné leur veste. Cette Union sacrée des droites et des gauches, si unanimes, avait-elle un sens pour qui avait une compréhension si radicale, si singulière du sacré, ce merveilleux de l'âme humaine ? Pourtant, il est allé jusqu'à demander qu'on fusille le pacifiste Jaurès quand la guerre serait finie ! Raoul Villain, le misérable, lui a raflé la vedette. Entre Jaurès et Péguy, entre la mort de l'un et celle de l'autre, entre ces deux ennemis qui avaient été si beaux et d'abord si proches, cinq semaines se sont écoulées. Un assassinat et un quasi-suicide sonnent le glas de la vertu française. Deux sacrifices, si on veut faire dans le beau.

Le 5 septembre 14, à la tête de ses hommes, le lieutenant de réserve Charles Péguy, en pantalon rouge, jaillit à découvert, face à l'ennemi. Nul n'a compris ni ne comprendra la prodigalité désespérée de sa mission, de cet élan qui a fiché une balle en plein front à la plus belle prose, à la plus belle folie. Pour Péguy, la guerre avait la loyauté d'un duel d'honneur qui eût effacé Sedan, un combat de la chevalerie républicaine contre l'Empire germanique. Le lieutenant Péguy fascine Alexandre. La mort héroïque. L'apothéose en pantalon rouge.

Quelques jours avant Péguy, Adolphe Reinach, fils de Joseph Reinach – un des premiers défenseurs du capitaine – et gendre de Mathieu Dreyfus, est tué dans les Ardennes. Alain-Fournier, qui, l'an passé, a publié *Le Grand Meaulnes*, tué.

Un jeune soldat est mort au combat, en Alsace, dès le début, comme des milliers d'autres, c'est le fils d'un astre de la République : Lépine.

Mieux vaut être Monet, n'est-ce pas ? Mourir aux *Nymphéas*.

La cathédrale de Reims a été bombardée, on voit dans la presse son ossature tragique, écharpée par les bombes. Les deux tours dressent leur crâne troué au milieu des ruines fumantes. Le plomb a fondu, la voûte s'est effondrée. La rosace a éclaté. Le feu s'est emparé du corps de la cathédrale. L'Ange au Sourire est plongé dans les flammes. Reims, lieu du baptême légendaire de Clovis, du sacre des rois de France. Reims cristallise l'effroi, la fureur, la haine ressentis. « C'est un acte allemand. » « L'essence de l'acte allemand ! » Les journaux anathématisent les barbares qui s'acharnent à détruire notre patrimoine, à raser nos sanctuaires historiques, notre racine. Des Huns, des suppôts du dieu Thor, le matamore brut et fou. Dans *L'Illustration* nous verrons le dessin de la cathédrale en feu de Gustave

Fraipont. Quel contraste avec les affiches éclatantes où il célébrait nos trains, nos bains de mer, nos casinos, notre jeunesse, nos éclaircies marines, notre joie ! Nous-mêmes, à Étretat, sommes blessés, bouleversés. Comment ne pas céder à l'incendie de la rage, à la douleur ? *Le Petit Journal*, lui, ne réfrène pas l'hyperbole : « Je vous dis qu'il faut faire amende honorable à Genséric et aux Vandales. Dans la pratique du pillage et dans l'art de la destruction, ils n'étaient que des pygmées, comparés à Guillaume II. » Que sait-on au juste des Pygmées ? Le cueilleur et le chasseur ignorent, en tout cas, la guerre industrielle de masse. Gloire au Pygmée !

C'est la contre-offensive incroyable de Franchet d'Esperey, de Maunoury et des taxis de Gallieni. Les journaux affichent : « La France a le dessus contre la Bête. » Une messe a lieu à Notre-Dame. Chapelets, cantiques : « Sauvez Rome et la France au nom du Sacré Cœur ! » Le cardinal Amette s'exclame en chaire : « Nos soldats combattent bien, vous devez prier de même... » Une grande procession fait le tour de la cathédrale et sort sur le parvis. On porte les reliques, la châsse de sainte Geneviève, celles de sainte Clotilde, de Saint Louis, de saint Denis. Défilent les statues de Jeanne d'Arc, de Notre-Dame des Victoires. Puis la couronne d'épines s'élève au sommet d'une croix. Cent mille Parisiens prient, s'écrient : « Bénissez-nous ! Sauvez-nous ! » Se souviennent-ils qu'au même endroit – me révèle un voisin historien – déjà, en 885, sur les murailles de l'église de Saint-Étienne qui précéda Notre-Dame, on exhiba les reliques de saint Germain ? L'évêque Gozlin dressa sa crosse et la tendit contre les Danois : Siegfried, sur la rive droite à la tête de milliers d'envahisseurs vikings. Gozlin conduisit la procession flanqué du comte Eudes. La foule supplia saint Germain de sa litanie ardente. Les nobles avaient déjà lâché leurs faucons pour qu'ils ne tombent pas aux mains de l'ennemi. Plus de mille ans après, aujourd'hui, c'est la même cérémonie de Paris cerné par les hommes du Nord. Et demain ? Toujours.

Nous ne croyons pas que Dieu ait choisi son camp. Aline me révèle qu'elle est athée. Et pourtant ce récit de la foule en prière dans la cathédrale de Victor Hugo nous étreint. Nous sommes devenus superstitieux depuis la reculade allemande de la Marne. Nous lisons : « Ils s'en retournent les Barbares, comme s'en retournèrent jadis le duc de Brunswick et Attila ! » On peut ajouter Siegfried. On ignore que le front va se fixer pour quatre ans de ruine et de mort. Cette victoire

ouvre et bâtit le gouffre.

Nous rentrons à Étretat dans la troisième semaine de septembre. J'ai reçu une lettre de Germaine : son fils, sergent, vient d'être tué sur la Marne. Je fais le déplacement par le train et la retrouve à Fécamp. Ce n'est plus la robuste jeune femme de mes amours intermittentes. Nous sommes vieux maintenant. Elle pleure, elle se rebelle contre l'ordre guerrier. Elle a perdu son fils. C'est infini. Tous ces deuils font une terrible chaîne que la propagande tente de masquer en vain. Germaine labourée de douleur. Son visage est un conglomérat de larmes et de rides. Que faire ? Sinon lui prendre la main et me taire et rester de longues heures jusqu'au soir. Puis la quitter lâchement pour rejoindre les miens. À travers la nuit qui vient. Je suis triste et je suis libéré de l'étau de la présence meurtrie. Je suis suspendu, tout aussi incapable de renouer avec le tranchant de ma vie que de me confondre avec la misère de la femme désirée jadis. La vie est ce gâchis d'égoïsme, d'amnésie, de survie réflexe. Désormais, seules comptent Aline et Charlotte, que je ne connaissais pas à l'époque de mes amours transitoires. Germaine entre dans l'incurable vieillesse. Heureusement, si on peut dire, il lui reste une fille et un petit-fils. Cela évite de se tuer. Je pense à *Une vie* de Maupassant. À cette amertume attiédie de l'épilogue. Peut-être que Germaine connaîtra dans quelques années, en présence de ce petit-fils, des lueurs de paix dans une rumeur de ténèbres.

Au cœur de l'automne boueux, Jean-Baptiste Faure meurt. Le collectionneur des Courbet, des Monet, des Manet, des Degas, l'as des tractations, des échanges. Mon voisin huppé d'Étretat et mon meilleur informateur par hasard et par condescendance. Il recevait Monet chez lui, en 1885. C'était la grande époque des *Falaises*, il lui commandait des tableaux que je voyais Monet peindre. J'ignorais son rôle alors. Il ne m'a jamais invité chez lui, aux Roches, à regarder les merveilles, ce dindon chantant ! Paix au baryton qui interpréta Don Juan et Hamlet. Paix à son gosier. Paix au pinson muet.

Nous lisons le Manifeste des quatre-vingt-treize intellectuels allemands soutenant l'Empire conquérant de Guillaume II. Plusieurs prix Nobel : Röntgen, Planck, et le littéraire Hauptmann couronné en 1912, ou des peintres familiers de Montmartre et de Barbizon comme Liebermann... L'élite allemande refuse, dénie les exactions qui ont été

commises en Belgique, à Louvain et à Liège. Flaubert appelait de ses vœux un régime universel dirigé par l'élite des artistes et des savants. Le grand sceptique était un idéaliste bourré d'illusions. En fait, des deux côtés, les meilleurs aiment la guerre. Pas un bouton ne doit manquer à la boucherie. Aline et moi nous souvenons de la prophétie de paix de Gosselin en fêtant 1900 : « La guerre, c'est l'âge gothique, désormais nous sommes devenus trop intelligents ! » Hélas.

Dans *Le Gaulois*, je lis que Marc Pourpe, aviateur de génie, a été abattu sur la Somme. Peu après Blériot, on avait applaudi sa traversée de la Manche dans les deux sens. Tel était le fils de Liane de Pougy, l'amante de Valtresse de La Bigne et de Nathalie Barney et l'amie de Jean Lorrain, de Marcel Proust... La belle époque ! La mère fut une grande horizontale, le fils fut vertical. Elle convola, il s'envola, voilà le siècle.

1915. Alexandre et Charlotte sont retournés à leur lycée. Bataille de Champagne. En mars, les zeppelins lâchent des bombes sur Paris. Les journaux fanfaronnent. La foule sur les Boulevards s'est bien moquée des baudruches boches. Le beau Paris brave taille des nasardes à l'ennemi. Alexandre et Charlotte n'ont rien entendu. Albert et Anna ont été réveillés par les sirènes.

La propagande idiote de la presse. Un voisin un peu revenu de son idolâtrie patriote me donne une liasse de numéros du *Petit Journal*. Ce ne sont que couvertures héroïques sur nos prétendues victoires. Je lis un récit dans un numéro de mars. Deux tranchées modèles se font face, séparées par cinquante mètres de terrain crevassé, calciné, et chacune défendue par des fils de fer barbelés. Un pauvre fantassin français tué est couché, seul, à côté d'un gros tas de boches, bien sûr. Les Français sont des as du tir. On se demande pourquoi nos lignes ont été enfoncées, l'été 14. Des corbeaux voraces sont en train de dépecer les cadavres des ennemis. Peu importe. Mais voilà que la bande d'oiseaux sinistres s'en prend maintenant au pauvre petit Français. Alors un gaillard des nôtres, héroïque, bondit de la tranchée sous les obus, passe sous les barbelés et ramène, au mépris de sa vie, la dépouille du soldat tué. Et le héros s'écrie : « Ni ces crapules ni ces corbeaux n'auront sa peau ! » Une histoire entre mille. Toutefois, je remarque certains détails réalistes qu'on cachait au début de la guerre, des lambeaux de chair déchiquetée, le sol cratérisé, l'atmosphère

macabre. On sent l'horreur. Bientôt on évoquera les rats. Les feuillets patriotiques pullulent, dont *Le Sang de la France*. La mode de Barrès essaie toujours de battre le rappel. Je tombe sur une image emphatique très réussie, dans *L'Illustré national*. Un cavalier, un cuirassier, traverse les lignes ennemies au milieu des explosions d'obus et des arbres tranchés. Il porte un message de première importance, c'est encore un héros, le maréchal des logis Louis-Ferdinand Destouches, couché sur son cheval, casqué, superbe. Médaille militaire. La presse entretient ce climat de légende auquel les gens croient de moins en moins, désespérés par les deuils, les hôpitaux pleins, les mutilés...

Obscur Destouches, lumière d'un jour.

Début avril. À bord de mon bateau que j'ai poussé au large, je croise un trois-mâts, pleines voiles vibrant au ronflement du vent. Son joli nom me frappe : *Pâquerette*. J'apprends peu de jours après dans *L'Abeille cauchoise* que le navire parti de Fécamp a été coulé par un sous-marin allemand au large d'Antifer. L'équipage a pu se sauver sur les canots. Ainsi, nos eaux sont hantées par la présence allemande, son ubiquité. La *Vague* de Courbet masque les torpilleurs. On voit parfois passer, non loin de l'arche d'Aval, des contre-torpilleurs et des chasseurs de mines. Un sous-marin allemand vient d'être signalé à Fécamp. On entend certains jours des explosions, quelles bombes ? Un avion tourne dans le ciel. Ce sont les ricochets de conflits dont nous ne percevons que les éclats.

Pourtant, un an plus tôt, au printemps 1914, a eu lieu l'ultime sortilège des terre-neuviers de Fécamp. Comme un bouquet, une splendeur de la mort. Exactement quarante ans après le grand départ auquel nous avons assisté Mathilde et moi, en 1874. Nous étions pleins de désirs alors et d'ignorance de l'avenir. Monet avait 34 ans. Il exposait, dans l'atelier de Nadar, *Impression, soleil levant*. Courbet vivait encore. Mathilde découvrait la foule, la misère, le pathos poignant de Fécamp. Comme pour fêter cet anniversaire de notre si vieil amour, une cinquantaine de navires, au fil des jours, ont remonté le chenal, au gré de la marée montante. Et du soleil. Des milliers de marins. Une foule profonde, houleuse, gigantesque, prémonitoire, le long des quais et des jetées. La multitude des mouchoirs agités. Les chants, les bénédictions, les appels, les cris, les carillons. Sur le pont des bateaux, c'était toujours le même signe adressé à la Vierge par les

matelots, tournés vers Notre-Dame-du-Salut, tout là-haut. Le rite était accompli par les enfants des marins de jadis. Sur les quais des adieux, quelques très vieux pères tenaces étaient ceux qui étaient partis en 1874. Les survivants des naufrages. Tout le monde était venu voir le baroud des derniers voiliers de notre histoire. Le *Saint-Jacques*, le *Sainte-Marie*...

C'était la fin d'une épopée, la fin d'un siècle, d'un âge. Notre fin. Monet commençait les *Nymphéas*. Le vieillard levait l'ancre pour son Grand Banc de fleurs neuves. Voilà la force. À 74 ans, contre la fatalité qui nous écrasait, il entamait sa grande naissance. Voilà le secret.

Lu cet article ahurissant, ce pataquès de Barrès dans *L'Écho de Paris* : « Jamais on ne vit tant de cadavres et jamais on ne vit tant d'âmes. Ces cadavres se défont et les âmes multiplient leurs forces. L'homme le plus humble qui se bat pour la France se trouve avoir une âme de roi. D'où la tient-il ? Les âmes des morts disponibles doublent-elles les âmes des vivants ? » Quel transvasement fumeux, quelle alchimie de délire ! Voilà l'état de la lucidité française : la possession ! Des possédés. Péguy, reviens ! Réveille-toi, réveille-nous ! Révolte-toi encore ! Écarte ces draperies de mort, salue la simple charité, la vie, la justice : « une seule injure à l'humanité, (...) un seul crime rompt et suffit à rompre tout le pacte social (...). C'est un point de gangrène ». Aujourd'hui, nos enfants baignent dans la féroce injure, meurent en masse de cette gangrène. On atteint un nouveau palier dans l'art de la tuerie. Le lance-flammes, les gaz, le chlore sont déversés contre les alliés pour réduire le saillant d'Ypres. Halte à la barbarie ! Ensuite, le gaz sera utilisé partout. Soldats saisis par la vague de chlore, époumonés, asphyxiés, s'effondrant en crachant le sang.

Aline reçoit une lettre d'une cousine éloignée – le passé mystérieux d'Aline –, qui lui annonce que son fils, Charles Laquerre, de Honfleur, a avalé la dose de gaz dans les tranchées. Poumons brûlés. Toux sanglante. Le père redoute les suites, un long naufrage d'étouffements... Charles venait d'épouser une Havraise. Tout ce qui touche Le Havre, Honfleur, nous bouleverse depuis ma mère, l'origine de nos guerres et de la peinture... Nos souvenirs se réveillent, nos extases, nos vieilles douleurs et nos fantômes. Ce n'est pas un hasard si je porte ce prénom de Charles, comme le misérable gazé des tranchées, qui est né en 1886. L'année où naquit aussi le pauvre Alain-

Fournier, celle du suicide de Louis II de Bavière, le roi de la grande folie, qui prit soin d'étrangler son psychiatre avant de rallier son rêve de cygnes... Celle qui connut la reddition de Geronimo. Celle des grèves du 1^{er} et du 4 mai de Chicago pour la journée de huit heures. L'année aussi où les tableaux de Monet et des impressionnistes s'embarquèrent au Havre pour la première exposition de Durand-Ruel, à New York. Charles Laquerre, tu as choisi ton moment ! C'est en 1886, enfin, que Monet revint peindre, une dernière fois, la Manneporte, à Étretat. Géante joaillerie vibrant sur l'eau tailladée de reflets vert-bleu. Monet, à tout le moins, avait dressé son arc de triomphe pour célébrer la naissance de Charles Laquerre dont je me sens si proche.

Aline et moi nous sommes plongés dans les lettres de Van Gogh à son frère Théo qui ont été publiées voici quelques mois. Elles s'accordent avec notre trop-plein d'angoisse et de peine. Que pourrais-je lire d'autre ? Cette sincérité, cette longue convulsion de douleur et de lutteur, cette espérance malgré les crises. Ce raté, comme il disait de lui, cet errant, ce saint, ce peintre de l'extrême qu'on raille. Cette charité incarnée. Il y a des fous de création qui tombent de la Falaise. Ils se tuent quand le ciel noir les broie. Le Père ne leur répond pas sur la croix de leur gémissement. Comme il a attendu tout de Gauguin, à Arles, de leur association, d'un atelier communautaire, libre, vivifiant ! Il a préparé mystiquement la chambre de son ami : « La chambre aura sur les murs blancs une décoration des grands tournesols jaunes. » Septembre 1888. Tous les tournesols rayonnent ; c'était la chambre la plus rare, la plus belle de l'univers, n'est-ce pas ? « Ce bon Gauguin et moi au fond du cœur nous comprenons, et si nous sommes un peu fous, que soit, ne sommes nous pas un peu assez profondément artistes aussi pour contrecarrer les inquiétudes à cet égard par ce que nous disons du pinceau. Tout le monde aura peut-être un jour la névrose, le horla, la danse de St. Guy ou autre chose. »

La dernière lettre retrouvée sur lui : « Eh bien ! mon travail à moi, j'y risque ma vie et ma raison y a fondré à moitié. »

Le « fondré », mélange de « fondu » et d'« effondré » est tellement mutilé. *Les Tournesols* de Vincent n'éclatent pas comme les bombes d'aujourd'hui. Leur or, à la fois vif et mort, se dilate, se crispe et s'échevèle comme des soleils qui nous regardent et nous comprennent

jusque dans notre misère et notre horreur. C'est la tête rousse et les globes des yeux de Van Gogh écarquillés sur nous, énucléés par le couteau du temps sans pitié. Leurs bulbes aveugles et chauves telles des prunelles d'Œdipe sacrifiés. C'est la couronne christique et la magnificence du feu païen.

Dans *Le Petit Journal*, à la une, la photo du paquebot *Lusitania* qui vient d'être coulé par les sous-marins allemands. Il était parti de New York avec plus de deux mille passagers. Il y a combien de morts ? Plus de mille, semble-t-il... J'apprends qu'un certain milliardaire, Alfred G. Vanderbilt – fils de Cornelius II –, est mort sur le paquebot, flanqué de son fidèle valet Ronald. Voilà un domestique parfait. Le richissime Vanderbilt, rejeton de la fameuse lignée fondatrice d'Amérique, a donné son gilet de sauvetage à une femme et à son bébé. L'honneur est sauf ! Me revient le souvenir de la maison et du château des deux clans Vanderbilt, sur la Cinquième Avenue. Dix ans après ce drame – si l'on me permet ce bond vers l'avenir, loin de la guerre –, je pourrai vérifier que l'iceberg du *Titanic* a damé le pion à la torpille allemande du *Lusitania*. L'iceberg naturel, découpant dans la nuit son relief spectral, voilà qui fascine, telle une fantasmagorie de Gustave Doré. La mémoire collective a un fonctionnement mystérieux. Les victimes du *Lusitania* se seront agrégées aux millions de morts de la guerre. Leur identité fondue dans l'immense monument funèbre. Alors que celles du *Titanic* garderont pour longtemps leur singularité et leur cachet... Rencontrer la mort tragique, à contre-emploi, au cours d'une villégiature fastueuse, inaugurale, reste un atout irremplaçable. En période de guerre, les morts ne sont jamais complètement innocents. On les oublie, on les enfouit en vertu du grand refoulement de l'abomination. Le *Titanic* fabuleux, feuilletonesque, par temps de paix et de bonheur, illustre paradoxalement mieux l'idée populaire de destin.

On a des nouvelles de Monet. Il achève de faire construire son troisième atelier de vingt-deux mètres de long. Sur une plate-forme, le vieillard pointe son pinceau dans la marée des fleurs, tel Michel-Ange sur ses échafaudages de vertige. Sacha Guitry vient chez lui pour la réalisation de son film : *Ceux de chez nous*. Il s'agit de filmer quelques fleurons de la culture française que la morgue allemande dénie. Ainsi, Rodin qui avance monolithique et majestueux, Rostand, Sarah Bernhardt, Anatole France, Degas qui vacille sur le boulevard

Rochechouart, le vieux Renoir maigre aux doigts crochus de rhumatismes. Monet, dans son divin jardin, vêtu tout de lin blanc, assis dans son fauteuil d'osier devant son chevalet, enfoui dans sa barbe blanche et sous son chapeau. De côté, coupant la broussaille du visage, soudain la vieille épée de son regard.

Entre-temps, Michel Monet, qui avait pourtant été réformé, s'engage dans la guerre. Jean Monet est mort de maladie, dès février 14. Si bien que la belle veuve Blanche peut avantageusement consacrer le reste de sa destinée à servir son Dieu. « L'ange bleu », comme l'appelait Clemenceau, « la servante du Seigneur », vouée à Monet éternellement. Tant les extases du sacrifice sont le trait de l'époque.

Éparges, massacres noirs.

Je lis un extrait du Livre d'Or de nos armées paru dans un journal. On ne cache plus rien de l'affreuse vérité. C'est une interminable colonne célébrant les héros mutilés, décorés de la médaille de guerre :

B... Maréchal des logis, grand courage, amputé de la main gauche...

H... Sergent, surpris dans une sape rapprochée de l'ennemi. Une partie de la main et du visage arrachés.

B... Caporal réserviste, belle attitude au feu, a perdu l'œil gauche.

B... Soldat, amputé de la cuisse gauche.

G... Soldat, amputé du bras droit.

L... Énucléation de l'œil gauche. Belle attitude au feu.

N... amputé cuisse gauche.

P... cuisse droite.

Cuisses, bras, crânes, œil... éventré, bombe. Belle attitude.

R... Sous-officier énergique et courageux, a perdu l'œil gauche.

R... bras gauche arraché.

T... soldat méritant, très attaché à son devoir, perte des deux yeux.

V... bravoure dans tous les combats, visage, bras arrachés.

B... atrocement éprouvé, a perdu les deux yeux et le bras gauche, s'est marié avec sa fiancée, dans le XII^e arrondissement, église Saint-Antoine. La comtesse de Castellane, bienfaitrice de l'hôpital, lui a servi de témoin et un docteur a été celui de son épouse. B... promu chevalier de la Légion d'honneur et décoré de la Croix de guerre.
B... Blaise Cendrars... brigadier, amputé du bras droit au-dessus du coude. Belle attitude au feu. Médaille militaire.
B... Braque, balle dans la tête, trépané.
K...

Non, le Livre d'Or n'évoque pas l'ennemi. Le peintre Kokoschka, balle dans le crâne et dans le poumon, en réchappe et repart au combat. Bel artiste au feu.

Braque en Artois. Mai-juin : près de vingt mille morts. Les témoins décrivent d'immenses vagues de pestilences, l'étendue des cadavres confus, des noirceurs de charognes couvertes de mouches au ventre bleu et vert... Tous les jours, même liste ajoutant aux milliers de disparus cette cohorte d'éclopés, d'amputés. Nos fils borgnes, aveugles, gnomes dans les galeries, Courrières, visages tranchés, sans bras, sans jambes, chaque jour refluant dans les hôpitaux auxiliaires des écoles et des lycées... Je me cache pour aller vomir.

Albert me communique un extrait de la *Gazette médicale de Paris* qu'un ami médecin lui a fait lire. Le docteur Bérillon vient de découvrir la bromidrose fétide. L'Allemand pue. Il a un estomac et un intestin trop longs. Il chie beaucoup, tout le temps. Sa merde s'empile, asphyxie l'univers. L'anal Bérillon étudie les kilos de merde produits par les Allemands en Alsace ou ailleurs, avant la guerre ou pendant... Ainsi, Goethe puait, Schiller, Heine, le jeune Werther... Quel Himalaya de conneries démentes ! On en est là ! Voici la mort de la pensée, la mort des hommes, la mort universelle. Anna a peur pour Alexandre.

On vit dans la peur. Des nouvelles de plus en plus précises arrivent de Turquie sur le massacre des Arméniens. Les hommes assassinés, les femmes et les enfants raflés, expulsés sous la garde de bandits qu'on sort de prison pour escorter la foule des affamés et veiller à son élimination graduelle. Une vaste déportation a lieu vers les déserts de

Syrie et de Mésopotamie. Les routes sont pleines de cadavres. Les trains à bestiaux bourrés de morts vivants. Les alliés accusent la Turquie de crime contre l'humanité. Il s'agirait de centaines de milliers d'Arméniens condamnés... Crime contre l'humanité. Le ^{xx}e siècle invente l'extermination de masse de tout un peuple. Sous nos yeux. Tous les espoirs de Zola, de Jaurès, de Romain Rolland, de Victor Hugo sont anéantis.

Je découvre, dans la presse, un article : Adèle Hugo est morte à l'asile. Celle qui fut la belle Adèle, la rebelle, l'ombre de Léopoldine – sa sœur noyée et la chérie du Père –, Adèle piétinée par l'odyssée d'un amour impossible... Traversant, jadis, l'Atlantique sur le *Great Eastern* pour rejoindre un amant anglais qui la rejette. Ce *Great Eastern* qu'Hugo, en somme, lui prédestinait, dans *La Légende des siècles* : « Effroyable, à sept mâts mêlant cinq cheminées / Qui hennissaient au choc des vagues effrénées. » De quoi devenir folle, n'est-ce pas ? J'aurai donc chanté tous nos navires de l'amour et de la mort, *La Petite-Julie*, l'*Ontario*, *Le Colvert*, le *Diamant*, le *Le Havre-et-Guadeloupe* de Manet, l'*Amazone* de Rimbaud, qu'on s'en souviennne, l'*Isère*, la *Bourgogne* de mon premier départ, la *Ville-de-Saint-Nazaire* du capitaine Dreyfus, le *Great Eastern* de la folie...

L'été arrive. Charlotte et Alexandre partent en bateau. Alexandre pilote mieux que moi et Charlotte dirige l'écoute avec finesse, toute aux aguets du vent. Ils se baignent. Nous dînons tous sur la terrasse. La nuit, nous nous perdons dans l'admiration des étoiles.

Les *Nymphéas* de Monet croissent et s'élargissent dans l'Ailleurs d'une peinture d'atelier devenue intemporelle. Monet s'immerge dans cet océan mystique qui a quelque chose de la fluidité du Tao. Ce soir, la mer est tranquille, elle ressasse sa vague enneigée. Puis la falaise de Courbet, de Monet sombre dans la nuit.

Au fil des belles journées fugaces, nous regardons nos enfants, nous épions leurs discours. Je surprends Anna en train de contempler son fils. Elle l'interroge, le scrute, l'exorcise.

Toujours de nouveaux lits dans les lieux publics. À Dieppe dans le casino, à Yport même chose, à Pourville, dans le casino d'Étretat, dans les villas, sur la route du Havre, à Veules-les-Roses, dans les hôtels et le musée de Fécamp, plus de cent lits. Partout où le jeune Monet peignait le libre bonheur de l'instant de vie. Où nous nous aimions. Lits de souffrance désormais. Même tout à côté, dans le vieux village

de Grainville-la-Teinturière, cinquante lits ! Au Havre, sur le front de mer de Boudin, à Sainte-Adresse, à Honfleur, des lits, à Rouen, dans le casino de Trouville (de notre cher Courbet), au Royal de Deauville, à Nantes, à Rennes, à Lille. Partout, à Marseille, des lits. Dans les pensionnats, les lycées, les couvents, les asiles... À Paris, mille lits au Grand Palais, l'École des arts et métiers convertie en hôpital. Si l'horreur continue, on finira par installer nos enfants mutilés dans les galeries du Louvre, sous la profusion des chairs de Rubens. Ou sous l'impalpable et froid sourire de la Joconde. Dieu est mort, les amis. Des centaines de milliers de morts depuis août 14. Toute une génération disparaît. Éclipse.

Nous tardons à nous coucher, nous voulons épuiser les jours et les nuits. Nous sommes parfois hallucinés, certains soirs très doux, très bleus. Le temps s'étire, nous buvons du vin blanc. Augustine nous parle d'Armand. Les enfants suivent des yeux un voilier tranquille.

Mon beau navire ô ma mémoire...

Avons-nous assez navigué...

Alexandre s'extasie sur la beauté des vers d'Apollinaire, le plus grand des poètes. Anna s'inquiète de le voir ainsi porter aux nues le lyrisme du désespoir. Apollinaire à la guerre comme Derain, Braque, Léger...

Alexandre regarde poindre les constellations.

Voie lactée ô sœur lumineuse

Des blancs ruisseaux de Chanaan

Et des corps blancs des amoureuses

Nageurs morts suivront-nous d'ahan

Ton cours vers d'autres nébuleuses

À 3 heures du matin nous sommes encore réunis sur la terrasse devant la mer, son bruissement de soie noire déchirée. Charlotte demande à Alexandre :

– C'est où Chanaan ?

– C'est au paradis.

C'est le dernier bel été de nos vies.

Septembre. Albert vient en coup de vent à Étretat. Il m'apporte un extrait de *L'Action française*.

– Lis, c'est terrible... Il s'agit d'une diatribe contre Nietzsche, dont mon beau-père se réclamait, tu t'en souviens, dans ses crises de lyrisme sur l'avenir de l'homme !

Je lis, le texte est de Jean Richepin de l'Académie française, Albert rafraîchit ma mémoire :

– C'est l'auteur de *La Chanson des gueux*, des litanies de misérabilisme édifiant, à coups de clichés.

Je lis : « Je suis une brute. Je suis une brute. Je suis une brute. » Tels auraient été les derniers mots de Nietzsche. Richepin en fait le refrain de ses *Proses de guerre*. « Ah ! triste Frédéric Nietzsche, toi qui te plainais d'être *condamné aux Allemands*, toi qui fouaillais si dru et si justement leur *bassesse d'âme*, leur *malpropreté psychologique*, leur *ignoble vulgarité en tout*, quelle tristesse plus profonde encore t'eût déchiré le cœur, si tu avais pu prévoir (...) qu'ils se figureraient enfin être tous le Surhomme annoncé par toi (...) et qu'ils en seraient les derniers avatars, de ce Surhomme, eux, ces Soushommes, presque des sous-singes ! (...) Dire que c'est chez eux (...) que tu l'as été, *découvert*, et compris à fond, et assimilé, digéré, amalgamé avec leur sang de pourceau, avec leur cœur de fauve, avec leur cerveau de malades, en rut de crimes, en éruptions mégalomaniaques (...). Car ils en sont là, tes disciples, les infirmes gagnés par ton infirmité, les déments d'une démence à qui toute une race est en proie. (...) Il sera nécessaire de les abattre, ainsi qu'une bête enragée dont il faudra bien anéantir la rage avec son existence même, sans merci, sans pitié, pour en sauvegarder l'humanité qu'elle menace, pour que l'humanité ne soit pas condamnée à mourir comme tu es mort, comme ta race mourra, en répétant dans son agonie : “Je suis une brute. Je suis une brute. Je

suis une brute.” »

– C’est un appel à l’extermination d’un peuple.

Albert hoche la tête.

– Il y a dans *Proses de guerre* un monument d’inepties, d’ordures. Un paroxysme insane, obscène. Et, dans ce passage, une outrance, un programme d’anéantissement qui me terrorisent... Et cela vient d’un académicien qui passait jadis pour un truculent viveur, un Gaulois subversif et populaire à la manière de Courbet ! Monet invitait Richepin à Giverny en compagnie de Renoir, de Mirbeau... Nous sommes au fond de l’abîme.

Albert m’apprend la mort d’Émile Dreyfus. C’était le neveu d’Alfred, le fils de Mathieu, le frère héroïque. Après la mort d’Adolphe Reinach, l’an dernier. Charles et Maurice Dreyfus ont été tués eux aussi. Ce sont les fils de Jacques Dreyfus, autre frère d’Alfred. Pierre Dreyfus est sur le front en première ligne, c’est le fils du Capitaine, promu colonel et lui-même volontairement engagé... L’Affaire se dissout dans le sang des tranchées. Monet peint.

Nouvelles noires de Champagne, carnage, carnage. Cendrars. Bras droit, yeux gauches, jambes, cuisses, troncs éclatés, morceaux, entrailles, morts, morts, terre, boue, barbelés, sapes, explosions de sang, obus, millions d’obus fabriqués par les femmes, « corps blancs des amoureuses », dans les usines de l’ogre Citroën. Apollinaire : « je rougirai le bout de tes jolis seins roses ».

Froid, neige, bois, bois noirs, anciens bois des amoureuses, petits bois de la mort, buttes, champs désertés, labourés d’obus, ravins profonds, sauvages tombes. Forêts des cadavres gelés. Péguy. Enfants glacés, nos fils dans l’effroi, seuls, abandonnés, ensevelis, entassés, tués, gavés de la craie d’Ypres, de l’argile de Vauquois. Apollinaire il pleut « mais il pleut des yeux morts ». Les obus miaulent, nymphéas, nageurs morts, ruisseaux blancs de la Meuse, nymphéas de la Meurthe. L’hiver est mort tout enneigé. Le pal d’un arbre tronqué éventre une grande lune blanche. Le vieil idolâtre peint, s’épuise, moi j’ai le cœur aussi gros que le cul d’une dame d’Étretat. Monet, l’absurde roi des roses, adieu, falaise, falaise damascène, folie, reine des folies, adieu, « miaulaient un amour à mourir ». Vierges fiancées, jeunes vierges veuves, étoiles mortes de nos villages sans désir.

Anna, Mathilde, Aline, Charlotte, dames de ma vie. Et tu bois cet alcool brûlant, adieu, adieu, tandis que le vieux tyran règne sur sa

plate-forme de Sixtine, s'abîme dans les splendeurs du jardin. Iris, clématites. Giverny n'est pas un nom de mortelle bataille. Mirages, leurres des couleurs ivres du chaman. L'étang réverbère son firmament profond. Aujourd'hui, les aubépines sont défleuries. Péguy n'est pas au paradis. Apollinaire « Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie ». Boue noire, terre vermoulue, merde morte, véreuse, corbeaux, pals, rats, bras tordus, corps de nos fils, râles, bouches agrandies, remplies de cris, de terre, miaulent les pleurs d'enfants. « Un bel obus semblable aux mimosas en fleur. » La charogne se putréfie. Éparges, Avocourt, croix, obus, sapes, contre-sapes explosent.

Il peint les fleurs exquises, les calices roses, les cœurs des nénuphars blancs, les fleuves, les Nil bleus, l'or qui s'épanche, les moirures des saules reflétés chez les anges. Vieux pharaon, Monet-Ramsès qui ouvre la Vallée, vieil Osiris qui a perdu ses Isis. Ô galaxie, Chanaan des nébuleuses... « Je rougirais ta bouche et tes cheveux sanglants ». Apollinaire boit sous les noisetiers morts. Une couronne de neige ceint son crâne écarlate. Péguy n'est plus au paradis.

Le drame éclate, fin 1915. La mobilisation de la classe 1917 est anticipée. Anna sait que son fils ne sera pas bon pour le service. Il a toujours été grand, maigre, énergique et fragile. Alexandre passe devant la commission médicale. Il veut aller à la guerre. Il est grave et intense, c'est un garçon qu'on écoute. Le major ne regarde pas la balance. Alexandre ment, il augmente son poids de cinq kilos, il est pris de justesse.

Anna révoltée, la dispute est terrible. Je l'apprendrai par bribes, par Anna, Charlotte, Albert...

Le père est absent quand le fils et sa mère s'affrontent.

Anna, folle de rage, désespérée, refuse de toute sa force la décision de son fils :

– Tu as triché, tu as trompé le médecin, ils se sont trompés, c'est un mensonge, je ferai réviser cette décision inique !

– Je dois partir me battre comme tous mes camarades, sinon je mourrai de honte, de dépit. Si tu intervienst, tu me tues, je me tuerai.

– C'est toi qui me tues !

– Péguy a donné son sang. Je dois le mien à la France.

– Idiot ! Idiot ! Péguy a renoncé à son esprit de la charité infinie, à celui qui l'anima dans *Notre jeunesse*, dans son analyse de l'affaire Dreyfus contre la bêtise, la finitude de tous les pouvoirs. Hélas, il a rejoint la violence militaire finie, au nom de la patrie finie. Tu crois donc que son Christ serait parti à la guerre et que la Vierge l'eût béni ? C'est un imbroglio mystique, illisible, Péguy, un pataquès de paradoxes illuminés, ça ne tient pas ! C'est devenu du Barrès.

– Tu n'as rien compris à Péguy ! Tu le trahis. Tout est de la même source, de la même âme chez Péguy. Il a défendu Dreyfus en vrai patriote français ! Rien ne dissonne, tout est du même sang. Je veux donner à la France le même sang que lui.

Elle bondit. Elle le gifle. Alexandre darde sur elle un regard dur. Il ne fléchit pas. Son orgueil est blessé. Nulle pitié pour sa mère.

Elle retient ses larmes, se tait un long moment. Elle sait qu'elle est en train de perdre son fils.

Elle s'écrie :

– Quel sens aura cette guerre dans vingt, dans trente, dans quarante ans ? Tu seras plus jeune que ton père ne l'est actuellement. Cela n'aura plus aucun sens, pas plus que les guerres napoléoniennes n'en ont pour nous aujourd'hui. Et la guerre de Cent Ans, le massacre d'Azincourt... Et voilà que les Anglais sont devenus nos plus fidèles alliés ! Demain, les Allemands seront nos plus loyaux amis ! C'est la logique de l'Histoire, la longue, la vraie, l'infinie.

– Qu'est-ce que tu en sais ? Demain, cela risque d'être le grand Empire européen allemand.

– Ta patrie c'est le monde, c'est le temps, c'est la vie infinie. À ton âge, tu dois la préserver pour faire, pour construire, pour créer, toute ta vie, pour aimer, pour avoir des enfants, t'ouvrir à un futur indécidable, renouvelé. Imagine un peu le temps, l'avenir, les surprises du temps ! Pense à ça, très fort, pense à Charlotte. Dans quarante ans, tu n'auras que 59 ans. Tu auras vu Blériot dans ton enfance, tu te passionnes pour l'aviation, en 1956 on volera vers les étoiles ! Et tu veux te priver de cela ! Parce que tu es enfermé dans les œillères de cette guerre obscène avec le voisin de palier. Tu te rends compte des limites atroces et bêtes de la chose ! L'Alsace, la Lorraine ! Qui sait que cela existe aux extrémités du monde ? Mais regarde donc au-delà, regarde ailleurs, l'Europe de l'avenir. Sois philosophe ! Je veux que mon fils soit plus intelligent que tous ces imbéciles de militaires et ces

misérables victimes. Ouvre le champ de ta vision, ouvre-toi au temps ! Voilà la mission de ta vie.

– Tu parles d'un temps que je ne peux pas imaginer, alors qu'il m'est interdit de lâcher mes camarades qui sont là, visibles, tangibles, que je connais. C'est cela un homme vivant !

– Mais vous êtes intoxiqués par vos maîtres sanguinaires, obnubilés, par la presse assoiffée de sang, par les partis qui en redemandent, exultent. La France est devenue une grande saloperie de menterie, ta France menteuse, elle me dégoûte ! Elle veut tes membres, elle veut tes yeux, elle veut tes bras, tes jambes, elle veut ta peau !

– Tu n'as pas le droit d'injurier le visage de la France, c'est une honte, c'est du défaitisme, je ne pourrai plus t'appeler « maman » !

– Parce que tu en es là ! Tu n'as plus le sens de rien, plus d'amour vrai, tu t'enivres d'abstractions. Ce sont des outres que l'avenir videra de leur vent !

– Alors la France doit se rendre, capituler, livrer son art, ses valeurs, sa civilisation raffinée à la tyrannie de l'Empire prussien qui n'a cessé de grandir et de s'unifier en spoliant ses voisins par la guerre et par nos reculs et nos défaites !

– L'art allemand, la culture allemande existent autant que les nôtres. Les collections des musées de Dresde, de Munich nous valent. Tu connais Die Brücke, Der Blaue Reiter... C'est l'art universel !

– S'ils ont détruit la cathédrale sacrée de Reims, nous ne détruirons ni Dresde ni Munich, ce serait un crime. Nous raserons les monuments idolâtres de leur Allemagne unifiée, impériale et guerrière. L'affreuse statue : la *Germania* du Niedervald ! Oui, c'est une guerre de cultures, de civilisations, d'identité ! Tu veux voir les boches occuper de nouveau toutes nos villes, nos maisons, violer nos femmes ? Tu veux les voir détruire notre langue ?

– Relis Maupassant ! *Mademoiselle Fifi*. Maupassant, lucide, lui-même ironise, souligne qu'en 1870 il n'y a pas eu de ces fameuses atrocités dont la propagande se régale ! Notre langue est restée intacte. Et je me fous des statues et des potiches. Je préfère la négociation de paix, le sang a trop coulé, oui, l'armistice de 1871 ! Et demain l'Europe de Victor Hugo.

– Je vous ai toujours entendus falsifier Hugo, qui à Bordeaux, en 1871, précisa d'abord une chose : il ne fallait pas capituler. L'avenir

était à la revanche. Hugo appelait à mobiliser la grande France, oui, la France de 92, la France de l'idée, la France de l'épée ! Ce furent ses propres mots, voilà la vérité ! Et il faudrait aujourd'hui céder à l'Empire avant d'instaurer la belle République d'Hugo !

– Son message essentiel, c'est la fraternité, l'universel, pas le fanatisme des patries à couteaux tirés, des nations hystériques façon Action française. De l'autre côté du Rhin, il y a des sages qui pensent comme moi et avec qui le dialogue pourra se nouer. Avec des femmes de paix, des femmes de liberté comme Rosa Luxemburg et Clara Zetkin qu'on emprisonne en Allemagne parce qu'elles disent vrai. L'Europe de l'intelligence n'est pas morte. Jaurès n'est pas mort. Je ne peux pas le croire. Elles remporteront la victoire, mais pour toi ce sera trop tard.

– Tes femmes n'ont rien à voir avec Hugo ni même avec Jaurès, ce sont des marxistes doctrinaires, des idéologues, des collectivistes ! Elles veulent la guerre, la guerre révolutionnaire, internationale, la guerre totalitaire. Elles veulent aussi du sang au nom de leurs chimères absolues ! Mais toi, tu choisis de capituler, c'est monstrueux, après l'Alsace-Lorraine, le Reichsland Elsass-Lothringen ! Tu mesures ? On va perdre l'Artois, la Champagne, Paris ! Nous-mêmes. Tu veux abandonner Paris, la Seine, le pont d'Apollinaire et tous les Français. Tu veux revoir l'ennemi, comme en 1871, dans la Galerie des Glaces, sous les tableaux de Lebrun, proclamer cette fois non plus l'unité allemande, mais un Empire encore plus vaste qui abolira la France définitivement. Tu veux des monstruosité !

– C'est vous les monstres ! Les jeunes monstres aveuglés par les vieux vampires de notre Histoire, tous les Saturne qui se goinfrent du sang de leurs fils. Je sais que, désormais, tu oses lire Maurras et cet énergumène de Léon Daudet ! Et que tu avales par-dessus des litres de Barrès. Sa lugubre religion du sacrifice. Romain Rolland a tort de le surnommer gentiment « le Rossignol des carnages », c'est plutôt l'envoûté des cimetières et le corbeau, oui, le corbeau des cadavres. Tu renies notre éducation critique, éclairée, oui, intellectuelle ! N'en déplaie au mystique Péguy. Tu renies l'héritage profond de l'École normale où tu rêvais d'entrer, tu piétines le message de Lucien Herr, le message de ton père ! Et que fais-tu donc de Baudelaire, de Rimbaud, de Verlaine, des poètes que tu admires tant et qui conspuent la trivialité patriotique, la bêtise beuglante des va-t-en-guerre ?

– Tu ne cites que les anciens poètes. Apollinaire ni Cendrars n'ont hésité à partir. Quand bien même ils mépriseraient les chefs, l'institution, le patriotisme grégaire, nos poètes méprisent encore plus la lâcheté. Je viens de recevoir une lettre d'un camarade qui est au lycée Carnot et qui déclare : « Je sacrifie volontiers l'humanité à l'épouvante ! Le soleil de la peur est un punch incomparable ! » Que c'est fier, que c'est généreux !

– L'aveugle ! l'idiot de l'aveuglement ! La peur est le contraire du soleil. S'enrégimenter est le contraire de la révolte. C'est être un chien de l'ordre dans les chenils de la mort massive. Tes maîtres te mentent, tes amis te trahissent, tu nous trahis ! Tu te trahis. Vous me dégoûtez tous avec votre rage de chiens. Tu ne partiras pas, c'est illégal, tu n'es pas en état ! Tu aurais dû être réformé. Tu n'as pas le droit.

– Je ne fais pas le poids ?

Anna se tait, le regarde, suppliante.

– Tu n'as pas le droit de mourir, Alexandre, tu es mon petit.

Albert tenta de convaincre son fils à son tour. Même s'il le comprenait. Cette impossibilité de se dérober quand ses camarades partaient. Rien n'y fit. Il rejoignit sa caserne à Fontainebleau. Il avait demandé cette affectation pour s'éloigner de ses parents. Il avait choisi l'infanterie lors même que beaucoup de ses camarades, conscients du tribut payé par l'École en 1914 – presque un élève sur deux –, étaient désormais engagés dans l'artillerie, moins meurtrière. Alexandre, c'était Péguy ou rien. Marc Bloch, Paul Tuffrau, Robert Hertz... Et Alain-Fournier, qui, lui, avait raté le concours de Normale. Tué en septembre 1914, dans un de ces innombrables bois de la Meuse et de la mort, le bois de Saint-Rémy. Saint Rémy, l'évêque qui baptisa Clovis à Reims.

Alexandre n'avait pas choisi Fontainebleau par hasard. Le 46^e régiment d'infanterie qui s'était illustré à Austerlitz et dont la devise était : « Plutôt mourir que faillir. » Albert apprit que le 46^e avait été engagé dans les assauts violents pour récupérer la butte de Vauquois dans la Meuse en février-mars 1915. À son désespoir, il avait retrouvé dans la presse belliciste le récit de la bataille. Comment les soldats avaient attaqué la butte, orchestre en tête. « D'un même et superbe élan ! » disait le journal. Qui continuait ainsi son évocation héroïque : « Du même mouvement sortait du boyau un groupe d'une

vingtaine d'hommes qui, le plus paisiblement du monde, formèrent le rond, sans souci des balles, des shrapnells, des obus ! C'étaient les musiciens du régiment ! Tout de suite le chef de musique, Claude Laty, leva sa baguette blanche et à son commandement s'éleva l'air de *La Marseillaise* (...) le baryton Magny avait le bras traversé par un éclat d'obus, et une basse, Tillochot, tombait grièvement blessé. Le rond se resserra et les musiciens continuèrent à jouer sans la moindre fausse note. Ils en étaient à la mesure : l'étendard sanglant est levé... lorsque la flûte Delaitre et l'alto Eugels tombèrent, morts (...). L'orchestre tonitrua la charge aux accents terribles ! Mais presque coup sur coup, l'une des clarinettes, Laurent, tombait frappé au ventre, la grosse caisse, Blanchard, la joue traversée par une balle, culbutait avec son instrument et le flûtiste, Régnier, était blessé à la main. »

La rhétorique du témoignage était exemplaire. La flamboyance mortifère de la presse n'omettait aucun détail qui ne magnifiât la prouesse. L'idéal qui s'en dégageait était le sacrifice absolu, inutile, s'offrir à la mort, désarmés, pour épater sans doute l'Allemand embusqué. Le suicide patriotique, pour convertir à la ferveur de la mort les fiancées et les épouses apprenant la nouvelle dans leur village ! Mourir, surtout mourir en beauté, gracieusement, c'était le summum qui devait combler les mères de bonheur. Cette agonie des musiciens me fit penser aussitôt à celle de l'orchestre du *Titanic*. On joue jusqu'au bout tandis que le paquebot s'engloutit. Ce qui arrache des larmes à Margot. Toujours cette fascination de la mort gratuite et spectaculaire. Il se trouve que, le jour du départ de Cherbourg, nous étions là et nous avons vu, Charlotte et moi, embarquer le petit musicien portant son instrument. Il n'avait rien d'un héros. Il était mort tragiquement.

Albert se désolait de cette prose qui poussait les jeunes gens à gaspiller, à prodiguer leur sang. J'étais atterré. Il me cita cette phrase de Flaubert à propos de la guerre de 1870 : « L'irréremédiable barbarie de l'humanité m'emplit d'une tristesse noire. » Et cette autre : « La guerre contient en soi un élément mystique qui transporte les foules. » Là où Flaubert – espérait-on – se trompait, c'était sur l'enthousiasme de la foule, dont on sait que, dans ces affaires, il dure peu. Non, la mystique aveugle dont parlait le Normand, en l'occurrence, était celle des chefs, des ténors belliqueux de la presse et des partis. Flaubert y aurait retrouvé le paroxysme de la bêtise qu'il abominait. Car pour ce

qui était des pauvres musiciens, il était probable qu'ils avaient tremblé. Peut-être ne s'étaient-ils pas portés ainsi sans armes devant les balles de l'ennemi. Le sacrifice ! Tu parles !... Ou bien la guerre était une transgression clandestine et quasi sexuelle. Charlotte avait surpris un mot qu'Alexandre avait recopié : « J'aime la guerre comme une négresse. » Un de ses amis poètes, sans doute. Charlotte l'avait confessé à Aline qui me l'avait répété. Dans leur tête en feu, ils mélangent la guerre, l'exotisme, le bordel et le drapeau. Le lyrisme du sang et du sperme. Ils ne peuvent pas imaginer l'horreur. La réalité de l'horreur. La boue des morts. Ce néant puant, pour rien.

Il peint.

Alexandre passe trois mois de préparation au régiment de Fontainebleau. Le Kronprinz et Falkenhayn attaquent à Verdun, en février. Une frêle neige recouvre les collines de la Meuse. Le séisme fait éclater la terre. Joffre, obnubilé par la Somme, a dégarni les forts, ne croyant pas à l'offensive. Le fort de Douaumont, désarmé de ses canons, presque vide, tombe. Charleville est le quartier général de Falkenhayn et des chefs allemands. Rimbaud y est né. L'Aigle noir éclipse le Fils du soleil. Une grande tempête souffle à la mi-février, brisant des carreaux un peu partout dans Étretat. Puis c'est la neige sur la mer, une neige lente et drue, sur les bateaux, la plage, les falaises, les caloges... La neige magnifique scintille. L'Aval et l'Amont immaculés, miraculeux. Étretat émerveillé.

Joffre appelle Pétain pour commander le champ de bataille de Verdun. Le vert Omer Joseph mugueté, adulé des dames, pose sur son cheval. Le défenseur de Verdun, un homme d'avenir. D'un côté il réprime s'il le faut, de l'autre il accorde des permissions, compatit aux malheurs des soldats et leur accorde le respect. Génie du compromis. Les rotations en première ligne raccourcissent. La « pétain » de guerre continue. Verdun n'est pas pris. Les Allemands n'avancent plus. Message du chef : « Courage, on les aura ! » Il réclame des canons ! Les usines du Creusot lui fabriquent les formidables 400 de la contre-offensive prochaine. Opposé aux fables de l'héroïsme sacrificiel, Pétain, réaliste et novateur, résistera et vaincra. Consacré bientôt héros absolu. Idole ! Icône de la résistance.

Il faisait très froid. Les convois continuaient d'arriver à l'Hôpital

anglais. Des centaines de blessés, dans la Villa des Roses, dans l'Hôtel des Roches. Partout. Les « chaufferettes » anglaises conduisaient lentement les ambulances. Nous les regardions dans la stupeur, la douleur.

Quelques semaines plus tard, Alexandre revint en permission, avant le grand départ. Nous faisons, lui et moi, une promenade dans les rues d'Étretat quand se produisit un embouteillage de nombreuses ambulances à la file. Ces convois réguliers pouvaient transporter trois cents, quatre cents blessés, malades... Les habitants s'attroupèrent sur les trottoirs, non pas pour assouvir une curiosité malsaine mais par compassion pour les victimes. Les visages marquaient une profonde affliction devant ces brancards pathétiques. Les mères et les pères pensaient à leurs propres enfants menacés sur le front. Les infirmières et les médecins sortirent les civières. Ils procédèrent à une sorte de tri avant de les répartir dans les différents sites saturés de l'Hôpital général anglais : villas, hôtels, annexes numérotées du casino. Les blessés furent déposés le long des rues et des trottoirs. Certains semblaient morts sous leurs pansements, d'autres allaient être opérés. On entendait de rares gémissements, de vagues plaintes. Mais c'était l'accablement qui régnait sur cette étendue de gisants. Les habitants qui venaient soutenir les infirmières apportaient de l'eau, des draps, des linges. Certaines femmes tenaient doucement la main des malheureux. Leurs yeux étaient effrayants, mornes, sans lueur. Les yeux hagards de ceux qui ont vécu la terreur et n'en sont pas revenus. Il ne fallait pas leur parler d'héroïsme et de patrie, à ces témoins de l'horreur. Ils souffraient de blessures profondes, d'amputations ou de traumatismes liés aux explosions assourdissantes, aux cris, aux hurlements, aux gaz, aux visions de corps morcelés, éviscérés dans la boue. C'était incrusté en eux. Ils avaient vu trop de camarades mourir dans des paroxysmes barbares. L'odeur de la gangrène infiltrait la rue. Alexandre était saisi. On était loin des discours théoriques, des rodomontades, des serments d'adolescents. Nous avons parlé à une des *nurses sisters*. Elle nous apprit qu'un de ses blessés était mort dans la nuit... Il était très jeune. Il lui avait dit qu'il l'aimait beaucoup et lui avait demandé de l'embrasser quand il serait parti. Ce qu'elle avait fait. Elle devait prévenir sa mère et sa fiancée juste après la réception du convoi. Alexandre se taisait.

Je l'emmenai devant la mer. L'immense étendue de bleu pur palpait, respirait jusqu'à l'horizon doré. Les vagues dansaient sous nos yeux. Le cri des mouettes.

– C'est cette liberté, cet absolu vivant que tu veux sacrifier alors que, tu le sais bien... Légalement, tu devrais être réformé. C'est normal, c'est juste.

– Vous me dégoûtez avec votre vie de lâche contemplation. La mer est absurde !

– Et ma Charlotte ? Tu la tues. C'est ma petite fille !

– Vous êtes des salauds d'oser dire ça.

Des Irlandais défilèrent dans les rues d'Étretat à grand fracas de tambours et de sifflets. Leur énergie extraordinaire et rythmique nous surprit, nous empoigna, absurde et merveilleuse. Des pêcheurs accostaient, venaient voir passer la troupe piaffante.

Anna ne voulut pas dire adieu à Alexandre avec les autres mères le long du train. Il alla l'embrasser dans la chambre où elle se cantonnait. Albert ne sut rien de ce que s'étaient dit le fils et la mère.

Charlotte insista pour accompagner Alexandre au départ, avec nous. C'était à la fin du mois de mars 1916. Gare de l'Est. Gare de nos guerres. Gare des départs en masse. Sur le quai ce n'étaient que mères, amantes, sœurs, pères, frères... Dans le flot des capotes, des casques, des vareuses bleues, des bardas. Je n'avais plus vu autant de mouchoirs agités depuis quarante ans, depuis le départ des terre-neuvas de Fécamp auquel j'avais assisté avec Mathilde. Les soldats n'avaient plus le même enthousiasme qu'en août 14. Ils partaient pour la Somme, l'Argonne ou Verdun, rejoindre les chemins lugubres. Ils savaient désormais. Alexandre était grave, tendu. Tout blanc. Maigre et beau de son espèce de folie. Il nous serra dans ses bras et se retourna vers Charlotte qu'il étreignit. Ils restèrent ainsi longuement embrassés. Ma fille s'efforça de contenir le trop-plein de son émotion quand le train siffla, quand l'enfilade des wagons s'ébranla, dans le vacarme, les appels, les cris, les larmes. Dès que le visage d'Alexandre disparut au loin, elle s'effondra. Elle n'avait que 17 ans. Elle avait été jusque-là protégée de tout. Et ce malheur qui était déjà trop grand pour nous l'écrasait.

Charlotte négligea, puis abandonna ses études au lycée Fénelon. Quand elle revenait dans l'appartement d'Anna et d'Albert d'où Alexandre était absent, c'était pour sombrer dans l'atmosphère sinistre du foyer décapité. Albert tentait en vain de se substituer à son épouse claustrée, qui restait couchée depuis le départ de son fils, rideaux tirés. Charlotte voulut revenir à Étretat. Aline et moi, nous avions peur que l'angoisse ne la terrasse, on renonça à la supplier de continuer le lycée. Ainsi, tout se disloquait très vite.

Les jours qui suivirent le départ, Anna, donc, ne voulut plus s'alimenter, se lever, vivre pour attendre, attendre chaque jour, trembler, attendre, interpréter la moindre sonnerie, ouvrir chaque lettre qui pourrait annoncer l'horreur. Toute la France attendait ainsi et des centaines de milliers de mères, bientôt un million de mères recevaient la nouvelle définitive.

Albert ne pouvait pas lui reprocher on ne sait quel manque de courage. Il exploita ses relations et la mit en contact avec d'autres femmes révoltées, indignées comme elle. Anna consentit à sortir de son lit pour rencontrer Hélène Brion, une institutrice féministe qui était secrétaire adjointe à la CGT et luttait pour la paix. La riche bourgeoise intellectuelle fut frappée par cette enseignante résolue qui se réclamait de Louise Michel et de Flora Tristan. Elle ne ménageait pas ses reproches aux hommes, et notamment aux socialistes qui avaient écarté les femmes des responsabilités politiques. Anna et l'institutrice se parlèrent, s'entendirent. Alors, Anna fut surveillée par les services de la sécurité nationale.

Elle attendait une lettre d'Alexandre qui ne venait pas. Un incident éclata dans l'escalier de l'immeuble où elle habitait avec Albert. Elle vit des enfants jouer à la guerre, parés d'uniformes qu'on leur avait offerts, comme c'était la mode depuis les deux Noël précédents. Leurs jouets étaient des fusils, ils criaient des ordres de charger, de tuer les boches. Elle se précipita, les gifla. Les mères accoururent. Certaines comprirent son désespoir, mais d'autres pas. On la traita de défaitiste. Les gendarmes vinrent demander des comptes. Albert expliqua le désarroi, la détresse de sa femme. Les gendarmes le regardèrent, l'écoutèrent. Ils partirent après des avertissements de routine.

Albert nous apporta à Étretat la première lettre d'Alexandre quand Charlotte attendait encore la sienne. C'était trois semaines après son

départ. Nous savions que le courrier était censuré et que les soldats cherchaient à ne pas inquiéter leurs parents. Mais c'était une lettre de sa main. Après être arrivé à Saint-Dizier, il avait été cantonné dans le village d'Aubréville. Là, nous assurait-il, tout était champêtre et paisible. Il avait baigné ses pieds dans la rivière et était monté sur une colline de laquelle on dominait la vallée de l'Aire, les bois, le moutonnement beau et bleuté de l'Argonne. Le printemps faisait éclore les bourgeons... Alexandre ensuite avait traversé avec sa troupe la forêt de Hesse, qui était une belle futaie de la Meuse. Il s'était retrouvé au pied de la butte de Vauquois de sinistre réputation, ce qu'il se gardait bien de dire. Ajoutait-il pour nous rassurer qu'on ne l'avait pas envoyé là-haut en première ligne mais dans une tranchée plus bas ? Il continuait dans le sens de l'apaisement en expliquant qu'après les terribles combats de 1915 les soldats s'étaient repliés et retranchés bien à l'abri, en retrait du sommet où, l'année précédente, les tranchées françaises faisaient face derrière leurs barbelés aux tranchées allemandes.

Albert avait retrouvé un numéro du *Miroir* datant de mai 1915. On y voyait les photos du piton de Vauquois pris à l'ennemi. Le Ravin Creux et sa cuvette d'ossements, de gravats. Rafales de décombres, cadavres mous, ballots indistincts en vrac affalés... Et cette tête de Vauquois qui nous hanta, d'Allemand, plantée sur la lèvre de la tranchée, d'on ne savait quel talus vermoulu, dévasté, fatras de mort, de pals, de terre chauve, criblée, incendiée. Car on avait usé de lance-flammes contre l'ennemi, ce que *Le Miroir* taisait encore. La tête noire de la sentinelle dépassait de son tumulus de tombe. Tête morte de nos fils. Nous avons détruit la photo pour que ni Anna ni Charlotte ne la découvrent.

Alexandre ne nous disait rien de la nouvelle guerre des mines qui avait éclaté. Albert avait eu accès sur ce point à des témoignages qui révélaient qu'un incroyable réseau de sapes et de contre-sapes avait été creusé sous la butte de Vauquois comme on le faisait dans la Somme. Des milliers d'hommes étaient morts de perdre, de reprendre, de disputer chaque jour ce verrou de l'Argonne, sur la route de Verdun. Le périmètre limité d'un village détruit mais des dizaines de kilomètres de galeries allemandes insinuées sous les galeries françaises et vice versa. Ce palimpseste létal était la dernière trouvaille. Les gaz ne suffisaient plus. Les sapeurs du génie, sous la houlette de leurs

chefs inspirés, organisaient, mètre par mètre, le labyrinthe méticuleux. Le Minotaure était la menace de l'explosion d'un four de mine ou d'un camouflet. Alexandre n'évoquait pas encore ce jeu féroce. Il parlait d'un camarade de Paris avec lequel il avait sympathisé tout de suite. Il s'appelait Rémy Jeaumier, originaire du IV^e arrondissement et féru d'archéologie. Le travail des tranchées avait découvert, dès 1914 et 1915, des ateliers de poteries romaines dans des lieux divers, Aubréville mais aussi la forêt de Hesse. Hélas, ils n'avaient pas pu être tous sauvegardés. Rémy le réprouvait mais Alexandre mettait la tactique de l'armée au-dessus des vestiges des occupants romains. Chaque couche humaine laisse ainsi quelques traces de son passage, d'hier à aujourd'hui. Quelques centaines d'années après, voire un millier ou deux – cela passe vite –, il faut des experts pour comprendre ces restes de civilisations perdues, de leur habitat, de leur religions et de leurs guerres... En sera-t-il ainsi de nos fils dans deux cents ans, dans cinq cents ans, quand les archéologues filtreront au peigne fin leurs balles, leurs gamelles, leurs matricules, leurs osselets comme on le fait des guerriers d'Azincourt ou des autels et des casques gaulois ?

Sans se répandre dans ces considérations philosophiques, Alexandre nous entretenait de bourgeons, de forêts, de bains de pieds et de vaisselle antique pour masquer la situation cruelle.

Charlotte lut la lettre avec une sorte de frénésie attentive, étrangement fixe. Elle la relut. Alexandre annonçait la missive qu'il lui avait envoyée au cas où celle de ses parents arriverait avant.

Nous étions là, tous les quatre penchés sur ses mots comme sur des signes sacrés. Je crois qu'ils l'étaient en effet. Nous pensions à Anna restée à Paris et confiée à une amie proche de la famille. Nous nous regardâmes. Albert et moi évitions les commentaires qui auraient pu alarmer Charlotte. Elle nous dit :

– Je sais bien qu'il est obligé de cacher la vérité.

Albert déclara :

– Ce qu'il dit sur les retranchements abrités après les assauts de 1915 est vrai, Charlotte. J'ai des renseignements.

Charlotte s'écarta vers la terrasse, la lettre à la main.

Elle reçut la sienne trois jours plus tard. Elle nous dit qu'Alexandre racontait en gros la même version. Il devait y avoir tout de même d'autres détails, car elle ne nous fit pas lire la missive intime.

Le lendemain, au crépuscule, je la surpris, la lettre à la main, dans

le petit cabinet où était accroché le portrait de Julie, ma mère. Elle pleurait toutes les larmes de son corps. Je luttai contre les miennes. On mène les combats qu'on peut.

Aline et moi dormions peu, réveillés en pleine nuit. Nous écoutions le vent marin. Elle prenait ma main, je serrais la sienne. Notre veille durait des heures. Nous pensions à lui. Parfois, je me levais sans faire de bruit, faisais le tour de la maison. Je passais devant la chambre de Charlotte, m'assurais que tout était tranquille. Au cours d'une nuit de tempête, je l'entendis marcher. Je toquai. Elle me dit d'entrer. Je la trouvai plongée dans l'angoisse, très pâle, insomniaque. Je m'assis sur le lit à côté d'elle. Elle glissa son bras autour de mon cou. Je n'essayai pas de parler. J'étais là.

Une autre fois. Le printemps s'installait. Nous étions anxieux. Le repas s'était mal passé, Charlotte n'avait presque rien mangé. Dans la nuit, nous nous sommes levés, Aline et moi, pour marcher sur la terrasse, nous n'avions pas dormi. Soudain, Charlotte nous rejoignit. Elle manifesta le désir d'aller sur la plage. Nous nous sommes habillés complètement et nous sommes partis. Les pêcheurs, profitant de la marée à cette heure de la nuit, s'activaient autour de leurs bateaux qu'ils poussaient sur le revers du talus de galets. C'étaient des pêcheurs âgés qui avaient pris la relève de leurs fils. Ils en avaient parfois plusieurs à la guerre. Nos matelots dans les trous des tranchées. Les lanternes ballottaient dans les ténèbres. À l'est, un sublime clair de lune rayonna sur la mer. Vénus brillait à l'ouest. Les falaises étaient des cathédrales pâles avec leurs arcs d'albâtre surnaturel. Tout était blanc argent de Monet, lisse et calme. Était-ce un signe ?

Et pourtant je ne retrouvai pas cette impression de sortilège que j'avais ressentie presque cinquante ans plus tôt quand j'assistais à la même scène en quittant la maison de Courbet qui nous regardait. Qu'aurait-il dit de cette guerre ? L'anarchiste intempérant qu'il était se serait-il insurgé contre ce carnage patriotique ou l'aurait-il rallié comme tant d'autres ? Charlotte me demanda à quoi je pensais. Je lui répondis :

– À tout, tu sais bien... et comme ça, à Courbet.

Nous passâmes devant l'Hôtel Blanquet, le bâtiment de l'annexe, sous le balcon d'où Monet peignait en 1883-1885... L'hôtel était

mystérieusement inondé de lune. Une femme regardait la mer. On distinguait nettement sa silhouette. Nous nous sommes assis encore un moment sur la plage. La femme descendit, elle marcha sur les galets blanchis, dans sa tenue d'infirmière anglaise. C'était une apparition complètement étrange. Probablement, encore une de ces *nurses* qui s'activaient autour des blessés partout. On eût dit une sœur des étoiles, émanée « des blancs ruisseaux de Chanaan ». Au balcon de l'Hôtel Blanquet, l'âme d'Apollinaire avait remplacé Monet. La fée avançait maintenant vers la mer, sereinement contemplative, se gorgeant de Voie lactée, pour affronter demain les douleurs de ses gisants, « nageurs morts » innombrables, aux pansements de sang.

Anna était en enfer. Elle attendait et ne pouvait qu'attendre. Rien ne la distrayait de l'écoulement du temps, qui était celui des ténèbres. Elle revit Hélène Brion, accueillante mais très occupée par ses responsabilités. Elle était à la tête d'un syndicat, ce qui exigeait des tactiques, des luttes, des courriers, des rendez-vous. L'institutrice n'était pas dogmatique, son socialisme était axé sur les revendications des femmes, ce qui lui conférait une singularité par rapport au discours des dirigeants masculins. Anna, dans son malheur, était sensible à cette originalité. Mais elle se sentait encombrante et surnuméraire. Il ne s'agissait pas pour elle d'entrer dans un parti. Ce n'était pas dans sa nature d'artiste. Anna percevait que des différences d'histoire, de milieu, de points de vue, de valeurs existaient entre Hélène et elle. De goût. Et leurs relations sans s'arrêter s'espacèrent. Anna n'était que mère dans l'angoisse des heures et des jours. Elle ne pouvait plus peindre.

Un jour elle m'avoua qu'elle était à bout de forces :

– C'est trop dur, je n'ai pu rien empêcher. Nous n'avons pas protégé nos fils.

La situation dura un mois encore. Nous reçûmes une nouvelle lettre.

Alexandre évoquait ses cantonnements au Rendez-vous de chasse, dans la forêt reverdie de Hesse. Il s'agissait d'un gourbi sympathique, d'une cabane rustique dont il parlait avec plaisir. Il appréciait aussi un lieu de réserve qui s'appelait le Mamelon Blanc, à l'est des Bois Noirs. Ces noms nous frappaient, leurs contrastes, leur poésie trompeuse. Au sommet du Mamelon, le retranchement était robuste et boisé de

caillebotis. Alexandre avait l'air de s'y sentir en paix. Il pouvait contempler les forêts environnantes qui étaient déjà feuillues. Ses allusions à la guerre étaient brèves et nous les épiions, les soupesions, tentions de deviner ce qui était suggéré. Il entendait des tirs d'obus qui provenaient de la forêt de Cheppy où les Allemands avaient une batterie. Nous avons compris aussi que des batteries françaises étaient installées dans la forêt de Hesse qui n'était sans doute pas si idyllique. Il percevait aussi des bombardements terribles à l'est de Vauquois, du côté d'Avocourt et du Mort-Homme où, disait-il, les combats étaient plus rudes. Verdun était tout près. La Meuse.

Dans les rues d'Étretat, chaque jour les dames de la Croix-Rouge recueillaient des fonds pour les hôpitaux dépassés. Une mère avait perdu trois de ses fils. C'était Marie-Rose Jeanne. Je l'avais un peu connue, trente ans plus tôt. Vers 1884. Une toute jeune fille de 16 ans, alors, Marie-Rose Chambrelan, oui, je crois. Elle avait eu à cet âge un premier fils, François-René. Avant le mariage, ce qui avait fait jaser les imbéciles. Elle venait faire des travaux de couture chez les Gosselin. Elle travaillait pour Mathilde et Anna, qui avaient fait avec elle plus ample connaissance que moi. C'était au temps où Monet était revenu peindre les falaises. François-René a été tué en 14, sur la Marne, à 30 ans. Puis c'est le tour de Georges-Gaston, tué cette année à 28 ans, à Vaux-devant-Damloup, où l'acharnement fut paroxystique, village rasé, rayé de la carte. Puis le troisième garçon, Robert-Léon, le petit dernier, tué à 23 ans, toujours à Verdun. À vingt kilomètres d'Alexandre... D'autres frères d'Étretat ont déjà trouvé la mort, des familles décapitées... J'apprends l'histoire de six frères qui sont partis en 1914 d'un village de chez nous, près de Rouen... Est-ce possible ? Qu'en est-il aujourd'hui ? Pauvres mères. Tronçons de mère absurdes, stériles. Stèles de larmes pétrifiées. Le maire vient annoncer les macabres nouvelles. Ils sont morts dans la Somme, dans les bois d'Ailly, au Mort-Homme, à la cote 304, et dans le ravin de la Fille Morte, les bois de Verdun, le bois des Caures, les Bois Bourrus, ceux de la Gruerie, de Fumin, d'Apremont, d'Avocourt, Malancourt : les bois d'Alexandre, à Minaucourt, village anéanti, au Bois-le-Prêtre : gaz, lance-flammes, assauts au corps à corps pour fêter vos 20 ans ! Vingt mille morts sur un kilomètre carré, dans le bois des Veuves... Le maire distribuera aussi des diplômes. Familles diplômées des enfants morts. En l'honneur de... avec une belle gravure emphatique où le

soldat, forcément héroïque, charge, baïonnette au fusil. Exemple ! Quand vous avez perdu vos fils, ce papier ne donne ni gloire, ni amour, ni pain. Merci, monsieur le maire. Le sang de nos fils fut vaillant et généreux, leur sacrifice fécond, puisque vous le dites ! Dans ces familles, le grand-père et la mère étêtés ainsi que la fille, la sœur des morts, la belle-fille reprennent la charrue dans les champs, suivent le sillon rompu, ou bien c'est la couture (surtout ne pas perdre le fil), le repassage, le ramassage des goémons, le lavage du linge dans le ruisseau de la plage... Il paraît que la vie continue.

Les vieux pêcheurs que je rencontrais ne croyaient plus en aucun discours, n'adhéraient plus à l'héroïsme funèbre. Surtout qu'on voyait passer les enfants de la Colonie des orphelins de la guerre, des centaines de gosses, tout un moutonnement de la mort. On les logeait dans des villas inoccupées ou louées. L'une d'elles portait un nom charmant : le Caprice. Le caprice des orphelins, en somme ! Parfois, quand il faisait beau, la classe avait lieu en plein air, devant la mer. L'école était suivie de rondes sur les franges des vagues, survolées par les goélands qu'on appelait chez nous les « mauves », une sonorité morne et belle.

Une journée de grand vent, je lisais dans le petit cabinet en face du portrait de ma Julie. Charlotte m'appela tout à coup. Ma fille et Aline me montrèrent la cohorte des orphelins qui jouaient dans la bourrasque, au grand dam des demoiselles patronnesses. Les gosses lançaient en l'air leurs capes sombres qui s'envolaient, et tous de galoper, de s'enfuir, de s'égailler le long de la mer pour rattraper leur vêtement ailé. Cette émeute des malheureux nous arracha enfin des sourires.

Je reçus une lettre d'Alexandre. Charlotte n'était pas là et je la cachai. Les descriptions qu'il me réservait étaient beaucoup plus réalistes que celles destinées au reste de la famille. Les Allemands avaient réussi à creuser une galerie qui rejoignait une sape des Français. Ces derniers les avaient entendus avec leur géophone et avaient fait exploser par un camouflet le tunnel qui les menaçait. On creusait la butte à coups de piolets, pelles, on déblayait, on évacuait la terre, la gaize, avec des seaux. Un mètre par jour. Sans bruit. À tâtons. Muets, acharnés. Sous les ruines du village de Vauquois, la pieuvre plongeait ses tentacules et les entrelaçait à ceux de l'ennemi, en une étreinte de mort. Dans le puits de cette pyramide de l'absurdité, on

tombait sur les cadavres de 1914 et de 1915. La butte était farcie de morts. On obtenait ainsi un goulet de soixante-dix centimètres de large et d'un mètre de haut. Pour faufler les vivants provisoires, les poseurs de mines sous la galerie ennemie. Tel est le génie humain du terrier, taupes vouées à la plus savante tuerie. 20 ans à Vauquois ! Une pelle, un seau, jeux d'enfants...

Alexandre dépeignait aussi les actions d'un crapouilloteur qui était très courageux. Le soldat sortait de sa tranchée, enfonçait dans la terre son mortier, fourrait l'obus, visait, tirait. À découvert, à la barbe de l'ennemi. Puis courait s'abriter. Et recommençait au milieu des fusants rouges pour ajuster les tirs, dans le tonnerre des percutants, recommençait autant qu'il fallait, héroïque et solitaire, virtuose dans l'exécution de sa tâche, précis, plein de sang-froid sur le dôme de la butte crevassée, hérissée de picots de pieux, de barbelés sabrés. Mais que faisait Alexandre lui-même ?

Et soudain il me livrait des impressions printanières. Au milieu de l'enfer, sans doute. Les tranchées tout à coup silencieuses, les yeux levés. Un chant lointain s'élève. Un merle déroule ses rubans sonores. Tandis que la lumière plane dans le chatolement du vert léger, forestier. Était-ce un rêve ou une pause dans un cantonnement protégé ? C'est cela qu'il devait évoquer dans sa lettre à Charlotte, une poésie pour oublier la mort.

Son copain Rémy, en déblayant un trou vermoulu, avait trouvé un morceau de pierre dont il prétendait qu'il s'agissait d'un fragment d'autel archaïque. La pierre était sculptée, en effet. Il s'agissait d'un beau vestige gallo-romain, quoique très réduit. Dans les moments de répit, au crépuscule, pour mieux scruter les détails de l'objet, Alexandre et Rémy fixaient des bougies au bout de leurs baïonnettes, les inclinaient pour admirer ces signes d'une humanité si ancienne qui avait vécu... Rémy rêvait de découvrir un autel entier, quelque fresque inédite, à la faveur de l'explosion d'un four de mine ou d'une marmite qui n'aurait tué personne ! Il redoutait que les Allemands d'en face ne tombent sur un monument de ce genre en creusant la terre et ne le détruisent par pur vandalisme vengeur.

Monet peignait, scrutait ses toiles de deux mètres, se plaignait de sa vue de plus en plus mauvaise, de son satané ouvrage. Humeur terrible. Clemenceau saluait son formidable travail, sa folie. Monet, son « vieux maboul » !

Il peint des fleurs pendant que nos enfants meurent. Il fait fuser les vrilles de ses hémérocailles rouges dans un tourbillon de forces orangées. Brouillon, chaotique, effusif... Il continue, épuisé, il doute, il devient aveugle. Échevelé, il lutte. Il bouche le pont japonais, l'obstrue d'arceaux de feuillées rousses et folles. Monet sollicité pour donner des tableaux afin de secourir les aveugles de guerre avec l'argent de la vente. « À force de donner, lance-t-il, je n'aurai bientôt plus rien ! » Il donne pour les blessés, les hôpitaux autour de Giverny. Les « grandes décorations » finissent toujours par prendre le dessus sur tout, les visites, les affaires, les amis, les affres de la guerre. Mais il invite Bonnard, installé avec Marthe sa compagne au Vernonnet, à quatre kilomètres de chez lui. Qu'il vienne voir ses « grandes machines ». Bonnard peint, la même année, *La Cheminée*. La présence de la brune Marthe ne l'empêche pas de réaliser le portrait de son autre maîtresse, la blonde Renée Monchaty, qui se reflète au-dessus du manteau de la cheminée, dans un miroir. Visage hiératique d'un Piero della Francesca, dans l'ombre qui s'empourpre. Torse vertical, royal et sensuel. Les plus beaux seins de la peinture depuis *Femme à la vague* de Courbet et *La Blonde aux seins nus* de Manet. La plénitude splendide de la chair ronde, délicate, rose, laiteuse. Le décor de pâle bleu, nuancé de verticales jaunes, de doux vert, coupé d'un petit rectangle d'orange vif et traversé d'horizontales sereines. Apothéose d'harmonie, de volupté.

Bonnard, à trois cents kilomètres de Verdun, de la Meuse, des charretées de cadavres tassés, empilés, d'Alexandre, des tranchées noires, chaotiques, des jeunes corps de garçons en charpie, viandes et pestilences des gangrènes. Comme au milieu de centaines de milliers de tués, Bonnard peint la beauté suprême de son amante, seins gonflés, bras levé, sexe fauve de l'aisselle dans la lumière. Extase tranquille, là tout n'est qu'ordre et beauté.

Fernand Léger, brancardier à Verdun au même moment, révolutionne la formule de la perfection esthétique en contemplant l'artillerie. Rien ne lui a plus appris sur son art, dit-il, que « cette culasse d'un canon 75 ouverte en plein soleil ». Bonnard : aisselle de chair, Léger : aisselle d'acier. Vernonnet ou Verdun.

Certes, Bonnard fera partie, l'année suivante, d'une mission artistique des armées expédiant des peintres vétérans juste à l'arrière du front, avec Vallotton, Vuillard, la petite bande de *La Revue blanche*

que nous avions croisée lors d'un bel été à Étretat, du temps de Zola et de son procès... Les nabis catapultés sous les marmites. Noble intention. Illusion qu'un artiste peut peindre tout le réel. Des casques aussi bien que des canapés. Anna avait déjà détesté ce barbon de Gervex, qui, en 14, s'était mêlé de peindre de saintes infirmières immaculées soignant des soldats bien sages. Cette fois, elle s'emportera :

– Bientôt, ils vont envoyer les salonnards Boldini et Béraud poser leur chevalet aux Dardanelles !

Et pourquoi pas le petit Proust à la popote ? Bonnard, perplexe, peindra un cantonnement orange comme il peignait des nus orange. La guerre est bleue comme une orange... Certes, le grand Vallotton trouvera quelques idées cubistes. La bataille : une abstraction futuriste ? Fernand Léger sera plus à son affaire. Mais Anna, même rétrospectivement, ne tolérera pas sa phrase : « J'adore Verdun »... « Verdun autorise toutes les fantaisies picturales... Il n'y a pas plus cubiste qu'une guerre comme celle-là qui te divise plus ou moins proprement un bonhomme en plusieurs morceaux et qui l'envoie aux quatre points cardinaux. » Anna verra le corps de son fils et non pas des cylindres, des cônes, des tubulures... ni un collage de trouvailles plastiques. Si tant est que Léger, brancardier embourbé au pied de Douaumont, en plein tonnerre assourdissant, se colletant avec les cadavres sur le dos, arrosé de leur sang, n'eût pas une conscience aussi aiguë de l'atrocité.

Monet, lui, avoue qu'il en a assez de penser à cette horrible guerre. Il gaspille de la couleur en masse, sur les immenses surfaces, cela fait fuir le temps ! dit-il. Il peint, il transforme sans cesse ses « décorations ». Non pas pour exorciser la guerre, encore moins pour la transcender. Il peint en dehors d'elle, il ne sait faire que ça, il continue le projet de 1895, de 1897, la fameuse onde sans horizon, sans bornes... qu'il poursuivra bien au-delà du conflit, des années après, inlassablement. L'œuvre déborde, traverse la durée... L'angoisse de la peinture. Poursuivre le feu de la vision. Viser là-bas. Les hommes meurent, il ne les peint pas. Il ne saurait pas, il ne pourrait pas. Pas plus qu'en 1870. Une tranchée ne fleurit pas. Le village rasé de Fleury où Fernand Léger dessine deux tués n'a rien qui puisse rappeler sa consonance printanière. L'eau des cratères de bombes reste noire. Monet a exclu le bitume et la boue depuis le commencement de sa

lumière. Les paysages de Monet sont, depuis très longtemps, sans protagonistes vivants ou morts. Un crâne, un casque, un masque à gaz, un trou de vermine, c'est encore l'homme, une Vanité au fond d'une tranchée. Hélas, c'est peut-être l'homme même. Le monde de Monet est d'une beauté fleurie, cosmique, inhumaine. Ce ne sont pas ces fragiles bouquets de fleurs coupées qu'on offre à nos amours ou qu'on dépose sur nos morts. Et dont la fraîcheur flétrit derrière nous. La floraison picturale de Monet est pareille à une constellation immobile qui existe sans nous, loin de nous. On ne choisit pas son orbite, son talent. Ni son mystère.

Ce matin, dans le journal, photo de Sarah Bernhardt qui entame en mai une tournée dans les théâtres des armées du front. Sarah, idole cubiste, elle aussi, amputée d'une jambe... Son membre était pourri par une vieille arthrite. Manteau moucheté de félin, capeline. L'auguste lionne unijambiste, Sphinx trimballé dans une chaise à brancards, bien dans l'ambiance... C'est sa deuxième guerre. En 1870, elle a créé un hôpital dans le Théâtre de l'Odéon et fait soigner un inconnu dans sa loge : rien de moins que Ferdinand Foch.

Aujourd'hui, des milliers de soldats sont attroupés devant la scène, dans nos bois de Lorraine... Au premier rang, devant la reine courte, l'orchestre des mutilés, les brancardiers, les blessés avec leurs pansements. Le général fier. Elle y va, Sarah, elle charge, héroïque, elle est de saison ! Vive les morts glorieux de notre race ! Aux armes ! *La Marseillaise* éclate. Hourra ! C'est Corneille qui recommence devant des milliers de Cid décimés.

Ce télégramme d'Albert : « Alexandre blessé, hôpital de Saint-Dizier. Pas de danger de mort. Lettre suit. » Je ressentis une sorte de honteux soulagement. Peut-être s'agissait-il de ce qu'on appelait alors une « bonne blessure » ? Mais Charlotte et Aline étaient dévorées d'angoisse.

Le 14 mai, une explosion formidable avait arraché un gros morceau de la butte de Vauquois, ouvrant un cratère de plus de quatre-vingt-dix mètres de diamètre. Une mine allemande, une sape sous la nôtre qui avait tué plus de cent soldats.

Nous avons pu reconstituer les faits petit à petit. Alexandre n'était pas dans le périmètre du massacre. Les tranchées survivantes avaient résisté, craignant un assaut définitif de l'ennemi. Le lendemain, un

obus éclatait non loin d'Alexandre qui avait été extirpé d'un tas de terre par Rémy. Les premiers renseignements parlaient de commotion engendrée par le souffle.

Albert parvint à se rendre à Saint-Dizier. Il trouva Alexandre sans blessure sérieuse mais prostré, atteint d'une paralysie du bras et de la main droite, avec des tremblements affectant le bras gauche.

Alexandre fut acheminé à Paris, à l'hôpital des Arts-et-Métiers où on soignait les traumatisés. Anna alla le voir. Elle fut brisée de découvrir son fils hâve, amaigri, muet, l'œil sans vie, le corps pétrifié d'un côté et harcelé de l'autre d'une sorte d'agitation mécanique.

Alexandre présentait des symptômes hélas bien répertoriés. Les médecins évoquèrent ses cauchemars récurrents, ses cris nocturnes de terreur. Il entendait le bruit des pioches qui creusaient la sape sous sa tranchée. Il était conscient. Il reconnut ses parents sans pouvoir articuler des mots clairs. Anna revint à son appartement effondrée. On lui avait détruit son garçon, qui était devenu un spectre traqué. Sa révolte se mêlait à son accablement. Elle oscillait entre des sursauts de rage et de désespoir. Des milliers, des centaines de milliers, des millions de jeunes gens blessés, délabrés, abîmés à vie.

Les médecins se révélaient impuissants devant ce type de choc émotionnel – « *shell shock* », disaient les infirmières anglaises d'Étretat. La thèse était que le tonnerre de la bombe, le fracas de l'obus perturbaient l'équilibre du cerveau. Il fallait attendre que la tension retombe et que les idées se remettent en place. Des bains tièdes, des massages étaient administrés pour faciliter l'évolution. Albert se renseigna auprès d'autres médecins encore. Le diagnostic était sévère. Quelques traumatisés retrouvaient graduellement leurs esprits et pouvaient remonter au front. Tout le combat des médecins allait dans ce sens : aider le malade à récupérer ses mouvements, la coordination de ses gestes, un calme relatif, pour pouvoir le renvoyer dans les tranchées. Beaucoup d'autres ne guérissaient pas, frappés de paralysies inexplicables, sans fondement physiologique, de plicatures étranges, le corps cassé, dans l'incapacité de se relever. D'autres encore avaient des mouvements totalement anarchiques. C'était une kyrielle de maux inconnus sortis de l'enfer des tranchées.

Alexandre s'était instinctivement pelotonné en position fœtale quand il avait été tiré de l'avalanche de terre. Albert apprit que certains blessés dans la même situation refusaient de libérer leurs

membres. Voulaient-ils mourir dans l'état où ils étaient avant leur naissance, cherchaient-ils à retrouver le paisible arceau de la vie intra-utérine ? Nous n'avons pas dit cela à Anna. Nous étions nous-mêmes trop frappés par l'image de ces bébés bombardés, non nés. De ces soldats recroquevillés, enroulés dans l'agonie ou l'effroi. Les cercueils seraient donc autant de berceaux pour nos squelettes ?

Il fut question de soumettre Alexandre à un traitement de choc : le torpillage électrique, comme si l'autre ne suffisait pas. Les malades psychiques étaient souvent considérés comme des simulateurs ou des tempéraments faibles, voire des tarés, retranchés dans des prostrations de façade qui leur permettaient, ou pas, de ne pas retourner au casse-pipe. Plusieurs thèses médicales s'affrontaient. Albert put consulter un disciple de Charcot à la Salpêtrière. S'occupait-on toujours des célèbres folles dans ce harem de délire et de théâtre qui avait été quinze ans plus tôt la coqueluche du monde intellectuel ? Le successeur du maître expliqua à Albert que son fils n'était pas à proprement parler un lâche ou un simulateur mais plutôt paralysé par un conflit opposant, au fond de lui, l'angoisse de rejoindre les tranchées et le désir perdu de faire son devoir. La réalité insupportable avait rattrapé son idéal patriotique. Il était ainsi barré de l'intérieur par les tractions de deux forces contraires, égales. D'où le spasme, les tiraillements des malades souffrant du même dilemme, leurs transes indéchiffrables, leurs gestuelle inaccessible, cette danse des damnés pliés en deux, ces sautilllements, ces tremblements, ces gigotements ou cette fixité de statues clouées par l'épouvante.

– Nous assistons, cher monsieur, à des symptômes qui rappellent ceux de nos malades hystériques qui ont défrayé la chronique, mais ce n'est plus vraiment la chose... la chose sexuelle. Voilà notre découverte : c'est inédit, c'est l'expression de la terreur moderne.

– Mais, hélas, les horreurs de la guerre sont-elles vraiment inédites, si on pense à celle de 1870, aux terribles guerres napoléoniennes ?

– On pourrait aussi bien évoquer les célèbres gravures de Callot. Mais il semble qu'on ait dépassé tout ce qui était familier jusqu'à ce jour en matière de tuerie. Les canons 75, les 90... les mitrailleuses surtout qui cueillent nos soldats à la sortie des tranchées, les grenades, les obus à gaz, les lance-flammes terrifiants, le bombardement continu, pendant des jours et des jours, sur des garçons enterrés, enfermés dans des boyaux sordides. Le tonnerre permanent, la peur,

les mines dans les sapes... Le psychisme est exposé à des traumatismes inédits. Nous avons franchi un cap dans l'histoire de la folie.

– Et l'électricité ? s'enquit Albert.

– La fée Électricité est devenue une sorcière, une marâtre... Dans certains cas la manière dure obtient quelques guérisons, mais ce n'est pas une solution réjouissante...

– Et l'hypnose ?

– Si je fais le bilan, elle ne réussit pas à tout coup. Si c'est votre histoire qui est malade et celée, l'hypnose peut provoquer l'anamnèse. Mais le formidable traumatisme du front écrase l'histoire du sujet... si l'on peut dire. Et puis la mode n'est plus à l'hypnose, les psychiatres se sont détournés de cette ancienne méthode.

– Qu'est-ce qu'il faut faire ? demanda Albert, plongé dans le désarroi.

– Je suis submergé, nous sommes submergés, mais je peux essayer de faire envoyer votre fils à un collègue qui s'occupe d'un service psychiatrique installé au Grand Palais. Il faudrait le faire parler... d'une façon ou d'une autre, qu'il ne garde pas ça pour lui, dans son... subconscient, si vous voulez, je vous ferai grâce des débats sur la question !

Sans enthousiasme ni forfanterie, Albert balbutia pauvrement :

– J'ai lu *Die Traumdeutung* de Freud...

– C'est rare ! Mais aujourd'hui il s'agit moins de débusquer un désir infantile de l'histoire humaine du sujet que d'exorciser un cauchemar frontal, réel, littéral, omnipotent. Une chose totale... de l'Histoire inhumaine.

Albert n'obtint pas tout de suite le rendez-vous avec le psychiatre du Grand Palais. L'armée avait la haute main sur les malades psychiques, qu'elle refusait de réformer. Il suivit un procès qui éclata alors et à l'issue duquel les droits d'un malade de l'horreur furent considérés. Les circonstances rappelaient l'affaire Dreyfus. Il ne s'agissait cependant plus pour l'armée de trahison supposée d'un officier mais de lâcheté prétendue d'un soldat : un certain Baptiste Deschamps. De savoir si le malade était un simulateur ou non, si le déserteur était coupable. On ne voulait plus l'envoyer à l'île du Diable mais à la chambre électrique. C'est que ce Deschamps, atteint de plicature sévère, las de la tornade de traitements pittoresques qu'on lui avait administrés, avait refusé de subir la décharge électrique

salvatrice que le fameux docteur Clovis Vincent entendait lui infliger. La scène se passait à Tours dans un lycée reconverti en salle de torture. L'essentiel était toujours de rééduquer ! Un simulateur se traitait par la terreur. Mais Deschamps, plié ou pas, était récalcitrant et rebelle. Il avait dérouillé le docteur et les infirmiers. Conséquence du pugilat : conseil de guerre, le 1^{er} août.

Albert est présent auprès de l'avocat Paul Meunier, auquel il a soumis le cas de son fils. L'écrivain Courteline assiste aux débats. L'offensive de Clovis Vincent est rude. Il est fort de son bon droit, de sa toute-puissance appuyée sur la science. C'est un patriote zélé. « Hâte-toi de guérir, la France a besoin de toi ! » Telle est la thèse du bon docteur fouettard. Le patient doit se soumettre au traitement. Les efféminés, les abouliques, les « crisards » seront rappelés à l'ordre par le courant. Mais Deschamps est un grand paysan costaud, pugnace... Un neurologue huppé ne se fait pas faute de souligner que tout traitement doit être accepté par le patient. C'est différent en temps de guerre, argue Clovis. Guerre ou paix, l'éthique est la même, réplique le neurologue. Deschamps ne s'est rebellé que par légitime défense. Paul Meunier plaide avec finesse, humanité. Deschamps a défendu le droit des blessés contre une thérapie fondée sur la violence et la contrainte.

Il ne sera condamné qu'à six mois de prison avec sursis. Surtout à cause des coups administrés à son tortionnaire torpilleur ! Cela rappelle les circonstances atténuantes accordées à Dreyfus au tribunal de Rennes, lors de la révision de son procès. Avant la réhabilitation finale. Beaucoup de journaux ont pris la défense du soldat Deschamps.

Albert réussit à faire entrer Alexandre dans le service du Grand Palais.

Entre-temps, Albert et moi avons contacté Rémy Jeaumier, qui venait d'être blessé dans la forêt de Hesse, le prétendu havre de paix qu'Alexandre évoquait pour nous rassurer. Rémy avait été amputé de sa jambe droite qu'un obus avait tranchée. Deux mois après, il était revenu chez sa mère, rue Pavée, dans le IV^e arrondissement. Une bonne blessure ?

Rémy parla, déballa tout. Les Français installés au sud, les Allemands au nord. Face à face. Les mines, les sapes, les camouflets,

les contre-sapes, ce pas de deux féroce des armées souterraines. Des blattes hostiles, acharnées. Alexandre avait été bouleversé par l'explosion du 14 mai. Un tiers de la butte de Vauquois emporté dans le tonnerre. Une mine allemande de soixante mille kilos de cheddite, un cratère de quatre-vingt-dix mètres. Et surtout, les jours suivants, la révélation du nombre de morts. Plus de cent, d'un coup, culbutés, percutés dans leurs cavernes, les abris, les tunnels sens dessus dessous, les claies, les sacs de terre, les caillebotis éclatés, écrabouillés. Les pauvres pantins valdingués, les uns contre les autres, en tas, en contorsions boueuses.

– Quand nous avons pu refluer par les Bois Noirs, je me suis retourné, j'ai vu la butte infernale équarrie, tranchée, tout l'ouest, la fosse qui plonge dans les ténèbres, les verticales crues, énormes.

Alexandre était assommé, frappé de prostration malgré la gnole puant l'éther qu'on distribuait pour tenir. Il ne mangeait plus sa soupe. Tous ses idéaux héroïques s'étaient effondrés. Rémy, lui, n'avait jamais nourri de telles chimères. La seule transcendance qu'il reconnaissait était celle de l'archéologie, qui exigeait de la distance. Il nous montra le morceau d'autel gallo-romain. Albert lui demanda pourquoi il ne l'avait pas restitué.

– Je ne veux rien rendre à cette salope de patrie qui m'a tronçonné.

Quand l'obus avait soulevé la terre tout près d'Alexandre, son corps avait valsé et été recouvert. C'était Rémy qui l'avait sorti de la gangue. Alexandre était hagard. Il avait la main enfoncée dans sa bouche comme s'il voulait la dévorer, de peur, de douleur. Puis tout son corps avait refusé la guerre.

Rémy baissa la tête, en émettant des espèces de pleurs presque muets. Sa mère, navrée, l'entourait de son bras : « Mon pauvre petit... » Nos enfants en étaient là. Nos fils en morceaux. Albert serrait tendrement la main de Rémy. Un moment après, au cours de son récit, il remonta sa chemise et nous montra des pointes de picots violets qui lui criblaient les flancs. C'étaient des poussières d'éclats minuscules de grenades que, de temps en temps, il extirpait comme des épines piquées de la couche superficielle de la peau.

– J'ai de quoi occuper mes soirées d'hiver et me badigeonner de teinture d'iode pendant des années...

On alla déjeuner dans un café avec lui et sa mère. Rémy nous

dévoilait mille détails du quotidien terrible. Il était à Vauquois bien avant Alexandre, au moment des pires assauts de l'année précédente.

Il racontait par masses de mots entrecoupés de silences et d'interjections. C'était un flot qui entraînait dans mon cerveau. Les hommes se faufilaient dans les boyaux étroits et bas. En file indienne, capotes, bardas, fusils, baïonnettes, bidons et musettes. Ils s'accrochaient aux parois. Ils butaient sur des pare-éclats dressés en travers. Glissaient sur des choses molles, bras, jambes. Corps rabattus de côté, visages de sang, boue, caillots. Les survivants se bousculaient dans la pagaille. Il arrivait que les jambières, les bandes molletières se défassent, piétinées par tous les souliers. On titubait, tombait... Des gars blessés, affolés – la capote déchirée, la vareuse trouée, lacérée, la peau de mouton barbouillée de sang –, faisaient volte-face, fuyaient dans l'autre sens. Un lieutenant les rattrapait par la taille : tingos féroces dans le chaos sous la terre.

La soif, le froid, la fatigue, le bruit continu, le martèlement... La tranchée de départ. Le déclenchement de l'assaut. L'escalade des échelles : en avant ! Le parapet franchi, les éclairs à la sortie du boyau. Les sifflets qui rameutent en troupes fonçant à l'aveugle, les claquements des mitrailleuses, les grondements lourds. Les crapouillots assourdissants. Les fusants criblés de shrapnels, les *Minen* bourrées d'explosifs voltigent avec leurs ailerons. La fumée, le soufre. Le bouillonnement. Tout tremble, vibre. Tous les fracas déchirants, stridents ou profonds. L'artillerie française trop courte ou trop longue et celle des boches en action : nos gars dessous. Et les tac ! tac ! qui grésillent sur le roulement des ouragans qui font trembler le sol. Les colonnes de terre marron qui s'élèvent à chaque explosion, bourgeonnent, s'écrasent. Les crocs de flamme rouge dans le panache noir des obus qui éclatent. L'épouvante...

Rémy se tut un instant, et soudain :

– Le clairon sonne la charge. On lance les grenades à bout de bras. On court. « À la baïonnette ! À la baïonnette ! » Notre lieutenant meurt en hurlant de rage, un sergent s'écroule avec une horrible grimace, d'autres geignent, pleurent, appellent : « De l'aide ! Me laissez pas ! Ah ! mon ventre, mon ventre... Je m'en vais, prévient maman, Rémy, manman. » Un autre, la jambe arrachée, crie : « Venez me prendre !... » Quelques-uns étendus, muets, yeux ouverts de stupeur dans l'avalement du néant. Et l'unanime clameur, la terreur :

« V'là les boches ! Les boches ! » Les sifflets des boches retentissent, déferle la mitraille des grenades. Les boches brandissent des pelles utilisées pour creuser les tranchées et pour tuer les tas de rats, plus efficaces que nos baïonnettes pour faucher torses humains, crânes, gorges... Je me fourre dans un entonnoir. V'là que le sol s'effondre, je coule, d'instinct, j'enfonce le canon du fusil sous moi, je tire, des fois qu'un teuton se serait fourré dans une sape sous nous.

Albert et moi, pétrifiés... Dans l'éboulement des hommes informes. Alexandre amalgamé à la terre, au flux de soldats aveugles. Nos fils engloutis. Inhumains. Rats. À coups de pelle.

– Pire que des rats crevés ! dit Rémy.

Lors d'une trêve, il réussit, un matin, à s'esquiver et alla emplir sa gourde dans l'eau de la Buanthe. Il était penché en avant. Nul nénuphar mais un Allemand qui surgit en face. Ils se regardèrent. L'Allemand remplit sa gourde. Ils se regardèrent encore. Ils s'en allèrent chacun de son côté.

– On aurait dû tous faire ça, les deux armées... Salut ! au revoir, messieurs les assassins en chef, on retourne à la maison.

Rémy nous fit des portraits de camarades comme ils se présentaient à son souvenir. Il but beaucoup de vin. Un moment, il chantonna :

*On irait bien jusqu'à Vauquois
Mais il tombe des marmites comme ça.
La quellelaquellelaquelle des trois...*

– Il y avait le vieux, on l'appelait ainsi, « le vieux », il se prénommait Eugène... Quand on chantait, il jurait : « On y est, à Vauquois, alors la ferme ! »

Rémy semblait se décrocher de nous et du présent.

– C'était le plus vieux, il avait bien 45, 46 ans, je ne sais plus exactement. Par quels détours il avait été transvasé, par quelles permutations, relèves incessantes, il avait reflué sur nous ? Quel sort ? Tout le monde finissait par passer dans la nébuleuse de la Meuse et des bois de Verdun. Tout le monde était coupable. C'est là qu'on essorait les régiments. Il m'avait dit qu'il avait un fils de 4 ans, Jean ou... Jacques... oui, je crois. Un jour, un obus est tombé à côté de lui dans son sommeil. Il a attendu que l'éclat de fonte fumante refroidisse

et l'a enroulé dans son barda. Pour le rapporter à son fils. On s'étonnait qu'à son âge il alourdisse encore son paquetage avec cette ferraille de mort. Par moquerie amicale, on fredonnait :

*Tu l'as pas perdue ta ferraille
Sur la butte Vauquois.
T'es buté, le vieux
Un rat a piqué l'éclat
Au vieux, au vieux de Vauquois.*

» À part qu'il ne supportait pas les chansons, c'était un coriace. Fataliste, il avalait le pinard et la gnole sans broncher, en quantité, sans jamais s'enivrer. Jurant çà et là, puis se taisant, aux aguets, lors de ses tours de garde au créneau, bougon. Recroquevillé dans sa vareuse, sous sa capote, avec son fusil, son ceinturon, sa gamelle, son bidon, la baïonnette dans son fourreau. Je le voyais, à la nuit tombante, son dos de vieux père braqué vers la tranchée ennemie. Sentinelle sous la lune. Il grognait : « Je suis comme au gabion, à la volée, j'attends les canards, comme chez moi ! » Sa voix sourde nous rassurait presque. Quand il se mettait à pleuvoir, il se couvrait de sa toile de tente. On aurait dit un roi sauvage drapé dans les ténèbres. Soudain, une fusée allemande l'éclairait, il devenait vampire blafard, gargouille fatale de nos catacombes. À l'aube, il rongait sa boule de pain dure en vidant sa boîte de sardines espagnoles. Sans dégoïser. Un matin, un sergent est devenu soudain fou dans le tonnerre des explosions. Le vieux l'a saisi le premier, et on l'a aidé à attacher le malheureux aux rondins et à une échelle fichée contre la paroi de la tranchée. Le vieux lui a donné une grande claque puis lui a versé de l'eau sur la tête. Mais l'autre voulait toujours nous tuer tous, et le vieux de lancer : « T'as raison, bonhomme, tue-nous ! Nous ou les boches, c'est pareil ! » Au fond de la nuit, quand un rat lui passait sur le visage, il disait lentement : « C'est froid ! » d'une voix extraordinairement articulée qui proclamait notre malheur. Sans se réveiller. « C'est froid ! » Cela devait rimer avec « rat », avec « Vauquois ». C'était l'augure du vieux de Vauquois. Il avait un nom... Ah ! quel nom ? C'étaient des bonshommes comme lui qui résistaient. Ils ne se posaient plus de questions, ils ne convoquaient plus les souvenirs ou les rêves – à part l'éclat d'obus qu'il voulait rapporter à

son fils, en guise de diamant d'amour. Les plus forts oubliaient au fur et à mesure les torpilles, le vol tournoyant des marmites, les grenades. Le fatras des poutres et des moellons. Après un assaut, entre les lignes, des cris et des plaintes montaient d'agonisants abandonnés. Les fossoyeurs, les brancardiers étaient débordés ou menacés d'être mitraillés en recueillant les tués, en secourant les blessés. On attendait la nuit, quand il y avait un répit. Dans l'intervalle, il fallait entendre ce concert de nos frères, des hurlements de révolte, des cris de terreur, des gémissements longs et bas, des litanies obscures, intermittentes, comme des berceuses de la douleur, des râles suffocants, égrenés, des hoquets de supplice. Un grand braillement de bête éclatait soudain et mourait d'un coup. Des fusées éclairaient brusquement la dévastation des cratères, des crevasses d'eau lunaire et des cadavres. Les rats roulaient gras. Les rats de cadavres... La vie est belle à 20 ans !

Rémy se tut. Sa mère sanglotait :

– Tais-toi, tais-toi !

Il continua, il le fallait, malgré sa mère, pour moi, pour Albert :

– Le vieux ne bougeait pas dans son crâneau, dense, écrasant, l'œil mauvais. Dans la tranchée nous n'écoutions plus, nous étions les maillons d'une colonie de bestioles noires, punaises, cancrelats casqués ou coiffés d'un turban de pansement blanc, une espèce de vermine sous-humaine, invertébrée, morbide, sans hiérarchie vraiment. Reptilienne, dans les égouts de la guerre... Il faudra le dire ! Il faudra le dire, monsieur Albert, vous qui êtes avocat, et vous, monsieur Charles d'Étretat, à ceux qui s'extasiaient sur l'héroïsme et la patrie, qu'on n'y pensait jamais, nous, à ces grandes idées, toutes ces saloperies des chefs ! On était accrochés, vissés à l'instant, à la survie dans le débordement des feuillées où des types culbutés agonisaient dans leurs matières et leur cervelle répandues. On voyait les morts sans plus frémir, on ne les regardait plus, les nôtres ou les boches blonds, torse nu, troués, déglingués en amas pourris. La belle peau blanche des jeunes boches, moisie. Crucifiés aux barbelés, pauvres victimes comme nous. On était tous des barbares et des boches, il faudra le dire, l'écrire, monsieur Albert, monsieur Charles ! Non, on n'était plus des hommes, mais des vers de terre submergés de totos, de mouches et d'asticots. Il ne nous restait plus que la peur, comme les bêtes, avec la conscience de la terreur. Dévorante. Ah ! ce n'est pas propre ! Ce n'est pas propre ce qu'on nous fait subir ! Il n'y a pas de

remède à l'horreur humaine. Les chefs sont des loups au service de leurs galons et des politiques, des tripiers qui alimentent de nos entrailles l'étal des communiqués soi-disant victorieux de la propagande. Il nous est arrivé de lire des journaux de l'arrière, des pages extasiées de l'ordure de Barrès sur le courage des héros de 20 ans, de leur âme planant toute pâmée du sacrifice de leur corps détruit. Si je le tenais, celui-là, je le traiterais au couteau de tranchée. Pire qu'un boche, pire que l'engeance du Kaiser ! Je lui couperais la tête pour qu'on la plante en première ligne !

Rémy ricana soudain et lança, comme possédé par le délire :

– Les copains feraient pareil avec la tête de Foch, de Joffre, de Poincaré, des grandes gueules de la presse patriotique... Ce qui reste de la piétaille allemande, de son côté, rangerait sur la lèvre de ses tranchées de départ les chefs du Kronprinz, du Kaiser, de Falkenhayn, de von Kluck, de Moltke, de Ludendorff...

– Tais-toi ! Tais-toi donc ! Tu vas t'attirer des ennuis, protesta la mère, farouche, en regardant, autour d'elle. T'as p'têt' raison... mais tais-toi, mon pov' gars fou !

Rémy ricana encore et, plus méditatif :

– Je ne sais pas si on en reviendra, ce pauvre Alexandre et moi, je ne sais pas... Comment qu'il s'appelait donc ? Ils m'ont foutu la mémoire en l'air avec tout ce bruit, la gnole puante. Moi qui suis archéologue, eh bien, sous la terre, je vais vous dire, on découvre la vaisselle antique et les bijoux, les pièces de monnaie, les autels, parfois des signes, des écritures. Mais tôt ou tard, ce qu'on est sûr de déterrer, ce sont des crânes, et pas des crânes de mort naturelle, non, des crânes transpercés de lances, de flèches, écrasés à la massue, le fonds barbare, le fonds boche, le fonds de l'homme, le fonds de la bête, celui de l'espèce, voilà. Le fonds de l'humain boche. Au lieu de claironner *La Marseillaise*, écrivez ça ! Au lieu de nous dresser de pompeux monuments déclamatoires, ce sont des termitières d'insectes aveugles qu'il faudra ériger ! Des pyramides de crânes noirs !

Rémy tenta de goûter à la tranche de bœuf qu'on lui avait servie, mais il y renonça. Toujours turlupiné par sa mémoire, il cherchait le nom du vieux de Vauquois...

– À force de l'appeler « le vieux », on ne savait plus. Je me demande s'il en est revenu, s'il a rapporté l'éclat d'obus à son garçon. Dans son petit village, oui, le nom me revient, Villerville... Il

s'appelait Eugène Vran... Vrain, quelque chose comme ça... oui, Grainval... On lui disait pour rire : « T'en as déjà moulu, du grain ? » Il ricanait dans ses moustaches, sous ses yeux de ruse : « Quand vous en aurez moulu autant que moi, c'est que vous serez sortis vivants du cul de la mort. »

Rémy s'arrêta, songeur. Le vieux de Villerville... Moi, je me souvenais de ma promenade avec Mathilde jusqu'à Villerville, quarante ans plus tôt. Des tableaux de Daubigny, de Guillemet, de Boudin qui m'avaient tant ému... Que de souvenirs radicaux !

Sa mère dit à Rémy de manger un peu. Il ne pouvait pas raconter ça et mâcher sa viande en même temps. Il but un verre de vin et reprit la parole en esquissant un sourire :

– Le vieux, une fois, est sorti de son mutisme et de son guet pour raconter, en quelques traits, l'événement de sa vie – avant celui des tranchées –, sa visite, à l'âge de 18 ans, de l'Exposition universelle de 1889. C'était la première fois qu'il lâchait son bled normand, la goutte et les coups de cidre pour aller voir la tour Eiffel à se tordre la nuque et les danseuses javanaises à s'exorbiter les yeux dans les oscillations de leur ventre dévissé, de leurs bras disloqués en souplesse. Et surtout, le grand spectacle de Buffalo Bill entouré de ses Sioux, leurs tepees, leurs écuries déployées sur le terrain militaire de Neuilly. À l'époque, Alexandre et moi on n'était pas nés, alors on l'écoutait. Ce qui lui avait plu, par-dessus tout, c'était l'adresse des tireurs, l'assaut de la diligence et la chasse aux bisons. Les bisons ! Les yeux du vieux s'animaient sous son casque : « Ah ! les beaux bestiaux maousses ! C'était le bon temps, les arcs, les coiffes des Sioux, toutes les couleurs, à côté de nous autres enterrés dans la boue avec les boches sous les obus. » Car depuis Buffalo Bill, dit Rémy, le vieux n'avait plus quitté sa Normandie que pour notre casse-pipe.

Il se versa un nouveau grand verre de rouge, s'exclama :

– Parfois, ça c'est extraordinaire, ce mois de mai, on devait être complètement dingues, hallucinés... c'était dans l'air bleu, on voyait sur les Bois Noirs filer des marmites qu'on n'entendait plus. Elles passaient sans exploser, légères comme des chauves-souris, des oiseaux du soir... Dans un moment de rêve comme ça, Eugène... bon Dieu ! le nom ?... peu importe ! le vieux a déclaré : « Ah ! j'aurais dû partir, comme je le désirais, en Argentine, après l'Exposition. J'étais bien remonté, j'étais tout jeune, et je n'en serais pas là ! Il y avait de

grandes terres libres, en Argentine. » L'Argentine du vieux, rien que le mot, nous faisait tous gamberger dans notre trou à mitraille, la pampa nous hantait grande ouverte, ruisselante de soleil...

Rémy se redressa en un éclair :

– Oui, oui ! Voilà ! Je me souviens ! J'y suis !

Sa mère le regardait, c'était comme si elle avait voulu, elle aussi, retrouver le nom de ce vieux soldat qui avait à peu près son âge à elle. Alors Rémy prononça calmement tout le nom qui soudain lui revint intact :

– Eugène Grainville.

Après cette visite à Rémy, nous sommes allés voir Alexandre. Le Grand Palais triomphant de 1900, de la science, des arts et de la paix universelle était transformé en hôpital. Une ruche de la malédiction, des centaines d'infirmières. Le cortège des ambulances. L'odeur du phénol. La citadelle de l'électricité, des prouesses de l'esprit humain, était devenue le ghetto des corps mutilés.

L'intérieur avait été cloisonné en chambrées et blocs d'opération. Dans une salle aux lits juxtaposés, réservés aux traumatismes nerveux, nous avons retrouvé Alexandre, son grand corps maigre, tout creusé au fond de son lit. Petit visage sculpté sur les pommettes, teint d'ivoire, yeux caves. Il semblait assez calme et nous reconnut. Je vis que sa main tremblotait sur le drap. Son père effleura, caressa le dos de cette main de peur, en murmurant des encouragements tendres. Alexandre ne souriait pas vraiment. Son regard était inexprimable, sans éclat, comme habité par une vision fixe. Une sorte d'atrocité engluée qui nous plongeait dans le désespoir. L'hôpital devait abriter un millier de malheureux comme lui, de pauvres épaves de garçons broyés par les tueries, harcelés par des hantises. Les infirmières se déplaçaient silencieuses. La salle presque muette à cette heure de la journée, comme stupéfiée, sans cris, sans révolte. Un jeune soldat sortit de son lit, aidé par un médecin. Il fit quelques pas dans l'allée. Son corps était comme disloqué, désaccordé dans un conflit de muscles qui avaient perdu tout contrôle. Il ne gémissait pas, il se taisait. Les autres semblaient somnoler sous l'effet de calmants, dans une torpeur hagarde, adossés parfois à leur oreiller. L'odeur des désinfectants, de l'éther, planait sur ces revenants. Tel était l'envers blanc de Verdun et de Vauquois.

Il pleut des morts. « Ah Dieu ! que la guerre est jolie / Avec ses

chants ses longs loisirs... » Apollinaire, grand oxymore de la vie et de la mort. Tes mimosas en fleur poussent sur les corps. Tu es blessé au crâne. Au bois des Buttes. Alexandre m'a raconté que Robert Delaunay exposa à Berlin, en janvier 1913, et que tu écrivis le texte du catalogue Delaunay de l'exposition à la galerie Der Sturm. Tu logeas chez August Macke, tu connus aussi Franz Marc, les héros du Blaue Reiter et du renouveau pictural allemand. Un même élan de peinture cubiste et moderne vous unissait dans une paix lyrique, une passion d'intelligence créatrice. Le Kaiser trancha la tête du Cavalier Bleu. Macke est tué en septembre 1914. Et Franz Marc à la bataille de Verdun, ce mois de mars où tu es blessé dans le même carnage. À la section de camouflage, Marc peignait sur les toiles des tentes, voire sur les tanks, des Kandinsky pour leurrer les Français qui faisaient la même chose, déguisant nos positions d'arborescences cubistes. Les militaires aiment l'art abstrait, c'est connu ! Pétain-Picasso, le tandem du siècle ? Ce printemps 1916, Apollinaire et Franz Marc étaient donc devenus de vaillants ennemis. Apollinaire déniait désormais tout rôle aux Allemands dans l'invention du cubisme ! Il proclamait des bêtises de Barrès. Il disait « boche ». Il disait « brute ». Contre Attila, il célébrait l'obus fleuri comme Léger la culasse béante de l'acier du canon. Dans l'enthousiasme patriotique qui les soulevait, Apollinaire et Franz Marc auraient pu aussi bien échanger des grenades, au gré des « chants » des shrapnells et des « longs loisirs » de la Meuse... Le brancardier Léger eût recueilli à la petite cuillère les reliques géométriques de leur étreinte cubiste.

Que de bois d'Artois à Vauquois, d'Argonne, de Meuse, et de dormeurs de val rimbaldiens !

« Rose au bois vint avec moi », rimait l'heureux Hugo au temps des bois de l'idylle.

Apollinaire, c'est au bois de velours, des princesses et de Lou qu'un obus te cueillit. Ta vie n'a plus que deux ans pour rejoindre Péguy.

Début juin. Contre-attaque allemande. Le fort de Vaux assailli. Soldats assoiffés, horrible bataille à la grenade et au lance-flammes dans les galeries étranglées, aveuglées de fumée. Chez nous eurent lieu les fêtes de l'Ascension. La foule accourut des campagnes environnantes, des charrettes, des motos, des dogcart, des

automobiles, des omnibus, une houle de berceaux. Aline, Charlotte et moi assistions au passage du long cortège des enfants qui venaient de recevoir la confirmation, vêtus de tenues pimpantes, rubans, costumes, panoplies de lord Fauntleroy, les petites filles coiffées de diadèmes et de guirlandes immaculées. Les orphelins des institutions paraissaient moins anonymes que d'habitude. Les prêtres suivaient en surplis rouge et falbalas d'Église. L'un d'eux portait en proue un énorme crucifix de paix. Pendant la cérémonie, la bataille de Verdun rageait, tuait dans le chaos ordurier des tranchées. Le fort de Vaux se rendit après une résistance prodigieuse.

Les curés, comme chaque année, bénirent lentement les caïques l'un après l'autre, puis la vaste mer mouvante d'un somptueux turquoise coupé de bleu cru, dans l'encadrement fixe et miroitant des falaises. Alors un prêtre demanda à Dieu de sauver les âmes de nos soldats. Puis il ajouta : de sauver aussi les âmes de nos ennemis. Tout le monde baissa la tête dans une sorte de long gémissement étrange. Les pêcheurs avaient ôté leur grand chapeau de cérémonie. J'avais beau être un mécréant, je ressentis alors à quel point y avait, dans ces rituels et ces cycles solennels, quelque chose qui ralentissait, qui magnifiait l'espèce. Nous n'étions donc pas que des hyènes.

Le soir, un orchestre irlandais et canadien venu du Havre donna un concert profane aux vivants. On entendait ça, un peu hébétés.

Je suis assis à la terrasse du casino, seul et triste. Devant moi sont alignés sur un banc trois soldats anglais blessés dont on voit les pansements. Ils semblent au repos avant de repartir sur le front. C'est fin juillet. Nous avons vu affluer encore les convois des ambulances acheminant les blessés de la Somme à l'Hôpital anglais. L'hécatombe est à son comble. Les rues embouteillées. Les femmes d'Étretat proposent leur aide, offrent du linge... Je bois un café-calva pour oublier, et voilà que je surprends le dialogue exclamatif de deux vieux croûtons comme moi, alcoolisés. L'un d'eux, genre touriste parisien huppé, s'écrie :

– D'horribles rates !

Je crois d'abord que le bourgeois parle des tranchées, de la vermine.

– Des figures d'ogresses canaques contorsionnées, affreusement fardées, le nez de travers, le torse dévissé, des tronçons rose bonbon,

hélas ! hélas... Je suis entré comme ça, avenue d'Antin, dans l'hôtel particulier du couturier Paul Poiret. Il y avait dans les salons une exposition sur l'art moderne en France ! Mon cher... la mascarade vaudoue m'a sauté à la gueule ! En France !

L'autre s'exclame :

– Ah ! Gérôme ! Cabanel ! Bouguereau ! Même Puvis de Chavannes !

– Et maintenant, après l'hystérie fauve, dans la foulée : les garces du Pandémonium ! Qu'est-ce qu'Avignon vient faire dans ce capharnaüm ? C'est la déchéance finale, la boucherie des formes ! L'équarrissage grotesque, la folie lubrique ! Le carnaval défaitiste ! C'est mille fois pire que ne fut dans notre jeunesse l'horrible *Enterrement à Ornans* de l'hydropique Courbet quand on le découvrit ! Le peintre de la laideur !

L'autre de renchérir :

– Et pourtant, qu'ils étaient vilains, les sordides bâtards d'Ornans, les sacristains et les bedeaux rougeauds puant la vinasse !

Il ne peut s'empêcher de rigoler, se ressaisit et lance :

– Mais c'est dans quel but tout ça ?

– Dans le but d'enfoncer notre civilisation dans les lentes de la barbarie, comme si les Prussiens ne suffisaient pas au massacre ! J'ai entendu dire qu'un richissime Russe décadent avait acquis cinquante Picasso du même cru. Il doit être alcoolique, comme tous les Russes ! Pétain nous sauve à Verdun, alors ils nous flanquent Picasso, le Vandale, avenue d'Antin !

Sourcilleux, l'autre insinue :

– Mais Picasso, c'est cubiste ? C'est russe ? C'est demi-juif ?

Le premier, solennel :

– Pire ! C'est le sabbat juif et boche !

N'empêche que, huit ans plus tard, Monet, interrogé sur Picasso dont il a vu des reproductions, dira : « Je ne veux pas aller voir ça, ça me mettrait en colère. » Le maître a reconduit ainsi la chaîne d'incompréhension dont il avait été lui-même victime au début de sa carrière. Ainsi court la lumière du monde.

Le soir, nous sommes assis sur la terrasse de la villa. Il fait étrangement beau, l'azur profond se confond avec la mer. Tout est paisible, injuste. Alors que c'est la guerre sans fin, Verdun... Charlotte voudrait aller voir Alexandre. Je lui conseille d'attendre encore un

petit peu. Albert m'a confié que le psychiatre avait obtenu des paroles, des lambeaux de scènes, des éclats de peur... Les massages administrés par un spécialiste danois ont un effet bénéfique sur la trame de ses nerfs brisés.

Le lendemain, vers midi, éclate un grand raffut de sabots. Nous accourons sur la terrasse. Un cheval au galop entraîne une carriole dans laquelle un homme se dresse, fouet en main, hurlant. Il est nu, son visage nous frappe, arraché. Il est fou. Il hurle. Il fouette. Le cheval s'enfuit vers le casino.

Nous apprendrons que c'est un blessé d'octobre 14, une gueule cassée. Il est devenu un misérable ivrogne qui, dans ses crises de folie, grimpe dans sa carriole, part d'Yport, cingle son cheval et fuit, nu et gueulant, sur la crête de la falaise. Un terre-neuva qui a quitté les bancs pour l'offensive désastreuse de 14. Un obus lui a tranché la face. Il a 22 ans. Charlotte a été saisie par cette vision de désespoir et de frénésie. Le visage crevassé l'obsède.

Aline a voulu aller voir, seule, à Honfleur, Charles Laquerre, son neveu gazé à l'ypérite. Elle revient morfondue. Il vit à demi couché, dans les sueurs de ses crises d'étouffement. Parfois, quand il fait sec, on réussit à l'amener devant le port et les bateaux dont les départs l'émeuvent.

En août, grosse chaleur. La mer dans une torpeur éblouissante. Tout est beau, doux, fondu. On se baigne. Charlotte coupe la vague avec fureur. Un matin, de bonne heure, juste devant la terrasse, une escouade de chaufferettes et de nurses anglaises prend un bain tapageur.

En septembre, une grande animation parcourt Étretat. Un convoi amène à l'Hôpital anglais une quarantaine de prisonniers allemands plus ou moins gravement blessés, paralysés, défigurés, traumatisés... La foule s'attroupe. Certains brancards empestent la gangrène. J'entends un officier anglais dire en ricanant que cela exaspère l'odeur déjà naturellement puante des Allemands ! Ainsi revient le préjugé de la bromidrose fétide du docteur Bérillon. Au naufrage collectif, il faudra toujours ajouter la sottise acharnée. Charlotte assiste au débarquement des prisonniers avec moi. Les voici, ces guerriers barbares qui s'en sont pris à Alexandre et à Rémy ! Plutôt que de la haine, je lis sur le visage de ma fille de la stupéfaction. Car il y a

parmi eux des gamins très amochés, hagards. Mais Charlotte n'exprime pas pour autant une quelconque compassion. C'est la guerre inexpiable. Pendant que les prisonniers entrent dans les annexes du casino, une troupe de gars d'Étretat passe sous leurs fenêtres en clamant une *Marseillaise* de tonnerre. Ils s'arrêtent et crient en chœur : « On va gagner ! » Tout à coup, une tête surgit à une fenêtre, un visage horriblement défoncé dont la convulsion frappe notre meute. Son espèce de bouche s'ouvre. Et en anglais, pour que tout le monde comprenne, surtout les Tommies, il hurle : « Non, c'est nous ! » Je vois ma Charlotte, avec les habitants agglutinés, brandir le poing et maudire les Allemands. Une infirmière anglaise referme brutalement la fenêtre, mais on entend le rire dément et fracassant du blessé allemand. Un rire d'horreur qui traverse les murs. Alors tout le monde se tait dans l'effroi.

Je lis dans le journal que Charles Nungesser a abattu son dix-huitième avion. Pourtant il a été broyé lors d'un décollage raté, il y a quelques mois, complètement défoncé, transpercé. Le disloqué n'attend pas, il désobéit. Il s'envole, ses béquilles fument et se partagent – pendant toute cette année 1916 – entre l'hôpital et la chasse aérienne. Son blason : un crâne dans un cœur noir. Est-ce de cet œuf noir que naîtra *L'Oiseau-Blanc* ? Je ne crois plus aux héros. Je ne les aime plus depuis la Kabylie, depuis notre pauvre Alexandre. Mais Nungesser... Nous avons rendez-vous avec lui sur la falaise. Le défi de l'Atlantique attend les héros volants de 14-18. René Fonck en tête, le chasseur embusqué des nuées qui fondit sur plus d'une centaine d'avions ennemis et les raya de la vie.

Nouvelles du colonel du Paty de Clam, le premier cité dans la liste des officiers incriminés par Zola dans « J'Accuse... ! ». C'est lui qui a prononcé la phrase fatale devant Dreyfus foudroyé : « Au nom de la loi, je vous arrête. Vous êtes accusé de haute trahison. » C'est lui qui a fait faire à Dreyfus des dictées pour que son écriture le confonde. Il lui a montré le revolver avec lequel le capitaine aurait pu se tuer. Le colonel a repris du service au front en 14, à plus de 60 ans. Il meurt, l'année de Verdun, à la suite de ses blessures, La guerre égalitaire sabre dans tous les camps. C'est la seule justice qu'elle connaît. Pas d'innocents. Pas d'avocats, pas d'Affaire. L'île du Diable pour tous, et sous les obus. Alfred Dreyfus, 58 ans, a voulu participer à la bataille !

Je me demande souvent ce que sont devenus les jeunes rescapés de

Courrières. Combien sont morts dans les tranchées ? Destins d'ensevelis, de gazés toujours. Désormais, je connais le sort d'Albert Dubois, qui fit partie des treize miraculés de Courrières. À 17 ans, le 30 mars 1906, il ressuscite des ténèbres de la mine. Il va mourir sur la Marne, le 13 mai 1917, à 28 ans. C'est l'homme de deux printemps inouïs. Une vie d'Albert Dubois. Il meurt le jour de l'apparition de la Vierge à trois enfants de Fátima. Il était natif d'Anzin, des grèves, dont celle de 1884 qui inspira *Germinal* à Zola. Et les maris et les fils des jeunes élégantes, miraculées du Bazar de la Charité ? Les fils ou les maris de leurs gouvernantes, de leurs cuisinières, de leurs cochers ? Combien de bouchers de la Villette si friands de guerre ? Dans la masse infinie des morts, comment ne pas chercher un fil, la trace de ceux qui, directement ou non, ont échappé déjà à une première mort atroce ? Ou de ceux qui dans tous les camps réclamaient à cor et à cri le massacre patriotique. Le malheureux Mathieu Dreyfus est allé voir Jaurès à la toute veille de la guerre. Il a supplié le socialiste de se rallier à la bataille contre les Allemands. Son fils, Émile, a été tué. Comme le vieux Du Paty de Clam, l'ennemi de la famille. Y aura-t-il parmi les soldats américains tués de 1917-1918 des survivants du *Titanic* ou leurs enfants ? On peut mourir deux fois.

L'année féroce va finir... On a repris les forts de Douaumont et de Vaux. Le bilan total de Verdun mettra longtemps à émerger. Qu'en sais-je ? Dix ans après. 300 000 morts en tout ? Des deux côtés. Plus de 160 000 Français, 200 000 blessés. 150 000 Allemands. On ne sait. 60 millions d'obus. Nos fils enterrés dans le ventre de Verdun, vieux placenta boueux de merde, de charogne sanglante.

En juillet, la bataille de la Somme s'annonçait pourtant victorieuse, à grand renfort de dithyrambes guerriers sur nos soldats et les Anglais. Dans *La Dépêche de Rouen* j'avais découpé cet hymne enflammé sur la bataille : « C'est des pages sublimes écrites déjà par la France et ses alliés avec le plus pur de leur sang que l'Humanité restera émerveillée. Ils en apprêtent les dernières qui ne seront pas moins resplendissantes... » À l'heure du bilan de décembre, on aurait gagné douze kilomètres ! Et « le sang pur et resplendissant » aurait coulé de 500 000 tués en tout. Mieux que Verdun, toujours mieux ! Voilà la version moderne de la fraternité d'Hugo : Français, Allemands, Anglais, Indiens, Australiens, Aborigènes, Africains, Indochinois explosés, lardés d'éclats d'obus, gazés, disparus... La belle année, chez

nous, dépassera le million. L'année millionnaire, en somme ! Hugo disait que Dieu était un « millionnaire d'étoiles ». Le merveilleux Hugo ! Nous ne sommes que des hommes, nous, et nous nous contenterons de n'être que des millionnaires de morts.

Décembre 1916, je lis le prix Goncourt : *Le Feu* de Barbusse. C'est comme si je retrouvais la prose du *Journal d'une femme de chambre* de Mirbeau. Même crudité populaire, mais la mort a remplacé le sexe. La dépravation des tranchées détrône celle des lits. J'aurais voulu éviter ce roman à ma fille. Mais elle a insisté pour le lire. Nous sommes impressionnés surtout par les descriptions des cadavres. Barbusse brise le tabou de la censure. Il n'exalte plus le sang sublime, les fausses victoires, les pures prouesses qui émerveilleront le monde mais décrit la réalité : corps mutilés, glacés, momies, yeux crevés, blanchâtres, glaires, flaques grumeleuses de sang, capotes roulées dans la boue, vermine, mouches. Le dévalement des soldats survivants, leurs houles grises roulant dans les tranchées ennemies. Nappes de rats à l'assaut. Le chapitre le plus terrible, le plus beau, c'est justement « Le feu ».

Pendant Verdun, Picasso verdit. Il couche avec Pâquerette, le beau mannequin de chez Poiret. Il couche avec Irène et la dessine toute nue. Ardente est la vie dans la mort. Eva, qu'il adorait, est morte l'an dernier quand nos soldats mouraient. Il écrivait partout sur ses tableaux : « Eva Ma jolie ». Apollinaire, le héros blessé, ceint de son turban de neige, approuve les frasques du planqué Picasso, son frère, qu'il surnomme joliment « l'Oiseau du Bénin ». C'est comme un écho du roi Béhanzin. Le poète demain va applaudir *Parade*, ballet cubiste et total. Olga, la belle Russe, dansera et séduira l'Oiseau andalou. Apollinaire épousera « la Jolie Rousse », sa chevelure tel un viatique, obole de feu dans sa bouche... Ce serait encore pendant que nous tremblerions, anéantis par la peur et la douleur. Cloués à Étretat.

1917. Claire, claire lumière d'hiver, voiles ciselées sur la mer. Tout ce bleu dur comme le fer. Tandis qu'agonisent, là-bas, les frères de Barbusse et d'Apollinaire.

Rions ! Même Édouard Drumont meurt un jour ! Lu – ce matin de février glacial – que l'auteur de *La France juive*, le braillard de *La Libre Parole*, l'ennemi fanatique de Dreyfus, le salopard d'époque, a fini sa carrière poétiquement : Édouard Drumont est mort d'étouffement en avalant. Érudit, abonné au duel, dénonciateur du scandale de Panamá,

premier clairon de l'antisémitisme, chanfre du racisme et ténor de l'immonde... Depuis quelques années, il s'était éloigné de la lutte... Chaque matin on lui administrait une dose de Jubol, remède contre la langue sale. Il s'était retiré dans sa maison de Seine-et-Marne, vivant dans sa bibliothèque, presque aveugle. Montaigne, quoi ! Mâtiné d'Homère de la merde...

Anna, dans son malheur, caresse l'espoir de la révolution russe qui vient d'éclater et dont Hélène Brion lui chante la nécessité historique. Le tsar a abdiqué. Un processus démocratique est en train de se mettre en marche. Elle suit les événements jour après jour.

Avril : le Chemin des Dames, entre Soissons et Reims. Il est le Chemin de nos Morts, de l'offensive ratée du général Nivelle et de Mangin, cannibales en chef, avalant cent trente-cinq mille morts, sous cinq millions d'obus, les anthropophages de la bagatelle criminelle. Il neige. Il neigera toujours sur nos guerres. Certains gars révoltés montent à la bataille en bêlant comme des agneaux pour bien scander qu'ils vont à l'abattoir. Quelques-uns redescendent en chantant *L'Internationale*. Des milliers de tirailleurs sénégalais, pétrifiés de froid, atteints de pneumonie, sont fauchés par les nids de mitrailleuses allemandes. Mangin, le polytechnicien scientifique, le vainqueur des derviches de Fachoda, se dit lui-même « l'exécuteur militaire ». (C'est du pur Galliffet !) Au Chemin des Dames, nouveau titre. On le baptise « le Broyeur » et « le Boucher des Noirs ». Je le couronne : Mangin, le Mangeur d'hommes.

Nos tanks enlisés, vaincus. Pétain, promu général en chef, remplace Nivelle. Il réprime les rebelles puis aménage. Courage ! Une publicité grotesque parmi d'autres chante les vertus de la pilule Pink, la fameuse pilule pour les personnes pâles ! Car ils seront exsangues, les survivants... Et les veuves de la Meuse et d'ailleurs – hantées par les innombrables spectres de Verdun, de la Somme – auront besoin de pilules miraculeuses... Elles pourront compter sur le général Pink pour se requinquer, élever seules leurs orphelins blêmes dans l'adulation du chef.

Les nouvelles de l'Hôpital général anglais sont terribles : *shell shocks*, *shell shocks*, *gas*, *gas* ! Plus de mille lits, on ne sait plus où mettre nos gars. Il y a de nouveaux prisonniers allemands lourdement blessés. Les gens s'attroupent sous leurs fenêtres pour les voir... Les Anglais appellent ça « *the peep show* ».

Au Havre, dans un café du port, un homme soudain debout entonne d'une voix sombre et à pleine poitrine *La Chanson de Craonne*. Quel frisson ! Nous nous levons.

*Adieu la vie, adieu l'amour,
adieu toutes les femmes
C'est bien fini, c'est pour toujours
de cette guerre infâme
C'est à Craonne sur le plateau
qu'on doit laisser sa peau
(...)
Ceux qu'ont le pognon, ceux-là reviendront
Car c'est pour eux qu'on crève
(...)
(...) messieurs les gros, montez sur le plateau...
(...) les troufions vont tous se mettre en grève...*

Il y a une révolte puissante en l'homme, c'est sa beauté, sa grandeur. Mais elle est écrasée par le complot des chefs et la conspiration grégaire. Car il y a aussi une grande paresse dans l'homme obéissant. C'est notre petitesse.

Et Monet ? Son Giverny fleurit, fleurit... Ses *Nymphéas* aussi. Il peint. La beauté est un vertige quand elle s'élève sur l'hécatombe des peuples et sur la charogne d'un siècle.

Hélène Brion a envoyé à Anna deux articles d'une certaine Louise Bodin de Rennes. L'un est paru dans *Les Hommes du jour*, l'autre dans *La France*. Enfin la voix d'une femme crie sa révolte sans merci : « Maudite soit la guerre qui permet de telles atrocités ! Maudite soit la guerre qui rend la mort plus effroyable en séparant les pères des enfants ! Et maudits soient les mauvais bergers, les mauvais conducteurs de peuples qui alourdissent de toutes leurs ambitions, de toute leur tyrannie féroce, le poids de la misère humaine ! » Et puis cette accusation pathétique et radicale : « Époux, vous n'aimez pas vos épouses ; pères, vous n'aimez pas vos filles ! Fils, vous n'aimez pas vos mères ! Hommes, vous n'aimez pas les femmes ! Depuis des millénaires, les souffrances de leur chair et de leur âme vous sont indifférentes. »

C'est comme si Anna entendait sa propre voix, son propre cri. Elle

n'a de cesse de rencontrer Louise Bodin. Cette dernière collabore surtout à *La Voix des femmes*, justement. Anna lit son article sur les ouvrières de l'arsenal de Rennes, c'est un appel adressé aux bourgeoises comme elle : « Les ouvrières de l'arsenal s'en vont chaque nuit, dans la pluie, dans la boue, dans le froid tandis que vous dormez encore bien douillettement enfouies dans la tiédeur de votre lit. (...) Votre sommeil, votre bonheur, votre quiétude sont faits de leur peine quotidienne ; vous devez à leur labeur la sécurité de votre patriotisme verbal. »

Anna assiste à une réunion de *La Voix des femmes*. Barbusse est là. Anna me racontera qu'elle avait envie de lui baiser les mains. Obsédée par la pensée de son fils, elle se passionne pour les grèves des femmes, qui se multiplient : blanchisseuses, matelassières, lingères, couturières, brodeuses, corsetières. Oui, celles des exubérantes midinettes de la couture et des usines : « Nos poilus... plus d'obus ! » Mais l'information sur les mutineries est censurée. On ne les apprendra que plus tard. Louise Bodin est très belle et souvent drôle dans le tragique. Elle parle passionnément de la révolution russe, que la blessure d'Alexandre nous a quelque peu occultée. Louise lance soudain une charge contre Botrel, qui est breton comme elle. Pour la première fois depuis de longs mois, un rire échappe à Anna. Cet idiot de Botrel qui réagit à la déclaration de guerre par des chansonnettes du même cru que « Hardi les gars ! » « Flan flan flan ! » « Boum et bon, badaboum et bon !... ». Botrel le barde de la baïonnette « Rosalie » : « La voilà la jolie charge aux boches, la voilà la jolie charge ! » Louise stupéfaite de tant de calembredaines pour dire l'abîme de la guerre.

Anna entraîne Louise dans un café pour lui parler d'Alexandre. Louise a un mari médecin, un fils, elle sait. Elle écoute.

Un autre jour, Louise s'ouvre d'une de ses obsessions, l'interdit de l'avortement en ces temps où il s'agit de repeupler d'un côté ce qu'on s'acharne à dépeupler de l'autre, dans les tranchées.

– Les hommes obligent les pauvresses à avoir des enfants sans rien pour les nourrir. L'essentiel, c'est qu'ils donnent de futurs guerriers ! Déjà, en 1910, j'ai lu *La Force noire* du général assassin Mangin ! Il en appelait à des forces armées noires parce que nos femmes ne faisaient pas assez d'enfants et il soulignait – je reprends ses mots – qu'une foule de femmes névropathes seraient infailliblement guéries par une grossesse ! Pendant qu'on y est : que Charcot n'a-t-il engrossé ses

patientes !

Anna et Louise ont fini par évoquer Étretat. Louise y a séjourné avec son mari médecin dans leur jeunesse. Et cela nous est revenu, à moi, à Albert, à Anna. Cette Louise, ce médecin à Étretat... quand Armand avait eu ce malaise à la terrasse du casino. « Demande-lui si elle lisait *Le Journal d'une femme de chambre* à Étretat ? » ai-je dit à Anna. Louise lui a répondu que oui. C'était donc elle que nous avions vue, jeune, libre et belle, avant la guerre. C'était en 1900, l'année de la grande joie du siècle neuf. Louise dans la lumière.

Les Américains, dès juin, ont débarqué sur nos champs de bataille et mis sur pied, au fil des mois, près de deux millions de soldats. Je pense à cette nouvelle passée presque inaperçue dans la tourmente européenne d'août 1914. L'inauguration, le 15 de ce mois, par les Américains du canal de Panamá. Là où le Français Ferdinand de Lesseps avait échoué, en 1893, à cause de la malaria et dans le lamentable scandale qu'on sait, l'Amérique a triomphé et relié l'Atlantique et le Pacifique. Cette même Amérique capable aujourd'hui de mobiliser, d'organiser, de mener au combat près de deux millions d'hommes sur notre territoire. Il y vient des milliers d'Indiens, de Peaux-Rouges engagés bientôt sur le front. Des Apaches, des Crows, des Sioux descendants d'Aigle Rouge et de Louve Blanche.

En août, Monet peignait les *Nymphéas*. La Vierge apparaissait à Fátima. Qui tirait les ficelles de l'infini ?

Septembre finissait. Guynemer, qui en était à sa cinquante-troisième victoire aérienne, fut abattu par quatre avions ennemis. Les oiseaux meurent. Le jeune Nissim de Camondo, lui aussi, fut tué dans une bataille aérienne. C'était le neveu de cet Isaac de Camondo chez qui nous avons retrouvé Aubert, mon père, et rencontré Louisine Havemeyer.

Octobre. Révolution céleste : la Vierge apparut pour la sixième fois, à trois enfants de Fátima, devant cinquante mille personnes. Charlotte ricana :

– Pourquoi n'est-elle pas apparue entre les tranchées françaises et allemandes ? Il y a trop de fantaisie dans le divin des foules.

Sur terre, les bolcheviks Lénine et Trotski conquièrent le palais d'Hiver, pour ainsi dire sans coup férir. Ils chassèrent le Gouvernement provisoire. Matérialisme ou féerie. L'humanité n'a

jamais pu choisir. Encore moins les dépasser.

Le même égrènement de nouvelles macabres ponctuait nos jours. Mais le ciel d'automne était doux et clair. Les falaises tranchaient la mer avec délicatesse. Je me promenais avec Charlotte sur le Perrey, nous avons vu un groupe de visiteurs que nous avons pris pour des touristes parisiens. Descendus de deux automobiles, ils bavardaient en considérant l'Hôtel Blanquet et les maisons. L'un des voyageurs se détacha des autres pour marcher seul en direction de l'Aval. La silhouette ne me frappa d'abord pas, de dos, à pas lents, un vieux monsieur au chapeau rond, appuyé sur une canne qui le stabilisait dans les galets. J'avançai à mon tour, sans savoir pourquoi. Le bonhomme s'arrêta, le regard concentré sur notre falaise. Il s'inclina en avant pour se caler davantage sur sa canne et mieux scruter la porte d'Aval. Puis il pivota pour embrasser l'horizon de la mer. Mon cœur battit soudain. Pourtant, les événements de ces années féroces auraient dû m'avoir cuirassé. Un souvenir m'assaillait. L'homme se retourna complètement et me fit face. C'était donc lui !

Je dis à Charlotte :

– C'est Monet !

– Tu crois ? répondit-elle, perplexe.

Maintenant, il venait lentement vers nous sans, bien sûr, me faire un quelconque signe de reconnaissance. Je m'étais toujours parfaitement effacé de sa mémoire. Je le vis ralentir, surveiller les galets, se tourner de côté pour contempler un navire de pêche. Puis il reprit son chemin vers moi. Robuste encore, petit, trapu, ventru. Sa grande barbe de prophète lui mangeait le visage. Nous fûmes devant lui et, nous voyant le regarder, il nous salua courtoisement. Je m'inclinai de mon côté, Charlotte lui sourit. Il continua, nous dépassa.

Charlotte protesta :

– C'est idiot, tu aurais dû lui parler ! Tu veux que j'aille le chercher ?

Je secouai la tête en la retenant par le bras.

À quoi bon le héler, l'arrêter, lui dire que je l'avais rencontré dans son jardin de Giverny au printemps 1909, huit ans plus tôt, voire en 1893, vingt-quatre ans plus tôt, à Rouen et bien avant encore en 1868 ?... Il ne me reconnaissait jamais.

– La première fois que je l'ai vu, c'était ici. Il y a presque cinquante ans...

– Cinquante ans... répéta Anna, stupéfaite.

Le vieux peintre était revenu à Étretat pour revoir la falaise et la mer qui avait failli l'emporter ce fameux hiver de 1885. Il avait donc voulu tout retrouver, le pays, la couleur des flots, les nuances mobiles du ciel qu'il inspectait à présent, la tête un peu renversée. Tout à coup, j'entendis les cris véloces, ces fines aiguilles sonores des oiseaux migrateurs de septembre qu'on appelait les livergins. Je les montrai à Charlotte dont le visage enfin s'éclaira, enfantin, émerveillé. Ils traversaient, à toute hauteur, en grains, vrilles de lumière. Il s'agissait d'une race de courlis clairs et fugaces, et d'une finesse d'essences, dont le passage m'avait toujours ému à l'automne. Charlotte les distinguait encore quand pour moi ils avaient disparu. Monet, dans un accès de nostalgie, avait interrompu l'épopée des *Nymphéas* pour humer l'air du large, toiser l'Aval et l'Amont. Peut-être était-ce un adieu. L'idée me serra le cœur. Il continua d'avancer, malgré la pente, jusqu'à l'eau. Il avait le poing posé sur une hanche et la canne campée de travers et il resta ainsi posté longuement devant l'infini. Alors il se détacha du rivage, revint en faisant des poses contemplatives, vers l'Amont et l'Aval. Il rejoignit ses amis. Monet était revenu. Comme s'il avait voulu signer cinquante ans de paysage, de présence, de mémoire. La voiture démarra, adieu, monsieur Monet.

Nous sommes rentrés à la maison. Alors Charlotte s'écria :

– Nous avons vu Monet et des livergins !

Aline eut une expression de surprise tendre. Le ton de Charlotte presque enthousiaste, Monet et les oiseaux, était-ce un présage ? Je ne devais plus le revoir jamais. L'apparition de Monet, à Étretat, quand je me promenais avec ma fille le long de la grève, cet automne 1917, c'était si beau, si mystérieux. La guerre allait-elle finir ?

Clemenceau n'aime que la féerie des *Nymphéas*. Il déteste la religion et le communisme. Il devient président du Conseil en novembre. Après un chaos de révélations rocambolesques, de complots orchestrés par Léon Daudet contre le ministre de l'Intérieur radical, Louis Malvy, qui était dans le camp de la paix de même que Joseph Caillaux accusé, roulé dans la boue. Clemenceau, l'ami de Monet, ne cesse d'appeler à la guerre. La guerre totale. « Un jour, de Paris au plus humble village, des rafales d'acclamations accueilleront nos étendards vainqueurs, tordus dans le sang, dans les larmes, déchirés des obus, magnifique apparition de nos grands morts. Ce jour, le plus beau de notre race, après tant d'autres, il est en notre pouvoir de le faire. »

Anna ne peut plus entendre célébrer « notre race » contre la race allemande. Ce drapeau de sang est trop cher payé de folie, de mutilations, de massacres répétés inutilement. Oui, les « grands morts » apparaîtront bientôt, et ce ne sera pas magnifique. Ce sera un film, le *J'accuse* d'Abel Gance, un troupeau gigantesque de garçons ruinés, hagards, les yeux crevés, le visage dévasté. Des spectres, des colonnes détruites, des armées de misérables, de pauvres monstres défigurés : l'humanité morte. Charlotte jure :

– Ce salaud de Clemenceau ! Tous des salauds ! Leur froide intelligence d'en haut, comme ça, tranche dans le tas ! Et c'est la chair des hommes, de chaque pauvre homme. Il paraît que le gouvernement anglais vient de lui offrir une Rolls, à Clemenceau ! Il pérore sa guerre en Rolls, et le soldat pourrit dans les tranchées.

Le compromis de paix – sous condition que l'Allemagne rende l'Alsace-Lorraine – auquel rêvait Caillaux, voire Briand, était-il réaliste ? En mars 1914 on a beaucoup parlé de Mme Caillaux, épouse du pacifiste honni. Madame sortit avant 5 heures et ouvrit, en quelque

sorte, les hostilités. Avant Princip, avant Villain. Elle tira le premier coup de feu et tua Gaston Calmette, le directeur du *Figaro*. Il avait aidé la famille Dreyfus aux pires moments du deuxième procès. Le journal, désormais, menait une campagne redoutable contre Joseph Caillaux, accusé, entre autres, d'avoir conçu un impôt sur le revenu, de comploter pour la paix avec ses amis allemands. Mme Caillaux, épouvantée par la publication de lettres intimes, épouse zélée d'un mari volage et vaniteux, vit rouge. Elle s'entraîna au tir. Puis, armée d'un Browning, elle déboula dans le bureau de Gaston Calmette. Pan ! Pan ! Pan ! Pan ! Calamity Jane ou rien ! Mais Calmette, homme de plume, n'en était pas pour autant un Sioux. C'était Henriette qui portait une aigrette de guerre sur son chapeau. La squaw « Caillot » fut acquittée par un jury favorable, trié sur le volet, qui plaida la passion vengeresse.

Trois ans après, les femmes sont moins chouchoutées. Au lendemain des offensives meurtrières de Nivelles et de Mangin et des premières mutineries, il faut frapper de façon exemplaire. La danseuse orientale Mata Hari, dont le Paris léger et voyeur fut entiché pendant des années, a été arrêtée. Polyglotte et cosmopolite, elle dansait nue, sans frontières, sous le signe d'un Shiva de carnaval salué par Guimet. Contactée par les Allemands et les Français, acculée par des besoins d'argent, séductrice hétéroclite, elle accepta d'hypothétiques vacances d'espionne en communiquant des scories.

Anna condamne ce vagabondage érotique, cette vénalité sans frein, quand nos soldats meurent. Aline se tait. Albert dessille les yeux de sa femme. Il flaire dans cette affaire une manipulation. On avait besoin d'un coup d'éclat, de faire un exemple... La raison d'État prime sur la justice comme contre le capitaine Dreyfus. L'armée, sur le retour, a été condamnée par un tribunal de vieux militaires. Oui, on a fusillé Mata Hari, la danseuse et la cocotte, pur emblème des mythes de la Belle Époque. Comme si ces soudards qui ont tant prisé les danseuses se vengeaient et se lavaient maintenant de l'envoûtement sexuel qu'ils ont cherché auprès d'elles. La guerre fut un long crime auquel ne manquait pas le viol mais le sacrifice d'une femme libertine. Les matrones bourgeoises applaudirent comme à la guillotine. Tout rentrait dans l'ordre, si ces messieurs faisaient fusiller leurs maîtresses. Hélas, on a moins joui qu'en coupant la tête de l'illustre espionne Marie-Antoinette, elle aussi accusée par les hommes d'inceste et de

turpitudes érotiques. Mais à défaut d'une reine autrichienne luxueuse, une danseuse nue, c'est l'Inde mystérieuse... L'âne Gérôme aurait pu peindre la scène. Mais il était mort de braire contre la peinture moderne. Quand Charlotte vit la photo du peloton d'exécution des matamores emmenant Mata Hari au fort de Vincennes pour l'abattre comme une chienne, elle se révolta :

– Tous, ils me dégoûtent. Cette femme à peine sortie de leur lit, la cribler de balles ! Des salauds ! Ce sont eux qu'on devrait fusiller.

On dit que Mata-Hari regarda sans bandeau et sans faillir ces hommes si comparables à ceux dont elle avait tiré tant de spasmes de hamsters.

Avec le recul, quand je pense à Clemenceau, à Poincaré, à Hoche, à Foch, à Pétain, ce n'est plus tant à eux que je donne tort. L'affaire était si engagée... Presque cinquante ans plus tôt. Tout commence toujours plus tôt. Et, à la fin, c'est à l'homme même qu'il faut remonter, à sa pulsion. Peut-on changer l'homme ? Y gagnerait-il ? L'horreur est-elle inscrite dans nos atomes, dans ceux du cosmos ? Jaurès était-il un levier ? Un levain ? Il fut tué par l'homme. On ne pourra jamais demander à ma génération d'être impartiale. Nous avons vu nos enfants mourir de l'homme, des volontés martiales de leurs propres pères. Nous ne le lui pardonnons pas. Nous savons, désormais, que le crime peut être illimité. L'anéantissement universel est à notre portée. Dans quelque époque obscure, on verra l'humanité tout entière se ruer dans un suicide collectif. Comment protéger Charlotte de cette vague morne de la mort ?

Anna s'écrie :

– Les soldats en ont assez de la putain de guerre !

Ce même décembre 1917, la parousie ! Jérusalem est délivrée par les Anglais du joug des Turcs et des Teutons, de Parsifal et du Sultan, comme disent les journaux qui ont du style. Je vois partout ces hymnes qui fleurissent en louange de la croisade victorieuse contre le Hun et le Croissant des Sarrasins. On attendait la revanche depuis Godefroy de Bouillon. Depuis six cents ans et le sacrifice de Saint Louis devant Tunis. Jérusalem est-elle encore conforme à ce qu'en écrivait le mécréant Flaubert en 1850 : « Tout y pourrit, les chiens morts dans les rues, les religions dans les églises (...). Quantité de merde et de ruines (...). Le Saint-Sépulcre est l'agglomération de

toutes les malédictions possibles, (...) une église arménienne, une grecque, une latine, une copte. Tout cela se maudissant du fond de l'âme, s'injuriant (...). Si le Saint-Sépulcre était livré aux chrétiens, ils s'y massacreraient infailliblement (...). C'est putain en diable : l'hypocrisie, la cupidité, la falsification et l'impudence, oui, mais de la sainteté, va te faire foutre. » Voilà le vrai comique profanateur du bonhomme. Au Caire, il prétendait avoir vu un singe branler un âne... Hélas ! Cet effroyable impie aurait, pour un peu, remplacé la deuxième et la troisième syllabe du nom du prophète par « Homais ».

Quelle description Flaubert eût-il faite de la Palestine qui s'annonce désormais sous tutelle britannique ? Pour qu'ils se révoltent contre l'Empire ottoman, on avait pourtant promis aux Arabes un grand État. À force de pogroms russes et de persécutions européennes, les sionistes se sont installés en Terre sainte, où les conflits ont déjà éclaté avant la guerre... Au mois de novembre la déclaration Balfour, du ministre des Affaires étrangères britannique, « envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un foyer national juif ».

Albert conclut :

– L'Histoire humaine consiste, en croyant réparer, à semer les germes des guerres de demain. Il n'y a pas d'exception à la règle.

Albert a-t-il perdu, à jamais, dans la boucherie universelle son optimisme des Lumières ?

C'est Anna qui espère dur comme fer depuis que les maximalistes, les bolcheviks ont pris le pouvoir en Russie. J'ai le malheur de lui rappeler la sentence d'Hugo dans *Les Misérables* sur le communisme : « C'est une répartition faite par le boucher, qui tue ce qu'il partage. » Elle perd patience :

– Celle-là, tu me l'as assez rabâchée comme un gâteaux ! Que pouvait comprendre Hugo aux bouleversements du ^{xx}e siècle ? Déjà, en son temps, il n'a rien compris à la Commune ni à l'avenir !

– Oui, mais, comme tout vrai écrivain, il a un sens concret de l'homme auquel il ne faut pas demander ou imposer la lune !

– Eh bien, la révolution a eu lieu et elle a été naturelle ! Des masses de paysans se sont arrachés au joug des grands propriétaires ! Les ouvriers se sont révoltés, les femmes ont défilé en cortèges ! Du pain et la paix !

– Oui, mais le vœu des paysans est la propriété. Un paysan voudra toujours cultiver sa propre terre, selon son gré ! Je doute que le

nouveau régime les laisse longtemps libres d'agir.

– Tu confonds l'Histoire avec le pays de Caux !

– Le coup d'État d'octobre des bolcheviks a confisqué les balbutiements de l'expérience démocratique ! La guerre civile menace et justifie la reprise en main par les idéologues, le dogme, le Parti. Je ne crois guère à la table rase et je me méfie de l'internationalisme jusqu'au-boutiste qui en voulant tout, une forme de toute-puissance de l'idéal et de la théorie, risque d'aboutir à son contraire.

– Il n'y a pas eu de coup d'État ! Les bolcheviks devenaient majoritaires dans les soviets. Ce fut un coup de pouce ! Tu préférerais la Douma bourgeoise et Kerenski ?

– Dis ! Tu connais par cœur les leçons de Mme Brion... En fait, je ne sais pas. Je ne crois pas, je n'ai pas de croyance, je n'ai pas confiance dans les grandes solutions de l'homme. La guerre me laisse dans un doute féroce, où se glisse la conviction que l'homme ne sortira jamais de sa finitude. On ne change pas l'homme. Mais il faut lutter pour l'accommoder au mieux, par corrections graduelles, têtues. Je suis une sorte de possibiliste, je veux croire à la démocratie, à la république sociale, parlementaire, du jeune Clemenceau. Je reste fidèle à la tolérance de Jaurès. Je n'adhère pas à la grande cause collective, la grande mobilisation enthousiaste pour la grande solution définitive et internationale. Je n'adhère jamais. J'ai une horreur viscérale de l'adhésion. On sait ce que cela a donné, en 14 !

– Alors ? Il fallait garder le tsar ? Ou aider, comme on fait, Denikine à vaincre les rouges ? Lancer une nouvelle guerre ? Tu déliras !

Je pousse un léger rire.

– Tu sais, si j'ose dire... le communisme, c'est donner ce qu'on n'a pas – ou plutôt ce qu'on n'est pas – à quelqu'un qui n'en veut pas.

– Quel est ce charabia ? Ah ah ! Il me semble avoir déjà entendu la rengaine quelque part. C'est du Mallarmé, hein ? Tout ça pour nous cacher que tu es devenu un aimable républicain comme ton Monet ventru, adonné à son œuvre, à ses bosquets, à sa belle-fille, à son rôle, à son foie gras en croûte, à ses bretelles fleuries, cultivant ses millions à la Société générale sans se préoccuper du reste. Tu oublies le grand Courbet carré que tu adorais ! Tu es trop littéraire, trop individualiste, asocial, trop protéiforme, ondoyant et relativiste ! Sceptique et seul !

– Oui, je sais. Et suivant la thèse documentée de Durkheim, me

voilà candidat favori au suicide ! Tant pis ! Je ne crois ni aux idéologues ni aux masses enrégimentées par eux. Car les masses changent de messe, d'idéologue et de guide comme de chemise. Jamais seules, elles sont toujours bêtes !

– C'est, mot pour mot, ce que dit ton vieux Flaubert misanthrope et retranché. Moi j'espère, Charles ! J'espère un monde nouveau qui nous arrachera à la fatalité de nos guerres. Tu as toujours été pessimiste, c'est lâche.

– Tiens ! Pourquoi ?

– Parce que le pessimiste est sûr de gagner tôt ou tard, alors il désespère et ne fait rien avancer.

La révolution russe ne fait guère la une des journaux, absorbés par l'offensive allemande. Les renseignements nous arrivent par les filières d'Albert et par quelques articles dans la presse révolutionnaire.

Anna m'apporte un article du *Bonnet rouge* intitulé « Le triomphe de Jean-Jacques » : « C'est la pure doctrine de Jean-Jacques qui inspire les actes audacieux et les paroles énergiques des révolutionnaires de Petrograd. »

– J'espère qu'ils ne se souviendront pas seulement du *Contrat social*.

– Pourquoi ? me demande Anna.

– Parce que Rousseau est l'auteur d'une autre révolution, celle de l'individu justement. Son droit à la différence, à l'altérité. « Au moins je suis autre ! » clame-t-il. Il faut relire le passage des *Confessions* sur la fessée reçue des mains généreuses de Mlle Lambercier. Rousseau découvre sa particularité sexuelle, son plaisir passif de souffrir. Il se définit radicalement par rapport à cette tendance, il est intarissable sur sa « bizarrerie ». Souhaitons que les révolutionnaires russes fassent la promotion de chacune de nos bizarreries. Rousseau va encore plus loin. Le vrai bonheur, il le décrit dans *Les Rêveries du promeneur solitaire*, et que dit-il ?

– Je n'ai pas lu, me répond Anna un peu boudeuse.

Et je ne sais pas pourquoi je veux lui faire mal, mais j'insiste :

– On adorait Rousseau, Mathilde et moi. Eh bien, dans la « Cinquième Promenade », le seul bonheur digne d'être vécu est celui qu'il ressent en dérivant dans sa barque au gré du lac de Bienne, vide de toute intention, de tout projet, de toute préoccupation altruiste ou collective. Il fait corps avec l'instant présent. Il est uniquement

conscient d'exister. D'exister à l'état pur, sans rien qui contrarie cette extase. Et il est le premier à écrire ça, si justement, si fortement. J'espère que les révolutionnaires russes laisseront les rêveurs dériver, exister à l'état pur sans autre préoccupation d'aucune sorte.

Anna se rebelle :

– Voltaire est quand même globalement plus décisif.

– Non. Il est formidablement brillant, étourdissant, mais il n'invente rien ! Même pas la tolérance, que Montaigne a défendue avant lui. C'est Rousseau qui invente tout : le pire et le plus singulier, la merveille individuelle qu'il faut chérir, Anna, comme je t'ai chérie.

Anna, surprise, rougit et sourit.

Janvier 1918. Lénine et Trotski vont dissoudre la première Assemblée constituante russe, qu'ils considèrent à la solde des sociaux-démocrates et des sociaux-révolutionnaires majoritaires mais dévolus à la cause bourgeoise.

Gorki, pourtant l'allié des maximalistes, condamne cette dissolution. Bientôt, Lénine, à la tête de son Conseil de commissaires, annonce la dictature transitoire... « Le fanatisme de la conviction transcende toute autre considération », rapporte *L'Humanité*. Lénine va installer, par étapes, le pouvoir monolithique des bolcheviks et du Parti. De son côté, Ludendorff lance ses ultimes troupes d'élite dans une offensive désespérée. Débarrassé des Russes, qui ont tourné casaque dans une paix séparée. Les Allemands approchent. Nouvelle hantise de l'exode. Monet écrit : « Qu'ils viennent donc ! » On imagine la scène. Monet n'est plus un inconnu. Deux à trois officiers allemands flanqués de soldats entrent dans le jardin de Giverny. Un général toque, on appelle Monet, on cherche le peintre... On ouvre lentement la porte de l'atelier géant. Monet, assis dans son fauteuil d'osier, est au centre des grands *Nymphéas*. C'est l'océan du ciel qui se mire. L'ennemi se met au garde-à-vous devant l'infini. Avant de le piller, bien sûr...

Anna nous a pardonné notre dispute, Alexandre va un peu mieux. Il lui a dit quelques mots doucement. Charlotte brûle d'aller le voir. Aline et moi lui demandons d'attendre encore une semaine ou deux pour éviter à Alexandre le choc de l'émotion. Il se sent encore diminué. Il préfère lui aussi attendre. Charlotte lui écrit.

Anna nous annonce qu'elle a lu la lettre de Charlotte à Alexandre. Et il a souri. Son premier sourire.

Peu de temps après, Anna, qui ne veut pas nous enfermer dans son angoisse, m'écrit, non sans une ironie cruelle, que la vente de l'atelier Degas, son ami mort l'an passé, a lieu, chez Petit, sous les obus de la Grosse Bertha.

Peintures, explosions de pastels éblouissants, roses, bleus, jaunes et turquoise... Des chevaux de course élancés, fringants, des danseuses à gogo, vives, jetés battus, fusées, tutus virevoltants, toupies d'alacrité. Les mêmes danseuses abordées par de vieux messieurs riches au foyer de l'Opéra où se marchande le libertinage. Le comble : des femmes au bain, sous toutes les coutures, assises, accroupies, à genoux, renversées, s'essuyant partout, allongeant la jambe... Longues chevelures brunes, rousses, coulée fastueuse des reins, opulentes croupes, pieds lestes, bras agiles, épaules, ventres soyeux. Fascinant bouquet de tous ces membres miraculeusement sains, paisibles, souples, intacts, articulés...

« Tant de corps glorieux en contrepoint de nos gueules cassées et de nos infirmes définitifs », m'écrit Anna avec amertume.

Le monde est ce diptyque inconciliable. Le musée du Luxembourg, en grande forme, acquiert pour 400 000 francs un tableau d'une rare perfection triste : *La Famille Bellelli*, qu'éclaire, en secret, le sourire oblique d'une petite fille. L'amorce de ce sourire en pointillé, crevant l'armure de ce chef-d'œuvre glacial, vaut bien celui de la Joconde. L'ensemble de la vente monte peut-être à une dizaine de millions de francs. Des Allemands achètent par le biais de courtiers suisses ! Les manœuvres de la vie continuent sous la mitraille... Degas a définitivement tué les peintres académiques et réconcilié les portemonnaie du Rhin et de Navarre... Le vieux maître orléaniste et patriote, antisémite maladif, atrabilaire cabré dans son refus de la modernité technique, a fini sa vie en errant boulevard de Clichy. À moitié aveugle, vêtu de sa vieille jaquette couverte d'un macfarlane trop grand, coiffé d'un feutre flétri. Un clochard furieux, désespéré et solitaire qui tendait, par à-coups, les bras devant lui, pour ne pas tomber. En matière de bras et de femme, il n'avait adoré que ceux de la cantatrice Rose Caron les déroulant dans *Salammbô*. Mais ce fut Clemenceau l'amant de l'almée. Quand on interrogeait Degas sur la tragédie guerrière que nous traversions, il répondait : « C'est depuis

nos misères ! » Il entendait par là : depuis l'affaire Dreyfus !

Pendant Craonne, Nivelle, le Chemin des Dames jonché de cadavres. Il erre, le vieux Lear. Dans le tohu-bohu de la rue, il murmure : « La mort est atroce. »

Anna a suivi le corbillard de Degas. Monet y était. Les deux grands peintres furent à Manet. Ils furent aux deux siècles.

Les Allemands franchissent la Marne, ils sont à Château-Thierry, à soixante kilomètres de Paris. Cela recommence, cela recommencera toujours ! Cependant, Foch, à la tête des alliés – de plus en plus nombreux, de mieux en mieux organisés, équipés –, riposte et gagne. Un millier de chars percent, foncent. L'aviation appuie, c'est le schéma d'avenir. Les divisions américaines font la différence tandis que les alliés orientaux des Allemands se débandent. Clemenceau vient sur le front, félicite Pétain. Monet peint.

C'est le Sedan allemand, mais avec quatre années de retard. Sera-ce le dernier Sedan de l'horrible carrousel de nos tueries de porte à porte ?

Charlotte se passionne moins pour la révolution russe d'Anna que pour les Américains de la 1^{re} division d'infanterie, la Big Red One. Elle a conservé une photo du défilé qui a eu lieu le 4 juillet 1917, dans Paris, quand les premiers soldats sont arrivés : « *La Fayette we are here !* » Désormais, Charlotte répète cela, à tout bout de champ, mais en le modifiant : « *Alexandre, we are here !* » Les Américains continuent leur méthodique baroud. Charlotte suit leurs offensives pas à pas. Elle les adore. La voilà adepte du ragtime, du filet de bœuf Washington et de la volaille à la Wilson ! Pershing va assurer la victoire, et on libérera Alexandre. Je lui dis que c'est un coup de ma vieille amie américaine : Honora O'Hara, épouse Terranova ! Bientôt, Pershing, Patton et MacArthur reprendront les Éparges, Saint-Mihiel. Feront sauter nos vieux verrous sanglants. Quand nos troupes sont à bout de forces, membres brisés, charpie des corps, deux millions de soldats américains chassent les Allemands de la Meuse. Tout est dit. J'ai le sentiment que le monde a définitivement changé de pôle. Ce siècle sera américain et russe. Cela promet ! La vieille Europe saignée, cadavérique, entre dans sa définitive éclipse.

Joie d'Anna ! Alexandre est autorisé à rentrer chez lui. Après des

mois de traitement, d'entretiens difficiles. L'armée a cédé aux exigences des parents, à leurs arguments, à leurs supplications, à leurs amis. Alexandre ne pouvait pas retourner à la guerre. Il était encore tout en nerfs, en effroi, en stupeur, avec le bras qui revenait peu à peu, les tremblements qui s'atténuaient. Mais tout était si fragile. Il fallait tant d'amour, de calme, de silence. Il fallait tant de paix, car il faisait toujours des cauchemars de mort, de ravage. Il avait payé son lourd tribut à la patrie cannibale. Albert a plaidé partout la cause de son fils, le redoutable Paul Meunier s'y est mis aussi. Charlotte peut voir enfin Alexandre, qui vient à Étretat.

Je ne sais pas trouver les mots pour dire cela. Charlotte qui, d'un élan, se jette à son cou. La spontanéité, la fougue de Charlotte émanent de ressources de ferveur et de croyance que je n'imaginai plus chez elle, à ce paroxysme. Ma fille se découvre autre et femme résolue s'élançant sans hésiter vers son destin. Ce n'est plus ma petite fille. C'est une volonté, une liberté passionnée qui éclatent devant nous et qui nous transcendent, Aline et moi. Le génie de la vie, au milieu des pires malheurs.

Alexandre est là, tout fragile et frissonnant. La pluie de baisers de ma fille. La stupeur timide d'Alexandre. Leurs larmes, je m'arrête. Leurs silhouettes si fines, comme évaporées dans la lumière de la mer.

Aujourd'hui, à Étretat, alors que les lilas fleurissent, que l'écume s'épanouit contre l'étrave des falaises, on enterre le capitaine Clarrie Wallach. C'est un Australien qui a été blessé dans la Somme puis qui a connu une longue agonie de gangrène. Il brilla, il fut un rugbyman illustre. Je pense aux Aborigènes tués, eux aussi, dans la Somme ou en Turquie, à Gallipoli, aux Indochinois, aux Sénégalais, aux Indiens d'Amérique encore... Aux Arméniens exterminés. La guerre totale. Les parents des Aborigènes vivaient nus, habités par « le temps du rêve ». Le progrès aura sauvé tout le monde !

Les Allemands nous assaillent encore quand un journal de Stockholm révèle que le tsar vient d'être fusillé sur ordre du soviétique de l'Oural. Albert croit que c'est sous l'ordre de Lénine. Mais la nouvelle ne fait guère la une. On se bat aux portes de Paris. Ce tsar nous entraîne dans l'hécatombe. La tsarine était la petite-fille de la reine Victoria ! Anna résume un hommage un peu las et hâtif sur les époux :

– Il était nul, elle était folle, Raspoutine régnait.

Ce n'est que bien plus tard, en 1924, qu'on apprendra la vérité : toute la famille fut assassinée, les parents, les jolies filles, le fils hémophile, les domestiques et le chien...

Pour le moment, personne n'imagine la cave du massacre. Pourtant, le conseil révolutionnaire de Lénine et de Trotski décrète un régime de terreur contre la bourgeoisie. Anna n'en démord pas. C'est de la légitime défense, je ne suis qu'un humaniste impuissant, velléitaire, complice de la réaction.

– Alors ! C'est la dictature de droite ou le conseil des commissaires révolutionnaires : pas de milieu !

Soudain Anna sanglote :

– Je t'en prie, Charles... on arrête.

Le 9 novembre 1918, Alexandre et Charlotte pleurent la mort d'Apollinaire. Terrassé par la grippe espagnole. « Voici que vient l'été la saison violente / Et ma jeunesse est morte avec le printemps. » Nous lisons *Calligrammes* de l'amour et de la guerre. Alexandre, avec ferveur, répète : « C'est ça, c'est complètement ça ! »

*Me voici devant tous un homme plein de sens
Connaissant la vie et de la mort ce qu'un vivant peut
connaître
(...)
Blessé à la tête trépané sous le chloroforme
Ayant perdu ses meilleurs amis dans l'effroyable lutte...*

Alexandre pleure sur ce joyau du désespoir.

*Deux fusants
Rose éclatement
Comme deux seins que l'on dégrafe
Tendent leurs bouts insolemment
IL SUT AIMER
quelle épitaphe.*

En Autriche, dans son atelier glacé, l'intrépide peintre Egon

Schiele, ce Rimbaud de la peinture, est mort à 28 ans, quelques jours après sa femme, de la même épidémie de grippe. Les jeunes filles misérables et si hardies qui lui servaient de modèles meurent aussi. Aux morts de l'horrible tuerie des hommes en guerre s'ajoutent de nouveaux millions de victimes. La vie n'est rien, la peste revient, Monet peint.

Enfin, à l'extrême... le 11 novembre, les carillons éclatent. Nous nous regardons. Nous ne fêtons rien.

C'est fini.

Clemenceau, l'inflexible, monte à la tribune de l'Assemblée nationale pleine à craquer. La Chambre est debout, le public debout. Le Tigre petit, enfoui dans ses rides, dans sa barbe, dans sa jaquette. Les yeux en larmes. Il lève les bras. Les ovations triomphales fusent, explosent, se succèdent. Il dit : « Le feu a cessé au front à 11 heures du matin. » Silence foudroyant. Puis l'ami de Monet chante « la France une et indivisible ». Il célèbre la victoire de « nos grands morts ». *La Marseillaise* éclate partout. Jusque dans les rues d'Étretat.

Ce sera la paix des millions de morts, d'amputés. La paix de la grande destruction, de tous les fléaux. La paix des sept plaies. La sérénité des ruines. Je vois les falaises hautes, dans la marée mobile.

Aline, angoissée, me demande :

– Est-ce que ça recommencera ?

– S'ils se rallient au message d'Hugo en 1871 : « Ma vengeance, c'est la fraternité », alors on fera l'Europe à laquelle il a rêvé. Si on se venge, qu'on écrase de dettes et qu'on étrangle l'Allemagne... ce sera la faute fatale.

Albert pense comme moi. Anna s'entête dans les thèses de Louise Bodin, d'Hélène Brion, de Lénine et de Trotski. Elle rêve toujours d'une Europe révolutionnaire et communiste qui réglerait tous les problèmes.

Aline déclare :

– Moi je veux l'Europe de la paix, d'Hugo, de Zola, de Monet, des artistes républicains, de Boudin, du Jaurès démocrate. On sait ce qu'ils ont fait !

Alors Alexandre déclare lentement, de sa voix blanche, détimbrée :

– Il faudrait d'abord braver toutes les oppositions, les haines et commencer par faire de l'Alsace-Lorraine un creuset de fédération, un laboratoire de bilinguisme, d'échanges, d'associations, d'intelligence

sans frontières. Inventer une Renaissance : Paris-Berlin. On a trop souffert des deux côtés, trop payé !

On n'en croit pas nos oreilles. Il a parlé longuement, sans trembler. Ainsi, Alexandre peut doucement revenir vers nous.

Je l'emmène sur la mer, nous suivons le rivage par beau temps clair. Les falaises semblent l'apaiser, les arches solennelles. Le rythme ample. Quand il s'agite, je lui parle de Monet, de Courbet. Il m'écoute puis il décroche, son regard fixe le fond du bateau. Souvent, il dort à la maison, car ses relations avec sa mère restent compliquées. Trop d'angoisse. La nuit, si un cauchemar l'assaille, c'est Aline ou Marguerite qui accourt. Nous conjurons Charlotte de rester dans son lit, de se réserver pour le lendemain. Je suis lâche, j'ai peur de l'avenir de ma fille liée à Alexandre. Aline est traversée des mêmes éclairs d'appréhension, de peur.

Aline et moi lisons un texte inouï de Cendrars qui raconte sa guerre : « À coups de poing, à coups de couteau. Sans merci. Je saute sur mon antagoniste. Je lui porte un coup terrible. La tête est presque décollée. J'ai tué le Boche. (...) J'ai frappé le premier. J'ai le sens de la réalité, moi, poète. J'ai agi. J'ai tué. Comme celui qui veut vivre. »

Voilà mieux que « Le dormeur du val » de Rimbaud. On n'arrêtera pas le tranchant moderne de la beauté barbare...

Rémy est arrivé. Nous sommes dans la villa d'Anna. Les retrouvailles des deux amis ont été une étreinte muette. La paix de l'amertume, la jambe coupée, l'angoisse de nos fils, leur mémoire mutilée.

Il faudra lutter pendant des années pour faire reculer les ombres, les hantises, la convulsion de l'effroi. Souvent je vais contempler le portrait de Julie, ma mère.

Monet a offert à l'État les « grandes décorations », qu'il s'acharne à ne pas finir. Il ne finira jamais. Il se plaint, il n'en peut plus, il devient aveugle, il ne renonce jamais... Il brosse d'incroyables brouillards de couleurs confuses. Un chaos sauvage, halluciné. Il peint dans sa mémoire.

Son voisin, Pierre Bonnard, au Vernonnet, peint *Grande Terrasse* la même année, en 1918. Il s'est installé, comme on sait, dans la même vallée que le maître, du même côté du fleuve. Il traverse les mêmes bras de rivière et il voit tout autre chose. Les « grandes décorations »

le stimulent, comme Monet en 1883 excité par le précédent de Courbet à Étretat qui, lui-même, lui succéda l'été 1869. La proximité ne tue pas, elle attise, galvanise. Bonnard peint différentes versions de ses jungles normandes en panoramiques fabuleux comme les vues d'un dieu Pan. Ébullitions de feuillages, nuées végétales tissées, amalgamées. Moutonnements chamarrés de vert et de rose magenta, luxuriantes nébuleuses, bourgeonnements sauvages de l'Âge d'or... Tout est touffu mais s'ouvre sur le fleuve d'une Amazonie infinie. Et le ciel est d'or azuré, d'or rose. La terre orange. Les arbres sont beaux comme le plumage d'un perroquet. Il invente le jaune Bonnard, l'orange irradiant, le bleu-violet, le parme, le rouge framboise, le fauve, le vert Bonnard. Nulles meules, nuls nymphéas lancinants. Mais un Congo normand et cosmique qui s'épanche vers la Seine d'Afrique.

Quand je le découvrirai, comme je me sentirai proche de lui ! De son excès, de son affabulation fantastique. Peu lui importe, à lui, l'alibi du plein air, le supposé rendu de la perception instantanée ! Il plonge dans sa vision jusqu'au cou. Il vit dans sa fructification merveilleuse, sa végétation de corail, ses camaïeux de couleurs surnaturelles. Il peint dans l'atelier l'enchantement de l'univers réverbéré, réinventé. Marthe, sa compagne, et Renée, sa maîtresse, sont assises à la même table du jardin de prodige qui transcende leur lutte à mort. Le paradis, d'une primitivité envahissante, engloutit nos vaudevilles et nos tragédies. Nous sommes de bien petits personnages chez Hésiode, Épicure, Lucrèce ou Darwin. Sur la terre ou déjà dessous. *Grande Terrasse*, au-delà de son premier plan calme, horizontal et familier, développe et gonfle ses enroulements de typhon, ses cœurs de cyclones. Tandis que s'ouvre encore plus d'infini, d'or cosmique, là-bas.

Oui, je l'affirme, aujourd'hui, en cet automne 1927. Belle et terrible est l'injustice de la vie ! Soyons justes : l'art des mortels est là. Les hypothétiques dieux immortels ne créent pas, rien ne manque à leurs statues. La marque de l'homme moderne, c'est d'être debout, démis de Dieu, lucide, conscient de la mort, donc créateur, dans le silence de l'infini dont il ne connaît pas le secret. Hugo divinisait encore l'infini, mais il le confondait souvent avec lui. C'est fini avec Rimbaud, Flaubert, Maupassant, Proust, Courbet, Monet, Manet, Mallarmé, Bonnard, Apollinaire, Picasso... L'art est leur unique transcendance. Rimbaud est un adolescent sacrilège qui finira par

renier, outre le bon Dieu, la poésie. On ne fait pas mieux ! Flaubert athée, styliste à mort. Maupassant a nourri son œuvre et sa boulimie pornographique de l'obsession du néant. Proust ne dresse une cathédrale qu'à ses réminiscences. Il n'est d'extase que de la sensation retrouvée. Chez Courbet, l'origine est un beau sexe de femme et c'est déjà beaucoup. La lumière de Monet est magnifiquement physique. Le regard de l'Olympia en dit long sur l'absence de Dieu. Elle nous déclare calmement : « Tu ne ressusciteras pas. » Mallarmé chante l'Absence, l'Aboli, et cisèle au néant son écrin le plus pur. Apollinaire, mon préféré, a la tonalité poignante d'un mystique sans Dieu : « Le grand Pan l'amour Jésus-Christ / Sont bien morts. » *Les Demoiselles d'Avignon* sont une transe du chaos. Ainsi sommes-nous les premiers mortels.

Clemenceau s'est levé. Un mortel sans Dieu, en pleine forme. Il fait sa gymnastique et visite son jardin, sa volière, son amandier. Il part au boulot national et roule dans sa Rolls, au petit matin. Neuf coups de feu éclatent. Une balle lui traverse l'omoplate jusqu'aux poumons. Le Tigre la gardera soigneusement dans le coffre, près de l'aorte. Cela ne l'empêchera pas de courir l'Inde, l'Égypte, l'Amérique. L'agresseur est un ouvrier anarchiste : Émile Louis Cottin. Il déclare pour se justifier qu'il a tiré « pour supprimer toute autorité ». Voilà qui a le mérite d'être clair. Sollicité par Clemenceau, Poincaré lui accordera la grâce. Après tout, on avait bien gracié Villain, l'assassin de Jaurès, et Henriette Caillaux qui jouait les Buffalo Bill au *Figaro* et tua le directeur. Oui, la Rolls de Clemenceau, tueur républicain à ses heures... comme les deux Rolls Silver Ghost du tsar Nicolas II, tueur des révoltés de 1905. Lénine, tueur du tsar, circulera lui aussi dans sa Rolls, une Silver Ghost d'occasion. Comme dit le sage darwinien : « Si à 50 ans le tueur n'a pas sa Rolls, il a raté sa vie. » Demain, quelle Vierge jouant de la guitare dans sa Rolls apparaîtra à Picasso, dans la grotte de Fátima ?

Les pressentiments d'Albert se confirment. Le traité de Versailles cornaqué par Clemenceau, tout juste rétabli, étouffe l'Allemagne. Il me dévoile que Ludendorff songerait déjà à la revanche appuyé sur le ban et l'arrière-ban des nationalistes humiliés, exaspérés. Nationalistes de France et d'Allemagne sont donc revenus au point de départ. Détruire

l'Allemagne, détruire la France. Voilà l'avenir. Ou fuir sans Rolls.

Justement, la presse nous informe de cette mâle déclaration estivale et nuancée de Lénine : « Nulle part au monde il n'y a et ne saurait y avoir de milieu. Ou bien la dictature de la bourgeoisie (dissimulée sous la pompeuse phraséologie socialiste-révolutionnaire et menchévique, la Constituante...), ou bien la dictature du prolétariat. Celui à qui toute l'histoire du XIX^e siècle n'a pas appris cela [« à 50 ans »] est un imbécile fini. »

Anna vaillamment contresigne : pas de milieu ! Belle dans l'excès à faire peur. Alexandre, Aline, Charlotte et moi-même nous proclamons membres du milieu, des imbéciles réunis et petits-bourgeois républicains réactionnaires comme Hugo, Zola, Mallarmé, Monet, Manet, Cézanne... Je m'insurge donc :

– Non ! Non... Le milieu n'est pas le juste milieu, c'est plus romanesque, car cela tient des deux bords, d'un va-et-vient entre les vulgates doctrinaires qui prétendent incarner le Bien. Qui sont toujours le Mal l'une de l'autre et bizarrement complices. Qui plus est : si le capitalisme universel s'accomplit dans son absolue pureté, c'est la mort. Si le collectivisme universel s'accomplit dans son absolue pureté, c'est la mort. Le milieu c'est le jeu. L'entre-deux est vaste, mêlé, impur. C'est le mouvement, c'est la malice du vivant, du roman de nos vies. Décréter comme Lénine qu'« il ne saurait y avoir de milieu », c'est tuer l'art mobile, chaotique et paradoxal, toujours confisqué par les dictatures de la grande solution.

Anna, railleuse :

– Étretat entre ses deux portes, quoi ? De l'Aval à l'Amont mon cœur balance !

Nous sommes tous montés voir à Paris le *J'accuse* d'Abel Gance qui fait grand bruit. Nos deux familles se réunissent dans la salle de cinéma. Nous craignons que les images ne mettent Alexandre à la torture. Charlotte lui serre le bras. Rémy et sa mère sont auprès de nous. La puissance de Gance nous étreint et emporte tout. Elle sublime nos angoisses. Son souffle, sa colère, sa prière, son génie visionnaire. Les morts sortent de leurs sépultures. Les voici qui arrivent, les vrais visages qui reviennent vers nous, en cortèges lents, titubants. Nos fantômes. Nos pauvres ressuscités en route. Nos hommes, nos pères, nos frères, loqueteux, boueux, au visage cabossé, le crâne couvert de pansements, horriblement mutilés, désossés, nos fils aux yeux crevés.

Je n'ai jamais entendu monter du silence pétrifié de la foule, soudain, un tel cri de pitié.

Bouffée de soleil, changement d'ambiance. Nous lisons Proust, la même année : *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Ouf ! La dictature de la sensation subjective. Nouveau Goncourt, aux antipodes du *Feu*, de son présent macabre, de la boue, des trous, des hordes de la guerre. Léon Daudet, membre du jury, preux défenseur de Proust, se fend d'un article à la une de *L'Action française*. Il n'est plus question de déféquer, comme il l'avait fait, sur une pièce d'Henry Bernstein : « Tout est juif, là-dedans, hideusement juif. » Proust « est le magicien et le transformateur des ressources infinies qui sont en nous (...). Laissez faire cette coulée d'or bruni et de flammes courtes, et vous verrez le palais qu'elle édifiera ». Signé « Léon Daudet, député de Paris ». Léon, histrion de l'ignominie et bon génie de Proust.

Balbec est une plage d'enfance ritualisée, choyée, intemporelle, un sable de jeunes filles bondissantes et saphiques. Marcel : un monstre de voyeurisme évoluant sous l'ombrelle de son chapeau et par les lacis imparables de sa syntaxe. Notre confrontation de Proust et de Barbusse, à trois ans de distance seulement, nous ouvre une disparité, un gouffre. Même si littérairement Proust remporte la palme de la virtuosité. Un million et demi de soldats tués, chez Barbusse – malgré des pages d'une vérité féroce et certaines d'une grande puissance plastique –, n'égalerait donc pas le dédale d'une âme bourgeoise ? Les labyrinthes de Vauquois pèseraient moins que les méandres bronchiques d'un fils de banquier ? Proust : cet Himalaya de l'asthme. De son côté, le peintre Elstir nous restitue une sorte de Monet littéraire, emprousté... Oui, tant de descriptions fines, délicates, de maniérisme, de sortilèges, d'analyses étourdissantes, de blessures câlinées, d'effrois de luxe, d'amphigouris de génie nous sidèrent, nous qui ne sommes pas encore sortis des fureurs frontales du *Feu* et de sa langue du peuple. Balbec, c'est un peu l'Étretat des touristes parisiens dans un miroir. « (...) au pied des immenses falaises, la grâce lilliputienne des voiles blanches sur le miroir bleu où elle semblaient des papillons endormis ». Ou bien : « ici une vague de la mer écrasant avec colère sur le sable son écume lilas, là un jeune homme en coutil blanc accoudé sur le pont d'un bateau ». Barbusse n'aurait pas fait « las, là », comme ça. Et cette colère esthétique, aussitôt lissée par

l'éclat des fleurs... Barbusse n'aurait pas pu l'évoquer ainsi. Dans la boue et les pourritures des tranchées. Proust est un reflet lointain de nous-mêmes. Notre histoire oubliée dans un mirage fixe et flottant d'aubépines, un parfum d'« invisibles et persistants lilas ». Un Monet. Pourtant ces réminiscences me parlent parmi les morts. Proust, c'est, un peu, ce que j'ai si longtemps entrevu, guetté, au travers de ma haie, quand les Gosselin recevaient dans leur villa, de leur Côté, et qu'Anna courait, jadis, entre les sœurs Morisot...

Anna n'est pas allée jusqu'au bout du livre de Proust, qui n'est pas de saison pour elle. Certains des personnages lui rappellent trop ces figures vaines qu'il lui est arrivé de croiser dans les salons parisiens de sa jeunesse. Leur babil intempérant. Charlotte aime Balbec. Alexandre en lit, parfois, deux ou trois pages, mais il se fatigue et préfère Apollinaire. *La Chanson du mal-aimé* le bouleverse et le panse dans le rythme d'une beauté accordée aux affres de son siècle.

À travers le rideau de la guerre apocalyptique, Étretat nous apparaît. Nous sommes des revenants. Notre présent est devenu surnaturel. Albertine, Gilberte, Mathilde, Anna... Jadis. Sur la plage, dans les lits de nos amours.

Les mois sont longs. Alexandre oscille, s'enferme dans sa tristesse ou s'exalte soudain. Il peut être d'une gaieté trop folle qui parfois nous angoisse. On les voit, Charlotte et lui, marcher sur les galets, l'un contre l'autre, vers la porte d'Aval. C'est, chaque fois, la même émotion, un bonheur dont on a peur.

Un soir, je le surprends assis sur un rocher. Il regarde l'arche d'Aval et me navre :

– Il y a des moments où ces choses ne veulent plus rien dire. Je n'ai plus de connivence familière avec elles. C'est irréel, je me sens... dans la nuit. Ma poitrine se vide, c'est un gouffre en moi. L'effroi. Tout est horrible. Il me semble que je suis avalé dans la mort.

Je me tais. Je l'écoute, il reprend :

– Les plus forts ont résisté, protégés par la carapace d'inhumanité qu'ils se sont fabriquée. Moi, j'ai été envahi. Mais je ne peux pas le raconter... Il y a nous et il y a vous. Et c'est sans partage. Le langage est trop linéaire, civilisé. Il n'y a pas de récit de l'horreur.

Alexandre, quelques jours après, nous surprend d'une décision inouïe. Il va prendre des leçons de pilotage au Havre, à Octoville. Il se

lance aussi dans la photographie. Charlotte s'est remise à sculpter. La vie... Puis Alexandre renonce à quelques leçons, les doutes l'assaillent. Il part seul marcher vers l'Amont. Charlotte retient ses larmes. Il lui a demandé doucement de ne pas l'accompagner. De nouveaux cauchemars le ravagent. Ses cris d'horreur, la nuit, nous tétanisent. C'est la guerre qui hurle. Des visions de mort qui s'abattent sur lui. Charlotte, désormais, va le rejoindre. Le calme revient. Nous nous tenons, Aline et moi, main dans la main. Nous attendons. Nous redoutons une nouvelle crise.

Aline me demande au bout d'un long moment de veille :

– Tu crois qu'ils se sont endormis ?

– Oui, ils dorment tous les deux maintenant.

Augustine meurt. Marguerite se marie et rentre à Haïti. Adieu, paquebot du Havre, vaisseau des vivants et des morts... Marguerite, mon beau navire, pénètre dans la mer caraïbe. Heureuse. Ce sont des catastrophes ou la joie pure. Alors, l'été, nous avons vu Matisse peindre la falaise d'Étretat, la plage.

– C'est un monsieur qui ressemble à un psychiatre, me dit Charlotte.

Ses tableaux plaisent à Alexandre, étales et paisibles, les humains résumés de loin. Mer et falaise en lignes calmes et couleurs simples. Peu de matière. On pourrait habiter dans la mélodie claire sans se lasser... Matisse, l'anti-Verdun.

Alexandre aime Charlotte, Charlotte aime Alexandre. Anna et moi nous échangeons des regards intemporels.

Toute la famille monte à Paris, où nous avons de vertigineux rendez-vous : Courbet, Monet !

Enfin, *L'Atelier du peintre* a quitté ses propriétaires privés pour entrer au Louvre. Immense fresque où je revois le bonhomme que j'ai connu, aimé, il y a cinquante ans, et que l'imbécile persécuteur Mac-Mahon nous a tué. Au centre, Courbet peint, entre un enfant et une femme nue, claire, belle en chair, inclinée vers le tableau que le maître exécute. Elle n'est ni le modèle ni le motif de l'œuvre. Sa nudité est arbitraire. Le peintre l'a voulue, sans justification réaliste, comme Victorine Meurent dans *Le Déjeuner sur l'herbe*. Elle est le premier témoin du long geste michelangelesque qui pointe la main et

le pinceau. *Primum movens*. Le bras du peintre semble séparer les deux parties du tableau : les élus à droite, les damnés à gauche. Où sommes-nous ? Charlotte et Alexandre à droite.

Tout à droite, justement, Charlotte, rouge d'émotion, reconnaît Baudelaire lisant pour l'éternité. Auprès de lui, celle qu'il aima, la belle Apollonie Sabatier drapée dans un châle luxurieux. Bonjour, monsieur Bruyas, le fidèle mécène. Albert identifie Proudhon. Dans l'ogive lumineuse du fond, une amoureuse enlacée, en robe bleue. De l'autre côté, le volet gauche, plus débraillé : un curé, un chasseur, Napoléon Nain en braconnier, un soldat de la Révolution, une femme allaitant, un fossoyeur, un clown coiffé d'une plume rouge, un marchand, un crâne, un christ, Achille Fould, tout à gauche, qui tient une cassette d'usurier – Dieu soit loué, peut-être ! car Courbet est mort avant l'Affaire. Des chiens, un chat, des casquettes, des violons, des hauts-de-forme, un charivari de vie triviale. « C'est le monde qui vient se faire peindre chez moi »... « Comprendre qui pourra ! » Cet Avènement du rayonnement de la peinture est l'antithèse d'*Un enterrement à Ornans*.

Au cœur de la toile globale, le tableau que Courbet est en train de jauger de son œil expert et de son pinceau aigu. Un paysage s'ouvre, vert, bleu, voici la source de la vraie lumière. Ainsi que dans les plis de la robe rose et soyeuse chue du beau corps de femme à l'éclat lunaire.

Alexandre vigilant, comme éclairé.

Et ces fonds d'architecture sombre, nuancés d'ocre et de bruns chauds, sans motifs. Anna est frappée par ce mélange de culte, de rituel et de cohue rustique affairée. *L'Atelier* est un temple, ample, profond, alchimique, une architecture d'écuries royales ou de grandes catacombes mystérieuses. Une arche. Une vanité et une épiphanie. Le nu, le crâne, l'oraison, le geste du peintre aurolé, son beau profil d'Assyrien, comme il disait. Ce visage magnétique que je n'ai pas revu depuis cinquante ans ! Calme, précis, plein de force et de finesse. Profil baigné de lumière. Ici, dans cette grotte d'Ornans. Ce sanctuaire d'Assur. On pourrait tous entrer dans *L'Atelier* du cher Courbet. Nos couples vieux et jeunes, toutes nos vies. Directement traverser la porte d'Aval du paysage central et lumineux. De l'autre côté, Courbet, malicieux, nous attendrait pour marcher sur la mer en tenant la main de la femme nue.

Alors Anna nous emmène, en taxi pétaradant, rue de Rome, dans le salon de Durand-Ruel. Le vieux marchand consent encore à ouvrir ses collections à notre visite. Alexandre, Charlotte, Albert, Anna, Aline et moi, nous allons voir *Terrasse à Sainte-Adresse* avec sept ans de retard par rapport au premier rendez-vous envisagé. Paul Durand-Ruel est un homme assez trapu, sans grands chichis, aimable, simple, vêtu de noir, moustache blanche. Il ne marche presque plus.

C'est comme un lever de rideau. Je ne rêvais même plus à ce moment.

Nous admirons d'abord les panneaux fleuris, fruités, des portes à double battant du salon peintes par Monet. Puis nous nous arrêtons devant *Le Déjeuner des canotiers* de Renoir. La vie ! La pulpe de la vie, en dépit de tout. Anna est touchée par deux autres tableaux du maître : *Danse à la campagne* et *Danse à la ville*. Aline Charigot, devant nous, est la danseuse du tableau campagnard et Suzanne Valadon celle du tableau citadin et luxueux. Elles dansent éternellement dans le grand salon de Durand-Ruel.

Alexandre dit à l'adresse de Charlotte :

– Tu es encore plus belle que Suzanne et tu n'as pas l'air de béatitude bovine d'Aline Charigot.

– C'est méchant pour la grosse Charigot, mais cela me fait plaisir... Tu peux continuer comme ça tant que tu veux !

Alexandre éclate de rire. Il nous semble voir sa main caressante descendre le long des fesses de Charlotte. On échange quelques furtifs regards, le cœur battant d'espérance.

Degas, Cézanne... Nous sommes stupéfaits, nous baignons dans une sorte d'apesanteur irréelle.

Enfin, c'est elle. Toute ma vie je l'aurai attendue.

Terrasse s'ouvre sur l'infini de la mer peuplé de tous les bateaux du monde et du temps. Navires épiques ou psychopompes. Au premier plan, l'éternelle femme blanche vue de dos, sous l'écarquillement de son ombrelle immaculée. Oui, je le répète, je sais que c'est la tante de Monet. Mais la rayonnante figure cachée a toujours réverbéré dans mon rêve l'image de ma mère au Havre. Le père de dos, le couple plus près du flot : la jeune fille à l'ombrelle jaune, le jeune homme. L'incroyable effusion des géraniums et des glaïeuls rouges. Le jaune, le bleu. Le feu, le feu vital ou quoi ? Quel bouquet inouï, sacré ou sacrilège ? Rituel. Baptême extraordinairement immobile. Les

drapeaux claquent. Ma patrie est la peinture. L'éclairage de la scène immortelle. Anges ou spectres, beaux fantômes de la mémoire, avons-nous assez navigué de la belle aube... ? L'ombre légère qui plane sur la mer et l'illumination du premier plan. Le voilier solitaire attend quel voyageur du triste soir ?

Je suis ému, je m'éloigne, je reviens vers le tableau pour le contempler et vraiment le voir en profondeur, tant, comme je l'ai déjà dit, la confrontation avec l'œuvre de nos rêves est une expérience qui sidère, aveugle. L'œuvre est simplement là. Elle brille, comme résumée, optique. Celle dont nous ne connaissons que des reproductions, que nous avons chargée de toutes nos obsessions, de toutes nos utopies personnelles. *Terrasse de l'au-delà...* Le père Durand sourit. Je m'immerge dans mes regards. L'œuvre m'habite petit à petit, je la retrouve et je la découvre. Elle respire en moi et vit dans cette éternité au présent qui est si envoûtante, avant de replonger dans mon imaginaire et ma mémoire, de creuser de nouveaux sillages. Je pense à Julie, à tous les Havre de ma vie. Monet, Boudin, Courbet, Pissarro, Picasso : *Souvenir du Havre...* Je contemple le jeune homme qui parle à la jeune fille à l'ombrelle jaune, juste contre le parapet qui les sépare de l'étendue marine. Le vieux Durand-Ruel a vu mon interrogation. Il me dit :

– Guillemet a servi de modèle au personnage.

Je sursaute en entendant mon nom. Aline rit et précise :

– Antoine Guillemet !

Durand-Ruel, ce vieillard bienveillant, est le passeur des Dieux. Le Noé de la peinture. Il acheta, à l'origine, *La Mort de Sardanapale* de Delacroix. Un jour, au début de sa carrière, il déboule dans l'atelier de Manet et emporte tout ce qui figure sur les murs : vingt-trois tableaux ! Ainsi, il racheta tous les Boudin en 1881, comme il le révèle à Aline quand elle lui déclare qu'elle préfère Boudin à tout. Il lui dit que Boudin fut le premier à exprimer son soutien à Courbet arrêté, prisonnier, libéré sous conditions. C'est vrai, j'ai lu la biographie de Courbet du merveilleux Georges Riat. Je recopie pieusement la réponse de Courbet à Boudin : « Je suis d'autant plus content d'avoir reçu votre charmante lettre qu'il y a bien des lâcheurs dans le temps qui court. (...) Je suis à Neuilly chez le docteur Duval (...). J'ai enfin échappé à ces ignobles prisons (...). Je peins des fruits (...). Venez avec (...) Monet, et même les dames, si le cœur leur en dit. Bien des

choses à tout le monde et à votre dame en particulier. » Ce sont ceux du Havre et de Honfleur, de Rouen, de Trouville, de Deauville, d'Étretat. Ceux d'Amérique. Des peintres du ciel et de l'eau...

Cette lettre du vieux Boudin à Monet qui s'est déjà lancé dans l'épopée des *Nymphéas*. Boudin, nostalgique, évoque ses moments passés à Sainte-Adresse avec le jeune Monet qu'il emmenait peindre en plein air, dans la vallée de Rouelles et du côté de Frileuse. Ils étaient pauvres, alors, et devaient ignorer l'existence de Camondo et de Durand-Ruel. « Nous avons eu tous à ce moment des angoisses cruelles du côté de la galette... (...) Vous rappelez-vous une certaine collation que nous fîmes à Villerville ? C'est loin tout cela. (...) Nous avons encore à cette époque bon pied bon œil et l'espoir en l'avenir (...) vous aviez quinze ou seize ans lorsque je vous vendais des crayons à dessiner... »

Oui, c'est loin, Villerville, c'est tout là-bas.

Le vieux Durand recruté, presque invalide, dit encore à Aline comment Boudin mourut. Il s'était toujours senti en exil à Paris. À l'agonie, on l'a ramené à Deauville. On a ouvert la fenêtre de sa villa Les Ajoncs, pour qu'il parte en regardant la mer et surtout le ciel qu'il avait créé. Aline adorait cette légende qu'on lui avait déjà racontée.

Durand-Ruel connaît ses bonshommes. Lui, le catholique, le monarchiste, il aime mon Courbet, tout radical et athée qu'il fût. Il prit sous sa garde, rue Laffitte, *Un enterrement à Ornans* et *L'Atelier du peintre* menacés en 1870 par les Prussiens. Et quand, trois ans plus tard, Courbet, banni, ruiné, est condamné à rembourser la fameuse trique Vendôme, quand ses tableaux vont être saisis, Durand-Ruel, qui abomine pourtant la Commune, lui sauve encore la mise. Une astuce lui permet de devenir propriétaire des tableaux, qui ne peuvent plus tomber sous la saisie. Une escroquerie catholique pour sauver la beauté.

J'ai envie soudain qu'on aille tous là-bas, au Havre, voir le port et la mer.

Quatre jours passent, et nous sommes sur la jetée battue d'écume et de vent. Nous revenons le long du bassin de Southampton. Un paquebot est là, le *France*. Je vois une femme de dos sous son ombrelle blanche, à côté de ses bagages. Je m'exclame, subjugué par la très vieille voyageuse :

– Honora Terranova !

Elle se retourne, me sourit, et me corrige :

– Non, mon petit Charles, je m'appelle en fait Louise Laquerre. Et j'ai toujours été française !

Elle s'interrompt, frappée de stupeur, lance :

– Et Armand ? Armand ? Mon Dieu... Oh oui, hélas, je sais... Ils sont tous morts, désormais. Et moi, je repars une dernière fois à New York, petit ! Si dans dix ans, dans vingt ans, mon cher Charles – pendant que tu chercheras ta mère aux enfers –, une ombre te tape sur l'épaule, ce sera moi ! Il faudra en profiter, car les rencontres sont brèves là-bas... On passe, on se reconnaît, on disparaît. On s'éteint, on ne sait si on s'est retrouvés. On ne sait plus qui est qui. Quelle illusion nous aura traversés... C'est comme dans les rêves : de fugaces réminiscences, des retrouvailles impossibles. Des élans, des émois qui se volatilisent. Des visages comme des éclairs. Parfois on forme tous une nébuleuse indistincte dont émane une rumeur vaguement pathétique... Si on croise une étrange ombre fleurie qui erre et se lamente plus que les autres de ne pas parvenir au bout de l'enfer, qui gémit : « Je n'y arrive pas ! C'est impossible ! C'est fou ! C'est archifou ! », cette ombre, mon cher Charles, perdue dans les méandres du labyrinthe, ce ne sera pas celle de Daubigny mais la sienne, celle de ce fou de Monet. Il faudra faire vite, car nos chères ombres fuient, comme dans les rêves, Charles. Cela se passera fugitivement, dans le brouillard qu'il aimait tant, car la nébuleuse l'avalera de nouveau, parmi les spectres où moi-même je m'évanouirai, te laissant seul, mon petit, pour l'éternité.

Le grand navire emmena Louise ou Honora. Le vaisseau devenait immense. Une ville flottante quoique plus extravagante encore, aux ponts superposés dissociés dans les nuées. Louise, difforme, faisait des gestes d'adieu. Tantôt je voyais son visage en gros plan, tantôt sa silhouette minuscule. Elle lançait :

– Adieu ! Adieu !... Daubigny ! Delmonico !... Lobster ! Lobster !...

Nouvelles russes. La main de fer de l'État militaire sévit sur les campagnes réquisitionnées et les usines des villes soumises au travail à la chaîne pur et dur, à l'américaine. Mars, les grèves de la faim éclatent. Les ouvriers de Petrograd réclament de nouveaux soviets. Les marins du soviet de Cronstadt se révoltent. Les anarchistes exigent la liberté de la presse, de réunion, de travail des artisans, des paysans... J'ai toujours eu un faible littéraire, *via* Pissarro ou Élisée Reclus, pour ce originaux qui veulent la lune. La guerre reprend avec Anna. Pour me maintenir en forme, j'attaque :

– Comme Courbet eût aimé la Commune de Cronstadt ! Hélas, cela se serait terminé, pour lui, pire que sous M. Thiers.

– Tu n'as pas le culot de comparer Trotski à Thiers ! Tu es un salaud !

– À Cronstadt, l'armée rouge de Trotski, après un ultimatum virulent, anéantit dans une outrance de sang les rossignols de la liberté.

– Quel compromis sous la menace contre-révolutionnaire internationale ? La Terreur rouge a des raisons historiques que la Terreur blanche n'a plus ! Mais tu es un petit-bourgeois pittoresque, un menchevik mou ! Un Kautsky douceâtre !

– Oui ! Je connais la logomachie grinçante : « En ce qui nous concerne, nous ne nous sommes jamais préoccupés des bavardages des pasteurs kantieniens et des quakers végétariens sur le "caractère sacré" de la vie humaine. »

– Tu oublies la fin de la phrase, où Lénine précise que ce caractère sacré est un leurre dans un pays capitaliste qui fait régner l'injustice.

– Oui, c'est le tout ou rien. N'empêche que l'innocence sacrée de Dreyfus finit par être reconnue dans une république capitaliste.

– Un hasard heureux, une exception.

– J’ai compris ! Voilà donc la grande bourgeoise marxiste, la dame patronnesse du peuple qui s’épanouit dans l’incendie du Bazar du Crime ! En Russie, sous prétexte de défendre la loi de l’Histoire (qui n’en a pas !), s’impose le pouvoir totalitaire du parti des doctrinaires, des chefs de l’appareil bolchevik. C’est elle, la classe ascendante, et pas le prolétariat cocu qui se révolte une nouvelle fois ! N’oublie pas que c’est le cinquantième anniversaire de la Commune de Courbet ! Voilà l’ironie féroce. Car je te lis ceci – c’est un article de *L’Humanité* d’aujourd’hui que je t’ai emprunté : « La révolution russe qui suit son cours en dépit des mensonges et des calomnies de la racaille internationale a trouvé des exemples et des modèles dans le mouvement insurrectionnel de 1871 ! » J’ajouterai : oui, chez Thiers !

Anna rugit :

– Provocateur ! Cronstadt était farci de comploteurs étrangers et d’officiers tsaristes travestis ! Ce fut un complot de paysans idiots et manipulés par la réaction. Une bande d’illuminés primitifs, des fous ! Des fous !

Soudain Alexandre surgit, hurle, blême :

– J’en sors, de la guerre ! J’ai mal à la tête ! Foutez-moi la paix ! Merde !

Aline et Charlotte accourues nous font les gros yeux.

Nous assistons à l’envol d’Alexandre de l’aéroport du Havre. Il décolle d’un trait. Il lâche notre sol empesté. Son geste est uni, parfait. Nous applaudissons le petit soldat. Nous sommes émerveillés, bouleversés. Aline, et moi, Anna, Charlotte qui applaudit encore et qui court, comme ça, en avant vers les ailes qui s’élèvent. Albert tressaille, béat. Serions-nous sauvés par miracle et pourquoi ?

Alexandre et Charlotte se sont mariés en juin 1922. Rémy est venu avec un grand bouquet de lys. Ce fut dans la petite chapelle des pêcheurs, là-haut sur la falaise d’Amont. L’échange des « oui »... Le ton lumineux de Charlotte. La voix de gorge d’Alexandre, forte, puis affaiblie, éraillée, déformée d’émotion, résumait tellement de choses... Leur baiser. En sortant, éblouis, nous avons contemplé la mer, son herbage vert et prodigue. Alexandre a fait des photos de sa mariée. Il la regardait, la scrutait, avec gravité, étonnement, passion. Nous

étions donc réunis à jamais. Nous avons traversé coûte que coûte. Le destin, le désir, l'amour, une compréhension graduelle et plus vaste. Le hasard surtout nous avait portés. Le hasard aveugle.

Monet aveugle. Homère de la peinture en proie à un effroi immense : ne plus voir, ne plus peindre, ne pas finir les *Nymphéas*, ne pas les livrer. Celui qui a inventé la lumière du monde sent qu'elle s'éclipse. Il voit la nuit l'ensevelir. Le jardin s'éteint. Les fleurs sont des soleils morts. Le bassin n'est plus que cette eau noire qui faisait tant peur à Maupassant. L'eau de l'angoisse et de la folie. Clemenceau presse Monet de se faire opérer. Ensuite, il peindra, même si ce n'est que d'un œil il le fera : « Il y a de grandes ressources dans l'impossible. » Tout est résumé là des deux destins, du politique immense et du peintre sans fin. Le docteur Charles Coutela va opérer Monet. Le patriarche visionnaire étendu sur le billard. Opérer le regard de Monet, percer l'œil de la peinture. « Monet, ce n'est qu'un œil... Mais, bon Dieu, quel œil ! » a dit ce vieux râleur insociable et fou de Cézanne. Entrer dans cette merveille malade. Couper, décoller à même la vision de Monet. Entamer le cristallin sur l'iris et son nom de fleur de Monet, la proximité de la résille de vaisseaux, découdre cet amas visqueux... Ouvrir l'âme de Monet, ce vieil œil bleui où dorment les *Falaises*, les *Meules*, les *Cathédrales*, les *Nymphéas*. Coutela lance le bistouri, il a un nom prédestiné. Les *Nymphéas* peuvent mourir pour Monet, ils sont sauvés pour nous. Désespoir, transes de l'attente, opérer, réopérer. Coutela s'acharne sur l'œil infini. L'œil taillé de Monet couché, l'orbite couverte d'un gros pansement blanc. Le gisant arrache le pansement qui bouche le monde... Clemenceau lui écrit : « un peu de patience petit bébé ». Commence la valse des différents verres, et des paires de lunettes. Tortures. Longs mois. Regrets de s'être fait opérer. Jérémiades mirobolantes. Clemenceau le secoue d'une antithèse imparable : « Vous avez magnifiquement vécu. Il faut mourir debout. »

Monet ne voit plus que l'exaltation du jaune, puis du bleu, comme il le dit, il évoque encore cette sensation d'avoir de l'eau dans le soleil... C'est pourtant ce qu'il a cherché toute sa vie. La situation se stabilise avec les derniers verres, celui fumé de l'œil droit, trois fois opéré, et l'autre occulté de noir lugubre. Il a un air de cyclope endeillé avec l'œil valide énorme, dilaté par un effet de loupe. Le

« Neptune d'eaux douces », comme le divinisait un de ses amis, s'est changé en un petit vieillard tâtonnant, guidé par son regard de naufragé du *Nautilus*, de calamar piégé dans un aquarium. Alors vient le jour où Monet annonce qu'il a repris ses pinceaux et qu'il veut terminer ses décorations. « Allez-y, mon vieux frère », s'exclame Clémenceau, le monstre d'amitié. Il l'appelle encore « mon vieux crabe », « mon pauvre vieux crustacé », plusieurs fois « mon vieux cœur »... « je carambole mes embrassades ». Et « mon vieux maboul », « mon vieux bipède »... C'est un bestiaire, un blason, une litanie de griot, un dithyrambe cocasse, entre Apollinaire et dada, et une berceuse de vieille maman à la vigilance inlassable. Alors, l'aveu de Monet : « Enfin j'ai retrouvé ma vraie vision et cela presque d'un coup. » Puis Clemenceau – dont la réputation est celle du plus grand tueur du règne politique –, quelques mois avant la fin, écrira à son ami absolu : « Il ne me reste plus que la ressource de t'embrasser, vieille bête de génie. »

Il l'aimait, il l'encourageait, le soutenait, le houspillait, le chantait... Clemenceau, le médecin de Montmartre, l'adepte de la peinture, des *Cathédrales*, de la littérature. Cet effréné des femmes, mais aussi de la guerre, de la Victoire, de la Voie sacrée et de la voie du tao. L'homme capable de passer du théisme japonais le plus raffiné, de l'art du possible à la lutte prédatrice pour l'impossible. Le Tigre, âgé de 81 ans, chasseur enthousiaste du tigre de Gwalior entouré de maharadjahs fascinés qui le logent dans leurs palais. Le collectionneur de deux mille cinq cents petites boîtes chinoises, d'estampes japonaises, de céramiques... Le « Kalmouk », comme l'appelaient Barrès et Goncourt. Clemenceau, son étincelle d'éternelle jeunesse, le païen effréné qui déplorait la mort du Grand Pan à la face de l'Église catholique. L'homme aux douze duels qui, après avoir fait feu contre Déroulède, s'exclama : « C'est épatant ! », et qui d'un coup d'épée troua la paupière du gentil Deschanel. L'éditeur de « J'Accuse... ! » et l'inventeur de son intitulé inoubliable ! Le félin des foudres, du haut de la tribune de l'épopée, des complots politiques, des trahisons, des palinodies... Celui qui, accusé d'avoir reçu de l'argent corrompu dans l'affaire de Panamá, démontra le contraire en martelant sous les ovations : « Où sont les millions ? » Le défenseur de l'amnistie pour les grévistes de Fourmies après l'avoir été pour les communards. Mais il fut le critique incisif du collectivisme au nom de la Révolution

française, des droits de l'homme et de la création individuelle. Ministre de l'Intérieur, il se métamorphosa en briseur de la juste grève de Courrières, en fusilleur des vignerons de Marcelin Albert qu'il trompa par une basse ruse de boulevard. Il fut le réprimeur des grèves de Draveil, où il arrêta les chefs de la CGT. Exploite qui lui valut d'être surnommé « l'Empereur des mouchards », « le Dictateur bleu ». Il fut le fusillé d'Émile Cottin ! Le samouraï des combats furieux, des anathèmes, des traquenards. Il se baptisa « le républicain de bataille (...) toujours montrant l'ennemi et criant : en avant ! ». Capitaine de la France au comble de l'atroce guerre.

Il n'est que de citer, à son propos, ces mots du plus féroce pamphlétaire de l'époque, le royaliste, l'intempérant, le diabolique Léon Daudet. Élu député monarchiste, en 1919 ! Le voici, effronté, bravant l'Assemblée, qu'il considère comme le Colisée du régicide Robespierre et des coupeurs de Capet. Mais quand paraît le ténor majuscule de la République, frappé d'une sorte d'effroi de respect, il s'incline, il écrit : « Puis, soudain, un silence. Clemenceau venait de faire son entrée. Il avait ses gants gris et, dans l'allure, de la grandeur. Il ne s'imaginait certes pas que, quelques mois plus tard, il entrerait dans l'obscurité par la porte large ouverte de l'ingratitude de ce peuple français qu'il avait sauvé. »

Ses amis comme ses ennemis disaient de lui : « C'est le seul ! » La fable est puissante. Le Seul rencontra le Soleil. Aujourd'hui, impossible de démêler des deux quel fut le Seul, quel fut le Soleil ? Ils furent l'un à l'autre le Seul et le Soleil. Monet éclaira l'esprit de la matière, Clemenceau la matière de l'esprit.

Las ! Quand Monet, au dernier moment, ne voulut plus donner les *Nymphéas* à l'État, le Tigre lui envoya un ultimatum, une volée de griffes d'une férocité froide. Alors il le manipula avec le génie de l'amour et Monet céda. C'était le miracle renouvelé de Montaigne et de La Boétie. Leur amitié et leur admiration furent bien plus profondes que celles de Louis XIV et de Lully, de Voltaire et de Frédéric de Prusse. Car ils étaient égaux et complices. Clemenceau adorait déjeuner avec Monet – mais il buvait moins de vin que le peintre –, déguster les plats mitonnés, discuter estampes, iris, carpes mythiques, philosophie, sutras, se promener dans le jardin, brinquebaler, coude à coude, vieux sages, ermites aux pattes crochues, sous leurs chapeaux biscornus, flanqués de collectionneurs et de princesses japonaises en

kimono accourues du bout du monde pour les voir. Mendigots bouddhiques, Monet et Machiavel s'émerveillant des essences qu'ils cultivaient l'un et l'autre. Ils n'avaient jamais été très catholiques. C'étaient deux Orientaux de la guerre et de la contemplation des iris.

Il le chipotait, le chamaillait, le célébrait, lui bottait les fesses pour qu'il se ressaisisse de ses spleens sempiternels et de ses lamentations : « Malgré le style geignard, si commun chez les vieilles gens, j'ai été bien content de recevoir votre lettre. » Il lui envoyait de ses nouvelles de partout. Il lui écrivit de Bénarès pour que le vieillard vienne le rejoindre au paradis des fleurs, des cultes insensés et des palais blancs : « Si j'étais Monet, je ne voudrais pas mourir sans avoir vu ça. » Nul besoin de courir là-bas. Ses *Nymphéas* lui furent Bénarès et Giverny ses rives du Gange. Monet s'y consuma le long du grand fleuve de ses ascèses, de ses incandescences, sans jamais atteindre le nirvana. Il nous le réserva.

Anna a vu, à Paris, les dernières œuvres de Picasso. Des personnages monumentaux. De géantes baigneuses aux seins nus qui galopent le long du flot. Des musiciens massifs jouant de la flûte de Pan. Quel aplomb païen ! Anna nous dit qu'il peint aussi des corridas violentes, des guitaristes déglingués... Charlotte, excitée, lui demande si Picasso succédera à la gloire de Monet. Anna lui explique que Picasso possède une puissance anarchique. Une voracité. Une folie de vitalité torrentielle. Ce ne sont pas la peinture, la profondeur infinie de la peinture de Monet ou de Bonnard qui l'intéressent. C'est, depuis ses *Demoiselles* ensorcelées, le meurtre de la peinture. Il occupe la place dans une mare de scalps. C'est un ravisseur. C'est Ménélik qui pisse sur Harar qu'il a soumise. Ce qui le meut, c'est un chaos d'inventions monstrueuses.

La belle Anna nous lance :

– Picasso est un bâtard de Victor Hugo, mâtiné du génie assassin du jeune Rimbaud.

Au lit, Aline me dit :

– Il lui monte à la tête, ce Picasso-là !

Albert rentre d'un voyage en Allemagne, à Berlin, où il a rencontré des intellectuels du monde juridique, des démocrates pacifistes. Il a même fait connaissance avec un aventurier normand, un voisin de

Caen, qui se trouvait juste là, lui aussi. Un jeune homme frappant, éblouissant. C'est un fou de peinture, qui dessine et peint à tout-va et fréquente les pacifistes chrétiens ou socialistes, les artistes. Il s'appelle Jean Daligault. Comme Albert, il est de passage. Il se destine à la prêtrise. Il a été espion tout jeune, au Liban, en Syrie, pendant la guerre. Il parle anglais et allemand. Il a servi à Albert d'interprète. C'est un extravagant christique, héroïque et sportif qui raffole des Frères Lumière, de Péguy, de Courbet, de Monet. Il aime Van Gogh par-dessus tout. Daligault et Albert sont entrés en contact avec un peintre, un certain Otto Dix, qui leur a montré des gravures de la guerre 14-18 qu'il s'apprête à publier. Albert m'en parle à part, il ne sait pas s'il faut insister sur ces œuvres auprès d'Alexandre. Dans le rendu de l'horreur, quelques-uns de nos ennemis sont à la hauteur. Otto Dix a vécu dans la moelle de l'horreur. Albert n'a jamais rien vu de plus violent, de plus noir, de plus expressif, de plus troué, de plus torturé, de plus hallucinant. De plus désolé, de plus désossé, de plus cloué, de plus crucifié dans les guenilles de la nuit. Les hordes de cloportes cagoulés de hublots de masques à gaz, dans la boue moulue de cadavres, barbelée de piquets, d'éclats de ferraille. Le côté allemand aussi atroce que le côté français, qui en eût douté ? Jean Daligault était pétrifié. Albert l'a entendu souffler que jamais il n'arriverait à peindre ainsi la douleur inhumaine. Celui qui n'avait pas vécu dans les tranchées ne pouvait la rendre.

Albert me montre alors des reproductions de ses œuvres que Dix lui a données quand il a appris qu'Alexandre était à Vauquois comme lui en Argonne et en Champagne. Je les scrute et je me tais. Mais je pense que ce qui fait la puissance d'Otto Dix, ce n'est pas tant le réalisme cru, littéral et indépassable – qu'Albert semblerait attester –, que son choix plastique et féroce de l'eau-forte, de l'encre noire et des signes : crâne, casque, masque à gaz, groin macabre, cage de barbelés, cratère dans la terre et trou dans la chair comme dans celle du vieux Christ de Grünewald. Otto Dix n'a pas imité la vérité d'un document photographique mais il a exprimé un excès de perception, un saisissement exaspéré de vision. Il a érigé le monument de son cri, la stèle de son art de traduire l'innommable. C'est un créateur terrifiant. C'est peut-être le plus grand soldat de notre guerre. C'est un grand artiste et c'est un Allemand.

Albert et Jean, qui étaient à Berlin, ont appris qu'Erich Ludendorff,

le général de l'offensive de 1918, n'avait pas dételé. Il tient dur comme fer à sa thèse selon laquelle l'armée n'a pas été vaincue militairement mais défaite par les traîtres de l'intérieur, le complot des politiques. La caste revancharde des Casques d'acier défile dans la ville. Ludendorff vient d'appuyer un putsch raté en Bavière fomenté par le caporal Adolf Hitler. Ce dernier a fondé, deux ans plus tôt, le parti national-socialiste dont il est devenu le président oraculaire, incantatoire, hystériquement antisémite. « Ce peintre raté, recalé », a dit Otto Dix. Albert et Daligault lisent, dans les journaux, la liste des autres conjurés : Goering, Hess, Himmler, Goebbels, Bormann, tout le ban et l'arrière-ban des bras cassés, des nostalgiques, la petite caste dérisoire, gothique et « völklich » qui se trompe d'époque, veut la reconquête du sang racial, du sol, de l'âme guerrière éternelle. Hélas oui : Barrès ! La société allemande bouillonne, ruinée, humiliée par la récente occupation de la Ruhr, l'inflation galopante, des ferments de revanche. Jean Daligault dit à Albert :

– Je les ai vus défiler, je les ai entendus. J'ai regardé la foule exaltée. Ils remuent un vieux fond de fureur raciale et de violence sauvage. Ils aiment ça, tu comprends, Albert ! Je les ai observés, ils ricanent, ils aiment hideusement ça !

Lénine meurt. Après Loti. Lépine ne meurt pas pour si peu ! Staline est embusqué. Anna a été frappée par un article lu dans un nouveau journal caennais – *Le Semeur de Normandie* (on ne lit pas assez *Le Semeur de Normandie*) –, une virulente critique de la terreur pratiquée par Lénine et Trotski. Or l'article est de Madeleine Pelletier, qui est allée visiter la jeune Russie révolutionnaire. Une grande féministe libertaire et médecin, très atypique et contestée, mais qu'Anna et Aline admirent car elle écrit aussi dans *La Voix des femmes*, comme Louise Bodin. Pleine d'ironie, Anna, déçue par l'article sévère, déclare :

– N'y aurait-il donc que la République de Mirbeau et de Monet, la République des jardiniers ?

– Même Napoléon fut un bon jardinier... mais à Sainte-Hélène.

Alors Anna me tire la langue – bouffée de jeunesse.

Albert me passe *Le Temps*. Je lis, par hasard, une brève en bas de page. L'avocat général chargé du réquisitoire contre le putschiste Hitler a parlé : « Hitler est un brave soldat dont on ne saurait contester

le désintéressement. Sa vie privée est sans tache et le seul reproche qu'on pourrait lui faire serait de ne pas avoir su se maîtriser (...). Mais l'idolâtrie que lui témoignaient ses partisans l'a entraîné dans une frénésie d'orgueil. »

L'homme a soif d'idolâtrer. Sans croyance exaltée, sans fétiche, il s'effondre. Lucide et seul, il meurt. Adorant son fétiche, il meurt en masse, extasié.

Anatole France meurt. Gisant monumental ! Le Bergotte de Proust ! Dans son discours aux funérailles de Zola, il s'était exclamé : « Il fut un moment de la conscience humaine. » De jeunes trublions sacrilèges, André Breton, Aragon, Drieu la Rochelle, amis de Picasso, pondent un pamphlet virulent contre la statue du Commandeur national : *Un cadavre*. Ce n'est plus « un moment de la conscience humaine », « c'est un peu de la servilité humaine qui s'en va », lance André Breton. Entre autres bordées d'injures qui font s'esclaffer Charlotte. Aragon ajoute son fleuron au cadavre : « (...) le littérateur que saluent aujourd'hui le tapir Maurras et Moscou la gâteuse (...) certains jours j'ai rêvé d'une gomme à effacer l'immondice humaine. »

– Finalement, dans l'ignoble, hélas, ça vaut Léon Daudet ! dit Anna. Certes, les garçons et les filles d'aujourd'hui ne pardonneront jamais à la génération de leurs pères ; ils rejettent cette civilisation occidentale qu'ils ont fabriquée.

Quel cadavre nous feront-ils, les surréalistes, quand leur temps sera accompli ? Sur lequel parier ? Aragon, qui hait Maurras et Moscou ? Anna se méfie de ce dandy, croix de guerre, reconverti dans le pamphlet anticomuniste ! Charlotte a un faible pour Drieu la Rochelle : son nom de mousquetaire et d'écrivain...

Monet ne sait sans doute rien de cette table rase profanatrice. Jadis, ses *Cathédrales* ont réduit Dieu à un brouillard d'impressions sensorielles. Ses *Meules* les plus folles ont chanté la convulsion de la terre, du ciel et du feu. Il n'en a pas fait un Manifeste grandiloquent. À la veille de sa mort, le vieux roi aveugle erre dans le linceul stellaire des *Nymphéas*. Il écrit à Bonnard : « crise de complet découragement, le moment approchant où il va falloir livrer ces panneaux. Cela m'obsède, et je maudis l'idée que j'ai eue de les donner à l'État. Et je vais être obligé de les donner dans un état déplorable qui me rend bien triste. Je fais tous mes efforts pour me ressaisir un peu, mais sans

espoir ». Monet jusqu'au bout !

Par bonheur, je lis la biographie de Monet par Gustave Geffroy, le meilleur critique de son temps. Ce dernier est un authentique écrivain qui m'abreuve de détails que j'ignorais encore.

Jacques est né. Tout s'est bien passé. Rien à voir avec le supplice d'Aline. Le bébé braille, gigote, tête et sourit. Charlotte se retape vite. Quelle destinée attend le bébé que berce ma petite Charlotte émerveillée ? Jacques regarde ma fille, tout écarquillé de jubilation devant le sourire de la beauté. Scène si tendre, si fragile dans la violence des hommes. J'ai peur.

Jean Daligault vient en voiture à Étretat. Il nous dit qu'il donne des cours de natation aux petits Normands du catéchisme. Il a apporté *Le Manifeste du surréalisme* d'André Breton. Il nous déclare : « Le merveilleux nous habite ! » Et il nous lit une page : « Les confidences des fous, je passerais ma vie à les provoquer. (...) Il fallut que Colomb partît avec des fous pour découvrir l'Amérique. » J'approuve ! Mais je lis *Le Manifeste*. Hélas, Breton se pose en capitaine de l'Inconscient. Son style impérieux est celui du chef. Breton est le Lépine du rêve. Au préfet Breton, je préfère les jaillissements alchimiques d'Apollinaire et de Rimbaud.

En 1925, Suzon est née, adorable dès les premiers jours. Alexandre anxieux, émerveillé. Anna et moi, nous sommes les grands-parents de nos petits-enfants. Qui l'eût dit ? Les deux côtés de la falaise originelle, de la lumière et de l'ombre, se fondent aujourd'hui dans l'éclat de la mer. Ils naissent. Ils connaîtront la fin de ce siècle et, peut-être, le début du prochain. Quels nouveaux cycles ?

Albert a confiance. L'accord de Locarno entre Gustav Stresemann et Aristide Briand a été ratifié. Les deux hommes sont amis. La France et l'Allemagne ont trouvé un arrangement sur la Ruhr, sur la frontière, sur la dette, sur l'Alsace-Lorraine. Ils s'engagent à renoncer à la force. L'Allemagne entre dans la Société des Nations. On parle d'une fédération européenne, on respire.

En juillet 1926 a lieu le rassemblement à Weimar du parti national-socialiste, mené par son Führer Hitler, qui dénonce les

compromis, les concessions. C'est un orateur tétanisé qui hypnotise ses troupes. On prête serment sur le drapeau. Quelques milliers de militants assistent au rituel.

Charlotte et Alexandre interrogent Albert sur l'importance du petit gourou guttural.

– Aristide Briand et Stresemann veulent mettre la guerre hors-la-loi !

Alexandre sursaute, scrute son père avec perplexité, une sorte de doute violent, d'effroi. Il fait volte-face, s'éloigne. On l'entend vomir dans le jardin où Charlotte se précipite.

Pourtant les espoirs d'Albert semblent triompher. Aristide Briand et Gustav Stresemann reçoivent le prix Nobel de la paix. Nous buvons le champagne. Jacques et Suzon éclatent de rire et se houspillent, s'accrochent à nos jambes et braillent follement. La vie les gorge de ses flux, les sature de ses cris, de ses gigotements anarchiques. Alexandre trempe juste les lèvres dans les bulles. Charlotte le lui reproche, toute peinée. Contre la coupe d'Alexandre elle toque la sienne et l'y fait boire. Il lui sourit avec un voile de mélancolie.

Il ne peut pas oublier la guerre que l'Espagne et la France, Pétain à la gouverne, viennent de mener contre la république du Rif. L'Espagne gazait à l'ypérite et au gaz moutarde les villages rebelles. Quid de la France complice ? Aline pense à son neveu, Charles Laquerre, qui a été gazé. Sa survie est une lente déchéance. Des dizaines de milliers de morts encore par les mêmes supplices. Les vieilles fêtes du crime n'ont pas fini d'enchanter l'humanité prédatrice. Ce que j'ai connu, en Algérie, contre les Kabyles, soixante ans plus tôt, continue donc, dans la magnificence des farouches montagnes du Maroc. Pour Alexandre et pour moi, Abdelkrim est une version maure de Vercingétorix terrassé. Que pense Monet, le chass d'Af de 1861, de cette guerre du Rif gazé ? Rien...

MONET EST MORT AUX *NYMPHÉAS*.

Je sors sur la terrasse. Je regarde le flot vert cru, les verticales des falaises qu'il a peintes. Nos portes, nos arches. Notre lumière. Au commencement, j'ai rencontré un novice qui est devenu roi en son jardin de roses. Patriarche et pape des *Nymphéas*. Le « vieux maboul », le chaman de Giverny, le shogun du Japon. L'emmerdeur sacré. Oui, il travaillait encore aux *Nymphéas*, le damné... Aveugle, opéré, ressuscité, obsédé, mort, infini, vivant dans la mort. Voguant sur l'océan des lotus. Malgré les guerres, celles qui viendraient encore, broieraient d'autres générations, continuant, toujours peignant, au fil des abîmes et des résurrections. Ses tableaux traversant les âges, de nouvelles enfances et de nouvelles hécatombes, vers d'improbables éclaircies, toujours.

Comme il était jeune et fou au pied de la falaise, il y aura bientôt soixante ans ! Vaillant, affronté à la vague, à l'entaille de la Manneporte. Le voilà désormais dans la vallée de Jambourg, dans la prairie escarpée. La « vieille bête de génie » grimpe le long de l'escalier de vertige. Quelques marches pour entrer dans la grande prairie en fleurs. Je n'y arriverai jamais ! Il aborde au paradis des couleurs.

Anna m'apporte une feuille de journal toute décolorée, roussie. Un titre, à la une du *Figaro*, daté du 10 mars 1889 : « Claude Monet ». Trente-sept ans ont passé depuis. Anna me lit l'éloge d'Octave Mirbeau, d'une voix frémissante :

– « (...) il n'a été l'élève de personne. (...) il ne copia aucun tableau du Louvre (...) car il a incarné l'art dans sa propre chair, et il ne vit qu'en lui et par lui, d'une vie de travail incessante et rude. Admirable et curieuse folie qui est la sagesse suprême. (...) On peut le voir, installé dès l'aube, qu'il neige, qu'il vente, que le soleil monte sur la terre, en nappe de feu, cherchant des nouveaux horizons, impatient

de découvrir quelque chose de mieux... »

Il serait mort, notre fou. Il me semble tout à coup sentir l'aube enneigée de mon enfance normande. Perce une fraîche hallucination de flocons. La charrette de Honfleur laisse ses traces lentes et brunes dans la blancheur. Les caïques et les mouettes surprises flottent dans le tourbillon de l'immaculé. Est-ce la corne de brume d'Étretat ou du Havre que j'entends ? Mon cœur bat plus vite. Le vent se lève sur le beau gris pluvier de la mer. Nous serions donc encore vivants ! Puis le soleil de juin monte sur les meules, nous inonde.

Monet est déjà debout.

Daligault envoie à Albert les dessins coloriés d'une crèche de Noël, grandeur nature, qu'il a électrifiée dans sa paroisse, avec de hauts mages en carton défilant contre la paroi. Il n'écrit pas « le petit Jésus », il dit : « le bébé » ! La vie est bigarrée. Il a joint à son envoi un petit livre idéal, pour Alexandre et Charlotte, de ce soldat de 14, le poète surréaliste : Louis Aragon. Oui, le profanateur... Nous lirons la surprise enchantée : *Le Paysan de Paris*. « Cette prose de féerie pourrait me sauver », se dit Alexandre. « Le vice appelé *Surréalisme* est l'emploi déréglé et passionnel du stupéfiant *image*. » Alexandre sait que ce frère est revenu de guerre, comme lui, après avoir été enseveli par une bombe. Ce pari désespéré que la liberté de l'image guérirait de la mort ! Car l'image naît de notre désir singulier. *Le Paysan de Paris* scintille d'une fascination effrénée pour les femmes. Au bord de la mer grisée de soleil, Alexandre échange avec Charlotte un baiser de folie.

Jacques tient de sa mère, brun, tonique, rieur, gourmand, trottant partout, obtenant ce qu'il veut par caresse et séduction. Suzon est mince, longue et délicate comme son papa, ardente, fouguese, volontaire, autoritaire, excessive.

Le 8 mai 1927, nous nous levons à 5 h 30 du matin. Nous savons que Nungesser et Coli sont partis du Bourget et qu'ils devraient passer au-dessus de la falaise d'Amont avant de traverser l'Atlantique. Nous sommes excités comme lors de l'envol de Blériot. Tout recommencerait donc, tout serait infini. On a laissé Jacques et Suzon dormir tranquilles, nos moineaux.

Le bruit du moteur émerge vers 6 h 40 du matin. Alexandre a retrouvé son enthousiasme d'enfant. Nungesser et Coli, à bord de

L'Oiseau-Blanc, volent au-dessus de la porte d'Amont, du démon de Monet, du souffle de Courbet.

Ils seront engloutis du côté de Terre-Neuve, dont reviendra toujours le rivage sévère. L'ombre retombe sur le visage d'Alexandre. La nouvelle est terrible. Nous n'avons pas besoin de ce linceul. L'abbé Daligault envoie, coûte que coûte, un télégramme plein de vaillance à Alexandre : « On va traverser, vive le ciel ! »

Les enfants sont là, ils accourent toujours, questionnent, sollicitent pour un jeu, une histoire. Alexandre happé. Les rires, les chamailleries comiques. Sur la plage, à marée basse, entre les roches, avec une vigilance qui tient de l'hypnose, Jacques et Suzon essaient d'attraper des « chatrouilles », les minuscules poissons.

Je monte à Paris, avec Aline, voir les *Nymphéas*, les « grandes décorations » exposées à l'Orangerie. Anna, frappée d'un mal de dos, est restée avec les enfants, en compagnie d'Albert venu se reposer devant la mer. Ils ont tout le temps devant eux pour contempler la fresque des cycles, la roue de la fable cosmique. Moi, je vais avoir 80 ans. Il est temps que je revoie le vieux mage. Aline me guide vers mon ennemi merveilleux.

Le vernissage a eu lieu le 16 mai. Nous avons attendu quatre jours seulement. Le 20 et le 21 mai, nous venons, deux fois, plonger dans l'océan. Nous n'ignorons pas que Charles Lindbergh, pendant ces deux jours, traverse l'Atlantique. Alexandre et Charlotte sont à l'écoute de la grande nouvelle. À leurs yeux, le père Monet peut attendre, il passe après l'aviateur...

Nous entrons, nous sommes enveloppés dans le Colisée bleu de la vision...

Le monde n'a ni commencement ni fin. Ses rives sont des songes. Des continents noyés. Il ne connaît ni l'amour ni la mort, ni la guerre ni la paix. Certes, on croit y voir naître et mourir des étoiles. Mais ce sont de tonitruantes fables, les accidents d'un roman éternel, sans chapitres, sans virgules. Sans conclusion. Des galaxies de fleurs et de feux apparaissent et se dissolvent dans un perpétuel mouvement immobile. Ce sont des îles bleues sans sirènes ni Ulysse, des apparences de soleils, des abîmes aux archipels agglutinés qui s'évanouissent.

Le monde est une falaise sans forme, sans loi. Sans le ciel ni la terre. Sans porche ni montants. Une cathédrale rendue à l'état liquide où la planéité se confond avec la profondeur. L'immanence avec la transcendance. Émergent des reliques fleuries, à moins qu'il ne s'agisse de chapelets d'embryons stellaires. Toutes les figures s'y retrouvent comme des fantômes. Nos morts et nos naissances.

L'ombre de l'avion de Lindbergh se reflète dans l'eau du miroir. Toutes les réminiscences d'au-delà et d'avant la Création. Le regard nage dans ce placenta qui est aussi bien l'Apocalypse calme du Grand Tout sans bornes. Que voudrait dire ici un paysage de genèse ? C'est plutôt une vision d'éternité peuplée de traces, de nuances sans contours définitifs. L'évanescence est le propre de l'univers, un perpétuel passage qui n'est qu'un plan fixe, illimité. Tout glisse, tout circule, tout tremble. Tous nos frissons s'évanouissent. Ce pullulement taché, vrillé d'ovoïdes traces de vert, de rose, de bleu, de blanc se dilue déjà dans le cerveau des revenants que nous sommes. Le monde est une falaise rose, une avalanche bleue, un volcan fluide, un cap évanoui, une cathédrale engloutie, une Ys surnaturelle et profonde dont la forme s'est dissoute. Le monde est une essence bleue.

Ainsi sommes-nous assis, Aline et moi, comme sur *Terrasse à*

Sainte-Adresse, embarqués dans ce déluge lent des *Nymphéas* qui charrie les échos d'un océan mystique. Est-ce de la matière ? Est-ce de l'esprit ? On est loin de l'azur, du crépuscule, des mers et des lacs connus. Le monde est peut-être né d'un incroyable noyau de particules. Le bassin de Giverny est ce puits ridicule d'une soixantaine de mètres à son maximum, enserré dans sa rive. Composé, minutieusement jardiné, agrandi, artificiel, détourné de la Seine, le plus petit fleuve du monde, et de l'Epte. Un point d'eau invisible de là-haut, moins qu'une source vive, plus vain que le torrent jaillissant de la Loue issu de sa caverne de Courbet. Un caprice, une volonté d'eau. Un entêtement. Un vieillard éternellement scrute sa fontaine ténue, la sonde, l'ouvre, y élargit des horizons impossibles où il lutte et s'épuise. De cette nappe horticole et dérisoire, l'infini est sorti. D'une minuscule cellule, d'un brouet de molécules frustes. Et nous sombrons avec lui, dans un mélange de délire et de stupeur. Est-ce le symptôme de l'extase qui avale les contours de l'être ?

Dans la matrice du ciel, il éclot. Lindbergh survole les côtes américaines. Il s'est fait installer un fauteuil d'osier, un siège de jardin de Monet, en somme, une chaise de Giverny assez raide pour résister au sommeil. Il n'a emporté que cinq sandwiches, une gourde d'eau, pas de parachute, c'est trop lourd. Lindbergh n'aurait pas encore connu de femme, c'est un puritain strict. Il est vierge dans son avion blanc. Avant le départ, les photographes et les cameramen le supplient d'embrasser sa mère qui sans doute ne le reverra jamais. La seule femme qu'il aime. Il hésite, empêtré, bloqué, ils ne se sont jamais embrassés. Au moment de l'adieu, elle sourit. Il rit à belles dents. Mais maintenant un mur de brumes l'encerclé. Il n'a pas de visibilité avant, à cause de l'énorme réservoir d'essence. Grâce à un périscope bricolé, il déjoue la difficulté. Il survole le rivage de la Nouvelle-Écosse. Son altimètre marque zéro, il rase les mâts d'un voilier. Un orage fait vibrer les ailes, toute la structure de l'avion tremble, instable...

Le bruit monotone du moteur est une palpitation qui berce l'océan veiné des baleines et des abysses. Il arrive au-dessus de Terre-Neuve, descend vers le port pour dire adieu une dernière fois à la terre. Des habitants lui font signe. Il a déjà douze heures de vol. Les pêcheurs de Fécamp sont à l'œuvre sur les bancs, en ce mois de mai. Ont-ils vu, ont-ils entendu le héros voguer au-dessus des voiliers et des doris ? Ils travaillent pour leurs femmes, leurs enfants, pour survivre. Lui vit son

paroxysme de vie. Il vole sa vie. Sur un pic infini. Désormais, c'est le désert atlantique. Plus au nord, l'océan encore et toujours, semé de glaçons bleus et roses, de nénuphars de porcelaine immaculée. Lindbergh doit suivre un cercle tracé sur sa carte qui épouse la rotondité de la Terre. Des icebergs apparaissent entre les nappes de bouillard. Les navires, depuis le naufrage du *Titanic*, redoutent cet océan sournois et glacé. Il est pris dans une tempête de neige fondue. Le verglas alourdit les ailes de l'avion, une envergure fragile de quatorze mètres. Lindbergh a peur de sombrer. Il descend à trois mètres au-dessus des vagues. L'idée de faire demi-tour le tenaille. Il remonte dans le gouffre étincelant, sous le ciel irisé de nuées, creusé d'entonnoirs fuligineux. Il s'élève vers la lumière au-dessus des turbulents orages de fleurs. Dans les essaims. Vers le soleil.

Aucun battement, nulle pulsation. Il vole, il vole et passe les bornes. Dans le bleu de Monet irradié. Son aile s'incline. Les *Nymphéas* le happent, le digèrent ; il sort, gros frelon, de leurs nasse mobiles. « Des fleurs magiques bourdonnaient. »

C'est rose et jaune, des nuances de confins du monde et de songe. Toutes les métamorphoses de l'espace céleste coulent dans le cockpit. Le bleu, le bleu sourd, l'outremer, le violet lumineux, les firmaments des bleus, tous les azurs dorés de Giotto. Puis c'est tacheté de vert émeraude, de jaunes vivants. Des roses profonds, évanescents... Les disques effacés de quelles corolles, de quels bulbes lacustres, insulaires, de quels coraux flottants, de quels radeaux de lys immergés ? De quelle fabulation ? De quelle germination ? Enfin c'est la couleur des anges : « Ô l'Oméga, rayon violet » de Monet.

Un orage magnétique éclate et engage l'avion dans un tourbillon, le secoue, l'égare. Il traverse.

Lindbergh croit voir des îles et des arbres au cœur de l'Atlantique. L'océan brumeux est un leurre peuplé de mirages... Argenteuil, Vétheuil, les peupliers dérivent sur la mer. « Ô (...) les îles et les meules. » Le bleu assombri des brumes et des orages. La boule rouge du soleil va s'éteindre. Une invasion d'oranges, de bleus ardents, des feux de glaïeuls, des embrasements, des avalanches d'ombres silencieuses, des avalements suaves. L'avion plane à travers les saules, des feuillages qui sombrent dans le courant. « Quelles violettes frondaïsons vont descendre ? » Des nuées se réverbèrent comme des nymphes dans les floraisons calmes. Mille corolles naissent au-dessus

de lui. Des myriades de constellations englouties. « La douceur fleurie des étoiles et du ciel (...) l'abîme fleurant et bleu là-dessous. » Lindbergh se dirige grâce à ces phares célestes. La vaste nuit rêve l'oiseau dans ses filets. L'avion dort. Lindbergh songe et rêve à son grand-père pionnier chez les Indiens. Lui, il est le pionnier ailé de l'Atlantique. Nul Indien, rien que l'empennage de l'avion, son coursier dans la prairie des vagues du ciel. Pour tous bisons, les moutons de l'écume devenue invisible. Il vole depuis vingt-cinq heures. Il n'a pas dormi la veille de son départ. Il s'assoupit. Il dégringole, reprend de la hauteur.

Il passe dans des nuages de galaxies. Il traverse, l'humanité n'en finit pas de traverser, elle voyage, elle passe, elle meurt, elle ressuscite, elle disparaît définitivement dans l'imaginaire du ciel. De nouveaux cycles fument de l'eau, s'épanchent un frai de perles, de frémissements, des formes, des étincelles gluantes, des vies nouvelles, des vulves carminées. Le grand vase sans bords et bleu de Monet est l'aquarium des mutations. La rêverie sera intarissable. Elle brasse tous les navires du monde et tous les Robinson, les aviateurs submergés, les Jason, des cordons de cadavres couverts d'orchidées.

Et là, au fond des ténèbres lumineuses, de leurs clignotements mystérieux et bleutés, Lindbergh entend ce bruit frêle, régulier, ce fétu de son répété... Est-ce la carlingue ? Quelque frottement métallique, cliquetis ? Acouphènes dans sa tête... Friselis rythmique sur l'onde des *Nymphéas*, feuilles froissées de brise... Dans les ténèbres, au-delà du ciel promis, quel clin d'œil ?... L'âme de Monet et celle de Lindbergh ont cru voir la sphère dorée de l'étoile qui avance, glisse dans son sillage infini. Ils écoutent la prophétie. Est-ce le pépiement de l'oiseau de minuit ou de l'ange : bip, bip... Qu'est-ce ?

Et ce sera l'éclosion de l'aube blanche, Impression de l'aurore, l'épiphanie de la couleur charnelle, des amas de mauves, des violines, des rosaces de pourpres incandescents montés de l'Atlantique. Toute la palette du peintre convoquée là, loin d'Étretat, de l'Amérique, des arches et des portes. Où sont l'Aval et l'Amont ? L'immensité sans issue pour les ailes d'un humain minuscule. Lindbergh baigne au sein de l'océan. Est-ce le matin, est-ce le soir, est-ce hier, est-ce aujourd'hui ? Il rase les vagues stridentes, leur dos pailleté. La matière de l'eau, sa texture céleste et végétale, se mêle à la carlingue claire comme un bouton de nénuphar qui délie ses pétales. L'avion brille,

palpite, germe et se noie, tressaille dans les fonds maritimes, spermatozoïde, poisson, méduse. Des algues voguent, des laminaires. Des marsouins, des moutons toujours et encore qui indiquent la direction du vent à l'aviateur. L'océan est une pensée, une palette, un brouillard de songes. L'avion est le pinceau de Lindbergh, il y poursuit son idée. Des caillots de rouge et de bleu-rose se coagulent dans les anneaux de l'eau. Des boutons sans tige, sans limites précises, des ondes, des ruissellements tendres, des visages d'amours perdues, des têtes d'Ophélie qui dérivent sans regard, abîmées dans la langueur du désert miroitant.

Monet dort, vogue et voit. Aveugle, entre ciel et fluide, lac et feuillée. Il plane, il vole, arc-bouté sur le manche, perdu de vue, loin des horizons. Enfoui dans son cockpit. Sa folie l'a entraîné hors de tout cadre, dans une quête bleue, myope et sourde, au tréfonds des nébuleuses. Il naît, il meurt sans cesse. Le temps n'existe plus. Il est au-delà des guerres, de l'histoire et du sang des hommes. Et pourtant il s'efforce, il lutte, il combat, il désespère, il veut sans cesse renoncer, il bataille dans un ciel sans limites. Son génie et sa démence sont illimités. Il vole, il traverse, sa boussole ne lui indique aucun nord, aucun magnétisme. Il a quitté les sphères de l'Atlantique, du Pacifique. Il nous a quittés. Il pilote dans sa mémoire cosmique et dans son invention de l'infini. C'est un sublime délire de bleus ensevelis et de roses intimes. Ses fleurs sont sa croyance de prophète, sa couronne de Lear, de Moïse, dans l'oubli de tout Nil. La chimère des dieux qui ne savent plus s'ils conçoivent, s'ils défont l'univers, tant c'est la même danse sans figures ni parfums des dernières images déliées et des premières-nées. Un cockpit enfante le ciel éternel. Un cerveau de peintre en proie à l'immensité, à la folie de l'éternité.

Une fleur, deux fleurs, trois fleurs peintes dans l'ignorance des conséquences, une lubie, donc, ont déclenché la vague irrépressible. Mais il n'y a pas de lubie du monde. De hasard comme l'homme l'entend. Deux fleurs, trois fleurs dans un bassin décoratif, un aviateur est à bord. Il s'envole et les ailes des fleurs grandissent et l'illuminent : « chevalet féerique ! Hourra pour l'œuvre inouïe ! »

Au décollage il y a les amis, les acclamations, le bruit, le vacarme de la vie. Avant les *Nymphéas*, il y a les préliminaires, la préparation du bassin, l'eau déviée, l'autorisation demandée au préfet, les essais, les erreurs. Les encouragements de Clemenceau et de Mirbeau, dès le

début. Sont mobilisées toutes sortes de machines optiques et de dispositifs pour capter l'instant, la lumière, le point de vue sur l'eau. Combien d'avions sont morts en entreprenant la grande traversée de l'Atlantique ? L'avion de René Fonck tente l'exploit, en septembre 1926, en décollant du sol américain. Trop lourd, il s'écrase, deux membres de l'équipage carbonisés, Fonck en réchappe. Ce fut le plus grand prédateur de la guerre aérienne en 14-18. Capable de six victoires en un seul jour ! En 1926, le héros est battu. Il ne s'agit plus de tuer tragiquement un maximum de héros ennemis de son âge mais de ravir l'Atlantique dans une apothéose d'espérance. Les as des sports de la mort ne sont pas faits pour l'infini de Monet. Deux Américains, Stanton Wooster et Noël Davis, sont tués en avril 1927 dans un trimoteur toujours trop lourd. Nungesser et Coli... douze jours avant Lindbergh, engloutis dans l'Atlantique ou dans les entrailles de Terre-Neuve. Les pêcheurs de Fécamp ne les ont pas vus, n'ont rien retrouvé dans leurs filets, au bout de leurs lignes, dans les coups de sonde de leurs regards de nomades et d'exilés. *L'Oiseau-Blanc* avait un nom de colombe, un nom de fantôme. Lindbergh a survolé Terre-Neuve en venant de l'autre sens. L'ombre de son avion glisse sur le spectre de *L'Oiseau* noyé. Les ailes se relient dans la conquête du chef-d'œuvre.

Monet décolle un beau matin de lumière, à la fin du XIX^e siècle. Il esquisse deux ou trois vols, des tentatives. Sait-il que ce sont les premiers jalons du gouffre qui va le dévorer pendant trente ans ? Il va exiger des espaces de plus en plus grands, des ateliers nouveaux pour contenir ses ailes d'albatros. De grandes serres pour envoler l'infini.

Ce ne sont, au début, que des papillons, des larves, des fleurs d'écume, des filaments, des cœurs, des cocons, des œufs, des espèces d'artichauts, de laitues colorées, déformées sur l'onde noire d'un bassin factice. Des insectes qui vont prendre leur vol. De fleur en fleur, de rivage en rivage, d'île en île, l'avion franchira des distances de plus en plus grandes. Il répand son pollen, crée l'espace de sa navigation. L'étendue est un océan intérieur.

Lindbergh lancé dans le grand ciel sans pause, sans escale. Le pilote est un peintre solitaire... Monet voit de plus en plus grand et de plus en plus large. Quand l'hécatombe de la guerre grandit, il grandit. Pourtant, il n'y a pas de rapport mécanique entre les deux. Peut-être pas de sublimation du carnage par l'art. Ce serait trop clair. Les *Nymphéas* précèdent la guerre, lui survivent, si l'on peut dire. Même si

Monet combat, enrage de ne pas vaincre, doute après chacun de ses assauts, meurt et renaît sans cesse comme les vagues de guerriers au front. Le parallèle a été fait par Clemenceau. Il est imparfait. Les fleurs ne saignent pas du sang des hommes. La chair des fleurs ressemblerait plutôt au rouge corail des femmes, à leur calice. Alors il aurait rejoint la source originelle et sensuelle de Courbet, dans le même ruissellement issu du pli secret du ventre. C'est toujours clair, analogique. C'est oublier que Monet s'est envolé loin des rives et des lèvres de la vie. Loin des tranchées d'amour et de mort. Le refoulé ne revient plus à telle altitude, à telle profondeur méditée. L'avion navigue loin des phares, loin du rayonnement des corps ou de la beauté des visages perdus. Le carnage incommensurable de la guerre de 14-18 est un impensable. Les *Nymphéas* de Monet sont un impensable. L'un n'explique pas les autres. Le scandaleux prodige est la superposition de l'œuvre humaine de destruction massive et de l'envol dans la création à perte de vue. Il faut garder intacts ces deux impensables simultanés. L'horreur et l'extase, mais sans lien de cause à effet. Sans métaphysique rapport qui nous plongerait dans un frisson sacré. Certes, Monet offre *Les Grandes Décorations* ou *Nymphéas* à la France pour célébrer la victoire ! Ce ne sont pas des décorations accrochées sur la poitrine des soldats. Monet n'a pas peint les *Nymphéas* pour exorciser la défaite. Ce serait trop limpide. Le scandale vertigineux est que Monet combat dans la peinture et pour la peinture, aux prises avec ses démons propres.

Lindbergh survole un bateau de pêche, tourne autour à très basse altitude, se penche pour demander sa direction. Perplexité et silence du marin dans sa cabine. Personne ne comprend la langue du tableau de Lindbergh. Il voit les côtes d'Irlande. Puis ce sont les myriades de fermettes qui fleurissent l'Angleterre. Des constellations claires dans la prairie. Des taches de lumière sur la robe de l'Angleterre. C'est une promeneuse à l'ombrelle peinte, une femme envolée dans le vent, coiffée d'un chapeau ceint de la flamme d'un foulard vert. Une grande figure satinée en plein air, auréolée de rose diaphane, de bleu, de vert fluide.

Il franchit la Manche, il est heureux, il atteint Cherbourg de nuit, c'est sa seconde nuit de vol. Il passe au-dessus de Ouistreham, de Deauville, là où Boudin est venu mourir. Autour de l'avion, le semis des lumières de Trouville, de Villerville. Le phare de Sainte-Adresse. Il

passé non loin de Villequier, de Rouen, de la cathédrale, du pays de Monet, de Flaubert, au-dessus du Château-Gaillard. Il est vu au-dessus de Louviers, de Senlis et rejoint Paris. D'Aval en Amont. Toutes les voitures démarrent vers Le Bourget, taxis, bus. Place de l'Opéra de grands panneaux suivent le vol, suscitant les acclamations de milliers de spectateurs. On chante *Monte là-dessus* et *Mon Paris*. C'est le premier grand embouteillage des temps modernes pour voir l'avion, l'avion atlantique, l'avion du fou volant. Le phare du Mont-Valérien le guide. Il tourne autour du peuplier de la tour Eiffel, à mille deux cents mètres d'altitude, gagne l'aéroport du Bourget éclairé par des fusées et des projecteurs – est-ce bien là ? Il hésite, poursuit sa route, revient... Il a volé pendant trente-trois heures et trente minutes, franchi cinq mille huit cents kilomètres ! Première traversée de l'Atlantique en solitaire. Après les échecs récents et les morts, les bookmakers américains donnaient cet individu seul perdant à dix contre un. Les feux rouges et blancs de l'aéroport lancent des appels, le grand phare du Bourget le cherche dans la nuit.

Soudain, la multitude croit entendre le bruit de l'avion qui perce son immense brouhaha. La multitude flotte, se tait, peu à peu, pour écouter la rumeur de prodige. C'est lui ! Le *Spirit of St Louis* apparaît dans l'aura des projecteurs. C'est l'ange de Lindbergh. Ses ailes extraordinairement longues et blanches se déploient dans le faisceau concentré et descendent doucement en spirale. Deux cent mille personnes s'écrient à pleins poumons, mugissent, rient et pleurent, applaudissent l'oiseau, l'aile, le héros, l'acclament, rompent les barrages. La foule devient folle devant le fou du ciel. Elle dépèce la toile de l'avion, morcelée en pépites fétiches. L'État français fera aussitôt reconstruire la toile de la carlingue. Jamais peut-être dans l'histoire humaine un autre vol, quel qu'il soit, où qu'il aille, ne provoquera telle idolâtrie populaire. Voler. Le miracle est premier, est entier, le 21 mai 1927, le plus vieux rêve de l'humanité pleinement accompli. D'un continent à l'autre, dans le ciel, après les marins vikings, après Colomb.

Lindbergh rend visite à la mère de Nungesser qui lui dit : « Rien ne semble impossible maintenant, retrouvez-le-moi, ramenez-le-moi ! » Il rencontre Louis Blériot, son maître, qui a traversé la Manche en 1909, Blériot embrasse le héros qui n'osait pas embrasser sa mère. Ils déjeuneront ensemble. Blériot est le Boudin, le Courbet de ce Monet

aérien. L'ambassadeur de France à Washington vient le voir, c'est Paul Claudel. Lindbergh est présenté à Briand, Foch et Joffre, nos guerriers... La presse célèbre « cet homme, presque un enfant », « ce gamin héroïque ».

Reparti en Amérique sur le *Memphis*, il arrive à Washington le 10 juin. Quinze coups de canon, auxquels le *Memphis* répond par vingt coups de canon, tous les croiseurs s'y mettent, les sirènes, les fanfares, les liesses, les sifflets des usines. Cinquante avions dans le ciel, des bombardiers et le gigantesque dirigeable : le *Los-Angeles*. La foule recouvre les collines. Toute l'Amérique vit au diapason du héros qui a traversé l'Atlantique en moins de deux jours, quand Christophe Colomb en mit soixante-neuf.

Cinq cents navires saluent Lindbergh dans la baie de New York, des yachts, des voiliers, des escadres, des remorqueurs, des croiseurs, des bateaux-pompes qui lancent des geysers éblouissants, des dragues, des chaloupes, un paquebot dans sa robe blanche mouchetée de rayons... C'est *Terrasse à Sainte-Adresse* au centuple ! Avec tous les navires convoqués par Monet, de tous les temps. Il y a ce bateau de pêche, au premier plan, qui est aussi celui de l'Irlande, le premier chalutier européen aperçu par Lindbergh... Et des trois-mâts, des vapeurs et des transatlantiques au large. Le port de New York, recevant Lindbergh, éclate dans un tohu-bohu moins serein, moins miraculeusement contemplatif, plus joyeux, plus actuel, plus tranchant, plus épique. Ce n'est pas la surnaturelle terrasse des dieux, cette immédiate et éternelle fraîcheur du tableau de Monet, cet absolu onirique. C'est la terrasse américaine, futuriste et tonitruante, du héros de l'aviation. Le Havre démultiplié par New York, la cité prométhéenne. Mais toujours dans la lumière hilarante de Monet, le charivari des sirènes, des coques, des panaches allègres, les ombrelles étincelantes des passagères, les drapeaux et les fanions qui claquent dans le vent vif. La grande éclaircie bleue d'une palette de féerie. Le maire de New York s'exclame : « Colonel Lindbergh, la cité de New York est à vous ; je ne vous la donne pas, vous l'avez conquise. » Qui pourrait imaginer aujourd'hui que les conquêtes de Monet seront peut-être plus vastes, plus universelles encore ? Déjà il envahit les musées américains, mais ce n'est qu'un début, j'en suis sûr.

Pourtant, Clemenceau retourne à l'Orangerie, peu après l'inauguration de 1927, il constate qu'il n'y a personne et il annonce

qu'un long purgatoire commence... Y aura-t-il un purgatoire pour Lindbergh, ce Christophe Colomb moderne ? Moi, je crois que des millions de personnes admireront, à travers les temps qui viendront, les *Nymphéas*. Ce seront des regards du monde entier. Suzon et Jacques mes petits-enfants l'attesteront un jour. De moins en moins de témoins et de gens se souviendront hélas de l'agonie des soldats de 14. De nouveaux massacres peut-être plus féroces et plus amples naîtront de la volonté thanatique des hommes. Le livre de Sigmund Freud sur la pulsion de mort de l'humanité m'a frappé. L'horreur est encore probable. L'abbé Daligault, toujours attentif à ses amis allemands, nous rapporte que le Reich renforce son armement en secret. La horde de Hitler défile dans les rues, bras tendu devant la foule envoûtée.

– C'est tout de même archi-minoritaire, dit Albert à son cher Daligault. Cela friserait le grotesque gothique si ce n'était pas répugnant.

Que deviendra Lindbergh ? Les héros et les peintres. Il me semble que je crois plus à ces derniers qu'aux premiers.

Un nénuphar est une plante née de la boue de nos doutes, de nos mares fluctuantes. Elle jaillit d'une émulsion sexuée, noirâtre comme le pur lotus de la contemplation. Le nénuphar s'épanouit sur les aléas, les noirceurs, les innombrables contradictions, les abîmes de la vie de Monet.

Il touche la fleur surnaturelle et provoque le big bang des suites, des déferlantes. Le formidable télescopage d'atomes, l'irradiation totale. Le ciel peuplé de ses astres. Monet est à l'origine de la catastrophe tel un ancêtre mythique. Il a mis le doigt dans l'engrenage stellaire. Les fleurs sont dévorantes, elles pulsent de l'hélium. Les soleils meurent tandis que d'autres partout inondent le monde, cet infini des monstres et des merveilles.

Monet ne pouvait pas voir l'exposition des *Nymphéas* à l'Orangerie. L'aventure ne pouvait pas se clore pour lui. Il a tout fait pour en reculer l'échéance. Depuis, nous demeurons devant cette expansion qui se poursuit, implose, explose très lentement, et toujours se répand, nous encercle, nous délivre. Loin de Monet, des rives, d'Étretat, loin de Lindbergh dont le fantôme s'abîmera dans la nappe immémoriale des ciels où nous allons disparaître nous-mêmes. Nous ne sommes pas les chaînons manquants de l'infini. Monet pourtant a brisé la chaîne des cycles, il a outrepassé son corps, ses avatars. Ce bleu n'est ni son sang,

ni sa sève, ni sa cendre, ni sa fumée. C'est le nirvana d'un dieu émané de lui, il y a si longtemps que plus personne ne connaît cette origine qui n'existe plus.

La beauté, à son comble, est inhumaine. C'est pourquoi, quand nous lui abandonnons la conscience et la passion de notre durée, elle a le pouvoir de nous apaiser.

J'éprouve devant les *Nymphéas* tantôt de la stupeur, de l'effroi, tantôt une sérénité extatique. Ils m'étouffent soudain, me cernent, me digèrent. Je voudrais ouvrir le rêve. On n'ouvre pas l'infini.

Je suis sur la terrasse. Le ciel est large. Une brassée de mouettes flotte avec douceur. Je regarde Jacques et Suzon qui sont debout sur la plage, en compagnie d'Aline. Tournés vers le ciel, ils attendent. On perçoit la rumeur du moteur. L'avion apparaît. Alexandre et Charlotte surgissent de l'Amont, survolent la plage, les voiles et la porte d'Aval. Ils passent à faible altitude. Filent, décrivent un cercle sur la mer et viennent de nouveau tourner au-dessus des enfants. Jacques et Suzon bondissent, courent de toutes les forces de leurs petites pattes, crient, acclament l'avion de leurs parents qui, cette fois, s'éloigne. Bientôt son minuscule pétale blanc s'évanouit. Charlotte et Alexandre ont glissé derrière l'horizon.

Je rêve. Il me semble que l'avion entre dans le ciel de *Terrasse à Sainte-Adresse*. La dame à la robe immaculée et à l'ombrelle rayonnante le regarde. Le temps est aveugle. C'est ainsi de la beauté, l'œuvre voit dans la mort.

Pour les citations au fil du texte :

Louis Aragon, *Le Paysan de Paris*. © Éditions Gallimard, 1926

Louis Aragon, compte-rendu de « Fond de cantine » de Drieu La Rochelle, *Littérature*, juillet-août 1920 in *Chroniques*, t. I, 1918-1932, édition établie par Bernard Leuilliot. © Éditions Stock, 1998

André Breton, « Refus d'inhumer » (1924) in *Point du jour*. © Éditions Gallimard, 1934, 1970

André Breton, « Manifeste du surréalisme ». © Pauvert, département de la Librairie Arthème Fayard, 1962, 1979, 2000

Blaise Cendrars, *La Main coupée*. © Éditions Denoël, 1946, 1960, 2002

Georges Clémenceau, lettres à Claude Monet in *Georges Clemenceau à son ami Claude Monet : correspondance*. © Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1993

Gustave Courbet, lettre à Eugène Boudin, 6 janvier 1872 et lettre à Champfleury, janvier 1855, in *Correspondance de Courbet*, édition de Petra Ten-Doesschate Chu. © Éditions Flammarion, 1996

Edgar Degas à Daniel Halévy, lettre de mai 1891, *Degas parle*, textes présentés par Jean-Pierre Halévy. © Éditions de Fallois, 1995

Victor Hugo, extraits de la séance du 26 décembre 1853 et de la séance du 19 septembre 1854 in *Le livre des Tables*, édition de Patrice Boivin. © Éditions Gallimard, 2014

Jean Lorrain à Octave Mirbeau, fin décembre 1899, dans Jean Lorrain, *Lettres* (1882 – 1906), collection rassemblée et annotée par Éric Walbecq. © Éditions du Lérot, 2017

Fernand Léger, « Que signifie : être témoin de son temps ? », *Arts*, n

Fernand Léger, lettre à Louis Poughon, 23 novembre 1916, *Une correspondance de guerre à Louis Poughon, 1914-1918*, Les Cahiers du Musée national d'art moderne, Hors-série Archives, 1997.
© Adagp, Paris, [2018]

Octave Mirbeau à Jean Lorrain, 18 décembre 1899, *Correspondance générale*, tome III (1895-1902), édition critique de Pierre Michel, © L'Âge d'homme, 2009

Les extraits de la correspondance de Claude Monet sont cités dans *Claude Monet* par Gustave Geffroy, Éditions G. Crès et Cie, 1922 et dans *Claude Monet* par Daniel Wildenstein, *Biographie et catalogue raisonné*, Éditions Wildenstein, 4 tomes, 1974-1985. Les passages extraits de la correspondance de Paul Durand-Ruel à Claude Monet sont cités et reproduits dans le catalogue de la Maison des ventes Artcurial, *Archives de Claude Monet. Correspondance d'artiste, collection Monsieur et Madame Cornebois*, vente du 13 décembre 2006.

Découvrez Cadre rouge

Depuis 1958, le « Cadre rouge » est la principale collection de littérature générale au Seuil. Lieu d'accueil de toutes les écritures, elle compte autant d'écrivains devenus des classiques, parmi lesquels Édouard Glissant, Elie Wiesel, André Schwartz Bart, que ceux qui forment la littérature d'aujourd'hui et de demain, Lydie Salvayre, Tahar Ben Jelloun, Régis Jauffret, Édouard Louis.

Découvrez les autres titres de la collection sur
www.seuil.com

Et suivez-nous sur :